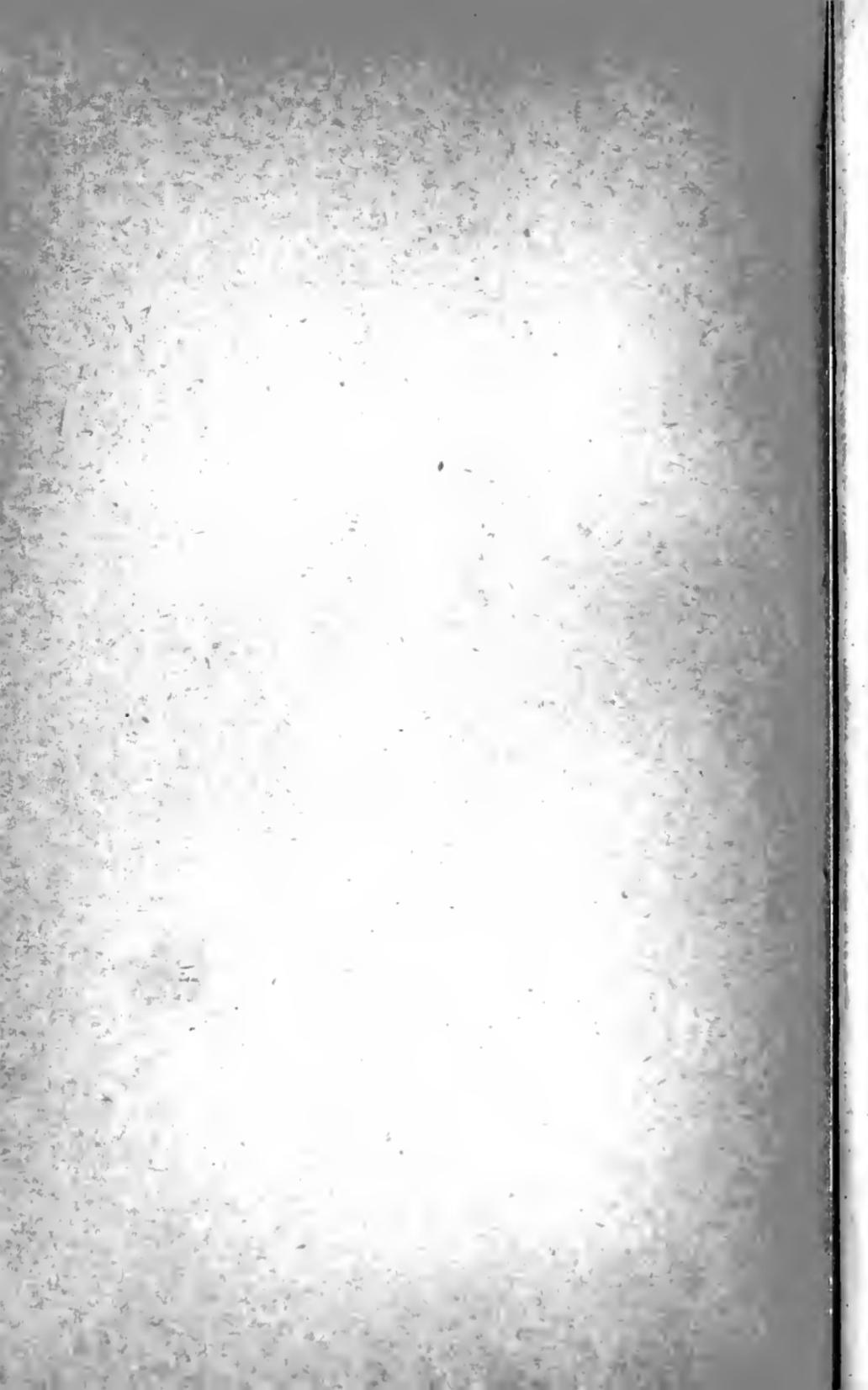
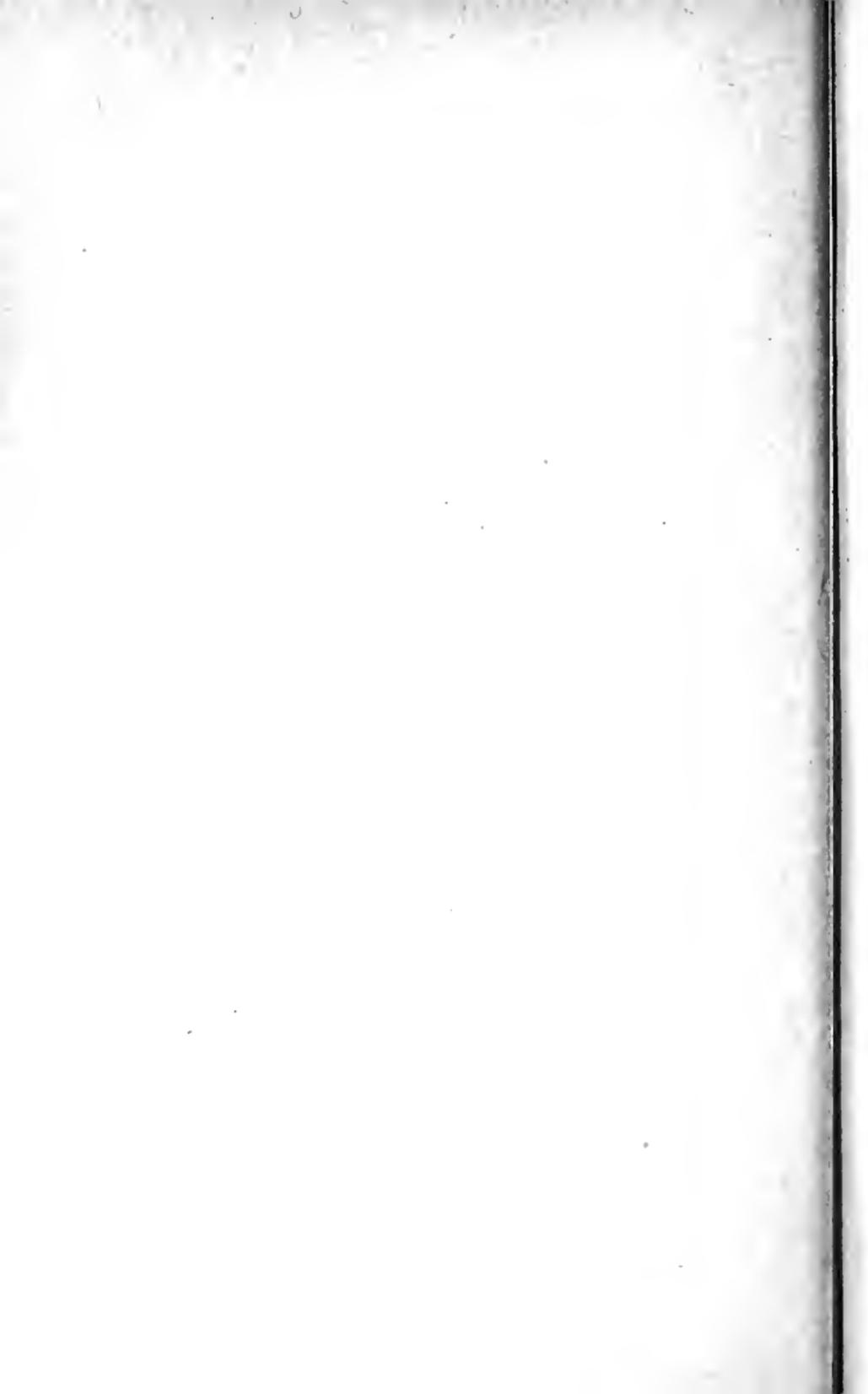


SM



Digitized by the Internet Archive  
in 2010 with funding from  
University of Ottawa



**BONAPARTE**

**EN ÉGYPTE**

**1798-1799**

1

# BONAPARTE

## EN ÉGYPTÉ

(1798-1799)

« Napoléon dans sa prodigieuse  
carrière n'a rien imaginé qui fût  
plus grand et qui pût être plus  
véritablement utile... »

(THIERS, *Histoire du Consulat*).

PAR

DÉSIRÉ LACROIX

Lauréat de l'Institut,  
ancien attaché à la Commission de la  
Correspondance de Napoléon 1<sup>er</sup>.

3 cartes hors texte

---

PARIS  
GARNIER FRÈRES, LIBRAIRES-ÉDITEURS  
6, RUE DES SAINTS-PÈRES, 6

1899

L  
par  
dér  
M  
sièc  
sen  
de  
cha  
mir  
rab  
élat  
cété  
You  
imr  
l'Al  
l'ex  
d'al  
Ind  
da  
qu

# PRÉFACE

---

« Napoléon, dans sa prodigieuse carrière, n'a rien imaginé qui fût plus grand et qui pût être plus véritablement utile. »  
(TIERS, *Histoire du Consulat.*)

L'expédition d'Égypte en 1798 a été admirée par les uns comme un prodige d'audace et considérée par d'autres comme une brillante chimère.

Eh bien ! aujourd'hui, après exactement un siècle écoulé depuis cette expédition et en présence du grand mouvement produit à l'occasion de l'occupation de Faschoda par la mission Marchand, il ne faut pas oublier les motifs qui déterminèrent Bonaparte à entreprendre cette mémorable campagne ; son idée était grandiose, son but était patriotique au plus haut point. Ce but, c'était l'établissement d'une colonie sur le Nil, l'ouverture du canal de Suez, la facilité d'un immense débouché à nos manufactures dans l'Afrique, l'Arabie et la Syrie. Et ce qui le tentait, l'exaltait dans cette entreprise, c'était surtout d'aller attaquer la puissance anglaise dans les Indes, en partant de l'Égypte comme d'une place d'armes, pour porter sur l'Indus, 60.000 hommes qui, avec l'aide des populations ralliées à notre

cause, renverseraient facilement l'orgueilleuse domination des Anglais.

Puis, n'était-ce donc pas une noble pensée que celle de rouvrir la route de l'ancien monde, dédommager la France de la perte de ses colonies occidentales par de nouveaux et nombreux établissemens sur les côtes d'Afrique, rendre au berceau des Sciences et des Arts sa première splendeur, explorer un pays si riche de grands souvenirs, aller marquer sa place entre les plus illustres conquérans et arborer le drapeau tricolore sur les ruines de Thèbes !

Il ne s'en est pas fallu de beaucoup que cette pensée se réalisât complètement ; car en seize mois et vingt jours, avec moins de trente mille hommes, Bonaparte avait pris Malte, conquis la basse et la haute Égypte, détruit deux armées turques, envahi la Palestine, la Galilée, et jeté les fondemens de la plus magnifique colonie ; il est notoire, qu'en quittant l'Égypte au mois d'août 1799, il croyait ce pays pour toujours à la France : il en fut autrement ; il semblait avoir emporté avec lui le secret de la victoire ; mais les revers de la dernière campagne de l'armée d'Orient ne sauraient flétrir sa gloire et sa renommée. Disséminée sur un trop grand espace, par les mauvaises dispositions de l'incapable Menou, qui avait succédé à Kleber, combien n'a-t-elle pas imposé à des ennemis supérieurs sur tous les points, et quel

éclat réfléchit encore sur elle au milieu des calamités et des désastres qui l'accablent ! Que les Anglais s'applaudissent, s'ils le veulent, d'un triomphe, dû tout entier aux fautes d'un seul homme ; mais leurs généraux ont-ils pu se vanter d'une victoire qu'ils n'ont remportée ni par leurs dispositions, ni par la valeur et l'audace de leurs soldats ? Leur marche timide, malgré leur énorme supériorité, dénote aisément quelle aurait été la destinée des troupes anglaises et turques, si le chef de l'armée eut été digne d'elle.

« Si le général Menou, disait le général Bonaparte, eût pu se maintenir dans Alexandrie jusqu'au 15 novembre, il eût été délivré par les préliminaires de Londres, et sa position eût été considérée pour quelque chose dans les conditions définitives de la paix d'Amiens. » En effet, l'Angleterre était presque résignée, en 1801, à nous laisser l'Égypte, moyennant des compensations. Ces compensations qu'on avait fait connaître à notre négociateur n'avaient rien d'exorbitant. Il est hors de doute que, pendant la paix maritime qui suivit, Bonaparte, alors premier Consul, prévoyant la brièveté de cette paix, eût envoyé aux bouches du Nil d'immenses ressources en hommes et en matériel. Il suffit de parcourir sa nombreuse correspondance pour être convaincu de l'importance qu'il y attachait.

« La belle armée expédiée à Saint-Domingue,

où l'on alla chercher un dédommagement de l'Égypte, aurait mis pour longtemps notre nouvelle conquête à l'abri de toute attaque. Le succès dit M. Thiers, était incontestablement possible, et il convient d'ajouter que, dans la lutte maritime et commerciale que soutenaient l'une contre l'autre la France et l'Angleterre, la tentative était en quelque sorte commandée. L'Angleterre venait de conquérir le continent des Indes, et de se donner ainsi la suprématie dans les mers de l'Orient. La France, jusque là sa rivale, pouvait-elle céder, sans la disputer, une semblable suprématie? Ne devait-elle pas à sa gloire, à sa destinée, de lutter? Les politiques ne peuvent pas répondre ici autrement que les patriotes. Oui, dit l'éminent historien, il fallait qu'elle essayât de lutter dans ces régions de l'Orient, vaste champ de l'ambition des peuples maritimes, et qu'elle essayât d'y faire une acquisition qui pût contre-balancer celle des Anglais. »

« Cette vérité admise, qu'on cherche sur le globe, et que l'on dise s'il y avait une acquisition mieux adaptée que l'Égypte au but qu'on se proposait. — Elle valait en elle-même les plus belles contrées, elle touchait aux plus riches, aux plus fécondes, à celles qui fournissent la plus ample matière au négoce lointain. Elle ramenait dans la Méditerranée, qui était notre mer alors, le commerce de l'Orient : elle était en un mot, un

équivalent de l'Inde, et en tout cas elle en était la route... »

La conquête de l'Égypte était donc pour la France, pour l'indépendance des mers, pour la civilisation générale un service immense; et c'est pourquoi Bonaparte y songeait si souvent. Cette conquête était son œuvre; il fut toujours plein de cette pensée. Il ne croyait pas qu'elle dût jamais cesser d'être française. Il se représentait l'Égypte dans cinquante ans, fécondée et rendue à la vie par nos mains. Son esprit se complaisait dans cette idée.

Cette expédition qui semble être le roman de notre histoire militaire, a une couleur particulière et forme à elle seule un épisode complet, où la guerre et son théâtre, les arts et la politique, les sciences, l'administration, les découvertes du génie et l'ignorance profonde des barbares, l'opposition des religions et les mœurs, les avantages et les revers, le départ et l'élévation subite du premier général, l'héroïsme inutile et la mort cruelle du second, les possibilités des plus grands résultats et la funeste issue de l'entreprise présentent positivement tout l'intérêt d'un ouvrage d'imagination, dans un récit qui cependant n'a rien de fictif. Et, hâtons-nous d'ajouter que la grandeur de cette expédition arracha à la sincérité d'un homme qui cependant n'aimait pas Bonaparte cet aveu sur les résultats définitifs :

« Les Français semèrent en Egypte ces germes de civilisation que Méhémet a cultivés; la gloire de Bonaparte s'accrut; un rayon de lumière se glissa dans les ténèbres de l'islamisme et une brèche fut faite à la barbarie » (1).

Aussi actuelle qu'il y a cent ans, la question d'Égypte est encore à résoudre, et le programme de Bonaparte exposé au Directoire en 1798 reste toujours renouvelable.

« ... Plus la période noire s'allonge, plus s'approche l'amour des fières aspirations... Le sphinx de granit qui rêve sur les sables, celui qui vit passer Bonaparte et son effort, Lesseps et son œuvre, n'a pas encore dit son dernier mot... n'a pas murmuré la sentence suprême. Plus le mauvais destin s'acharne, plus nous devons appeler à notre aide les grands exploits qui gonflent les poitrines et tendent les résolutions (2).

(1) Chateaubriand. *Mémoires d'Outre-Tombe*.

(2) Paroles prononcées par l'héroïque commandant Marchand, lors de l'enthousiaste réception qui lui a été faite au cercle français, dans la capitale de l'Égypte.

---

# BONAPARTE EN ÉGYPTE

---

## I

Projets d'expéditions en Égypte sous Louis XIV et sous Louis XVI. — Les idées de Bonaparte sur l'Égypte au moment des négociations de Campo-Formio; lettres à ce sujet au Directoire et à Talleyrand (août-septembre 1797). — Bonaparte nommé général en chef de l'armée d'Angleterre (26 octobre); il quitte l'Italie pour se rendre au Congrès de Rastadt; ses adieux à l'armée (9 novembre); son retour à Paris (5 décembre); fête donnée par le Directoire pour la réception du traité de Campo-Formio; discours de Bonaparte (10 décembre). — Bonaparte est nommé membre de l'Institut (25 décembre); il inspecte les côtes de l'Océan (10 février); de retour à Paris, il songe plus que jamais à une expédition en Égypte; son projet est adopté par le Directoire (5 mars 1798); il reçoit pleins pouvoirs pour l'organisation de l'armée de terre et de mer; secret gardé sur le but de l'expédition; inquiétudes des Anglais. — L'armée d'Angleterre devient l'armée d'Orient; Bonaparte en est nommé général en chef (12 avril); instructions qu'il reçoit du Directoire pour s'emparer de l'île de Malte et de l'Égypte. — Note de Bonaparte au Directoire sur un projet de descente en Angleterre (13 avril). — Incident survenu à Vienne; lettre de Bonaparte au comte de Cobenzl (25 avril). — Bonaparte quitte Paris (3 mai); son arrivée à Toulon (9 mai); proclamation aux soldats de terre et de mer (10 mai 1798); situation des effectifs de l'armée d'Orient; la Commission des arts et des sciences; savants et artistes qui accompagnent Bonaparte; la flotte quitte Toulon (19 mai).

En 1672, lorsque Louis XIV se préparait à envahir la Hollande, Leibnitz, dont l'esprit embras-

sait toutes choses, essaya de prouver au roi, dans un mémoire écrit à ce sujet, qu'il viendrait bien plus sûrement à son but en s'emparant de l'Égypte. En effet, l'Angleterre n'était rien dans les Indes à cette époque ; le commerce de l'Asie appartenait presque entièrement à la Hollande, et l'Égypte était la grande voie de communication. Cette ligne coupée, le commerce était perdu, et la puissance de la Hollande disparaissait. C'est ce que Leibnitz démontrait au roi.

« Sire, ce n'est pas chez eux que vous pouvez vaincre ces républicains. Vous ne franchirez pas leurs digues, et vous mettrez l'Europe de leur côté. *C'est en Égypte qu'il faut les frapper.* Là, vous trouverez la grande route du commerce de l'Inde ; vous enlèverez le commerce aux Hollandais ; vous assurerez l'éternelle domination de la France dans le Levant ; vous réjouirez toute la chrétienté ; vous remplirez le monde d'étonnement et d'admiration ; l'Europe vous applaudira, loin de se liguier contre vous. »

Il ne fut pas donné suite à ce projet. Plus tard cependant on revint aux idées de Leibnitz. Il s'agissait cette fois de contrebalancer l'influence future de la Russie en Orient. Les victoires de Catherine II contre les Turcs, qui avaient porté ses frontières si près de Constantinople, ne pouvaient manquer d'éveiller la sollicitude du Cabinet de Versailles. On songea, non à empêcher la ruine de l'empire ottoman, qui paraissait inévitable, mais à s'assurer une part dans les dépouilles. *Il fut ques-*

*tion de l'occupation de l'Égypte.* M. de Sartines, ministre de la marine, la proposa formellement. « C'est le seul moyen, disait-il, de conserver notre commerce dans le Levant. L'Égypte civilisée deviendra pour nous une admirable colonie, et qui nous dédommagera de la perte de toutes les autres. Maîtres de la mer Rouge, nous pourrons attaquer les Anglais dans l'Inde, ou établir dans ces parages un commerce rival du leur. L'Angleterre et la Russie s'opposeront sans doute à ce que nous occupions l'Égypte ; mais nous aurons pour nous l'Autriche en lui promettant une partie de la Turquie d'Europe, et l'Espagne qui est notre alliée naturelle dans toute guerre maritime. Celle-ci joindra sa flotte à la nôtre. L'Égypte est conquise si nous pouvons y débarquer. »

« Le baron de Tott se rendit sur les lieux en 1777, sans autre but en apparence que de faire des observations astronomiques pour l'Académie des Sciences, et des recherches sur l'histoire naturelle, mais avec mission de reconnaître les côtes d'Égypte et de Syrie, celles de la Grèce et des îles de l'Archipel, et d'examiner surtout l'île de Candie, dont l'occupation préalable paraissait nécessaire pour faciliter celle d'Égypte. On lui recommanda de s'assurer si la partie de la côte entre Alexandrie et Aboukir ne serait pas l'endroit le plus favorable pour opérer le débarquement. Un enseigne de vaisseau lui fut adjoint pour sonder tous les mouillages. Un autre officier fut chargé de se rendre à Suez et dans la mer Rouge, pour

examiner toutes les côtes de cette mer, et reconnaître l'île de Mehun, située à son entrée, et dont il pourrait être utile de s'emparer. Cet officier, à son passage au Caire, leva le plan de la ville et du château.

On rechercha dans les anciennes chroniques, tout ce qui est relatif à l'expédition de Saint-Louis, pour voir ce qui l'avait fait échouer. On se flattait toutefois que l'Égypte, plus faible sous les Mameluks que sous le gouvernement des soudans, opposerait moins de résistance.

Plusieurs années s'écoulèrent sans qu'il fut question davantage de ce projet. Le comte de Saint-Priest, ambassadeur de France à Constantinople, écrivit, en 1781, pour en presser l'exécution : « Les Russes ont à Kerson, quinze frégates et deux vaisseaux de soixante-quatre ; ils en ont autant à Tangarock. Cette escadre n'a qu'à paraître devant Constantinople pour y opérer une révolution. Son apparition sera le signe du soulèvement des Grecs. Les Turcs auront quitté l'Europe avant qu'on puisse arriver pour les secourir. C'est à la France de ne pas se laisser prendre au dépourvu par ce grand événement. *Il faut qu'elle se hâte d'occuper l'Égypte.* La conquête de ce pays sera facile. Il n'est défendu que par cinq ou six mille Mameluks qui n'ont jamais vu le feu, et qui ne possèdent pas une pièce de canon. »

Le gouvernement, déterminé par ces considérations, avait résolu de tenter l'entreprise. Vingt mille hommes devaient être embarqués, au mois

de juillet, sur plusieurs divisions de la flotte, qui, parties de différents ports, se seraient ralliées au port de Paleo-Castro, à l'est de Candie. On se serait porté de là sur Alexandrie et Damiette aux deux bouches du Nil ; on aurait occupé Aboukir et Rosette. On comptait sur le secours de nombreux chrétiens répandus au Caire et dans la haute Égypte, qui gouvernaient le pays pour les beys et en faisaient tout le commerce. Les événements de la guerre d'Amérique empêchèrent le départ de l'expédition ; ceux de la Révolution qui surgirent ensuite, permirent encore moins de s'en occuper. Mais Bonaparte songea aussi à l'Égypte. A la fin d'août 1797, à Passeriano, pendant que se négociait le traité de Campo-Formio, au moment où une paix glorieuse allait le rappeler d'Italie, il s'inquiétait déjà du repos auquel allait être condamné son génie ; et cherchant un nouvel aliment à son activité, il tournait ses regards vers l'Orient ; il savait que Leibnitz avait invité Louis XIV à faire la conquête de l'Égypte ; que le même projet avait été présenté à Louis XV et à Louis XVI. Pourquoi n'appartiendrait-il pas au vainqueur d'Italie d'accomplir ce qu'avaient médité ces deux grands hommes ? Une fois cette pensée éveillée dans son esprit, Bonaparte s'y arrêta avec ténacité. Il y avait d'ailleurs, dans l'entreprise elle-même, quelque chose de merveilleux et de poétique qui s'accordait parfaitement avec les aspirations d'une imagination ardente. Les mystérieuses destinées de l'Orient, ses grands empires, ses colossales

cités, ses formidables révolutions devenaient le texte de ses conversations journalières. Durant ses longues promenades du soir dans le magnifique parc de Passeriano, il se plaisait à rappeler les souvenirs fameux de ces belles contrées, trahissant souvent par ses exclamations les pensées gigantesques d'une ambition illimitée ; avec la verve qui lui était habituelle lorsqu'il suivait une thèse qui lui plaisait, il démontrait aux généraux qui l'écoutaient tous les avantages d'une expédition en Égypte : l'établissement d'une colonie sur le Nil, l'ouverture d'un immense débouché à nos manufactures dans l'Afrique, l'Arabie et la Syrie ; et ce qui le touchait surtout, c'était la facilité d'aller attaquer la puissance anglaise dans l'Inde, en partant de l'Égypte comme d'une place d'armes, pour porter sur l'Indus soixante mille hommes qui, avec l'aide des Mahrattes et des autres populations soulevées, renverseraient facilement l'orgueilleuse domination des Marchands britanniques. Telles et plus gigantesques encore étaient les pensées qui occupaient les loisirs de Passeriano. Ses compagnons, pleins d'ardeur, applaudissaient à ses conceptions, et, confiants dans sa fortune comme dans son génie, ils se déclaraient prêts à le suivre partout où il les conduirait. Monge était presque toujours de la conversation, et ce savant qui avait l'esprit et le cœur ardents, abondait dans le sens du général en chef, et excitait encore avec sa chaleur d'esprit la vive imagination de Bonaparte.

En même temps qu'il exaltait l'esprit de ses

officiers, le général préparait le gouvernement à l'idée de l'expédition qu'il méditait :

Les temps ne sont pas éloignés, écrivait-il au Directoire, le 16 août 1797, où nous sentirons que pour détruire véritablement l'Angleterre, il faut nous emparer de l'Égypte. Le vaste Empire ottoman, qui périt tous les jours, nous met dans l'obligation de penser de bonne heure à prendre des moyens pour conserver notre commerce du Levant....

Et cette lettre adressée à Talleyrand, ministre des Relations extérieures, datée du quartier général de Passeriano, le 13 septembre, est encore plus explicite; on y trouve non seulement le projet sur l'Égypte, mais encore celui de prendre Malte.

«... Je pense que désormais la grande maxime de la République doit être de ne jamais abandonner Corfou, Zante, etc. Nous devons, au contraire, nous y établir solidement; nous y trouverons d'immenses ressources pour le commerce, et elles seront d'un grand intérêt pour nous dans les mouvements futurs de l'Europe.

« Pourquoi ne nous emparerions-nous pas de l'île de Malte? L'amiral Brueys pourrait très bien mouiller là et s'en emparer. Quatre cents chevaliers et, au plus, un régiment de cinq cents hommes sont la seule défense de la ville de la Valette. Les habitants qui montent à plus de cent mille, sont très portés pour nous et fort dégoûtés de leurs chevaliers, qui ne peuvent plus vivre et meurent de faim. Je leur ai fait exprès confisquer tous leurs biens en Italie. Avec l'île de Saint-Pierre, que nous a cédée le roi de Sardaigne, Malte, Corfou, etc., nous serons maîtres de toute la Méditerranée.

« S'il arrivait qu'à notre paix avec l'Angleterre nous fusions obligés de céder le cap de Bonne-Espérance, il faudrait nous emparer de l'Égypte. Ce pays n'a jamais appartenu à une nation européenne. Les Vénitiens y ont eu une certaine prépondérance, il y a bien des siècles, mais une prépondérance précaire. L'on pourrait partir d'ici avec vingt-cinq mille hommes, escortés par huit ou dix bâtiments de ligne

ou frégates vénitiennes, et s'en emparer. L'Égypte n'appartient pas au Grand Seigneur.

« Je désirerais, citoyen Ministre, que vous prissiez à Paris quelques renseignements pour me faire connaître quelle réaction aurait sur la Porte notre expédition d'Égypte. Avec des armées comme les nôtres, pour qui toutes les religions sont égales, Mahométans, Coptes, Arabes, idolâtres, etc., tout cela nous est fort indifférent ; nous respecterions les uns comme les autres (1). »

Le 23 septembre, Talleyrand lui répondait :

Quant à l'Égypte, vos idées sont grandes, et l'utilité doit en être sentie ; je vous écrirai sur ce sujet plus au large. Aujourd'hui je me borne à vous dire que si l'on en faisait la conquête, ce devrait être pour déjouer les intrigues russes et anglaises qui se renouvellent si souvent dans ce malheureux pays. Un si grand service rendu aux Turcs les engagerait aisément à nous y laisser la prépondérance et tous les avantages commerciaux dont nous avons besoin. L'Égypte comme colonie, remplacerait bientôt les productions des Antilles, et, comme chemin nous donnerait le commerce de l'Inde. Car, en matière de commerce, tout réside dans le temps, et le temps nous donnerait cinq voyages contre trois par la route ordinaire.

Bonaparte resta quelque temps, mais très peu de temps, sans s'occuper de l'Égypte, parce que, aussitôt le traité de Campo-Formio terminé, il fut nommé le 26 octobre, général en chef de l'armée d'Angleterre, armée (2) qui véritablement n'avait pas encore de destination fixe ; puis, deux jours après cette nomination, le Directoire le délégua

(1) Archives des affaires étrangères.

(2) Cependant, cette armée était déjà en partie organisée par les soins de Bonaparte : « Je vous envoie, écrivait-il au Directoire le 12 novembre 1797, la distribution de l'armée d'Italie, en armée d'Angleterre. J'ai fait toutes les dispositions et donné tous les ordres en conséquence, afin que dès l'instant que l'échange des ratifications aura eu lieu, et que nous serons dans Mayence, on puisse commencer à mettre les colonnes en marche pour l'Océan » (Correspondance de Napoléon 1<sup>er</sup>, pièce 2354).

comme plénipotentiaire de la République française au congrès de Rastadt, avec Bonnier et Treilhard. Il ne fallait pas une grande perspicacité pour démêler les inquiétudes secrètes qui agitaient les directeurs, jaloux de la popularité que s'était si glorieusement acquise le jeune général, ils le relèguent dans un congrès dont on ne peut prévoir le terme, et croient tromper leur orgueil par un commandement illusoire. Bonaparte ne fut pas dupe de cette comédie administrative. Mais il avait besoin de n'en rien témoigner. Il lui était facile de se dérober à son exil diplomatique, et déjà il méditait une destination plus certaine à cette armée qu'on mettait à sa disposition. Enfin le 14 novembre, à Milan, il prenait congé en ces termes de son armée d'Italie :

« Soldats, je pars demain pour me rendre au congrès de Rastadt.

En me trouvant séparé de l'armée, je ne serai consolé que par l'espoir de me revoir bientôt avec vous, luttant contre de nouveaux dangers.

Quelque poste que le Gouvernement assigne aux soldats de l'armée d'Italie, ils seront toujours les dignes soutiens de la liberté et de la gloire du nom français.

Soldats, en vous entretenant des princes que vous avez vaincus, des peuples qui vous doivent leur liberté, des combats que vous avez livrés en deux campagnes, dites-vous : Dans deux campagnes nous aurons plus fait encore (1). »

Cette proclamation était suivie d'un ordre du jour qui contenait tous les titres de gloire de ses braves soldats ; Bonaparte réunissait pour ainsi dire en un seul faisceau tous les trophées de deux

(1) Correspondance de Napoléon, pièce 2361.

campagnes, comme pour mieux resserrer les liens qui attachaient les destinées de cette armée à celle de son général.

Bonaparte arriva à Rastadt le 25 novembre. Sa présence donna tout à coup de l'importance aux deux autres plénipotentiaires français Bonnier et Treilhard. Jusque-là les ministres étrangers et les petits princes allemands qui assiégeaient le congrès s'étaient montrés assez dédaigneux à leur égard. La gloire de leur collègue devait leur profiter. Bonaparte d'ailleurs, outre la conscience de sa supériorité personnelle, avait un profond sentiment de la dignité de la France, et savait tenir la place qui appartenait à ses représentants. Il alla vite en affaires; en présence des obstacles que présentaient les négociations particulières à la France, il se hâta de terminer ce qui avait rapport à la remise de Mayence aux troupes de la République, à celle de Palma-Nova et de Venise aux troupes autrichiennes. Le 30 novembre, les ratifications ayant été échangées avec les ministres de l'empereur d'Autriche, il avertit le Directoire de son prochain départ; en effet, Bonaparte arriva le 5 décembre, à Paris, et descendait à sa maison de la rue Chantereine bientôt changée en rue de *la Victoire* (1).

(1) Au numéro 60 de la rue Chantereine, à l'extrémité d'une large et belle avenue, s'élevait au milieu d'un grand jardin un hôtel bâti par l'architecte Ledoux pour le marquis de Condorcet. En 1791, cet hôtel était la propriété de Julie Carreau lorsqu'elle épousa Talma. Cet hôtel fut cédé ensuite à Joséphine, veuve du général de Beauharnais, et c'est là que le général Bonaparte vint habiter après son mariage, et c'est de là aussi qu'il partit pour se mettre à la tête de l'armée d'Italie dont les triomphes déterminèrent le pouvoir exécutif à prendre un arrêté, en date du 28 décembre 1797, qui donnait le nom de la rue de *la Victoire* à la rue Chantereine.

« Dès le lendemain il était l'objet d'une curiosité ardente, à laquelle il feignit de vouloir se dérober ; mais ce fut en vain : la foule se trouvait partout où il allait, et partout elle l'accueillait avec des cris d'enthousiasme. On admirait sa simplicité, sa douceur, l'extrême délicatesse de sa figure, la frêle apparence de sa personne, qui contrastait avec le vivant souvenir de tant d'héroïques et gigantesques travaux. Le Directoire ne put pas refuser au héros populaire les honneurs du triomphe. Le 10 décembre, il se fit au palais du Luxembourg pour la réception du traité de Campo-Formio une pompeuse cérémonie, où il n'y eut de bien remarquable que le discours prononcé par Bonaparte, discours empreint d'un hautain dogmatisme révolutionnaire et philosophique. L'opinion en fut fortement frappée » (1). Voici son discours :

« Le peuple français, pour être libre, avait des rois à combattre.

Pour obtenir une Constitution fondée sur la raison, il avait dix-huit siècles de préjugés à vaincre.

La Constitution de l'an III et vous, avez triomphé de tous ces obstacles.

La religion, la féodalité et le royalisme ont successivement, depuis vingt siècles, gouverné l'Europe ; mais la paix que vous venez de conclure date l'ère des Gouvernements représentatifs.

Vous êtes parvenus à organiser la grande nation, dont le vaste territoire n'est circonscrit que parce que la nature en a posé elle-même les limites.

Vous avez fait plus.

Les deux plus belles parties de l'Europe, jadis si célèbres par les arts, les sciences et les grands hommes dont elles

(1) Rapetti, *Biographie de Napoléon*, p 245.

furent le berceau, voient, avec les plus belles espérances, le génie de la liberté sortir des tombeaux de leurs ancêtres.

Ce sont deux piédestaux sur lesquels les destinées vont placer deux puissantes nations.

J'ai l'honneur de vous remettre le traité signé à Campo-Formio et ratifié par Sa Majesté l'Empereur.

La paix assure la liberté, la prospérité et la gloire de la République.

Lorsque le bonheur du peuple français sera assis sur les meilleures lois organiques, l'Europe entière deviendra libre (1). »

Le 25 décembre, l'Institut lui offrit une place dans la section de mécanique. Dès le lendemain, Bonaparte écrivit à ce propos en remerciant ses nouveaux collègues (2).

Citoyen Président, le suffrage des hommes distingués qui composent l'Institut, m'honore.

Je sens bien qu'avant d'être leur égal, je serai longtemps leur écolier.

S'il était une manière plus expressive de leur faire connaître l'estime que j'ai pour eux, je m'en servirais.

Les vraies conquêtes, les seules qui ne donnent aucun regret, sont celles que l'on fait à l'ignorance.

L'occupation la plus honorable comme la plus utile pour les nations, c'est de contribuer à l'extension des idées humaines.

La vraie puissance de la République Française doit consister désormais à ne pas permettre qu'il existe une seule idée nouvelle qu'elle ne lui appartienne.

BONAPARTE.

Il n'y avait donc plus de coalition contre la France. Mais la paix n'était rien moins qu'assurée. Le congrès de Rastadt discutait sans arriver à une

(1) *Moniteur Universel*, 12 décembre 1797.

(2) Au citoyen Camus, Président de l'Institut national. Lettre datée du 26 décembre 1797. — Correspondance de Napoléon I<sup>er</sup>, pièce 2392.

conclusion ; la guerre avec toute l'Allemagne pouvait sortir incessamment de ces interminables débats. La Russie gardait une attitude réservée et menaçante ; elle semblait n'attendre pour intervenir, qu'une occasion ; et l'Angleterre, ennemie déclarée, ne remplissait pas seulement de ses hostilités toutes les mers, elle assiégeait les Cabinets de ses intrigues pour renouer contre la France une seconde coalition, coalition d'autant plus imminente que le Directoire follement enorgueilli après son triomphe du 18 fructidor, venait lui-même de rompre brusquement les négociations de Lille, et de décréter la formation d'une armée d'Angleterre commandée par Bonaparte ; c'était pour celui-ci une expédition digne de sa haute fortune. Seulement il fallait savoir si des mesures suffisantes avaient été prises pour la réussite d'un projet aussi important. Bonaparte résolut de s'en assurer par lui-même ; il partit pour le Nord le 10 février. « Ce voyage aux côtes ne fut qu'une rapide excursion ; c'était pour examiner le fond de la question qu'il fit ce voyage qui dura huit jours. Nous étions quatre dans sa voiture, lui, Lannes, Sulkowsky et moi (1). Moustache était notre courrier. Bonaparte ne fut pas peu surpris de lire dans *Le Moniteur* du 10 février cet article par lequel on donnait à sa petite excursion une importance qu'elle n'avait pas :

« Le général Bonaparte est parti pour Dunkerque avec quelques officiers du génie et de la marine. Ils vont visiter les côtes, en préparer les opéra-

(1) *Mémoires de Bourrienne*, t. II, page 36.

tions premières relatives à la descente ; on peut observer qu'il ne retournera pas à Rastadt, et que le congrès touche à la fin de sa session.

« Quelle que soit la conduite des princes composant les cercles de l'Empire, nous prenons les avances. Toutes les places fortes de la rive gauche du Rhin seront en notre pouvoir, et nous attaquera qui voudra. »

« La vérité c'est que Bonaparte visita Etaples, Ambleteuse, Boulogne, Calais, Dunkerque, Furnes, Newport, Ostende et l'île Waleheren. Il prit dans ces différents ports tous les renseignements dont il avait besoin, avec cette patience, cette présence d'esprit, ce savoir, ce tact, cette perspicacité qu'il possédait à un si haut degré. Il entendait, jusqu'à minuit, les matelots, les caboteurs, les contrebandiers, les pêcheurs. Il faisait des objections, et écoutait attentivement les réponses. Nous revînmes à Paris par Anvers, Bruxelles, Lille et Saint-Quentin. Le but de notre voyage était atteint lorsque nous arrivâmes dans la première de ces villes.

« Eh ! bien, général, lui dis-je, que pensez-vous de votre voyage ? Etes-vous content ? Pour moi je vous avoue que je n'ai pas trouvé de grandes ressources et de grandes espérances. » Bonaparte me répondit assez vivement en faisant un mouvement de tête négatif. — « C'est un coup de dé trop chanceux ; je ne le hasarderai pas. Je ne veux pas jouer ainsi le sort de cette belle France. » Ce fut sa seule réponse. Je me vis au Caire. »

De retour à Paris, Bonaparte songea plus que

jamais à l'Égypte comme il avait pensé deux ans auparavant à l'Italie, « comme il pensait à tout, c'est-à-dire avec une irrésistible violence. » Il y songeait, d'autant plus, que tout récemment le consul français au Caire, M. Magallon, homme distingué et très au fait de l'état de l'Égypte et de l'Orient, avait adressé des mémoires au Gouvernement, soit pour dénoncer les avanies que les Mameluks faisaient subir au commerce français, soit pour faire sentir les avantages qu'on retirerait des représailles exercées contre eux. Bonaparte s'était entouré de tous ces documents, et avait formé son plan d'après leur contenu.

« Cette entreprise audacieuse avait ensuite, aux yeux de Bonaparte, les avantages d'à-propos. D'après les lumineux rapports du consul Magallon, c'était le moment de partir pour l'Égypte. On pouvait, en activant les préparatifs et le trajet, arriver aux premiers jours de l'été. On devait trouver alors la récolte achevée et recueillie, et des vents favorables pour remonter le Nil. Bonaparte soutenait qu'avant l'hiver il était impossible de débarquer en Angleterre ; que d'ailleurs elle était trop avertie ; que l'entreprise de l'Égypte, au contraire, était tout à fait imprévue, ne rencontrerait pas d'obstacles ; que quelques mois suffiraient pour l'établissement des Français ; qu'il reviendrait de sa personne en automne pour exécuter la descente en Angleterre ; que le temps serait alors favorable ; que l'Angleterre aurait envoyé dans l'Inde une partie de ses flottes et qu'on rencontrerait bien

moins d'obstacles pour aborder sur ses rivages. Le Directoire qu'on a accusé d'avoir voulu se débarasser de Bonaparte en l'envoyant en Égypte, faisait au contraire de grandes objections contre ce projet. La Revellière-Lépeaux surtout était un des plus obstinés à le combattre. Il disait qu'on allait exposer trente ou quarante mille des meilleurs soldats de la France, les commettre au hasard d'une bataille navale, se priver du meilleur général, de celui que l'Autriche redoutait le plus, dans un moment où le continent n'était rien moins que pacifié, et où la création des républiques nouvelles avait excité de violents ressentiments ; que de plus, on allait peut-être exciter la Porte à prendre les armes, en envahissant une de ses provinces. Bonaparte trouvait réponse à tout. Il disait que rien n'était plus facile que d'échapper aux Anglais, en les laissant dans l'ignorance du projet ; que la France, avec trois ou quatre cent mille soldats, n'en était pas à dépendre de trente ou quarante mille hommes de plus ; que pour lui il reviendrait bientôt ; que la Porte avait perdu l'Égypte depuis longtemps par l'usurpation des Mameluks ; qu'elle verrait avec plaisir la France les punir ; qu'on pourrait s'entendre avec elle ; que le continent n'éclaterait pas de sitôt, etc., etc. Il parlait aussi de Malte, qu'il enlèverait en passant aux chevaliers, et qu'il assurerait à la France. Les discussions furent très vives. Bonaparte, dans un mouvement d'impatience, prononça le mot de démission. « Je suis loin de vouloir qu'on la

donne, s'écria La Revellière avec fermeté ; mais si vous l'offrez, je suis d'avis qu'on l'accepte. Depuis cet instant, Bonaparte ne prononça plus le mot de démission (1). » Vaincu enfin par les instances et les raisons de Bonaparte, le Directoire consentit à l'expédition proposée. Il fut séduit par la grandeur de l'entreprise, par ses avantages commerciaux, par la promesse que fit Bonaparte d'être de retour l'hiver, et de tenter alors la descente en Angleterre.

Voici le projet que Bonaparte soumit au Directoire :

*Note au Directoire exécutif.*

Paris, 15 ventôse an VI (5 mars 1798) (2).

Pour s'emparer de l'Égypte et de Malte, il faudrait de vingt à vingt-cinq mille hommes d'infanterie et de deux à trois mille de cavalerie, sans chevaux.

L'on pourrait prendre et embarquer ces troupes de la manière suivante, en Italie et en France :

A CIVITA-VECCHIA

	Hommes	Généraux	Hommes
21 <sup>e</sup> d'infanterie légère.	2.000	Belliard et Friant . . .	5.200
61 <sup>e</sup> de ligne . . . . .	1.600		
88 <sup>e</sup> de ligne . . . . .	1.600		
20 <sup>e</sup> dragons . . . . .	400	Mireur . . . . .	800
7 <sup>e</sup> hussards . . . . .	400		

A GÈNES

22 <sup>e</sup> d'infanterie légère.	1.500	Baraguey d'Hilliers } Veaux . . . . . } Vial . . . . . }	4.900
13 <sup>e</sup> de ligne . . . . .	1.800		
69 <sup>e</sup> de ligne . . . . .	1.600		
14 <sup>e</sup> dragons . . . . .	400	Murat . . . . .	600
2 escadrons du 18 <sup>e</sup> dragons qui sont en Italie . . . . .	200		

(1) On a tour à tour attribué cette réplique à Rewbell ou à Barras. On a donné à cette discussion une tout autre cause que la véritable. M. Thiers dit que c'est bien à propos de l'expédition d'Égypte et avec La Revellière que la scène a eu lieu.

(2) Correspondance de Napoléon 1<sup>er</sup>, pièce 2426. Bonaparte ajouta à cet état les noms de Kleber, Verdier, Davout.

## EN CORSE

	Hommes,	Généraux,	Hommes.
4 <sup>e</sup> d'infanterie légère.	1.200	Menard . . . . .	1.200

## A MARSEILLE

9 <sup>e</sup> de ligne . . . . .	1.800	} Bon. . . . .	3.800
45 <sup>e</sup> de ligne . . . . .	2.000		
22 <sup>e</sup> chasseurs . . . . .	400	} . . . . .	600
2 escadrons du 18 <sup>e</sup> dragons qui sont en Italie . . . . .	200		

## A MARSEILLE, SUR LES VAISSEAUX DE GUERRE

18 <sup>e</sup> de ligne . . . . .	2.000	} Brune . . . . .	8.000	
25 <sup>e</sup> de ligne . . . . .	2.000			Rampon . . . . .
42 <sup>e</sup> de ligne . . . . .	2.000			Pijon . . . . .
75 <sup>e</sup> de ligne . . . . .	2.000	} Leclerc . . . . .	800	
3 <sup>e</sup> dragons . . . . .	400			
15 <sup>e</sup> dragons . . . . .	400			

## A NICE ET ANTIBES

2 <sup>e</sup> d'infanterie légère.	1.500	. . . . .	1.500
-------------------------------------	-------	-----------	-------

TOTAL. { Infanterie . . . 24.600 } 27.400 hommes.  
 { Cavalerie . . . 2.800 }

Les demi-brigades avec leurs compagnies de canonniers ;  
 La cavalerie avec les haruais et sans chevaux, et chaque cavalier armé d'un fusil ;

Tous les corps avec leurs dépôts ;

Cent cartouches par homme ;

De l'eau pour les bâtiments pour un mois ;

Des vivres pour deux.

Il faudrait que ces troupes fussent embarquées dans ces différents ports et prêtes à partir au commencement de floréal, pour se rendre dans le golfe d'Ajaccio, et réunies et prêtes à partir de ce golfe avant la fin de floréal.

Il faudrait joindre à ces troupes :

60 pièces d'artillerie de campagne,

40 grosses bouches à feu de siège,

2 compagnies de mineurs,

1 bataillon d'artillerie,

2 compagnies d'ouvriers,  
 1 bataillon de pontonniers,  
 qui seraient embarqués, dans les ports d'Italie et de France,  
 de la manière suivante :

## A MARSEILLE

2 obusiers de 6 pouces,  
 4 pièces de 12,  
 300 coups à tirer par pièce,  
 2 compagnies d'artillerie à pied.

## LE GÉNÉRAL SUGNY A CIVITA-VECCHIA

2 obusiers de 6 pouces,  
 2 pièces de 8,  
 2 pièces de 12,  
 300 coups par pièce,  
 1 compagnie d'artillerie à cheval,  
 1 compagnie d'artillerie de ligne.

## A GÈNES

4 obusiers de 6 pouces,  
 4 pièces de 8,  
 4 pièces de 12,  
 12 pièces de 3,  
 500 coups à tirer par pièce,  
 2 compagnies d'artillerie à cheval,  
 2 compagnies d'artillerie de ligne.

## LE GÉNÉRAL DOMMARTIN, NICE ET ANTIBES

20 pièces de 24,  
 4 mortiers à la Gomer de 12 pouces  
 6 — — de 8 pouces,  
 500 coups à tirer par pièce de ligne,  
 2 compagnies d'artillerie.

## A TOULON

6 obusiers de 6 pouces,  
 6 pièces de 8,  
 6 pièces de 12,  
 4 mortiers à la Gomer de 12 pouces,  
 4 — — de 8 pouces,

- 500 coups à tirer par pièce,
- 4 compagnies d'artillerie à pied,
- 2 compagnies d'artillerie à cheval.

A Cività-Vecchia, le général Masséna peut être chargé de nolisier les bâtiments les plus grands qu'il trouvera dans ce port, d'y embarquer les troupes et ladite artillerie, et les faire partir sur-le-champ pour se rendre et rester jusqu'à nouvel ordre dans le port d'Ajaccio. On peut prendre sur les contributions de Rome de quoi subvenir aux frais de cet embarquement ; on doit spécialement y affecter les galères du Pape qui seraient dans le cas de tenir la mer.

Le général qui commande dans la Cisalpine peut exécuter le même ordre à Gênes, et le général Baraguey d'Hilliers peut s'y rendre à cet effet ; il faut, au préalable, envoyer l'argent nécessaire.

On demandera au Directoire exécutif de la République cisalpine deux galères qui serviront à aider à transporter les troupes et à escorter le convoi.

Quant à Nice et Antibes et Marseille, il faut que le ministre de la marine,

1<sup>o</sup> Frète les plus grands bâtiments de commerce suffisamment pour porter les troupes de l'artillerie désignées ci-dessus ;

2<sup>o</sup> Travaille aux approvisionnements nécessaires ;

3<sup>o</sup> Que le ministre de la guerre donne ordre pour y faire passer les troupes ci-dessus, avec l'artillerie et autres approvisionnements.

Nous avons à Toulon six vaisseaux de guerre, des frégates, des corvettes ; il faudrait y joindre six tartanes canonnières.

Tous ces bâtiments réunis seraient dans le cas de porter la partie des troupes qui doit être embarquée à Toulon.

Cette escadre, selon le rapport du ministre de la marine, sera dans quinze jours prête à partir, mais elle manque entièrement de matelots. Il n'y aura donc qu'à nolisier et mettre l'embargo sur les bâtiments nécessaires au transport de l'artillerie.

Pour réussir dans cette expédition, on doit calculer sur une dépense extraordinaire de cinq millions, sans compter les dépenses ordinaires, tant pour l'approvisionnement, armement et solde de l'escadre que pour la solde, la nour-

riture et l'habillement des troupes, que pour les dépenses de l'artillerie et du génie auxquelles il est indispensable de pourvoir en effectif, ce qui forme donc une somme de huit à neuf millions qu'il faudrait que le Gouvernement déboursât d'ici au 20 germinal.

## BONAPARTE.

Le 5 mars 1798 (15 ventôse an VI) l'expédition fut résolue. Le Directoire donna à Bonaparte les pouvoirs les plus étendus et ne recula devant aucun sacrifice. Le secret fut convenu, et pour qu'il fut mieux gardé, on ne se servit pas de la plume des secrétaires. Merlin, le président du Directoire, écrivit l'ordre de sa main, et l'ordre lui-même ne désignait pas la nature de l'entreprise. « Vous trouverez ci-jointes, Général, les expéditions des arrêtés pris par le Directoire exécutif pour remplir promptement le grand objet de l'armement de la Méditerranée. Vous êtes chargé en chef de l'exécution. Vous voudrez bien prendre les moyens les plus prompts et les plus sûrs. Les ministres de la guerre, de la marine et des finances sont prévenus, écrivait-il au général, de se conformer aux instructions que vous leur transmettez sur ce point important dont votre patriotisme a le secret, et dont le Directoire ne pouvait mieux confier le succès qu'à votre génie et à votre amour pour la vraie gloire. » Il fut convenu que Bonaparte pourrait emmener trente-six mille hommes de son ancienne armée d'Italie, un certain nombre d'officiers et de généraux à son choix, des savants, des ingénieurs, des géographes, des ouvriers de toute espèce, et l'escadre de Brueys, renforcée d'une partie des vais-

seaux restés à Toulon. Ordre fut donné à la Trésorerie de lui donner un million et demi par décade. On lui permit de prendre trois millions sur les huit du Trésor de Berne.

Ainsi, les membres du Gouvernement s'effaçaient ; entr'eux et les ministres s'interposait la puissance de Bonaparte qui, jouissant d'un blanc-seing, organisera son matériel comme il le voudra, puisera sans contrôle dans le Trésor public, dans les arsenaux, et réunira les éléments d'une armée bien moins remarquable par le nombre des soldats que par leur choix et le mérite des chefs chargés de la conduire.

L'activité que déployait Bonaparte était prodigieuse ; il forma d'abord la Commission chargée de parcourir les ports de la Méditerranée et d'y préparer tous les moyens de transport ; elle était composée du contre-amiral Blanquet du Chayla, du commissaire de la marine Le Roy, de l'ordonnateur en chef Sucey (1). Il fixa quatre points pour la réunion des convois et des troupes : le principal convoi devait partir de Toulon, le second de Gênes, le troisième d'Ajaccio, le quatrième de Civitavecchia :

*Instruction pour la Commission chargée de l'inspection des côtes de la Méditerranée.*

Paris, 17 ventôse an VI (7 mars 1798).

1<sup>o</sup> Le premier soin de la Commission doit être de conférer à Toulon avec les chefs du port et de prendre toutes

(1) Arrêté du 5 mars 1798.

les mesures pour que les six vaisseaux, les quatre frégates qui s'y trouvent, les quatre frégates que le citoyen Perrée amène avec lui d'Ancône, six corvettes, six chaloupes canonnières, six tartanes canonnières et quatre bombardes portant un mortier de dix ou douze pouces, ayant à bord pour trois mois de vivres, soient prêts à partir de la rade de Toulon au 15, ou, au plus tard, au 20 germinal.

On placera sur chaque chaloupe ou tartane canonnière, indépendamment de ces pièces, un mortier de quatre à cinq pouces.

2<sup>o</sup> Faire prendre des mesures pour que les approvisionnements pour deux mois soient embarqués sur lesdits vaisseaux, à raison de six cents hommes par vaisseau de guerre, deux cent dix par frégate et cent par corvette.

3<sup>o</sup> Faire préparer la solde et les vivres, également pour trois mois, pour l'escadre de l'amiral Brucys, de manière que cette escadre puisse, le 15 germinal, sortir de quarantaine pour reprendre la mer.

4<sup>o</sup> Faire armer le *Conquérant*, les gabares, les vieilles frégates, etc., en flûte, de manière à pouvoir porter le supplément de dix mille hommes que doit embarquer le port de Toulon, dans le cas où Brucys ne rejoindrait pas à temps.

5<sup>o</sup> Donner des ordres pour que l'on embarque sur-le-champ, à bord des six vaisseaux de guerre et des six frégates ou gabares : vingt pièces de vingt-quatre en bronze, avec deux affûts, un porte-voix, cinq ou six cents coups à tirer par pièce ; dix mortiers à la Gomer de douze pouces, dix mortiers à la Gomer de huit pouces, avec cinq cents coups à tirer par mortier, double crapaud et les camions nécessaires pour transporter les mortiers ; six forges pour rougir les boulets, avec leurs soufflets et leurs ustensiles ; quatre millions de cartouches avec les pierres à feu en proportion ; vingt mille fusils ; trente mortiers de quatre à cinq pouces ayant chacun six cents coups à tirer, et tous les ustensiles et approvisionnements nécessaires à un équipage de siège de quarante bouches à feu ; spécialement une grande quantité d'objets pour artifices.

NOTA. — Une partie de ces objets est portée sur le tableau joint aux instructions du Gouvernement comme devant être embarqués à Nice ou à Antibes ; mais il sera possible de

les faire embarquer sur les vaisseaux de guerre, si cela ne les obstrue pas trop.

6° Faire embarquer sur les vaisseaux de guerre et frégates : six obusiers de campagne, six pièces de huit, six pièces de douze, cinq cents coups à tirer par pièce.

7° Faire transformer en écuries deux ou trois gabares ou autres bâtimens de transport, de manière à pouvoir transporter deux cent cinquante chevaux.

8° Se procurer et faire embarquer trois paires de bœufs, sur chaque bâtiment de guerre, avec les harnais et les hommes nécessaires, afin de pouvoir s'en servir pour le transport de l'artillerie.

9° La Commission fera charger à Antibes ou à Nice, sur deux ou trois très gros bâtimens, des approvisionnemens, de manière à ce que l'équipage de campagne qui s'embarque à Cività-Vecchia, à Gènes, à Nice, à Toulon et à Marseille, et qui se trouve composé de seize obusiers de campagne, seize pièces de douze ; seize pièces de huit ; seize pièces de trois, ait, sur ces bâtimens, un approvisionnement de réserve de trois cents coups par pièce.

L'on pourra également faire embarquer à Nice ou à Antibes un supplément extraordinaire d'artifices, d'outils et autres objets nécessaires au grand parc de l'armée, indépendamment de onze cents hommes que l'on doit faire embarquer dans ce port.

Le général Donmartin donnera des ordres pour toute la partie de l'artillerie, et fournira les états nécessaires.

10° La Commission fera mettre l'embargo et nolisera à Marseille de gros bâtimens en suffisance pour embarquer de quatre à cinq mille hommes, et des écuries pour deux cents chevaux, et fera en sorte que ces bâtimens soient approvisionnés d'un mois d'eau, de deux mois de vivres, et que ce convoi soit prêt à partir le 15 germinal.

11° La Commission correspondra avec le consul de Gènes ; elle enverra de suite un officier de marine intelligent qui puisse lui rendre compte de tout. Indépendamment des deux cent mille francs que le payeur y fait passer, il y fera passer tous les fonds qui seraient nécessaires.

12° La Commission ne correspondra qu'avec moi.

13° Si l'amiral Brueys arrivait à temps pour pouvoir partir le 20 germinal, la Commission ferait sur-le-champ armer

en flûte les six vaisseaux vénitiens qu'il amène avec lui, ce qui diminuerait d'autant le convoi.

14° La Commission correspondra avec le général Vaubois en Corse, pour l'embarquement de deux mille hommes que ce général a reçu du Gouvernement l'ordre de faire embarquer. Indépendamment des deux cent mille francs que l'on a envoyés dans cette île, elle y fera passer ce qui pourrait être nécessaire pour l'établissement d'un hôpital de cinq cents lits et un magasin de rafraîchissements que l'ordonnateur de la division de Corse a reçu l'ordre d'établir à Ajaccio.

15° Indépendamment de tous ces objets, la Commission formera à Toulon et à Marseille un magasin de seize mille paires de souliers, mille paires de bottes, seize mille chemises, huit mille gibernes, six mille chapeaux, seize mille paires de bas, pour pouvoir être distribués aux troupes.

16° Elle fera également acheter un million de pintes de vin et cent vingt mille pintes d'eau-de-vie, qu'elle fera charger sur de gros bâtiments, auxquels elle donnera ordre de se rendre dans le port d'Ajaccio, où ils resteront sans décharger jusqu'à nouvel ordre ; les équipages ayant de l'eau pour un mois et des vivres pour deux.

17° Le commissaire ordonnateur Sucy ordonnera toutes les dépenses relatives aux troupes de terre ; le citoyen Le Roy, celles relatives au fret de bâtiment et en général à la marine, et l'on mettra à la disposition des directeurs d'artillerie les sommes nécessaires pour les dépenses de l'artillerie.

18° Les dix mille hommes qui s'embarqueront à Toulon, les cinq mille autres qui s'embarqueront à Marseille, ceux qui s'embarquent à Gènes, doivent avoir chacun une ambulance avec les chirurgiens, médecins et approvisionnements nécessaires.

19° Indépendamment du million que le payeur de la Commission recevra demain, la Commission recevra, chaque décade, à commencer du 20 ventôse, cinq cent mille francs jusqu'au 30 germinal. Elle aura soin de garder en réserve, et pour être employés sur un ordre exprès de moi, deux cent mille francs sur le million qu'elle touche demain, et deux cent mille francs sur le demi-million qu'elle touchera chaque décade ; ce qui fera, au 30 germinal, qu'il y aura dans la caisse du payeur un million en réserve.

Lorsque la Commission fera des marchés, elle réservera une partie du paiement desdits marchés pour être fait en floréal.

20° La Commission m'enverra le plus tôt possible, l'état des sommes présumées nécessaires pour l'exécution du présent ordre.

21° La Commission formera une compagnie de vingt-cinq armuriers, avec leurs outils; deux compagnies d'ouvriers bourgeois de la même formation que celles de l'artillerie, avec leurs outils, destinées également à être embarquées.

BONAPARTE.

AU CITOYEN SUCY.

Paris, 10 germinal an VI (30 mars 1798).

Indépendamment, Citoyen Ordonnateur, de votre qualité de membre de la Commission, vous remplissez plus spécialement les fonctions de l'ordonnateur en chef de l'armée qui va s'embarquer.

Je compte assez sur votre discrétion pour vous faire part de suite de la composition de toute l'armée dont vous êtes chargé, en vous enjoignant surtout de garder le plus profond silence.

L'armée sera composée de cinq divisions :

1° Les trois demi-brigades qui s'embarquent à Civitavecchia, qui ont ordre d'embarquer avec elles deux commissaires des guerres, un chef de chaque administration, une ambulance et des vivres pour deux mois ;

2° La division qui s'embarque à Gènes, composée de trois demi-brigades, et qui a ordre d'embarquer deux commissaires des guerres, un chef de chaque administration, une ambulance et des vivres pour deux mois ;

3° Une division qui s'embarque à Toulon, composée de la 2<sup>e</sup> d'infanterie légère, de la 18<sup>e</sup> et de la 32<sup>e</sup> de ligne; vous y attacherez deux commissaires des guerres, un chef de chaque administration, une ambulance ;

4° Une division qui s'embarquera à Marseille, composée des 9<sup>e</sup> et 85<sup>e</sup> de ligne, à laquelle vous attacherez également un chef de chaque administration, deux commissaires des guerres et une ambulance.

Vous ferez bien attention surtout que la manière dont je viens de classer les divisions n'est point par les numéros

qu'elles doivent garder ; j'ai suivi leur position géographique ; ainsi, vous désignerez les deux divisions qui sont à Toulon, l'une sous le nom de Solliès, l'autre sous celui de la Seyne ; sans leur donner aucun numéro.

Toutes ces troupes, avec un corps de cavalerie et d'artillerie à proportion, doivent être réunies sur un seul point pour concourir à une même opération. Il est donc nécessaire que vous ayez avec vous, pour les employer selon les circonstances, sept ou huit bons commissaires des guerres, un chef d'attelage d'artillerie et huit ou dix hommes entendus, pour pouvoir, lorsque notre débarquement sera opéré, les charger des différents services de l'armée, sans cependant leur désigner encore aucune fonction.

Le général Dommartin commande l'artillerie de ladite armée ; vous vous entendrez avec lui pour tous les détails.

Le citoyen Desgenettes est médecin en chef, le citoyen Larrey, chirurgien en chef. Dix-huit chirurgiens et médecins doivent être partis, et, à l'heure qu'il est, être rendus à Toulon. Indépendamment de cela, vous prendrez le plus de chirurgiens et de médecins que vous pourrez, soit en faisant venir de l'armée d'Italie, soit en prenant ceux de quelque mérite que vous pourriez trouver dans le pays où vous êtes : vous n'en aurez jamais de trop.

Vous organiserez aussi une pharmacie, que vous prendrez dans les hôpitaux de Marseille et de Toulon.

Chaque vaisseau de guerre ou vaisseau de transport doit avoir sa pharmacie pour les malades qui pourraient survenir pendant le passage, et vous devez aussi embarquer une quantité de médicaments proportionnée à la force de l'armée, qui se trouve être de trente mille hommes.

Procurez-vous deux ou trois cents infirmiers, huit ou dix bons directeurs d'hôpitaux, un bon architecte, douze ou quinze maçons, cinq ou six gardes magasins et un agent en chef des hôpitaux. Vous avez là-dessus liberté tout entière,

Dans les instructions de la Commission, j'ai demandé beaucoup de souliers ; indépendamment des besoins qu'aura la troupe au moment de l'embarquement, il faudra encore y suppléer jusqu'à ce que nous ayons pu faire des établissements dans le pays où nous allons.

Le payeur général sera le citoyen Estève. Il faut qu'il y ait autant de payeurs qu'il y a de divisions, indépendam-

ment des bureaux et des payeurs qui peuvent lui devenir nécessaires.

N'oubliez pas de vous procurer quelques artistes vétérinaires.

Le général de division ne pourra embarquer que trois chevaux ; le général de brigade deux, et tous les officiers qui ont le droit d'avoir des chevaux, un ; le commissaire ordonnateur en chef, trois, et les commissaires des guerres, un ; les administrateurs aucun. Mais tout le monde a la liberté d'embarquer le nombre de selles et de palefreniers que la loi lui accorde.

Faites-vous rendre compte s'il y a des tentes dans l'arrondissement où vous vous trouverez ; s'il y en avait, il faudrait les faire mettre en état ; je désirerais en avoir un millier.

Le deuxième bataillon du 4<sup>e</sup> régiment s'est embarqué, le 5, à Lyon, pour Avignon ; ainsi il sera déjà rendu à Toulon quand vous recevrez cette lettre.

J'ai donné ordre que l'on embarque cinquante chevaux d'artillerie à Cività-Vecchia, cinquante à Gènes ; nous en embarquerons le plus que nous pourrons à Toulon et à Marseille. Dans les instructions que j'ai données à la Commission, cet article de l'artillerie est spécialement détaillé.

BONAPARTE.

Bonaparte fit diriger sur Toulon, Marseille et Gènes les détachements de l'armée d'Italie qui rentreraient en France, et vers Cività-Vecchia l'une des divisions qui avaient marché sur Rome ; il régla le service du crédit affecté à la Commission d'armement ; il fit traiter en France et en Italie avec des capitaines de vaisseaux marchands, et se procura ainsi, dans les ports qui devaient servir de points de départs, quatre cents navires ; il réunit une nombreuse artillerie ; il choisit deux mille cinq cents cavaliers, des meilleurs, les fit embarquer sans chevaux, parce qu'il se proposait de les faire équiper aux

dépens des Arabes ; il ne voulut emporter que des selles et des harnais, et ne fit mettre à bord que trois cents chevaux, pour avoir en arrivant quelques pelotons de cavaliers montés, et quelques pièces attelées ; il réunit des ouvriers de toute espèce (1). Il s'occupait des moindres détails relatifs à la flotte, à l'armement ainsi qu'aux bagages des troupes ; il adressait au Directoire, aux ministres, aux commissaires ordonnateurs, aux généraux des notes explicatives, des instructions précises, et de plus organisait un corps d'artistes, de littérateurs et de savants. Il fit prendre à Rome les imprimeries grecque et arabe de la Propagande, et une équipe d'imprimeurs.

«..... Nous aurons avec nous un tiers de l'Institut, écrivait-il à Monge. Je compte spécialement sur l'imprimerie arabe de la Propagande et sur vous dussè-je remonter le Tibre avec l'escadre pour vous prendre (2).

Il forma une collection complète d'instruments de physique et de mathématiques et n'oublia pas d'emporter une bibliothèque.

Les noms les plus illustres s'associaient à son entreprise.

Avec ses invincibles soldats de l'armée d'Italie, il emmenait avec eux la plupart des chefs qui les avaient guidés sur tant de champs de bataille.

Tout le monde voulait s'attacher à la fortune du

(1) Tous ces arrêtés portant les dates du 5 au 15 mars, signés par les Directeurs, ont été rédigés par le général Bonaparte ; ils n'étaient pas insérés au bulletin des actes du gouvernement.

(2) Au citoyen Monge, à Rome, 13 germinal au VI (2 avril 1798).

jeune général. On ne savait où l'on irait aborder; mais l'on était prêt à le suivre partout. Et, chose étonnante, en France, où tout ce qui ne se dit pas se devine, le secret, si nécessaire au succès d'une opération de cette nature, fut gardé religieusement. Il n'en transpira rien, même pour ceux qui étaient appelés à y concourir, Bonaparte seul suffit à tout avec son énergie surhumaine.

Tout est organisé, terminé. Alors le 12 avril le Directoire signe l'arrêté qui porte formation de *l'armée d'Orient* et qui en nomme le général Bonaparte, général en chef. D'autres arrêtés du même jour prescrivirent que « le général en chef de l'armée d'Orient dirigera sur l'Égypte les forces de terre et de mer dont le commandement lui est confié, et il s'emparera de ce pays.

« Il chassera les Anglais de toutes les possessions de l'Orient où il pourra arriver, et notamment il détruira tous leurs comptoirs sur la mer Rouge.

« Il fera couper l'isthme de Suez, et il prendra les mesures nécessaires pour assurer la libre et exclusive possession de la mer Rouge à la République française.

« Il s'emparera de l'île de Malte, mais qu'autant qu'il le jugera possible sans compromettre le succès des autres opérations dont il est chargé. »

Comme dans la pensée du général Bonaparte, l'expédition d'Égypte n'empêchait pas celle d'Angleterre, il remit au Directoire la note suivante, qui traçait le plan de la descente et indiquait par quels

moyens on devait s'y préparer. Cette note est datée du 13 avril 1798 (1).

Dans notre position nous devons faire à l'Angleterre une guerre sûre, et nous le pouvons.

Que nous soyons en paix ou en guerre, il faut quarante ou cinquante millions pour réorganiser notre marine. Notre armée de terre n'en sera ni plus ni moins forte, au lieu que la guerre oblige l'Angleterre à faire des préparatifs immenses qui ruinent ses finances, détruisent l'esprit de commerce, et changent absolument la constitution et les mœurs de ce peuple.

Nous devons employer tout l'été à armer notre escadre de Brest; à faire exercer nos matelots dans la rade, à achever les vaisseaux qui sont en construction à Rochefort, à Lorient et à Brest. Si l'on met quelque activité dans ces travaux, nous pouvons espérer d'avoir, au mois de septembre, trente-cinq vaisseaux de guerre à Brest, y compris les quatre ou cinq nouveaux que l'on peut construire à Lorient ou à Rochefort.

Nous aurons, vers la fin du mois, dans les différents ports de la Manche, près de deux cents chaloupes canonnières. Il faut les placer à Cherbourg, au Havre, à Boulogne, à Dunkerque et à Ostende, et employer tout l'été à amariner nos soldats.

En continuant à donner à la Commission des côtes de la Manche trois cent mille francs par décade, nous pourrons faire construire deux cents autres chaloupes d'une dimension plus forte et propre à transporter des chevaux.

Nous aurions donc au mois de septembre, quatre cents chaloupes canonnières à Boulogne, et trente-cinq vaisseaux de guerre à Brest.

Les Hollandais peuvent avoir également, dans cet intervalle, douze vaisseaux de guerre au Texel.

Nous avons dans la Méditerranée deux espèces de vaisseaux; douze vaisseaux de construction française, qui peuvent d'ici au mois de vendémiaire, être augmentés de deux nouveaux; neuf vaisseaux de construction vénitienne. Il serait possible, après l'expédition que le Gouvernement projette

(1) Correspondance de Napoléon I<sup>er</sup>, pièce 2502. -- Note pour le Directoire.

dans la Méditerranée, de faire passer ces quatorze vaisseaux à Brest et de garder simplement les neuf vaisseaux vénitiens ; ce qui nous ferait, dans le courant du mois de vendémiaire et de brumaire, cinquante vaisseaux de guerre français à Brest et presque autant de frégates.

Il serait possible alors de transporter quarante mille hommes sur le point de l'Angleterre que l'on voudrait, en évitant même un combat naval si l'ennemi était plus fort, dans le temps que quarante mille hommes menaceraient de partir sur les quatre cents chaloupes et autant de bateaux pêcheurs de Boulogne, et que l'escadre hollandaise et dix mille hommes de transport menaceraient de se porter en Écosse.

Exécutée de cette manière, et dans les mois de brumaire et frimaire, l'invasion en Angleterre serait presque certaine.

L'Angleterre s'épuiserait par un effort immense et qui ne la garantirait pas de notre invasion.

En effet, l'expédition dans l'Orient obligera l'Angleterre à envoyer six vaisseaux de guerre de plus dans l'Inde et peut-être le double des frégates à l'embouchure de la mer Rouge ; elle serait obligée d'avoir de vingt-deux à vingt-cinq vaisseaux à l'embouchure de la Méditerranée, soixante vaisseaux devant Brest et douze devant le Texel ; ce qui formerait un total de cent trois vaisseaux de guerre, sans compter ceux qu'elle a aujourd'hui en Amérique et aux Indes, sans compter dix ou douze vaisseaux de cinquante canons, avec une vingtaine de frégates, qu'elle serait obligée d'avoir pour s'opposer à l'invasion de Boulogne.

Nous nous conserverions toujours maîtres de la Méditerranée, puisque nous y aurions neuf vaisseaux de construction vénitienne. Il y aurait un autre moyen d'augmenter nos forces dans cette mer, ce serait de faire céder par l'Espagne trois vaisseaux de guerre et trois frégates à la République ligurienne. Cette République ne peut plus être aujourd'hui qu'un département de la France ; elle a plus de vingt mille excellents marins. Il est d'une très bonne politique, de la part de la France, de favoriser et d'exiger même que la République ligurienne ait quelques vaisseaux de guerre.

Si l'on prévoit des difficultés à ce que l'Espagne cède, à nous ou à la République ligurienne, trois vaisseaux de guerre, je croirais utile que nous-mêmes nous vendissions à

la République ligurienne trois vaisseaux des neuf pris aux Vénitiens, et que nous exigeassions qu'ils en construisent trois autres. C'est une bonne escadre, montée par de bons marins, que nous nous trouverons avoir gagnée. Avec l'argent que nous aurons des Liguriens, nous ferons faire à Toulon trois bons vaisseaux de notre construction; car les vaisseaux de construction vénitienne exigent autant de matelots qu'un bon vaisseau de soixante-quatorze; et les matelots, c'est notre partie faible.

Dans les événements futurs qui peuvent arriver, il nous est extrêmement avantageux que les trois Républiques italiennes qui doivent contre-balancer les forces du roi de Naples et du grand-duc de Toscane aient une marine plus forte que celle du roi de Naples.

Tout était prêt, tout était disposé pour l'embarquement lorsqu'une émeute qui éclata le 13 avril (1) contre Bernadotte, notre ambassadeur à Vienne, fit craindre un moment la reprise des hostilités avec l'Autriche. Le Directoire, en effet, crut voir dans cet événement une rupture et donna sur-le-champ contre-ordre à Bonaparte; il voulait même qu'il partit pour Rastadt, afin d'imposer à l'Empereur et de le forcer, ou à donner des satisfactions, ou à recevoir la guerre. Mais Bonaparte, que rien ne pouvait retenir, apaisa la querelle avec tant d'impétuosité que les menaces de guerre se suspendirent à Vienne. Il écrivit au comte de Cobenzl (25 avril 1798):

Lorsque le Gouvernement a appris, Monsieur, l'événe-

(1) Le 13 avril on célébrait à Vienne l'anniversaire de la levée des volontaires impériaux. Bernadotte voulut répondre à une fête par une autre; il fit célébrer dans son hôtel l'une des victoires de l'armée d'Italie, dont c'était l'anniversaire, et arbora à sa porte le drapeau tricolore avec les mots : *Liberté, Égalité*. La populace de Vienne excitée par des émissaires, se précipita sur l'hôtel de l'ambassadeur Bernadotte, en brisa les vitres et y commit quelques désordres. Bernadotte se retira alors à Rastadt. Le Cabinet autrichien s'empressa de publier une désapprobation de l'événement et envoya des excuses à notre ambassadeur.

ment arrivé à Vienne le 24 germinal dernier. il n'a pas douté que l'intention du Cabinet de Vienne ne fut d'avoir la guerre...

Il nous sera facile, en écartant toutes les passions, de détruire tous les soupçons, de concilier tous les intérêts, de déjouer l'intrigue des puissances étrangères aux maux du continent, et qui ne cherchent, en y suscitant du trouble, qu'une occasion de faire leur paix.

Mais, si cette influence ou des intérêts individuels guidaient la chancellerie de Vienne, comme ils ont paru guider les opérations de la police dans la journée du 24 germinal, il ne resterait plus à la nation française qu'à se laisser effacer du nombre des puissances de l'Europe, ou à effacer elle-même la Maison d'Autriche; lutte terrible qui peut présenter une vaste carrière militaire à parcourir, mais que l'homme qui connaît les maux que produirait une guerre de cette nature ne peut envisager qu'en vouant à l'exécration des peuples et de la postérité ceux qui l'auraient provoquée.

Je vous prie de croire, Monsieur, à la haute estime et à la considération distinguée que j'ai pour vous.

BONAPARTE.

Libre enfin de s'élançer vers ses destinées nouvelles, Bonaparte quitta Paris le 3 mai; le 5, il couchait à Châlon-sur-Saône; le 6, il traversait rapidement Lyon et Valence; le 8, il s'arrêtait quelques heures à Aix, et arrivait le 9 à Toulon, à l'hôtel de la marine. Sa présence au milieu des troupes répandit parmi elles l'allégresse et l'espérance, et l'exaltation de ces deux sentiments n'eut plus de bornes lorsqu'il leur adressa cette proclamation :

*Aux soldats de terre et de mer de l'armée de la Méditerranée.*

Quartier général, Toulon, 24 floréal an VI (10 mai 1798).

Soldats!

Vous êtes une des ailes de l'armée d'Angleterre. Vous

avez fait la guerre de montagnes, de plaines, de sièges : il vous reste à faire la guerre maritime.

Les légions romaines, que vous avez quelquefois imitées, mais pas encore égalées, combattaient Carthage tour à tour sur cette même mer et aux plaines de Zama. La victoire ne les abandonna jamais, parce que constamment elles furent braves, patientes à supporter les fatigues, disciplinées et unies entre elles.

Soldats, l'Europe a les yeux sur vous.

Vous avez de grandes destinées à remplir. des batailles à livrer, des dangers, des fatigues à vaincre. Vous ferez plus que vous n'avez jamais fait pour la prospérité de la patrie, le bonheur des hommes et votre propre gloire.

Soldats-matelots, fantassins, canonniers ou cavaliers, soyez unis, souvenez-vous que le jour d'une bataille, vous avez besoin les uns des autres.

Soldats-matelots, vous avez été jusqu'ici négligés. Aujourd'hui la plus grande sollicitude de la République est pour vous. Vous serez dignes de l'armée dont vous faites partie.

Le génie de la liberté, qui a rendu la République, dès sa naissance, l'arbitre de l'Europe, veut qu'elle le soit des mers et des contrées les plus lointaines.

BONAPARTE.

Un tel langage dans la bouche d'un général déjà environné de tous les prestiges de la gloire, électrisa toutes les âmes. Généraux, officiers, soldats et marins, tous ne virent que les lauriers à cueillir, sans s'arrêter aux périls de l'entreprise ; un cri général d'enthousiasme et d'impatience s'éleva pour hâter le moment du départ. Bonaparte resta quelques jours à Toulon pour achever ses dispositions. Outre les bâtiments de transport réunis dans ce port et dans celui de Marseille, trois autres convois avaient été préparés à Cività-Vecchia, à Bastia et à Gènes.

L'état de situation de ces expéditions était le suivant (1) :

Ports d'embarquement	Vaisseaux de ligne	Frégates	Corvettes et avisos	Flûtes	Hommes à bord	Chevaux à bord
Toulon. . .	13	7	6	106	20.000	470
Marseille. .	»	»	2	30	3.200	60
Corse . . .	»	»	1	20	1.200	»
Gênes . . .	»	1	1	35	3.100	70
Civita-Vecchia .	»	1	1	11	1.300	80
TOTAL. . .	13	9	11	232	31.800	680

Sur les treize vaisseaux de ligne qui composaient l'escadre, un des plus beaux, ayant toutes les qualités qu'on pouvait souhaiter, était *l'Orient*, de cent vingt canons; c'était le vaisseau amiral, c'est celui sur lequel monta le général en chef; trois autres étaient de quatre-vingts et neuf de soixante-quatorze. Parmi ceux-ci *le Guerrier* et *le Conquérant*, vieux et mauvais. Parmi les flûtes du convoi il y avait deux vaisseaux vénitiens de soixante-quatre, (*le Causse* et *le Dubois*); quatre frégates de quarante canons, et dix corvettes-avisos, qui lui servaient d'escorte. Le vice-amiral Bruceys avait sous ses ordres les contre-amiraux Villeneuve, Blanquet-Duchayla, Decrès. Le chef de division Ganteaume était le chef d'état-major de l'escadre. Il y avait dix mille hommes environ d'équipage. « Le vice-

(1) Ces chiffres et les effectifs qui suivent sont extraits de la relation de *La Campagne d'Égypte et de Syrie* écrite à Sainte-Hélène (Œuvres de Napoléon).

amiral Brueys, officier de l'ancienne marine, qui avait commandé l'armée précédente, passait pour un des meilleurs marins de la République. Les deux tiers des vaisseaux étaient bien commandés, mais l'autre tiers l'était par des officiers incapables » (1). L'escadre et l'armée étaient approvisionnées pour cent jours de vivre et quarante jours d'eau.

L'armée de terre était composée, sauf quelques changements de corps, tel que le comportait le projet du 5 mars soumis au Directoire, de quinze demi-brigades d'infanterie, sept régiments de cavalerie et de vingt-huit compagnies d'artillerie, d'ouvriers, de sapeurs, de mineurs, savoir : des 2<sup>e</sup>, 4<sup>e</sup>, 21<sup>e</sup>, 22<sup>e</sup> demi-brigades d'infanterie légère; des 9<sup>e</sup>, 18<sup>e</sup>, 19<sup>e</sup>, 25<sup>e</sup>, 32<sup>e</sup>, 61<sup>e</sup>, 69<sup>e</sup>, 71<sup>e</sup>, 80<sup>e</sup>, 85<sup>e</sup>, 88<sup>e</sup> demi-brigades d'infanterie de ligne; chacune de trois bataillons, chaque bataillon de neuf compagnies.

Des 7<sup>e</sup> de hussards, 22<sup>e</sup> de chasseurs, 3<sup>e</sup>, 14<sup>e</sup>, 15<sup>e</sup>, 18<sup>e</sup>, 20<sup>e</sup> de dragons; de seize compagnies d'artillerie; huit compagnies d'ouvriers, de sapeurs, de mineurs; quatre compagnies du train d'artillerie. La cavalerie avait ses selles et brides, et seulement trois cents chevaux. L'artillerie avait triple approvisionnement, beaucoup de boulets, de poudre, d'outils, un équipage de siège et tout ce qui est propre à l'armement d'une grande côte, douze mille fusils de rechange, des équipements, des harnais pour six mille chevaux. Au total il y avait : infanterie, vingt-quatre mille trois cents hommes; cavalerie, quatre mille; artillerie, trois mille; non-

(1) D'après les dictées de Napoléon.

combattants, mille; total trente-deux mille trois cents hommes.

Le général Alexandre Berthier était le chef de l'état-major général de l'armée. Le général Caffarelli du Falga commandait le génie et avait sous ses ordres un bon nombre d'officiers des plus distingués de cette arme. Le général Dommartin commandait l'artillerie, avec les généraux Songis et Faultrier. Desaix, Kleber, Menou, Reynier, Vaubois, Bon, Dugua étaient les divisionnaires; Lannes, Murat, Lanusse, Vial, Veaux, Rampon, Davout, Friant, Belliard, Alexandre Dumas, Leclere, Verdier, Andréossi étaient les généraux de brigade; Junot, Eugène Beauharnais, Louis Bonaparte, Sulkowski, Jullien, Duroc, Croizier, étaient parmi les aides de camp du général Bonaparte.

La Commission des artistes et des savants était composée des académiciens Monge et Berthollet, Dolomieu, Denon; des ingénieurs en chef des ponts et chaussées Le Père (J.-M.), Girard; des mathématiciens Fourier, Costaz, Corancez; des astronomes Nouet, Beauchamp et Méchin; des naturalistes Geoffroy Saint-Hilaire, Savigny; des chimistes Descotils, Champy et Delile; des dessinateurs Duterre, Redouté; du musicien Villoteau; du poète Parseval; des architectes Le Père, Protain, Norry; « enfin de Conté, qui était à la tête des aérostiers, homme universel, ayant le goût, la connaissance et le génie des arts, précieux dans un pays éloigné, bon à tout, capable de créer les arts de la France au milieu des déserts de l'Arabie.

A la suite de cette Commission étaient une vingtaine d'élèves de l'Ecole Polytechnique ou de celle des Mines, parmi lesquels se sont fait remarquer Jomard, Dubois aîné, Lancret, Chabrol, Rozières, Cordier, Regnaud, etc. Puis d'habiles interprètes choisis parmi les professeurs et les meilleurs élèves de l'Ecole des langues orientales. Venture, Raige, Bellest, Chézy, Laporte et Jaubert. Il y avait des bibliothèques, des imprimeries française, turque, arabe, grecque.

Le 19 mai, la flotte mit à la voile. Bonaparte en donna immédiatement avis au Directoire exécutif.

30 floréal an VI (19 mai 1798).

« Il est sept heures du matin. L'escadre légère est sortie, le convoi défile, et nous levons l'ancre avec un très beau temps... »

On n'avait pas vu depuis le temps des croisades, autant de voiles réunies dans la Méditerranée. Le ciel est pur; l'astre qui se lève à l'Orient semble inviter l'escadre à suivre la voie que lui tracent ses lumineux rayons: le vent vient de la côte, et les voiles inclinent leurs flancs arrondis vers la patrie de l'homme dont la pensée dirige cette aventureuse expédition. Trente-deux mille soldats, de toutes armes, occupent le pont et l'entre-pont des navires. Où vont-ils? ils l'ignorent. On ne leur a rien appris, si ce n'est qu'ils vont combattre pour la France et contre l'Angleterre. Mais il leur importe peu d'en savoir plus, puisqu'ils sont commandés par Bonaparte.

---

## II

En mer. — Mouvement de la flotte anglaise. — Bonaparte arrive devant Malte (9 juin); causes des hostilités contre l'Ordre de Malte; négociations inutiles; débarquement des troupes et attaques sur divers points de l'île (10 juin); le chef de brigade Marmont s'empare d'un drapeau; le Grand Maître demande la suspension des hostilités; reddition de la place (11 juin); signature de la Convention; (12 juin). — Lettre du général Bonaparte à l'évêque de Malte. — Prise de possession de l'île; organisation du gouvernement; lettre au pacha de Janina (17 juin). — Le général Baraguey d'Hilliers est chargé d'apporter à Paris les drapeaux enlevés à Malte. — Le général Vaubois reste comme commandant de Malte. — Départ de Bonaparte (19 juin).

Tandis que notre flotte, ayant laissé les îles d'Hyères, traverse le golfe de Gènes vers la pointe du cap Corse et rallie deux convois, l'un de soixante et l'autre de cent vingt voiles, une escadre anglaise de dix vaisseaux, commandée par l'amiral Rogers, est conduite dans les eaux de Cadix au secours de Jervis. (1) Celui-ci, négligeant l'affaire du blocus en cette grave conjoncture, avait envoyé Nelson dans la Méditerranée avec une escadre légère de trois vaisseaux, chargée de surveiller les côtes d'Espagne, de Provence, et de Sardaigne, et de transmettre à Cadix tous les renseignements qu'elle pourrait recueillir. A la date

(1) Jervis, comte de Saint-Vincent, amiral anglais.

du 21 mai, aucun pavillon français n'avait été signalé même dans le golfe de Lyon ; on ne savait ce qu'était devenue cette flotte attendue devant Cadix avec vingt-huit navires bien équipés et préparés, depuis quelques jours, à livrer un grand combat. Jervis détacha alors dix de ses vaisseaux, leur donna l'ordre de joindre Nelson et resta devant Cadix pour fermer le détroit à la flotte espagnole. Où était Nelson ? Dans la nuit du 19 mai, un coup de vent l'avait porté sur les îles Saint-Pierre, en Sardaigne : après avoir réparé ses avaries, il avait repris la mer, et ayant rencontré l'escadre dont Jervis lui avait confié le commandement, il arrivait devant Toulon, le 1<sup>er</sup> juin, espérant encore y trouver la flotte française. Le 15 il errait sur les côtes de Toscane ; le 20, il était devant Naples, et il apprenait du gouvernement napolitain que, le 9, la flotte partie de Toulon avait touché l'île de Malte.

En effet, c'était à la pointe de Malte que Bonaparte avait donné rendez-vous au général Baraguay-d'Hilliers, qui devait lui amener, outre sa division, le convoi de Cività-Vecchia. Le même jour, 9 juin, le général reçut les instructions suivantes :

*Au général Baraguey d'Hilliers.*

En conséquence des dispositions du général en chef, Citoyen Général, vous vous tiendrez prêt à débarquer, soit à la cale des Vieilles Salines ou *della Mellecha*, soit à la cale de Saint-Paul, île de Malte, côte du Nord. L'amiral Brueys a donné des ordres pour que tout le convoi de Gênes se réunisse autour de la frégate *la Sérieuse*. Vous ferez reconnaître tous les points qui vous paraîtront le plus favorable pour débarquer, soit dans une cale, soit dans une autre.

L'intention du général en chef est que, jusqu'au moment où il vous enverra l'ordre pour effectuer le débarquement, vous ayez soin de ne rien faire qui puisse alarmer ni donner la moindre inquiétude aux habitants.

Lorsque vous recevrez l'ordre de débarquer, vous aurez soin de surprendre le débarquement en faisant approcher plusieurs bâtiments de votre convoi demandant à faire de l'eau, et faisant porter plusieurs chaloupes chargées de monde sur le point que vous jugerez le plus à propos : dès l'instant que vous aurez débarqué, vous ferez faire de l'eau.

L'intention du général en chef est que vous ne débarquiez que le nombre de troupes nécessaire pour vous rendre maître des batteries, des tours et des positions qui assurent votre mouillage.

Vous aurez soin de tenir votre convoi prêt à partir au premier ordre et d'avoir également les moyens de faire rembarquer les troupes que vous aurez mises à terre et qui ne seront pas destinées pour rester à Malte. Le général en chef présume que vous aurez trois ou quatre jours pour faire votre eau.

Vous ferez prévenir le général en chef aussitôt que vous aurez effectué votre débarquement, d'après les nouveaux ordres que vous recevrez. Il vous fera parvenir les ordres sur les nouvelles dispositions, soit par mer, soit par l'île de Malte.

L'intention du général en chef est que vous ne vous occupiez d'autre objet, dans l'île de Malte, que, ce que prescrit cette instruction, d'occuper les points qui couvriront le mouillage où vous ferez votre eau. Le général en chef défend qu'il soit débarqué aucun cheval (1). »

*Par ordre du général en chef.*

Des ordres en vue du débarquement furent donnés également à l'amiral Bruceys et au général Desaix. Le général Reynier avait mission de s'emparer de toute l'île du Gozzo, le général Vaubois devait partir à deux heures du matin sur un des

(1) Correspondance de Napoléon I<sup>er</sup>, pièce 2620.

points de la côte depuis la pointe Saint-Julien à la cale de la Madeleine. Le chef de brigade Marmont était désigné pour s'emparer des batteries qui pourraient s'opposer à l'entier débarquement de la division et de prendre ensuite position au Jardin Spinola. Le général Lannes devait s'emparer des autres batteries qui maîtrisent la cale de la Madeleine, telles que la tour de Saint-Marc.

Les prétextes ne manquaient pas pour justifier les hostilités contre Malte. Les Anglais avaient reçu du Grand Maître l'autorisation de faire à Malte une levée de matelots. Après la conquête de la Corse, ils avaient obtenu vingt-cinq milliers de poudre du gouvernement maltais, ce qui était d'autant plus hostile envers la France, que l'Ordre ne possédant rien en Angleterre, pouvait, sans inconvénient pour ses intérêts, conserver une stricte neutralité. Lorsque l'Espagne s'était unie à la coalition européenne, le Grand Maître lui avait fourni quatre mille fusils et laissé la faculté de recruter des matelots dans l'île. Plusieurs armements d'émigrés contre la France avaient eu lieu publiquement à Malte. Jusqu'en 1796, tous les bâtiments français de commerce entrant dans le port étaient contraints de baisser le pavillon national. Tous les partisans de la Révolution ont été persécutés, plusieurs d'entre eux, exilés sans formalité, et dans le mois de mai 1797, un grand nombre arrêtés et emprisonnés comme des criminels; Vassello, un des hommes les plus recommandables

du pays par ses profondes connaissances, condamné à être renfermé pour la vie.

Enfin l'Ordre de Malte venait, par une singulière mesure de se mettre sous la protection du czar Paul I<sup>er</sup> et le traité que ce souverain envoyait au Grand Maître pour annoncer son acceptation, était tombé entre les mains du général Bonaparte. De tous ces faits, il résultait que Malte était l'ennemie de la France depuis la Révolution, et de son manifeste, qu'elle était en état de guerre contre elle dès 1793 (1).

D'un autre côté, Bonaparte connaissait tous les moyens de résistance qui pouvaient lui être opposés : c'est pourquoi il voulut tenter la voie des négociations avant d'employer celle de la force (2). Il prévoyait d'ailleurs qu'en s'arrêtant devant Malte il donnerait peut-être à l'amiral Nelson le temps de joindre la flotte française. Si la valeur des troupes, le nombre des vaisseaux et la bonne disposition des équipages, permettaient d'espérer l'avantage, au moins devait-il craindre que les Anglais ne réussissent à disperser le convoi, et ne fissent échouer ainsi la grande entreprise en s'emparant eux-mêmes de l'île de Malte. Afin donc de tenter de nouveau les dispositions des chevaliers de

(1) Exposé fait par le général Bonaparte de la conduite de Malte à l'égard de la France pendant la Révolution, daté du quartier général de Malte, 25 prairial, an VI, (13 juin 1798). *Recueil de pièces officielles* publiées en Fan VIII, par ordre du premier Consul.

(2) Poussielgue fut envoyé à Malte pour sonder le terrain avant qu'on en fit l'attaque. Les rapports qu'il fit furent très utiles et rendirent un service essentiel. (*Mémoires de Sainte-Hélène*).

Poussielgue avait déjà été employé dans l'armée d'Italie pour des services diplomatiques. — Après la prise de Malte, il accompagna encore Bonaparte en Égypte où il fut administrateur des finances.

l'Ordre et des Maltais, Bonaparte fit demander au Grand Maître, Ferdinand Hompesch, l'entrée du port pour l'armée navale. Cette immense flotte s'étendait depuis l'île du Gozzo jusqu'à Marsa Scirocco, et menaçait en même temps tous les points attaquables.

Le Grand Maître assembla le Conseil de l'Ordre. Après une délibération fort vive, on refusa d'accueillir la flotte française dans les eaux de la Valette. La réponse fut apportée à Bonaparte par le consul français Caruson ; Bonaparte l'avait prévue et l'avait peut-être désirée, car, dans tous les cas, ses dispositions de débarquement étaient bien prises. Malgré cela il envoya au Grand Maître de l'Ordre, la missive suivante écrite à bord de *l'Orient* dans la nuit du 21 au 22 prairial an VI (9 au 10 juin 1798) :

Éminence, ayant été appelé pour aller à bord du vaisseau amiral, porter la réponse que Votre Éminence avait faite à la proposition de permettre à l'escadre de faire de l'eau, le général en chef Bonaparte a été indigné de ce qu'Elle ne voulait accorder la permission de l'eau qu'à quatre bâtimens à la fois ; et, en effet, quel temps ne faudrait-il pas à cinq ou six cents voiles pour se procurer, de cette manière, l'eau et d'autres choses dont ils ont un pressant besoin ? Ce refus a d'autant plus surpris le général Bonaparte, qu'il n'ignore pas la préférence accordée aux Anglais et la proclamation faite par le prédécesseur de Votre Éminence.

Le général Bonaparte est résolu à se procurer de force ce qu'on aurait dû lui accorder, en suivant les principes de l'hospitalité qui est la base de votre Ordre.

J'ai vu les forces considérables qui sont aux ordres du général Bonaparte, et je prévois l'impossibilité où se trouve l'Ordre de résister. Il eût été à souhaiter que, dans une circonstance si majeure, Votre Éminence, par amour pour

son Ordre et ses chevaliers, et toute la population de Malte, eût pu proposer quelque moyen d'accommodement.

Le général n'a point voulu que je retournasse dans une ville qu'il se croit obligé désormais de traiter en ennemie, et qui n'a plus d'espoir que dans la loyauté du général Bonaparte. Il a donné les ordres les plus précis pour que la religion, les mœurs et les propriétés des Maltais soient scrupuleusement respectées.

*Par ordre du général en chef,*

CARUSON (1).

Le 10 juin, à la pointe du jour, *l'Orient* donna le signal du débarquement. Le général Bonaparte débarqua avec trois mille hommes, entre la ville et la cale de Saint-Paul. Le capitaine de frégate Motard commanda les chaloupes de débarquement. Aussitôt que l'on fut à portée des tours et des batteries, elles commencèrent le feu. Quelques canonnières armées de 24 y répondirent. Les chaloupes continuèrent à s'avancer dans le plus bel ordre. La mer était calme; cela était nécessaire, car le débarquement s'opérait sur les rochers.

L'infanterie ennemie s'opposa à la descente. Les tirailleurs s'engagèrent. En une heure de temps, les batteries, les tours furent prises, et l'ennemi chassé dans la ville. Le général Baraguey d'Hilliers s'empara des cales Saint-Paul et de Malte. Après une légère résistance, il se rendit maître des batteries, des tours et de tout le midi de l'île. Le général Desaix fit débarquer le général Belliard avec la 21<sup>e</sup> demi-brigade légère; il s'empara de toutes les batteries de Marsa-Scirocco. A midi, la Valette

(1) Collection Napoléon, pièce 2629.

était cernée de tous côtés; les troupes françaises étaient sous ses formidables remparts, à mi-portée de canon. Le général Vaubois se porta à la Ville-Noble, qui avait une enceinte, et s'en rendit maître. Le général Reynier s'empara de toute l'île du Gozzo, qui était défendue par deux mille cinq cents hommes, la plupart naturels du pays, et fit prisonniers tous les chevaliers qui la défendaient. Sur un autre point les assiégés firent une sortie, le chef de brigade Marmont, à la tête de la 19<sup>e</sup> demi-brigade, les repoussa, leur fit quelques prisonniers et s'empara lui-même d'un drapeau; cette action d'éclat lui valut d'être promu général de brigade. A sept heures du soir, un peu avant la nuit, un nombreux essaim de peuple se présenta pour sortir : le cas avait été prévu; le passage fut refusé. Au signal du canon d'alarme, une grande partie des habitants de l'île étaient accourus se réfugier avec leurs familles et leurs bestiaux dans les remparts de la capitale; ce qui avait augmenté le désordre. On conduisit au général en chef les prisonniers faits dans les tours, et s'étant adressé à quelques chevaliers de la Langue de France, il leur a dit : « Puisque vous avez eu le courage de prendre les armes contre vos compatriotes, il faut avoir le courage de mourir. Allez, je ne veux point de vous pour prisonniers; retournez à la Valette, tandis qu'elle ne nous appartient pas encore. » Les chefs de l'Ordre sont consternés : assemblés en Conseil, incertains sur le parti qu'il leur reste à prendre, n'ayant qu'une confiance équivoque dans leurs formidables retran-

chements dont on assure que les Français ont gagné les défenseurs, ils ordonnent à tout le clergé de la Valette de sortir des églises, bannières déployées, de parcourir, de bénir les positions que menace le canon de l'escadre, et d'invoquer la protection de Saint-Paul, patron du pays. Vaine et frivole démonstration, qui trahit, aux yeux de la population maltaise, les alarmes et l'impuissance de son gouvernement!

Le général en chef retourne le soir à bord *l'Orient*.

La nuit venue, la terreur et la confusion augmentent encore. A tout instant on répand de fausses alertes; une vive fusillade s'engage sur plusieurs points de la ville entre les patrouilles des assiégés : le Grand Maître, ignorant s'il est entouré d'amis ou d'ennemis, fait recevoir à coups de fusil quiconque s'approche de son palais. Cependant, réunis à la maison de ville, les jurats délibèrent : la situation leur semble désespérée, et ils réclament une suspension d'armes, désirant apprendre du général Bonaparte s'il est venu déclarer la guerre aux chevaliers ou aux habitants de Malte. Une députation est chargée d'aller communiquer cette résolution au Conseil assemblé dans le palais, sous la présidence du Grand Maître. On fait d'abord le plus mauvais accueil aux députés de la bourgeoisie maltaise : le vice-chancelier de l'Ordre s'écrie que leur démarche est un crime digne de la potence; un commandeur propose une atténuation de peine en faveur de ces messagers de la rébellion, et il demande simplement qu'on les mette aux fers. Plus sage,

moins passionné, moins brave, dit-on, que ses conseillers, Bompesch est déjà sur le point de s'unir aux députés maltais pour demander une suspension d'armes, quand il apprend que deux chevaliers ont été massacrés par la population impatiente : en recevant cette nouvelle, il croit déjà voir son palais assiégé par les gens de la ville, et il prend le parti d'envoyer sur-le-champ un parlementaire au général Bonaparte, avec cette lettre du consul de la République batave à Malte :

« ..... Le Grand Maître et son Conseil m'ont chargé de vous marquer, Citoyen Général, que, lorsqu'ils vous ont refusé l'entrée du port, ils avaient prétendu seulement savoir en quoi vous désiriez qu'ils dérogeassent aux lois que leur neutralité leur impose. Le Grand Maître et son Conseil demandent donc la suspension des hostilités, et que vous donniez à connaître qu'elles sont vos intentions, qui seront sans doute conformes à la générosité de la nation française et aux sentiments connus du célèbre général qui la représente. »

Junot, l'aide de camp du général en chef, partit de suite pour la Valette, et signa, à deux heures du matin, la suspension d'armes :

« Il est accordé pour vingt-quatre heures, depuis six heures du soir d'aujourd'hui 11 juin 1798 jusqu'à six heures du soir demain 12 du même mois, une suspension d'armes entre l'armée de la République française, commandée par le général Bonaparte, représenté par le chef de brigade Junot, premier aide de camp dudit général, et entre le Grand Maître de Saint-Jean-de-Jérusalem. »

Le 11, à la pointe du jour, les plénipotentiaires

du Grand Maître se présentèrent à bord de *l'Orient* avec les pouvoirs nécessaires pour traiter de la reddition de la place. Ils avaient à leur tête le commandeur Bosredon de Ransijat, ce chevalier de la ci-devant Langue d'Auvergne, qui, du moment où il vit que l'on prenait les armes contre nous, écrivit sur-le-champ au Grand Maître que son devoir, comme chevalier de Malte, était de faire la guerre aux Turcs, et non à sa patrie ; qu'en conséquence il déclarait ne vouloir prendre aucune part à la mauvaise conduite de l'Ordre dans cette circonstance. Il fut sur-le-champ mis en prison, et il n'en sortit que pour être chargé de venir négocier.

Pendant toute la journée du 10, le désordre avait été croissant dans la Valette. A chaque nouvelle que l'on recevait de la prise des tours et batteries, des progrès des assiégeants, les habitants se livraient aux plus grands désordres. Les préparatifs du bombardement excitaient le mécontentement des milices. Plusieurs chevaliers furent tués dans les rues, et ce levain de haine qui fermentait depuis longtemps dans le cœur des habitants éclata sans contrainte. Les membres du Conseil qui avaient le plus provoqué à la résistance furent ceux qui sollicitèrent davantage la protection du général français, parce qu'ils étaient le plus en butte à l'indignation du peuple. La convention fut signée à bord de *l'Orient*, le 12 juin, à deux heures du matin (1).

(1) Convention relative à la remise de la ville et des forts de Malte aux Français arrêtée entre la République Française, représentée par le citoyen Bonaparte, général en chef, d'une part et l'Ordre des Chevaliers de Saint-Jean-de-Jérusalem, représenté par MM. le bailli de Torio Frisari, le commandeur Bosredon Ransijat, le baron Mario Testaferrata, le

Toutes les conditions proposées par le général Bonaparte furent acceptées sans difficulté. La convention portait en substance : que les chevaliers remettraient à l'armée française la ville et les forts de Malte; qu'ils renonceraient en faveur de la République à leurs droits de propriété et de souveraineté tant sur l'île de Malte, que sur celles du Gozzo et de Cumino. — De son côté, le général en chef Bonaparte promettait au Grand Maître de demander pour lui, au congrès de Rastadt, une principauté équivalente en Allemagne, et, en attendant, il s'engageait à lui faire accorder une pension de trois cent mille francs, et l'avance de deux années de cette pension, pour indemnité de son mobilier; — il garantissait aux chevaliers de la nation française reçus avant l'année 1792, la faculté de rentrer dans leur patrie, sept cents francs de pension, et mille francs pour les sexagénaires. La publication de la capitulation rassura les esprits, calma l'insurrection et rétablit l'ordre.

D'un autre côté, le général Bonaparte écrivit à Mgr Gabini, évêque de Malte, pour tranquilliser les prêtres, qui étaient fort alarmés :

A bord de *l'Orient*, devant Malte, 24 prairial an VI  
(12 juin 1798).

J'ai appris avec un véritable plaisir, Monsieur l'Évêque,

docteur Nicolo Muscat, l'avocat Benedetto Sembri et le conseiller Bonnano, de l'autre part.

Et sous la médiation de Sa Majesté catholique le Roi d'Espagne, représentée par M. le chevalier Felipe de Amati, son chargé d'affaires à Malte. Fait double à bord du vaisseau *l'Orient*, devant Malte le 24 prairial an VI de la République Française (vieux style, 12 juin 1798).

Le texte se trouve *in-extenso* dans la Correspondance, t. IV, pièces 2637 et 2638, et dans le *Moniteur* du 10 août 1795.

la bonne conduite que vous avez eue et l'accueil que vous avez fait aux troupes françaisés.

Vous pouvez assurer vos diocésains que la religion catholique, apostolique et romaine sera non seulement respectée, mais ses ministres spécialement protégés.

Je ne connais pas de caractère plus respectable et plus digne de la vénération des hommes qu'un prêtre qui, plein du véritable esprit de l'Évangile, est persuadé que ses devoirs lui ordonnent de prêter obéissance au pouvoir temporel et de maintenir la paix, la tranquillité et l'union au milieu d'un diocèse.

Je désire, Monsieur l'Évêque, que vous vous rendiez sur-le-champ dans la ville de Malte, et que, par votre influence, vous mainteniez le calme et la tranquillité parmi le peuple. Je m'y rendrai moi-même ce soir. Je désire que, dès mon arrivée, vous me présentiez tous les curés et autres chefs d'Ordres de la ville de Malte et des villages environnants.

Soyez persuadé, Monsieur l'Évêque, du désir que j'ai de vous donner des preuves de l'estime et de la considération que j'ai pour vous (1).

BONAPARTE.

Le 12, à huit heures du matin, les portes et les forts de la Valette furent remis aux troupes :

L'armée est prévenue, disait l'ordre du jour (2), que l'ennemi s'est rendu; l'étendard de la liberté flotte sur les forts de Malte.

Le général en chef rappelle l'armée à la plus exacte discipline; il veut que les personnes et les propriétés soient respectées, et que le peuple de Malte soit traité avec amitié.

L'entrée du général en chef fut annoncée pour le lendemain. Mais à une heure après-midi, il débarqua *incognito*, fit le tour des remparts, et visita tous les forts; il admirait les beautés des fortifica-

(1) Correspondance de Napoléon 1<sup>er</sup>, pièce 2638.

(2) Archives du dépôt de la guerre.

tions de la place taillées dans le roc, et s'étonnait lui-même de la facilité avec laquelle il s'en était emparé. « Il faut avouer, lui dit le général Caffarelli à qui il communiquait ses réflexions, que nous sommes bien heureux qu'il se soit trouvé du monde dans cette ville pour nous en ouvrir les portes. » Bonaparte se rendit chez le Grand Maître pour lui faire une visite, à la grande surprise de celui-ci (1).

L'escadre entra le 13 à la pointe du jour ; les trois cents voiles se placèrent sans confusion. Ce fut un splendide coup d'œil.

Tout aussitôt Bonaparte s'occupa de régler le gouvernement de l'île. Une commission de neuf membres, composée de négociants et notables de l'île, fut chargée de l'administration générale ; Regnaud de Saint-Jean d'Angely y fut attaché comme commissaire du gouvernement ; en outre les citoyens Matthieu Poussieltue, Caruson et Roussel composèrent une sous-commission chargée de faire l'inventaire de tous les biens de l'Ordre de Malte. L'égalité de tous les habitants fut proclamée ; les trois îles de Malte, du Gozzo et de Cumino, divisées en cantons ou arrondissements ; la cité de Malte partagée en deux municipalités ; la police générale attribuée au général gouverneur des îles ; les pouvoirs des autorités militaires et civiles furent bien distincts ; les titres féodaux ainsi que l'esclavage abolis. Mais le général en chef retint les esclaves mahométans, et les fit embarquer sur l'escadre, les destinant à être échan-

(1) Œuvres de Napoléon.

gés contre les prisonniers français qui pourraient être au pouvoir des beys d'Égypte.

En ordonnant le désarmement général des habitants, le général créait dans la cité deux bataillons de garde nationale, de neuf cents hommes choisis parmi les citoyens les plus aisés, et, par conséquent, les plus intéressés au maintien de la tranquillité de la ville. On ordonna, en outre, la formation de quatre compagnies de vétérans, pris parmi les vieux soldats qui avaient été au service de l'Ordre et qui ne pouvaient plus accomplir un service actif. Ces compagnies devaient être envoyées à Corfou immédiatement après leur formation, Bonaparte jugeant qu'il était prudent de ne pas trop laisser dans l'île des hommes habitués au service de l'Ordre. Quatre compagnies de canoniers furent également créées pour la défense des côtes. Des jeunes gens de l'âge de neuf à quatorze ans durent être choisis dans les plus riches familles pour être envoyés à Paris, à l'effet d'y être élevés dans les écoles de la République; et l'ordonnateur de la marine eut ordre de désigner parmi les jeunes Maltais appartenant également aux familles les plus considérables, ceux de l'âge de quatorze à dix-huit ans qui lui paraîtraient propres à entrer dans la marine comme aspirant.

Il fut prescrit aussi que tous les prêtres, religieux ou religieuses qui n'étaient point nés dans l'île de Malte, en sortiraient dans un délai limité. Les cures et bénéfices vacants furent exclusivement réservés aux naturels de l'île. Défense fut faite de

prononcer des vœux avant l'âge de trente ans. Les fondations particulières, tels que couvents d'Ordres, etc., et les corporations de pénitents furent supprimées. Les Juifs reçurent la promesse d'être autorisés à fonder une synagogue. Il fut défendu aux prêtres latins d'officier dans les églises possédées par les chrétiens grecs, et à l'évêque et aux ecclésiastiques de rien recevoir pour l'administration des sacrements, et d'avoir recours à aucun métropolitain, et même au Pape. Les produits des droits et impôts et ceux provenant des domaines nationaux furent affectés aux services publics. Une école centrale remplaça l'Université de Malte et quinze écoles primaires furent créées :

ARTICLE PREMIER. — Il sera établi dans les îles de Malte et du Gozzo quinze écoles primaires.

ART. 2. — Les instituteurs des écoles enseigneront aux élèves à lire et à écrire en français, les éléments du calcul et du pilotage, et les principes de morale et de la Constitution française.

ART. 3. — Les instituteurs seront nommés par le commissaire du Gouvernement.

ART. 4. — Ils seront logés dans une maison nationale à laquelle sera attaché un jardin.

Des élèves de l'École Polytechnique furent appelés de France pour démontrer l'arithmétique, la géographie descriptive, l'algèbre, la mécanique et la physique.

Il fut affecté pour établir un jardin de botanique un terrain de trente arpents désigné parmi les terrains les plus fertiles et les plus près de la ville.

Le meilleur hôpital, celui qui était servi par les chevaliers, fut exclusivement destiné aux Français ;

il était prescrit d'y faire des leçons d'anatomie, de médecine et d'accouchement. Les fonds des couvents ou dotations supprimés, jusqu'à concurrence de quarante mille francs de rente, furent affectés à l'entretien et aux dépenses de cet hôpital. En même temps l'ordre fut donné d'établir un nouveau lazaret comprenant un espace assez étendu pour pouvoir contenir différentes bastides et de quoi caserner cinq cents ou six cents soldats, un général et plusieurs officiers supérieurs. Ce lazaret, dans la pensée du général Bonaparte, était destiné à faire faire quarantaine, soit aux convalescents qui seraient obligés de retourner en France, soit aux différents détachements de l'armée.

Telle fut l'organisation que laissa Bonaparte dans la première étape de sa campagne; rien ne fut oublié.

Il écrivit à Charles IV, roi d'Espagne, pour le remercier de sa médiation dans la convention de Malte :

La République Française a accepté la médiation de Votre Majesté pour la capitulation de la ville de Malte.

M. le chevalier de Amati, votre résident dans cette ville, a su être à la fois agréable à la République Française et au Grand Maître. Mais par l'occupation du port de Malte par la République, la place de M. de Amati se trouve supprimée. Je le recommande à Votre Majesté, pour qu'Elle veuille bien ne pas l'oublier dans la distribution de ses grâces.

Je prie Votre Majesté de croire aux sentiments d'estime et à la très haute considération que j'ai pour elle (1).

BONAPARTE.

Il écrivit aussi à Garat, ministre de la République à Naples « de donner connaissance à la Cour, connaissance pure et simple de l'occupation

(1) Correspondance de Napoléon 1<sup>er</sup>, pièce 2682.

de Malte. » Il fit part également de la prise de Malte aux consuls à Tunis, à Tripoli et à Alger en leur disant d'en aviser les beys et de « leur laisser entrevoir que la puissance qui a pris Malte en trois ou quatre jours serait dans le cas de les punir, s'ils s'écartaient un moment des égards qu'ils doivent à la République. »

Enfin avant de quitter Malte, Bonaparte chercha à s'assurer un point d'appui en Albanie et dans l'Épire. A cet effet, il envoya son aide de camp, Lavallette avec une lettre pour le fameux Ali, pacha de Janina, qui jusqu'alors avait montré des dispositions favorables envers la République Française :

Quartier général, Malte, 29 prairial au VI (17 juin 1798).

Mon très respectable ami, après vous avoir offert les vœux que je fais pour votre prospérité et la conservation de vos jours, j'ai l'honneur de vous informer que depuis longtemps je connais l'attachement que vous avez pour la République Française; ce qui me faisait désirer de trouver le moyen de vous donner des preuves de l'estime que je vous porte.

L'occasion me paraissant favorable, je me suis empressé de vous écrire cette lettre amicale, et j'ai chargé un de mes aides de camp de vous la porter pour vous la remettre en mains propres. Je l'ai chargé aussi de vous faire certaines ouvertures de ma part, et, comme il ne sait point votre langue, veuillez bien faire choix d'un interprète fidèle et sûr pour les conversations qu'il aura avec vous. Je vous prie d'ajouter foi à tout ce qu'il vous dira de ma part, et de me le renvoyer promptement avec une réponse écrite en turc, de votre propre main. Veuillez bien agréer mes vœux et les assurances de mon sincère dévouement (1).

BONAPARTE.

(1) Correspondance de Napoléon I<sup>er</sup>, pièce 2684, et Instructions au citoyen Lavallette, pièce 2683.

Malheureusement le pacha était alors hors de son gouvernement, occupé à combattre Passawan-Oglou. Il avait joint les Turcs au camp sous Widdin, avec un contingent de quinze mille hommes, et il commandait de ce côté, toutes les forces de la Porte Ottomane. Cette absence d'Ali contraria les projets de Bonaparte; les négociations ne purent être entamées, et tout se réduisit à quelques lettres sans résultat.

L'Ordre avait un vaisseau de guerre de soixante-quatre sur la rade, et un sur le chantier. L'amiral français prit, pour augmenter les bâtiments légers de la flotte, deux demi-galères et deux chebecs. Il fit embarquer à bord de ses vaisseaux les matelots qui étaient au service de l'Ordre. Huit cents Turcs, qui étaient esclaves au bague, furent habillés et répartis entre les vaisseaux de ligne. Une légion des bataillons dit maltais suivit l'armée; elle fut formée par les soldats qui étaient au service de l'Ordre. Les grenadiers de la garde du Grand Maître furent embarqués aussi. Des habitants parlant arabe s'attachèrent aux généraux et aux administrations.

Il y avait dans la place douze cents pièces de canon, quarante mille fusils, un million de poudre. L'artillerie fit embarquer, de ces objets, tout ce qu'elle jugea lui être nécessaire pour compléter et augmenter son matériel. L'escadre fit son eau et ses vivres. Les magasins de blé étaient très considérables; il y en avait pour nourrir la ville pendant trois ans.

Le Grand Maître partit le 17 pour Trieste. Quant aux chevaliers, les uns furent autorisés à rester à Malte en raison de leur attachement à la France; les autres rentrèrent dans leurs pays ou accompagnèrent le Grand Maître, et trente-quatre sollicitèrent l'honneur de servir sous les drapeaux de la République Française. Il furent embarqués comme volontaires à la suite de l'armée (1).

Le général Baraguey d'Hilliers, pour des raisons de santé, demanda à retourner en France. Il s'embarqua sur la frégate *la Sensible* (capitaine Bourdé) et fut chargé par le général en chef d'apporter au Directoire (2) le grand drapeau de l'Ordre de Malte, les drapeaux du régiment de Malte et des Gardes du Grand Maître; le drapeau pris par le chef de brigade Marmont, une pièce de quatre qui, par son travail méritait d'être conservée; le modèle en argent de la première galère qu'avait eue l'Ordre de Rhodes; un surtout de table venant de Chine, très bien travaillé et qui servait au Grand Maître dans les grandes cérémonies (3).

« Le général Vaubois prit le commandement de l'île avec trois mille hommes environ, neuf cents de la 7<sup>e</sup> légère; cinq cent dix-huit de la 6<sup>e</sup> demi-brigade de ligne; deux cent quatre-vingt-cinq de

(1) Archives du Dépôt de la Guerre. — Liste des chevaliers d'après un ordre de Bonaparte du 15 juin 1798. D'autres chevaliers, dont les noms ne figurent pas sur cette liste, partirent également en Egypte et y remplirent des fonctions.

(2) Ordre à Berthier du 10 juin et lettre au Directoire du 18 juin.

(3) La frégate qui ramenait le général Baraguey d'Hilliers fut prise par les Anglais le 26 juin 1798, malgré une intrépidité défense à laquelle prit une bonne part le général.

la 41<sup>e</sup> ; six cent cinquante de la 80<sup>e</sup> ; sept cents de la 19<sup>e</sup> (deuxième bataillon) et cinq compagnies d'artillerie ; il en fallait huit mille pour la défendre. Le général Berthier donna des ordres pour que six mille hommes des dépôts de l'armée qui étaient à Toulon s'y rendissent ; que mille hommes y fussent envoyés de Corse, quinze cents de Civitavecchia, quinze cents de Gênes. Pour compléter les vivres, il manquait des viandes salées et des médicaments ; il le fit connaître à l'administration de la marine. Le général en chef fit sentir au Directoire la nécessité de faire passer à la Valette les renforts et les approvisionnements qui manquaient, afin d'assurer le service de cette place importante : huit mille hommes pouvaient se maintenir maîtres de l'île, et se trouveraient alors en position de recevoir des rafraîchissements ; mais, selon sa coutume, le Directoire ne pourvut à rien. Vaubois fut abandonné à ses propres forces (1) ».

L'armée d'Orient s'affaiblissait de trois mille hommes, mais elle se renforça de deux mille hommes de la légion maltaise.

Le vaisseau amiral donna le signe du départ le 19 juin, juste un mois après avoir quitté la rade de Toulon. La prise de Malte ne retarda la marche de l'armée que de dix jours.

---

(1) Œuvres de Napoléon. Correspondance de Napoléon. Lettres au Directoire.

## III

La flotte prend sa direction sur Candie. — Occupations de Bonaparte sur *l'Orient*. — Nouvelles de la flotte anglaise. — Proclamation à l'armée faisant connaître le but de l'expédition (22 juin). — La flotte arrive en vue d'Alexandrie (1<sup>er</sup> juillet). — Ordres pour le débarquement. — Bonaparte découvre la colonne de Pompée. — Assaut et prise d'Alexandrie (2 juillet). — Proclamation au peuple de l'Égypte. — Renvoi des esclaves tures dans leur patrie. — Les Arabes-Bédouins. — Bonaparte organise tous les services à Alexandrie. — Ordre du jour pour faire respecter la religion, les personnes et les propriétés. — Création d'un divan. Travaux de défense. — L'escadre mouille à Aboukir. — Instructions à Kleber, nommé commandant d'Alexandrie (7 juillet).

La flotte française, en quittant les parages de Malte, poussée par un vent frais du nord-ouest, continua sa route directement à l'est dans la grande mer qui sépare l'île de Malte de celle de Candie. Il fut connu qu'on se dirigeait d'abord sur Candie. Les opinions se partagèrent sur la destination ultérieure. Allait-on relever Athènes ou Sparte ? Le drapeau tricolore allait-il flotter sur le sérail ou sur les Pyramides et les ruines de l'antique Thèbes ? Ou allait-on d'Alger se diriger sur l'Inde ? Ces incertitudes entretinrent celles de Nelson.

« A bord de *l'Orient*, le général Bonaparte se plaisait à causer fréquemment avec Monge et Berthollet ; ces entretiens roulaient le plus habituelle-

ment sur la chimie, sur les mathématiques et la religion. Le général Caffarelli, dont la conversation nourrie de faits, était en même temps vive, spirituelle et gaie, était un de ceux avec lesquels il s'entretenait le plus volontiers. Quelquefois Bonaparte causait avec l'amiral Brueys ; c'était presque toujours pour s'instruire des différentes manœuvres, et rien n'étonnait plus l'amiral que la sagacité de ses questions. Souvent aussi, il s'entretenait pendant des heures entières avec les capitaines des bâtiments que l'on hélait. Jamais il ne manquait de leur demander d'où ils venaient ; quel était le lieu de leur destination ; quelles rencontres ils avaient faites ; quelles mers ils avaient parcourues. Sa curiosité satisfaite, il les laissait continuer leur route, après avoir exigé d'eux la promesse de ne rien dire de la rencontre qu'ils avaient faite de l'escadre française. La politique de la France l'occupait fréquemment, et surtout il se plaisait à reporter ses regards sur l'éclat de ses dernières campagnes, cherchant à lire dans ses triomphes passés le présage heureux de ses triomphes futurs. *L'Orient* présentait presque l'image d'une ville dont les femmes auraient été exclues, et cette ville flottante était alors peuplée de deux mille habitants, parmi lesquels se trouvait un grand nombre d'hommes distingués ; aussi, chaque jour, le général invitait-il plusieurs personnes à dîner avec lui, sans compter Brueys, Berthier, les chefs de brigade et sa maison ordinaire (1). »

(1) Mémoires de Bourrienne.

Après sept jours d'une navigation fort douce, l'escadre arriva devant Candie. Le lendemain, la frégate qui avait été détachée sur Naples rejoignit *l'Orient* et apporta la nouvelle que Nelson, avec treize vaisseaux de soixante-quatorze, avait paru devant cette capitale le 20 juin, d'où il s'était dirigé sur Malte. A ces nouvelles, le général Bonaparte ordonna de naviguer de manière à attaquer l'Afrique à trente lieues à l'ouest, vers le cap Deris (El-Herf), au vent d'Alexandrie, afin de ne se présenter devant ce port qu'après avoir reçu les rapports de ce qui s'y passait. Le but de l'expédition n'était déjà plus un secret pour personne. Alors que l'on interrogeait encore l'horizon et que la terre n'apparaissait pas encore, le général Bonaparte avait fait distribuer à bord de tous les bâtiments la proclamation suivante :

*Proclamation à l'armée de terre (1).*

Quartier général à bord de *l'Orient*, 4 messidor an VI  
(22 juin 1798).

Bonaparte, membre de l'Institut national, général en chef de l'armée d'Égypte.

Soldats !

Vous allez entreprendre une conquête dont les effets sur la civilisation et le commerce du monde son incalculables.

Vous porterez à l'Angleterre le coup le plus sûr et le plus sensible, en attendant que vous puissiez lui donner le coup de mort.

(1) Cette proclamation, rédigée et imprimée à bord de *l'Orient*, le 4 messidor (22 juin) n'a été mise à l'ordre de l'armée que le 10 messidor (28 juin), avant-veille du débarquement à Alexandrie.

Nous ferons quelques marches fatigantes ; nous livrerons plusieurs combats ; nous réussirons dans toutes nos entreprises ; les destins sont pour nous.

Les beys mameluks qui favorisent exclusivement le commerce anglais, qui ont couvert d'avanies nos négociants et tyrannisent les malheureux habitants du Nil, quelques jours après notre arrivée n'existeront plus.

Les peuples avec lesquels nous allons vivre sont mahométans ; leur premier article de foi est celui-ci :

« Il n'y a pas d'autre Dieu que Dieu, et Mahomet est son prophète. » Ne les contredisez pas ; agissez avec eux comme nous avons agi avec les Juifs, avec les Italiens ; ayez des égards pour leurs muftis et leurs imams, comme vous en avez eu pour les rabbins et les évêques.

Ayez pour les cérémonies que prescrit l'*Alcoran*, pour les mosquées, la même tolérance que vous avez eue pour les couvents, pour les synagogues, pour la religion de Moïse et de Jésus-Christ.

Les légions romaines protégeaient toutes les religions. Vous trouverez ici des usages différents de ceux de l'Europe : il faut vous y accoutumer. Les peuples chez lesquels nous allons traiter les femmes différemment que nous ; mais, dans tous les pays, celui qui viole est un monstre.

Le pillage n'enrichit qu'un petit nombre d'hommes ; il nous déshonore, il détruit nos ressources, il nous rend ennemis des peuples qu'il est de notre intérêt d'avoir pour amis.

La première ville que nous allons rencontrer a été bâtie par Alexandre. Nous trouverons à chaque pas des souvenirs dignes d'exciter l'émulation des Français.

BONAPARTE.

C'était la première fois que Bonaparte, parlant officiellement de l'Égypte, prenait le titre de général en chef de l'armée qui allait la conquérir ; et pour faire entrevoir que cette invasion avait un caractère non seulement pacifique, mais sérieux ; pour indiquer que, dans sa marche, l'étude du pays, la sainte cause de la civilisation le préoccu-

peraient d'une manière essentielle, il plaçait en tête de sa proclamation le titre de *membre de l'Institut* avant celui de général.

A l'époque dont nous écrivons l'histoire, la population de l'Égypte se compose de trois races principales, les Coptes, les Arabes et les Turcs. Les Coptes, qui sont encore chrétiens, sont les anciens naturels du pays. Ils sont au nombre de 90 à 100.000 âmes. Ils ne sont pas guerriers, ils sont hommes d'affaires, receveurs des finances, banquiers. Ils ont leurs évêques, des églises et des couvents ; ils ne reconnaissent pas le Pape.

Les Arabes, anciens compagnons d'Amrou, lieutenant d'Omar, ont été pendant longtemps les seuls maîtres du pays, et forment encore la partie la plus nombreuse de la population. Les uns habitent les villes ; les autres sont répandus dans les campagnes, dans le désert. Ils obéissent à des cheiks, dont quelques-uns sont de la famille du Prophète, magistrats populaires et qui sont à la fois les plus nobles et les plus instruits d'entre les Arabes : dans les divans, les cheiks représentent l'autorité municipale ; dans les mosquées, ils interprètent la loi. Ils possèdent de nombreux troupeaux d'esclaves, originaires des sources du Nil. Au-dessous des cheiks sont les marchands arabes, la foule des propriétaires du sol et les fellahs, ouvriers à gages ou mendiants. Les Arabes du désert ou Bédouins sont une population nomade, partagée en soixante tribus qui comptent environ cent vingt mille âmes. Ils ne

connaissent pas le travail, mais ils ont des troupeaux nombreux qu'ils engraisent dans les oasis de la rive gauche du Nil et qu'ils vendent ensuite dans les marchés; ils servent, en outre, d'escorte aux caravanes. Leur principal métier est le brigandage. Il n'y a pas une ville, en Egypte, dont on puisse franchir les portes avec sûreté; autour de tous les lieux habités rôdent quelques Arabes montés sur des chevaux agiles, épiant leur proie, prompts à la saisir et à s'enfuir dans les montagnes; quelquefois même, ils se réunissent, attaquent des villages, et retournent ensuite au désert, chargés de butin. Il y a telle tribu d'Arabes de quinze cents âmes qui occupe un territoire de cent lieues carrées, et qui, n'y trouvant pas même sa subsistance, dispute constamment aux tribus voisines la possession de quelques landes, de quelques mares près desquelles les chameaux trouvent à brouter des arbustes nains et des ronces desséchées. Les Arabes du désert peuvent fournir dix-huit à vingt mille cavaliers, braves, mais bons pour harceler l'ennemi, jamais pour le combattre.

La troisième race se partage en Turcs et en Mameluks. — La race ottomane, Turcs ou Osmanlis, se compose des descendants des familles qui firent la conquête du pays dans le xvi<sup>e</sup> siècle, ou de ceux qui s'y sont établis depuis, venant de la Turquie, en qualité d'effendis, de cadis, d'émirs, ou pour occuper des places dans les six corps de milice. Cette race, avec les femmes, les enfants, les vieillards, est en 1798, au nombre de quarante mille,

tous demeurant au Caire, à Alexandrie, Damiette et Rosette.

Les Mameluks se sont établis en Égypte dans le x<sup>e</sup> siècle. Saladin Le Grand était Mameluk. Ils régnèrent en Égypte et en Syrie jusqu'au xvi<sup>e</sup> siècle. Sélim, empereur des Ottomans, détruisit leur domination et réunit la Syrie et l'Égypte à son empire. Il laissa quarante mille hommes pour garder sa conquête, et les divisa en sept corps de milice : six composés d'Ottomans, le septième de Mameluks; il réunit à cet effet tous ceux qui avaient survécu à leur défaite. Il confia à un pacha, à vingt-quatre beys, à un corps d'effendis, à deux divans, le gouvernement du pays. De ces vingt-quatre beys, l'un était le kiâya ou lieutenant du pacha; trois commandaient les places d'Alexandrie, de Damiette, de Suez; ils recevaient des ordres directement de Constantinople; le cinquième était trésorier; le sixième émir-hadji; le septième chargé de porter le tribut au sultan; quatre étaient chargés du commandement des provinces frontières; les treize autres beys restaient à la disposition du pacha. Le grand divan était composé du bey-kiâya, de l'émir-hadji, du trésorier, du premier effendi, des quatre muftis, des quatre grands cheiks et de sept députés des sept corps de milice. L'aga des janissaires était le principal général. Les Moghrebins sont originaires du Maroc, de Tunis, d'Alger, de Tripoli. Ils proviennent des pèlerins de la Mecque qui se sont mariés, à leur passage, avec des noires ou des femmes d'Abyssinie, du Sennaar, de Berber,

ou des filles de Syriens, de Grecs, d'Arméniens, de Juifs, de Français. Ils formaient, en 1798, une population de cent mille âmes. Le septième corps, celui des Mameluks, composé des plus beaux hommes et des plus braves, devint le plus nombreux. Les six premiers corps s'affaiblirent; bientôt ils ne furent plus que sept mille hommes, tandis que les Mameluks seuls étaient plus de six mille. En 1646, la révolution fut entière; les Turcs furent éloignés des places, et les Mameluks s'emparèrent de tout. Leur chef prit le titre de cheik el-beled du Caire. Le pacha tomba dans le mépris. En 1767, Ali-Bey, cheik el-beled, se déclara indépendant, battit monnaie à son coin, s'empara de la Mecque, fit la guerre en Syrie, s'allia aux Russes. Alors tous les beys furent, comme ils l'ont été depuis, des Mameluks. En 1798, les vingt-quatre beys, égaux de droit, ne l'étaient pas de fait. Ils se faisaient la guerre, et le plus fort, soumettant les autres, avait une souveraineté viagère. Il était tout à fait indépendant du pacha représentant le sultan de Constantinople, le souffrait tout au plus au Caire dans une sorte de nullité, et souvent lui refusait le miri, c'est-à-dire l'impôt foncier, qui, représentant le droit de la conquête, appartenait au Sultan. L'Égypte était donc une véritable féodalité, comme celle de l'Europe au Moyen âge; elle présentait à la fois un peuple conquis, une milice conquérante, en révolte contre son souverain; enfin une ancienne classe abrutie, au service et au gage du plus fort. On évaluait à cinquante mille les Mameluks, hommes,

femmes, enfans qui existaient en 1798. Ils pouvaient mettre douze mille hommes à cheval.

Les souverains réels de l'Égypte, les chefs principaux des Mameluks étaient à l'époque de l'expédition française, deux beys qui, longtemps ennemis, avaient fini par faire la paix et par se partager le pouvoir. Ibrahim-Bey, sous le titre de *Cheik el-beled*, dirigeait l'administration, et Mourad-Bey, en qualité d'*Émir-Hadji*, était à la tête de l'armée. Unis par l'intérêt, mais toujours rivaux, ces dominateurs de l'Égypte avaient, depuis douze ans qu'ils possédaient le pouvoir, déjoué un grand nombre de trames ourdies contre eux par les anciens beys, et battu les armées que la Porte Ottomane avait envoyées pour ressaisir son autorité. Mourad-Bey avait une taille ordinaire; son visage coupé par une large balafre, était imposant, son regard vif et perçant, sa physionomie intelligente et spirituelle. La nature l'avait doué d'une grande énergie et d'une force de corps extraordinaire. Il possédait ce maintien et cet air de dignité que donne ordinairement l'exercice d'un grand pouvoir. Il était somptueux dans ses habits, et sa magnificence égalait quelquefois celle des anciens despotes de l'Asie. On lui reprochait plusieurs actes de cruauté, commandés peut-être par les habitudes orientales; mais on convenait généralement que la fermeté, la franchise et la loyauté formaient le fond de son caractère.

. « Bonaparte, qui au génie du capitaine savait unir le tact et l'adresse du fondateur, et qui avait

administré assez de pays conquis pour s'en être fait un art particulier, jugea sur-le-champ la politique qu'il avait à suivre en Égypte. Il fallait d'abord arracher cette contrée à ses véritables maîtres, c'est-à-dire aux Mameluks. C'était cette classe qu'il fallait combattre et détruire par les armes et la politique. D'ailleurs on avait des raisons à faire valoir contre eux, car ils n'avaient cessé de maltraiter les Français ; quant à la Porte, il fallait paraître ne pas attaquer sa souveraineté, et affecter au contraire de la respecter. Telle qu'elle était devenue, cette souveraineté était peu importante. On pouvait traiter avec la Porte, soit pour la cession de l'Égypte, en lui faisant certains avantages ailleurs, soit par un partage d'autorité qui n'aurait rien de fâcheux ; car en laissant le pacha au Caire, comme il y avait été jusqu'ici, et en héritant de la puissance des Mameluks, on n'avait pas grand'chose à regretter. Quant aux habitants, il fallait, pour se les attacher, gagner la véritable population, c'est-à-dire celle des Arabes. En respectant les cheiks, en caressant leur vieil orgueil, en augmentant leur pouvoir, en flattant un désir secret qu'on trouvait en eux, comme on l'avait trouvé en Italie, comme on le trouve partout ; celui du rétablissement de l'antique patrie, de la patrie arabe, on était assuré de dominer le pays et de se l'attacher entièrement. Bien plus, en ménageant les propriétés et les personnes, chez un peuple qui était habitué à regarder la conquête comme donnant droit de meurtre, de pillage et de dévastation,

on allait causer une surprise des plus avantageuses à l'armée française ; et, si, en outre, on respectait les femmes et le Prophète, la conquête des cœurs était aussi assurée que celle du sol. » Le général Bonaparte va suivre ces errements aussi justes que profonds ; dans toutes ces proclamations il va employer le style solennel et imposant qui convient à la race arabe.

La flotte arriva le 1<sup>er</sup> juillet, à la pointe du jour, devant Alexandrie. Les minarets et les murailles détachant sur un fond bleu d'azur leur silhouette jaunâtre, venaient de signaler à l'armée le but de son voyage. La frégate *la Junon* fut envoyée au port d'Alexandrie pour savoir ce qui se passait dans la ville et faire venir à bord du vaisseau amiral le consul français, Magallon, neveu. Celui-ci apprit au général en chef que Nelson, avec treize vaisseaux de soixante-quatorze et une frégate, avait paru le 28 juin devant Alexandrie, annonçant qu'il était à la recherche d'une armée française ; qu'il avait continué sa navigation pour se porter sur les côtes de Caramanie ; que les Turcs, fort alarmés, travaillaient jour et nuit à réparer les brèches de leurs murailles ; que les chrétiens étaient sous le couteau, et qu'il était de toute nécessité d'employer la force pour se rendre maître d'Alexandrie. La nouvelle du voisinage de l'escadre anglaise détermina le général Bonaparte à hâter le débarquement. Alors le convoi s'approcha de terre à la hauteur du Marabout. Pendant ces premiers préparatifs, le général en chef écrivait à Idris Bey,

commandant de la caravelle turque en station dans le port d'Alexandrie (1) :

« Les beys ont couvert nos commerçants d'avanies, je viens en demander réparation.

Je serai demain dans Alexandrie, vous ne devez avoir inquiétude ; vous appartenez à notre grand ami le Sultan : conduisez-vous en conséquence. Mais, si vous commettez la moindre hostilité contre l'armée française, je vous traiterai en ennemi, et vous en serez cause, car cela est loin de mon intention et de mon cœur. »

Le vent s'était levé et la mer était très houleuse ; peut-être eût-il été prudent d'attendre encore quelques heures pour opérer le débarquement, surtout sur une côte bordée de récifs, telle que celle d'Alexandrie, mais il n'y avait point de temps à perdre, les Anglais pouvaient paraître d'un moment à l'autre, et Bonaparte sentait bien que s'ils profitaient du désordre inévitable dans une telle opération, il lui serait difficile de ne point essuyer quelque échec, malgré tous les moyens de défense dont il pouvait disposer. Alors, les ordres furent donnés en conséquence pour que les troupes descendissent à terre.

« Le vaisseau amiral, ayant abordé un autre vaisseau, fut obligé de mouiller à trois lieues de la côte. La mer était grosse ; les soldats éprouvèrent beaucoup de difficulté à entrer dans les chaloupes et à traverser les rochers qui ferment la rade d'Alexandrie et qui se trouvent en avant de la

(1) Correspondance de Napoléon I<sup>er</sup>, pièce 2721.

plage où s'opérait le débarquement. Dix-neuf se noyèrent. L'amiral donna la main au général en chef pour l'aider à descendre dans son canot, et, le voyant s'éloigner, il s'écria : « Ma fortune m'abandonne (1). »

Le général Menou, avec sa division, débarqua le premier, à neuf heures du soir, au Marabout. Il était conduit par un pilote provençal qui avait la pratique de ces parages. Le général en chef Bonaparte, après quelques fatigues et des risques, mit pied à terre, une heure après minuit, près du santon Sidi el-Palibri. A trois heures, il fit battre au ralliement et passa la revue des troupes débarquées : « La lune brillait de tout son éclat ; on voyait comme en plein jour le sol blanchâtre de l'aride Afrique. Après une longue et périlleuse traversée, on se trouvait sur la plage de la vieille Égypte, habitée par des nations orientales, bien étrangères à nos mœurs, à nos habitudes et à notre religion. Cependant, pressé par les circonstances, il fallait avec une poignée d'hommes, sans artillerie, sans cavalerie, attaquer et prendre une place défendue par une population sous les armes et fanatisée. Que de périls, que d'événements, que de chances, que de fatigues on avait encore à essuyer ! »

Desaix, avec six cents hommes de sa division, resta pour garder le débarcadère et organiser les troupes à mesure qu'elles toucheraient terre. La division Kleber, qui se composait de la 2<sup>e</sup> demi-

(1) *Mémoires de Napoléon.*

brigade d'infanterie légère et des 25<sup>e</sup> et 75<sup>e</sup> demi-brigades de bataille, n'avait guère alors que mille hommes présents sous les armes. La division Menou, formée par les 22<sup>e</sup> demi-brigade légère, 13<sup>e</sup> et 69<sup>e</sup> de bataille, avait deux mille cinq cents hommes. Les 4<sup>e</sup> légère, 18<sup>e</sup> et 32<sup>e</sup> de bataille, qui formaient la division Bon, n'avaient de réuni qu'un total général de quinze cents hommes. La division Reynier, composée des 9<sup>e</sup> et 85<sup>e</sup>, n'avait que quelques hommes. La petite armée marcha sur trois colonnes : Menou à la gauche, Kleber au centre, Bon à la droite. Le général en chef marchait à pied ; aucun cheval n'était encore débarqué.

La vue d'une flotte de près de trois cents voiles, parmi lesquelles on en comptait un grand nombre de premier rang, fut un spectacle qui agita vivement les habitants d'Alexandrie pendant toute la soirée du 1<sup>er</sup> juillet. Si cette armée était destinée à s'emparer de leur ville, ils s'attendaient qu'elle irait mouiller dans la rade d'Aboukir et que le temps qu'il lui faudrait pour effectuer son débarquement leur donnerait plusieurs jours de répit. Mais à une heure après minuit, Mohammed el-Koraïm, commandant de la ville, apprit par un Arabe-Bédouin, que les infidèles s'étaient emparés du fort du Marabout, que la mer était couverte de leurs chaloupes et la plage toute noire des hommes qui débarquaient. Il monta à cheval à la tête de vingt Mameluks. Il se rencontra au jour avec une compagnie de tirailleurs français qui étaient en flanqueurs, la chargea, coupa la tête du capitaine qui la commandait et la

promena en triomphe dans les rues d'Alexandrie. Cette vue électrisa la population. A cinq heures, les premiers Bédouins furent aperçus sur les flancs de l'armée, et peu après on en vit quatre ou cinq cents ; c'était la tribu des Henâdy, Arabes les plus féroces de ces déserts. Ils étaient presque nus, noirs et maigres ; leurs chevaux paraissaient des haridelles ; au casque près, c'était Don Quichotte tel que le représentent les gravures. Mais ces haridelles se mouvaient avec la rapidité de l'éclair ; lancées au galop, elles s'arrêtaient court, qualité particulière au cheval de ces contrées. S'apercevant que l'armée n'avait pas de cavalerie, ils s'enhardirent et se jetèrent dans les intervalles et derrière les colonnes. Il y eut un moment d'alarme. La communication avec le débarcadère fut interceptée. On fit halte pour se former. De son côté Desaix plaça ses postes et se mit sous les armes. Si ces cinq cents Arabes eussent été des Mameluks, ils auraient pu obtenir de grands succès dans ce premier moment, où l'imagination du soldat était éveillée et en disposition de recevoir toutes les impressions ; mais ces Arabes étaient aussi lâches que les Mameluks qui avaient chargé une heure avant étaient braves. Les tirailleurs français se rallièrent quatre à quatre et se portèrent contre cette cavalerie sans hésiter. La marche de l'armée devint lente ; elle craignait des embûches. Au lever du soleil, la chaleur fut insupportable. Le vent du nord-ouest, si rafraîchissant dans cette saison, ne se leva que sur les neuf heures.

A six heures, Bonaparte découvrit la colonne de Pompée; peu après, la muraille dentelée de l'enceinte des Arabes et successivement les minarets de la ville, les mâts de la caravelle turque qui était mouillée dans le port. A huit heures, se trouvant à la portée du canon, il monta sur le piédestal de la colonne de Pompée pour reconnaître la place. Les murailles étaient hautes et fort épaisses; il aurait fallu de gros canons pour les ouvrir; mais il existait beaucoup de brèches réparées à la hâte. Ces murailles étaient couvertes de peuple qui paraissait dans une grande agitation; c'étaient des cavaliers, des fantassins armés de fusils et de lances, des femmes, des enfants, des vieillards, etc. Bonaparte donna ses ordres. Le général Kleber partit de la colonne de Pompée pour escalader la muraille, dans le temps que le général Bon forçait la porte de Rosette, et que le général Menou bloquant le château Triangulaire avec une partie de sa division se portait avec le reste sur une autre partie de l'enceinte. La fusillade s'engagea; quoique mal servi, le canon des assiégés fit quelque impression sur les assiégeants qui n'en avaient pas. Les tirailleurs français, avec cette intelligence qui leur est propre, se logèrent sur les monticules de sable. Les trois attaques réussirent. Menou entra le premier dans la place. Il reçut sept blessures, dont heureusement aucune n'était dangereuse. Le général Kleber, au pied de la muraille, désignait l'endroit où il voulait que ses grenadiers montassent, mais il reçut une balle au front qui le jeta par terre; sa blessure,

quoique extrêmement grave n'était pas mortelle ; les grenadiers de sa division en doublèrent de courage et entrèrent dans la place. La 4<sup>e</sup> demi-brigade, commandée par le général Marmont, enfonça à coups de hache la porte de Rosette, et toute la division du général Bon entra dans l'enceinte des Arabes. Alors les ennemis se réfugièrent dans le château Triangulaire, dans le phare et la nouvelle ville. Chaque maison était pour eux une citadelle ; les tirailleurs pénétrèrent à la tête des rues et une vive fusillade s'engagea. Bonaparte envoya le capitaine de la caravelle turque qui l'avait joint, faire des propositions d'accommodement. Cet officier fit comprendre aux cheiks, aux ulemas et aux notables que la ville courait le danger d'une entière destruction. Ils se soumirent. Bonaparte entra au milieu d'eux dans la ville et descendit à la maison du consul de France ; il était midi : comme il tournait une rue, une balle partie d'une fenêtre rasa la botte de sa jambe gauche. Les chasseurs de son escorte montèrent sur le toit, entrèrent dans la maison et trouvèrent un Turc seul, barricadé dans sa chambre, ayant autour de lui, six fusils ; il fut tué sur place. Le gouverneur de la place, Koraïm se retira dans le Phare avec les plus braves de sa garde ; il y fut bloqué. Toute la nuit se passa en négociations, qui eurent une heureuse issue, car Koraïm capitula, s'attacha au général en chef, se reconnut son esclave, lui prêta serment ; Bonaparte le chargea de la police des habitants et il s'acquitta de sa mission avec le zèle le plus

ardent, il rétablit l'ordre, fit opérer le désarmement et procura à l'armée tout ce qui était nécessaire.

« Un personnage important par le crédit dont il jouissait, qui s'attacha aussi à Bonaparte et lui fut constamment fidèle, le chef El-Messiri était ulema, chérif et chef de la religion de la ville, fort honoré par son savoir et sa sainteté. Plus éclairé que ses compatriotes, il avait des idées de justice et de bon gouvernement, ce qui contrastait avec tous ceux qui l'entouraient. Koraïm avait de l'influence par son audace, la bravoure de ses principaux esclaves et ses grandes richesses ; le cheik El-Messiri, par ses vertus, sa piété et la justice qui guidait toutes ses actions. »

La prise d'Alexandrie nous coûtait une quarantaine d'hommes tués et quatre-vingts à cent blessés. Le général en chef voulant rendre un hommage à ceux qui avaient succombé dans cette première étape glorieuse décida que tous les hommes de l'armée française tués à la prise d'Alexandrie seraient enterrés au pied de la colonne de Pompée et leurs noms seraient gravés sur la colonne (1).

Say, capitaine du génie, fut promu chef de bataillon. Sulkowski, aide de camp du général Bonaparte, Auguste Damas, aide de camp de Kleber, furent nommés chef d'escadron ; Duplessis fut nommé chef de brigade du 7<sup>e</sup> de hussards ; Pou-

(1) Arrêté signé Bonaparte, 4 juillet 1798.

chelon, quartier-maître, fut nommé lieutenant à la 32<sup>e</sup> et le sergent Baptiste, de la 18<sup>e</sup> demi-brigade, sous-lieutenant. Rigal, lieutenant à la 25<sup>e</sup> demi-brigade, fut promu capitaine ; Sabatier, sergent-major, fut nommé sous-lieutenant (1).

Dans la soirée du 2 juillet, le convoi entra dans le Port-Vieux, les deux vaisseaux de soixante-quatre et les deux frégates d'escorte en tête. L'artillerie, le génie, l'administration, choisirent leurs magasins, leurs emplacements ; ils travaillèrent toute la nuit à débarquer les chevaux, les bagages et le matériel. Le général Desaix sortit le soir même pour se rendre au village d'El-Beydah, à trois lieues d'Alexandrie, sur la route du Caire. Par ce moyen, il formait l'avant-garde de l'armée. Le général en chef lui disait :

Vous ne rencontrerez probablement que quelques pelotons de cavalerie ; masquez votre cavalerie : ne leur présentez que des pelotons d'infanterie, ce qui leur donnera la confiance de se tenir à portée de la cavalerie, et pourra vous mettre à même d'en prendre quelques-uns. Ne faites point usage de votre artillerie légère. Il faut la ménager pour le grand jour où nous aurons à combattre quatre ou cinq mille chevaux.

Ne faites aucun usage de votre artillerie à moins que ce ne soit contre des maisons.

L'art, ici, consiste à tenir tous mes moyens extraordinaires cachés, pour n'en faire usage, et les surprendre

(1) Après la lecture du message faite par le Directoire dans la séance du 14 septembre, annonçant l'entrée des Français en Égypte, Charrier paie un tribut de reconnaissance aux vainqueurs de l'Égypte, dont les rapides succès, dit-il, épuisent l'admiration, moins encore que des moyens de l'exprimer ; il fait décréter que « *l'armée française victorieuse en Égypte, a bien mérité de la patrie* » (*Moniteur* du 16 sept. 1798).

d'autant plus, que lorsque nous aurons de grandes forces à combattre (1).

La division Bon suivit de près Desaix, mais pour prendre position à une lieue seulement d'Alexandrie (2) et être entre lui et le général en chef.

Le général Berthier fit afficher dans la ville la proclamation suivante, imprimée en français, en arabe et en ture :

Quartier général, Alexandrie, 14 messidor an VI (2 juillet 1798) 18 du mois de muharrem, l'an de l'hégire. 1213.

Bonaparte, membre de l'Institut national, général en chef.

Depuis assez longtemps les beys qui gouvernent l'Égypte insultent à la nation française et couvrent ses négociants d'avanies : l'heure de leur châtement est arrivée.

Depuis trop longtemps ce ramassis d'esclaves achetés dans la Géorgie et le Caucase tyrannise la plus belle partie du monde ; mais Dieu, de qui dépend tout, a ordonné que leur empire finît.

Peuples de l'Égypte, on vous dira que je viens détruire votre religion ; ne le croyez pas ! Répondez que je viens vous restituer vos droits, punir les usurpateurs, et que je respecte, plus que les Mameluks, Dieu, son prophète et l'*Alcoran*.

Dites leur que tous les hommes sont égaux devant Dieu ; la sagesse, les talents et les vertus mettent seuls de la différence entre eux.

Or, quelle sagesse, quels talents, quelles vertus distinguent les Mameluks, pour qu'ils aient exclusivement tout ce qui rend la vie aimable et douce.

Y a-t-il une belle terre ? elle appartient aux Mameluks. Y a-t-il une belle esclave, un beau cheval, une belle maison ? cela appartient aux Mameluks.

Si l'Égypte est leur ferme, qu'ils montrent le bail que

(1-2) Correspondance de Napoléon, pièces 2722, 2724, 2725.

Dieu leur en a fait. Mais Dieu est juste et miséricordieux pour le peuple.

Tous les Égyptiens seront appelés à gérer toutes les places ; les plus sages, les plus instruits, les plus vertueux gouverneront ; et le peuple sera heureux.

Il y avait parmi vous jadis de grandes villes, de grands canaux, un grand commerce. Qui a tout détruit, si ce n'est l'avarice, les injustices et la tyrannie des Mameluks ?

Cadis, cheiks, imams, tchorbadjis, dites au peuple que nous sommes amis des vrais musulmans.

N'est-ce pas nous qui avons détruit le Pape, qui disait qu'il fallait faire la guerre aux musulmans ? N'est-ce pas nous qui avons détruit les chevaliers de Malte, parce que ces insensés croyaient que Dieu voulait qu'ils fissent la guerre aux musulmans ? N'est-ce pas nous qui avons été dans tous les siècles les amis du Grand Seigneur (que Dieu accomplisse ses désirs !) et l'ennemi de ses ennemis ? Les Mameluks, au contraire, ne se sont-ils pas toujours révoltés contre l'autorité du Grand Seigneur, qu'ils méconnaissent encore ? Ils ne font que leurs caprices.

Trois fois heureux ceux qui seront avec nous ! Ils prospéreront dans leur fortune et leur rang. Heureux ceux qui seront neutres ! Ils auront le temps d'apprendre à nous connaître, et ils se rangeront avec nous.

Mais malheur, trois fois malheur à ceux qui s'armeront pour les Mameluks et combattront contre nous ! Il n'y aura pas d'espérance pour eux : ils périront.

ARTICLE 1<sup>er</sup>. — Tous les villages situés dans un rayon de trois lieues des endroits où passera l'armée enverront une députation pour faire connaître au général commandant les troupes qu'ils sont dans l'obéissance, et le prévenir qu'ils ont arboré le drapeau de l'armée bleu, blanc et rouge.

ART. 2. — Tous les villages qui prendront les armes contre l'armée seront brûlés.

ART. 3. — Tous les villages qui se seront soumis à l'armée mettront avec le pavillon du Grand Seigneur, notre ami, celui de l'armée.

ART. 4. — Les cheiks feront mettre les scellés sur les biens, maisons, propriétés qui appartiennent aux Mameluks, et auront soin que rien ne soit détourné.

ART. 5. — Les cheiks, les cadis et les imams continueront

les fonctions de leurs places. Chaque habitant restera chez lui, et les prières continueront comme à l'ordinaire. Chacun remerciera Dieu de la destruction des Mameluks et criera : Gloire au Sultan ! gloire à l'armée française, son amie ! malédiction aux Mameluks et bonheur aux peuples d'Égypte ! (1)

BONAPARTE.

Puis, Bonaparte fit porter au Caire par un officier ture de la caravelle, la lettre destinée à Seid Abou-Bekr, pacha d'Égypte qu'il avait écrite le 30 juin étant encore sur *l'Orient* (2) :

Le Directoire exécutif de la République Française s'est adressé plusieurs fois à la Sublime Porte pour demander le châtimeut des beys d'Égypte, qui accablaient les commerçants français.

Mais la Sublime Porte a déclaré que les beys, gens capricieux et avides, n'écoutaient pas les principes de la justice, et que non seulement elle n'autorisait pas les outrages qu'ils faisaient à ses bons et anciens amis les Français, mais que même elle ôtait sa protection.

La République Française s'est décidée à envoyer une puissante armée pour mettre fin aux brigandages des beys d'Égypte, ainsi qu'elle a été obligée de le faire plusieurs fois, dans ce siècle, contre le bey de Tunis et d'Alger.

Toi, qui devrais être le maître des beys, et que cependant ils tiennent au Caire sans autorité et sans pouvoir, tu dois voir mon arrivée avec plaisir.

Tu es sans doute instruit que je ne viens point pour rien faire contre *l'Alcoran* ni contre le Sultan. Tu sais que la nation française est la seule et unique alliée que le Sultan ait en Europe.

Viens donc à ma rencontre, et maudis avec moi la race impie des beys.

BONAPARTE.

Les sept cents esclaves tures délivrés à Malte

(1) Archives du Dépôt de la guerre et Correspondance de Napoléon. 2723.

(2) Correspondance de Napoléon. pièce 2719.

furent renvoyés par terre dans leur patrie: il y en avait de Tripoli, d'Alger, de Tunis, du Maroc, de Damas, de la Syrie, de Smyrne, même de Constantinople. Ils avaient été bien nourris, bien habillés, traités avec distinction; on leur avait distribué des sommes d'argent suffisantes pour faire leur route; leurs cœurs étaient pleins de reconnaissance. On leur donna un grand nombre d'exemplaires de la proclamation adressée au peuple d'Égypte (1) et ils répandirent dans tout l'empire ture la nouvelle de la victoire des Français, l'opinion de leur puissance, de leurs bonnes intentions pour les musulmans; ils ne tarirent pas sur la générosité de Bonaparte, leur langue suffisait à peine à l'expression de tous les sentiments dont ils étaient pleins. Ils produisirent dans tout l'Orient la plus heureuse sensation.

Il fallait à l'armée des chevaux pour remonter sa cavalerie, des chameaux pour porter ses bagages et ses vivres. Les ressources qu'offrait Alexandrie étaient peu considérables; les Arabes du Bahyreh pouvaient seuls satisfaire à tout. Il était important d'ailleurs de se les concilier, afin de maintenir libres les communications et les derrières de l'armée. Koraïm, notre allié, leur expédia des sauf-conduits par des dromadaires; il était leur protecteur: ils accoururent à sa voix. Le 4 juillet, trente cheïks des tribus des Henâdy, des Aoulad-A'ly et des Beny-Aounous, se présentèrent au quartier général.

(1) Archives du Dépôt de la guerre. Ordre du général en chef daté du 3 juillet 1798.

La vue de ces hommes du désert excita vivement la curiosité du soldat, et tout ce qu'ils voyaient à l'armée française excitait vivement la leur : ils touchaient à tout. Ils signèrent un traité par lequel ils s'engagèrent à maintenir libre la route d'Alexandrie à Damanhour, même pour les hommes isolés ; à livrer dans quarante-huit heures, pour le prix de deux cent quarante livres, trois cents chevaux, et pour le prix de cent vingt livres, cinq cents dromadaires ; à louer mille chameaux avec leurs conducteurs ; à restituer tous les prisonniers qu'ils avaient faits. Ils mangèrent et burent avec le général en chef. Ils reçurent comme arrhes et en présent mille louis d'or. L'armée se félicita de cet heureux événement, qui parut d'un heureux présage. Le lendemain ils rendirent les douze soldats qu'ils avaient fait prisonniers, livrèrent quatre-vingts chevaux et une centaine de chameaux ; le reste fut promis pour les jours suivants (1). »

Le général en chef employa les cinq jours qu'il resta à Alexandrie à établir l'autorité française, à organiser tous les services avec cette activité et ce talent supérieur que l'on ne pouvait jamais assez admirer. Son premier acte fut d'adresser un ordre du jour aux généraux de division pour faire respecter la religion, les personnes et les propriétés :

Le général en chef veut que les Turcs remplissent leurs actes de religion dans les mosquées comme par le passé ; il fait expresse défense à tout Français, militaire ou autre, d'entrer dans les mosquées et de se tenir rassemblés à la porte d'une mosquée.

(1) *Mémoires de Napoléon* (Égypte et Syrie). Correspondance, pièce 2752.

Vous donnerez l'ordre à chaque chef de demi-brigade d'assembler la troupe pour lui lire cet ordre. Vous ferez également relire l'ordre du général en chef relatif au pillage et à ceux qui violent. Vous ferez fusiller ceux qui y contreviendraient. Il est de la dernière importance que le soldat paye tout ce qu'il prend dans la ville, et que les Turcs ne soient ni volés ni insultés. Nous devons nous en faire des amis et ne faire la guerre qu'aux Mameluks.

Il voulut que la justice fut rendue comme avant par les cadis et établit une commission pour percevoir les impôts accoutumés. Il fit former un divan, ou conseil municipal, composé de cheiks et de notables d'Alexandrie, afin de les consulter sur toutes les mesures que l'autorité militaire aurait à prendre (1). Quant à l'organisation militaire et à la défense d'Alexandrie il y pourvut avec la plus grande sagacité. — Tout ce qu'il prescrivit pour l'établissement des fortifications fut exécuté par le chef de brigade Cretin, un des meilleurs officiers du corps du génie (2).

Quant à l'escadre, elle n'était pas encore entrée dans le port et il restait beaucoup d'artillerie et de

(1) Archives du Dépôt de la guerre et Correspondance, pièce 2735.

Commission pour fixer la valeur des différentes monnaies. (Lettre à Berthier, Dépôt de la guerre);

Ordre pour l'échange de lingots d'or et d'argent en monnaies du pays (Correspondance, pièce 2766);

Ordre pour le maintien des impôts établis; prélèvement immédiat d'une somme de cent cinquante mille francs. (Correspondance, pièce 2767);

Ordre pour l'établissement d'un lazaret, (Correspondance, pièce 2772); Commission à nommer dans chaque province pour les impôts. (Correspondance, pièce 2783);

Ordre pour l'établissement des imprimeries française, arabe et grecque (Dépôt de la guerre).

(2) « Il y avait beaucoup d'obstacles; il les surmonta tous, et en peu de mois il occupa les trois hauteurs dominantes par des forts; il déploya dans ces travaux tous les secrets de son art. Le Marabout, le Phare et les avenues des ports furent garnis de batteries de 36 et de mortiers à grande portée. Toutes les fois que les Anglais voulurent depuis s'en approcher, ils eurent lieu de s'en repentir. » (*Mémoires de Napoléon*).

matériel à débarquer ; elle tenait la mer parce que les pilotes tures s'étaient refusés à diriger les vaisseaux de soixante-quatorze et, à plus forte raison, ceux de quatre-vingts. Il était cependant urgent et prudent de savoir de l'amiral Brueys si les gros vaisseaux pourraient entrer dans le port d'Alexandrie :

Le général en chef désire que vous preniez toutes vos mesures, avec vos embarcations, pour faire débarquer tout ce qui appartient à l'armée. Le général en chef est persuadé que vous avez déjà fait sonder. Il désire que l'escadre entre dans le port ; et en attendant, il pense que vous devriez mettre sous voile et croiser pour vous approcher du port, d'où vous êtes mouillé beaucoup trop loin pour notre communication (1)...

L'amiral désira aller mouiller dans la rade d'Aboukir pour se débarrasser et s'alléger. Il représenta qu'il lui faudrait huit jours pour le faire à la voile, tandis qu'il le ferait en trois jours au mouillage. Une commission de marins fut chargée de sonder le port et d'en faire un rapport. En attendant la flotte fut mise à l'ancre dans la rade d'Aboukir. Bonaparte ordonna à Brueys de faire décider promptement la question, et de se rendre à Corfou, s'il était reconnu que les vaisseaux ne pouvaient pas entrer dans Alexandrie (2).

(1) Dépôt de la guerre. A l'amiral Brueys par ordre du général en chef. (3 juillet 1798/).

(2) Cependant le capitaine Barré fit son rapport le 13 juillet. Il déclara que l'escadre pouvait entrer sans crainte. Bonaparte en expédia sur-le-champ l'ordre à l'amiral. Mais le rapport du capitaine Barré fut critiqué. L'amiral assembla ses contre-amiraux et ses capitaines de vaisseaux ; ce conseil maritime décida qu'il fallait une vérification. Dans ce temps le général en chef partit d'Alexandrie pour se diriger sur le Caire. En partant il réitéra l'ordre d'entrer dans le port d'Alexandrie ; mais, si cela était reconnu impossible, il lui ordonnait de se rendre à Corfou, où il trouverait des ordres du ministre de France à Constantinople, et, dans le cas où il n'en trouverait pas, de faire route pour Toulon et d'y

On était en juillet, le Nil allait inonder les campagnes. Bonaparte voulait arriver au Caire avant l'inondation, et puis il n'ignorait pas que sous le voile des traditions se cachent quelquefois des vérités profondes dont il faut étudier le sens, si l'on veut exercer sur le pays conquis l'influence que la force des armes ne saurait seule garantir. Il savait que d'après les traditions, l'occupation du Caire deviendra le signal de la prise de l'Égypte ; il devait donc se hâter de s'emparer de la ville sainte pour frapper d'une terreur soudaine l'esprit superstitieux du peuple ; il mit l'armée en mouvement, afin d'atteindre son but. Tout d'abord il laissa une bonne garnison de huit à neuf mille hommes à Alexandrie et en donna le commandement ainsi que celui de la colonne mobile du général Dumuy à Kleber, que sa blessure condamnait à ne pas faire des marches pénibles. Il lui laissa ces instructions :

Quartier général, Alexandrie, 19 messidor an VI (7 juillet 1798) (1).

Vous prendrez, Citoyen Général, le commandement d'Alexandrie, d'Aboukir et de la colonne mobile que commande le général Dumuy, et qui est destinée à se tenir sur les derrières de l'armée pour faciliter ses communications.

L'état-major vous fera connaître les différents individus qui composent l'état-major de la place d'Alexandrie et chaque

prendre sous son escorte le convoi qu'il trouverait prêt à partir, sur lequel étaient six mille hommes appartenant aux régiments de l'armée, et qui étaient restés en arrière pour cause de maladie, de congé, la marche des troupes sur Toulon ayant été secrète et rapide. (*Mémoires de Napoléon*).

(1) Archives du Dépôt de la guerre et Correspondance de Napoléon, pièce 2778.

chef d'arme ; ils vous feront part des ordres qu'ils ont reçus de moi pour l'organisation des différents services.

Un des objets les plus essentiels est de pourvoir de suite à l'établissement d'un lazaret ; de suivre les différentes consignes que cela exige avec la plus grande rigueur, et de faire établir deux hôpitaux distincts dans Alexandrie, un pour les blessés, l'autre pour les malades.

Maintenir autant que cela sera possible, une bonne intelligence avec les Arabes.

Avoir les plus grands égards pour les muftis et les principaux cheiks du pays.

Dès l'instant qu'il n'y aura plus à Alexandrie que la garnison, les services pourront se régulariser et différents magasins s'établir.

L'escadre va mouiller à Aboukir. Elle doit chercher à mouiller de manière à être protégée par les batteries que nous y établirons. Si elle peut réussir, vous sentez combien il est intéressant de pousser vivement les travaux.

Il est également essentiel que le général Dumuy se mette en campagne, avec sa colonne mobile, le plus tôt possible. La première position que je désirerais qu'il vint occuper, c'est entre Alexandrie et Damanhour, à El-Keryoun, où il y a beaucoup d'eau. L'ordonnateur en chef lui fera donner dix tentes, avec lesquelles il pourra camper avec la plus grande partie de son monde.

Il sera essentiel de lui recommander de faire nettoyer les puits d'El-Beydah.

Il sera nécessaire également que vous veillez à ce qu'il y ait toujours sur le lac d'Aboukir, pour la communication d'Alexandrie à Rosette, par terre une trentaine de barques du pays.

L'état-major vous enverra l'ordre que j'ai donné pour l'organisation du pays. Il faut accoutumer ces gens peu à peu à nos manières et à notre manière de voir, et, en attendant, leur laisser entre eux une grande latitude dans leurs affaires intérieures, surtout ne point se mêler de leur justice, qui, étant toute sur des lois divines, tient entièrement au *Coran*.

Je vous engage cependant à ne vous livrer à ces différentes occupations que tout juste ce qu'il faut pour ne pas retarder le rétablissement de votre santé, qu'il est plus essentiel pour

le bien de l'armée de conserver dans ces climats éloignés de la France que partout ailleurs.

Je vous salue,

BONAPARTE.

Koraïm, le gouverneur d'Alexandrie avant l'arrivée des Français, fut maintenu dans ses fonctions. Le général en chef lui annonça ainsi sa nouvelle investiture :

A Seid Mohammed El-Koraïm.

Quartier général, Alexandrie, 19 messidor an VI (7 juillet 1798).

Le général en chef, extrêmement satisfait de la conduite qu'a tenu depuis l'arrivée de l'armée française Seid Mohammed El-Koraïm, le nomme à la place de gouverneur de l'arrondissement d'Alexandrie. Il lui transmettra ses ordres par le général Kleber, qui commande tout l'arrondissement, ce qui ne l'empêchera pas de correspondre avec le général en chef toutes les fois qu'il le désirera.

Le général Kleber s'adressera à lui pour tous les besoins qu'il pourra avoir pour le service de l'armée française et la police de l'arrondissement des Arabes (1).

BONAPARTE.

(1) Dépôt de la guerre et Correspondance. Pièce 2785.

---

## VI

Mouvement en avant des divisions Desaix, Bon, Reynier ; Desaix forme l'avant-garde de l'armée ; souffrances endurées par les troupes ; les effets du mirage dans le désert. — Bonaparte quitte Alexandrie (9 juillet) ; il arrive à Damanhour ; mort du général Mireur ; combat d'El-Rahmânnyeh (10 juillet) ; bataille de Chobrâkhyt (12 juillet) ; les soldats appellent les ânes des savants ; pourquoi le général Caffarelli a toujours un pied en France ; on aperçoit les Pyramides (19 juillet) ; bataille des Pyramides (21 juillet) ; Allocution de Bonaparte. — Le général Dupuy prend possession du Caire (22 juillet) ; Proclamation aux habitants ; les grands cheiks se rendent auprès du général Bonaparte au Caire (25 juillet) ; ses premières mesures pour assurer les positions de l'armée ; établissement des hôpitaux pour les malades et les blessés ; création d'un divan. — Organisation administrative et militaire des provinces.

Le 6, le général Vial était parti à Damanhour, en suivant la même route que les généraux Desaix, Bon et Reynier, et passant par El-Beydah, El-A'Krych et Birket-Gheytas ; Menou se rendit à Rosette prendre le commandement de tout l'arrondissement de Rosette. Il avait pour garnison un bataillon d'infanterie, une batterie d'artillerie non attelée, cinq cents cavaliers à pied ayant leurs selles et auxquels il devait procurer des chevaux, enfin deux bâtiments armés. Le 5 juillet, le général Dugua avec la division Kleber et les deux brigades de cavaliers à pied (chacune de quinze cents hommes sous les généraux Zajonchek et Andréossy)

partit d'Aboukir pour Rosette où il arriva le 6 en même temps que la flotille légère commandée par le chef de division Perrée : deux demi-galères, trois demi-chebees, quatre avisos et six djermes armées ; total : quinze bâtiments, montés par six cents marins. Cette flotille, chargée de vivres, d'artillerie, de munitions et de bagages, avait pour mission de longer la côte jusqu'à l'embouchure du Nil, et le remonter en même temps que l'armée. Le général Andréossy, directeur des équipages de pont était sur la flotille. Une réserve de deux mille six cents hommes était sous les ordres du général Murat. L'artillerie à pied et à cheval était composée de quarante-deux bouches à feu, six forges, six affûts de rechange, cinquante caissons, le tout attelé par cinq cents chevaux ou mulets ; le reste des approvisionnements était porté à dos de mulet. La force totale était de vingt-et-un mille hommes de toutes armes (1).

Deux routes se présentaient pour la marche sur le Caire : l'une traverse une partie du désert à la sortie d'Alexandrie, passe par la ville de Damanhour, vient gagner la rive gauche du Nil au bourg d'El-Rahmânyeh, suit cette route jusqu'au village d'Embabey, où l'on traverse le Nil pour parvenir à Boulak, espèce de faubourg du Caire et part de cette ville, sur la rive droite. L'autre chemin suit le rivage de la mer jusqu'au village d'Edko, d'où elle s'en éloigne pour gagner Rosette, située sur la

(1) *Œuvres de Napoléon.*

branche du Nil qui porte le nom de cette ville, à quelque distance de son embouchure ou boghâz ; le chemin prend ensuite la rive gauche du Nil, en passant par Homad, Deirout et El-Alfi, et vient aboutir à la route d'El-Rahmânyeh.

Le chemin par Rosette offrait moins de difficultés que celui par Damanhour, mais ce dernier était plus court, il était à quinze lieues d'Alexandrie, et Bonaparte, accoutumé aux voies promptes, se détermina à marcher par le désert, en longeant le canal qui conduit les eaux du Nil à Alexandrie, dans le temps des inondations, et qui se trouvait alors entièrement à sec, jusqu'au bourg d'El-Rahmânyeh. Bonaparte quitta Alexandrie, avec tout l'état-major général, le 9 juillet, à cinq heures précises (1).

La division Desaix, qui formait l'avant-garde et présentait un effectif de quatre mille six cents combattants, avait quitté Alexandrie comme on sait, dans la nuit du 3 au 4 juillet. Elle prit sa direction vers la petite ville de Damanhour, à travers un pays absolument désert, et arriva à la pointe du jour, au village d'El-Beydah. Là, le général ne rencontra que les vestiges de quelques habitations détruites depuis longtemps, et deux puits que les Arabes du désert avaient récemment comblés avec des pierres et cette terre salée d'où l'on extrait le natron (2).

(1) Dépôt de la guerre. — Ordre au sous-chef de l'état-major de se tenir prêt à brider à cinq heures précises pour partir.

(2) Natron ou Natrum, carbonate de soude natif, composé salin, d'un blanc grisâtre, qui se forme journellement à la surface des terrains sablonneux, tantôt sous une forme pulvérulente, tantôt en masses solides et compactes comme la pierre. Le natron abonde dans les contrées

Desaix donna sur-le-champ des ordres pour faire vider et curer ces puits, et la troupe put s'y procurer de l'eau, mais en quantité tellement insuffisante, que la cavalerie fut obligée de s'écarter sur la gauche, pour gagner un village à une lieue et demie de distance, à l'effet d'y faire boire les hommes et les chevaux. L'infanterie était trop harassée de sa marche de nuit pour que le général put lui offrir cette ressource que le prompt tarissement des deux puits rendait nécessaire. Les troupes prirent position en avant du canal d'Alexandrie qui touche l'emplacement d'El-Beydah, faisant face à la plaine, et ayant à dos ce canal et le lac Ma'dyeh qui l'avoisine.

La division de Desaix eut tellement à souffrir du manque d'eau et de l'ardeur du soleil, que Desaix lui-même, si difficile à émouvoir dans les plus grands dangers, partagea l'abattement de ses soldats. Il écrivit au général en chef : « Si l'armée ne traverse pas le désert avec la rapidité de l'éclair, elle périra. » Les troupes supportaient avec impatience des fatigues si nouvelles pour des hommes habitués à combattre dans les plaines fertiles de l'Italie et de l'Allemagne. Leur soif ne pouvait être suffisamment étanchée par l'eau saumâtre du petit nombre de puits qu'ils rencontraient sur leur route. Elle s'augmentait au contraire par les illusions décevantes du mirage, qui changeait en une eau fraîche et limpide les vapeurs brûlantes exalées du sein de la terre. C'était le supplice de Tantale

méridionales; mais aucune n'en produit une quantité aussi considérable que l'Égypte.

renouvelé chaque jour ! L'onde fuyait à mesure qu'on cherchait à s'avancer vers elle. Un grand nombre de soldats succombèrent ainsi abattus par la soif. »

La division Bon devait marcher immédiatement après celle du général Desaix. En conséquence, le général Marmont partit aussi d'Alexandrie le 3 juillet, dans l'après-midi, avec la 4<sup>e</sup> demi-brigade légère, et vint prendre position à une lieue de la ville dans la direction d'El-Beydah. Marmont fut rejoint dans cet endroit par l'adjutant-général Beauvais, chargé par le général en chef de préparer l'emplacement du quartier général de l'armée. Le 4 juillet, le reste de la division Bon et les divisions Reynier et Menou suivirent le mouvement des troupes précédentes.

Le général en chef marcha toute la nuit ; il traversa les bivouacs de plusieurs divisions. A trois heures après minuit, la lune était couchée ; il faisait extrêmement obscur ; le feu des grand'gardes de la division Bon était éteint ; les chasseurs d'escorte donnèrent dans ces bivouacs ; la sentinelle tira. Un seul cri : *Aux armes !* mit toute la division sur pied. Le feu de deux rangs commença et dura assez longtemps. Enfin on se reconnut. L'armée était saisie d'une espèce de terreur, les imaginations étaient fort échauffées ; tout était nouveau, et tout lui déplaisait.

« A huit heures du matin, après une marche de seize heures, Bonaparte aperçut enfin Damanhour. La ville était environnée d'une forêt de palmiers.

Les mosquées paraissaient nombreuses, des minarets se dessinaient avec grâce. Plusieurs monticules voisins étaient couverts de santons (1). La ville se présentait à son avantage : c'était Modène, Crémone ou Ferrare. Il y eut du mécompte. Desaix se porta à la rencontre du général en chef et le mena dans une espèce de grange, sans fenêtres, sans portes. Là, étaient réunis les cheiks el-beled, le chahab, le serraf, les imams, les principaux cheiks, qui lui offrirent une jatte de lait et des galettes cuites sous les cendres. Quel régal pour l'état-major de l'armée d'Italie ! Ce n'était pas ainsi qu'il était reçu à Milan, à Brescia, à Vérone, dans la docte Bologne ; mais il fallut bien prendre le parti d'en rire. *Les Français* qui suivaient l'armée et surtout le citoyen Magallon (2), devinrent l'objet des brocards du soldat. Les pauvres gens ! ils ne connaissaient encore de l'Égypte que Rosette et Alexandrie. Descendant le Nil sur des djermes, sous les yeux inquiets des Turcs, ils n'étaient entrés dans aucun village, et s'étaient fait des idées du pays sur le pittoresque du tableau qui se présentait à leur vue du haut des mâts. »

(1) Espèce de moines mahométans, vagabonds, qui passent leur existence en pèlerinages à Jérusalem, à Bagdad, à Damas, au mont Carmel et autres lieux, qu'ils ont en grande vénération parce que leurs prétendus saints y sont enterrés. Leur industrie, en route, consiste à simuler la folie, afin d'attirer sur eux les regards et les aumônes de la multitude. Ils sont généralement tête et jambes nues, le corps à moitié couvert d'une mauvaise peau de bête sauvage. Véritables épicuriens, ils ne se refusent d'ailleurs aucun des plaisirs qui peuvent s'offrir à eux ; et quand les ressources de la charité publique leur manquent, ils ne se font pas scrupule de dévaliser les caravanes quand celles-ci ne sont pas assez fortes pour se défendre.

(2) Magallon, négociant français, avait demeuré longtemps au Caire, où il était consul de France. Parti de Toulon avec l'armée et embarqué, à bord de l'*Orient*, il était attaché au quartier général, et avait fait de l'Égypte le tableau le plus brillant (Général Bertrand, *Œuvres de Napoléon*).

Le quartier général s'établit dans une prairie artificielle, sur la lisière d'un très beau bois d'acacias. L'eau était bonne et abondante. Les bivouacs étaient à l'ombre ; la paille, les légumes, la viande ne manquaient pas. On avait encore du biscuit de mer. Les hommes et chevaux avaient besoin de repos ; on séjourna le 9. Le général de brigade Mireur, se rendant d'un bivouac à un autre malgré les observations que lui firent les grand'gardes, fut surpris dans une petite vallée à cent pas d'elles par quatre Arabes et percé de coups de lance. C'était un officier distingué ; l'armée le regretta (1). Le 10, avant le jour, l'armée se remit en marche. Elle rencontra le Nil, à El-Rahmânyeh, à neuf heures du matin, et salua par des cris de joie la vue de ce fleuve miraculeux. Généraux et soldats, tous s'y précipitèrent tout habillés pour se rafraîchir. El-Rahmânyeh était un gros bourg, moins grand que Damanhour, mais plus fertile et plus riche (2). »

Cependant la nouvelle arriva au Caire, le 5 juillet, qu'une armée d'infidèles était débarquée, qu'elle était fort nombreuse en infanterie, mais qu'elle n'avait pas de cavalerie. Les beys et leurs kâchefs poussèrent des cris de joie ; le Caire fut illuminé. « Ce sont des pastèques à couper », disaient-ils. Il n'était aucun Mameluk qui ne se promit de porter une centaine de têtes ; cette armée fût-elle de cent mille hommes, serait anéantie, puisqu'il fau-

(1) « Mireur, c'était l'homme des dangers, des avant-postes ; son sommeil était inquiet si l'ennemi ne se trouvait en face. » (Antommarchi).

(2) *Mémoires de Napoléon.*

drait qu'elle traversât les plaines qui bordent le Nil. C'est avec ces illusions qu'ils se préparèrent à marcher à la rencontre de l'armée française. Un bey partit, le 5 au soir, avec six cents Mameluks pour se porter sur Damanhour, rallier les Arabes du Bahyreh et retarder la marche de l'armée. Il arriva le 10 à Damanhour, comme la division Desaix, qui formait alors l'arrière-garde, quittait ses bivouacs.

Desaix marchait en colonne serrée, par division, son artillerie à la tête et à la queue, ses bagages au centre entre ses deux brigades. A la vue de l'ennemi, il fit prendre les distances de peloton et continua sa marche, côtoyé, escarmouchant avec cette belle cavalerie, qui enfin se décida à le charger. Aussitôt Desaix commanda « par peloton, à droite et à gauche en bataille, feu de deux rangs. » Il serait difficile de peindre l'étonnement et le mécompte qu'éprouvèrent les Mameluks, quand ils virent la contenance de cette infanterie et l'épouvantable feu de mitraille et de mousqueterie qui leur portait la mort, si loin dans toutes les directions. Quelques braves moururent sur les baïonnettes. Le gros de la troupe s'éloigna hors de la portée du canon. Desaix rompit alors son carré, continua sa marche, n'ayant perdu dans ce combat d'El-Rahmânyeh que quatre hommes. Quand Mourad-Bey apprit cet étrange événement, qu'il ne pouvait s'expliquer, il s'emporta contre le bey et ses kâchefs, et les traita de lâches, qui s'étaient laissé imposer par le nombre, comme si des Mameluks devaient jamais compter pour quelque chose les piétons en plaine.

L'armée séjourna le 10, le 11 et le 12 à El-Rahmânÿeh. La flottille et la division Dugua la joignirent le 12 au matin. La flottille était nécessaire pour pouvoir manœuvrer sur les deux rives et pour combattre celle des Mameluks, qui était nombreuse et bien armée. Le nombre des Bédouins s'accroissait chaque jour. Les Français se trouvaient dans le camp d'El-Rahmânÿeh comme bloqués. Les Bédouins avaient des postes à portée de fusil des grand'gardes. Ils s'étaient aperçus que les chevaux français ne valaient rien, ce qui leur avait inspiré le plus grand mépris pour notre cavalerie.

L'armée se trouvait alors placée de la manière suivante : Kleber était à Alexandrie avec le convoi et l'escadre, qu'on supposait entrée dans le port ; il tenait garnison dans le château d'Aboukir ; il avait la 69<sup>e</sup> demi-brigade, mille canonniers, sapeurs et ouvriers, deux mille hommes des dépôts des corps d'infanterie et de cavalerie à pied ; total : six mille cinq cents hommes de ligne et trois mille cinq cents hommes formant les équipages des bâtiments de transport, organisés en garde nationale ; ce qui lui formait, indépendamment de l'escadre, une garnison de neuf à dix mille hommes. Menou était à Rosette avec mille deux cents hommes et trois avisos. Le camp d'El-Rahmânÿeh était de vingt mille hommes. Le génie avait retranché une mosquée située sur la hauteur de Damanhour ; elle contenait trois cents hommes et deux pièces de canon, qui furent enlevés par la garnison d'Alexandrie. Une redoute jugée nécessaire à El-Rahmânÿeh

fut construite pour trois cents hommes et trois pièces de canon ; le chef de division Perrée y laissa une barque armée pour la police du Nil.

Mourad-Bey était parti, le 6, du Caire, avec trois mille Mameluks, deux mille janissaires à pied et une flottille nombreuse, composée d'une soixantaine de bâtiments, dont vingt-cinq armés. Il avait convoqué tous les Arabes du Fayoum. Il espérait arriver à temps à Damanhour pour soutenir son avant-garde. Il était suivi par Ibrahim-Bey avec une force plus considérable encore. Il apprit à Terrach l'événement d'El-Rahmànyeh, la prise de Rosette et la marche de l'armée sur le Caire. Il se porta sur Chobrâkhyt, y construisit deux batteries de neuf pièces de canon, et fit travailler à retrancher le village, où il porta ses janissaires. Sa flottille prit position, la gauche appuyée au rivage et la droite au Delta.

« Le 12, à sept heures du soir, l'armée française campa au village de Minyet-Salâmeh, à une lieue d'El-Rahmànyeh. Elle eut ordre de prendre les armes à une heure du matin. Il était de la plus grande importance de ne pas donner à Mourad-Bey le temps d'achever ses retranchements et de compléter le ralliement de ses troupes. Aussitôt que la lune fut levée, l'armée se mit en marche. A huit heures, elle se trouva en présence de Mourad-Bey, qui avait sa droite, toute composée de Mameluks, appuyée au village de Chobrâkhyt ; sa gauche, formée par deux mille Arabes, prolongeait sa ligne dans le désert. Ce coup d'œil frappa d'étonnement.

Chaque Mameluk avait trois ou quatre hommes pour le servir, et les Arabes étaient dans un continuuel mouvement. La ligne parut être de quinze à dix-huit mille hommes. »

Les Bédouins du Bahyreh avaient, selon leur coutume, occupé des communications avec El-Rahmànyeh, et caracolaient sur nos derrières et sur nos flancs. Ils étaient aussi autour d'Alexandrie, de Damanhour et de Rosette. L'armée se rangea en bataille et se déploya sur un espace de dix-huit cents toises, la gauche appuyée à un petit village près du Nil, la droite à un gros village près du désert. Desaix forma la droite, il fit barricader ce village, qu'il occupa par un bataillon et trois pièces de canon ; il rangea sa division en un seul carré de cent cinquante toises de front sur vingt-cinq de flanc. A cent toises en arrière du village, la gauche formée par le général Vial, fit les mêmes dispositions. Les trois autres divisions se placèrent dans l'intervalle, à environ trois cents toises l'une de l'autre, se flanquant entre elles, le centre un peu en arrière. La cavalerie, divisée en cinq pelotons, fut placée au milieu des carrés, la réserve dans deux villages, à mille toises en arrière de la ligne et éloignés entre eux de huit ou neuf cents toises, chaque village étant barricadé et ayant une demi-batterie. Si les ennemis surent juger ces dispositions, elles durent leur paraître redoutables. Sur trente-six pièces de canon qui étaient en ligne, dix-huit pouvaient battre au même point. »

« Les deux armées s'observèrent pendant plu-

sieurs heures. Les Français attendaient leur flottille ; mais elle était encore à l'ancre devant El-Rahmànyeh ; elle ne pouvait remonter le fleuve qu'avec le vent du nord, qui ne s'éleva qu'à huit heures. Le soleil, qui donnait sur les casques et les cottes de mailles des Mameluks, faisait briller cette belle troupe de tout son éclat. Un grand nombre de combats singuliers se livrèrent à la mode des Orientaux, entre les plus braves des Mameluks et les intrépides tirailleurs des Alpes. Le Mameluk déployait toute son adresse et son courage ; il excitait notre admiration. Il était lié à son cheval, qui paraissait partager toutes ses passions ; le sabre pendait au poignet, il tirait sa carabine, son tromblon, ses quatre pistolets, et, après avoir ainsi déchargé six armes à feu, il tournait le peloton de tirailleurs et passait entre eux et la ligne avec une merveilleuse dextérité. Mais on vit les sept-queues avec les pelotons d'hommes d'élite qui leur servaient de garde, se réunir en un point central, sur un petit tertre : c'étaient les beys qui tenaient conseil. Un moment après, cette belle cavalerie s'ébranla, les sept beys à la tête, perça le carré du général Reynier et celui du général Dugua, où était le général en chef, espérant sans doute les trouver ouverts par derrière et les prendre à dos. La mitraille et la fusillade du front des carrés, et immédiatement après des flancs et enfin de l'arrière, en tuèrent et en blessèrent un bon nombre. Quelques braves, lancés sur les derrières des carrés, périrent sur les baïonnettes. Mais, lorsque Mourad-Bey s'aperçut que le

feu était aussi vif derrière que de front, il s'éloigna rapidement, et donna dans les deux villages retranchés où était placée la réserve. Il en essuya la mitraille, fit alors un à gauche au grand galop, et se porta à une demi-lieue sur le flanc droit de l'armée. 60 Mameluks restèrent sur le champ de bataille. Leurs dépouilles réjouirent le soldat ; leur habitude est de porter tout leur or dans leur ceinture lorsqu'ils vont au combat. Indépendamment de cela, le cheval, l'habillement, l'armement, étaient d'un grand prix ; ce qui fit comprendre qu'un pays qui avait des défenseurs aussi riches ne pouvait pas cependant être aussi misérable qu'on le pensait.

La ligne française reste fixe ; elle s'attendait à une seconde charge. Enfin elle aperçut les mâts de sa flottille. Il était une heure après-midi. Une épouvantable canonnade s'engagea un quart d'heure après sur le Nil. Le chef de division Perrée, en tête, avait formé sa ligne de bataille et dépassé le village de Chobrâkhyt. Il donna au milieu de la ligne des bâtiments ennemis ; accablée par le nombre, une de ses demi-galères fut prise à l'abordage ; lui-même fut en danger, mais il sauva sa flottille par d'habiles manœuvres. Aussitôt que le général Bonaparte s'aperçut du péril que courait son armée navale, il ordonna à la ligne d'infanterie de marcher en avant. La division de gauche aborda le village de Chobrâkhyt. Les batteries turques avaient été démontées. Les deux mille janissaires, menacés d'être coupés et tournés par le

mouvement de l'armée, prirent la fuite après quelque résistance. Les Mameluks, effrayés et ne comprenant rien à tout ce qu'ils voyaient, se tenaient hors de la portée du canon, et reculaient à mesure que la ligne avançait. Le feu des tirailleurs placés dans les maisons de Chobrâkhyt et répartis le long de la digue, celui des pièces de douze, de huit et des obusiers réunis sur le bord du Nil, firent changer promptement le sort du combat naval. Les marins tures, les plus habiles, comprirent le danger de leur position ; ils virèrent de bord et profitèrent du vent pour s'éloigner et refouler le courant ; les autres le firent plus tard ; mais il n'était plus temps : ils furent contraints de mettre le feu à leurs bâtiments. Le vent du nord cesse habituellement dans cette saison à quatre ou cinq heures après midi. D'ailleurs, avant d'arriver à Châbour, le Nil forme un coude ; il était donc possible de s'emparer du reste de la flottille. Les cinq divisions de l'armée se mirent en colonnes et marchèrent sur cinq directions, à distance de déploiement, à travers champs. Mourad-Bey, s'apercevant de la frayeur et du découragement de ses gens, quitta la vue de l'armée et se rendit en toute hâte devant le Caire. »

A six heures après midi, l'armée campa à Châbour. Les équipages tures se voyant coupés, se réfugièrent dans le Delta après avoir mis le feu à leurs bâtiments. On parvint à en sauver quelques-uns. Le camp fut établi dans un bois de sycocomres. A la nuit, le chef de division Perrée mouilla à

la hauteur du village. La perte des Français fut dans cette journée de 3 ou 400 hommes tués ou blessés, les trois quarts matelots. Monge, Berthollet, Bourrienne (secrétaire du général Bonaparte), qui étaient embarqués sur la flottille, montrèrent du sang-froid et de la résignation au moment du danger. Le chef de division Perrée, blessé au bras d'un coup de canon, fut promu contre-amiral et reçut cette lettre :

« Je vous envoie, Citoyen général, mon sabre en remplacement de celui que vous avez perdu à la bataille de Chobrâkhyt. Recevez-le, je vous prie, comme témoignage de ma reconnaissance pour les services que vous avez rendus à l'armée dans la conquête de l'Égypte.

BONAPARTE. »

Le capitaine du génie Bertrand fut nommé chef de bataillon. Le général Andréossi, qui commandait les troupes de débarquement, fut signalé dans le rapport du général Bonaparte pour sa belle conduite.

Les Mameluks perdirent 300 de leurs plus braves cavaliers, tués, blessés ou prisonniers, 4 ou 500 fantassins ou hommes des équipages de leur flottille, neuf mauvaises pièces de canon de fer, sur affûts marins, qu'ils avaient mises en batteries à Chobrâkhyt, et toute leur flottille.

Dès ce moment, Mourad-Bey désespéra de son salut. Il comprit qu'il n'y avait pas égalité d'armes, que la bravoure n'était pas suffisante pour vaincre, et que l'infanterie n'était pas aussi méprisable qu'il se l'était imaginé jusqu'alors. Au fait, les dix mille Mameluks n'eussent pas craint d'attaquer

en plaine une armée de cinquante mille Ottomans. Ils répandirent au Caire mille bruits. Tout ce qu'ils voyaient, tout ce qu'ils avaient ouï raconter ou appris par leur propre expérience, bouleversait tellement leurs idées que cela les portait à croire au sortilège. Le sultan français était un sorcier qui tenait tous ses soldats liés par une grosse corde blanche, et, selon qu'il la tirait d'un côté ou d'un autre, ils allaient à droite ou à gauche, se remuant tout d'une pièce; ils le nommaient *le Père du feu*, pour exprimer la vivacité du feu, de la mitraille et de la fusillade de son infanterie.

Cependant les Arabes inquiétaient les marches, empêchaient les détachements de s'écarter; ce qui rendait les vivres très difficiles. Le général Zajonchek et le général Andréossy débarquèrent avec leurs brigades dans le Delta, et marchèrent parallèlement à l'armée, sur la rive droite, n'ayant ni Arabes ni ennemis à combattre; ils firent des vivres en abondance et en fournirent à l'armée. En peu de jours ils se procurèrent une centaine de chevaux; ce qui les mit à même de s'éclairer. La bataille de Chobrâkhyt fut glorieuse pour l'armée française; elle avait, il est vrai, vingt mille hommes et quarante-deux pièces de canon sur le champ de bataille, où son ennemi n'avait réellement que huit mille combattants; mais c'était la première fois qu'elle se trouvait vis-à-vis de cette belle et redoutable cavalerie (1).

La journée du 13 juillet avait fatigué l'armée.

(1) *Dictées de Napoléon à Sainte-Hélène.*

Elle avait fait sept grandes lieues, indépendamment des mouvements de la bataille. Le temps avait été fort chaud ; la marche, au travers des terres gercées, très difficile. La flottille ne pouvait pas appareiller avant neuf heures ; c'est à cette heure que s'élevait le vent du nord ; or il fallait marcher de concert afin de maintenir ses communications avec la rive droite et de s'appuyer réciproquement. L'armée partit fort tard le 14, et arriva à la nuit à Koum-Cheryk, à la prise d'eau d'un canal d'irrigation qui porte les eaux du Nil dans la province de Maryout. Les soldats trouvaient en abondance des pastèques ou melons d'eau, fruit extraordinairement rafraîchissant, et quoiqu'ils en mangeassent avec excès, ils n'éprouvèrent point d'inconvénient.

Le 15, l'armée campa à A'lqâm, village arabe ; elle arriva à Abou-Nochâbeh ; elle fit quatre lieues et demie. Là, le désert s'approchait fort du Nil. Le 17, elle campa à Ouârdâ, à l'ombre d'une forêt de palmiers. Elle reçut un convoi de vivres de la rive droite. Elle marchait à petites journées ; elle partait à deux heures du matin et était campée à neuf heures. La cause en était l'excessive chaleur, la difficulté de se procurer des vivres, l'incommodité des Arabes, qui obligeaient les colonnes à marcher doucement afin que tout le monde pût suivre, la nécessité d'attendre la flottille sur laquelle on plaçait les malades et les hommes fatigués ; ce qui dispensait d'occuper des points intermédiaires qui eussent affaibli l'armée. Enfin il fallait se trouver à toute heure en mesure de combattre, car on

recevait tous les jours des nouvelles des préparatifs formidables qui se faisaient au Caire. Les beys, les janissaires, les Arabes, les milices avaient quitté la ville et marchaient à la rencontre des infidèles.

Le général Zajonchek prit position où le Nil se divise en deux branches pour former le Delta, point dit *le Ventre de la Vache*. Les Hébreux, dans le désert de l'Égarement, regrettaient les marmites d'Égypte, pleines de viandes, d'oignons et toutes sortes de légumes dont ils pouvaient manger à satiété ; les Français ne cessaient d'appeler à grands cris les délices de l'Italie. Depuis quinze jours leur mécontentement avait été en augmentant : « ils comparaient ce peuple barbare qu'ils ne pouvaient pas entendre, les demeures de ces misérables fellahs, aussi abrutis que leurs buffles, ces arides plaines découvertes et sans ombre, ce Nil, chétif ruisseau qui charriait une eau sale et boueuse, enfin ces horribles hommes du désert, si laids, si féroces, et leurs femmes plus sales encore, aux plaines fleuries et abondantes de la Lombardie, au peuple sociable doux et éclairé des États vénitiens. Ils se plaignaient d'être dans un pays où ils ne pouvaient se procurer ni pain ni vin. On leur répondait que, loin d'être misérable, ce pays était le plus riche du monde ; qu'ils auraient du pain, du vin aussitôt qu'ils seraient au Caire ; que le pays où ils étaient avait été le grenier de Rome et était encore celui de Constantinople. Rien ne pouvait calmer des imaginations effarouchées. Quand *les Francs* racontaient les beautés et l'opulence du Caire, les soldats

répondaient tristement : « Vous nous avez dit la même chose de Damanhour ! Le Caire sera peut-être deux ou trois fois plus grand ; mais ce sera un ramassis de cabanes dépourvues de tout ce qui peut rendre la vie supportable (1). »

Le général Bonaparte s'approchait souvent de ses soldats ; il leur disait : « que le Nil, qui répondait si peu dans ce moment à sa réputation, commençait à grossir, et que bientôt il justifierait tout ce qu'ils en avaient ouï raconter ; qu'ils campaient sur des monceaux de blé, et que sous peu de jours, ils auraient des moulins et des fours ; que cette terre si nue, si monotone, si triste, sur laquelle ils marchaient avec tant de difficulté, serait bientôt couverte de moissons et de riches cultures qui leur représenteraient l'abondance et la fertilité des rives du Pô ; qu'ils avaient des lentilles, des fèves, des poules, des pigeons ; que leurs plaintes étaient exagérées ; que la chaleur était excessive, sans doute, mais serait supportable quand ils se trouveraient en repos et seraient organisés ; que, pendant les campagnes d'Italie, les marches, au mois de juillet et d'août, étaient aussi bien fatigantes. » Mais ces discours ne produisaient qu'un effet passager. Les généraux et les officiers murmuraient plus haut que les soldats. Ce genre de guerre était encore plus pénible pour eux, et contrastait davantage avec les commodités des palais et des casinos d'Italie. Napoléon l'a rappelé plus tard dans ses mémoires :

« L'armée était frappée d'une mélancolie vague

(1) *Dictees de Napoléon à Sainte-Hélène.*

que rien ne pouvait surmonter ; elle était attaquée du spleen ; plusieurs soldats se jetèrent dans le Nil pour y trouver une mort prompte. Tous les jours, après que les bivouacs étaient pris, le premier besoin des hommes était de se baigner. En sortant du Nil, les soldats commençaient à faire de la politique, à s'exaspérer, à se lamenter sur la fâcheuse position des choses. « Que sommes-nous venus faire ici ? Le Directoire nous a déportés ! » Quelquefois ils s'apitoyaient sur leurs chefs, qui bivouaquaient constamment sur les bords du Nil, étaient privés de tout comme le dernier soldat ; le dîner de l'état-major consistait souvent en un plat de lentilles. « C'est de lui qu'on voulait se défaire, disaient-ils ; mais au lieu de nous conduire ici, que ne nous faisait-il un signal, nous eussions chassé ses ennemis du palais, comme nous avons chassé les Clichyens (1). » S'étant aperçus que, partout où il y avait quelques traces d'antiquités, les

(1) Après le coup d'Etat extra-parlementaire du 9 thermidor (27 juillet 1794), il se forma à Paris un club politique d'hommes plus ou moins influents, aspirant malgré le vœu bien constaté de la nation à cette époque, au retour de la royauté légitime, et que le peuple qualifia de *monarchiens* ou *clichyens*. Ce dernier nom leur vint de ce qu'ils se réunissaient au bas de la rue de Clichy, dans une vieille maison appartenant à un vieux royaliste, qui offrit cette retraite mystérieuse à un groupe d'amis, dont le nombre s'accrut rapidement au point de former ce que, pendant les trois années 1795, 1796 et 1797, on appela le *Club de Clichy*. C'était un assemblage hétérogène de royalistes de toutes nuances, émigrés, mécontents, bourbonniens, orléanistes, absolutistes, modérés, constitutionnels à la façon anglaise. Dans le nombre figuraient le général Pichegru, Royer-Collard, Clausel de Coussergues, Hyde de Neuville, Camille Jordan, etc., etc., qui tous exerçaient une grande influence sur les deux Conseils des Cinq-Cents et des Anciens. De ce club émanaient de telles motions que le Directoire se décida le 18 fructidor (4 septembre 1797) à faire un coup d'Etat en déportant à Cayenne un grand nombre de Clichyens, et le club fut fermé. Néanmoins, ceux qui avaient échappé à la déportation ne se tinrent pas pour battus, et conspirèrent encore quand même, il ne fallut rien moins que l'arrivée de Bonaparte au pouvoir pour dissiper les derniers restes de ces conspirateurs permanents.

Le *Club du Manège* composé de patriotes luttant sans cesse contre le Directoire, ne survécut pas plus que les autres sociétés politiques au coup d'Etat du 18 brumaire.

savants s'y arrêtaient et faisaient des fouilles, ils supposèrent que c'étaient eux qui, pour chercher des antiquités, avaient conseillé l'expédition ; cela les indisposa contre eux. Ils appelaient les ânes des savants. Caffarelli était à la tête de la Commission. Ce brave général avait une jambe de bois. Il se donnait beaucoup de mouvement ; il parcourait les rangs pour prêcher le soldat. Il ne parlait que de la beauté du pays, des grands résultats de cette conquête. Quelquefois, après l'avoir entendu, les soldats murmuraient ; mais la gaieté française reprenait le dessus. « Pardi, lui dit un jour un grenadier, vous vous moquez de cela, mon général, vous qui avez un pied en France ! » Ce mot répété de bivouac en bivouac, fit rire tous les camps. Jamais cependant le soldat ne manqua aux membres de la Commission des arts, qu'au fond il respectait ; et, ce premier mouvement passé Caffarelli et les savants furent l'objet de son estime. L'industrie française venait aussi à l'aide des circonstances. Les uns broyaient le blé pour se procurer de la farine, les autres en faisaient d'abord rôtir le grain dans une poêle, et ainsi rôti, le faisaient bouillir, et en obtenaient une nourriture saine et abondante. »

Le 19 juillet, l'armée arriva à Omm-Dynâr, vis-à-vis de la pointe du Delta et à cinq lieues du Caire. Elle aperçut pour la première fois les Pyramides. Toutes les lunettes furent braquées sur ces plus grands et ces plus anciens monuments qui soient sortis de la main des hommes. Les trois Pyramides bordaient l'horizon du désert. Elles paraissaient

comme trois énormes rochers ; mais, en les regardant avec attention, la régularité des arêtes décelait des hommes. On apercevait aussi la mosquée du Mòqattam. Au pied, était le Caire.

L'armée séjourna le 20, et reçut l'ordre de se préparer à la bataille.

L'ennemi avait pris position sur la rive gauche du Nil, vis-à-vis le Caire, entre Embâbeh et les Pyramides. Il était nombreux en infanterie et en cavalerie. Une flottille considérable, parmi laquelle il y avait une frégate, protégeait son camp. La flottille française était restée en arrière ; elle était d'ailleurs fort inférieure en nombre. Le Nil étant très bas, il fallut renoncer aux secours de toute espèce qu'elle portait et aux services qu'elle pouvait rendre. Les Mameluks, les agas, les marins, fiers de leur nombre et de la belle position qu'ils occupaient, encouragés par les regards de leurs pères, de leurs mères, de leurs femmes, de leurs enfants, étaient pleins d'ardeur et de confiance. Ils disaient « qu'au pied de ces Pyramides, bâties par leurs ancêtres, les Français trouveraient leurs tombeaux et finiraient leur destin. »

De son côté, le général Bonaparte, parcourant le front de son armée et montrant du doigt les Pyramides prononça cette courte harangue : *Soldats, quarante siècles vous regardent.*

Le 21, à deux heures du matin, l'armée se mit en marche. Au jour, elle rencontra une avant-garde de Mameluks, qui disparut après avoir essuyé quelques coups de canon. A huit heures, les

soldats poussèrent mille cris de joie à la vue des quatre cents minarets du Caire. Il leur fut donc prouvé qu'il existait une grande ville qui ne pouvait pas être comparée à ce qu'ils avaient vu depuis qu'ils étaient débarqués. A neuf heures, ils découvrirent la ligne de bataille de l'armée ennemie. La droite, composée de vingt mille janissaires, Arabes et milices du Caire, était dans un camp retranché en avant du village d'Embâbeh, sur la rive gauche du Nil, vis-à-vis Boulaq, ce camp retranché était armé de quarante pièces de canon. Le centre et la gauche étaient formés par un corps de cavalerie de douze mille Mameluks, agas, cheiks et autres notables de l'Égypte, tous à cheval et ayant chacun trois ou quatre hommes à pied pour le servir; ce qui formait une ligne de cinquante mille hommes. La gauche était formée par huit mille Arabes-Bédouins à cheval, et s'appuyait aux Pyramides. Cette ligne avait une étendue de trois lieues. Le Nil, d'Embâbeh à Boulaq et au Vieux-Caire, était à peine suffisant pour contenir la flottille, dont les mâts apparaissaient comme une forêt. Elle était de trois cents voiles. La rive droite était couverte de toute la population du Caire, hommes, femmes et enfants, qui étaient accourus pour voir cette bataille, d'où allait dépendre leur sort. Ils y attachaient d'autant plus d'importance que, vaincus, ils deviendraient esclaves de ces infidèles.

L'armée française prit le même ordre de bataille dont elle s'était si bien trouvée à Chobrâkhyt, mais

parallèlement au Nil, parce que l'ennemi en était maître. Les officiers d'état-major reconnurent le camp retranché. Il consistait en de simples boyaux qui pouvaient être de quelques effets contre la cavalerie, mais étaient nuls contre l'infanterie; le travail était mal tracé, à peine ébauché; il avait été commencé depuis deux jours seulement. L'artillerie était de fer, sur affûts marins; elle était fixe et ne pouvait pas se remuer. L'infanterie paraissait mal en ordre et incapable de se battre en plaine. Son projet était de se battre derrière ses retranchements. Elle était peu redoutable, ainsi que les Arabes, si nuls un jour de bataille. Le corps des Mameluks était seul à craindre, mais hors d'état de résister. Desaix en tête, marchant par la droite, passa à deux portées de canon du camp retranché, lui prêtant le flanc gauche, et se porta sur le centre de la ligne des Mameluks. Reynier, Dugua, Vial et Bon, le suivirent à distance. Un village se trouvait vis-à-vis du point de la ligne ennemie qu'on voulait percer; c'était le point de direction. Il y avait une demi-heure que l'armée s'avancait dans cet ordre et dans le plus grand silence, lorsque Mourad-Bey, qui commandait en chef, devina l'intention du général français, quoiqu'il n'eut aucune expérience des manœuvres des batailles. La nature l'avait doué d'un grand caractère, d'un brillant courage et d'un coup d'œil pénétrant. Il saisit la bataille avec une habileté qui aurait honoré le général le plus consommé. Il sentit qu'il était perdu s'il laissait l'armée française achever son mouvement, et qu'avec sa

nombreuse cavalerie il devait attaquer l'infanterie pendant qu'elle était en marche. Il partit comme l'éclair avec sept ou huit mille chevaux, passa entre la division Desaix et celle de Reynier, et les enveloppa.

Ce mouvement se fit avec une telle rapidité, qu'on craignit un moment que le général Desaix n'eut pas le temps de se mettre en position ; son artillerie était embarrassée au passage d'un bois de palmiers. Mais les premiers Mameluks qui arrivèrent sur lui étaient peu nombreux. Une décharge en jeta la moitié par terre. Le général Desaix eut le temps de former son carré. La mitraille et la fusillade s'engagèrent sur les quatre côtés. Le général Reynier ne tarda pas à prendre position et à commencer le feu de tous côtés. La division Dugua, où était le général en chef, changea de direction et se porta entre le Nil et le général Desaix, coupant par cette manœuvre, l'ennemi du camp d'Embâbeh et lui barrant la rivière ; elle se trouva bientôt à portée de commencer la canonade sur la queue des Mameluks. Quarante-cinq à cinquante hommes des plus braves, beys, kachefs, Mameluks moururent dans les carrés ; le champ de bataille fut couvert de leurs morts et de leurs blessés. Ils s'obstinèrent pendant une demi-heure à caracoler à portée de mitraille, passant d'un intervalle à l'autre, au milieu de la poussière, des chevaux, de la fumée, de la fusillade et des cris des mourants. Mais enfin, ne gagnant rien, ils s'éloignèrent et se mirent hors de portée. Mourad-

Bey, avec 3.000 chevaux, opéra sa retraite sur Gyzeh, route de la haute Égypte. Le reste, se trouvant sur les derrières des carrés, appuya sur le camp retranché, au moment où la division l'aborda. Le général Rampon, avec deux bataillons, occupa un fossé et une digue qui interceptaient la communication avec Embâbeh et Gyzeh.

La cavalerie qui se trouvait dans le camp, étant repoussée par la division Bon, voulut regagner Gyzeh ; mais, arrêtée par Rampon et par la division Dugua, qui l'appuyait, elle hésita, flotta plusieurs fois, et enfin, par un mouvement naturel, s'appuya sur la ligne de moindre résistance, et se jeta dans le Nil, qui en engloutit plusieurs milliers. Aucun ne put gagner l'autre rive. Le camp retranché ne fit aucune résistance. L'infanterie, voyant la déroute de la cavalerie, abandonna le combat, se jeta dans de petites barques ou à la nage. Le plus grand nombre descendit le Nil, le long de la rive gauche, et se sauva dans la campagne, à la faveur de la nuit. Les canons, les chameaux, les bagages, tombèrent au pouvoir des Français.

Mourad-Bey avait fourni plusieurs charges, dans l'espoir de rouvrir la communication avec son camp et de lui faciliter la retraite. Toutes ces charges manquèrent. A la nuit, il opéra sa retraite, et donna le signal par l'incendie de la flotte. Le Nil fut sur-le-champ couvert de feu. Sur ces navires étaient les richesses de l'Égypte, qui périrent, au grand regret de l'armée. De 12.000 Mameluks, 3.000 seulement, avec Mourad-Bey, se retirèrent

dans la haute Égypte ; 1.200 qui étaient restés pour contenir le Caire avec Ibrahim-Bey, firent depuis leur retraite sur la Syrie ; 7.000 périrent dans cette bataille si fatale à cette brave milice, qui ne s'en releva jamais. Les cadavres des Mameluks portèrent, en peu de jours, à Damiette, à Rosette et dans les villages de la basse Égypte la nouvelle de la victoire de l'armée française. Les Arabes, suivant leur coutume, voyant la bataille perdue, s'éloignèrent et se dispersèrent dans le désert. Si la flottille française eût pu arriver, la journée eût été plus décisive. Elle eut fait des prisonniers, elle eût sauvé des bagages. Elle avait entendu toute la journée la canonnade de la bataille. Le vent du nord, qui soufflait, en amortissait le bruit ; mais, sur le soir, comme il s'était calmé, le bruit du canon devint plus fort, le feu parut s'approcher. Les équipages crurent que la bataille était perdue. Ils ne furent détrompés que par le nombre de cadavres que le Nil charriait. La perte de l'armée française fut de 300 hommes, tués ou blessés ; celle de l'ennemi, en tués, blessés, noyés ou prisonniers, se monta à 10.000 Mameluks, Arabes, janissaires ; Mourad-Bey, lui-même, avait été blessé à la joue d'un coup de sabre.

« .... L'artillerie s'est spécialement distinguée. Je vous demande le grade de général de division, pour le général de brigade Dommartin. J'ai promu au grade de général de brigade le chef de brigade Destaing, commandant la 1<sup>re</sup> demi-brigade. Le général Zajonchek s'est fort bien conduit dans plusieurs missions importantes que je lui ai confiées. L'ordonnateur en chef Sucy s'était embarqué sur la

flottille du Nil, pour être à portée de faire passer des vivres au Delta ; voyant que je redoublais de marche, et désirant être à mes côtés le jour de la bataille, il se jeta dans une chaloupe canonnière, et, malgré les périls qu'il avait à courir, il se sépara de la flottille. Sa chaloupe échoua. Il fut assailli par une grande quantité d'ennemis ; il montra le plus grand courage. Blessé très dangereusement au bras, il parvint par son exemple, à ranimer l'équipage et à tirer la chaloupe du mauvais pas où elle s'était engagée...

Je vous prie de faire payer une gratification de 1.200 francs à la femme du citoyen Larrey, chirurgien en chef de l'armée. Il nous a rendu au milieu du désert, les plus grands services par son activité et son zèle. C'est l'officier de santé que je connaisse le plus fait pour être à la tête des ambulances d'une armée (1). »

Le quartier général arriva à Gyzeh à neuf heures du soir. Il n'était resté aucun esclave à la belle maison de campagne de Mourad-Bey. Rien de sa distribution intérieure ne ressemblait aux palais de l'Europe. Cependant les officiers virent avec plaisir une maison bien meublée, des divans des plus belles soieries de Lyon ornées de franges d'or, des vestiges du luxe et des arts d'Europe. Le jardin était rempli des plus beaux arbres, mais il n'était percé d'aucune allée. Un grand berceau couvert de vignes et chargé des plus excellents raisins fut une ressource précieuse. Le bruit s'en répandit dans le camp, qui accourut en masse ; la vendange fut bientôt faite.

Les divisions qui avaient pris le camp d'Embàbeh étaient dans l'abondance ; on y avait trouvé de nombreuses provisions de bouches, des cantines pleines de confitures et de sucreries ; tous les

(1) Lettre de Bonaparte au Directoire (24 juillet 1798).

bagages des beys et des kâchefs, les tapis, les porcelaines, l'argenterie ; l'espoir d'un riche butin avait ranimé les forces des soldats et la plupart repêchaient les cadavres ennemis noyés dans le fleuve. Les sommes d'argent considérables que les Mameluks avaient la coutume de porter sur eux, (deux ou trois cents pièces d'or), leurs vêtements magnifiques, leurs armes précieuses garnies d'or et d'argent, ornées de belles ciselures, encourageaient les troupes à cette recherche. On mettait à l'encan les dépouilles conquises dans le combat : le champ de bataille était devenu un marché. Au milieu des cadavres, on vendait des chevaux, des armes, des vêtements, des selles, des housses, etc. Il régnait une joie bruyante ; les uns mangeaient et buvaient ; d'autres se paraient de turbans et de pelisses ; on ne songeait plus aux souffrances que l'on venait d'endurer ; bref, suivant le mot de Bonaparte, les soldats se réconcilièrent avec l'Égypte.

Pendant toute la nuit, au travers des tourbillons de flammes des trois cents bâtiments égyptiens en feu, se dessinaient les minarets du Caire. La lueur se réfléchissait jusque sur les parois des Pyramides. Pendant les jours qui suivirent la bataille, les soldats furent occupés à pêcher les cadavres ; beaucoup avaient deux cents ou trois cents pièces d'or sur eux.

À la pointe du jour, la division Vial passa dans l'île de Roudah, mit un bataillon dans le meqyâs. Les tirailleurs franchirent le canal et se logèrent

dans la maison de campagne d'Ibrahim-Bey. Le vent du nord soufflait avec force ; cependant la flottille n'arrivait pas. Le chef de division Perrée fit enfin connaître qu'on ne devait plus compter sur lui ; que les bâtimens étaient échoués ; qu'il ne pourrait arriver que quand le Nil aurait monté d'un pied. Cette *contrariété était extrême*, car le général Bonaparte supposait que l'armée conduite par Ibrahim, se ralliait sous les murs du Caire et qu'il serait besoin de livrer une seconde bataille avant de pénétrer dans cette ville. Il en fut autrement.

Le retour d'Ibrahim dans la ville du Caire, et la nouvelle du désastre éprouvé sur la rive gauche du fleuve, avaient rempli cette capitale de terreur et de confusion. Les beys et les Mameluks qui l'accompagnaient, ceux qui avaient réussi à traverser le Nil à la nage, et tous les partisans de ces dominateurs de l'Égypte, croyant voir arriver les Français à chaque instant sur leurs traces, quittèrent la ville dans la nuit et se dirigèrent sur Belbeys, capitale de la province de Charqyeh, à quelques journées du Caire. Ibrahim sut persuader au pacha d'Égypte, Seid Abou-Bekr, qu'il était dans son propre intérêt de fuir avec lui sans attendre les vainqueurs, qui ne respecteraient pas plus le représentant du Grand Seigneur que les Mameluks. Ce pacha, homme faible et crédule, auquel les beys avaient peut-être dérobé la connaissance de la proclamation adressée par le général Bonaparte (1)

(1) Au moment du débarquement à Alexandrie, le général Bonaparte lui avait écrit pour l'engager à se rallier. (V. page 82).

au peuple d'Égypte, se détermina à suivre les Mameluks dans leur retraite sur Belbeys, en laissant toutefois son lieutenant ou kiàya dans le château du Caire, pour observer les démarches ultérieures des Français et lui en rendre compte. Alors le peuple du Caire se dit que puisque les chefs s'en vont, le danger est proche. La nuit venue, on se précipite vers les portes de la ville qui regardent l'orient : les marchands abandonnent leurs riches magasins ; les grands oublient qu'ils ont des parents, des amis, des serviteurs, et ne songent qu'à sauver leur tête ; ils s'enfuient, les uns vers le Sayd, les autres vers le désert. En vue de Gyzeh, Mourad a fait mettre le feu à un navire chargé de munitions, qu'il a craint de voir tomber au pouvoir de l'ennemi ; un autre navire incendié par les marins tures, brûle encore dans le port d'Embâbeh. Des murs du Caire, on voit au nord et à l'occident les sinistres lueurs de l'incendie ; on dit que les Franes dévastent Gyzeh, qu'ils ont traversé le Nil, et que Boulâq est en flammes. On ajoute même que l'avant-garde des ennemis du Prophète vient d'arriver aux Portes-de-Fer ; qu'elle massacre les vieillards, enlève les femmes, pille et incendie les maisons. Ces nouvelles, rapidement répandues, causent une telle épouvante, que de toutes parts des clameurs s'élèvent, et que les habitants, suivant l'exemple des chérifs et des cheiks, quittent leurs toits condamnés aux flammes, emportant avec eux tout ce qu'ils peuvent dérober à l'ennemi : les rues du Caire sont pleines de ces malheureux qui, pour

la plupart dépourvus de monture, courent vers le désert aussi vite qu'ils peuvent, et traînent avec eux des troupeaux de femmes et d'enfants nus. A peine ont-ils passé les portes de la ville, que les Arabes s'élancent sur ces tristes convois, enlèvent le butin, déshonorent les femmes, égorgent sans pitié tout ce qui leur résiste. « Cette nuit, dit une relation égyptienne, n'avait jamais rien vu de semblable depuis que le Caire existait. L'oreille entend raconter des choses que les yeux n'ont jamais vues. »

Une partie des maisons des beys et des principaux Mameluks furent pillées et dévastées. On mit le feu aux palais de Mourad et d'Ibrahim. Une troupe de ces dévastateurs eût même l'intention de pénétrer dans le quartier de la ville habitée par les Francs ou Européens, mais ceux-ci se barricadèrent et prirent de telles précautions, que les agresseurs furent contenus jusqu'à l'arrivée des troupes françaises.

Ces négociants européens eurent l'heureuse inspiration de représenter au kiàya du pacha qu'il se concilierait la bienveillance du général français, si, dans la situation actuelle de la ville du Caire, il se mettait lui-même à la tête des affaires et entraît en pourparlers avec le vainqueur des Mameluks, pour la reddition de cette capitale de l'Égypte. Le kiàya, dont la position était singulièrement critique, et qui n'avait d'ailleurs aucun moyen de résistance ou de fuite à sa disposition, se laissa facilement persuader; quelques-uns d'entre ces négoc-

cians s'offrirent pour être ses agents auprès du général en chef, et s'embarquèrent à Boulâq, à l'effet de venir trouver Bonaparte à son quartier général de Gyzeh. Ils y arrivèrent dans l'après-midi. Ils n'adressèrent au général que cette question énoncée en peu de mots : « Que voulez-vous ? » Bonaparte leur répondit de faire venir les grands et les cheiks, de leur offrir le secours des armées françaises contre les maîtres, les oppresseurs de l'Égypte. L'accueil que leur fit le général en chef leur donna pleine confiance dans la clémence du vainqueur. Après les avoir entendus, le général Bonaparte expédia de suite l'adjudant général Beauvais au général Bon, à Embâbeh, pour lui ordonner de détacher le chef de la 32<sup>e</sup> demi-brigade, Dupuy, nommé le jour même général de brigade, avec les compagnies de grenadiers, pour se rendre au Caire comme commandant d'armes et prendre possession de la ville.

Dès son arrivée à la citadelle, le général Dupuy fit afficher la proclamation suivante datée du quartier général de Gyzeh, le 4 thermidor an VI (22 juillet 1798) :

Peuple du Caire, je suis content de votre conduite ; vous avez bien fait de ne pas prendre parti contre moi.

Je suis venu pour détruire la race des Mameluks, protéger le commerce et les naturels du pays.

Que tous ceux qui ont peur se tranquillisent ; que ceux qui se sont éloignés rentrent dans leurs maisons ; que la prière ait lieu aujourd'hui comme à l'ordinaire, comme je veux qu'elle continue toujours. Ne craignez rien pour vos familles, vos maisons, vos propriétés et surtout pour la religion des prophètes que j'aime.

Comme il est urgent qu'il y ait des hommes chargés de

la police, afin que la tranquillité ne soit pas troublée, il y aura un divan composé de sept personnes, qui se réuniront à la Mosquée de Ver; il y en aura toujours deux près du commandant de la place, et quatre seront occupés à maintenir la tranquillité publique et à veiller à la police (1).

Cette proclamation et les paroles rapportées par la députation furent accueillies dans la ville avec la plus vive allégresse. Aussitôt les cheiks Mustapha-Savi, Suleyman-el-Gayouni et d'autres chefs civils ou militaires se rendirent au camp de Gyzeh. Bonaparte leur demanda s'ils étaient les grands cheiks; ils dirent que les grands cheiks avaient pris la fuite à la nouvelle du désastre d'Embâbeh. Bonaparte ayant refusé de traiter avec eux, les chargea de porter des paroles de paix aux fugitifs. Quelques-uns d'entre ceux-ci, mais en petit nombre, se rendirent au Caire : quand ils y rentrèrent, un triste spectacle s'offrit à leurs regards; la populace, maîtresse de la ville, poussait des cris furieux contre les chefs devant lesquels elle se prosternait la veille avec une religieuse terreur.

Les négociations se continuèrent le 23 et le 24; Bonaparte fit accompagner les chefs qui étaient venus offrir leur soumission par deux compagnies d'élite. Puis il écrivit au Pacha du Caire :

L'intention de la République Française, en occupant l'Égypte, a été d'en chasser les Mameluks, qui étaient à la fois rebelles à la Porte et ennemis déclarés du Gouvernement français.

Aujourd'hui qu'elle s'en trouve maîtresse par la victoire signalée que son armée a remportée, son intention est de

(1) Collection Napoléon.

conserver au Pacha du Grand Seigneur ses revenus et son existence.

Je vous prie d'assurer la Porte qu'elle n'éprouvera aucune espèce de perte, et que je veillerai à ce qu'elle continue à percevoir le même tribut qui lui était ci-devant payé (1).

BONAPARTE.

Pendant ces deux journées du 23 et du 24, tout ce que le Caire avait de distingué passa le Nil et se rendit à Gyzeh pour voir le sultan El-Kébir (sultan *le Grand*, nom donné par les Arabes au général Bonaparte), et lui faire sa soumission. Le général Bonaparte n'oublia rien de ce qui pouvait les rassurer, leur inspirer de la confiance et des sentiments favorables (2). Mais, avant d'établir son quartier général au Caire, il prit les plus grandes précautions pour assurer les positions de l'armée et ses communications : Desaix reçut l'ordre de se rendre avec sa division à deux lieues en avant de Gyzeh en suivant les bords du Nil, à l'effet d'établir sur ce point un camp retranché, et une batterie destinée à dominer la navigation du fleuve; celle de Dugua partait le 24 à la pointe du jour, avec une avant-garde et de l'artillerie pour les Pyramides afin d'y établir une redoute à l'abri de toute attaque de la part des Arabes. Il prescrivit encore que l'enceinte de Gyzeh contiendrait : le dépôt du grand parc

(1) 23 juillet 1798. Collection Napoléon.

(2) Il était parfaitement secondé par son interprète le citoyen Venture, qui avait passé quarante ans à Constantinople et dans différents pays musulmans. C'était le premier orientaliste d'Europe; il rendait tous ses discours avec élégance, facilité, et de manière à produire l'effet convenable. Venture de Paradis (Jean-Michel de), était né à Marseille en 1742. Il occupait la chaire de langue turque, à Paris, lorsque Bonaparte l'emmena avec lui en Egypte. Atteint de la dysenterie pendant le siège de Saint-Jean-d'Acre, il succomba lors de la retraite de l'armée.

d'artillerie, le dépôt du génie, les ateliers de construction de cartouches et d'artifice, celui de la réparation d'armes, le dépôt de boulangerie, avec six fours, un parc pour les bestiaux, des emplacements pour les différentes branches de l'administration, et un hôpital de cent lits. De Rosette il fit acheter sur-le-champ pour être mis à la disposition de l'ordonnateur de l'armée navale : quatorze cents quintaux de riz, quinze cents quintaux de bois, cent quintaux de tabacs et deux cents moutons. Il fit partir pour Rosette une chaloupe canonnière et cinquante djerms toutes chargées de blé.

Le 25 juillet, le général en chef fit son entrée dans le Caire, descendit à la maison d'Elfy-Bey, située sur la place Ezbekyeh, à une extrémité de la ville. Elle avait un très beau jardin, et communiquait par la campagne, avec Boulâq et le Vieux-Caire. — A peine installé avec son état-major, ses premiers instants furent employés aux malades et blessés et à la façon de bien assurer la subsistance des troupes.

Un ordre prescrivit d'établir en moins de huit jours : un hôpital pour deux cents malades à Boulâq ; un au Vieux-Caire pour deux cents malades ; un à Gyzeh, pour cent, un au Caire pour cent.

A Gyzeh, un four, une boulangerie et un magasin de chaque administration ; à Boulâq, six fours et une boulangerie ; au Vieux-Caire, trois fours et une boulangerie ; au Grand-Caire, trois fours et une boulangerie, et il fut expressément ordonné que le

pain du soldat sera sans aucune espèce de mélange (1).

Puis, pour protéger les populations et donner toute confiance aux vaincus, il fit écrire aux caravanes de venir sans inquiétude et l'embargo mis sur les bâtiments turcs d'Alexandrie fut levé afin de laisser libre cours au commerce ordinaire (2); par une proclamation il exhorta les Arabes « à bien se comporter et à ne pas faire la guerre aux Français et fit part au peuple des vues bienfaisantes que nous avons à son égard (3). » Un corps de troupes turques, composé de cinq compagnies de soixante-cinq hommes, fut formé immédiatement pour être employé sous les ordres du général Dupuy. Les femmes des beys et des Mameluks, errant aux environs du Caire furent autorisées à rentrer en possession de leurs propriétés.

« Le général en chef, considérant que les femmes des beys et des Mameluks, errant aux environs du Caire, deviennent la proie des Arabes, et mû par la compassion, ce premier sentiment qui doit animer l'homme, autorise toutes les femmes des beys et des Mameluks, à rentrer en ville, dans les maisons qui sont leur propriété, et leur promet sûreté (4). »

Rassurés sur leur personne et leurs propriétés, les habitants le furent bientôt sur l'article si essentiel de leur religion. Du reste Bonaparte se hâta d'employer la politique qu'il avait déjà suivie à

(1), (2), (3), (4) Tous ces ordres furent signés dans la journée du 25 juillet. (Correspondance de Napoléon).

Alexandrie, et qui devait lui attacher le pays. Il visita les ulemas et les grands cheiks, les flatta, leur fit espérer le rétablissement de la domination arabe, leur promit la conservation de leur culte et de leurs coutumes, et réussit complètement à les gagner par un mélange de caresses adroites et de paroles imposantes empreintes d'une grandeur orientale. L'essentiel était d'obtenir des cheiks de la mosquée de Jemil-Azar une déclaration en faveur des Français. C'était comme un bref du Pape chez les Chrétiens. Bonaparte y déploya tout ce qu'il avait d'adresse, et il y réussit complètement. Les grands cheiks firent la déclaration désirée, et engagèrent les Égyptiens à se soumettre à l'envoyé de Dieu, qui respectait le Prophète, et qui venait venger ses enfants de la tyrannie des Mameluks. Enfin il confirma les grands cheiks dans tous leurs villages, dans tous leurs privilèges, et les environna d'une plus haute considération que celle dont ils avaient joui jusqu'alors ; c'est d'eux qu'il se servit en formant un divan comme il avait fait à Alexandrie pour le gouvernement du pays :

Quartier général, au Caire, 7 thermidor an VI (25 juillet 1798).

Bonaparte, membre de l'Institut national, général en chef, ordonne :

1<sup>o</sup> Le Caire sera gouverné par un divan composé de neuf personnes.

2<sup>o</sup> Les cheiks El-Sâdât, El-Cherqàouy, El-Saouy, El-Bekry, El-Fayoumy, El-Arichy, Moussa-Sirsy, le bakin El-Aschraf Seid-Omar, Mohammed el-Emir, se rendront ce soir, à cinq heures, dans la maison du kiàya El-Chaouhied.

Ils composeront le divan.

Ils nommeront un d'entre eux pour président, un secrétaire pris hors de leur sein, et deux secrétaires interprètes sachant le français et l'arabe.

Ils nommeront deux agas pour la police.

Ils nommeront une commission de trois pour surveiller les marchés et approvisionnements de la ville.

Ils nommeront une commission de trois chargée de faire enterrer tous les morts qui se trouveraient au Caire et à deux lieues aux environs.

3<sup>o</sup> Le divan sera assemblé tous les jours à midi, et il y aura perpétuellement trois membres qui seront en permanence.

4<sup>o</sup> Il y aura à la porte du divan une garde française et une turque.

5<sup>o</sup> Le général Berthier et le commandant de la place se rendront ce soir, à cinq heures, au divan, pour l'installer et faire prêter à ses membres le serment de ne rien faire contre les intérêts de l'armée (1).

BONAPARTE.

Ce divan ou conseil municipal devait servir par une bonne direction, à gagner l'esprit des Égyptiens, en les consultant, et à s'instruire par eux de tous les détails de l'administration intérieure. Ce divan nomma le gouverneur de la ville, le chef des troupes indigènes, le trésorier, les conseillers et le président du divan ; presque tous les choix se portèrent sur des notables de la cité qui avaient souffert de la tyrannie des Mameluks. Les scellés furent mis sur les maisons des cheiks fugitifs, et les mesures les plus sévères furent adoptées pour arrêter le pillage ; dans son projet de succéder aux droits des Mameluks, on fit saisir leurs propriétés et on continua au profit de l'armée française la perception des droits établis précédemment. Partout dans les

(1) Archives du Dépôt de la guerre. Correspondance, pièce 2837.

provinces déjà occupées, tous les chevaux de selle furent réquisitionnés pour remonter les corps de cavalerie venus de France sans leur monture, les détenteurs en étaient indemnisés (1).

L'administration des provinces fut organisée conformément aux avis exprimés par le divan du Caire, auquel le général en chef adressa plusieurs questions sur la formation, la composition et les appointements des divers provinciaux, sur les successions, sur la manière de rendre la justice, sur les propriétés et les impositions (2). Les réponses du divan furent pleines de sagacité, rappelèrent les lois et les usages qui régissaient l'Égypte, et satisfirent complètement le général en chef. En conséquence il ordonna :

ARTICLE 1<sup>er</sup>. — Il y aura dans chaque province de l'Égypte un divan composé de sept personnes, chargées de veiller aux intérêts de la province, de se faire part de toutes les plaintes qu'il pourrait y avoir, d'empêcher la guerre que les villages se font entre eux, de surveiller les mauvais sujets, de les châtier, en demandant la force au commandant français, d'éclairer le peuple toutes les fois que cela sera nécessaire.

ART. 2. — Il y aura dans chaque province un aga des janissaires, qui se tiendra toujours avec le commandant français; il aura avec lui une garde de soixante hommes du pays, armés, avec lesquels il se portera partout où il sera nécessaire pour maintenir le bon ordre et faire rentrer chacun dans l'obéissance et la tranquillité.

ART. 3. — Il y aura dans chaque province un intendant chargé de la perception du myry, de la perception du feddân et de tous les revenus appartenant ci-devant aux Mameluks

(1) « On prendra et tiendra note de tous ceux qui donnent des chevaux, afin qu'on puisse les indemniser, et on leur en fera donner un reçu. » (Ordres divers du général en chef datés des 25, 26, 27 juillet).

(2) Questions adressées au divan général d'Égypte par le général en chef. Quartier général au Caire (27 juillet).

et qui appartiennent aujourd'hui à la République ; il aura sous lui le nombre d'agents nécessaires.

ART. 4. — Il y aura auprès dudit intendant un agent français tant pour correspondre avec l'administration des finances que pour faire exécuter tous les ordres qu'il pourrait recevoir, et se trouver toujours au fait de l'administration (1).

BONAPARTE.

Le général en chef prescrivit également que tous les propriétaires d'Égypte seraient confirmés dans leurs propriétés ; que les fondations pieuses affectées aux mosquées seraient conservées ; que toutes les transactions civiles et commerciales continueraient à avoir lieu, et que la justice continuerait à être administrée comme par le passé.

(1) Ordre du 27 juillet 1798. Correspondance, pièce 2858.

---

## V

Combat d'El-Khânqah (2 août). — Bonaparte quitte le Caire (7 août) pour combattre Ibrahim-Bey; son entrée à Belbeys (9 août). — Combat de Sâlheyeh (10 août); Ibrahim-Bey est chassé de l'Égypte. — Commandement et organisation du nouveau territoire conquis. — En route, Bonaparte reçoit la nouvelle du désastre de l'escadre à Aboukir; il rentre au Caire (15 août). — Récit du combat naval d'Aboukir. — Brueys est tué sur son banc de quart; mort héroïque de Du Petit-Thouars; Casabianca et son jeune fils périssent dans l'explosion de *l'Orient*. — Lettres de Bonaparte au Directoire, à la veuve de l'amiral Brueys, au contre-amiral Thevenard. — Ganteaume est nommé contre-amiral et commandant en chef de la marine de l'Armée (15 août).

Il ne suffisait pas de donner à la ville du Caire et aux provinces soumises une organisation civile et militaire; il importait pour conserver notre conquête d'achever la ruine des Mameluks, de soumettre les provinces où les agents du Pacha rassemblaient des forces et se préparaient à de nouveaux combats. Kleber était à Alexandrie; Menou occupait Rosette. Du quartier général de Gyzeh, Bonaparte avait envoyé Desaix à Terseh, dans le Fayoum, pour observer et contenir Mourad auquel il avait fait, d'autre part, proposer un traité de paix et d'alliance (1); en venant au Caire,

(1) Bonaparte avait donné au citoyen Rosetti, consul d'Autriche à Alexandrie, les pleins pouvoirs pour négocier avec Mourad-Bey. (Correspondance de Napoléon, Lettres du 1<sup>er</sup> Août 1798).

il avait laissé Belliard à Gyzeh ; Vial fut envoyé à Damiette et les troupes qu'il commandait furent réparties, tant dans cette dernière ville que sur les bords de la branche orientale du Nil, jusqu'à la mer ; le général Verdier, avec une des brigades de la division Kleber, s'était dirigé de Gyzeh aux Grandes Pyramides pour y protéger la construction d'une redoute étoilée pouvant contenir cent hommes et deux pièces de canon. Kleber reçut l'ordre d'envoyer le général Dumuy avec une colonne de cinq cents à six cents hommes et une pièce d'artillerie prendre le commandement de la province de Bahyreh et de protéger la navigation du Nil ; le général Zajonchek fut nommé gouverneur de la province de Menout ; Murat gouverneur de celle de Qelyoub ; Fugière de la province de Gharbyeh ; tous avaient pour instruction de désarmer les habitants, de requérir des chevaux pour la cavalerie, de bâtir des fours pour cuire le pain, d'établir des hôpitaux, d'activer le travail des commissions pour l'inventaire des biens appartenant aux Mameluks, d'étudier et de faire connaître l'espèce des habitants, la population et les ressources pécuniaires des provinces, d'y répandre des proclamations, et enfin d'en faire lever, aussi bien que possible, le plan par les officiers du génie ou de l'état-major. Afin de contenir les ennemis de l'armée, le général en chef recommandait à ses lieutenants la plus grande sévérité. « Il faut, écrivait-il, prendre avec ces peuples le ton nécessaire pour qu'ils obéissent ; et pour eux, obéir, c'est craindre. »

Ibrahim-Bey s'était retiré à Belbeys, d'où il cherchait à soulever les fellahs du Delta, et où il attendait le retour de la caravane de la Mecque, dans l'intention de rallier à lui les Mameluks, et de profiter de ce renfort pour exécuter contre les Français un plan d'attaque combiné avec Mourad-Bey et les Arabes. Comme ce voisinage était dangereux, le général en chef donna le 1<sup>er</sup> août l'ordre au général Leclerc de se rendre sur la route de Belbeys, depuis environ trois à cinq lieues en avant de la place du Caire afin d'éclairer tout ce qui pourrait revenir au Caire, soit par la route de Belbeys, soit par celle de Suez. Il devait aussi faire parvenir au général en chef toutes les nouvelles dont il aurait connaissance, soit venant de la caravane, d'Ibrahim-Bey ou de la Syrie. Le lendemain, 2 août, Leclerc fut attaqué à El-Khânqah par quatre cents Mameluks et Arabes que plusieurs décharges d'artillerie mirent en fuite; mais les fellahs soulevés se représentaient constamment et harcelaient les avant-postes. La situation pouvait devenir critique; le général en chef résolut d'en finir avec Ibrahim-Bey. Le 7 août il laissa au général Desaix le commandement du Caire et partit avec les divisions Lannes (1) et Dugua; l'armée se réunit le 8 à l'avant-poste du général Leclerc, et bivouaqua le 9 à Belbeys. Ibrahim-Bey n'avait pas cru prudent de l'attendre et s'était retiré vers Sâlheyeh :

Nous marchâmes à grandes journées sur la Syrie, poussant toujours devant nous Ibrahim-Bey et l'armée qu'il

(1) Lannes avait pris le commandement de la division Menou.

commandait. Avant d'arriver à Belbeys, nous délivrâmes une partie de la caravane de la Mecque, que les Arabes avaient enlevée et conduisaient dans le désert, où ils étaient déjà enfoncés de deux lieues. Je l'ai fait conduire au Caire sous bonne escorte. Nous trouvâmes à Korâyim une autre partie de la caravane, toute composée de marchands qui avaient été arrêtés d'abord par Ibrahim-Bey, ensuite relâchés, et pillés par les Arabes. J'en fis réunir les débris et je la fis également conduire au Caire.

Le pillage des Arabes a dû être extrêmement considérable. Un seul négociant m'assure qu'il perdait, en châles et autres marchandises des Indes, pour deux cent mille écus. Ce négociant avait avec lui, selon l'usage du pays, toutes ses femmes. Je leur donnai à souper et leur fis procurer les chameaux nécessaires pour leur voyage au Caire; plusieurs paraissaient avoir une assez bonne tournure, mais le visage était couvert, selon l'usage du pays, usage auquel l'armée s'accoutuma le plus difficilement.

Nous arrivâmes à Sâlheyeh, qui est le dernier endroit habité de l'Égypte où il y ait de la bonne eau; là, commence le désert qui sépare la Syrie de l'Égypte (1).

Le 10 août, au moment où l'avant-garde composée d'environ trois cents hommes de cavalerie, entrait à Sâlheyeh, Ibrahim-Bey surpris fuyait à la hâte, couvrant son arrière-garde forte d'un millier de Mameluks. L'infanterie française était encore à une lieue et demie en arrière; les chevaux étaient harassés de fatigue, des nuées d'Arabes couvraient la plaine, attendant l'issue du combat pour tomber sur les vaincus! La seule arrière-garde d'Ibrahim-Bey était trois fois plus nombreuse que l'avant-garde française. Malgré l'infériorité du nombre, le général Bonaparte, à la tête de cette avant-garde, n'hésita pas à la poursuivre dans le désert. Deux

(1) Lettre de Bonaparte au Directoire (19 août 1798).

cents braves, tant du 7<sup>e</sup> régiment de hussards que du 22<sup>e</sup> de chasseurs, et des guides emportés par leur fougue, chargèrent avec impétuosité. Ils furent enveloppés : la charge devint générale ; les guides suivirent les hussards ; les généraux, les aides de camp, se jetèrent dans la mêlée. Bonaparte resta presque seul. Des deux côtés on se battit en désespérés. Chaque officier, chaque cavalier, eut à soutenir un combat particulier. Enfin, le 3<sup>e</sup> de dragons s'avança, et par une fusillade bien dirigée, força les Mameluks à se retirer abandonnant deux pièces de canon et une cinquantaine de chameaux chargés de tentes et d'autres effets. Mais Ibrahim-Bey, quoique blessé pendant le combat, parvint à sauver avec lui ses équipages, dans lesquels étaient ses femmes, celles de ses Mameluks, ses trésors et les plus riches marchandises de la caravane. Il avait disparu quand l'infanterie française arriva à Sâlheyeh, où elle prit position. Ibrahim continua à fuir vers la Syrie, dont le séparaient neuf jours de marche à travers le désert.

Tous les Français, chefs et soldats, montrèrent une valeur extraordinaire : le chef d'escadron Détrès, du 7<sup>e</sup> de hussards, y fut renversé de cheval, couvert de plus de vingt blessures, toutes très graves, et qui firent craindre longtemps pour sa vie (1) ; Sulkowosky, aide de camp du général en chef, fut blessé de sept coups de sabre et de plusieurs coups de feu. Lassalle, alors chef de brigade

(1) L'état de cet officier supérieur était tellement grave que dans son rapport au Directoire, en date du 19 août, le général Bonaparte fait savoir que « Détrès a été mortellement blessé. »

du 22<sup>e</sup> de chasseurs, ayant laissé tomber son sabre au milieu de la mêlée, fut assez adroit et assez heureux pour mettre pied à terre et se trouver à cheval pour se défendre et attaquer un des Mameluks les plus intrépides, auquel il fit mordre la poussière. Les chefs de bataillon Duroc et Letourcq, le premier aide de camp de Bonaparte, le second du général Berthier, le capitaine Colbert, l'adjoint Arrighi, engagés trop avant par leur ardeur dans le plus fort de la mêlée, coururent les plus grands dangers. Le général Caffarelli, malgré sa jambe de bois, n'en combattit pas avec moins d'ardeur et de dévouement. Le général Murat s'était montré, avec son intrépidité ordinaire, à la tête du 3<sup>e</sup> de dragons.

L'on sait que Seid Abou-Bekr, pacha d'Égypte, avait accompagné Ibrahim-Bey dans sa fuite : cela contrariait le général Bonaparte dans ses desseins, qui s'était annoncé comme l'ami des Turcs, et comme ne venant point attaquer les droits du Grand Seigneur, ne faisant la guerre qu'aux Mameluks usurpateurs. Le lendemain du combat de Sâlheyeh un Arabe fut chargé de porter la lettre suivante à Ibrahim-Bey :

Quartier général, Sâlheyeh, 25 thermidor an VI (12 avril 1798).

La supériorité des forces que je commande ne peut plus être contestée; vous voilà hors de l'Égypte et obligé de passer le désert.

Vous pouvez trouver dans ma générosité la fortune et le bonheur que le sort vient de vous ôter.

Faites-moi de suite connaître votre intention.

Le pacha du Grand Seigneur est avec vous : envoyez-le-

moi, porteur de votre réponse : je l'accepte volontiers comme médiateur (1).

BONAPARTE

Cette lettre resta sans effet, et le général en chef n'acquiesça même pas la certitude qu'elle eût été remise.

Les Mameluks d'Ibrahim étant rejetés hors d'Égypte, il fallait les empêcher d'y rentrer et de se mettre en mesure de défendre en outre la frontière de Syrie, si elle était attaquée. « Sâlheyeh est à trente lieues du Caire et à soixante et seize lieues de Gaza ; c'est le dernier point où arrive l'inondation du Nil. Au delà des palmiers de Sâlheyeh commence le désert aride qui sépare l'Afrique et l'Asie. Il était nécessaire d'y établir un fort ; ce serait à la fois une vedette pour observer le désert, et une place de dépôt pour l'armée qui serait obligée de manœuvrer sur cette frontière ou même qui voudrait se porter en Syrie. Le général Caffarelli reçut des instructions pressantes à ce sujet :

Mon intention, lui écrit le général en chef, est de réunir à Sâlheyeh des magasins de guerre et de bouche suffisants pour pourvoir aux besoins d'une armée de trente mille hommes pendant un mois.

Vous sentez qu'il est indispensable que des magasins aussi précieux soient contenus dans une forteresse qui les mette à l'abri d'être enlevés par une attaque de vive force, et qui fasse que sept ou huit cents hommes de garnison obligent l'ennemi à un siège d'autant plus long qu'il ne peut charrier son artillerie qu'au travers de neuf jours de désert. Une fois cette forteresse construite, on pourra, si on le juge nécessaire, y appuyer un camp retranché, soit pour tenir pendant longtemps les corps de l'ennemi éloignés, soit pour

(1) Correspondance, pièce 3005.

y pouvoir protéger un corps d'armée inférieur, mais trop considérable pour y tenir garnison... (1).

La division Reynier fut laissée à Sâlheyeh. Le général fut chargé en outre d'organiser la province de Charqyeh dont il fut nommé gouverneur (2). Le général Dugua fut envoyé, en la même qualité, dans celle de Mansourah (3). Après avoir bien prescrit toutes les mesures nécessaires pour sauvegarder Sâlheyeh, le général en chef se mit en marche le 13 août, avec le reste de l'armée pour revenir au Caire. Mais, il n'était pas éloigné de deux lieues de Sâlheyeh, qu'un des aides de camp de Kleber arriva au devant du général en chef et lui apportait les plus navrantes nouvelles de la perte de la flotte française à Aboukir : la fortune venait d'infliger à Bonaparte le plus redoutable de tous les revers ; cependant il avait recommandé à l'amiral Brueys de mettre son escadre à l'abri des Anglais, soit en la faisant entrer dans Alexandrie, soit en la dirigeant sur Corfou ; mais surtout de ne pas rester dans la rade d'Aboukir, car il valait mieux rencontrer l'ennemi à la voile que de le recevoir à l'ancre (4).

En parcourant le rapport rédigé par le contre-amiral Ganteaume, Bonaparte ne laissa paraître sur son visage aucun trait qui put faire connaître les sensations extraordinaires que cette lecture devait nécessairement occasionner dans son esprit. Il prit à part l'envoyé de Kleber et lui demanda quelques

(1) (2) (3) Archives du Dépôt de la guerre et Correspondance de Napoléon : lettre du 13 août 1798.

(4) Correspondance de Napoléon, pièces 2727, 2728

détails de vive voix. Lorsque l'aide de camp eût à peu près terminé son récit, le général en chef, qui l'avait écouté avec la plus grande impassibilité, lui dit avec le même sang-froid : « Nous n'avons plus de flotte : Eh bien, il faut rester en ces contrées, ou en sortir grands comme les Anciens. » Il était impossible de taire longtemps une pareille nouvelle, aussi Bonaparte fut le premier à la communiquer à ceux qui l'entouraient. Le calme du général en chef, et bientôt après le ton d'inspiré avec lequel il s'efforça de dérouler aux yeux de ses soldats un avenir de gloire et de prospérité, écartèrent de leur imagination toute pensée trop chagrine. Toutefois la dépêche du général Kleber détermina Bonaparte à revenir au Caire en toute diligence; il n'employa qu'un jour et demi à faire le trajet, le 15 août il était rentré dans la capitale. Les ulemas de Gâma el-Azhar lui présentèrent les principaux négociants. Ils témoignèrent leur gratitude pour la protection accordée à la caravane; les Français qui savaient déjà la nouvelle d'Aboukir, étaient dans la consternation. Mais la présence du général en chef, la noble assurance qu'il témoignait dans le malheur commun, et la confiance extraordinaire qu'il savait si bien inspirer à tous ceux qui l'approchaient, eurent bientôt dissipé les premières alarmes, auxquelles succédèrent le calme et l'espérance, et ils accueillirent avec joie le retour de l'armée. Il parla aux officiers et aux soldats :

« Nous voilà dans l'obligation de faire de grandes choses : nous les ferons ; de fonder un grand

empire : nous le fonderons. Des mers, dont nous ne sommes pas maîtres, nous séparent de la patrie ; mais aucune mer ne nous sépare ni de l'Afrique ni de l'Asie. Nous sommes nombreux, nous ne manquerons pas d'hommes pour recruter nos cadres. Nous ne manquerons pas de munitions de guerre, nous en avons beaucoup, au besoin Champy et Conté (1) nous en fabriqueront (2).»

Ce fut le 1<sup>er</sup> août, à deux heures et demie après midi, que l'escadre anglaise apparut à l'horizon d'Aboukir, toutes voiles dehors. Il ventait grand frais nord-ouest. L'amiral était à table avec ses officiers. Une partie des équipages et des chaloupes étaient à Alexandrie, à Rosette ou à terre sur la plage d'Aboukir. Son premier signal fut d'ordonner le branle-bas ; son second, d'ordonner aux chaloupes qui étaient à Alexandrie, à Rosette et à terre de rejoindre leurs vaisseaux ; le troisième, d'ordonner aux équipages des bâtiments de transport qui étaient à Alexandrie de se rendre par terre à bord de ses vaisseaux pour en renforcer les équipages ; le quatrième, d'ordonner de se tenir prêt à combattre ; le cinquième, d'ordonner de se tenir prêt à appareiller ; le sixième, à cinq heures dix minutes, d'ordonner de commencer le feu. L'escadre anglaise arrivait avec la plus grande rapidité, mais elle ne montrait que onze vaisseaux de soixante-quatorze, un de cinquante et une petite corvette. Il était cinq heures après-midi,

(1) Savants attachés à l'expédition.

(2) *Dictées de Napoléon à Sainte-Hélène.*

il ne paraissait pas possible qu'avec des forces si inférieures l'amiral anglais voulût attaquer la ligne. Mais deux autres vaisseaux étaient à l'ouest d'Alexandrie, hors de vue; ils n'arrivèrent sur le champ de bataille qu'à huit heures du soir.

La ligne d'embossage de la flotte française était composée : la gauche, par *le Guerrier* (capitaine Trullet-Timothée), *le Conquérant* (capitaine Dalbarade, jeune), *le Spartiate* (chef de division Emériau), et *l'Aquilon* (capitaine Thevenard), tous les quatre de soixante-quatorze; *la Sérieuse*, frégate de trente-six (capitaine Martin), était derrière *le Guerrier*; le centre, par *le Peuple-Souverain*, de soixante-quatorze (capitaine Racord), *le Franklin*, de quatre-vingts (contre-amiral Blanquet du Chayla et capitaine Gilet), *l'Orient*, (vice-amiral Brueys et capitaine Casabianca), de cent vingt, *le Tonnant*, (chef de division du Petit-Thouars), de quatre-vingts, *l'Arthémise*, frégate de quarante (capitaine Sten-delet), *l'Alerte* et *le Castor*, deux petites corvettes, mouillaient derrière l'amiral; la droite était composée de *l'Heureux*, de soixante-quatorze (chef de division Étienne), *le Timoléon*, de soixante-quatorze (capitaine Trullet, jeune), *le Guillaume Tell*, de quatre-vingts (contre-amiral Villeneuve et capitaine Saulnier), *le Mercure*, de soixante-quatorze, (capitaine Cambon), *le Généreux*, de soixante-quatorze (chef de division Lejoille); derrière *le Généreux* étaient mouillées les frégates *la Diane*, (contre-amiral Decrès et capitaine Soleil), et *la Justice*,

(capitaine Villeneuve), chacune de quarante-quatre, les meilleures de la flotte.

L'escadre anglaise marchait dans l'ordre suivant : 1<sup>o</sup> *le Culloden* en tête, 2<sup>o</sup> *le Goliath*, 3<sup>o</sup> *le Zélé*, 4<sup>o</sup> *l'Orion*, 5<sup>o</sup> *l'Audacieux*, 6<sup>o</sup> *le Thésée*, 7<sup>o</sup> *le Vanguard*, vaisseau amiral, 8<sup>o</sup> *le Minotaure*, 9<sup>o</sup> *le Bellérophon*, 10<sup>o</sup> *la Défense*, 11<sup>o</sup> *le Majestueux*, tous de soixante-quatorze ; 12<sup>o</sup> *le Léandre*, de cinquante, et *la Mutine*, corvette de quatorze canons ; 13<sup>o</sup> *l'Alexandre*, 14<sup>o</sup> *le Swiftsure* ; ces deux vaisseaux étaient hors de vue, à l'ouest d'Alexandrie.

L'opinion générale dans la flotte française était que la bataille serait remise au lendemain, si toutefois d'autres vaisseaux ne venaient renforcer l'ennemi dans la nuit ; car il ne paraissait pas possible que Nelson risquât une bataille avec ceux qu'il montrait. Le branle-bas fut fort mal fait. On laissa substituer sur *l'Orient* les cabanes construites par les passagers. *Le Guerrier* et *le Conquérant* ne dégagèrent qu'une seule batterie et encombrèrent la batterie du côté de terre. Il paraît que Brueys avait le projet d'appareiller, mais qu'il attendait les matelots d'Alexandrie, qui n'arrivèrent qu'à neuf heures du soir. Cependant l'escadre ennemie était à portée de canon, et, au grand étonnement des deux armées, l'amiral français ne faisait pas le signal de commencer le feu.

L'ordre de Nelson fut d'attaquer vaisseau par vaisseau, chaque vaisseau jetant l'ancre et se plaçant par le travers de la proue du vaisseau français. *Le Culloden*, destiné à attaquer *le Guerrier*, qui

formait l'extrême-gauche de l'armée française, voulant passer entre *le Guerrier* et l'îlot d'Aboukir, toucha et s'échoua. Si cet îlot eût été armé de gros canons, il eût été obligé d'amener ; du moins il fut inutile pendant toute la bataille. *Le Goliath*, qui le suivait, passa entre lui et la ligne française ; il voulut jeter l'ancre et mouiller par le travers de la proue du *Guerrier*, mais il fut entraîné par le vent et le courant ; il doubla *le Guerrier* qui, ayant sa batterie de tribord embarrassée, ne put s'en servir. Le capitaine du *Goliath* fut surpris de ne recevoir aucune bordée ni du *Guerrier*, ni du *Conquérant*, pendant que le pavillon français y flottait ; il ne connut depuis qu'avec étonnement la raison de cette contradiction. Si *le Guerrier* eût été mouillé sur quatre ancres, plus près de l'îlot, il eût été impossible de le doubler. *Le Zélé* imita la manœuvre du *Goliath* ; *l'Orion* suivit, mais il fut attaqué par la frégate française *la Sérieuse*. Cette attaque audacieuse retarda son mouvement ; il mouilla entre *le Franklin* et *le Peuple-Souverain*. *Le Vanguard*, vaisseau amiral anglais, jeta l'ancre par le travers du *Spartiate*, troisième vaisseau de la ligne française. *La Défense*, *le Bellérophon*, *le Majestueux*, *le Mindaure*, suivirent son mouvement, et toute la gauche et le centre de la ligne française se trouvèrent engagés, jusqu'au huitième vaisseau, *le Tonnant*. Les cinq vaisseaux de la droite ne prirent aucune part à l'action. L'amiral français et ses deux *matelots*, fort supérieurs par leur échantillon aux vaisseaux ennemis, firent des merveilles. Le

vaisseau anglais, le *Bellérophon*, fut dégréé, démâté et fut obligé d'amener. Deux autres de soixante-quatorze furent démâtés, obligés de s'éloigner. Si dans ce moment le contre-amiral Villeneuve eût appareillé avec la droite et fût tombé sur la ligne anglaise, avec les cinq vaisseaux et les deux frégates sous ses ordres, la victoire était aux Français. Le vaisseau anglais le *Culloden* avait échoué ; le *Léandre* était occupé à le relever ; l'*Alexandre* et le *Swiftsure*, il est vrai, paraissaient en vue, mais ils étaient encore loin du champ de bataille, et le *Bellérophon* avait amené. Nelson ne soutenait le combat qu'avec dix vaisseaux. Le *Léandre*, voyant le danger que courait la flotte anglaise, abandonna le *Culloden* et se jeta au milieu du feu. L'*Alexandre* et le *Swiftsure* arrivèrent enfin, se portèrent sur le *Franklin* et l'*Orient*. La bataille n'était rien moins que décidée et se soutenait encore avec assez d'égalité. Du côté des Français, le *Guerrier* et le *Conquérant* ne tiraient plus, mais c'étaient leurs plus mauvais vaisseaux ; et, du côté des Anglais, le *Culloden* et le *Bellérophon* étaient aussi hors de combat. Les vaisseaux anglais avaient plus souffert que les vaisseaux français, par la supériorité du feu de l'*Orient*, du *Franklin* et du *Tonnant*. Il était probable que le feu se soutiendrait ainsi toute la nuit et qu'enfin l'amiral Villeneuve prendrait part à l'action. Mais, sur les neuf heures du soir, le feu prit à l'*Orient* ; à dix heures, il sauta ; ce qui décida la victoire en faveur des Anglais. Son explosion fut épouvantable.

Pendant une demi-heure, le combat cessa. La ligne française recommença le feu. *Le Spartiate, l'Aquilon, le Peuple-Souverain, le Franklin, le Tonnant*, soutinrent l'honneur de leur pavillon. La canonnade fut vive jusqu'à trois heures du matin ; de trois à cinq elle se ralentit des deux côtés ; à cinq heures, elle recommença avec une nouvelle fureur. Qu'eût-ce été si *l'Orient* y avait pris part ? A midi, le 2 août, la canonnade était encore vive ; à deux heures après midi, le décret du destin était prononcé. Alors seulement l'amiral Villeneuve parut s'apercevoir qu'on se battait depuis dix-huit heures : il coupa ses cables et gagna le large avec *le Guillaume Tell*, de quatre-vingts, *le Généreux* et les frégates *la Diane* et *la Justice*. Les trois autres vaisseaux de sa droite s'étaient jetés à la côte sans presque rendre le combat.

La perte et le désordre des Anglais furent tels que, vingt-quatre heures après le commencement de la bataille, le pavillon tricolore flottait encore sur *le Tonnant*, et Nelson n'avait aucun vaisseau en état de l'attaquer, tant était grand le délabrement de son escadre. Il vit avec plaisir *le Guillaume Tell* et *le Généreux* se retirer. Il ne fut pas tenté de les faire suivre. Il dut sa victoire à l'ineptie et à la négligence des capitaines du *Guerrier* et du *Conquérant*, à l'accident de *l'Orient*, et à la mauvaise direction du contre-amiral Villeneuve. Brueys déploya le plus grand courage ; blessé à la figure et à la main dès la première heure de l'action, il refusa de quitter le pont. Un nouveau boulet lui

épargne la douleur d'être témoin de la catastrophe qui allait terminer la bataille. Il mourut sur son banc de quart et son dernier soupir fut un ordre de combattre(1). Thevenard, chef de division, commandant l'*Aquilon*, du Petit-Thouars, Casabianca, capitaine de l'*Orient*, officiers distingués, périrent avec gloire. Casabianca avait avec lui son fils ; quand il vit le feu gagner le vaisseau, il chercha à sauver cet enfant ; il l'attacha sur un mât de hune qui flottait ; mais cet intéressant enfant fut englouti par l'explosion. Casabianca resta avec l'*Orient*, tenant à la main le grand pavillon national. On a dit que du Petit-Thouars, au moment où un boulet lui fractura la jambe gauche avait crié : *Vive la République !* On ajouta que, pour pouvoir conserver le commandement sur la proue, il se serait fait placer dans un baquet rempli de son, et qu'avant de mourir, ayant appelé son lieutenant, il lui aurait dit, comme aux marins qui l'entouraient « Braves

(1) Bruceys d'Aigalliers (comte François-Paul, était né à Uzès, le 11 février 1753. Entré dans la marine à l'âge de treize ans, il fit sa première campagne sur le vaisseau *le Protecteur*. Nommé garde-marine en 1768, il fut employé dans l'escadre destinée à agir contre les Barbaresques. Enseigne en 1777, il était lieutenant de vaisseau au commencement de la guerre de l'Indépendance d'Amérique et suivit le comte de Grasse dans sa campagne de 1781 et 1782. En 1784, il reçut le commandement de l'avis *le Chien de chasse* et fut chargé d'un voyage d'exploration dans la mer des Antilles et sur la côte ferme durant lequel il recueillit des renseignements précieux pour la navigation dans ses parages. Il a publié une partie de ses observations sous le titre d'*Instructions nautiques sur l'île de Tabago* (1787). Capitaine en 1792, il fut envoyé en mission dans les mers du Levant. Destitué comme noble en 1793, réintégré en 1795, il fut bientôt promu contre-amiral et reçut en 1796, le commandement de six vaisseaux et de plusieurs frégates dans la Méditerranée. Il s'empara des îles Ioniennes et des bâtiments vénitiens mouillés à Corfou, seconda les opérations de l'armée de terre en Italie et purgea la Méditerranée des croiseurs anglais. Il avait été élevé au grade de vice-amiral lorsqu'il fut chargé du commandement de la flotte destinée à conduire l'armée en Egypte. Au moment du départ, le général en chef Bonaparte lui avait fait présent comme témoignage de satisfaction, d'une paire de pistolets magnifiques ayant appartenu au prince Eugène.

amis, jurez de ne pas amener mon pavillon, de couler plutôt que de vous rendre, de jeter mon corps à la mer si les Anglais se rendent maîtres du vaisseau — et l'héroïque commandant du *Tonnant* jeta encore le cri de *Vive la République!*

Emériau, chef de division, commandant du *Spartiate*, le capitaine Racord, commandant le *Peuple-Souverain*, le contre-amiral Blanquet du Chayla, commandant du *Franklin* et Gilet, capitaine de vaisseau, étaient parmi les blessés.

« L'opinion des marins des deux escadres est unanime, a dit Napoléon : Villeneuve a toujours pu décider la victoire en faveur des Français ; il l'a pu à huit heures du soir, il l'a pu à minuit, après la perte de *l'Orient* ; il l'a pu encore à la pointe du jour. Ce contre-amiral a dit pour sa justification, qu'il attendait le signal de l'amiral ; mais au milieu des tourbillons de fumée, le signal ne pût être aperçu. Est-il besoin d'un signal pour secourir ses camarades et prendre part au combat ? D'ailleurs *l'Orient* a sauté à dix heures du soir ; le combat a fini le lendemain à midi : Villeneuve a donc commandé l'escadre pendant quatorze heures. Cet officier général ne manquait pas d'expérience de la mer ; il manquait de résolution et de vigueur ; il avait le mérite d'un capitaine de port (1). » A midi,

(1) Villeneuve (Pierre-Charles-Jean-Baptiste-Sylvestre), naquit à Valensoles (Basses-Alpes), le 31 décembre 1763. Entré au service comme garde-marine à l'âge de dix-neuf ans, et nommé garde du pavillon l'année suivante, il franchit rapidement les premiers grades. Fait capitaine de vaisseau en 1793, chef de division en 1796, il était promu contre-amiral quelques mois plus tard. Malgré son échec dans la catastrophe d'Aboukir, Napoléon l'éleva en 1804 à la dignité d'amiral. Mais Villeneuve était prédestiné aux désastres. A la bataille de Trafalgar, le 21 octobre 1805, lorsqu'il vit son navire, le *Bucentaure*, rasé comme un ponton, la poupe

Villeneuve donna l'ordre d'appareiller et prit le large. A la hauteur de Candie, le *Guillaume-Tel* (Villeneuve) et le *Généreux* (Lejoille) se séparèrent ; le *Guillaume-Tell* entra dans Malte avec les deux frégates la *Diane* (Decrès), et la *Justice* (capitaine Villeneuve) ; le *Généreux* entra dans l'Adriatique et donna la chasse au *Léandre*, le vaisseau anglais de cinquante, qui était à la bataille d'Aboukir. Le brave Lejoille le prit après un combat de quatre heures, et le mena à Corfou (1).

Les Anglais perdirent à Aboukir huit cents hommes, tués ou blessés. Ils prirent sept vaisseaux ; deux vaisseaux et une frégate échouèrent et furent pris ; un vaisseau et une frégate s'échouèrent et furent brûlés à la côte par leurs équipages ; un vaisseau sauta en l'air ; deux vaisseaux et deux frégates se sauvèrent. Le nombre de prisonniers ou de tués fut près de trois mille hommes ; trois mille cinq cents hommes entrèrent dans Alexandrie, dont neuf cents blessés rendus par les Anglais. Mille hommes, soldats de marine ou matelots, sauvés de

démolie, les mâts abattus, presque tout son équipage hors de combat, Villeneuve amena son pavillon. Les amiraux Magon et Gravina, tués, dix-sept vaisseaux pris, un de coulé, six à sept mille hommes tués ou noyés et Villeneuve prisonnier des Anglais, telle était la perte des Français dans cette journée, perte dont la mort de Nelson fut peut-être la seule compensation. Villeneuve rentra en France, en 1806, mais le 26 avril de cette année, il fut trouvé mort dans la chambre de l'hôtel où il était descendu à Rennes, frappé de six coups de couteau au cœur. Il avait laissé sur la table une lettre qui faisait connaître les motifs de sa mort. Cette lettre, que le ministre de la Marine d'accord avec la famille de l'amiral avait jugé à propos de tenir secrète, fut publiée pour la première fois en 1828, dans le 36<sup>e</sup> volume des *Annales maritimes*. Elle est à l'adresse de Mme Villeneuve, née Dantoine, et datée du 21 avril.

(1) Lajoille, d'abord capitaine de marine marchande devint capitaine de frégate et commandant de l'*Alceste* qui réduisit le *Berwick*, vaisseau anglais de 74, en l'attaquant seul audacieusement, avant l'arrivée des autres vaisseaux. Plus tard après des prouesses de la plus étonnante intrépidité, il mourut sur son banc de quart, tué par un boulet anglais.

l'escadre, furent incorporés dans l'artillerie et l'infanterie de l'armée; quinze cents formèrent une légion maritime, composée de trois bataillons; mille servirent à compléter les équipages des deux vaisseaux de 64, des sept frégates et des bricks, corvettes ou avisos qui se trouvaient dans Alexandrie. L'ordonnateur de la marine, Le Roy, s'employa avec activité au sauvetage. Il sauva des pièces de canon, des boulets, des mâts, des pièces de bois, etc.

Dans sa lettre où il annonce le désastre d'Aboukir, le général Bonaparte s'exprime ainsi :

« ...L'amiral ne crut pas pouvoir achever le débarquement dans la position où il se trouvait, étant mouillé devant le port d'Alexandrie sur des rochers, et plusieurs vaisseaux ayant déjà perdu leurs ancres; il alla mouiller à Aboukir, soit pour débarquer notre artillerie, soit pour sonder et marquer la passe d'Alexandrie, il n'y avait pas d'autre parti à prendre que de couper ses câbles, et qu'il était urgent de séjourner le moins possible à Aboukir. Je suis donc parti d'Alexandrie dans la ferme croyance que, sous trois jours, l'escadre serait entrée dans le port d'Alexandrie ou serait appareillée pour Corfou. Depuis le 18 messidor jusqu'au 6 thermidor (6 et 24 juillet), je n'ai eu aucune espèce de nouvelles, ni de Rosette, ni d'Alexandrie. Une nuée d'Arabes, accourant de tous les points du désert, était continuellement à cinq cents toises du camp. Le 9 thermidor (27 juillet), le bruit de nos victoires et différentes dispositions rouvrirent nos communications. Je reçus plusieurs lettres de l'amiral, où je vis avec étonnement qu'il se trouvait encore à Aboukir. Je lui écrivis sur-le-champ pour lui faire sentir qu'il ne devait pas perdre une heure à entrer à Alexandrie ou à se rendre à Corfou.

L'amiral m'instruisit, par une lettre du 2 thermidor (20 juillet), que plusieurs vaisseaux anglais étaient venus le reconnaître, et qu'il se fortifiait, pour attendre l'ennemi, embossé à Aboukir. Cette étrange résolution me remplit des plus vives alarmes; mais déjà il n'était plus temps, car

la lettre que l'amiral écrivait le 2 thermidor ne m'arriva que le 12. Je lui expédiai le citoyen Jullien, mon aide de camp, avec ordre de ne pas partir d'Aboukir qu'il n'eût vu l'escadre à la voile. Parti le 12, il n'aurait jamais pu arriver à temps. Cet aide de camp a été tué en chemin par un parti arabe, qui a arrêté sa barque sur le Nil et l'a égorgé avec son escorte.

Le 8 thermidor (26 juillet), l'amiral m'écrivit que les Anglais s'étaient éloignés, ce qu'il attribuait au défaut de vivres. Je reçus cette lettre le 12, par le même courrier.

Le 11 (29 juillet), il m'écrivait qu'il venait enfin d'appréhender la victoire des Pyramides et la prise du Caire, et que l'on avait trouvé une passe pour entrer dans le port d'Alexandrie. Je reçus cette lettre le 18 (5 août).

Le 14, au soir (1<sup>er</sup> août), les Anglais l'attaquèrent. Il m'expédiait, au moment où il aperçut l'escadre anglaise, un officier pour me faire part de ses dispositions et de ses projets : cet officier a péri en route.

Il me paraît que l'amiral Brueys n'a point voulu se rendre à Corfou avant qu'il eut été certain de ne pouvoir entrer dans le port d'Alexandrie, et que l'armée, dont il n'avait pas de nouvelles depuis longtemps, fut dans une position à ne pas avoir besoin de retraite. Si dans ce funeste événement, il a fait des fautes, il les a expiées par une mort glorieuse.

Les destins ont voulu, dans cette circonstance, comme dans tant d'autres, prouver que, s'ils nous accordent une grande prépondérance sur le continent, ils ont donné l'empire des mers à nos rivaux. Mais, si grand que soit ce revers, il ne peut pas être attribué à l'inconstance de la Fortune ; elle ne nous abandonne pas encore ; bien loin de là, elle nous a servis dans toute cette opération au delà de ce qu'elle a jamais fait. Quand j'arrivai devant Alexandrie et que j'appris que les Anglais y étaient passés en forces supérieures quelques jours avant, malgré la tempête affreuse qui régnait, au risque de me naufrager, je me jetai à terre. Je me souviens qu'à l'instant où les préparatifs de débarquement se faisaient, on signala dans l'éloignement, au vent, une voile de guerre : c'était la *Justice*, venant de Malte. Je m'écriai : « Fortune, m'abandonnerais-tu ? Quoi, seulement cinq jours ! » Je marchai toute la nuit ; j'attaquai Alexandrie à la pointe du jour, avec trois mille hommes, harassés, sans

canons et presque sans cartouches, et durant les cinq jours, j'étais maître de Rosette, de Damanhour, c'est-à-dire déjà établi en Égypte. Dans ces cinq jours, l'escadre devait se trouver à l'abri des Anglais, quel que fut leur nombre; bien loin de là, elle reste exposée pendant tout le reste de messidor; reçoit de Rosette, dans les premiers jours de thermidor, un approvisionnement de riz pour deux mois; les Anglais se laissent voir en nombre supérieur, pendant dix jours, dans ces parages; le 11 thermidor, elle apprend la nouvelle de l'entière possession de l'Égypte et de notre entrée au Caire; et ce n'est que lorsque la Fortune voit que toutes ses faveurs sont inutiles, qu'elle abandonne notre flotte à son destin. . . . .

Envoyez à Ancône cinq cent mille francs et quelques officiers de marine pour armer les trois vaisseaux que nous y avons; envoyez-en autant à Corfou. Faites réunir tous nos vaisseaux qui sont à Toulon, Malte, Ancône, Corfou, Alexandrie, pour pouvoir nous trouver encore avec une flotte (1). »

Le chef de division Ganteaume, chef d'état-major de l'escadre, qui s'était jeté à l'eau lorsqu'il avait vu *l'Orient* en flammes, et avait gagné terre, fut promu contre-amiral et nommé commandant de la marine de l'armée. Le général en chef lui écrivit :

Quartier général au Caire, 28 thermidor an VI (15 août 1798).

Le tableau de la situation dans laquelle vous vous êtes trouvé, Citoyen Général, est horrible. Quand vous n'avez pas péri dans cette circonstance, c'est que le sort vous destine à venger un jour notre marine et nos amis; recevez-en mes félicitations; c'est le seul sentiment agréable que j'aie éprouvé depuis avant-hier où j'ai reçu, à mon avant-garde, à trente lieues du Caire, votre rapport que m'a apporté l'aide de camp de Kleber.

Je vous salue et vous embrasse (2).

BONAPARTE.

(1) Archives du Dépôt de la guerre. Lettre de Bonaparte au Directoire, datée du quartier général, au Caire, 2 fructidor an VI (19 août 1798).

(2) Correspondance de Napoléon, pièce 3015.

Puis cette autre lettre portant la même date et toute relative à la prise du commandement en chef de la marine en Égypte :

« Vous prendrez, Citoyen Général, le commandement de tout ce qui nous reste de notre marine en Égypte, et vous vous concerterez avec l'ordonnateur Le Roy pour l'armement et l'approvisionnement des frégates *l'Alceste, la Junon, la Carrère, la Muiron*, des vaisseaux *le Dubois et le Causse*, et de toutes les autres frégates, bricks ou avisos qui nous restent.

Vous nommerez à tous les commandements.

Vous ferez tout ce qui vous sera possible pour retirer de la rade d'Aboukir les débris qui peuvent y rester.

Vous ferez partir de suite sur un aviso pour Corfou, et de là pour Ancône, les dépêches que porte le courrier que j'ai expédié, il y a quinze jours du Caire, et que l'on m'assure être encore à Rosette. Vous adresserez au ministre de la marine une relation officielle de l'affaire telle qu'elle a eu lieu.

Je brûle du désir de conférer avec vous ; mais avant de vous donner l'ordre de venir au Caire, j'attendrai quelques jours encore, mon intention étant, s'il m'est possible, de me porter moi-même à Alexandrie.

Envoyez-moi l'état des officiers, des matelots et des bâtiments qui nous restent.

Vous sentez qu'il est essentiel que vous fassiez prévenir de suite Malte et Corfou, ce qu'aura déjà fait le général Villeneuve, mais afin qu'ils se tiennent en surveillance et à l'abri de toute surprise.

Je pense bien qu'à l'heure qu'il est les Anglais se seront retirés avec leurs lambeaux.

Je vous salue et vous aime.

BONAPARTE.

A la veuve de l'amiral Brueys il écrivit cette lettre toute pleine de sentiments (1) :

Votre mari a été tué d'un coup de canon en combattant à

(1) Elle est datée du 19 août. Collection Napoléon.

son bord. Il est mort sans souffrir et de la mort la plus douce, la plus enviée par les militaires.

Je sens vivement votre douleur. Le moment qui nous sépare de l'objet que nous aimons est terrible ; il nous isole de la terre ; il fait éprouver au corps les convulsions de l'agonie. Les facultés de l'âme sont anéantiés ; elle ne conserve de relations avec l'univers qu'au travers d'un cauchemar qui altère tout. L'on sent dans cette situation que, si rien ne nous obligeait à vivre, il vaudrait beaucoup mieux mourir, mais lorsque, après cette première pensée, l'on presse ses enfants sur son cœur, des larmes, des sentiments tendres raniment la nature, et l'on vit pour ses enfants ; oui, madame, vous pleurerez, avec eux, vous élèverez leur enfance, cultiverez leur jeunesse ; vous leur parlerez de leur père, de votre douleur, de la perte qu'ils ont faite, de celle qu'à faite la République. Après avoir rattaché votre âme au monde par l'amour filial et l'amour maternel, appréciez pour quelque chose l'amitié et le vif intérêt que je prendrai toujours à la femme de mon ami. Persuadez-vous qu'il est des hommes, en petit nombre, qui méritent d'être l'espoir de la douleur, parce qu'ils sentent avec chaleur les peines de l'âme.

BONAPARTE.

Au vice-amiral Thevenard, dont le fils, capitaine de l'*Aquilon* avait été tué à Aboukir. (1)

Votre fils est mort d'un coup de canon sur son banc de quart ; je remplis, Citoyen Général, un bien triste devoir en vous l'annonçant ; mais il est mort sans souffrir et avec honneur : c'est la seule consolation qui puisse adoucir la douleur d'un père. Nous sommes tous dévoués à la mort. Quelques jours de vie valent-ils le bonheur de mourir pour la patrie ? Compensent-ils la douleur de se voir mourir sur son lit, environné de l'égoïsme d'une nouvelle génération ? Valent-ils les dégoûts, les souffrances d'une longue maladie ? Heureux ceux qui meurent sur le champ de bataille ! Ils vivent éternellement dans le souvenir de la postérité. Ils n'ont jamais inspiré la compassion, ni la pitié que nous

(1) Datée du 4 septembre 1798. Correspondance de Napoléon, pièce 3226.

arrache la vieillesse caduque, ou l'homme tourmenté par des maladies aiguës. Vous avez blanchi, Citoyen Général, dans la carrière des armes ; vous regretterez un fils digne de vous et de la patrie ; en accordant quelques larmes à sa mémoire, vous direz avec nous que sa mort glorieuse est digne d'envie.

Croyez à la part que je prends à votre douleur, et ne doutez pas de l'estime que j'ai pour vous.

Je vous salue,

BONAPARTE.

---

## III

Combats de Mansourah (10 août), de Rémerieh (12 août); fêtes du Nil et du Prophète (18 et 20 août); départ de la grande caravane du Caire; lettre au chérif de la Mecque (26 août). — Création de l'Institut d'Égypte. — Lettres à Djezzar, au Grand Vizir. — Koraïm est décapité au Caire (6 septembre). — Fête de l'anniversaire de la République. — Combats de Cafr'Shabbas-Ammer (15 septembre), de Damiette et d'El-Choa'rah (15-20 septembre); de Sonbât (13 septembre); de Myt-Ghamar (28 septembre). — Instructions au général Andréossy pour reconnaître le lac Menzaleh (24 septembre). — Opérations du général Desaix dans la haute Égypte; bataille de Sédiman (7 octobre).

Pendant que le général en chef était au Caire, les généraux achevaient, sur les autres points de l'Égypte, la ruine des Mameluks.

Le général Vial, dirigé sur Damiette, n'avait rencontré que fort peu d'obstacles dans sa marche. Il établit des divans dans cette dernière ville et dans celle de Mansourah, ainsi que des compagnies de janissaires pour la police. Le 10 août, 3 ou 4.000 Arabes rassemblés dans la province, à l'instigation des agents d'Ibrahim-Bey, se portèrent sur Mansourah, qui n'était guère gardé que par une compagnie d'infanterie et 60 dragons, chargés de lever une réquisition de chevaux. Après avoir fait une résistance opiniâtre, et perdu quelques hommes,

le faible détachement français, qui s'était d'abord retranché dans une maison, s'ouvrit un passage à la baïonnette, traversa le Nil sur un bateau, et fit sa retraite par la rive droite en remontant vers le Caire. Le général Vial, instruit de cet événement à Damiette et n'ayant avec lui que 400 hommes, prit le parti de se fortifier et d'informer le général en chef de sa position critique. C'est cette nouvelle qui détermina le départ du général Dugua pour Mansourah, après l'affaire de Sâlheyeh.

Le général Fugière, envoyé avec son bataillon de la 18<sup>e</sup> demi-brigade pour gouverner la province de Charqyeh, était, le 12 août, près du village de Rémaryeh, à quelques lieues au-dessus de Menouf, où commandait le général Zajonchek. Les Français ne tardèrent pas à apercevoir les habitants du village armés de fusils, bordant le revêtement de terrasses dont ils étaient entourés. Le général, étonné de cette contenance hostile, fit demander à parler au cheik et aux principaux habitants. Ceux-ci répondirent qu'ils n'avaient rien de commun avec les Français. Sommés d'ouvrir leurs portes et de rendre leurs armes, ils répliquèrent qu'étant maîtres chez eux, ils ne voulaient pas se soumettre, ni recevoir aucun étranger.

Le général Fugière, n'ayant avec lui qu'un faible détachement, se contenta de faire garder par quelques pelotons les issues du village, en attendant l'arrivée du général Zajonchek, qu'il s'était empressé de faire prévenir. Celui-ci parut bientôt, avec une compagnie de grenadiers, quatre sapeurs

et 126 dragons. Après une heure de combat, il repoussa les ennemis dans le village, les investit, les força, en tua deux cents, et resta maître de la position. Il perdit trois hommes et eut quelques blessés. Le sous-lieutenant Chênet, de la 18<sup>e</sup>, fut cité par le général comme s'étant distingué dans cette affaire.

Les Arabes du désert de la Libye harcelaient la garnison d'Alexandrie. Le général Kleber leur fit tendre une embuscade, où le chef d'escadron Rabasse, à la tête de 50 hommes du 14<sup>e</sup> de dragons, les surprit, le 23 juillet, et leur tua une cinquantaine d'hommes. L'adjutant-général Bribes, envoyé à Damanhour, put s'y maintenir et réprimer les mouvements des Arabes et des fellahs malveillants.

A la sollicitation de Mourad-Bey et des Anglais, les Arabes s'étaient réunis et avaient fait une coupure au canal d'Alexandrie, pour empêcher l'eau d'y arriver. Le chef de brigade Barthélemy, à la tête de 600 hommes de la 69<sup>e</sup>, cerna le village de Birket-Gheyta, la nuit du 13 septembre, tua plus de 200 hommes, pilla et brûla le village. Ces exemples nécessaires rendirent les Arabes plus sages, et, grâce aux peines et à l'activité de la 4<sup>e</sup> d'infanterie légère, les eaux arrivèrent à Alexandrie, en plus grande abondance que jamais. Le canal servit à approvisionner de blé Alexandrie, et à faire venir les équipages d'artillerie à Gyzeh (1).

Les généraux Dommartin et Marmont avaient été envoyés à Rosette et à Alexandrie, pour secon-

(1) Lettre au Directoire. (Correspondance, pièce 3632).

der toutes les dispositions prises par les généraux Menou et Kleber, à l'effet de mettre la côte et les communications à l'abri des insultes, et surtout d'augmenter le système de défense du point le plus important, la place et le port d'Aboukir.

Bonaparte savait par expérience que l'éclat des fêtes publiques présente un ressort politique que l'on peut souvent faire mouvoir avec succès ; et puis, si la fortune veut qu'il reste longtemps sur cette rive lointaine, il faut qu'il s'occupe de mériter l'affection des Égyptiens ; il faut qu'il apprenne à connaître leurs usages, leurs mœurs, et qu'il se conforme autant que possible à la manière de vivre de ses nouveaux sujets. Quelques jours après son retour au Caire, il trouva justement une occasion très opportune d'intervenir dans les affaires de la population égyptienne et de se faire valoir près des conservateurs des antiques traditions.

Le débordement du Nil vient de commencer, et l'indolent Cairote, pour lequel il n'y a pas dans tout le cours de l'année d'événement plus important que celui-là, témoigne déjà la plus vive allégresse en apprenant qu'on va célébrer la grande fête du Nil.

Le 18 août, dès le matin, Bonaparte ordonna les préparatifs de la fête, appela près de lui le gouverneur de la ville, le cadî, les membres du divan, ainsi que les autres officiers publics, et fit annoncer au peuple, par les crieurs, que l'heure de se réjouir était venue. Aussitôt on pavoisa tous les bâtiments, tous les bateaux, et la population du

Caire alla se promener sur le Nil, à Moukiar et à Roudah. Bonaparte, entouré des cheiks, de son état-major et suivi de toute l'armée, se rendit sur un dais élevé à l'ouverture du canal. Un des cheiks ayant observé l'échelle du Meqyàs, déclara que l'élévation du Nil était de vingt-cinq pieds ; cette bonne nouvelle fut promptement transmise de bouche en bouche, et les assistants témoignèrent leur vive allégresse. Bonaparte donne alors le signal : la statue de la fiancée du Nil est lancée dans les flots, la digue est rompue, au son des instruments couverts par les salves de toute l'artillerie française, et le Nil s'élançe dans la tranchée, précipitant avec lui les hardis bateliers qui se sont disputé le prix accordé, suivant l'usage, à la première barque qui pénètre dans le canal. C'est Bonaparte qui, lui-même, décerne la récompense si ardemment convoitée. Puis, après avoir distribué trente-huit caftans aux principaux officiers, revêtu le nakibrejah de la tunique blanche, et, de la pelisse noire le mollah auquel est confiée la garde du Meqyàs, il se retire dans son palais. Le soir, toute la ville fut illuminée.

Tout le peuple mêlait aux louanges du Prophète celles des braves de l'Occident, et maudissait la tyrannie des beys. Les ulemas chantèrent dans la grande mosquée des hymnes de reconnaissance. Les grands cheiks disaient à Bonaparte : « Oui, vous êtes venu nous délivrer par l'ordre du Dieu miséricordieux, car vous avez pour vous la victoire et le plus beau Nil qu'il y ait eu depuis un siècle. Ce sont deux bienfaits que Dieu seul peut accorder. »

Cette fête fit diversion sur les esprits encore frappés du désastre d'Aboukir.

Le 20 août, deux jours après la rupture solennelle de la digue, Bonaparte célébrait, avec les cheiks et le peuple du Caire, la fête commémorative de la naissance de Mahomet. Ayant fait venir près de lui le cheik El-Bekyr, Bonaparte lui donna le titre de nakil-el-ascheraf, c'est-à-dire de premier d'entre les chérifs, et lui fit remettre une somme de 1.800 francs, afin de contribuer aux frais de la fête. Il se rendit ensuite dans le palais de ce cheik, qui passait pour être de la famille du Prophète, et prit part aux cérémonies religieuses qui eurent lieu dans ses appartements. Une centaine de cheiks vinrent s'asseoir en cercle sur des tapis, les jambes croisées, et réciter, en balançant leur corps, les versets d'une longue litanie qui comprenait toute la vie de Mahomet : Bonaparte s'assit, dit-on, auprès d'eux et les accompagna du geste, si ce n'est de la voix. On servit ensuite un grand dîner, auquel furent conviés tous les cheiks qui avaient chanté les louanges du Prophète. Vingt tables environ avaient été dressées dans une vaste salle ; mais les coussins disposés autour de chacune de ces tables ne pouvaient recevoir que cinq à six personnes. Bonaparte prit place à côté d'El-Bekyr, devant un plateau de bois précieux, orné de marqueterie, sur lequel les esclaves du cheik vinrent déposer successivement un grand nombre de mets, des pilaux de riz, des rôtis, des pâtisseries, de nombreuses compotes. Les cheiks dépeçant tous les plats avec

leurs doigts, Bonaparte fut plus satisfait de leur industrie culinaire que de leur manière de manger. Le soir, Bonaparte et les cheiks vinrent à la place Ezbekyeh, illuminée avec des verres de couleur. Toute la population du Caire s'y trouvait réunie, chantant les litanies du Prophète. C'était un spectacle nouveau pour les Français que cette foule immense de gens qui s'inclinaient tous ensemble, avec une ferveur convulsive, en psalmodiant sur le rythme le plus monotone des versets d'un sens mystérieux : ce fut, pour les Musulmans, une nouveauté plus étrange encore, que les manœuvres militaires dirigées par Bonaparte et exécutées par nos soldats avec une merveilleuse précision. Cette fête fut terminée par un feu d'artifice qui ne les étonna pas moins.

Enfin, l'époque non moins religieuse du départ de la grande caravane du Caire pour la Mecque vint ajouter à la confiance que la discipline sévèrement observée au milieu de leurs villes aurait dû inspirer aux Égyptiens : Bonaparte donna les ordres les plus précis pour la protection des pèlerins et lui-même écrivit à Ghabib-In-Mussaïd, chérif de la Mecque :

En vous faisant connaître l'entrée de l'armée française en Égypte, je crois devoir vous assurer de la ferme intention où je suis de protéger de tous mes moyens le voyage des pèlerins de la Mecque ; les mosquées et toutes les fondations que la Mecque et Médine possèdent en Égypte continueront à leur appartenir comme par le passé. Nous sommes amis des Musulmans et de la religion du Prophète ; nous désirons faire tout ce qui pourra vous plaire et être favorable à la religion.

Je désire que vous fassiez connaître partout que la caravane des pèlerins ne souffrira aucune interruption, qu'elle sera protégée de manière qu'elle n'aura rien à craindre des Arabes (1).

BONAPARTE.

Mais le soin que Bonaparte prenait d'assurer la conquête de l'Égypte en cherchant à gagner les esprits de la multitude, ne lui fit point perdre de vue les intérêts des Sciences et des Arts et les promesses qu'il avait faites aux savants et aux artistes qui l'avaient accompagné dans son expédition. Le 22 août 1798, il prenait un arrêté portant création de l'Institut d'Égypte : Cet Institut dont Monge avait accepté la présidence et dont la vice-présidence avait été attribuée à Bonaparte lui-même, dont Fourier avait été élu secrétaire perpétuel et Costaz, secrétaire adjoint, devait jeter les lumières les plus vives sur l'histoire de l'Égypte et sur les antiquités qu'elle renfermait :

ARTICLE PREMIER. — Il y aura en Égypte un Institut pour les Sciences et les Arts, lequel sera établi au Caire.

ART. 2. — Cet établissement aura principalement pour objet :

- 1<sup>o</sup> Le progrès et la propagation des lumières en Égypte ;
- 2<sup>o</sup> La recherche, l'étude et la publication des faits naturels, industriels et historiques de l'Égypte ;
- 3<sup>o</sup> De donner son avis sur les différentes questions pour lesquelles il sera consulté par le gouvernement.

ART. 3. — L'Institut sera divisé en quatre sections.

ART. 4. — Ces sections seront celles de mathématiques, de physique, d'économie politique, de littérature et des arts.

ART. 5. — Chacune des sections sera composée de douze membres.

(1) Correspondance de Napoléon, pièce 3110.

ART. 6. — Les séances de l'Institut seront générales, et les sections n'en auront pas de particulières.

ART. 7. — Il y aura deux séances par décade. Elles se tiendront le primidi et le sextidi. Elles commenceront à sept heures du matin, et leur durée sera de deux heures.

ART. 8. — Tous les officiers généraux de l'armée française auront leur entrée à toutes les séances.

ART. 9. — L'Institut aura un président, qui sera renouvelé à chaque trimestre. Il sera élu au scrutin dans la dernière séance du trimestre précédent.

ART. 10. — Les fonctions du président seront, en général, les mêmes que celles du président de toute assemblée.

En outre, il nommera les membres des commissions qui seront chargées, soit d'examiner les ouvrages présentés par les personnes étrangères à l'Institut, soit de discuter les questions proposées par le gouvernement.

Il pressera les rapports sur ces différents objets.

Il sollicitera les travaux individuels des membres et la lecture des mémoires qui devront composer le recueil de son trimestre.

ART. 11. — Il y aura un vice-président, qui sera renouvelé tous les trimestres et qui sera élu au scrutin.

Il remplacera le président en cas d'absence.

ART. 12. — Dans l'absence du président et du vice-président, l'Institut sera présidé par le doyen d'âge.

ART. 13. — Il y aura un secrétaire perpétuel de l'Institut.

Il sera élu au scrutin.

ART. 14. — Ses fonctions seront :

1<sup>o</sup> De tenir le registre des séances de l'Institut ;

2<sup>o</sup> De rédiger la correspondance de l'Institut, soit avec le gouvernement de l'Égypte, soit avec l'Institut national de la métropole, soit enfin avec les particuliers ;

3<sup>o</sup> De surveiller l'impression des mémoires, et de faire en sorte que le recueil d'un trimestre soit toujours imprimé dans le trimestre suivant.

ART. 15. — En cas d'absence du secrétaire, le président nommera un secrétaire provisoire pour la séance.

ART. 16. — Il y aura un administrateur, qui sera élu au scrutin et qui sera renouvelé tous les ans.

ART. 17. — Ses fonctions seront :

1° De surveiller tout ce qui a rapport au service de l'Institut :

2° D'inspecter les travaux relatifs aux maisons, jardins et autres dépendances de l'Institut ;

3° De veiller à l'entretien de tout le matériel ;

4° Enfin de solliciter la rentrée des fonds et d'en régler l'emploi conformément aux décisions de l'Assemblée.

ART. 18. — L'administrateur aura sous lui son agent parlant arabe, qui aura un traitement particulier, et dont la durée des fonctions sera illimitée.

ART. 19. — Il y aura un bibliothécaire, élu au scrutin ; la durée de sa fonction sera illimitée ; il sera chargé de la bibliothèque, et l'ouvrira conformément au règlement qui sera fait par l'Institut.

ART. 20. — Il y aura un interprète arabe, qui aura un traitement particulier et qui pourra être membre de l'Institut.

ART. 21. — Les personnes étrangères à l'Institut pourront, avec l'agrément du président, lire des mémoires dans les séances ou présenter des inventions nouvelles. Si elles désirent un jugement de l'Institut, le président nommera une Commission chargée d'examiner l'ouvrage. Cette Commission, par un rapport écrit, mettra l'Assemblée en état de porter un jugement, et elle proposera une conclusion sur laquelle l'Institut délibérera. Enfin, si la Commission pense que le mémoire soit digne d'être imprimé dans le recueil, elle le proposera à l'Institut, qui prononcera.

ART. 22. — Dans la séance de chaque trimestre, le président nommera une Commission de cinq membres, chargée de déterminer, parmi les mémoires lus par les membres pendant le trimestre, ceux qui mériteront de composer le recueil. Cette Commission fera son rapport dans la décade, et présentera la liste définitive des mémoires qui ne sera point sujette à discussion.

ART. 23. — Les mémoires de l'Institut seront imprimés par trimestre. Le volume contiendra :

1° Les mémoires des membres dont le choix aura été fait par la Commission des cinq ;

2° Les mémoires des personnes étrangères à l'Institut et dont l'impression aura été votée par l'Assemblée ;

3° Les rapports des diverses Commissions sur les questions présentées par le Gouvernement.

ART. 24. — Il y aura tous les ans deux prix proposés par l'Institut ; l'un pour une question relative aux progrès de la civilisation de l'Égypte, l'autre pour une question relative à l'avancement de l'industrie.

ART. 25. — Pour chacune de ces questions, il sera élu au scrutin une Commission de cinq membres, qui examinera les ouvrages mis au concours et qui adjugera le prix définitivement.

ART. 26. — Les mémoires qui auront obtenu les prix seront imprimés dans le recueil ainsi que ceux qui, ne les ayant pas obtenus, auront été jugés dignes de l'impression par la Commission.

BONAPARTE.

L'Institut fixa l'attention du peuple. La bibliothèque, tous les instruments de mathématiques, de physique, les pierres, les plantes et autres objets d'histoire naturelle que les savants se procurèrent dans le pays, étaient réunis dans son palais ou dans son jardin. Les habitants furent longtemps à comprendre ce que c'était que cette assemblée de gens graves et studieux, qui ne gouvernaient pas, qui n'administraient pas, qui n'avaient pas la religion pour but : ils crurent qu'ils faisaient de l'or. Ils finirent par en avoir une idée juste, et non seulement les savants furent estimés des docteurs de la loi et des principaux du pays, mais même de la dernière classe du peuple, parce qu'ils eurent de fréquentes relations avec les ouvriers, leur donnant les indications, soit sur les mécaniques, soit sur la chimie, pour diriger leurs travaux. Cela les mit dans une grande estime parmi le peuple (1).

(1) On peut consulter sur les séances de l'Institut et sur les importantes questions qui y furent traitées, le *Courrier d'Égypte* et les *Mémoires sur l'Égypte publiés pendant les campagnes du général Bonaparte dans les années VI et VII*, imprimés par ordre du Tribunal, en fructidor an IX.

En vue d'entamer des négociations avec le pacha d'Acre, le fameux Djezzar, surnommé *le boucher*, le général en chef donna les instructions suivantes au citoyen Beauvoisins, commissaire près le divan du Caire :

Quartier général, au Caire, 5 fructidor an VI (22 août 1798).

Le citoyen Beauvoisins se rendra à Damiette; de là il s'embarquera sur un vaisseau turc ou grec; il se rendra à Jaffa; il portera la lettre ci-jointe à Ahmed-Pacha; il demandera à se présenter devant lui, et il réitérera de vive voix que les musulmans n'ont pas de plus vrais amis en Europe que nous; que j'ai entendu avec peine que l'on croyait en Syrie que j'avais dessein de prendre Jérusalem et de détruire la religion mahométane; que ce projet est aussi loin de notre cœur que de notre esprit; qu'il peut vivre en toute sûreté; que je le connais de réputation comme un homme de mérite; qu'il peut être assuré que, s'il veut se comporter comme il le doit envers des hommes qui ne lui font rien, je serai son ami. et que, bien loin que notre arrivée en Égypte soit contraire à sa puissance, elle ne fera que l'augmenter; que je sais que les Mameluks, que j'ai détruits, étaient ses ennemis, et qu'il ne doit pas nous confondre avec le reste des Européens, puisque, au lieu de rendre les musulmans esclaves, nous les délivrons; et enfin il lui racontera ce qui s'est passé en Égypte, et ce qui peut être propre à lui ôter l'envie d'armer et de se mêler de cette querelle.

Si Ahmed-Pacha n'est pas à Jaffa, le citoyen Beauvoisins se rendra à Saint-Jean-d'Acre; mais il aura soin auparavant de voir les familles européennes, et principalement le vice-consul français, pour se procurer des renseignements sur ce qui se passe à Constantinople et sur ce qui se fait en Syrie (I).

BONAPARTE.

Ce dernier travail contient une analyse de toutes les séances de l'Institut et un grand nombre de mémoires de statistique, de géographie, d'histoire naturelle, etc., qui y furent lus et discutés.

(1) Correspondance de Napoléon, pièce 3077.

A AHMED-PACHA, GOUVERNEUR DE SEIDEN ET D'AKKA (1).

Quartier général, au Caire, 5 fructidor an VI (22 août 1798).

En venant en Égypte faire la guerre aux beys, j'ai fait une chose juste et conforme à tes intérêts, puisqu'ils étaient tes ennemis : je ne suis point venu faire la guerre aux Musulmans. Tu dois savoir que mon premier soin en entrant à Malte, a été de mettre en liberté deux mille Turcs, qui, depuis plusieurs années, gémissaient dans l'esclavage. En arrivant en Égypte, j'ai rassuré le peuple et protégé les muftis, les imams et les mosquées. Les pèlerins de la Mecque n'ont jamais été accueillis avec plus de soin et d'amitié que je ne l'ai fait, et la fête du Prophète vient d'être célébrée avec plus de splendeur que jamais.

Je t'envoie cette lettre par un officier qui te fera connaître, de vive voix, mon intention de vivre en bonne intelligence avec toi, en nous rendant réciproquement tous les services que peuvent exiger le commerce et le bien de tes États ; car les Musulmans n'ont pas de plus grands amis que les Français (2).

BONAPARTE.

AU GRAND VIZIR.

Quartier général, au Caire, 5 fructidor an VI (22 août 1798).

Excellence et puissant Seigneur, l'armée française que j'ai l'honneur de commander, est entrée en Égypte pour punir les beys Mameluks des insultes qu'ils n'ont cessé de faire au commerce français.

Le citoyen Talleyrand-Périgord, ministre des relations extérieures à Paris, a été nommé, de la part de la France, ambassadeur à Constantinople, pour remplacer le citoyen Aubert-Dubayet, et il est muni des pouvoirs et instructions nécessaires, de la part du Directoire exécutif, pour négocier, conclure et signer tout ce qui peut lever les difficultés provenant de l'occupation de l'Égypte par l'armée française, et consolider l'ancienne et nécessaire amitié qui doit exister entre les deux puissances. Cependant, comme il pourrait se faire qu'il ne fut pas encore arrivé à Constantinople, je

(1) Sidon et Saint-Jean-d'Acre.

(2) Correspondance de Napoléon, pièce 3078.

m'empresse de faire connaître à Votre Excellence l'intention où est la République Française non seulement de continuer l'ancienne et bonne intelligence, mais encore de procurer à la Porte l'appui dont elle pourrait avoir besoin contre ses ennemis naturels, qui, dans ce moment viennent de se liguier contre elle.

L'ambassadeur Talleyrand-Périgord doit être arrivé. Si, par quelque accident, il ne l'était pas, je vous prie d'envoyer ici, au Caire, quelqu'un qui ait votre confiance et soit muni de vos instructions et pleins pouvoirs, ou de m'envoyer un firman, afin que je puisse expédier moi-même un agent pour fixer invariablement le sort de ce pays et arranger le tout à la plus grande gloire du Sultan et de la République Française, son alliée la plus fidèle, et à l'éternelle confusion des beys et des Mameluks, nos ennemis communs.

Je prie Votre Excellence de croire aux sentiments d'estime et à la haute considération que j'ai pour elle (1).

BONAPARTE.

Djezzar, confiant dans ses forces et dans la protection des Anglais, qui avaient pris les devants, fut sourd à tout, ne voulant pas même recevoir Beauvoisins, et ne répondit pas. Un second porteur de lettre eut la tête tranchée à Acre. Les occupations de Bonaparte, au Caire, et la nécessité d'un plus grand affermissement en Égypte, où l'on commençait seulement à s'organiser, retardèrent seuls, pour le moment, l'invasion de ce pachalik, que provoquaient la vengeance due à des actes si barbares, et la nécessité de détruire ou d'affaiblir un si dangereux voisin. En attendant, le général en chef comprit que la sévérité n'était pas moins nécessaire envers les naturels du pays qui se prêtaient à servir d'émissaires et d'espions aux Mameluks. Il fut obligé de faire à leur égard la police à

(1) Archives du Dépôt de la guerre et Correspondance, pièce 3076.

la manière des Turcs. Un exemple de cette justice expéditive fut fait sur la personne de Koraïm. On se souvient que ce chérif avait dès les premiers jours du débarquement d'Alexandrie, obtenu la confiance du général Bonaparte et qu'il avait été maintenu gouverneur de la place. Mais il profita de ses fonctions pour entretenir des intelligences avec Mourad-Bey et les Mameluks. Sur l'ordre du général en chef, le traître fut arrêté et amené d'Alexandrie au Caire :

Au général Dupuy (15 août 1798).

Vous voudrez bien, Citoyen Général, prendre de nouvelles précautions pour vous assurer que Koraïm ne vous échappera pas : après quoi vous lui ferez subir un interrogatoire dans lequel vous lui demanderez qu'il réponde positivement :

1<sup>o</sup> A-t-il écrit à Mourad-Bey depuis qu'il nous a juré fidélité ?

2<sup>o</sup> A quels Mameluks a-t-il écrit depuis qu'il nous a juré fidélité ?

3<sup>o</sup> Quelle espèce de correspondance a-t-il eue avec les Arabes de Bahyreh ? (1)

Le 5 septembre le général Dupuy reçut de Bonaparte l'ordre suivant :

Seid Mohammed-el-Koraïm, convaincu de trahison, d'avoir continué ses intelligences avec les Mameluks après avoir juré fidélité à la République, de leur avoir servi même d'espion, sera fusillé dans la journée de demain. Tous ses biens, meubles et immeubles, seront confisqués au profit de la République.

20 fructidor (6 septembre).

L'exécution du jugement ci-dessus a eu lieu aujourd'hui

(1) Collection Napoléon, pièces 3247 et 3248.

à midi sur la place de la citadelle. La tête de Koraïm a été promenée dans les rues du Caire (1).

BONAPARTE.

Ce fut dès la fin d'août que Bonaparte s'occupa de la fête de la République. Tout, dans les ordres relatifs à cette cérémonie, dénote son génie particulier. La passion de vivre dans l'avenir domine toutes ses pensées. Il voulut rattacher cette fête aux noms des antiques monuments dont l'origine se perd dans la nuit des temps, et qui subsistent encore presque intacts, tandis que les noms de leurs auteurs sont inconnus, oubliés ou douteux. C'est autour de la colonne de Pompée que la ville d'Alexandrie célébrera sa fête. On inscrira sur cette colonne le nom des braves, morts à la prise de cette ville. Le pavillon tricolore y sera placé. Les antiques ruines de la ville aux cent palais verront aussi célébrer cette fête des soldats français :

#### ORDRE.

Quartier général, au Caire, 9 fructidor an VI (26 août 1798).

Bonaparte, général en chef, ordonne :

ARTICLE 1<sup>er</sup>. — Le 1<sup>er</sup> vendémiaire, époque de l'établissement de la République, sera célébré, dans tous les différents points de l'armée, par une fête civique.

ART. 2. — La garnison d'Alexandrie célébrera la fête autour de la colonne de Pompée.

On profitera de cette époque pour exécuter l'ordre du 16 messidor (2).

On plantera le pavillon tricolore au haut de la colonne.

L'aiguille de Cléopâtre sera illuminée.

(1) Correspondance de Napoléon, pièces 3247 et 3248.

(2) V. page 78 que « les noms des hommes de l'armée française qui ont été tués à la prise d'Alexandrie seront gravés sur la colonne de Pompée. »

ART. 3. — On dressera au Caire, au milieu de la place Ezbekyeh, une pyramide à sept faces, qui seront chacune destinées à contenir les noms des hommes des cinq divisions qui sont morts à la conquête de l'Égypte.

La sixième sera pour la marine.

La septième sera pour l'état-major général, la cavalerie, l'artillerie et le génie.

ART. 4. — La partie de l'armée qui se trouvera au Caire s'y réunira à sept heures du matin, et, après différentes manœuvres et après avoir chanté des couplets patriotiques, une députation de chaque bataillon partira pour aller planter, au haut de la plus grande pyramide, le pavillon tricolore.

ART. 5. — La place Ezbekyeh sera disposée de manière que le soir, à quatre heures, il puisse y avoir course de chevaux autour de la place et course à pied, et aux courses seront admis ceux des habitants du pays qui voudront s'y présenter. Il y aura des prix assignés pour le vainqueur.

Le soir, la pyramide sera toute illuminée. Il y aura un feu d'artifice.

ART. 6. — Les troupes qui sont dans la haute Égypte célébreront la fête sur les ruines de Thèbes.

ART. 7. — Le chef de l'état-major, le général du génie, le général d'artillerie et le commandant de la place du Caire se concerteront pour faire un programme plus détaillé de la fête (1).

BONAPARTE.

Au général Berthier, au quartier général au Caire, le quatrième jour complémentaire an VI (20 septembre 1798).

Le bataillon qui est à El-Qobbeh, en partira avant le jour, pour rejoindre sa division et assister à la fête du 1<sup>er</sup> vendémiaire.

Le détachement de la 13<sup>e</sup>, qui est au camp d'Abou-Seyfeny, partira demain, à quatre heures après-midi, pour rejoindre sa division et se trouver à la fête.

Demain, à quatre heures après-midi, deux cents canoniers et un détachement de dix hommes, composé d'ouvriers

(1) Correspondance de Napoléon, pièce 3117.

charretiers et pontonniers, passeront de Gyzeh au Caire, afin de pouvoir assister à la fête du 1<sup>er</sup> vendémiaire.

Demain, à quatre heures après-midi, les pièces des guides, les pièces d'artillerie du général Bon, du général Lanès, se rendront sur la place Ezbekyeh, où elles prendront la position qu'elles doivent avoir pendant la fête.

Le détachement de cavalerie et d'infanterie du poste d'El-Basâtyu rentrera demain à la nuit.

Les troupes formeront un carré en dehors du cercle, le visage tourné vers la pyramide. Le côté de la droite faisant face à la pyramide, entrant par l'arc de triomphe, sera occupé par la division du général Bon et commandé par lui; celui de la gauche, par la division du général Launes, et commandé par lui.

Toute la cavalerie occupera le côté opposé à l'arc de triomphe, les hommes à cheval divisés sur les deux flancs, et les hommes à pied au milieu, et sera commandée par le général Dumas. Le 2<sup>e</sup> bataillon de la 2<sup>e</sup> d'infanterie légère, ceux des 88<sup>e</sup>, 25<sup>e</sup> et 75<sup>e</sup>, les différents détachements des dépôts, les détachements d'artillerie, les grenadiers de la 19<sup>e</sup> et les guides à pied occuperont le côté de l'arc de triomphe et seront commandés par le général Murat.

Le commandant de la place sera chargé de la police générale.

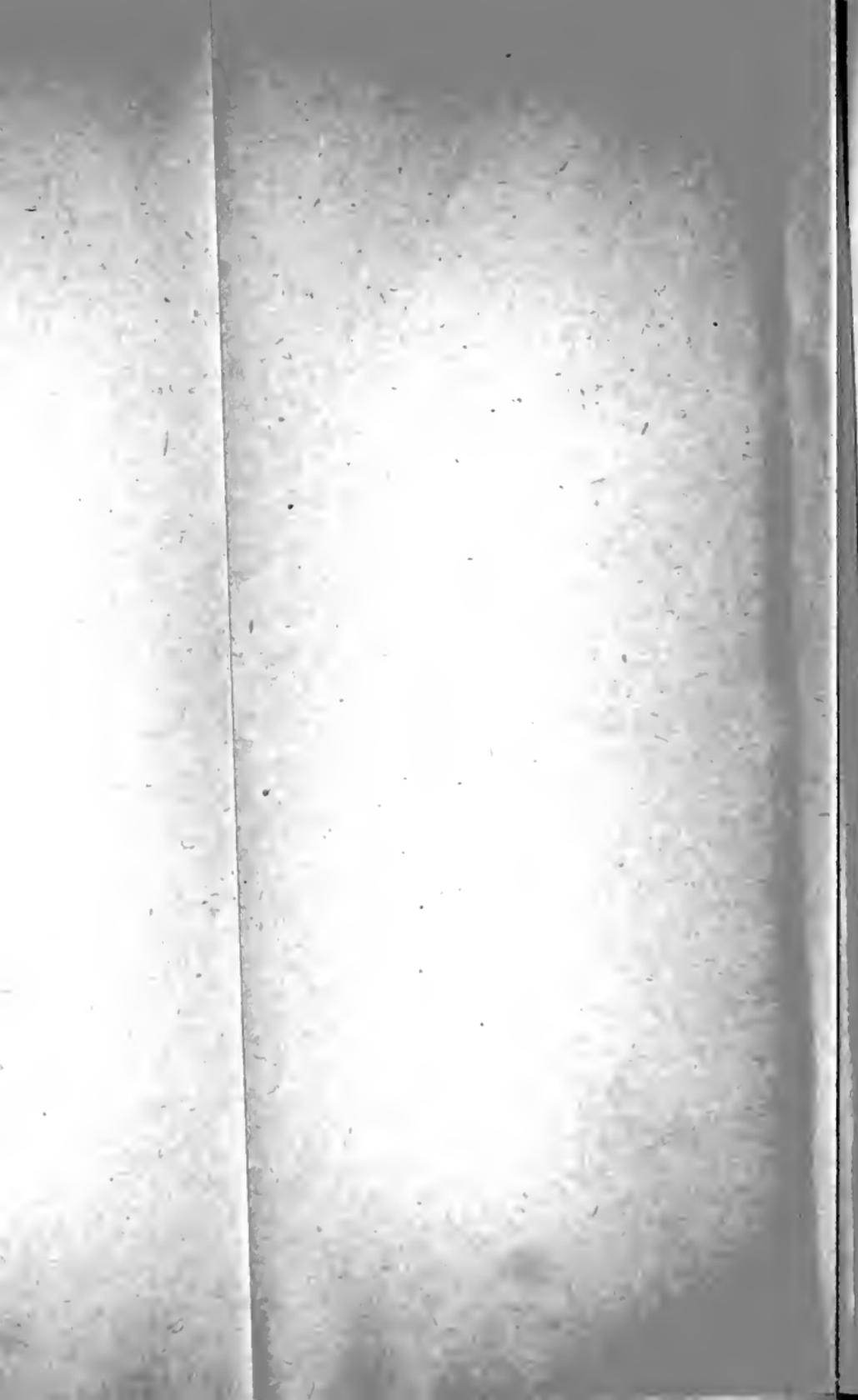
Les troupes des différents dépôts seront réunies sous les ordres d'un même chef de brigade ou de bataillon, de manière qu'ils ne forment qu'un bataillon.

Vous ferez reconnaître, demain à midi, sur l'emplacement, aux généraux qui doivent commander les différentes colonnes, les emplacements qu'ils doivent occuper.

Après avoir passé la revue des troupes, j'ordonnerai des feux en arrière, de peloton, de demi-rang, de bataillon et de file. Les généraux auront soin de s'assurer que les armes soient bien déchargées, que les cartouches que l'on donnera aux soldats soient sans balles, et que le peuple se tienne assez loin pour qu'il n'y ait pas d'accident.

Après l'exécution de ces feux, on fera le commandement, *colonne serrée par bataillon*: quel que soit le nombre des bataillons qui composent chaque front, les généraux de division les disposeront de manière que cela ne fasse pas plus de quatre colonnes par ligne, ce qui en tout fasse seize colon-





nes. Au commandement de *marche*, elles entrèrent dans le cercle en battant la charge, viendront prendre leurs places le plus près possible de la pyramide. Vous ferez placer des piquets dans l'endroit où chaque bataillon doit s'arrêter. Alors tous les drapeaux se mettront à la tête des bataillons, s'avanceront près de la pyramide, et on leur attachera avec une épingle, un écriteau en lettres d'or où sera écrit : *Prise d'Alexandrie, bataille de Chobrâkhyt, bataille des Pyramides*; après quoi les drapeaux entrèrent à leur place.

On lira ma proclamation, on chantera des hymnes patriotiques, et, au commandement de former la ligne, les différentes colonnes feront demi-tour à droite, (1) reprendront leur poste, se déploieront, après quoi on défilera.

BONAPARTE.

Cette fête du 1<sup>er</sup> vendémiaire (22 septembre 1798) célébrée par les Français sur tous les points qu'ils occupaient en Égypte, fut, bien entendu, plus brillante au Caire que partout ailleurs, puisque le général en chef y figurait.

Dès le matin, des salves d'artillerie annoncèrent la fête et toute la musique des régiments cantonnés au Caire, se réunit à la place Ezbekyeh. Le bassin Ezbekyeh est situé entre la porte d'Ava et le pont de Duki. A la porte d'Ava, il y avait un arc de triomphe, sur les faces duquel étaient représentés la bataille des Pyramides, le massacre et la fuite des Mameluks; au pont de Duki, s'élevait un autre arc de triomphe également couvert de tentures peintes, où l'on voyait des combats, des figures allégoriques, des légendes françaises et arabes. Entre ces deux absides triomphales, sur le bassin dont on avait au moment de l'inondation interdit

(1) Archives du Dépôt de la guerre. — Correspondance de Napoléon, pièce 3344.

l'accès aux eaux du Nil, on avait construit un vaste plancher, au milieu duquel se trouvait un obélisque à quatre côtés, chargés d'inscriptions; autour de cet obélisque, cent neuf colonnes qui portaient chacune un drapeau, et chaque drapeau le nom d'un des départements de la République. Sur sept autels antiques avaient été déposés des trophées et étaient gravés les noms des braves qui avaient succombé dans les récents combats. A sept heures du matin, les troupes étaient rangées sur la place. Peu après, le général en chef, entouré de ses aides de camp, et accompagné par les généraux, les officiers d'état-major, les chefs des administrations, les membres de l'Institut d'Égypte et de la Commission des Sciences et des Arts, les cheiks du divan du Caire, les députations des divans des provinces voisines, le kiâya du Pacha, les agas et autres officiers de la milice urbaine et des principaux habitants de la ville, vêtus de leurs plus riches habits et montés sur des mules somptueusement harnachées, le général en chef, disons-nous, parut sur la place où sa présence fut annoncée par des salves d'artillerie. Parvenu au pied de la pyramide, il prononça d'une voix solennelle cette chaleureuse allocution :

« Soldats !

Nous célébrons le premier jour de l'an VII de la République.

Il y a cinq ans, l'indépendance du peuple français était menacée; mais vous prîtes Toulon : ce fut le présage de la ruine de vos ennemis.

Un an après, vous battiez les Autrichiens à Dego.

L'année suivante, vous étiez sur le sommet des Alpes.

Vous luttiez contre Mantoue, il y a deux ans, et vous remportiez la célèbre victoire de Saint-Georges.

L'an passé, vous étiez aux sources de la Drave et de l'Isonzo, de retour de l'Allemagne.

Qui eût dit alors que vous seriez aujourd'hui sur les bords du Nil, au centre de l'ancien continent ?

Depuis l'Anglais, célèbre dans les arts et le commerce, jusqu'au hideux et féroce Bédouin, vous fixez les regards du monde.

Soldats, votre destinée est belle, parce que vous êtes dignes de ce que vous avez fait, et de l'opinion qu'on a de vous. Vous mourrez avec honneur, comme les braves dont les noms sont inscrits sur cette pyramide, ou vous retourneriez dans votre patrie couverts de lauriers et de l'admiration de tous les peuples.

Depuis cinq mois que nous sommes éloignés de l'Europe, nous avons été l'objet perpétuel des sollicitudes de nos compatriotes. Dans ce jour, quarante millions de citoyens célèbrent l'ère du gouvernement représentatif, quarante millions de citoyens pensent à vous; tous disent : C'est à leurs travaux, à leur sang, que nous devons la paix générale, le repos, la prospérité du commerce et les bienfaits de la liberté civile (1).

A la fin de ce discours éclatèrent de toutes parts les cris de : *Vive la République ! vive le général Bonaparte !* Un détachement alla planter le drapeau tricolore sur la plus haute des pyramides de Gyzeh, et Bonaparte rentra dans son palais, où il avait convié deux cents personnes à un splendide repas.

Dans la soirée, la place Ezbekyeh, les arcs de triomphe, l'obélisque furent éclairés par les feux d'une multitude de lampions; des danses, des courses à pied et à cheval, des salves d'artillerie et un feu d'artifice terminèrent cette fête.

(1) Correspondance pièce, 3365.

Avant de relater les phases de la glorieuse expédition de Desaix dans la haute Égypte, l'on doit faire connaître ce qui s'était passé dans quelques provinces du Delta.

Le général Menou, chargé du gouvernement de la province de Rosette, après avoir donné ses premiers soins à la sûreté de cette ville et de la partie des côtes de l'Égypte qui l'avoisine, résolut de parcourir le territoire dont l'administration lui avait été confiée : il avait été joint par le général Marmont, chargé par le général en chef d'une mission spéciale. Ces deux officiers généraux, accompagnés de plusieurs membres de la commission des Sciences de l'Institut d'Égypte, qui voulaient profiter de l'occasion pour visiter le pays et y faire les recherches relatives à leur objet, partirent de Rosette le 10 septembre. Tant que la petite caravane française suivit les bords du Nil, elle n'eut rien à redouter de la part des habitants des villages qui s'y trouvent : ceux de Bezimbal, de Metoubis et de Fouah, rivalisèrent de zèle pour bien accueillir les généraux et leur escorte; il n'en fut pas de même lorsqu'on s'enfonça dans l'intérieur des terres.

Pour reconnaître, ainsi qu'ils avaient projeté, l'est de la province de Rosette, les deux généraux voulurent suivre la rive droite du canal; mais les inondations les en empêchèrent; il fallut passer au travers des eaux sur des petites digues larges de deux pieds, qui servent à soutenir les eaux dans les points les plus élevés, pour ménager ensuite aux terrains inférieurs des arrosements successifs.

C'est sur ces digues faciles à rompre, difficiles à parcourir que la colonne française arriva au village de Cafr'Schabbas-Ammer le 15 septembre. Confians dans la manière dont tous les villages les avaient reçus, Menou et Marmont devancèrent leur escorte, accompagnés seulement de sept à huit cavaliers. Ils allaient entrer dans le village, lorsqu'ils furent assaillis par une troupe nombreuse d'habitants armés de fusils et de lances. Les cavaliers qu'escortaient les généraux, étaient les savants et artistes dont il est parlé plus haut : Ils prirent la fuite à la vue des agresseurs. Dans le même temps, un autre rassemblement d'Égyptiens s'avança au milieu des eaux pour s'emparer de la digue, par laquelle les Français devaient se retirer. Ce nouvel incident détermine Menou et Marmont à suivre les fuyards ; un peintre, nommé Joly, qui faisait partie de la petite escorte, perdant tout à fait la tête, descendit de cheval, croyant échapper plus facilement au danger. Ce fut vainement que le général Marmont voulut le faire monter en croupe derrière lui : frappé de stupeur, il ne pouvait plus faire usage de ses jambes ; on est forcé de l'abandonner, et il est massacré à vingt pas de ses compagnons. Ceux-ci eurent bientôt rejoint le gros de la troupe. Les deux généraux, laissant un détachement pour garder les équipages, s'avancèrent de nouveau avec environ cent quarante hommes, mais les paysans avaient déjà coupé la digue en plusieurs endroits, et il fallut passer dans l'eau jusqu'au dessus de la ceinture. Ce ne fut qu'avec les plus

grandes peines que cette petite troupe put déboucher sur le village. Les paysans, embusqués derrière une butte de terre, ne tinrent qu'un moment, et se retirèrent dans les maisons et dans les tours qui défendent Cafr'Schabbas-Ammer.

Le général Marmont, à la tête d'une compagnie de carabiniers de la 4<sup>e</sup> demi-brigade légère, marcha jusqu'à la porte même de la grande tour ; mais l'élévation de celle-ci, la force de la porte, les coups de fusil qui partent des créneaux, les pierres qui sont lancées avec vigueur, paralysent un moment l'effort des soldats. Pendant ce temps, le général Menou était entré dans le village : son cheval est tué par une balle, et lui-même tombe dans un fossé de trois pieds de profondeur. Marmont, autant pour épargner ses soldats que pour précipiter l'évacuation du village par les habitants, fait mettre le feu à plusieurs maisons, et démolir une partie de l'enceinte. Cependant le feu des tours continua jusqu'à la nuit. Vers onze heures du soir, une autre troupe de paysans, bien armés, accourut des villages circonvoisins au secours des assiégés. Trente soldats embusqués sur une des digues mirent en fuite cette troupe ennemie. A minuit, le feu de la grande tour et d'une autre qui tenait encore, cessa tout à coup ; les fellahs se sauvèrent à travers l'inondation, et il fut impossible de les poursuivre au milieu des eaux et des ténèbres. Les Français achevèrent d'incendier le village et détruisirent la tour principale. Trois carabiniers furent tués, et dix-neuf blessés. Les fellahs perdirent

une trentaine d'hommes. Les généraux Menou et Marmont, ayant reconnu que la saison n'était pas favorable pour une incursion dans le Delta, remirent cette opération à la fin de l'inondation et rentrèrent à Rosette.

Des événements semblables se passèrent vers la même époque, dans les provinces de Mansourah, de Damiette et de Menzaleh. Une partie des Arabes de la province de Charqyeh, renforcés par les Arabes de Derne et de tous ceux du lac Menzaleh, sous la conduite d'un chef puissant dans ces contrées, nommé Hassan-Toubâr, allié et principal agent des Mameluks, attaquèrent dans la nuit du 15 au 16 septembre, la garnison de Damiette. On fut bientôt sous les armes et l'ennemi fut repoussé de tous côtés.

Le 16, le village d'El-Choa'rah, situé à une portée de canon de Damiette, se révolta, et tous les Arabes s'y réunirent et en firent leur quartier général. Le 17 et le 18, ils reçurent beaucoup de renfort de Menzaleh. La garnison de Damiette reçut également un renfort d'un bataillon de la 25<sup>e</sup> demi-brigade. Le général Vial se décida le 28 septembre, à la pointe du jour, d'attaquer le village d'El-Choa'rah. Le général Andréossy prit le commandement de la flottille et vint débarquer au delà du village. L'ennemi était rangé sur un seul rang et occupait tout l'espace depuis le Nil jusqu'au lac Menzaleh, au nombre de plus de 10.000 hommes. Le général Vial envoya une compagnie de grenadiers de la 25<sup>e</sup> pour atta-

quer la droite de l'ennemi et lui couper la retraite par le lac Menzaleh, dans le temps qu'il attaquait de front, au pas de charge, cette nuée d'ennemis, qui fut culbutée dans l'inondation du Nil et dans le lac. Le village d'El-Choa'rah fut emporté et livré aux flammes. Il y eut plus de 1.500 Arabes tués ou noyés. On leur prit deux très belles pièces de canon de bronze de 4, et trois drapeaux enlevés par le grenadier Jausoux, de la 25<sup>e</sup> demi-brigade, par le dragon Pampeno, du 18<sup>e</sup> régiment, Lefort, sergent de la 13<sup>e</sup> demi-brigade. De notre côté, il n'y eut qu'un homme de tué et quatre de blessés. Ainsi, 10.000 Arabes furent attaqués et battus par 4 à 500 Français. Le capitaine du génie Sabatier fut cité comme s'étant particulièrement distingué. Le général en chef écrivit au général Vial : « L'attaque que vous avez faite, Citoyen Général, du village d'El-Choa'rah fait autant d'honneur à vous qu'aux troupes... (1). »

Le général Verdier, avec une colonne de 600 hommes, chargé de marcher sur le village de Sonbât, dans la province de Mansourah, s'acquitta de cette mission avec bravoure et succès, malgré la résistance des Arabes, dont il tua une cinquantaine, sans autre perte que celle d'un grenadier de la 25<sup>e</sup>, blessé au genou.

Plusieurs autres expéditions, peu importantes d'ailleurs par leurs résultats, eurent également lieu dans la basse Égypte, à la fin d'août et pendant le mois de septembre. Partout les Arabes et

(1) Ordre du jour et lettre du 24 septembre.

les fellahs révoltés furent battus; mais l'insurrection était comme l'hydre au cent têtes, qui se reproduisaient à mesure qu'on les coupait. Les bataillons français, disséminés dans les provinces du Delta, étaient souvent insuffisants pour les marches et les courses continuelles qu'exigeaient les soulèvements qui se manifestaient à la fois sur presque tous les points de cette partie de l'Égypte.

Les Arabes de Derne occupaient le village de Dondeyt; environnés de tous côtés par l'inondation, ils se croyaient inexpugnables et infestaient le Nil par leurs pirateries et leurs brigandages. Les généraux Murat, commandant de la province de Qelyoub, et le général Lanusse eurent l'ordre d'y marcher, et y arrivèrent le 28 septembre. Les Arabes furent dispersés après une légère fusillade. Nos troupes les suivirent pendant cinq lieues, ayant de l'eau jusqu'à la ceinture. Plus de 200 de ces Arabes furent tués ou noyés. Leurs troupeaux, chameaux et une grande quantité d'ânes, restèrent en notre pouvoir. La perte française fut seulement de quelques blessés; mais presque tous les soldats étaient sans chaussures; elles étaient restées dans les marais. Murat fit dans son rapport le plus grand éloge de la conduite des troupes, et cita particulièrement l'adjoint aux adjudants généraux Netherwood, comme un officier de haute distinction (1).

(1) Netherwood, suédois d'origine, continua à se faire remarquer durant toute la campagne et mérita d'être promu chef de brigade. Il fut blessé mortellement en 1803, à l'assaut du Petit-Goave, à Port-au-Prince.

Bonaparte regardait la position du lac Menzaleh comme des plus importantes; on en peut juger par ses instructions si précises données au général Andréossy :

Quartier général, au Caire, 3 vendémiaire an VII  
(24 septembre 1798).

J'ai appris, Citoyen Général, avec plaisir votre arrivée à Damiette. Il paraît que vous y êtes arrivé à temps pour aider le général Vial de vos conseils et rendre un nouveau service à l'armée.

Vous devez, à l'heure qu'il est, avoir beaucoup de troupes à Damiette, où le général Dugua doit se trouver. Je lui donne l'ordre de s'emparer d'El-Menzaleh; de faire entrer le plus de djermes possible, armées, dans le lac, et des bateaux armés de petites pièces de canon. Je lui ai ordonné de visiter les différentes îles du lac Menzaleh, de prendre des otages de tous les villages qui se seraient mal comportés; enfin de faire tout ce qui est nécessaire :

1° Pour être souverain maître du lac Menzaleh;

2° Pour que vous arriviez à Peluse; mes propres mots sont ceux-ci: « Dussiez-vous y faire marcher toute votre division, il faut que le général Andréossy arrive à Peluse. »

Je crois que l'Égypte ne peut être attaquée que par le lac Menzaleh. Ainsi, pour l'offensive, comme pour la défensive, c'est de votre reconnaissance que tout dépend; il faut donc le faire lentement et n'avancer que des choses bien sûres; car une fausse donnée pourrait me faire faire de faux calculs.

1° Combien de barques y a-t-il dans le lac Menzaleh?

2° Combien chacune peut-elle contenir de monde?

3° Quel est le fond du lac?

4° Un aviso, une chaloupe canonnière, une djerme comme *la Carniole*, peut-il y naviguer?

5° Quelle est la profondeur des trois bouches?

6° Une chaloupe canonnière; une tartane peut-elle y entrer?

7° Quelle est la population, l'étendue des îles du lac?

8° Comment communique-t-on de Damiette au lac?

9° Les troupes qui longeraient entre la mer et le lac, comment feraient-elles pour passer les boucles ?

10° L'eau du lac est-elle saumâtre ou salée ?

N'allez à Peluse qu'avec de grandes forces ; ayez au moins six bataillons armés chacun d'une pièce de canon.

S'il n'y a point d'autre moyen, ne serait-il pas possible de faire passer des djermes dans le lac Menzaleh en franchissant les douze cents toises ?

Enfin ne partez pas de Damiette que vous n'ayez quatre ou cinq cents hommes et six bateaux armés de pièces de canon.

Emportez de l'eau et des vivres pour pouvoir rester à Peluse cinq ou six jours, et même jusqu'à dix, s'il est nécessaire (ayez avec vous une pièce de canon de 3) :

1° Pour en bien connaître les ruines ;

2° Pour pouvoir tracer un fort capable de contenir sept à huit cents hommes et servir de dépôt à l'armée (de quoi pourra-t-on en faire le revêtement ?) ;

3° Faire des essais pour reconnaître si, en creusant, on ne trouve pas d'eau douce ; en général, nous avons reconnu que, dans le désert, on a toujours de l'eau douce en creusant.

Envoyez-moi aussi des notes sur tout ce que vous pourrez recueillir de la reconnaissance de Damiette à El-Menzaleh et d'El-Menzaleh à Sâlheyeh, ainsi que tout ce qui est relatif à Damiette, au Nil et à la défense de la rade (1).

BONAPARTE.

Le général Andréossi, de retour à Damiette, après le combat d'El-Choa'rah, s'occupa activement de la mission qui lui était confiée. La flottille d'Andréossi, composée de seize djermes, dont trois armées, partit de Damiette le 3 octobre, à deux heures du matin, descendit le Nil et passa le boghâz à sept heures. Le général se mit en marche vers la même heure, avec 100 hommes, en suivant par terre la plage qui sépare le lac Menzaleh de la

(1) Correspondance de Napoléon, pièce 3375.

mer; le reste des troupes, d'un nombre pareil au détachement, était sur les djermes. A trois heures et demie, la flottille et la faible colonne Andréossy étaient rendues au petit hameau de Dybeh, où le lac communique avec la mer par une bouche qui porte le nom du hameau. Le boghàz avait été passé sans difficulté. Pendant cette marche de huit heures et demie sur une langue de terre aride, où l'on ne trouve pas une goutte d'eau douce, ni le moindre abri, les soldats français ne firent entendre aucun murmure.

Le 4, à la pointe du jour, Andréossy sonde le boghàz de Dybeh, les entrées des canaux qui se trouvent à son débouché, et qui sont formés par plusieurs îles adjacentes, et fit fouiller, pour y trouver de l'eau, une trentaine de cabanes qui sont à la pointe de l'île de l'ouest, en face de la bouche de Dybeh; on en trouva plusieurs jarres. Vers le milieu du jour, le général se mit en route et pénétra dans le canal de droite, au sortir du boghàz de Dybeh, compris entre l'île de l'est et la terre qui tient au continent de Damiette.

Le général Andréossy prenait la direction de Mataryeh, lorsqu'à trois heures de l'après-midi, on aperçut, au sud-est, un très grand nombre de voiles allant à l'est, et cachées en partie par les îles derrière lesquelles elles se trouvaient. Ces îles, ainsi que toutes celles où la flottille avait navigué jusqu'alors, étaient basses, sans culture et stériles. L'intention du général était de se porter entre Mataryeh et les barques emmenant, d'après

les conjectures, les mécontents de la nombreuse population de ce même village, et de négocier avec les habitants qui y restaient. Les pilotes du pays, qui s'étaient déjà effrayés, ainsi que l'interprète du général, à l'apparition d'un si grand nombre de djermes ennemies, conduisirent la flottille en arrière de la pointe de Mataryeh, en sorte que les Français aperçurent par le travers de la presqu'île les minarets du bourg de Menzaleh. Dans le même moment, les djermes ennemies débouchèrent de derrière les îles et se dirigèrent sur la flottille. Le jour baissait, les Français se trouvaient à cinq lieues de Damiette, sur un lac, et au milieu de plages inconnues, entre les mains de pilotes qui, d'après les signes qu'ils faisaient, croyaient à chaque instant voir tomber leurs têtes. Andréossy se trouvant avoir trop peu de troupes, résolut de rabattre vers Damiette. Les djermes ennemies firent route parallèlement à la flottille, et pénétrèrent, en passant entre deux îles, dans le même canal où naviguaient les Français; et bientôt ceux-ci se trouvèrent en présence de plus de cent barques. Aussitôt, mille cris barbares, poussés avec l'accent de la fureur, se firent entendre; l'ennemi joignait à ce vacarme effroyable les sons aigus d'instruments de cuivre et le bruit d'une sorte de tambourin. A ces premières démonstrations succéda bientôt une vive fusillade.

Cependant le général avait fait diminuer de voiles, pour laisser arriver trois djermes qui se trouvaient très en arrière, et il avait fait mettre, en

attendant, les autres djermes à la traîne les unes des autres, attachées par de bonnes amarres, résolu, ayant ainsi ses embarcations réunies en masse, de combattre ses agresseurs, qui continuaient à tirer, mais sans succès. Les djermes arrivèrent et s'amarquèrent à celles qui les précédaient. Alors les Français, rangés sur leurs bâtiments, firent un feu de file bien nourri, appuyé de six coups de canon. Ce feu, exécuté dans l'obscurité, étonna l'ennemi, qui, au lieu de continuer à marcher à la hauteur de la flottille, se contenta de harceler la queue de cette colonne de bâtiments, en la suivant jusqu'au mouillage du village de Minyet, à l'est de Damiette, au même endroit où il avait débarqué quelques jours auparavant, pour venir attaquer le général Vial. Là, recommencèrent les mêmes vociférations qui furent entendues de Damiette.

Les barques ennemies s'approchèrent de terre, et ceux qui les montaient feignirent de vouloir débarquer, comptant sans doute que les Français allaient abandonner leurs djermes, mais le général fit rester les troupes à bord, préférant se défendre des deux côtés plutôt que d'exposer les soldats qui auraient débarqué au feu des djermes. Alors les Français recommencèrent le feu qu'ils avaient fait deux heures auparavant, autant pour repousser l'ennemi que pour avertir le général Vial de la présence de la flottille sur ce point. Mais Vial avait eu la précaution de faire observer le lac pendant le jour, et ayant disposé, vers le soir, des patrouilles, une d'elles se présente à Minyet vers

dix heures et demie. L'ennemi se fit entendre jusqu'à minuit, et se retira au lever de la lune, ne laissant que quelques djermes à une certaine distance pour observer la flottille.

Lorsque le général Andréossy prit position devant Minyet, il avait envoyé quelques hommes pour reconnaître le terrain attenant au mouillage : on trouva un canal d'eau douce. Andréossy fit prévenir qu'on pouvait boire à discrétion l'eau qui était dans les djermes. Les soldats répondirent : « Nous n'avons plus soif, ni faim ; nous ne demandons qu'à combattre. » Ces paroles furent rapportées au général par le chef de bataillon Deslonges, de la 25<sup>e</sup> demi-brigade, officier distingué dont la haute valeur servait d'exemple aux soldats sous ses ordres. Les Arabes fellahs perdirent un certain nombre des leurs dans cette affaire, où les Français n'eurent même pas un seul homme blessé. Le chef de ce rassemblement ennemi était encore Hassan-Toubâr dont il a été question plus haut. Quelques jours après, le général Dugua fit écrire à ce cheik par un de ses amis, pour l'engager à entrer en accommodement avec les Français. Voici quelle fut sa réponse : « Je ne veux voir les Français ni de loin, ni de près ; s'ils me donnent la certitude de rester tranquille chez moi (au bourg de Menzaleh), je leur paierai le tribut que je payais aux Mameluks ; mais je ne veux aucune communication avec ces infidèles. »

Trois jours après cette incursion sur le lac Menzaleh, le général Andréossy, qui se trouvait indis-

posé, envoya le chef de bataillon des pontonniers, Tirlet (1), avec le capitaine du génie Sabatier, pour continuer les opérations relatives à la reconnaissance du lac ; ces officiers rentrèrent à la nuit sans avoir aperçu aucun mouvement de la part de l'ennemi. Cependant, le 8 octobre, à une heure du matin, un nombre de barques encore plus grand que dans la journée du 4, se présenta devant la flottille française, toujours mouillée à Minyet ; mais le feu des djermes, soutenu par celui d'une pièce de huit, qui avait été disposée sur la rive pour protéger le mouillage, parvint à éloigner l'ennemi qui se retira en désordre.

En envoyant le général Andréossy pour faire la reconnaissance du lac Menzaleh, le général en chef connaissait d'avance une partie des obstacles que cet officier rencontrerait dans sa mission : c'est pourquoi il avait donné ordre au général Dugua, gouverneur de la province de Mansourah, de détacher une forte colonne pour s'emparer du bourg de Menzaleh, résidence du cheik Hassan-Toubâr, et principal repaire de ces Arabes fellahs dont les djermes infestaient le lac. Le général Dumas fut chargé de cette opération, au retour d'une expédition qu'il venait de faire sur le canal d'Achmoun, au village de Damaney, où il avait dispersé un rassemblement de fellahs insurgés. Il arriva à Menzaleh le 7 octobre, sans rencontrer d'obstacles, et fut joint dans ce village par le général Andréossy. Le résultat des deux opérations

(1) Devenu général de division et inspecteur-général d'artillerie.

combinées fut de contraindre les djerms ennemies à fuir jusques auprès de l'ancienne bouche pelusiaque, et de donner aux Français la facilité d'établir des postes militaires à Mataryeh et à Menzaleh, pour la protection de la flottille destinée à croiser sur le lac.

Allons retrouver Desaix.

Mourad-Bey, réfugié dans l'Égypte supérieure après la bataille des Pyramides, avait cherché à mettre à profit le repos momentané qu'on lui avait laissé. Tous les Mameluks dispersés dans la basse et haute Égypte, à l'exception de ceux qui avaient accompagné Ibrahim-Bey en Syrie, s'étaient réunis à Mourad, et celui-ci s'était encore renforcé de plusieurs tribus de Bédouins accourus pour faire cause commune avec les vaincus. Le bey avait établi son camp auprès du village de Behnesé, qui se trouve près du désert à la hauteur d'Abou-Girgey, entre la montagne et le canal de Joseph, et avait réuni, sur ce dernier canal qui porte les eaux du Nil dans la province du Fayoum, des djerms où étaient ses provisions ; ses bâtimens de guerre étaient au-delà de la ville de Minyeh.

Le général Desaix se mit en marche dès le 23 août, de la province de Gyzeh, où il était resté depuis la bataille des Pyramides. Une partie de ses troupes remonta le Nil, embarquée sur un chebec, une demi-galère et six avisos, et l'autre partie suivit la rive gauche du fleuve, malgré l'inondation, qui était alors dans sa plus grande crue. La division arriva à Beni-Soueyf le 26, et, s'avancant avec la

plus grande peine sur le canal de Joseph, il réussit, après avoir traversé huit autres petits canaux et un lac, ayant de l'eau jusqu'au dessus de la ceinture, à atteindre le village de Behnesé, où les Mameluks ne l'attendirent point. Mourad-Bey fit repasser son monde sur l'autre rive du canal et redescendit vers la province du Fayoum, qui est à l'ouest de Beni-Soueyf. Les Français ne purent arriver qu'au moment où le dernier chameau traversait le canal.

Instruit par les habitants que douze barques chargées étaient peu éloignées, Desaix marcha vers elles et réussit à s'en emparer, malgré le feu des Mameluks qui étaient sur la rive gauche du canal. Sur la première de ces barques se trouvaient quelques Mameluks qui se jetèrent à la nage. Deux furent pris par l'aide de camp du général Desaix, le capitaine Rapp, qui les désarma courageusement, car ils refusaient de se rendre. Les barques étaient chargées de vivres et de quelques effets de Mameluks : une d'entre elles portait six pièces de canon et des munitions. La nuit qui survint ne permit point de poursuivre l'ennemi dans sa fuite. Desaix apprit à Behnesé que Mourad-Bey, après avoir passé un mois dans ce village, en était parti il y avait huit jours pour aller à Illaoun, à l'entrée du Fayoum, que le bey Mohammed-Elfy était resté avec une partie des Mameluks, en communication d'Illaoun à Behnesé et que les beys Osman, Rodoan, Omar et les Mameluks du bey Ibrahim, surnommé *le Petit*, avaient été chargés de garder

ce dernier poste, au nombre de quatre cents, avec deux tribus d'Arabes. Ces derniers étaient présents à Syout depuis trois jours et devaient protéger l'arrivée des subsistances de cet endroit, à Behnesé par le canal de Joseph. Desaix n'avait avec lui, dans cette expédition, que le premier bataillon de la 21<sup>e</sup> demi-brigade. Le reste de la division était encore en arrière.

La flottille des Mameluks, qui se trouvait au dessus d'Abou-Girgeh s'avancait sur ces entrefaites pour protéger les mouvements de Mourad ; Desaix marcha sur Dârout-el-Cherif pour aller à sa rencontre. Chemin faisant, différents détachements français arrêtaient vingt-sept barques chargées de grains et de légumes. Hassan-Bey, qui se trouvait sur la flottille ennemie, ayant appris que les Français avaient chassé les Mameluks de Behnesé, et s'étaient emparés d'une grande partie du convoi de vivres, remonta le Nil avec tous les bâtiments de guerre, leur fit continuer leur marche vers Syene ou Assouan, et, débarquant à Syout, il alla rejoindre Mourad dans le Fayoum. Quant à la navigation de la flottille sur laquelle se trouvaient les troupes de la division française, elle était extrêmement difficile. Le canal serpentant dans les terres, les vents faisaient échouer les bâtiments presque à chaque instant. Les soldats étaient très souvent dans la nécessité de tirer les barques et de se plonger, à cet effet, jusqu'à la ceinture, dans une eau vaseuse. Rien ne peut se comparer à la fatigue qu'ils éprouvèrent dans cette marche de plusieurs jours et de

plusieurs nuits sans presque aucune relâche. Vis-à-vis le village de Melaouch, Desaix renvoya dix des plus grandes djermes qui ne pouvaient pas suivre, en y faisant placer les nombreux malades de sa colonne, par le canal du même nom qui aboutit au Nil. Les malades devaient être conduits à Beni-Soueyf pour y être soignés et se trouver à portée de rejoindre la division après leur guérison. Les Français arrivèrent à Behnesé, où ils espéraient rencontrer les Mameluks, comme quelques paysans l'avaient annoncé; mais ils n'y trouvèrent aucun ennemi. Ce ne fut qu'au village de Benkiah, le 4 octobre, qu'on aperçut les premiers détachements de Mourad-Bey, au nombre de cent cinquante Mameluks et autant d'Arabes. Une colonne de quatre cents Français, marchant le long du canal, à la hauteur de la flottille, força ces détachements à s'éloigner, et permit à la division de suivre sa route.

Le 5 octobre, les Français virent paraître un corps de six cents Mameluks, qui, placés en assez bon ordre sur la rive droite du canal, passant en cette partie sur la lisière du désert, se disposaient à faire feu sur la flottille. Il était impossible de débarquer en cet endroit, à cause des inondations; le général Desaix fit rétrograder les bâtiments à une demi-lieue, pour mettre les troupes à terre et marcher sur l'ennemi; celui-ci envoya un détachement, afin de troubler les opérations; mais les carabiniers de la 21<sup>e</sup> légère ne permirent pas aux Mameluks d'approcher de la rive; la

division put débarquer et se former sans empêchement. Desaix fit aussitôt mettre à terre deux pièces de canon attelées, et les troupes s'avancèrent dans le désert en côtoyant l'inondation. Cependant, les Mameluks se retiraient lentement devant les Français; les pelotons de ceux-ci, qui marchaient en avant-garde, firent pendant plus de quatre heures un feu continuel sur cette cavalerie, qui essayait de riposter sans charger, et qui perdit quelques chevaux; elle était commandée par le bey Mohammed-Elfy, créature et favori de Mourad. Desaix s'arrêta pour attendre ses barques, qui suivaient, gardées par deux cents hommes et montées par deux cents hommes blessés ou malades. La division bivouaqua dans le désert.

Le lendemain, 6 octobre, les troupes se remirent en marche un peu avant le jour, et la flottille suivit, malgré les vents contraires. Bientôt on aperçut l'armée de Mourad-Bey placée sur toutes les hauteurs parallèles au Nil. Desaix marcha sur-le-champ pour le déposter, et y réussit après quelque résistance. Mourad reforma ses troupes dans la plaine en arrière des hauteurs, sur une ligne très étendue.

Le général Desaix forma sa division en carré, éclairé par deux pelotons, dans le même ordre, de deux cents hommes chacun. Ces deux petits carrés soutenaient, l'un devant, l'autre derrière, deux autres pelotons de tirailleurs, opposés aux tirailleurs ennemis, qui venaient tirer jusque sur le grand carré. Lorsque les Français furent arrivés

à une certaine distance du centre ennemi, ils firent halte pour se reposer et se rafraîchir un instant, car ils marchaient depuis trois heures; ils purent alors apercevoir Mourad-Bey sur le devant de sa tente, entouré de ses beys et kâchefs, et des principaux officiers de sa maison. La division ne tarda pas à se remettre en mouvement au pas de charge. Les Mameluks n'osèrent point attendre le choc, et se replièrent après avoir reçu plusieurs coups de canon tirés avec une étonnante précision par l'artillerie légère, qui leur tua quelques hommes et quelques chevaux. Le reste de la journée on marcha inutilement à leur poursuite. L'intention de Mourad était d'attirer les Français dans le désert afin de les éloigner de leur flottille et de leurs provisions. Desaix avait trop d'expérience pour ne pas pénétrer le dessein de son adversaire; c'est pourquoi, après avoir repoussé les Mameluks, il se rapprocha du canal pour couvrir ses bâtiments: l'ennemi ne tarda pas à revenir en poussant de grands cris, mais le feu des pelotons avancés suffit pour le tenir à une distance respectueuse.

Le 7 octobre, au matin, la division se remit en marche. Desaix venait d'être informé que Mourad se retranchait au village de Sédiman, où il avait rassemblé toutes ses ressources, tous les Arabes de son parti, et que, fort de quatre à cinq mille chevaux, il se disposait à tenter un vigoureux effort. Le général Desaix résolut d'attaquer Sédiman par le côté qui touche au désert, et s'éloigna à cet effet de l'inondation. Le pays était formé de

monticules irréguliers, une vallée assez profonde séparait les deux partis.

Les Français étaient formés à peu près dans le même ordre que dans la journée du 6. Après deux heures de marche, Desaix vit la cavalerie ennemie s'avancer rapidement vers lui, au son d'une musique barbare. Les pelotons avancés étaient à peine repliés sur les petits carrés, et les deux pièces d'artillerie légère mises en batterie, lorsque les Mameluks se précipitèrent de toutes parts sur les Français. Ceux-ci les virent arriver avec le plus grand sang-froid. Desaix avait commandé aux grenadiers de la 21<sup>e</sup> légère de faire feu : « A vingt pas, Général, répondirent ces braves; nous ne tirerons pas avant. » Le canon éloigna les Mameluks du front du grand carré; mais ils se jetèrent sur les deux petits carrés placés aux angles, l'un devant, l'autre derrière. Le capitaine Vallette, qui commandait celui de droite, ordonna à ses chasseurs (de la 21<sup>e</sup> légère) de ne faire feu qu'à dix pas et de croiser la baïonnette. Cet ordre fut exécuté; l'ennemi, trop nombreux pour être arrêté d'abord par un feu trop court et trop peu nourri, arrive jusque sur les baïonnettes; il ne peut rompre le petit carré; le feu des second et troisième rangs le foudroie, et les baïonnettes du premier éventrent les chevaux. Les Mameluks jettent alors sur leurs adversaires, fusils, tromblons, haches, pistolets, masses d'armes, et jusqu'à leurs sabres et leurs poignards; plusieurs soldats succombent sous ce nouveau genre de traits; les Mameluks pénètrent dans le carré; douze

Français tombent morts, trente sont blessés; mais l'ennemi paye cher cet avantage; autant des siens mordent la poussière. Bientôt la mitraille et le feu du grand carré parviennent à dégager les intrépides chasseurs du capitaine Vallette, qui rentrent dans ce carré après avoir dépouillé ceux de leurs riches adversaires qui sont restés sur le terrain. La conduite de ces trop braves soldats qui, pour la plupart, n'avaient voulu se battre qu'à la baïonnette, est au-dessus de tout éloge.

Pendant que cela se passait au petit carré de droite, d'autres Mameluks, aussi nombreux que les premiers, s'étaient avancés sur le carré de gauche, commandé par les capitaines Sacrost, de la 21<sup>e</sup> légère, et Geoffroy de la 61<sup>e</sup> de ligne, mais le feu de cette troupe, beaucoup plus prompt et mieux nourri que celui du carré de droite, repousse la charge. L'ennemi se porta alors sur le côté du grand carré formé par la 88<sup>e</sup>; il fut accueilli de même. Avant de marcher sur le gros des troupes ennemies, il fallut transporter les blessés. Malgré toute la diligence que mirent les Français à cette opération, Mourad-Bey eut le temps de faire placer quatre pièces de canon sur un monticule : déjà ces pièces faisaient un grand ravage, lorsque Desaix ordonna de marcher dessus au pas de charge. La mitraille ne put arrêter la marche du carré, non plus qu'une charge vigoureuse entamée sur le front de la 88<sup>e</sup>, au milieu de la course. L'ennemi, étonné de cette intrépidité, s'enfuit dans le plus grand désordre; et le capitaine Rapp, aide de camp

de Desaix, à la tête des tirailleurs, s'empare des quatre pièces. Embarrassé de ses blessés, et voulant reposer ses soldats, haletant de soif et de fatigue, Desaix arrêta la division sur les bords de l'inondation du Fayoum. Après quelques instants de repos, les troupes marchèrent sur Sédiman, évacué par les troupes de Mourad, pour que les blessés y fussent pansés et transportés ensuite sur les djermes de la flottille.

Les Français avaient perdu dans le combat quarante hommes tués et quatre-vingts blessés. Le capitaine Humbert, de la 21<sup>e</sup> légère, fut du nombre des morts. Le chef de la 61<sup>e</sup> demi-brigade, Conroux et Rapp, aide de camp du général Desaix, furent blessés. Plus de trois cents Mameluks restèrent sur le champ de bataille, et Mourad emmena un plus grand nombre de blessés; la plaine était couverte de cadavres et de chevaux. Les beys et les kâchefs, autant par bravoure personnelle que pour animer leurs gens, s'étaient plus particulièrement exposés au danger; aussi plusieurs d'entre eux reçurent-ils la mort ou des blessures graves. Les beys Sélim-Aboudix, Osman-Bardizy, Osman-Tamburdji étaient au nombre des tués. Mohammed-Elfy-Bey avait reçu un coup de feu à la cuisse. Ici, comme à la bataille des Pyramides, les soldats firent un butin considérable. Pas un Mameluk sur lequel on n'ait trouvé quatre ou cinq cents louis. Les chefs de bataillon Eppler et Morand (1), les capitaines Vallette, Sacrost, Geoffroy, les lieutenants Horman

(1) Devenu général de division.

et Nicolier, les sergents Pierre Laurent, Jérôme, les soldats Parilès, Rougereau, Richouy, Tremier, Gérard, Tissot, Châtelain, Demonge, Marchand, Duchêne et Morin, méritèrent une mention plus particulière dans les rapports des généraux et chefs de corps. Il n'est pas besoin d'ajouter que ces derniers donnèrent de nouvelles preuves de leur sang-froid ordinaire : notamment le général Friant, l'adjudant général Donzelot, et les chefs de brigade Robin et Conroux.

Bonaparte reçut la nouvelle de cette victoire avec la plus vive satisfaction ; Robin fut promu général de brigade. « Vous mettrez à l'ordre, écrivait le général en chef au général Berthier, que les citoyens Gérard, caporal de la 21<sup>e</sup>, Petitjean, Châtelain, Claude, Tissot, Claude des Acoules et Julien Marchand, chasseurs de la 21<sup>e</sup>, ont montré beaucoup de valeur à la bataille de Sédiman ; extrait de l'ordre sera envoyé à leurs communes (1). »

L'Égypte n'avait point encore vu de combat plus opiniâtre et plus meurtrier, et ce qui rend encore le succès obtenu par les Français plus remarquable, c'est que les troupes de Mourad-Bey étaient six fois plus nombreuses que celles de Desaix ; celui-ci avait à peine deux mille hommes. Le résultat de cette action brillante, fut la séparation des Arabes d'avec les Mameluks, et l'occupation de la fertile province du Fayoum, où Desaix alla s'établir pour reposer ses troupes. Les Mameluks se retirèrent d'abord derrière le lac de Gaza et, de là, au

(1) Correspondance de Napoléon, pièce 3489.

village de Delgé, à la hauteur de celui de Melaoueh, sur le Nil. Un autre avantage de la victoire de Sédiman, fut de démontrer à Mourad-Bey son impossibilité de vaincre l'infanterie française en bataille rangée. Il faut attribuer à l'expérience qu'il fit dans cette journée de l'intrépidité surnaturelle de nos soldats, le parti-pris par ce chef des Mameluks de ne plus se mesurer franchement avec eux. Il résolut de les harceler, de fuir quand il serait poursuivi et ne se laisser jamais approcher d'assez près pour être contraint d'engager un combat désavantageux. Cette tactique de Mourad était celle des Arabes. Ce ne fut pas sans une extrême répugnance que ce guerrier se soumit à des manœuvres si opposées à son courage impétueux et à son audace naturelle. Quoiqu'il en soit, cette nouvelle manière de faire la guerre aux Français, tint ceux-ci dans un mouvement continu, et leur fit éprouver, dans les marches et contre-marches auxquelles ils furent forcés, plus de mal qu'ils n'en auraient eu dans des combats réguliers.

Le général en chef, désireux de faire connaître au Directoire l'état réel de l'armée d'Orient, de présenter les drapeaux conquis, et de savoir exactement ce qui se passait en France, choisit son frère pour cette mission délicate (1). Louis Bonaparte s'embarqua, vers le 15 octobre, sur le brick *la Revanche*. Après un voyage de deux mois, durant lequel il échappa, comme par miracle, aux vaisseaux

(1) Correspondance, pièce 3439. — Lettre au Directoire.

turcs, russes, anglais et même portugais et à des tempêtes journalières, il aborda à Tarente en Calabre, y fit une quarantaine de vingt-sept jours, et arriva à Porto-Vecchio, en Corse. Il croyait si peu échapper à la mer, à cause du mauvais état du bâtiment, soutenu par une seule et mauvaise pompe, qu'il donna l'ordre au capitaine d'entrer à Messine, quoiqu'il sut que la guerre était déclarée entre la France et Naples. Mais la force du vent jeta le bâtiment hors du détroit de Messine et une frégate anglaise le poursuivit. Cela fut cause qu'il jeta à la mer les drapeaux qu'il devait présenter au Directoire.

---

## VI

Révolte au Caire (21 octobre); Rapport de Bonaparte au Directoire. — Tentative des Anglais contre Aboukir (24 octobre). — Rétablissement du divan du Caire; proclamation du général Bonaparte (21 décembre); travaux de défense exécutés au Caire: usines, fonderies, manufactures, établissement d'un Tivoli. — Combat de Fayoum par le général Desaix (9 novembre). — Excursions des membres de l'Institut. — Excursion de Bonaparte à Suez; passage de la Mer Rouge; canal des deux mers (24 décembre 1798).

Deux mois étaient écoulés depuis l'entrée des Français dans le Caire et jusqu'alors la population de cette immense capitale avait paru étrangère à toutes les trames ourdies contre les nouveaux dominateurs de l'Égypte par les agents secrets des Beys, des Turcs et des Anglais. Le général Bonaparte n'avait négligé aucun des moyens qui pouvaient établir la confiance chez les principaux habitants, paralyser les intrigues des ennemis des Français et rendre, sans effet, les déclamations frénétiques des ulemas, des imams et autres ministres de la religion mahométane. Le divan établi par lui était consulté sur les moindres intérêts, et il s'empressait de faire droit aux demandes ou réclamations légales que lui adressait cette Assem-

blée municipale. Il avait mis ses soins à respecter lui-même et à faire respecter par tous ce qui tenait aux usages religieux et civils. Cette conduite avait concilié, au général en chef, l'estime et la vénération de plusieurs personnages en crédit parmi le peuple, et, dans leur reconnaissance, ils l'avaient appelé Ali. Le nom du gendre de Mahomet, digne successeur de l'auteur du *Coran*, et Prophète comme lui, leur avait paru le plus convenable pour exprimer l'opinion qu'ils avaient conçu du caractère et des grandes qualités du vainqueur des Mameluks.

Mais plusieurs des chefs de la religion, et tous les sectateurs de l'islamisme, étaient loin de partager l'enthousiasme de ceux dont nous venons de parler; au lieu de regarder comme un bienfait la protection que le général français accordait aux musulmans, ils ne voyaient dans ses démarches qu'une profanation insultante, un grand avilissement. Les ennemis de la République trouvèrent donc, parmi ces fanatiques, des gens disposés à se rendre les instruments de leur haine et de leurs machinations. Les dernières classes du peuple ne tardèrent pas à recevoir l'impulsion qui leur fut donnée dans ce sens. L'esprit d'insurrection se propagea avec activité : les meneurs n'attendaient plus qu'une occasion favorable pour jeter le masque et lever l'étendard de la révolte, lorsque, malheureusement, cette occasion fut hâtée par les Français eux-mêmes.

En Égypte, comme dans toutes les contrées de

l'Orient où régnait le despotisme, presque toutes les propriétés n'étaient que des concessions temporaires du gouvernement ; elles pouvaient être retirées ou renouvelées, suivant le caprice du maître absolu, à la mort du fellah.

Le général Bonaparte n'avait point trouvé dans les finances de l'Égypte les ressources qu'il en espérait. La cessation du commerce extérieur, les trésors emportés par les Mameluks, la méfiance générale des propriétaires et des gens riches, avaient fait disparaître une grande partie du numéraire, dans un pays, d'ailleurs, où ce dernier n'est pas très abondant et où toutes les impositions légales se payent en nature. Pour se procurer l'argent nécessaire aux besoins de l'armée, il aurait fallu recourir à la voie des avanies, moyen odieux, précaire et qui aurait trop rappelé les Mameluks, dont il importait de faire oublier les mesures vexatoires. Un projet de Poussielgue, administrateur général des Finances, consistait d'établir le droit d'enregistrement, de soumettre toutes les concessions à une revision, et de faire enregistrer tous les actes portant confirmation. Ce moyen fiscal, absolument inconnu dans l'Orient, fut regardé comme une avanie déguisée, et excita un mécontentement général, notamment au Caire, séjour habituel de presque tous les grands concessionnaires de l'Égypte. Les mêmes hommes qui, par amour pour la tranquillité, avaient résisté aux insinuations des malveillants, tant qu'ils avaient cru leurs propres droits en sûreté, partagèrent les ressentiments des ennemis

des Français quand ils se virent attaqués dans leurs intérêts. Cette disposition d'esprit chez les grands propriétaires, patrons des classes inférieures du peuple, gagna promptement celles-ci. Les malveillants, et surtout certains ministres des mosquées, trouvèrent l'occasion favorable pour mettre en œuvre le grand ressort de la religion. Les temples retentirent de prédications séditiieuses, où l'on faisait intervenir l'autorité de Dieu et du Prophète. Le fanatisme égara bientôt toutes les têtes, et le désir de secouer un joug qu'on lui représentait comme plus odieux encore que celui des beys, réunit sous l'étendard de la foi musulmane le peuple entier de la capitale de l'Égypte.

Voici le rapport fait par le général Bonaparte au Directoire (1) sur ce mouvement insurrectionnel.

Le 30 vendémiaire (21 octobre), à la pointe du jour, il se manifesta quelques rassemblements dans la ville du Caire.

À sept heures du matin, une population nombreuse s'assembla à la porte du cadi Ibrahim-Ekhtem-Effendi, homme respectable par son caractère et ses mœurs. Une députation de vingt personnes des plus marquantes se rendit chez lui et l'obligea à monter à cheval, pour tous ensemble se rendre chez moi. On parlait, lorsqu'un homme de bon sens observa au cadi que le rassemblement était trop nombreux et trop mal composé pour des hommes qui ne voulaient que présenter une pétition. Il fut frappé de l'observation, descendit de cheval et rentra chez lui. La populace mécontente, tomba sur lui et sur ses gens à coups de pierre et de bâton, et ne manqua pas cette occasion pour piller sa maison. Le général Dupuy, commandant la place, arriva sur ces entrefaites ; toutes les rues étaient obstruées.

Un chef de bataillon turc, attaché à la police, qui venait

(1) Correspondance, pièce 3538 (27 octobre 1798).

deux cents pas derrière, voyant le tumulte et l'impossibilité de le faire cesser par la douceur, tira un coup de tromblon. La populace devint furieuse ; le général Dupuy la chargea avec son escorte, culbuta tout ce qui était devant lui, s'ouvrit un passage. Il reçut sous l'aisselle un coup de lance qui lui coupa l'artère ; il ne vécut que huit minutes.

Le général Bon prit le commandement. Les coups de canon d'alarme furent tirés, la fusillade s'engagea dans toutes les rues ; la populace se mit à piller les maisons des riches. Sur le soir, toute la ville se trouva à peu près tranquille, hormis le quartier de la grande mosquée, où se tenait le conseil des révoltés, qui en avaient barricadé les avenues.

A minuit, le général Dommartin se rendit avec quatre bouches à feu, sur une hauteur, entre la citadelle et El-Qobbeh, qui domine à cent cinquante toises la grande mosquée. Les Arabes et les paysans marchaient pour secourir les révoltés. Le général Lannes fit attaquer par le général Veaux, quatre à cinq mille paysans, qui se sauvèrent plus vite qu'il n'aurait voulu. Beaucoup se noyèrent dans l'inondation.

A huit heures du matin, j'envoyai le général Dumas, avec de la cavalerie, battre la plaine. Il chasse les Arabes au delà d'El-Qobbeh. A deux heures après-midi, tout était tranquille hors des murs de la ville.

Le divan, les principaux cheiks, les docteurs de la loi, s'étant présentés aux barricades du quartier de la grande mosquée, les révoltés leur en refusèrent l'entrée ; on les accueillit à coups de fusil.

Je leur fis répondre à quatre heures par les batteries de mortier de la citadelle et les batteries d'obusiers du général Dommartin. En moins de vingt minutes de bombardement, les barricades furent levées, le quartier évacué, la mosquée entre les mains de nos troupes, et la tranquillité fut parfaitement rétablie.

On évalue la perte des révoltés de deux mille à deux mille cinq cents hommes ; la nôtre se monte à seize hommes tués en combattant, un convoi de vingt-et-un malades, revenant de l'armée, égorgés dans une rue, et à vingt hommes de différents corps et de différents états.

L'armée sent vivement la mort du général Dupuy, que

les hasards de la guerre avaient respecté dans cent occasions (1). Mon aide de camp Sulkowski, allant, à la pointe du jour, le 22 octobre, reconnaître les mouvements qui se manifestaient hors de la ville, a été à son retour, attaqué par toute la populace d'un faubourg; son cheval ayant glissé, il a été assommé. Les blessures qu'il avait reçues au combat de Sâlheyeh n'étaient pas encore cicatrisées. C'était un officier des plus grandes espérances (2).

BONAPARTE.

Le châtiment fut terrible. Le Grec Barthélemy, lieutenant du gouverneur du Caire, alla du côté de Sérakout, à la poursuite des fuyards et leva des impositions dans toutes les bourgades qu'il rencontra sur son passage. Les aides de camp Croizier et Eugène Beauharnais se rendirent dans la tribu des Arabes qui avaient, aux portes du Caire, surpris et égorgés le détachement de malades de la division du général Reynier. Suivant les ordres du général en chef, ils s'emparèrent des hommes de cette tribu, et ayant jeté leurs têtes dans des sacs, ils revinrent au Caire chargés de ce sanglant trophée. Les sacs furent ouverts sur la place Ezbekyeh, en présence du peuple, qui fut terrifié par ce terrible spectacle. Le 23, le commandant de

(1) Dupuy (Dominique) était né à Toulouse, en 1764. A dix-neuf ans, il servit en qualité de soldat dans le régiment d'Artois, puis dans les dragons de la garde nationale de Toulouse; en 1791, il fut nommé commandant en second du 1<sup>er</sup> bataillon de la Haute-Garonne, qui fut envoyé à l'armée des Pyrénées-Orientales; il contribua par son courage à la prise du camp de Jalès, passa en 1792 à l'armée des Alpes, fit partie de l'armée d'Italie avec la 32<sup>e</sup> demi-brigade et fut grièvement blessé le 15 avril 1795 au combat de Dego; à Caldero, il reçut une balle à la tête; il était commandant de Milan, lorsque Bonaparte qui savait apprécier son courage et sa bravoure l'emmena avec lui en Egypte.

(2) Sulkowski, issu d'une des plus nobles familles de la Pologne, n'avait pas voulu demeurer le témoin passif de l'asservissement de sa patrie; il était venu chercher la liberté et la gloire dans les rangs des soldats français, qu'il étonna souvent par son dévouement et son intrépidité.

la place du Caire reçut l'ordre « de faire couper le cou à tous les prisonniers qui ont été pris les armes à la main. Ils seront conduits cette nuit aux bords du Nil, entre Boulâq et le Vieux-Caire ; leurs cadavres sans tête seront jetés dans la rivière (1). »

Les ulemas firent des proclamations ; elles calmèrent les révoltes qui s'étaient déjà déclarées sur divers points. Plusieurs d'entre eux, envoyés en mission dans les provinces parlèrent avec chaleur ; leur cœur était plein de reconnaissance pour la généreuse conduite qu'on avait tenue à leur égard. Ils furent persuadés plus que jamais que Bonaparte aimait le *Coran*, le Prophète, et qu'il était sincère dans toutes les protestations qu'il leur avait faites sur le désir de voir heureux le peuple de l'Arabie. Mille bruits se répandirent dans la ville et dans les provinces. Mahomet avait apparu au *sultan Kébir* au moment de la révolte, et lui avait dit : « Le peuple du Caire est erininel ; tu as été bon pour lui, ainsi tu seras victorieux ; tes troupes entreront dans Gama-el-Azhar, mais aie soin de respecter les choses saintes et les livres de la loi ; car si tu n'es pas généreux après la victoire, je cesserai d'être avec toi et tu n'éprouveras plus que des défaites. » Tout ceci était un mélange de superstition et d'orgueil ; c'était le Prophète qui avait tout fait et qui continuait à les protéger. A la vérité, Bonaparte tira de sa victoire un avantage précieux, celui d'imprimer dans l'esprit des

(1) Correspondance, pièces 3427, 3429. — Ordres du général Bonaparte.

Égyptiens, et particulièrement des habitants du Caire, une grande idée des forces qu'il avait à sa disposition. Malgré tout on remit l'exécution des projets que l'on avait conçus au moment où la paix serait rétablie avec le sultan de Constantinople, ou bien au moment où quelques événements militaires assez importants auraient dissipé cet orage qui menaçait encore. En effet, tout n'était pas pacifié. L'influence anglaise, qui avait provoqué la sédition du Caire et le soulèvement de toute l'Égypte, parvint aussi à déterminer le divan de Constantinople à des actes d'hostilités contre la France. Un manifeste du Grand Seigneur, rempli d'imprécations et d'invectives, vouait le drapeau de la République à l'ignominie, et ses soldats à l'extermination. Bonaparte répondit à ces outrages et à ces provocations homicides par une proclamation qui se terminait ainsi: « Le plus religieux des prophètes a dit: La sédition est endormie; maudit soit celui qui la réveillera! »

Deux jours après que la populace du Caire se fut révoltée, les Arabes accoururent de différents points du désert et se réunirent devant Belbeys. Le général Reynier les repoussa partout: un seul coup de canon à mitraille en tua sept; après différents petits combats ils disparurent, et, quelque temps après, ils firent leur soumission. A Ramleh, où quelques djermes chargées de chevaux avaient été pillées, et deux dragons tués, il y eut une petite attaque dans laquelle le général Murat tua une centaine d'Arabes.

Le général Lanusse, instruit que le célèbre Abou-Cha'yr, un des principaux brigands du Delta, était à Kafr-el-Cha'yr, put le surprendre dans la nuit du 20 octobre ; le général cerna sa maison, le tua et lui prit trois pièces de canon, quarante fusils, cinquante chevaux et beaucoup de subsistances. Ce cheik, Abou-Cha'yr, faisait sa résidence habituelle dans une espèce de château fort, d'où il sortait de temps à autre pour désoler la contrée. Abou-Cha'yr était possesseur d'un trésor et de biens considérables ; plus de vingt villages étaient sa propriété, et l'on trouva chez lui des caisses remplies d'argent monnayé et d'argenterie, beaucoup d'effets pillés sur les Français, une grande quantité d'armes de toute espèce, et trente chevaux fort beaux. Ce brigand pouvait mettre en un moment douze cents hommes sur pied, quand il le voulait ; mais il n'en avait alors qu'une centaine dont une partie parvint à s'échapper. Le général en chef écrivit au général Lanusse (26 octobre) :

« Je vous fais mon compliment, Citoyen Général, sur la mort d'Abou-Cha'yr ; c'est une véritable victoire de nous avoir défaits de ce brigand »...

La tête d'Abou-Cha'yr fut promenée dans les différents villages de son domaine.

Les Anglais, avec quinze chaloupes canonnières et quelques petits bâtimens, se sont approchés du fort d'Aboukir, les 24, 25, 27 et 28 octobre. Ils ont eu plusieurs chaloupes coulées bas. L'ordre était donné de les laisser débarquer ; ils ne l'ont pas osé faire. Ils ont perdu quelques hommes ; nous avons eu deux blessés et un tué. Le citoyen Martinet, commandant la légion nautique, s'est distingué.

Depuis la bataille de Sédiman, le général Desaix était dans le Fayoum. Dans cette saison, on ne peut, en Égypte, aller ni par eau, il n'y en a pas assez dans les canaux, ni par terre, elle est marécageuse et pas encore sèche. Ne pouvant donc poursuivre Mourad-Bey, le général Desaix s'occupa à organiser le Fayoum. Cependant Mourad-Bey en profita pour faire courir le bruit qu'Alexandrie était pris et qu'il fallait exterminer tous les Français. Les villages se refusèrent à rien fournir au général Desaix qui se porta le 9 novembre, pour punir le village de Kerányeh (El-Zàouych el-Kerányeh), qui était soutenu par deux cents Mameluks ; une compagnie de grenadiers les mit en déroute. Le village a été pris, pillé, brûlé ; l'ennemi a perdu quinze hommes.

Dans le même temps, cinq cents Arabes, autant de Mameluks et un grand nombre de paysans, se portaient à Medynet el-Fayoum, pour enlever l'ambulance. Le chef de bataillon de la 21<sup>e</sup>, Eppler, sortit au-devant des ennemis, les culbuta par une bonne fusillade et les poussa la baïonnette dans les reins. Une soixantaine d'Arabes, qui étaient entrés dans les maisons pour piller, ont été tués (1).

Le général Destaing fut nommé commandant de la place du Caire, après la mort du général Dupuy ; et, quelques jours après la révolte de cette ville, la tranquillité s'y trouvait entièrement rétablie. La confiance ne tarda pas à renaître entre les habitants et les Français. Le soin que prit Bonaparte de ne faire peser sa vengeance que sur les principaux moteurs de l'insurrection lui ramena l'affection de la multitude, qui parut se repentir d'avoir cédé trop facilement aux insinuations perfides des agents soudoyés par les beys, le Grand Seigneur et les Anglais. Satisfait du calme des habitants du Caire, le général en chef ne voulut

(1) Lettre de Bonaparte au Directoire, 16 novembre.

pas priver plus longtemps cette ville et l'Égypte entière d'une assemblée représentative qui put discuter avec lui les intérêts nationaux, en rattachant continuellement le peuple à la domination française. Deux mois après la dissolution du premier divan, Bonaparte ordonna la formation d'une nouvelle assemblée des principaux cheiks, tant du Caire que des autres provinces, au nombre de soixante. Parmi ceux-ci, il devait être choisi un comité ou divan permanent, spécialement chargé de l'administration de la justice et des intérêts des habitants de l'Égypte. Un commissaire français fut attaché à ce comité avec voix délibérative, et pour rendre compte de ses opérations au général en chef, il était en outre chargé de requérir au besoin toutes les mesures relatives aux intérêts de l'armée. Cette réorganisation fut annoncée par la proclamation suivante :

Quartier général, au Caire, 1<sup>er</sup> nivôse an VII  
(21 décembre 1798).

#### AUX HABITANTS DU CAIRE.

Des hommes pervers avaient égaré une partie d'entre vous ; ils ont péri, Dieu m'a ordonné d'être clément et miséricordieux pour le peuple ; j'ai été clément et miséricordieux envers vous.

J'ai été fâché contre vous de votre révolte ; je vous ai privés pendant deux mois de votre divan : mais aujourd'hui je vous le restitue ; votre bonne conduite a effacé la tache de votre révolte.

Chérifs, ulemas, orateurs des mosquées, faites bien connaître au peuple que ceux qui de gaieté de cœur se déclareraient mes ennemis, n'auront de refuge ni dans ce monde ni dans l'autre. Y aurait-il un homme assez aveugle pour ne

pas voir que le destin lui-même dirige toutes mes opérations ? Y aurait-il quelqu'un assez incrédule, pour révoquer en doute que tout, dans ce vaste univers, est soumis à l'empire du destin ?

Faites connaître au peuple que, depuis que le monde est monde, il était écrit qu'après avoir détruit les ennemis de l'islamisme, fait abattre les croix, je viendrais du fond de l'Orient remplir la tâche qui m'a été imposée.

Faites voir au peuple que, dans le saint livre du *Coran*, dans plus de vingt passages, ce qui arrive a été prévu, et ce qui arrivera est également expliqué.

Que ceux donc que la crainte seule de nos armes empêche de nous maudire, changent ; car en faisant au ciel des vœux contre nous, ils sollicitent leur condamnation : que les vrais croyants fassent des vœux pour la prospérité de nos armes !

Je pourrais demander à chacun de vous compte des sentiments les plus secrets de vos cœurs ; car je sais tout, même ce que vous n'avez dit à personne. Mais un jour viendra que tout le monde verra avec évidence que je suis conduit par des ordres supérieurs, et que tous les efforts humains ne peuvent rien contre moi. Heureux ceux qui, de bonne foi, sont les premiers à se mettre avec moi (1).

Tandis que Bonaparte cherchait, par sa modération et la discipline de ses troupes, à capter la bienveillance et l'affection du peuple égyptien, il s'occupait également des mesures nécessaires pour prévenir un second soulèvement. Déjà les places d'Alexandrie, de Rosette et de Damiette avaient été mises à l'abri des tentatives qui pouvaient être faites contre elles, tant du côté de la mer que celui de terre. Mais l'insurrection du Caire fit sentir la nécessité d'un système de fortifications qui put à l'avenir préserver cette capitale des suites de pareils mouvements. Le général Caffarelli eut ordre de reconnaître et de désigner des emplacements pour la construction

(1) Correspondance de Napoléon, pièce 3785.

de divers ouvrages autour de la ville, à l'effet de la mettre à l'abri de toute entreprise au dehors et dans l'intérieur (1).

Sur le monticule où l'artillerie avait pendant l'insurrection établi sa batterie de mortiers et d'obusiers (2), le capitaine du génie Bertrand construisit un fort en maçonnerie. Ce fort dominait le quartier le plus mutin; il croisait son feu avec celui de la citadelle; il battait le grand chemin qui aboutit à la porte des Victoires, et à la gorge qui sépare la citadelle du Moqattam. Une grande mosquée ayant des murs très élevés, située sur le canal du Prince-des-Fidèles, sur la route de Belbeys, qui couvrait l'enceinte de la ville du côté du nord, fut convertie en fort sous le nom de Sulkowski (3). Ce fort pouvait contenir plusieurs bataillons et des magasins; peu d'hommes suffisaient pour le défendre. Sur la hauteur qui dominait la ville du côté du nord-ouest, à mi-chemin de Boulâq, on établit une tour qu'on appela le *fort Camin* (4); il protégeait la place Ezbekyeh et défendait les avenues de la ville. Sur le monticule près du jardin de l'Institut, s'éleva le fort appelé de *l'Institut*; il battait toute l'esplanade entre le Caire, le Vieux-Caire et le Nil, assurait les communications avec l'île de Roudah; il protégeait

(1) Lettres à Caffarelli, 26 octobre. (Correspondance de Napoléon).

(2) Ordre au général Bon (22 octobre, 2 heures). (Correspondance de Napoléon).

(3) Du nom de l'aide de camp du général Bonaparte, tué vers cet endroit pendant l'insurrection.

(4) Du nom d'un adjudant général tué par les Arabes. Cet officier était à bord d'un bâtiment venant de France au mois d'août 1798; poursuivi par les Anglais lorsqu'il était déjà en vue d'Alexandrie, le vaisseau français fut obligé de venir mouiller à la Tour des Arabes, et de débarquer les passagers qu'il avait à son bord: ceux-ci furent pris ou massacrés; Camin était au nombre des derniers.

l'hôpital établi dans la maison d'Ibrahim-Bey. Cet hôpital était couvert par un mur crénelé en forme d'ouvrage à cornes, qui était une tête de pont en avant de l'île de Roudah. On plaça des batteries au meqyâs; on convertit en fort la prise d'eau de l'aqueduc du Vieux-Caire. Il y eut ainsi une série de positions retranchées depuis le Caire jusqu'à l'île de Roudah et Gyzeh, située vis-à-vis, sur la rive gauche du Nil. Cette grande ville se trouvait cernée par des forts contenant des batteries incendiaires, qui pouvaient jeter des bombes et des obus à la fois dans tous les quartiers, qui défendaient les approches et que cinq cents hommes pouvaient garder. Plusieurs autres ouvrages furent ajoutés par la suite à ceux dont nous venons de parler, et reçurent également les noms de plusieurs officiers généraux et supérieurs, morts dans différentes actions, ou massacrés par l'ennemi. On organisa une troupe de gens du pays pour prêter main-forte aux agas de la police et des marchands, afin de surveiller, suivant l'usage de ces contrées, les cafés, les rassemblements, les places publiques, les marchés. Trois compagnies grecques de cent hommes chacune, une au Caire, une à Damiette, une à Rosette furent organisées pour être exclusivement chargées des escortes de diligences (1).

La suppression de toutes les barrières intérieures donna une toute autre physionomie à la ville. Les

(1) Dépôt de la guerre. Ordre du 27 octobre 1798. La compagnie formée au Caire fut confiée au capitaine Nicolo Marco qui avait montré beaucoup de dévouement pour les Français lors de l'insurrection du Caire.

boutiques, cafés, auberges et petites manufactures établies par des Européens, reçurent une nouvelle extension et procurèrent à l'armée des jouissances qui lui rendirent moins pénible son éloignement d'Europe.

Ce changement dans les esprits permit aux Français de se livrer à l'exécution du dessein qu'ils avaient de rendre leur séjour au Caire aussi agréable et aussi utile que possible. Le sieur Dargavel, employé dans l'administration civile du pays conquis, avait présenté au général en chef le plan d'un *Tivoli*, dans lequel on trouverait réunis tous les agréments et les plaisirs que les habitants de Paris et les étrangers vont chercher dans les établissements de ce genre que renferme la capitale de la France. Un palais du bey et son jardin furent mis à la disposition de cet entrepreneur, qui réalisa son projet avec autant de succès que les ressources locales purent le lui permettre. Des salles de jeu, de billard, un cabinet de lecture, des orchestres pour les danses, une promenade variée, des divertissements de tous genres, un café, un restaurant, des feux d'artifice, présentèrent aux Français, dans le *Tivoli* du Caire, les délices de celui de Paris.

D'autre part, les négociants européens qui se trouvaient au Caire résolurent de former une compagnie de commerce, dont ils présentèrent ainsi le plan au général en chef :

« Le commerce qu'interrompt le bruit des armes, mais qui devient florissant aux jours tranquilles de l'ordre et de la confiance, languissait dans l'inaction. Averti qu'il obtien-

drait de l'appui et des encouragements, pourquoi n'osait-il pas cependant se livrer à ses occupations accoutumées ? c'est que les habitants de l'Égypte, témoins de choses si nouvelles et si extraordinaires pour eux, surpris et incertains, étaient comme au sortir d'un songe, et n'avaient plus nulle fixité dans leurs idées et dans leurs combinaisons commerciales. Il était besoin de leur donner en quelque sorte l'impulsion et l'exemple : et c'est là le but qu'on s'est proposé. Des négociants se sont réunis pour former le plan d'une compagnie qui fit naître cette émulation louable des talents et de l'industrie, et qui servit comme de guide dans la route que tracent les circonstances. Assurée de la bienveillance du Gouvernement, jalouse de concourir de toutes ses forces à la prospérité de la colonie, et composée principalement d'hommes recommandables par leur expérience et leurs connaissances locales, il est à croire que de grands succès la dédommageront de leurs travaux. »

La durée de cette compagnie devait être de trois ans ; le fonds capital de 300.000 francs était divisé en actions de 3.000 francs. Le prospectus et le règlement furent imprimés en français et en arabe ; la souscription fut promptement remplie, et le général Bonaparte écrivit au citoyen Poussielgue :

Vous trouverez ci-joint un règlement de Société qui m'est présenté par plusieurs négociants. Faites leur connaître que mon intention est d'encourager ladite société, et, comme ce commerce doit être extrêmement lucratif, je désire qu'ils y intéressent la caisse de l'armée pour dix actions. Comme administrateur des finances, c'est à vous de représenter ces dix actions (1).

On vit paraître dans le même temps deux journaux imprimés au Caire, et rédigés par des membres de l'Institut et de la Commission des Sciences et des Arts, la *Décade égyptienne* et *Le Courrier d'Égypte*.

(1) Correspondance, pièce 3619 (14 novembre).

Le chef du corps des aéroliers, Conté, doué du génie le plus industriel, étonna les Français eux-mêmes par la multitude de ses inventions et par ses talents en physique et en mécanique. Par les soins de cet homme vraiment extraordinaire, le Caire vit bientôt s'élever dans ses murs des fonderies, des usines et manufactures de tous genres, d'où sortirent des canons, des boulets, de l'acier, des sabres, des instruments d'optique et de mathématiques, des draps, des toiles vernissées, du carton, du papier, enfin presque tous les produits des arts européens. On fabriquait de la monnaie. L'œil étonné des Égyptiens vit, pour la première fois, sur les hauteurs du Moqattam, des moulins à vent.

Les citoyens Champy, père et fils, avaient établi de leur côté, des ateliers pour la fabrication de la poudre à canon ; cette dernière était d'une qualité bien supérieure à celle des Égyptiens.

Enfin, ce fut alors que l'armée dut reconnaître la sage perspicacité de Bonaparte, quand il avait eu la pensée d'amener avec lui, dans l'Orient, une compagnie aussi recommandable de savants et d'artistes.

On sait que le général Marmont avait été envoyé avec une colonne mobile pour protéger la navigation sur le canal qui conduit les eaux du Nil à Alexandrie dans le temps de l'inondation, et pour accélérer les mesures prises pour la défense de la côte d'Égypte, depuis le Marabout jusqu'à Rosette. Après s'être acquitté avec beaucoup de zèle de cette mission, Marmont s'était rendu à Alexandrie.

Les démonstrations de l'escadre anglaise stationnée devant le port et la jonction de plusieurs bâtimens russes et turcs à cette station, faisant craindre une attaque prochaine, exigeaient la présence de forces supplémentaires pour repousser l'agression. D'un autre côté, le général Kleber avait demandé et obtenu la permission de quitter le commandement de la ville pour venir au Caire. Le général Manscourt, qui commandait sous Kleber, n'était point jugé capable de remplir une tâche aussi difficile; Marmont fut nommé pour remplacer ce général et pour presser l'achèvement de tous les ouvrages destinés à la défense d'Alexandrie.

Les murailles d'enceinte des villes de Rosette et Damiette furent également séparées et retranchées; des forts et des redoutes furent construits aux embouchures du Nil qui se trouvent près de ces deux places.

Quelques opérations militaires eurent lieu dans les provinces après la pacification du Caire, entre autres dans la province de Gyzeh, où le général en chef dut envoyer le général Dumas pour dissiper un rassemblement considérable d'Arabes. Les Français dépassèrent les grandes pyramides et s'avancèrent jusqu'à celles de la plaine de Sakarah, mais l'ennemi n'osa point les attendre, et ce fut en vain que l'aide de camp Beaumont les poursuivait fort avant dans le désert.

Quant au général Desaix, depuis la bataille de Sédiman, il n'avait pas été inquiété dans la province du Fayoum, où sa division se trouvait en

grande partie cantonnée. La saison ne permettant pas de faire de grands mouvements par terre, et les canaux ne se trouvant plus navigables, Desaix s'était vu lui-même dans l'impossibilité de marcher sur Mourad-Bey, qui se tenait toujours sur les lisières du désert, mais qui ne pouvait rien entreprendre pour le même motif. Le général avait employé ce temps d'inaction à organiser sa province et à rassembler des subsistances pour sa division et pour le Caire. Cependant, le 9 novembre, cinq cents Mameluks avec un pareil nombre d'Arabes à cheval, et deux mille fellahs à pied qui s'étaient joints à eux, voulant profiter d'une tournée que Desaix faisait alors dans le pays pour châtier quelques villages rebelles, se portèrent tout à coup sur la ville de Fayoum, qui n'avait pour se défendre qu'un détachement de deux cent cinquante hommes laissés là pour garder un pareil nombre de malades de la division. Ces troupes étaient réunies dans une maison fortifiée ; le général Robin y commandait, mais étant momentanément aveugle par suite de la maladie d'yeux si commune en Égypte, le chef de bataillon Eppler, de la 21<sup>e</sup> légère, le suppléait. Déjà l'ennemi avait fait replier quelques avant-postes et rentrait dans la ville en poussant de grands cris, lorsque le commandant Eppler, se présentant devant lui, avec deux cents hommes, l'attaqua avec impétuosité, le culbuta et le contraignit à s'enfuir. Tous ceux qui avaient pénétré dans la ville furent tués à coups de baïonnette. Les Mameluks essayèrent de faire volte-face sur les pelotons qui les poursuivaient

avec ardeur ; mais, accueillis par la fusillade la mieux nourrie, ils s'empressèrent de gagner le désert. Près de deux cents cadavres ennemis jonchèrent les rues et les environs de Fayoum, et le nombre des blessés, qu'on ne put connaître, dut être très considérable. Les Français n'avaient eu que quatre hommes tués et quinze blessés ; les habitants de la ville étaient restés neutres pendant l'action.

Les membres de l'Institut et de la Commission des Sciences et Arts mirent à profit la tranquillité qui commençait à régner dans les provinces, pour se livrer, chacune dans son genre, à la recherche de faits et d'observations propres à enrichir le domaine de l'histoire. Déjà plusieurs savants et artistes avaient fait des excursions plus ou moins heureuses sur divers points de cette terre classique. Malus et Favre reconnurent l'ancienne branche du Nil appelée *Tanitique*. Dolomieu et Denon avaient parcouru la province de Rosette et une partie du Delta, et se trouvaient alors dans la haute Égypte avec le général Desaix. Berthollet et Fourier visitèrent la vallée où se trouve le lac de Natron, et recueillirent d'importants détails de singularité physique. Le général Andréossy venait de lever la carte du lac Menzaleh. Desgenettes médecin en chef de l'armée, et ses courageux collaborateurs, ne cessaient point d'étudier, avec la plus grande sagacité, le caractère des maladies particulières au climat d'Égypte, et essayaient déjà dans les villes d'Alexandrie, de Rosette et de Damiette, de combattre avec succès le terrible fléau

de la peste. Une administration générale sanitaire, dirigée par le citoyen Blanc, homme très recommandable par ses connaissances en cette partie, son dévouement et son activité, avait organisé des lazarets dans tous les ports, et dans l'île de Roudah, pour préserver le Caire et les provinces de toute contagion.

Bonaparte crut devoir appeler toute l'expérience et l'attention des hommes distingués qu'il avait avec lui, sur la possibilité de joindre la mer Rouge à la Méditerranée, au moyen d'un canal pratiqué sur l'isthme de Suez. Une ancienne tradition voulait que la jonction des deux mers eût été pratiquée dans ces temps d'antique et glorieuse mémoire, où l'Égypte, par sa civilisation, son commerce, ses richesses, les sciences et les arts qu'elle cultivait alors avec tant de succès, était le pays le plus florissant du monde connu. On ajoutait encore que ce canal, détruit ensuite par la main des siècles, avait été entrepris de nouveau, mais non achevé, sous le gouvernement des Califes de la dynastie fatimite. Quoiqu'il en soit, la création d'un moyen de communication entre la Méditerranée et la mer Rouge était un projet dont l'exécution eût pu rendre à l'Égypte son ancienne splendeur, et donner à la France un avantage immense dans toutes ses relations commerciales avec l'Afrique et l'Asie. Il était digne de Bonaparte de tenter cette grande et noble entreprise, si toutefois elle était reconnue praticable et, dans tous les cas, il fallait d'abord se rendre maître du port

de Suez, avant de commencer les premières recherches (1).

C'était d'autant plus prudent, que les insurgés échappés du Caire, établis dans la ville de Suez, troublaient la tranquillité du pays. Ils servaient d'intermédiaires à la correspondance d'Ibrahim-Bey qui était dans le Sayd; ils remuaient par leur correspondance toutes les tribus du désert. « Il était nécessaire d'ailleurs d'occuper cette ville importante, ce qui avait été négligé jusqu'alors, parce que, pour y arriver, il fallait traverser un désert très aride, sans eau, sans ombre, de quarante-deux heures de marche, trajet extraordinairement fatigant pendant l'été. On devait éviter tout ce qui pouvait exciter le mécontentement du soldat. Mais à la fin d'octobre, les chaleurs cessèrent d'être incommodes; les belles journées de l'automne répandirent la satisfaction dans l'armée; elle était enfin accoutumée au pays; elle avait du très bon pain, du riz, du vin de Chypre, de l'eau-de-vie de dattes, de la bière, de la viande, des volailles, des œufs et toute espèce d'herbages. La solde des officiers et des soldats, payée sur le même pied qu'en France, était d'une valeur quadruple, vu le bon marché de toutes les denrées. L'ordonnateur

(1) Il était réservé à un Français, M. Ferdinand de Lesseps, ancien consul général de France au Caire de réaliser les grandes idées du général Bonaparte. L'ouverture du canal maritime à la grande navigation eut lieu le 17 novembre 1869. Ce canal va presque en ligne droite de Port-Saïd dans l'ancienne baie de Peluse à Suez et mesure un parcours total de 162 kilomètres: sa largeur est de 22 à 44 mètres au plafond, de 60 à 100 mètres à la surface; sa profondeur varie entre 8 m. et 8 m. 50. La question économique et commerciale est que sur une moyenne de 5 à 6.000 lieues, la route commerciale entre l'Occident et l'Orient se trouve abrégée d'environ moitié.

Daure (1) faisait donner régulièrement des distributions de café moka; chaque escouade avait sa cafetière. Pour remplacer les fourgons et les voitures d'équipages militaires, il avait donné à chaque bataillon des chameaux en suffisance pour porter l'eau, les vivres, les ambulances et les équipages. Les officiers généraux et supérieurs avaient leurs lits, leurs tentes, leurs chameaux. Tout le monde était enfin organisé, selon la mode du pays. Le soldat était revenu à son esprit naturel; il était plein d'ardeur et du désir d'entreprendre. S'il faisait entendre quelque plainte, c'était sur l'oisiveté dans laquelle il vivait depuis plusieurs mois. Ce changement dans ses dispositions en avait opéré un plus grand encore dans sa manière de voir le pays. Il était convaincu de sa fertilité, de son abondance, de sa salubrité et de tout ce qu'un établissement solide pouvait offrir d'avantageux aux individus et à la République. C'est le général Bon qui fut chargé d'assurer la marche sur Suez.

AU GÉNÉRAL BERTHIER

Quartier général, au Caire, 11 frimaire an VII  
(1<sup>er</sup> décembre 1798).

Vous voudrez bien, Citoyen Général, donner l'ordre au général Bon de partir demain, dans la matinée, avec cinq cents hommes du 2<sup>e</sup> bataillon de la 32<sup>e</sup> demi-brigade, les officiers et domestiques compris; cent dix hommes de la compagnie Omar; trente canonniers avec deux pièces de

(1) Par suite du départ de Sucey pour la France, l'ordonnateur Daure fut chargé des fonctions d'ordonnateur en chef. (Lettre au Directoire, 25 novembre).

canon traînées par des chameaux ; trente hommes montés du 7<sup>e</sup> de hussards.

Il prendra ses mesures de manière que le total, tout compris, ne passe pas sept cents hommes et cinquante chevaux ; il se rendra à Suez.

Vous prévien­drez l'ordonnateur en chef pour que demain, à la pointe du jour, l'eau pour cinq jours pour sept cents hommes et cinquante chevaux, et les vivres pour quinze jours, que je lui ai demandés, (1) partent avec le général Bon.

Le général Bon enverra ce soir au quartier général son aide de camp, auquel je remettrai une instruction particulière sur la conduite qu'il aura à tenir à Suez.

BONAPARTE.

Voici les instructions données au général Bon ; elles portent la même date que la lettre à Berthier (1<sup>er</sup> décembre) (2).

Vous vous rendrez, Citoyen Général, demain à Birket el-Häggy. Vous partirez après demain, avant le jour, de cet endroit, pour vous rendre, avec la plus grande diligence possible, à Suez. Il serait à désirer que vous pussiez y arriver le 14 au soir ou le 15 avant midi (3).

Vous m'enverrez tous les jours un exprès arabe ; vous leur ferez connaître que je donnerai plusieurs piastres lorsqu'ils me remettront vos lettres.

Vous aurez avec vous, indépendamment des troupes que le chef de l'état-major vous a annoncées, le citoyen Collot, enseigne de vaisseau, avec dix matelots et un moallem, qui aura aussi huit ou dix de ses gens avec lui.

Vous trouverez à Suez toutes les citernes que j'ai fait remplir.

Votre premier soin sera, en arrivant, de nommer un officier pour commander la place.

Le citoyen Collot remplira les fonctions de commandant des armes du port, et les officiers du génie et d'artille-

(1) Correspondance de Napoléon pièce 3670, 3696.

(2) Correspondance, pièce 3697.

(3) 14 ou 15 frimaire (4 ou 5 décembre).

rie qu'y envoient les généraux Caffarelli et Dommartin commanderont ces armes dans cette place ; le moallém remplira les fonctions de nazir ou inspecteur des douanes.

Votre première opération sera de remplir les citernes qui ne sont pas pleines, et de faire un accord avec les Arabes de Thor pour qu'ils continuent à vous fournir toute l'eau existant dans les citernes en réserve.

Vous ferez retrancher, autant qu'il sera possible, tout Suez ou une partie de Suez, de manière à être à l'abri des attaques des Arabes et avoir une batterie de gros canons qui battent la mer.

Vous vivrez dans la meilleure intelligence avec tous les patrons des bâtiments venant de Yambo ou de Djeddah, et vous leur écrirez pour les assurer qu'ils peuvent en toute sûreté continuer le commerce, qu'ils seront spécialement protégés.

Vous tâcherez de vous procurer, parmi les bâtiments qui vont à Suez, une ou deux felouques, des meilleures, qui se trouvent dans ce port, que vous ferez armer en guerre.

Vingt-quatre heures après votre arrivée, vous m'enverrez, toujours par des Arabes et par duplicata, un mémoire sur votre situation militaire, sur celle des citernes, et sur la situation du pays et le nombre des bâtiments.

Vous ferez tout ce qui sera possible pour encourager le commerce, et vous ne ferez rien de ce qui pourrait l'alarmer.

Dès l'instant que je saurai votre arrivée, je vous enverrai un second convoi de biseuit.

Vous ferez commencer sur-le-champ les travaux nécessaires pour mettre tout Suez ou une partie de Suez à l'abri des attaques des Arabes, et, si vous ne trouvez pas dans cette place un assez grand nombre de pièces pour mettre en batterie, indépendamment des deux que vous emmenez avec vous, je vous en ferai passer deux autres.

Mon intention est que vous restiez dans cette place assez de temps pour faire des fortifications, afin que la compagnie d'Omar, les marins et les canonnières fussent pour la défense contre les entreprises des Arabes, et, si ces forces n'étaient pas suffisantes, vous me le manderez ; alors je les renforcerai de quelques troupes grecques.

Je vous recommande de m'écrire, par les Arabes, deux fois par jour.

Vous m'enverrez toutes les nouvelles que vous pourrez recueillir, soit sur la Syrie, soit sur Djeddah ou la Mecque.

BONAPARTE.

Eugène Beauharnais, beau-fils et aide de camp du général Bonaparte, suivit le général Bon. Le 17 décembre, le général lui écrivait :

J'ai reçu, Citoyen, votre lettre avec le croquis que vous m'avez envoyé; il est très bien fait. Par le numéro de la dernière lettre, j'ai vu que j'avais reçu vos trois lettres. Ayez soin de ne pas coucher à l'air et les yeux découverts. Je vous embrasse (1).

Le général en chef partit le 24 décembre pour Suez :

AU GÉNÉRAL BON, A SUEZ.

Quartier général, au Caire, 3 nivôse an VII (23 décembre 1798).

Je pars demain, Citoyen Général, et coucherai à Birket el-Hâggy avec trois cents hommes à pied et à cheval. Si nous pouvons trouver de l'eau au puits d'Ageroud, au moins pour les chevaux, cela pourrait nous être d'un grand secours.

Il se murmure dans la ville que Mourad-Bey, poursuivi par notre cavalerie, a été taillé en pièces. Il n'y a rien d'officiel (2).

BONAPARTE.

AU CHEF DE BRIGADE BESSIÈRES.

Quartier général, au Caire, 3 nivôse an VII (24 décembre 1798).

Vous voudrez bien, Citoyen, donner des ordres pour que les 100 guides à cheval et les 200 guides à pied qui partent pour Suez soient demain matin sur la place pour se mettre en marche, à huit heures précises.

Le chef d'escadron Barthélemy commandera la colonne et réglera l'ordre de marche; il aura une avant-garde de cavalerie, ensuite un corps de cavalerie avec la pièce d'artillerie,

(1) (2) Correspondance, pièces 3781, 3790.

100 guides à pied, tous les équipages, 100 guides à pied, et enfin une arrière-garde de troupes à cheval, c'est-à-dire de guides.

L'adjoint aux adjudants Arrighi marchera avec lui et l'aidera pour mettre la colonne en marche, établir et maintenir l'ordre.

Il sera ordonné une garde d'un officier et 30 hommes, qui fournira la sentinelle à différentes distances, de manière qu'elle garde tous les chameaux chargés d'eau, et qu'une fois parti de Birket el-Hâggy, personne ne puisse prendre une goutte d'eau sans un ordre de celui qui commande la colonne.

Un caporal et six hommes sont affectés à la garde des équipages du général en chef, et en répondent.

Un caporal et quatre hommes sont affectés à la garde des équipages du chef de l'état-major général, et en répondent.

Demain, à huit heures précises du matin, les tambours des 200 guides à pied feront un roulement qui sera le signal de se mettre en marche, sans autre ordre de l'état-major.

*Par ordre du général en chef,*

La journée du 23 s'acheva à donner des ordres précis et des instructions aux généraux commandant les provinces et aux divers administrateurs du Caire, et le 24, dès les premières heures du matin, le général en chef écrivit à Kleber.

Je donne l'ordre au commandant de la place et à l'adjudant général chef de l'état-major, qui reste au Caire, de vous faire le rapport de tout ce qui arriverait dans la ville du Caire, dans les provinces de Quelyoub, Atfyey, Gyzeh, afin que vous puissiez donner vos ordres sur tous les événements qui pourraient survenir.

Je compte être de retour au Caire le 10 ou le 11.

BONAPARTE

Puis au chef de brigade Bessières : (1).

Tous les jours vous m'expédiez un Arabe pour me faire le rapport de tout ce qui se passerait dans la place et de

(1) Correspondance, pièces 3798, 3799.

tous les bruits qui courraient. Vous mettrez beaucoup d'activité à me faire passer les mauvaises nouvelles qu'il pourrait y avoir, car ce ne sont guère que celles-là dont il est extrêmement urgent que je sois instruit.

Je serai le 6 au soir à Suez; le 8 au soir je serai sur la route de Suez à Birket el-Hâggy; il est probable que le 10 ou le 11 je serai ici.

BONAPARTE.

« La mer Rouge, au nord, se divise en deux bras; l'un appelé la *mer de Suez*, a de cinq à dix lieues de large et cinquante de long; l'autre, appelé *El-Aqabah*, entre dans les terres d'une trentaine de lieues, et a de trois à cinq lieues de large. A l'extrémité est la ville d'Ælana ou Aïlab, située à soixante lieues de Suez, sur le chemin des caravanes de la Mecque. Il existe à Aïlab un fort dont la petite garnison est turque, des puits dont l'eau est bonne et abondante. Ce port a appartenu aux Iduméens, qui rivalisèrent avec Tyr; il était le port de Jérusalem. Le désert de Thor est entre Suez, la mer El-Aqabah et le mont Sinaï. Il est habité par trois tribus d'Arabes de Thor, de quatre à cinq milles âmes. On y trouve des ruines qui ne laissent aucun doute sur les villes qui y ont existé. Dans la vallée de Faran, il y a des bois et des broussailles dont les Arabes font du charbon.

« Pour se rendre du Caire à Suez, il y a trois chemins; le premier passe par le village d'El-Bâsatin, à deux lieues au sud du Caire, d'où il se dirige à l'est, entre la vallée de l'Egarement, à huit lieues rencontre les puits de Gandely. Ces puits sont au nombre de huit, l'eau y est un peu saumâtre; les

caravanes qui de Syrie se rendent dans la haute-Égypte séjournent à ces puits. Des puits de Gandely, on chemine pendant seize lieues jusqu'aux bords de la mer Rouge; là on côtoie la mer pendant neuf lieues, et on arrive à Suez: total du Caire à Suez par cette route, trente-cinq lieues, et seulement vingt-six jusqu'à la mer Rouge. Il pleut dans ce désert. Il serait facile de construire des eiternes toutes les quatre lieues pour les besoins des voyageurs, et d'organiser une aiguade au bord de la mer pour les bâtiments. Cette route était la plus fréquentée par les habitants de Memphis. La deuxième route va du Caire au lac dit *Birket el-Hâggy*, cinq lieues; de Birket el-Hâggy, où elle entre dans le désert, que l'on traverse sans rencontrer d'eau, jusqu'au château d'Ageroud, qui est la troisième station de la caravane de la Mecque, il y a vingt-trois lieues; d'Ageroud à Suez il y a cinq lieues: total, trente-trois lieues. La troisième route est par Belbeys. Du Caire à Belbeys, douze lieues; par le désert jusqu'à Ageroud, dix-neuf lieues; à Suez, cinq lieues: total trente-six lieues, mais seulement dix-neuf lieues de désert. La distance astronomique de Suez au Caire est de vingt-sept lieues et demie; de Suez à la grande pyramide de Gyzeh, il y a trente-et-une lieues. Toutes ces lieues sont de ving-cinq au degré.

« Le 24 décembre, le camp fut dressé sur les bords du lac dit Birket el-Hâggy. Plusieurs négociants qui avaient affaire à Suez s'y joignirent. Le 25, à deux heures avant le jour, le camp se remit en route.

La caravane marcha toute la journée au milieu d'un sable aride. Le temps était beau, la chaleur n'était pas désagréable. La marche dans le désert est monotone, elle inspire une douce mélancolie. Les Arabes qui servaient de guides s'orientaient sans suivre aucune trace. La caravane fit dans la journée deux haltes, chacune d'une demi-heure, et la nuit elle prit position à l'arbre de Hamrâ (Djamaât Echaramît), à quatorze lieues de Birket el-Hâggy. Le Hamrâ est l'objet du culte des Arabes, la malédiction et les anathèmes sont lancés contre ceux qui seraient assez impies pour toucher à ce prodige du désert. Le soldat n'avait point apporté de bois pour le bivouac ; il souffrit du froid ; il ne fut que médiocrement soulagé par le feu qu'il essaya d'allumer avec des os et quelques plantes sèches de sept ou huit pouces de hauteur qu'il trouva dans une vallée à portée du camp. Ces plantes forment la nourriture des chameaux. A deux heures avant le jour, le 26, la caravane se remit en marche. Il n'était pas encore jour quand elle passa près du puits El-Batar. C'est un trou de cinquante toises de profondeur, extrêmement large ; les Arabes l'ont creusé dans l'espérance d'y trouver de l'eau ; ils ont été obligés d'y renoncer. Près de là, on distingua, mais seulement au clair de la lune, un vieil acacia ; il était couvert d'écrits et autre témoignages de dévotion des pèlerins, qui, revenant de la Mecque rendent hommage à cette première végétation qui leur annonce les eaux du Nil.

« A deux heures après-midi, le général Bona-

parte arriva à Ageroud ; le chemin en passe à cinq cents toises. Ageroud est un petit fort placé sur une petite éminence qui domine au loin ; il y a deux enceintes en maçonnerie, un puits très profond ; l'eau y est abondante, mais saumâtre ; elle devient moins saumâtre si elle reste exposée plusieurs heures à l'air ; elle est excellente pour les chevaux, les chameaux et les animaux ; les hommes ne s'en servent qu'à la dernière extrémité. Il y a dans ce fort une mosquée, un caravansérail et des logements pour cent cinquante hommes. Bonaparte y plaça un commandant d'armes, quinze hommes de garnison et deux pièces de canon. On arriva à Suez à la nuit obscure ; le général en chef préféra rester dans sa tente et refusa une maison qui lui avait été préparée.

« Suez est au bord de la mer Rouge, située à deux mille six cents toises de l'extrémité du golfe et à quatre ou cinq cents toises de l'embouchure de l'ancien canal. La ville a joui d'une assez grande prospérité. Les géographes arabes la décrivent comme un oasis. L'eau provenait probablement du canal. Il y pleut assez pour qu'en recueillant l'eau dans des réservoirs on puisse en avoir suffisamment, non seulement pour les besoins de la ville, mais encore pour la culture. Aujourd'hui il n'y a rien ; les citernes sont peu spacieuses et mal entretenues ; l'eau pour les hommes, vient des fontaines de Moïse ; pour les chevaux et les chameaux, de la fontaine de Suez, située à une lieue sur le chemin du fort Ageroud. La ville contient un beau bazar, quel-

ques belles mosquées, des restes de beaux quais, une trentaine de magasins et des maisons pour une population de deux à trois mille âmes. Dans le temps du séjour des caravanes et des bâtiments de Djeddah, Suez contient en effet cette population; mais quand les affaires sont terminées, elle ne reste habitée que par deux ou trois cents malheureux. La rade est à une lieue de la ville, les navires y mouillent par huit brasses d'eau; elle a une lieue de tour; elle communique à la ville par un chenal qui a soixante ou quatre-vingts toises de largeur, et à basse mer dix pieds d'eau; ce qui fait quinze ou seize à haute mer. Le fond est bon, les ancres y tiennent; c'est un fond de sable vaseux. La rade est couverte par des récifs et par des bancs de sable. Son vent traversier est le sud-est, qui règne rarement dans ces parages (1). »

Le général Bonaparte employa la journée du 27 à visiter la ville et à donner quelques ordres pour l'établissement d'une batterie qui put protéger le chenal et le port; puis il prépara pour le lendemain son excursion aux fontaines de Moïse.

#### ÀU GÉNÉRAL BERTHIER

Suez, 7 nivôse, an VII (27 décembre 1798)

Vous voudrez bien donner les ordres nécessaires pour que le contre-amiral Ganteaume, avec soixante guides à pied, parte à trois heures du matin, pour se rendre aux fontaines de Moïse. Les hommes prendront pour trois jours de vivres.

(1) Cette relation de l'excursion du général en chef à Suez est extraite des dictées de Napoléon à Sainte-Hélène. (Campagnes d'Égypte et de Syrie par le général Bertrand.)

Je partirai à trois heures du matin avec toute la cavalerie disponible pour m'y rendre. Les hommes porteront pour deux jours de vivres, ainsi que pour leurs chevaux.

BONAPARTE.

En même temps, Berthier donnait l'ordre aux commandants du génie et de l'artillerie d'accompagner le général en chef, pour passer de l'autre côté de la mer Rouge et reconnaître les fontaines de Moïse.

A trois heures du matin, Bonaparte partit à cheval et traversa le Ma'dyeh, bras de mer guéable à marée basse qui a trois quarts de lieue de large. Le contre-amiral Ganteaume monta une chaloupe canonnière, embarqua des sapeurs, les ingénieurs, plusieurs savants et se rendit aux fontaines par mer. Les fontaines de Moïse sont à trois lieues de Suez; on en compte neuf. Ce sont des sources d'eau sortant des mamelons élevés de quelques toises au-dessus de la surface du sol. Elles proviennent des montagnes qui sont à quatre lieues de là. Ces sources sont à sept cents toises de la mer. On y voit les ruines d'un aqueduc et de plusieurs magasins qui avaient été construits par les Vénitiens dans le xv<sup>e</sup> siècle, lorsqu'ils voulurent intercepter aux Portugais la route des Indes. Les sapeurs commencèrent à fouiller; ils travaillèrent jusqu'à la nuit.

Bonaparte monta à cheval pour retourner à Suez. Ceux qui étaient venus par mer s'embarquèrent sur la canonnière. « A neuf heures du soir, les chasseurs d'avant-garde crièrent qu'ils enfon-

caient. On appelle les guides : les soldats s'étaient amusés à les griser avec de l'eau-de-vie, et il fut impossible d'en tirer aucun renseignement. On était hors de route. Les chasseurs s'étaient guidés sur un feu qu'ils avaient pris pour les lumières de Suez : c'était le fanal de la chambre de la chaloupe canonnière; ce que l'on remarqua promptement : il changeait de place à chaque instant. Les chasseurs s'orientèrent et déterminèrent la position de Suez. Ils se mirent en marche à cinquante pas l'un de l'autre; mais, après avoir fait deux cents toises, le chasseur de tête cria qu'il enfonçait. Il fallut reployer cette ligne, et, en tâtonnant ainsi plusieurs directions, ils eurent le bonheur de trouver la véritable. A dix heures du soir, l'escadron était rangé en bataille au milieu du sinus, les chevaux ayant de l'eau jusqu'au ventre. Le temps était noir, la lune ne se leva cette nuit-là qu'à minuit. La mer était un peu agitée et le vent paraissait vouloir fraîchir; la marée montait, il y avait autant de danger à aller en avant qu'à reculer. La position devint assez critique pour que le général en chef dit : « Serions-nous venus ici pour périr comme Pharaon ? Ce sera un beau texte pour les prédicateurs de Rome ! » Mais l'escorte était composée de soldats de huit à dix ans de service, fort intelligents. Ce furent les nommés Louis, maréchal des logis, et Carbonnel, brigadier, qui découvrirent le passage. Louis revint à la rencontre; il avait touché bord, mais il n'y avait pas un moment à perdre, l'eau montait à chaque moment. Caffa-

relli était plus embarrassant que les autres à cause de sa jambe de bois ; deux hommes de cinq pieds dix pouces, nageant parfaitement bien, se chargèrent de le sauver ; c'étaient des hommes d'honneur, dignes de toute confiance. Rassuré sur ce point, le général en chef se hâta pour gagner la terre. Se trouvant sous le vent, il entendit derrière lui une vive dispute et des cris. Il supposa que Louis et Carbonnel avaient abandonné le général Caffarelli. Il retourna sur ses pas ; c'était l'opposé : celui-ci ordonnait aux deux hommes de l'abandonner. « Je ne veux pas, leur disait-il, être la cause de la mort de deux braves ; il est impossible que je m'en puisse tirer ; vous êtes en arrière de tout le monde ; puisque je dois mourir, je veux mourir seul. » La présence du général en chef fit finir cette querelle. On se hâta, on toucha la terre ; Caffarelli en fut quitte pour sa jambe de bois ; ce qui lui arrivait du reste toutes les semaines. La perte fut légère, quelques carabines et quelques manteaux (1).

« L'alarme était au camp, quelques officiers eurent la pensée d'allumer des feux sur le rivage, mais ils n'avaient pas de bois ; ils démolirent une maison, ce qui demanda du temps. Cependant le premier feu était allumé sur le rivage lorsqu'on prit terre. Les plus vieux soldats, ceux qui avaient

(1) Le lendemain de son retour au Caire, le général en chef n'oublia pas le sauveteur de Caffarelli. Il écrivit à Berthier :

Le citoyen Louis, guide à cheval, est nommé brigadier. Il lui sera fait présent d'un sabre sur lequel sera écrit, sur un côté : *Le général Bonaparte au guide à cheval Louis* ; sur l'autre côté : *Passage de la mer Rouge*.

appris leur catéchisme, racontaient la fuite de Moïse, la catastrophe de Pharaon, et ce fut pendant longtemps l'objet de leur entretien.

« Le 29, les Arabes de Thor, qui, ayant reçu la visite des chaloupes canonnières françaises, avaient appris l'arrivée du sultan El-Kébir (le général Bonaparte) dans leurs parages, vinrent demander sa protection. Thor est situé sur le bord de la mer, c'est le port du mont Sinaï. Ces Arabes portent au Caire du charbon, de très beaux fruits, et en rapportent tout ce qui leur est nécessaire. Les moines du mont Sinaï montrèrent au général en chef le livre sur lequel était la signature de Mahomet, de Saladin et de Selim, pour recommander le couvent aux détachements de leurs armées. A leur demande, il fit la même recommandation pour leur service de sauvegarde auprès des patrouilles françaises (1).

Le 30, l'état-major partit de Suez. Les tentes, les bagages et l'escorte se dirigèrent sur Ageroud, où l'on dressa le camp à quatre heures après-midi. Le général Bonaparte, avec Monge, plusieurs généraux et officiers d'état-major, côtoya la mer Rouge, fit le tour du Sinus. Il retournait sur ses pas, dans la direction de Suez, lorsque à quatre ou cinq cents toises de cette ville, il découvrit quelques restes de maçonnerie qui fixèrent son attention. Il marcha dans cette direction perpendiculairement à la mer, soixante ou quatre-vingt toises, et il se trouva au

(1) Correspondance de Napoléon 1<sup>er</sup>, pièce 3782. Ordre de Bonaparte pour les privilèges accordés au couvent du mont Sinaï.

milieu des vestiges de l'ancien canal, qu'il suivit pendant l'espace de cinq heures. La nuit approchant, et ayant sept lieues à faire pour gagner le camp à travers le désert, il s'y dirigea au grand galop; après quelques incertitudes, il le rejoignit, n'ayant avec lui que trois ou quatre personnes, les mieux montées; les autres étaient en arrière. Il fit allumer de grands feux sur un monticule et sur le minaret de la mosquée du fort Ageroud; il fit tirer tous les quarts d'heure un coup de canon jusqu'à onze heures du soir, moment où tout le monde avait heureusement rejoint; personne n'était égaré.

« Le 31, le camp fut établi dans une vallée à dix lieux d'Ageroud, où il y avait assez abondamment de ces petites plantes épineuses qu'affectionnent les chameaux. Plusieurs centaines de ces jeunes animaux y paissaient sans être gardés.

Le 1<sup>er</sup> janvier 1799, le camp fut placé à une portée de fusil des fortifications de Belbeys. Les travaux de Belbeys étaient fort avancés; à défaut de pierre, les officiers du génie avaient employé des briques séchées au soleil, faite avec le limon du Nil, qui est très propre à cet usage.

Le 3, le général en chef partit avec deux cents dromadaires et chevaux dans la direction de l'Ouàdy de Tomlât. A quatre heures après-midi, il arriva au milieu du désert, au puits de Sabà'Byâr. La chaleur était extrême, l'eau du puits peu abondante; elle avait le goût des eaux de Barèges. Pendant qu'on faisait la distribution de cette eau détestable, un chasseur vit arriver un courrier sur droma-

daire, qui, apercevant trop tard les troupes françaises, voulut s'éloigner. Il était porteur des dépêches d'Ibrahim-Bey et de Djezzar-Pacha, pour l'Égypte. Il donna la nouvelle que les hostilités avaient commencé sur la frontière de Syrie, que l'armée de Djezzar-Pacha était entrée sur le territoire d'Égypte, que son avant-garde occupait l'oasis d'El-A'rych et qu'elle travaillait à mettre le fort en état de défense. La nuit, on bivouaqua dans l'oasis, au milieu d'un taillis; elle fut assez froide. Des chacals, espèce de loups du désert, dont les cris ressemblent à ceux de l'homme, firent que plusieurs vedettes crièrent aux armes; elles se crurent attaquées par les Bédouins. Le lendemain, le général Berthier retrouva les vestiges du canal qui traversait l'Ouâdy pour prendre les eaux du Nil à Bubaste, sur la branche Pelusiaque. Les vestiges de ce canal ont les mêmes dimensions que du côté de Suez. »

Pendant ce temps, la flotte de Djeddah était arrivée à Suez, portant une très grande quantité de café et de marchandises des Indes. Bonaparte traversa le désert et retourna dans cette ville. Les bâtiments étaient de quatre à cinq cents tonneaux. Une caravane était arrivée du Caire; Suez avait pris de la vie et la physionomie d'une ville indienne. Bonaparte y reçut des agents qui revenaient des Indes. De là, il traversa l'isthme dans une autre direction et se rendit à Sâlheyeh. Les fortifications étaient à l'abri d'un coup de main, les magasins abondamment approvisionnés d'orge, de riz, de

fèves et de munitions de guerre. Il envoya deux bataillons avec de l'artillerie à Qatyeh. Les puits étaient en bon état. Les officiers du génie construisirent une bonne redoute en palissades de cinquante toises de côté, y établirent des plates-formes, le canon battant tous les puits, qui furent nettoyés peu de semaines après. Des blockhaus préparés au Caire furent montés dans la redoute pour servir de magasins. Des convois de chameaux chargés de riz, de farine, d'orge, de fèves, venus du Caire et de Damiette, approvisionnèrent les magasins de cette oasis. Lorsque Djeddar apprit que de l'infanterie française arrivait à Qatyeh, et qu'on y construisait une redoute, il renonça à s'avancer davantage, de peur de compromettre ses troupes. Le général Reynier, dont le quartier général était à Belbeys, envoya une forte avant-garde à Sâlheyeh pour soutenir le poste de Qatyeh.

Cette position était importante à maintenir, le général en chef s'en préoccupait beaucoup; dès le 23 décembre, il avait écrit au général Caffarelli :

Le général Reynier va faire occuper Qatyeh. Envoyez-y le chef de brigade Sanson avec tous les outils et ouvriers nécessaires pour construire un fort capable de contenir quatre à cinq cents hommes, deux fours, des magasins moitié de ceux de Salheyeh, et de résister, bloqué, à une force supérieure turque pendant douze à quinze jours.....

Il est nécessaire que, le 1<sup>er</sup> pluviôse, les fortifications de Qatyeh soient en état, parce que mon intention est de me servir de tous les moyens qu'on pourra ramasser, et avancer de deux jours dans le désert.

Envoyez des ingénieurs pour pouvoir bien reconnaître depuis Qatyeh jusqu'à Peluse, et dans une circonférence à douze lieues de Qatyeh.

Envoyez-y également des ingénieurs géographes, des ponts et chaussées, pour lever le plan de toute la côte et sonder (1).....

C'est dans son excursion à Suez, en rencontrant la caravane escortée par des Arabes montés sur des dromadaires, que le général Bonaparte eut l'idée d'employer une cavalerie de ce genre, tant il fut étonné de l'adresse avec laquelle il vit conduire ces animaux dociles; il ordonna à deux officiers, Eugène Beauharnais et Edouard Colbert, d'essayer de monter des dromadaires et de les conduire. Satisfait de l'essai de ces officiers, et ayant en vain tenté lui-même de les atteindre en lançant son cheval au galop, il prescrivit l'ordre suivant daté du quartier général, au Caire, le 20 nivôse an VII (9 janvier 1799) :

ARTICLE PREMIER. — Il sera créé un régiment de dromadaires, qui sera composé de deux escadrons; chaque escadron, de quatre compagnies; chaque compagnie, d'un capitaine, d'un lieutenant, d'un maréchal des logis chef, de deux maréchaux des logis, d'un brigadier-fourrier, de quatre brigadiers, d'un trompette et de cinquante dromadaires.

ART. 2. — Chaque escadron sera commandé par un chef d'escadron; le régiment par un chef de brigade, avec un adjudant-major, un quartier-maître et les chefs d'ouvriers nécessaires.

ART. 3. — Les hommes seront montés sur un dromadaire, armés de fusil, baïonnette, giberne, comme l'infanterie, et d'une très longue lance. Ils seront habillés de gris, avec un turban et un manteau arabes, conformément au modèle qui sera fait.

ART. 4. — L'ordonnateur en chef, les chefs de brigade Bessières, Détrès, Duvivier, se concerteront pour faire confectionner un modèle de harnachement et d'habillement com-

(1) Correspondance de Napoléon, pièce 3796.

plet, qui sera remis à l'état-major général le 23 nivôse au plus tard.

Les 13<sup>e</sup>, 18<sup>e</sup>, 25<sup>e</sup>, 32<sup>e</sup>, 69<sup>e</sup>, 75<sup>e</sup> demi-brigades de ligne, la 24<sup>e</sup> légère, les guides à pied, auront à fournir chacun quinze hommes. Les 9<sup>e</sup>, 19<sup>e</sup>, 61<sup>e</sup>, 85<sup>e</sup>, 88<sup>e</sup> demi-brigades de ligne, les 4<sup>e</sup> et 22<sup>e</sup> légères, auront à fournir chacune dix hommes pour le fond de la formation du régiment de dromadaires. La légion maltaise et la légion nautique fourniront chacune dix hommes. Les hommes devront avoir moins de vingt-quatre ans, plus de quatre ans de service, au moins cinq pieds quatre pouces, et être d'une bravoure reconnue. Ils seront envoyés sur-le-champ au Caire. Le commandant de la place établira leur caserne sur la place Ezbekyeh.

Les officiers seront pris parmi les officiers à la suite de l'armée; moitié parmi les officiers à la suite de l'infanterie, moitié parmi ceux à la suite de la cavalerie; les sous-officiers, parmi les sous-officiers existant dans les corps qui en ont plus qu'il ne leur est nécessaire. Les commandants des provinces fourniront les dromadaires qu'ils enverront au Caire dans le plus bref délai (1).

Dans la haute Égypte, Desaix avait organisé un pareil corps de dromadaires. Le dromadaire, lesté à la course, suivait un cheval au petit galop, même en portant deux hommes adossés, leurs vivres et leurs munitions; il supportait facilement la fatigue, la faim et la soif. Il était très propre à faire des marches dans le désert. Bien dressé et docile, il exécutait toutes les manœuvres avec une rare précision. Au signal de halte, il fléchissait les jambes, se reposait sur le ventre et restait immobile. Les soldats mettaient pied à terre, se formaient en bataillon carré et combattaient les Arabes avec leur courage habituel. Les escadrons de dromadaires formés dans la haute

(1) Archives de Dépôt du la guerre, ordres des 20 et 21 nivôse, an VII (9 et 10 janvier 1799).

Égypte, agirent efficacement pour réprimer les brigandages des Arabes, et aidèrent beaucoup par leur célérité aux succès des expéditions.

Voici l'équipement et l'armement du corps des dromadaires de la haute Égypte : Chaque cavalier était monté sur un dromadaire. Une selle enclavait la bosse de cet animal, extrêmement doux, qui était sanglé à l'estomac et aux flancs. La bride consistait en une espèce de licol garni de drap bleu céleste avec un morceau de fer crénelé à la muserolle, le tout tenu par des rênes ordinaires. Deux grandes sacoches pendaient des deux côtés de la selle, et contenaient les vivres du dromadaire et ceux du cavalier. La coiffure était un chapeau ou un turban blanc surmonté d'une plume d'autruche noire. Le petit costume se composait d'un dolman et d'une ceinture à la hussarde, d'un large pantalon rouge et de bottes de même couleur. En grande tenue, une tunique à la polonaise, en drap bleu céleste, parements rouges et boutons blancs. Les armes étaient un sabre porté à la Mameluk avec des cordons de soie rouge; une giberne comme l'infanterie, un fusil à la dragonne, deux pistolets à la ceinture et deux dans les fontes de la selle. Un grand nombre de cavaliers avaient des damas plus ou moins riches, pris aux Mameluks.

---

## VI

Retour de Bonaparte au Caire (7 janvier). — Manifeste et déclaration de guerre de la Porte. — Deux armées turques se réunissent à Rhodes et en Syrie. — Bonaparte se décide à l'offensive; lettres à Tippoo-Sahib, à l'imam de Mascate et au chérif de la Mecque; lettre au Directoire sur les motifs et le but de l'expédition de Syrie (10 février). — Effectifs et composition de l'armée de Syrie. — Tentative de bombardement d'Alexandrie par les Anglais. — Marche de l'armée sur la Syrie; combat d'El-A'rych (10 février). — Bonaparte quitte le Caire pour rejoindre l'armée; il arrive à El-A'rych (17 février; capitulation du fort d'El-A'rych (20 février). — L'armée passe le grand désert; attaque et prise de Gaza (25 février); l'armée campe devant Jaffa; sommation à Abd-Allah de rendre Jaffa; assaut et prise de Jaffa (7 mars); massacre de la garnison; Bonaparte visite les pestiférés. — Lettre de Bonaparte à Djeddar pour l'inviter à une alliance (9 mars); armistice avec l'agha de Jérusalem. — L'armée quitte Jaffa pour se diriger sur Saint-Jean-d'Acre. — Combat de Qaqoun (15 mars); occupation d'Hayfa (17 mars).

Le général en chef fut de retour au Caire le 7 janvier, quinze jours après en être parti. Il trouva tout dans un état satisfaisant. Mais, la nouvelle du mouvement de Djeddar dont il avait eu connaissance à Suez, le décidèrent à prendre de grandes mesures de précaution.

En entreprenant l'expédition d'Égypte, Bonaparte avait dû compter sur les promesses du Directoire et du ministre des Relations extérieures, Talleyrand. Il ne doutait pas que ce diplomate habile ne réussit dans la mission dont il avait pro-

mis de se charger et ne conservât la bonne intelligence qui régnaît entre la Porte Ottomane et la République française. En effet, il ne devait pas être difficile de prouver au Divan de Constantinople qu'enlever l'Égypte aux Mameluks, qui l'avaient eux-mêmes usurpée sur les Turcs, n'était pas faire la guerre au Sultan, et qu'il était possible de compenser par de grands avantages le faible dommage que l'occupation de ce pachalik pouvait causer au Grand Seigneur. Bonaparte n'avait négligé aucune occasion de prouver qu'il voulait rester en paix avec les Turcs, et sa conduite, en toute circonstance, avait prouvé la sincérité de ses déclarations à ce sujet. Talleyrand se dispensa d'aller à Constantinople et laissa le ministère ottoman livré sans contradiction aux dangereuses influences de l'Angleterre. La Porte déclara la guerre à la République (1). S'il pouvait rester quelque doute sur la part que les intrigues des agents anglais eurent sur cette détermination, la lecture du manifeste turc suffirait pour les dissiper; dans les divers griefs qui y sont reprochés à la Révolution française il est impossible de méconnaître une plume européenne. Voici ce document curieux, dont malgré toute la vigilance française, quelques exemplaires, imprimés avaient pénétré en Égypte à la fin de l'année 1798 :

(1) La Turquie était en guerre avec la France depuis le mois d'août 1798. C'était, comme on devait le prévoir, l'occupation des îles Ioniennes qui avait provoqué ces hostilités et, chose plus dangereuse encore, l'alliance de la Turquie et de la Russie. Le traité d'alliance offensive et défensive contre la France fut conclu entre la Russie et la Porte le 23 décembre 1798. L'Angleterre y accéda le 2 janvier 1799.

« Au nom du Dieu élément et miséricordieux, gloire au Seigneur, maître du monde, salut et paix à Mohammed, le premier et le dernier des prophètes, à sa famille et aux compagnons de sa mission.

« Les Français (Dieu veuille détruire leur pays de fond en comble et couvrir d'ignominies leurs drapeaux) sont une nation d'infidèles obstinés et de scélérats sans frein. Ils nient l'unité de l'Être suprême, créateur du ciel et de la terre; ils ne croient pas à la mission du Prophète, qui doit intercéder pour les fidèles au jour du jugement; ils se moquent de toutes les religions; ils rejettent les croyances d'une autre vie, de ses récompenses et de ses supplices, ne croient ni à la résurrection des corps, ni au jugement dernier; ils pensent qu'un aveugle hasard préside à leur vie et à leur mort; qu'ils doivent leur existence à la seule matière, et que, dès que la terre a reçu le corps, il n'y a pour l'homme ni résurrection, ni compte à rendre, ni demande, ni réponse.

« En conséquence, ils ont dépouillé leurs temples de leurs croix et de leurs ornements, ils se sont emparés de leurs biens, ils ont chassé leurs vicaires, leurs prêtres et leurs religieux.

« Les livres inspirés aux divins prophètes ne sont, disent-ils, que mensonges et impostures; ils regardent le *Coran*, l'*Ancien Testament* et l'*Évangile* comme des fables. Les prophètes, tels que Moïse, Jésus et Mahomet, ne sont à leurs yeux que des hommes pareils aux autres, qui n'ont jamais eu de mission, et qui n'en ont pu imposer qu'à des ignorants. Ils pensent que les hommes, étant nés égaux, doivent être également libres, que toute distinction entre eux est injuste, et que chacun doit être le maître de son opinion et de sa manière de vivre.

« C'est sur d'aussi faux principes qu'ils ont bâti une nouvelle Constitution et fait des lois auxquelles a présidé l'esprit infernal. Ils ont détruit le fondement de toutes les religions; ils ont légitimé tout ce qui était défendu; ils ont laissé un libre cours aux désirs effrénés de la concupiscence; ils se sont perdus dans un dédale d'erreurs inextricables; et, en égarant la vile populace, ils en ont fait un peuple de pervers et de scélérats.

« Un de leurs principes diaboliques est de souffler par-

tout le feu de la discorde, de mettre la désunion parmi les souverains, de troubler les empires, et d'exciter les sujets à la révolte par des écrits mensongers et sophistiques, dans lesquels ils disent avec impudence : « Nous sommes frères et amis, les mêmes intérêts nous unissent, et nous avons les mêmes opinions religieuses. »

« Ensuite viennent de vaines promesses ou des menaces inquiétantes ; car ils ont appris à distiller le crime et à se servir habituellement de la fraude et du parjure. Ils se sont enfoncés dans une mer de vices et d'erreurs ; ils se sont réunis sous les drapeaux du démon ; ils ne se plaisent que dans le désordre, ne suivent que les inspirations de l'enfer. Leur conscience n'est jamais troublée par les remords et la crainte de faire le mal.

« Aucun dogme, aucune opinion religieuse ne les réunit ; ils regardent le larcin et le pillage comme un butin légal, la calomnie comme la plus belle éloquence, et ils ont détruit tous les habitants de la France qui n'ont pas voulu adopter leurs nouveaux et absurdes principes.

« Toutes les nations européennes ont été alarmées de leur audace et de leurs forfaits, et alors ils se sont mis à aboyer comme des chiens, à hurler comme des loups, et, dans leur rage, ils se sont jetés sur tous les royaumes et sur toutes les républiques pour détruire les gouvernements et les religions, pour enlever les femmes et les enfants. Des rivières de sang ont abreuvé la terre, et les Français ont enfin réussi dans leurs criminels desseins vis-à-vis de quelques nations qui ont été forcées de se soumettre.

« O vous donc, défenseurs de l'Islamisme ! O vous, héros de la Foi ! O vous, admirateurs d'un seul Dieu, qui croyez à la mission de Mohammed, fils d'Abd-Allah, réunissez-vous et marchez au combat sous la protection du Très-Haut ! Ces chiens enragés s'imaginent sans doute que le peuple vrai croyant ressemble à ces infidèles qu'ils ont trompés, et à qui ils ont fait adopter leurs faux principes. Mais ils ignorent, les maudits, que l'Islamisme est gravé dans nos cœurs et qu'il circule dans nos veines avec notre sang. Nous serait-il possible d'abandonner notre sainte religion, après avoir été éclairés de sa divine lumière ? Non, non ! Dieu ne permettra pas que nous soyons un instant ébranlés ; nous serons fidèles à la foi que nous avons jurée. Le Très-Haut





a dit dans le livre de la vérité : « Les vrais croyants ne prendront jamais les incrédules pour amis. » Soyez donc sur vos gardes, méfiez-vous des pièges et des embûches qu'ils vous tendent, et ne soyez effrayés ni de leur nombre ni de leurs vêtements hideux. Le lion ne se met point en peine du nombre des renards qui méditent de l'assaillir, et le faucon ne s'effraie point d'un essaim de corbeaux qui croassent contre lui.

« Grâce au ciel, vos sabres sont tranchants, vos flèches sont aiguës, vos lances sont perçantes, vos canons ressemblent à la foudre, et toutes sortes d'armes meurtrières, maniées par d'habiles cavaliers, sauront bientôt atteindre l'infidèle, et le précipiter dans les flammes de l'enfer. N'en doutez pas, le ciel est pour vous, l'œil de Dieu veille à votre conservation et à votre gloire. Avec la puissante protection du prophète, ces armées d'athées se dissiperont devant vous et seront exterminées. Cette heure va bientôt sonner. Gloire au Seigneur de mondes ! »

Ce manifeste était fait pour exalter des populations ignorantes. Bonaparte aurait néanmoins continué à négocier avec la Porte ; « mais, dit-il, deux armées se réunissaient, l'une à Rhodes et l'autre en Syrie, pour attaquer les Français. Elles devaient agir simultanément dans le courant de mai, la première en débarquant à Aboukir, et la seconde en traversant le désert qui sépare la Syrie de l'Égypte. On apprit dans les premiers jours de janvier que Djezzar-Pacha était nommé séraskier (1) de l'armée de Syrie ; que son avant-garde s'était emparée d'El-A'rych, et s'occupait à réparer ce fort, qui peut être considéré comme la clef de l'Égypte du côté de la Syrie. Un train d'artillerie de quarante bouches à feu, servi par douze cents canonniers, les seuls de l'empire qui fussent

(1) Chef suprême.

exercés à l'euro péenne, venait de débarquer à Jaffa ; des magasins considérables se formaient dans cette ville, et un grand nombre de bâ timents de transport, dont une partie arrivait de Constantinople, étaient employés à cet effet ; à Gaza on avait emmagasiné des outres ; la renommée voulait qu'il y en eut assez pour mettre une armée de soixante mille hommes à même de traverser le désert.

« En restant tranquilles en Égypte, les Français s'exposaient à être attaqués à la fois par les deux armées ; de plus, il était à craindre qu'un corps de troupes européennes ne se joignit aux Turcs, et que le moment de l'agression ne coïncidât avec des troubles intérieurs. Dans ce cas, lors même que les Français auraient été vainqueurs, il ne leur eût pas été possible de profiter de la victoire. Par mer, ils n'avaient point de flotte ; par terre, le désert de soixante-quinze lieues qui sépare la Syrie de l'Égypte n'était point praticable pour une armée dans la saison des grandes chaleurs. Les règles de la guerre prescrivaient donc au général français de prévenir ses ennemis. »

Alors le général Bonaparte résolut de prendre l'offensive, de passer lui-même le désert, de battre l'armée de Syrie à mesure que les diverses divisions se réuniraient ; de s'emparer de tous ses magasins et des places d'El-A'rych, de Gaza, de Jaffa, d'Acre, d'armer les Chrétiens de la Syrie, de soulever les Druses et les Maronites, et de prendre ensuite conseil des circonstances. Il espérait qu'à

la nouvelle de la prise de Saint-Jean-d'Acre, les Mameluks, les Arabes d'Egypte, les partisans de la Maison de Dâher, se joindraient à lui ; qu'il serait en juin maître de Damas et d'Alep ; que ses avant-postes seraient sur le mont Taurus, ayant sous ses ordres immédiats vingt-six mille Français, six mille Mameluks et Arabes à cheval d'Egypte ; dix-huit mille Druses, Maronites et autres troupes de Syrie ; que Desaix serait en Egypte prêt à le seconder, à la tête de vingt mille hommes, dont dix mille Français et dix mille noirs, encadrés. Dans cette situation, il serait en état d'imposer à la Porte, de l'obliger à la paix, et de lui faire agréer sa marche sur l'Inde. Si la fortune se plaisait à favoriser ses projets, il pouvait encore arriver sur l'Indus au mois de mars 1800, avec plus de quarante mille hommes, en dépit de la perte de la flotte. Il avait des intelligences en Perse, il était assuré que le Schah ne s'opposerait pas au passage de l'armée par Bassora, Chiraz et le Mékran ».

Le 25 janvier il écrivit à Tippoo-Sahib, sultan de Mysore, qui luttait alors contre les Anglais avec une constance digne d'un meilleur succès :

Vous avez déjà été instruit de mon arrivé sur les bords de la mer Rouge, avec une armée innombrable et invincible, remplie du désir de vous délivrer du joug de fer de l'Angleterre.

Je m'empresse de vous faire connaître le désir que j'ai que vous me donniez, par la voie de Mascate et de Moka, des nouvelles sur la situation politique dans laquelle vous vous trouvez. Je désirerais que vous pussiez envoyer à

Suez, ou au grand Caire, quelque homme adroit, qui eût notre confiance, avec lequel je pusse conférer (1).

BONAPARTE.

Bonaparte essaya de faire parvenir cette lettre par la voie de l'imam de Mascate, auquel il écrivit aussi à la même date dans le but d'attirer les négociants arabes en Égypte :

Je vous écris cette lettre pour vous faire connaître ce que vous avez déjà appris sans doute, l'arrivée de l'armée française en Égypte.

Comme vous avez été de tout temps notre ami, vous devez être convaincu du désir que j'ai de protéger tous les bâtimens de votre nation et que vous les engagiez à venir à Suez, où ils trouveront protection pour leur commerce.

Je vous prie aussi de faire parvenir cette lettre à Tippoo-Sahib par la première occasion qui se trouvera pour les Indes (2).

BONAPARTE.

Non content de cette ouverture faite à un prince influent dans l'Arabie, le général en chef qui n'ignorait pas combien les chefs musulmans sont sensibles à la considération qu'on leur témoigne, écrivit également au sultan de la Mecque :

J'ai reçu la lettre que vous m'avez écrite, et j'en ai compris le contenu. Je vous envoie le règlement que j'ai fait pour la douane de Suez, et mon intention est de le faire exécuter ponctuellement. Je ne doute pas que les négociants du Hedjaz ne voient avec gratitude la diminution des droits que j'ai faits pour le plus grand avantage du commerce, et vous pouvez les assurer qu'ils jouiront ici de la plus ample protection.

Toutes les fois que vous aurez besoin de quelque chose en Égypte, vous n'avez qu'à me le faire savoir, et je me

(1) Collection Napoléon, pièces 3899, 3900, 3901.

(2) Collection Napoléon, pièces 3899, 3900 399.

ferai un plaisir de vous donner des marques de mon estime (1).

BONAPARTE.

La politique et les intérêts de l'armée faisaient au général en chef une loi de tenter par tous les moyens possibles d'étendre ses relations avec les peuples voisins de l'Égypte. Le produit des douanes devait être une ressource pour le trésor, et des alliances avec des princes étrangers auraient consolidé, en cas d'attaque des Turcs, la position de l'armée française. Bonaparte songeait donc à la fois aux besoins de la paix et aux chances de la guerre.

Dans les premiers jours de février, Bonaparte ayant transmis toutes ses instructions à ses généraux et achevé les préparatifs de l'expédition, appelait près de lui les principaux habitants du Caire, et les invitait à maintenir le bon ordre dans la ville, tandis qu'il allait, disait-il, chercher sous les murs de Gaza, les Mameluks insoumis, les alliés du farouche Djezzar; puis, il écrivit au Directoire pour lui faire connaître les motifs et le but de l'expédition de Syrie :

Quartier général au Caire, 22 pluviôse an VII

(10 février 1799).

Citoyens Directeurs, un bâtiment ragusin est entré le 7 pluviôse dans le port d'Alexandrie; il avait à bord les citoyens Hamelin et Livron, propriétaires du chargement, consistant en vin, vinaigre, draps, eaux-de-vie, etc. Il m'a apporté une lettre d'Ancône, du Consul, en date du 11 brumaire; elle ne me donne point d'autres nouvelles que de me

(1) Collection Napoléon, pièces 3899, 3900, 3901.

faire connaître que tout est tranquille en Europe et en France. Il m'envoie la série des journaux de Lugano, depuis le n° 36 (3 septembre) jusqu'au n° 43 (22 octobre), et la série du *Courrier de l'armée d'Italie*, qui s'imprime à Milan, depuis le n° 219 (14 vendémiaire) jusqu'au n° 230 (6 brumaire).

Le citoyen Hamelin est parti de Trieste le 24 octobre, a relâché à Ancône le 3 novembre, et est arrivé à Navarrin, en Morée, d'où il est parti le 28 nivôse. J'ai interrogé moi-même le citoyen Hamelin; et il a déposé les faits ci-joints. Les nouvelles sont assez contradictoires. Depuis le 6 juillet je n'ai pas reçu de nouvelles d'Europe.

Le 1<sup>er</sup> novembre, mon frère est parti sur un aviso; je lui avais donné ordre de se rendre à Crotone ou dans le golfe de Tarente; j'imagine qu'il est arrivé.

L'ordonnateur Sucey est parti le 26 frimaire (1).

Je vous ai expédié plus de soixante bâtiments de toutes les nations, et par toutes les voies; ainsi vous devez être bien au fait de notre position ici.

Nous avons appris par Suez que six frégates françaises, qui croisaient à l'embouchure de la mer Rouge, avaient fait pour plus de vingt millions de prises aux Anglais.

Je fais construire dans ce moment-ci une corvette à Suez, et j'ai une flottille de quatre avisos qui navigue dans la mer Rouge.

Les Anglais ont obtenu de la Porte que Djeddar-Pacha aurait, outre son pachalik d'Arc, celui de Damas. Ibrahim-Pacha, Abd-Ullah-Pacha et d'autres pachas sont à Gaza, et menacent l'Égypte d'une invasion. Je pars dans une heure pour aller les trouver. Il faut passer neuf jours de désert sans eau ni herbe. J'ai ramassé une quantité assez considérable de chameaux, et j'espère que je ne manquerai de rien. Quand vous lirez cette lettre, il serait possible que je fusse sur les ruines de la ville de Salomon.

Djeddar-Pacha, vieillard de soixante-dix ans, est un homme féroce qui a contre les Français une haine démesurée. Il a

(1) L'ordonnateur Sucey avait été blessé très dangereusement au bras le jour de la bataille des Pyramides. Sa blessure n'était point guérie; il désira retourner en France. Il partit, s'embarqua à Alexandrie sur un gros transport avec deux cents soldats amputés ou aveugles. Sa navigation fut d'abord heureuse; mais ayant manqué d'eau, le bâtiment mouilla en Sicile pour en faire. Ces féroces insulaires attaquèrent le bâtiment, égorgèrent Sucey et les infortunés soldats échappés à tant de périls et aux dangers de tant de batailles. Ce crime si atroce ne fut point puni; on a dit qu'il avait été récompensé!

répondu avec dédain aux ouvertures amicales que je lui ai faites plusieurs fois.

J'ai, dans l'opération que j'entreprends, trois buts :

1<sup>o</sup> Assurer la conquête de l'Égypte en construisant une place forte au delà du désert, et, dès lors, éloigner tellement les armées, de quelque nation que ce soit, de l'Égypte, qu'elles ne puissent rien combiner avec une armée européenne qui viendrait débarquer sur les côtes ;

2<sup>o</sup> Obliger la Porte à s'expliquer ; et, par là, appuyer les négociations que vous avez sans doute entamées, et l'envoi que je fais à Constantinople, sur la grande caravelle turque, du consul Beauchamp ;

3<sup>o</sup> Enfin ôter à la croisière anglaise les subsistances qu'elle tire de Syrie, en employant les deux mois d'hiver qui me restent à me rendre, par la guerre et des négociations, toute cette côte amie.

Je me fais accompagner, dans cette course, du mollah, qui est, après le mufti de Constantinople, l'homme le plus vénéré de l'empire musulman, des cheiks des quatre principales sectes, de l'émir-hadji ou prince des pèlerins.

Le Ramazân, qui a commencé hier, a été célébré de ma part avec la plus grande pompe ; j'ai rempli les mêmes fonctions que remplissait autrefois le pacha.

Le général Desaix est à plus de cent soixante lieues du Caire, près des Cataractes ; il fait des fouilles sur les ruines de Thèbes. J'attends à chaque instant les détails officiels d'un combat qu'il aurait eu contre les Mameluks, où Mourad-Bey aurait été tué et cinq à six beys prisonniers.

L'adjudant général Boyer a découvert dans le désert, du côté du Fayoum, des ruines qu'aucun Européen n'avait encore vues.

Le général Andréossy et le citoyen Berthollet sont de retour de la tournée qu'ils ont faite aux lacs de natroun et aux couvents coptes. Ils ont fait des découvertes extrêmement intéressantes. Ils ont découvert d'excellent natroun, que l'ignorance des exploitants empêchait de découvrir. Cette branche de commerce de l'Égypte deviendra par là encore plus importante.

Par le premier courrier, je vous enverrai le nivellement du canal de Suez, dont les vestiges sont parfaitement conservés.

Il est nécessaire que vous fassiez passer des armes, et que vos opérations militaires et diplomatiques soient combinées de manière que nous recevions des secours. Les événements de la guerre et les événements naturels font mourir du monde.

Une maladie contagieuse s'est déclarée depuis deux mois à Alexandrie ; deux cents hommes en ont été victimes. Nous avons pris des mesures pour qu'elle ne s'étende point ; nous la vaincrons.

Nous avons eu bien des ennemis à vaincre dans cette expédition : désert, habitants du pays, Arabes, Mameluks, Russes, Turcs, Anglais.

Si dans le courant de mars, le rapport du citoyen Hamelin se confirme et que la France soit en armes contre les rois, je passerai en France.

Je ne me permets, dans cette lettre, aucune réflexion sur la position des affaires de la République, puisque, depuis dix mois, je n'ai plus aucune nouvelle. Nous avons tous une confiance entière dans la sagesse et la vigueur des déterminations que vous prendrez (1).

BONAPARTE.

Bonaparte, suivant son habitude, avait soigneusement étudié le pays où il allait guider son armée.

« L'Arabie a la forme d'un trapèze. Un de ses côtés, borné par la mer Rouge et l'isthme de Suez, a cinq cents lieues de développement. Celui qui s'étend du détroit de Babel-Mandel au cap de Raz-el-Gate en a quatre cent cinquante. Le troisième, partant de Raz-el-Gate, est borné par le golfe Persique et par l'Euphrate ; il s'étend jusqu'aux montagnes qui avoisinent Alep et bornent la Syrie, et a six cents lieues ; c'est le plus grand. Le quatrième, frontière de l'Arabie et de la Syrie, est le plus petit ; il n'a que cent cinquante lieues, depuis Raffa,

1) Archives du Dépôt de la guerre, et Correspondance, pièce 3952.

en Égypte, jusqu'au-delà d'Alexandrette et des monts Rosas; sur ce développement de cent cinquante lieues, la Syrie est divisée en deux parties parallèles, les terres cultivées sur trente lieues de largeur, et le désert large aussi de trente lieues, et qui s'étend jusqu'à Palmyre. La Syrie est bornée au nord par l'Asie-Mineure, à l'occident par la Méditerranée, au midi par l'Égypte, et à l'orient par l'Arabie : ainsi elle est le complément de ce pays, et forme avec lui comme une grande île, comprise entre la Méditerranée, la mer Rouge, l'Océan, le golfe Persique et l'Euphrate. La Syrie diffère de l'Égypte par sa population, son climat et son sol. L'Égypte est une longue plaine formée par la vallée d'un des plus grands fleuves du monde; la Syrie est la réunion d'un grand nombre de vallées. Les cinq sixièmes du terrain y sont des collines ou des montagnes; une chaîne la traverse parallèlement, et à dix lieues des côtes de la Méditerranée; à droite, cette chaîne verse ses eaux dans deux rivières qui coulent dans la direction qu'elle suit elle-même, le Jourdain (au sud) et l'Oronte (au nord), et qui ont leur source au mont Liban. »

La Syrie au moment de l'expédition est partagée en cinq pachalicks : celui de Jérusalem, qui comprend l'ancienne Terre Sainte, et ceux d'Acre, de Tripoli, de Damas et d'Alep. Alep et Damas sont incomparablement les deux plus grandes villes du pays. Sur les côtes, on trouve Gaza (située à une lieue de la mer sans trace de rade ni de port); un très beau plateau de deux lieues de tour désigne

l'emplacement qu'avait cette ville dans sa prospérité; aujourd'hui elle n'a que peu d'importance; Jaffa, à quinze lieues de Jérusalem, en est le port le plus voisin. Outre le port pour les bâtiments, il s'y trouve une rade foraine Césarée n'offre plus que des ruines. Acre a une rade foraine, mais la ville est peu de chose; on y compte dix ou douze mille habitants. Sour ou Tyr n'est plus qu'un village; Sayd, Beyrout, Tripoli, sont de petites villes. Le point le plus important de toute la côte est le golfe d'Alexandrette, situé à vingt lieues d'Alep, à trente de l'Euphrate, et à trois cents d'Alexandrie. Il s'y trouve un mouillage pour les grandes escadres. Dans la Syrie, le point le plus élevé est le mont Liban, montagne du troisième ordre, couverte de pins énormes; dans la Palestine, c'est le mont Thabor. L'Oronte et le Jourdain, qui sont les plus grands fleuves de ces deux contrées, sont l'un et l'autre de petites rivières.

Voici quel était l'effectif de l'armée au moment de l'expédition :

	Haute-Egypte	Basse-Egypte	Syrie	TOTAL
Infanterie .....	5.000	7.000	10.000	22.000
Cavalerie .....	1.200	1.000	800	3.000
Artillerie .....	300	1.300	1.600	3.200
Guides .....	»	»	600	600
Non combattants .....	50	700	150	900
	6.550	10.000	13.150	29.700

Les généraux Desaix, Friant, Belliard, Davout, Lasalle, commandaient dans la haute Égypte; les généraux Dugua, Lanusse, Marmont, Almeras, dans la basse Égypte. Les généraux Kleber, Bon, Reynier, Lannes, Murat, Dommartin, Caffarelli du Falga, Vial, Junot, Verdier, Lagrange faisaient partie de l'armée de Syrie.

L'armée de Syrie se composa de quatre petites divisions d'infanterie, sous les ordres des généraux Kleber, Reynier, Bon, Lannes. Le général Kleber dont les généraux de brigade étaient Verdier et Junot, avait sous son commandement les deux premiers bataillons de la 2<sup>e</sup> légère, 25<sup>e</sup> et 75<sup>e</sup> de ligne.

Le général Reynier avait les 9<sup>e</sup> et 85<sup>e</sup> demi-brigades de ligne avec le général de brigade Lagrange.

Le général Bon avait sous ses ordres une partie des 4<sup>e</sup> demi-brigade légère, 18<sup>e</sup> et 32<sup>e</sup> demi-brigades de ligne, et les généraux Vial et Rampon.

Le général Lannes avait sa division formée des deux premiers bataillons de la 22<sup>e</sup> légère, des 13<sup>e</sup> et 69<sup>e</sup> de ligne. Ses généraux de brigade étaient Veaux, Robin et Rambeaud.

Le général Murat commandait les détachements des divers régiments de cavalerie (huit cents chevaux). Les guides à pied ou à cheval (six cents) étaient sous le commandement de Bessières. On comptait une centaine de dromadaires montés.

Les généraux Dommartin et Caffarelli prirent la direction de l'artillerie et du génie.

Chaque division de l'armée de Syrie avait six pièces d'artillerie de campagne, la cavalerie en

avait six à cheval, les guides six pièces à cheval; total : trente-six bouches à feu. Le parc avait quatre pièces de douze, quatre pièces de huit, quatre obusiers, quatre mortiers de six pouces; total : seize pièces; en tout cinquante-deux bouches à feu, avec un double approvisionnement, des outils et un équipage de mine. Un équipage de siège de quatre pièces de vingt-quatre, quatre de seize, quatre mortiers de huit pouces, avec tout le nécessaire, était embarqué à Damiette sur six petits chebecs ou tartanes; il était impossible de traîner dans les sables mouvants du désert de si fortes pièces.

Un pareil équipage de siège embarqué sur les trois frégates *la Junon*, *la Courageuse* et *l'Alceste*, était en rade d'Alexandrie, sous les ordres du contre-amiral Perrée. Le général en chef avait ainsi pris double précaution pour être assuré de ne pas manquer de gros canons, qui étaient jugés nécessaires pour Jaffa et Acre. Le contre-amiral Perrée devait ainsi se mettre en communication avec l'armée de terre dont l'arrivée était calculée et indiquée.

L'armée de Syrie eut besoin de trois mille chameaux et de trois mille ânes pour porter les vivres, l'eau et les bagages; savoir : mille chameaux pour les vivres de quatorze mille hommes pendant quinze jours, et pour trois mille chevaux de cavalerie, d'état-major, d'artillerie; deux mille chameaux pour porter l'eau pour trois jours, vu que l'on prévoyait pouvoir renouveler cette eau à Qat'yeh et à

El-A'ryeh. Les ânes furent distribués à raison de un pour dix hommes d'infanterie; ce qui mettait quinze livres à la disposition de chaque soldat.

Les garnisons qui devaient rester dans la basse Égypte durent être fournies par la 19<sup>e</sup> demi-brigade, par les troisièmes bataillons des demi-brigades de l'expédition de Syrie, par les légions nautique et maltaise et par les dépôts de cavalerie. Le général Dugua eut le commandement du Caire; le général Menou conserva celui de Rosette; l'adjudant général Almeras, reçut avec le commandement de Damiette, l'ordre de presser les travaux des fortifications.

Dans les premiers jours de février, deux vaisseaux de guerre anglais et une quinzaine de bâtiments parurent devant Alexandrie; ils bombardèrent la ville, mais les batteries de côtes tirèrent avec tant d'adresse, que les bombardes furent bientôt hors de service. Il parut évident que le but de l'ennemi était d'arrêter le mouvement de l'armée sur la Syrie, en menaçant Alexandrie. Le commandement de cette place, qui devenait de plus en plus importante, fut confié au général Marmont.

Le général Desaix, avec son corps d'armée, resta dans la haute Égypte, et reçut du général en chef les ordres les plus positifs de redoubler de vigilance et d'activité pour contenir les Mameluks et pour empêcher Mourad-Bey de se porter vers la basse Égypte.

Le 20 décembre, Abd-Allah, général de Djeddar, avait campé à Gaza avec une armée de douze mille

hommes; il avait fait occuper El-A'rych, le 2 janvier 1799, par quatre mille hommes. Le général Reynier, qui avait depuis le commencement de janvier une garnison dans le fort de Qatyeh, porta, le 23 de ce mois, son quartier général à Sâlheyeh, et le 5 février à Qatyeh, d'où il partit le 6, arriva le 8 aux puits de Mesoudyah, et porta l'alarme au camp d'El-A'rych. Un coureur mameluk d'Ibrahim-Bey fut fait prisonnier; il donna des renseignements fort exagérés. Le général Reynier, alarmé, expédia sur-le-champ un dromadaire au général en chef pour lui faire part de la position critique où il allait se trouver.

Arrivé à huit heures du matin, à portée de canon d'El-A'rych, il prit position. Les Turcs occupaient le fort et une position en avant du village d'El-A'rych, dont les maisons étaient construites en pierre; ils s'y étaient barricadés, protégés par l'artillerie du fort. Aussitôt que l'ennemi se fut assuré du peu de cavalerie qu'avaient les Français, il fit porter la sienne sur les flancs et leurs derrières. Les Turcs défendaient tous les puits et la forêt de palmiers. Les Français étaient bivouaqués sur un monticule de sable, sans eau, sans ombre, sans fourrages, sans bois. Abd-Allah avec le reste de ses troupes et douze pièces de canon destinées à armer le fort, qui n'en avait que trois, étaient attendu à chaque instant de Gaza. La position des ennemis était formidable. Reynier le reconnut; mais, prenant conseil de la force des circonstances, il ordonna l'attaque. Il prit les meilleures disposi-

tions possibles. Après une vive canonnade d'une demi-heure, la 85<sup>e</sup> demi-brigade enleva au pas de charge le village d'El-A'rych; cinq cents Turcs furent tués ou pris, les trois mille cinq cents autres se jetèrent dans le fort, où ils furent bloqués; la cavalerie turque se retira et prit position à une demi-lieue d'El-A'rych, couverte par un grand ravin, à cheval sur la route de Gaza. Reynier perdit deux cent cinquante hommes tués ou blessés; l'armée en murmura, elle le lui reprocha. « Ces reproches étaient injustes; ce général fit ce que la prudence et les circonstances exigeaient (1). »

Abd-Allah arriva de Gaza, avec ses huit mille hommes, au secours d'El-A'rych, le 11 février au soir. Il se plaça derrière sa cavalerie, sur la rive droite du ravin de l'Égyptus. La position de Reynier devenait fort critique, mais la division Kleber, qui s'était embarquée à Damiette sur le lac Menzaleh avait débarqué au fort de Tyneh, près les ruines de Peluse, à deux lieues de Qatyeh. Le 6 février elle avait continué sa route en toute hâte sur El-A'rych, où elle arriva le 12 au matin.

Le général Kleber prit le blocus du fort. Le général Reynier réunit dans la matinée du 12 sa division dans la forêt de palmiers sur la rive gauche du ravin, vis-à-vis de la division d'Abd-Allah; il passa les journées du 13 et du 14 à reconnaître le terrain, à faire ses dispositions, à instruire les différents officiers qui devaient commander ses colonnes, et dans la nuit du 14 au 15 il exécuta une

(1) *Mémoires de Napoléon.*

des plus belles opérations de guerre qu'il soit possible de faire (1). Il leva son camp à onze heures du soir, marcha par sa droite remonta le ravin de l'Égyptus pendant une lieue ; là, le passa, se rangea en bataille, sa gauche au ravin, et sa droite du côté de la Syrie, se trouvant en potence sur la gauche de l'armée ennemie. Il rangea dans le plus profond silence sa division en colonnes par régiment ; il formait ainsi trois colonnes et chaque colonne à distance de déploiement, son artillerie dans les intervalles ; il réunit, à deux cents pas de chaque colonne, les grenadiers auxquels il joignit cinquante hommes de cavalerie ; ce qui porta la force de chaque détachement à deux cents hommes. Ainsi formé, il se mit en marche ; aussitôt qu'il rencontra les premières sentinelles, il fit halte et rectifia sa position. Les trois détachements de grenadiers se jetèrent par trois directions différentes au milieu du camp ennemi. Chaque détachement était muni de plusieurs lanternes sourdes, chaque soldat portait au bras un mouchoir blanc ; d'ailleurs la différence de langage rendit la reconnaissance plus facile. En un moment l'alarme fut dans le camp d'Abd-Allah ; Reynier, avec la colonne du centre, arriva à la tente du pacha, qui n'eut que le temps de se sauver à pied ; plusieurs kâchefs d'Ibrahim-Bey furent pris. L'ennemi laissa quatre ou cinq cents morts sur le champ de bataille, neuf cents prisonniers, tous ses chameaux, une grande partie de ses chevaux, toutes ses tentes et ses bagages.

(1) *Mémoires de Napoléon.*

Abd-Allah se sauva épouvanté, et ne rallia sa divi-  
qu'à Khân-Younès, Reynier n'eut que trois hommes  
tués et quinze ou vingt blessés; il campa le 17  
dans la position qu'avait occupée l'ennemi,  
couvrant le siège d'El-A'rych. « Cette affaire fit  
le plus grand honneur au sang-froid et aux sages  
dispositions de ce général (1). »

Le général en chef partit du Caire avec les divi-  
sions Bon et Lannes le 10 février, à dix heures du  
soir, et arriva à minuit à Belbeys où il campa le  
11. Il se rendit au camp de Birket, où était la dépu-  
tation du divan.

Les grands du Caire étaient dans les intérêts de  
Bonaparte; ils voyaient avec plaisir une opération  
qui allait éloigner la guerre de leurs foyers, en la  
portant en Syrie. L'espérance de voir l'Égypte, la  
Syrie et l'Arabie soumises à un même prince leur  
souriait. Ils nommèrent une députation de cinq  
cheiks des plus instruits pour prêcher dans les mos-  
quées, afin de disposer l'esprit des musulmans en  
faveur de l'armée, de défendre la cause des Musul-  
mans près des Français et d'exciter le patriotisme  
arabe. Dans cette députation, il se trouvait des  
hommes vénérés dans tout l'Orient. Le départ de  
cette députation des grands cheiks fit une vive  
impression sur toute la population de l'Égypte.  
Les naturels souriaient aux succès des Français; leur  
esprit, éveillé sur ces matières délicates, s'ouvrit à  
de nouvelles idées qui avant leur étaient inconnues.  
Bonaparte déjeuna avec les cheiks, visita leurs

(1) *Mémoires de Napoléon.*

tentes, et rejoignit le soir son quartier général à Belbeys. Le 11 février, il campa sous les palmiers de Korâym; ses tentes venaient d'être dressées, lorsqu'il reçut le dromadaire porteur des dépêches du général Reynier, datées du 9 février au matin, du puits de Mesoudyah. Il écrivait que les renseignements qu'il avait reçus lui faisaient penser que toute l'armée de Djezzar était en mouvement, et qu'un corps de troupe considérable était arrivé à El-A'rych; que sa position allait devenir bien délicate au milieu de cet immense désert. Cela décida le général en chef à partir sur-le-champ. Il monta sur son dromadaire, voyagea toute la nuit, resta à Qatyeh les 13, 14, 15 et 16, pour ordonner des mouvements de marche et de ravitaillement, puis arriva devant El-A'rych le 17 où s'installa le quartier général. Il se rendit au camp d'Abd-Allah et témoigna aux troupes sa satisfaction pour leur beau combat de nuit. Les parcs de réserve, les divisions Bon et Lannes couchèrent le 12 février à Sâlheyeh, le 13 à El-A'râs, le 14 à Qatyeh, le 15 à Byr el-A'bd, le 16 à Birket-A'rych, le 17 à Mesoudyah, le 18, le 19 et le 20 février elles arrivèrent à El-A'rych.

La défaite d'Abd-Allah n'avait pas influé sur les dispositions de la garnison du fort, qui paraissait déterminée à la plus opiniâtre résistance. Le général Caffarelli construisit deux batteries, l'une de huit pièces de huit et de quatre obusiers, à cent cinquante toises, pour battre à plein fouet, l'autre de brèche. Il profita pour placer celle-ci, d'un grand magasin en pierre, situé à dix toises du fort;

elle devait être armée de quatre pièces de douze. Le 18, la batterie à plein fouet battit le fort et en démonta l'artillerie, qui fut réduite au silence. Les pièces de douze étaient avec la réserve du parc, elles ne pouvaient arriver au plus tôt que le 20. Le général Dommartin fit doubler les attelages; deux de ces pièces arrivèrent le 19 au matin; il les plaça de suite en batterie; en cinq ou six heures de temps la brèche fut faite au fort. Le général Berthier somma la garnison; elle n'avait aucun homme de considération à sa tête; elle était commandée par quatre capitans. Ils députèrent deux d'entre eux pour répondre à la sommation; ils avaient l'ordre de défendre le fort jusqu'à la mort et étaient résolus à obéir; ils ne voulurent rien entendre. Enfin ils préparèrent pour leur ultimatum qu'on leur accorderait une trêve de quinze jours, au bout de laquelle ils rendraient le fort s'ils n'étaient pas secourus. Ces chefs parlèrent avec résolution et se montrèrent déterminés à courir les chances de l'assaut. On était si près du fort que l'on entendait les discours que les imams faisaient aux soldats, et les prières qu'ils récitaient. Tous ces hommes étaient fanatisés. L'assaut, dont la réussite était probable, coûterait peut-être quatre ou cinq cents hommes, sacrifice que notre position ne nous permettait pas de faire. Cependant on n'avait pas un moment à perdre. Abd-Allah avait rallié son monde à Khân-Younès, et recevait tous les jours des renforts; la contenance de la garnison faisait assez comprendre qu'elle espérait être secourue; les eaux des puits

d'El-A'rych s'épuisèrent ; il était urgent d'en finir.

Le général Dommartin réunit les obusiers des divisions ; le 20 février au matin il fit bombarder le fort. Les canonniers jetèrent huit ou neuf cents obus avec tant d'adresse, qu'ils portèrent la terreur et la mort parmi la garnison. Chaque obus tuait ou blessait du monde, car tous éclataient au milieu d'un petit fort, où les hommes étaient les uns sur les autres. La garnison changea alors de ton ; elle battit la chamade ; après de vains discours, les quatre capitans signèrent la capitulation qui leur fut proposée. La garnison posa les armes sur le glacis ; elle remit ses chevaux, jura de se rendre à Bagdad par la route du désert, de ne point porter les armes contre les Français pendant la présente guerre, et de ne rentrer avant un an ni en Égypte ni en Syrie. Elle fut escortée pendant six lieues dans la direction de Bagdad. Elle avait eu au combat du village d'El-A'rych et à l'attaque du fort sept cents hommes tués, blessés ou prisonniers. Trois cents de ces Moghrebins demandèrent du service. Il y avait dans le fort deux cent cinquante chevaux, une centaine de chameaux, trois pièces de canon. Les prisonniers, les drapeaux, les canons furent envoyés à la députation du divan, à Sâlheyeh, et de là au Caire ; ils servirent à une entrée triomphale par la porte des Victoires. Les ingénieurs firent réparer la brèche, remirent le fort en bon état, construisirent quatre lunettes ; ce qui augmenta la capacité du fort et donna des feux dans les bas-fonds qui étaient tout

près. Le général Reynier resta à El-A'rych, avec l'ordre d'y attendre que les prisonniers l'eussent évacué, que le fort dit de l'Égypte, fut mis dans un état respectable. Sa division devait ensuite former l'arrière-garde.

Le général Kleber, commandant l'avant-garde de l'armée, partit le 22 février avant le jour; il devait aller coucher au puits de Zàouy pour arriver le lendemain à Khân-Younès; il avait ordre de pousser un avant-poste sur Khân-Younès, si cela lui était possible. D'El-A'rych à Khân-Younès il y a quatorze lieues. Le général en chef partit le 23 à une heure après midi avec cent dromadaires et deux cents guides à cheval. Il marcha au grand trot pour joindre l'avant-garde; arrivé au santon de Kharoub, il remarqua avec étonnement que les fossés dans lesquels les Arabes cachent leur paille et leur blé n'avaient pas été fouillés. On ne rencontra pas un soldat en arrière, ce qui pouvait expliquer la crainte inspirée aux traîneurs par les Bédouins. Aux puits de Zàouy et au puits de Reyfay, il fut alarmé de ne pas voir à l'entour de traces d'eau répandue par les troupes qui auraient pu s'y reposer. Il passa outre néanmoins, et arriva enfin sur la hauteur vis-à-vis de Khân-Younès; mais au lieu de son armée, il y trouva un corps de Mameluks d'Ibrahim-Bey gardant le village et il aperçut au lointain le camp d'Abd-Allah. Le général en chef sentit qu'en se retirant, il attirerait sur lui les Mameluks, et il résolut d'agir au contraire avec audace. A la tête de ses guides, il se

porta sur Khân-Younès. Les Mameluks, prenant ce corps pour la tête de l'armée française, se replièrent à la hâte sur le camp de Gaza, et les Français s'établirent dans le village; mais à la nuit le général en chef jugea qu'il était imprudent de rester plus longtemps sans se mettre à la recherche de Kleber. Il partit guidé par un Arabe qui disait avoir rencontré les Français sur le chemin de Karak, et c'est là en effet que s'était égaré Kleber qui avait marché pendant quinze heures sans s'apercevoir de son erreur. Aussitôt que les troupes de l'avant-garde reconnurent Bonaparte, ils le saluèrent par des cris de joie. Il leur annonça qu'ils n'étaient point éloignés du puits de Zâouy, que des chameaux chargés d'eau venaient à leur rencontre. A midi, la division Kleber arriva au puits de Zâouy, au même moment où le reste de l'armée et les chameaux de réserve y arrivaient d'El-A'rych. Lannes prit l'avant-garde et coucha le soir même à Khân-Younès. Le grand désert était passé. Il y avait à Khân-Younès de beaux et vastes jardins; l'eau de puits était bonne et assez abondante, non seulement pour suffire aux besoins du jour, mais pour remplir les outres; car de ce village à Gaza, il n'y avait pas de puits.

« On avait passé les limites de l'Afrique, on était en Asie. Khân-Younès est le premier village de Syrie. On allait traverser la Terre Sainte. Les soldats se livrèrent à toutes sortes de conjectures. Tous se faisaient une fête d'aller à Jérusalem; cette fameuse Sion parlait à toutes les imagina-

tions et réveillait toute espèce de sentiments. Les Chrétiens leur avaient montré dans le désert, un puits où la Vierge, venant de la Syrie, s'était reposée avec l'Enfant Jésus. Les généraux avaient comme drogmans, intendants ou secrétaires, un grand nombre de catholiques syriens qui parlaient un peu la langue franque, jargon italien; ils expliquaient aux soldats toutes les traditions de leurs légendes chargées de superstition (1). »

L'armée séjourna le 24 février à Khân-Younès. Elle partit le 25 avant le jour. A trois lieues, elle rencontra l'avant-garde d'Abd-Allah et lui fit quelques prisonniers. Abd-Allah couvrait la ville de Gaza. Il avait reçu des renforts; il comptait sous ses ordres douze mille hommes dont six mille de cavalerie. Il attendait à chaque instant l'armée de l'aga de Jérusalem, ainsi que quatorze pièces de canon de pare de campagne de Jaffa. Cela devait lui faire une armée de vingt mille hommes. A trois heures après midi, les deux armées se trouvèrent en présence. Celle d'Abd-Allah avait sa droite appuyée au gros mamelon dit *d'Hébron*, où Samson porta les portes de Gaza, ce mamelon est situé vis-à-vis de Gaza, dont il est séparé par une vallée de sept ou huit cents toises de largeur. Sa cavalerie était toute sur sa gauche, il n'occupait pas la ville de Gaza, mais seulement le fort, où il y avait de grosses pièces d'artillerie.

Bonaparte suivant sa tactique ordinaire, fit former en carré chacune des divisions. Il donna la

(1) *Mémoires de Napoléon.*

gauche à Kleber, le centre au général Bon. Toute la cavalerie, sous les ordres de Murat, tint la droite, et, comme elle était fort inférieure en nombre, il l'appuya par trois carrés de l'infanterie du général Lannes. Les hussards amenèrent quelques prisonniers, qui annoncèrent que l'aga de Jérusalem n'était pas encore arrivé, et que la division d'artillerie du parc de Jaffa n'était pas encore sortie de cette place, faute d'attelage. Abd-Allah n'avait donc que dix à douze mille hommes avec deux seules pièces d'artillerie : il n'était pas bien redoutable. Le général Kleber donna tête baissée dans la vallée, entre Gaza et la droite de l'ennemi, et se porta sur ses derrières. La cavalerie, soutenue par les carrés du général Lannes, tourna la gauche ; tandis que le général Bon, avec le centre marchait de front. Aussitôt que ces mouvements furent démasqués, les Turcs se mirent en retraite et évacuèrent toutes leurs positions. Les Mameluks d'Ibrahim-Bey se comportèrent seuls avec courage ; ils enfoncèrent trois escadrons de tête du général Murat ; mais, pris en flanc, ils furent ramenés. Les Tchorbadjis étaient un peu meilleurs que les Arabes, toutefois très inférieurs aux Mameluks, et hors d'état de se mesurer, même en nombre triple, avec les dragons. Ces derniers poursuivirent l'ennemi pendant deux lieues, l'épée dans les reins. Mais les Turcs sont très lestes ; ils n'avaient aucun bagage, et seulement deux pièces d'artillerie qu'ils abandonnèrent. Les Mameluks d'Ibrahim-Bey soutinrent la retraite. Abd-Allah

perdit deux ou trois mille hommes. L'armée française eut une soixantaine d'hommes tués, blessés ou prisonniers (1). »

..... La 22<sup>e</sup> d'infanterie légère s'est fort bien conduite; elle suivait les chevaux au pas de course; il y avait cependant bien des jours qu'elle n'avait fait un bon repas et bu de l'eau à son aise. Nous entrâmes dans Gaza; nous y trouvâmes quinze milliers de poudre, beaucoup de munitions de guerre, des bombes, des outils, plus de deux cent mille rations de biscuit et six pièces de canon. Le temps devint affreux: beaucoup de tonnerre et de pluie; depuis notre départ de France, nous n'avions point eu d'orage..... (2) »

Les cheïks et les ulemas de Gaza apportèrent les clefs de leur ville. Les proclamations du divan de Gâma el-Azhar, qui suivait l'armée, avaient concilié l'opinion des habitants; ils ne se démentirent pas pendant toute la campagne. Le soir même le fort fut cerné; et, par l'influence des habitants, l'aga qui le commandait le remit à la pointe du jour. Il y avait de l'artillerie, des magasins et l'équipage d'ouïres de l'armée turque.

L'armée campa dans les vergers, autour de la ville; elle occupa les hauteurs par de forts détachements. Le général en chef fit porter ses tentes sur les hauteurs d'Hébron. On se ressentit de l'abondance du territoire. L'armée se reposa quatre jours pour se refaire des fatigues du désert; elle eut des vivres en abondance, et en très bonne qualité.

Le 29 février, l'armée sortit de Gaza, prit à gauche et marcha au milieu d'une plaine de six lieues

(1) *Mémoires de Napoléon.*

(2) Lettre de Bonaparte au Directoire (13 mars 1799).

de large. A gauche, elle avait les dunes qui bordent la mer, et à droite les premiers mamelons des montagnes de la Palestine, qui vont en s'élevant pendant quatre à cinq lieues, puis descendent sur l'autre revers jusqu'au Jourdain. Le 1<sup>er</sup> mars, après une journée de sept lieues, l'armée campa à Esdoud; elle passa à gué le torrent qui descend de Jérusalem et se jette dans la mer à Ascalon.

Le 2 mars, après sept lieues de marche, on campa à Ramleh, ville célèbre à sept lieues de Jérusalem. Les coureurs de l'armée s'approchèrent à trois lieues de la ville sainte. L'armée brûlait de voir la colline du Calvaire, le Sépulcre, le plateau du triomphe de Salomon; elle éprouva un sentiment de peine lorsqu'elle reçut l'ordre de tourner à gauche. Mais il était pressant d'occuper Jaffa, où une nombreuse garnison travaillait à se fortifier. « Jaffa est la seule rade que l'on trouve depuis Damiette; sa possession était nécessaire pour ouvrir les communications par mer avec cette dernière ville et recevoir les bateaux chargés de riz et de biscuit, ainsi que l'équipage de siège : marcher sur Jérusalem sans avoir occupé Jaffa eût été manquer à toutes les règles de la prudence. De Ramleh à Jaffa, il y a cinq lieues » (1). L'armée campa devant Jaffa, toutes les divisions, bataillons détachés, les guides et les sapeurs en carré et au centre leurs bagages, chevaux et bêtes de somme. La garnison fut renfermée dans ses murailles et bloquée.

(1) *Mémoires de Napoléon.*

Toute l'infanterie d'Abd-Allah, lui-même en tête, s'était jetée dans Jaffa. Il y avait beaucoup d'artillerie; le corps des Tchorbadjis ou canonniers de Constantinople, y était tout entier. Le génie et l'artillerie employèrent toute la journée du 4 à reconnaître la place. Dans la nuit du 4 au 5 mars, ils ouvrirent la tranchée et construisirent trois batteries. Les places d'armes et les parallèles étaient inutiles; il leur suffit de creuser quelques boyaux pour servir de communication. Dans la nuit du 5 au 6, l'artillerie arma les trois batteries de vingt pièces de canon; les deux à plein fouet, chacune de quatre pièces de huit et de deux obusiers; celle de brèche, de quatre pièces de douze et quatre obusiers. La garnison fit deux sorties sous le feu de son artillerie et de la mousqueterie de ses créneaux; mais l'une et l'autre n'eurent qu'un succès momentané et furent vivement repoussées. Ces sorties étaient un spectacle qui n'était pas dépourvu d'intérêt; elles étaient faites par des hommes de dix nations diversement costumés: c'étaient des Moghrebins, des Albanais, des Kurdes, des Anatoliens, des Caramaniens, des Damasquins, des Alepins, des noirs du Takour. Parmi les prisonniers, il se trouva trois Albanais de la garnison d'El-A'rych, qui donnèrent la nouvelle que toute cette garnison s'était rendue à Jaffa, violant la capitulation et son serment.

Le 6 mars, les batteries firent une salve de deux coups par pièce; puis, le 7, à la pointe du jour, le général Berthier envoya un parlementaire avec

cette lettre pour Abd-Allah-Aga, commandant de la place de Jaffa :

« Dieu est clément et miséricordieux !

Le général en chef Bonaparte me charge de vous faire connaître qu'il ne s'est porté dans la Palestine que pour en chasser les troupes de Djezzar-Pacha, qui ne doivent pas y être, non plus que dans le fort d'El-Arych, territoire d'Égypte ; il a, par l'occupation de ce fort, commencé lui-même les hostilités contre l'Égypte ;

Que la place de Jaffa est cernée de tous côtés ; que les batteries de plein fouet, à bombes de brèche, vont, dans deux heures, culbuter la muraille et en ruiner les défenses ;

Que son cœur est touché des maux qu'encourrait la ville entière en se laissant prendre d'assaut ;

Qu'il offre sauvegarde à la garnison, protection à la ville ; qu'il retarde en conséquence le commencement du feu jusqu'à sept heures du matin (1).

L'officier et le trompette furent reçus ; mais, au bout d'un quart d'heure, l'armée vit avec horreur leurs têtes au bout de piques plantées sur les deux plus grandes tours, et leurs cadavres jetés du haut des murailles au pied des batteries de brèche.

À sept heures, on commença le feu des batteries (2) ; celle de brèche fit tomber le pan de la tour qu'elle battait, la brèche fut reconnue praticable. Le chef de bataillon du génie Lazowski, avec vingt-cinq carabiniers, quinze sapeurs et cinq ouvriers d'artillerie, fit le logement et débaya le pied de la brèche. Il était une heure de l'après-midi. La 22<sup>e</sup> demi-brigade légère était en colonne derrière un pli de terrain qui servait de place

(1) Correspondance de Napoléon, pièce 4011.

(2) Archives du Dépôt de la guerre. Ordres aux généraux Caffarelli et Dommartin, Lannes et Bon.

d'armes ; elle attendait le signal pour monter à la brèche. Le général en chef était debout sur l'épaulement de la batterie, indiquant du doigt au chef de brigade Lejeune, la manœuvre qu'il devait faire, lorsqu'une balle de fusil jeta son chapeau par terre, passa à trois pouces de sa tête et renversa raide mort le chef de la 22<sup>e</sup>, qui avait cinq pieds dix pouces. « Voilà la seconde fois de puis que je fais la guerre, dit le général en chef, que je dois la vie à ma taille de cinq pieds deux pouces. »

« A une heure, je jugeai la brèche praticable. Le général Lannes fit les dispositions pour l'assaut ; l'adjoint aux adjutants généraux, Netherwood, avec dix carabiniers, y monta le premier, et fut suivi de trois compagnies de grenadiers de la 13<sup>e</sup> et de la 69<sup>e</sup> demi-brigade, commandée par l'adjutant général Rambeaud, pour lequel je vous demande le grade de général de brigade.

A cinq heures, nous étions maîtres de la ville, qui, pendant vingt-quatre heures, fut livrée au pillage et à toutes les horreurs de la guerre, qui jamais ne m'a paru aussi hideuse.

Quatre mille hommes des troupes de Djezzar ont été passés au fil de l'épée ; il y avait huit cents canonniers. Une partie des habitants a été massacrée.

Les jour suivants, plusieurs bâtimens sont venus de Saint-Jean-d'Acre, avec des munitions de guerre et de bouche ; ils ont été pris dans le port ; ils ont été étonnés de voir la ville en notre pouvoir ; l'opinion était qu'elle nous arrêterait six mois.

Abd-Allah, général de Djezzar, a eu l'adresse de se cacher parmi les gens d'Égypte et de venir se jeter à mes pieds.

J'ai envoyé à Damas et à Alep plus de cinq cents personnes de ces deux villes, ainsi que quatre à cinq cents personnes d'Égypte.

J'ai pardonné aux Mameluks et aux kâchefs que j'ai pris à El-A'rych, j'ai pardonné à Omar-Makram, cheik du Caire : j'ai été clément envers les Égyptiens, autant que je l'ai été

envers le peuple de Jaffa, mais sévère envers la garnison qui s'est laissée prendre les armes à la main.

Nous avons trouvé à Jaffa cinquante pièces de canon, dont trente formant l'équipage de campagne, de modèle européen, et des munitions: plus de quatre cent mille rations de biscuit, deux cent mille quintaux de riz et quelques magasins de savon.

Les corps de l'artillerie et du génie se sont distingués.

Le général Caffarelli, qui a dirigé les sièges, qui a fait fortifier les différentes places de l'Égypte, est un officier recommandable par une activité, un courage et des talents rares.

Le chef de brigade du génie Sanson a commandé l'avant-garde qui a pris possession de Qatyeh, et a rendu, dans toutes les occasions, les plus grands services.

Le capitaine du génie Sabatier a été blessé au siège d'El-A'rych.

Le citoyen Aymé est entré le premier dans Jaffa, par un vaste souterrain qui conduit dans l'intérieur de la place.

Le chef de brigade Songis, directeur du parc d'artillerie, n'est parvenu à conduire les pièces qu'avec de grandes peines, il a commandé la principale attaque de Jaffa. Nous avons perdu le citoyen Lejeune, chef de la 22<sup>e</sup> d'infanterie légère, qui a été tué sur la brèche. Cet officier a été vivement regretté de l'armée; les soldats de son corps l'ont pleuré comme leur père. J'ai nommé à sa place le chef de bataillon Magny, qui a été grièvement blessé. Ces différentes affaires ont coûté cinquante hommes tués et deux cents blessés.

L'armée de la République est maîtresse de toute la Palestine (1).

Napoléon, dans ses *Dictées à Sainte-Hélène*, a expliqué les faits et a justifié la nécessité terrible dans laquelle il s'est trouvé de faire fusiller un si grand nombre de prisonniers.

« Dans la garnison de Jaffa, dit-il, on découvrit un grand nombre de soldats turcs que j'avais fait

(1) Lettre au Directoire 13 mars 1799.

prisonniers peu de temps auparavant à El-A'rych, et envoyés à Bagdad, après qu'ils m'eurent donné leur parole de ne plus servir, ou du moins de ne plus porter les armes pendant l'espace d'un an. Je les avais fait escorter pendant douze lieues sur la route de Bagdad; mais ces Turcs au lieu de s'y rendre, se jetèrent dans Jaffa, défendirent la place à outrance, et furent cause que je perdis un grand nombre de braves avant de m'en emparer. Sans le renfort que ces misérables donnèrent à la garnison de Jaffa, mes soldats n'auraient pas été sacrifiés... Si je leur avais pardonné, et que je les eusse encore laissé aller sur parole, ils se seraient rendus directement à Saint-Jean-d'Acree, pour y recommencer leur conduite de Jaffa.

« Je devais à la sûreté de mes soldats mon titre de général m'en faisant une impérieuse obligation de ne pas permettre que ces prisonniers renouvelassent de pareils excès. Il était impossible que je consentisse à laisser une partie de mon armée, déjà réduite par la perfidie de ces misérables, pour les garder. Enfin, agir autrement que j'ai fait, eût été vouloir la destruction de mon armée. En conséquence, usant des droits de la guerre, d'après lesquels j'étais le maître de faire mourir des prisonniers faits dans une semblable circonstance, des droits qu'a le vainqueur sur une ville prise d'assaut, et du droit de représailles contre les Turcs, j'ordonnai que les prisonniers fussent fusillés. »

La traversée du désert avait été très fatigante,

et le passage d'un climat extrêmement sec à un climat humide et pluvieux influa sur la santé de l'armée; la peste dont quelques bataillons avaient rapporté le germe d'Égypte se déclara pendant le séjour à Jaffa et fit de grands ravages dans l'armée. L'imagination des soldats était frappée et leur courage abattu. Le chirurgien en chef Larrey ne dissimula pas toutes ses inquiétudes, attendu que plusieurs soldats étaient morts vingt-quatre heures après être entrés à l'hôpital. La stupeur devint universelle. Les malheureux atteints du fléau étaient repoussés par leurs camarades. Les Pères de la Terre Sainte s'enfermèrent et ne voulurent plus communiquer avec les malades; tous les infirmiers désertèrent (1); l'hôpital fut abandonné à un tel point que les distributions manquaient et que les officiers de santé furent obligés de pourvoir à tout. Mais le dévouement généreux des officiers de santé ne pouvait suffire pour chasser ce lâche égoïsme et ramener l'armée à des sentiments plus dignes de l'humanité.

Le 11 mars, le bruit se répandit dans le camp que plusieurs soldats étaient tombés morts en se promenant sur le quai; mais c'étaient des cadavres d'hommes morts à l'hôpital dans la nuit, et que des infirmiers turcs avaient négligemment déposés à la porte. L'armée s'en émut, et la nouvelle en parvint au général en chef, qui, aussitôt, voulut par

(1) L'hôpital qui était établi dans le couvent des Pères de la Terre Sainte ne fut plus suffisant. Le nombre des malades se monta à sept cents: les corridors, les cellules, les dortoirs, les cours en furent obstrués. Le général en chef se défit des Pères de la Terre Sainte en les envoyant à Jérusalem et à Nazareth. (*Mémoires de Napoléon*).

une démarche éclatante et publique, relever le moral de ses soldats. Suivi de son état-major, il alla visiter les deux hôpitaux où les blessés et les pestiférés étaient séparément. Il commença par celui des blessés, auxquels il fit distribuer de l'argent et des vivres. Il se transporta ensuite dans celui des pestiférés, s'arrêta auprès de tous les soldats, et adressa à chacun d'eux des paroles d'encouragement. Il y resta pendant plus d'une heure et demie, occupé de tous les détails d'une prompt organisation. Se trouvant dans une chambre étroite et encombrée de malades, dans le but de leur montrer que l'affection n'était pas aussi contagieuse qu'ils le supposaient, il en toucha plusieurs et aida à soulever le cadavre hideux d'un soldat souillé par l'ouverture d'un bubon pestilentiel. Desgenettes essaya, sans affectation, de le reconduire hors de l'hôpital, et lui fit entendre qu'un aussi long séjour dans une atmosphère remplie de miasmes infects devenait beaucoup plus qu'inutile et pouvait être même funeste. Il fallut de vives instances pour qu'il consentit à se retirer. Enfin il quitta l'hôpital, comblé des bénédictions de ces malheureux expirants. Lorsqu'il sortit, les officiers de son état-major, justement alarmés, firent à Bonaparte de vifs reproches de son imprudence : « C'était mon devoir, répondit-il avec calme, je suis général en chef. » Le médecin fut aussi vivement blâmé, et on murmura contre lui dans l'armée, parce qu'il ne s'était pas opposé formellement à la longue visite du général. « Ceux-là le connais-

sent bien peu, répondit Desgenettes, qui croient qu'il est des moyens faciles pour changer ses résolutions, ou de l'intimider par la crainte du danger. » Quoiqu'il en soit, le résultat de la visite fut tel, que l'armée resta persuadée que ce n'était pas la peste qui faisait périr tant d'hommes; ce ne fut que plusieurs mois après qu'il fallut bien en convenir.

Le général en chef écrivit à Djézzar, le pacha de Saint-Jean-d'Acrc, du camp de Jaffa, le 9 mars :

Depuis mon entrée en Égypte, je vous ai fait connaître plusieurs fois que mon intention n'était point de vous faire la guerre; que mon seul but était de chasser les Mameluks; vous n'avez répondu à aucune des ouvertures que je vous ai faites.

Je vous avais fait connaître que je désirais que vous éloignassiez Ibrahim-Bey des frontières de l'Égypte : bien loin de là, vous avez envoyé vos troupes à Gaza, vous avez fait de grands magasins, vous avez publié partout que vous alliez entrer en Égypte; vous avez effectué votre invasion en portant deux mille hommes de vos troupes dans le fort d'El-Arych, enfoncé à dix lieues dans le territoire de l'Égypte. J'ai dû alors partir du Caire, et vous apporter moi-même la guerre que vous paraissiez provoquer.

Les provinces de Gaza, Ramleh et Jaffa, sont en mon pouvoir. J'ai traité avec générosité celles de vos troupes qui s'en sont remises à ma discrétion. J'ai été sévère envers celles qui ont violé les droits de la guerre. Je marcherai sous peu de jours sur Saint-Jean-d'Acrc. Mais quelles raisons ai-je d'ôter quelques années de vie à un vieillard que je ne connais pas? Que sont quelques lieues de plus à côté du pays que j'ai conquis? Et, puisque Dieu me donne la victoire, je veux, à son exemple, être élément et miséricordieux, non seulement envers le peuple, mais encore envers les grands.

Vous n'avez point de raison réelle d'être mon ennemi, puisque vous l'étiez des Mameluks. Votre pachalik est séparé de l'Égypte par les provinces de Gaza, de Ramleh et par d'immenses déserts; redevenez mon ami, soyez l'en-

nemi des Mameluks, et des Anglais : je vous ferai autant de bien que je vous ai fait et que je peux vous faire de mal. Envoyez-moi votre réponse par un homme muni de vos pleins pouvoirs, et qui connaisse vos intentions ; il se présentera à mon avant-garde avec un drapeau blanc, et je donne ordre à mon état-major de vous envoyer un sauf-conduit que vous trouverez ci-joint. Le 24 de ce mois (1), je serai en marche sur Saint-Jean-d'Acre ; il faut donc que j'aie votre réponse avant ce jour (2).

BONAPARTE.

Djezzar était peu affectionné à la Porte. Les négociations avec l'aga de Jérusalem commencèrent à Gaza, et continuèrent pendant la route et le siège de Jaffa. Après la prise de cette ville, l'armée devait marcher et se porter en deux journées sur Jérusalem ; la population en était toute chrétienne ; elle offrait plus de ressources qu'aucune ville de la Palestine. Mais le 10 mars, le général en chef reçut une députation des Chrétiens, qui le conjurèrent de les sauver ; ils étaient sous le couteau ; les Turcs étaient décidés à les égorger avant d'abandonner la ville et de passer le Jourdain. L'aga, qui était un homme habile, proposa en même temps un armistice ; il s'engagea à mettre en liberté et à protéger les Chrétiens, à ne fournir aucun secours à Djezzar, et, après la prise d'Acre, à se soumettre au vainqueur. Cela était avantageux. Ce n'était pas renoncer à la visite de Jérusalem ; c'était la retarder d'une ou deux semaines.

Les soldats étaient depuis huit jours oisifs ; un plus long séjour ne pouvait être que funeste à leur

(1) 24 ventôse (14 mars).

(2) Correspondance, pièce 4026.

santé. Il était plus avantageux de faire diversion et d'occuper les esprits d'opérations militaires, que de les laisser raisonner sur les maladies de Jaffa, et sur les symptômes qu'on découvrait chaque jour. L'armée une fois en marche, les maladies cesseraient.

Le contre-amiral Ganteaume expédia l'ordre à la flottille mouillée à Damiette de se rendre dans le port de Jaffa. Elle y arriva le 12 mars; elle portait l'équipage de siège nécessaire pour Acre. Ce contre-amiral avait également expédié des dromadaires à Alexandrie au contre-amiral Perrée, avec l'ordre d'appareiller avec ses trois frégates et de se rendre à Jaffa (1).

Déjà le lendemain de la prise de Jaffa, Kleber s'était porté dans la forêt de Mesky; il avait eu des rencontres assez vives. Dans l'une d'elles, le général Alexandre Dumas, s'étant trop engagé, perdit quelques hommes et fut grièvement blessé. Le quartier général arriva à Mesky le 14 mars.

De Jaffa à Acre, il y a vingt-quatre lieues par la route qui longe la mer; il y en a vingt-six par celle qui traverse la plaine. Six ruisseaux qui descendent des montagnes, traversent le milieu de la plaine; on a l'avantage de tourner le mont Carmel par la route qui suit la lisière de la plaine d'Es-drelon, au lieu que celle qui longe la mer arrive au détroit de Hayfà, passage difficile à forcer s'il était défendu. « Le 15 mars, à midi, l'avant-garde arriva au caravansérail de Qâqoun. Elle aperçut la cavalerie

(1) Ordre du général en chef du 9 mars.

d'Abd-Allah, soutenue par quatre mille Naplousiens en bataille, parallèlement à la route d'Acre. L'armée fit un changement de front, l'aile gauche en avant. Le général Kleber forma la gauche, le général Lannes la droite, et le général Bon la réserve; le général Murat déploya sa cavalerie au centre. L'ennemi fut chassé de toutes ses positions, culbuté des hauteurs, poursuivi aussi loin qu'il était nécessaire pour qu'il ne pût nous donner aucune inquiétude. La cavalerie de Djezzar se dirigea du côté d'Acre par la plaine d'Esdreton; les Naplousiens gagnèrent leur ville. Le soir; le camp fut dressé à Zeïtah. Le général Lannes éprouva dans le combat une perte assez considérable; il eut deux cent cinquante blessés et le chef de la 69<sup>e</sup> demi-brigade Barthélemy fut tué dans ce combat. Les Naplousiens, c'est-à-dire les anciens Samaritains, eurent un millier d'hommes tués ou blessés, parmi lesquels plusieurs personnages de marque (1). »

Le 17 mars, l'armée campa à El-Harty, elle y arriva de bonne heure; elle était au débouché du mont Carmel et de la plaine d'Esdreton, qu'elle apercevait sur sa droite. L'armée campa sur la rive gauche du Keysoun. Derrière elle, était le mont Carmel; à trois lieues sur la gauche, était Hayfâ; à sept lieues en avant, était la ville de Saint-Jean-d'Acre. Il était important de s'emparer de Hayfâ, afin de pouvoir y recueillir la flotte qui était partie de Jaffa. Le général en chef, après une légère résistance, y entra le 17 à cinq heures du soir.

(1) *Mémoires de Napoléon.*

Djezzar avait fait évacuer le canon. Il restait un magasin de cent cinquante mille rations de biscuit, de riz, d'huile etc.

Ce fut de Hayfâ que le général en chef découvrit la rade de Saint-Jean-d'Acre, et y aperçut, deux vaisseaux anglais de quatre-vingts qui y étaient mouillés, *le Tigre* et *le Thésée*, et une frégate, *l'Alliance*, commandés par le commodore Sidney Smith; ils étaient arrivés dans cette rade depuis deux jours, venant de Constantinople.

---

## VII

Arrivée de l'armée à Saint-Jean-d'Acre ; Djezzar, gouverneur d'Acre est secondé par le commodore anglais Sidney-Smith et l'ingénieur français Phelippeaux ; les Anglais s'emparent de sept tartanes apportant de l'artillerie à l'armée française ; prise d'une chaloupe anglaise et d'une caronade de 36 par le chef d'escadron Lambert ; investissement de la place (19 mars 1799). — Proclamation aux habitants du pachalik d'Acre, leur annonçant l'arrivée de l'armée française pour les délivrer du joug de Djezzar et les invitant d'envoyer des députations (18 mars) ; soumission des populations de la Galilée ; les Druses, les chrétiens de Nazareth viennent au camp français. — L'armée du pacha de Damas se met en mouvement et arrive sur le Jourdain. — Combat de Nazareth (8 avril) ; ordre du jour du général Bonaparte prescrivant l'exécution d'un tableau commémoratif du combat de Nazareth. — Bataille du mont Thabor (16 avril).

Après l'affaire de Hayfâ, l'armée se mit en mouvement pour s'avancer sur Saint-Jean-d'Acre. Les mauvais chemins et le temps brumeux ne permirent aux divisions d'arriver que fort tard, le 18 mars, à l'embouchure du Keysoun sur lequel on jeta deux ponts dans la nuit. A midi on se mit en marche sur Saint-Jean-d'Acre, que l'on ne tarda pas à découvrir. A la nuit on arriva au moulin de Cherdâm qui fut occupé aussitôt par un détachement, afin de servir à la mouture des grains destinés à la subsistance de l'armée. Au delà du Keysoun est le Bélus, qui n'était pas guéable. L'armée prit position. Le

chef de brigade Bessières avec deux cents guides et deux pièces de canon passa la rivière et prit, en forme d'avant-garde, position sur la rive droite. Les pontonniers travaillèrent toute la nuit à construire deux ponts. Les tentes du général en chef furent placées à une demi-lieue de la mer, sur la gauche du Bélus.

Le 19 mars, à la pointe du jour, l'avant-garde se porta sur le mont de la Mosquée, qui domine toute la plaine de Saint-Jean-d'Acre et la ville du côté de la mer; elle se trouvait ainsi devant cette capitale de la Galilée et sur la frontière de la Celé-Syrie ou Syrie-Creuse.

« Saint-Jean-d'Acre est à trente lieues nord-ouest de Jérusalem, à trente-six lieues sud-ouest de Damas, à dix lieues au sud des ruines de Tyr. Il est situé au nord de la baie de Hayfâ, à trois lieues par mer de cette petite ville, à quatre lieues en suivant le rivage. Il est environné par une plaine de huit lieues de long, qui commence au cap blanc et aux montagnes de Saron, et finit à celles du Carmel. Cette plaine, dans sa largeur depuis la mer à l'ouest jusqu'aux premiers mamelons des montagnes de Galilée à l'est, a deux lieues. Ces montagnes vont en s'élevant pendant six lieues, jusqu'à la crête supérieure, d'où elles descendent jusqu'au Jourdain. Il y a douze ou quinze lieues d'Acre à cette rivière. Six ruisseaux traversent la plaine d'Acre, dont les principaux sont le Bélus, qui se jette dans la mer à douze cents toises sud d'Acre; le Keysoun, qui descend du mont Thabor et se rend dans la

mer à huit cents toises nord de Hayfà. Le coteau du Turon a trois mille toises de longueur; il est situé à douze cents toises de la ville, au nord-est, à une même distance de la mer, à quatre mille toises des premiers mamelons des montagnes; il va en glacis du côté de la mer et du côté des montagnes. La gauche de ce coteau est un mamelon élevé qui domine la ville, la mer et toute la plaine; on l'appelle le *mont de la Mosquée*. Au pied, du côté de ce mont, est l'embouchure du Bélus (1). »

L'armée campa sur le coteau du Turon (2). Elle occupait l'hypoténuse d'un triangle dont la ville formait le sommet opposé, et la mer les deux autres côtés. La division Reynier était à la gauche, Kleber à la droite, Lannes et Bon au milieu; entre elles, le quartier général, vis-à-vis d'un grand magasin, adossé à l'aqueduc. L'ordonnateur Daure construisit une manutention dans ce magasin. Au bout du Bélus, au pied du mont de la Mosquée, il y avait une grande maison carrée; on y installa la grande ambulance; les hôpitaux furent disposés à Chafà-A'mr, Hayfà, Ramleh et Jaffa. Tout le revers des montagnes de la Galilée était couvert d'oliviers, de chênes verts et autres arbres; l'artillerie, les

(1) *Œuvres de Napoléon*.

(2) Pendant le siège d'Acre par les Chrétiens (1191), qui dura trois ans, le camp des Croisés était aussi placé sur les collines du Turon, mais la gauche s'étendait sur le mont de la Mosquée et sur la rive gauche du Bélus. Alors les armées n'avaient pas de canons, et les camps pouvaient s'approcher davantage des villes. Les Croisés avaient établi deux rangs de retranchements, l'un au pied même de la colline du Turon, le second appuyé, la droite à la hauteur du Prophète, la gauche au mont Turon; le second retranchement forcé, ce qui arriva souvent, les assiégeants se réfugiaient derrière le premier. Saladin, avec son armée de secours, campait devant Chafà-A'mr, sur les hauteurs du Kaocôba, à deux lieues sud-est du mont du Prophète, couvrant la route de Jérusalem, de Damas et la plaine d'Esdreton.

mineurs, les troupes et la manutention s'y approvisionnaient. Sur la rive droite, en remontant le Bé-lus, à quatre cents toises du mont de la Mosquée, le premier mamelon gauche des montagnes de la Galilée avait la forme d'un pain de sucre ; plus élevé que le mont de la Mosquée, il domine toute la rive droite et la rive gauche du Bé-lus ; on l'appelle le *mont du Prophète*. Du côté est, il appuyait la gauche d'un vaste camp de dix lieues carrées, dont les montagnes du Saron formaient le côté nord, la mer le côté ouest, et le Bé-lus, compris entre le mont de la Mosquée et celui du Prophète, le côté sud. On barra par des fossés, des abatis, tous les chemins des monts ; on construisit trois ponts avec des flèches sur le Bé-lus. Personne, étranger à l'armée ne pénétra dans ce grand camp, où se trouvaient de très beaux paturages, des blés, des jardins, des vergers, des bois, de l'eau, des moulins et toutes les choses nécessaires au siège. Des grand'gardes de cavalerie et des piquets d'infanterie veillaient aux divers débouchés.

D'un autre côté, le général en chef ne voulant pas permettre aux patrouilles ennemies de pénétrer en deçà du Jourdain, forma quatre corps pour en surveiller les rives : le premier, commandé par le chef d'escadron Lambert observait le Carmel, la plaine d'Esdrelon, la plage de la mer, les routes de Naplouse ; il tenait garnison à Hayfâ et à Chafâ-A'mr.

Le second, commandé par le général Junot, occupait le fort de Nazareth, observant le Jour-

dain au-dessous du lac de Tabaryeh (Tibériade) (1).

Le troisième, commandé par le général Murat, occupa le fort de Safed, observant le Jourdain au-dessus du lac de Tabaryeh et le pont de Yacoub (2).

Le quatrième, commandé par le général Vial, observait les débouchés du mont Saron, poussant des postes sur Tyr. Ces quatre corps d'observation affaiblissaient l'armée de deux mille hommes, mais les forts qui leur servaient de points d'appui n'exigeaient que peu d'hommes. Par ces dispositions les colonnes devaient être toujours en mouvement, du camp aux frontières et des frontières au camp, ce qui les faisait paraître très nombreuses.

L'armée devait vivre : 1<sup>o</sup> des magasins de Hayfâ, qui s'approvisionnaient par terre et par mer du magasin de Jaffa; 2<sup>o</sup> de ceux de Chafâ-A'mr, qui se formaient des ressources du pays; 3<sup>o</sup> de ceux de Safed, qui étaient approvisionnés par le cheik Dâher.

L'armée était remplie d'une noble ardeur, et se confiait dans les événements de cette nouvelle guerre; les derniers succès avaient encore exalté son courage, et l'aspect des murs de Saint-Jean-d'Acre ne pouvait point ralentir ses espérances. En effet, les fortifications de cette place paraissaient aussi faibles que celles de Jaffa, et l'on devait présumer que le siège en serait court, et se terminerait d'une manière aussi prompte et aussi décisive. Toutefois, les circonstances n'étaient

(1), (2), Correspondance. — Pièces 4043, 4070, 4071.

malheureusement pas les mêmes. Indépendamment de sa nombreuse garnison, Saint-Jean-d'Acre renfermait deux hommes, qui, seuls, valaient une armée musulmane, et allaient opposer aux vaillants efforts des assiégeants toutes les difficultés, tous les obstacles que le génie de l'art des Européens peut susciter pour la défense des places assiégées. Le premier de ces deux personnages, était le commodore Sidney-Smith, commandant la division navale anglaise; c'est lui qui, en 1793, dans la nuit du 17 au 18 décembre, incendia l'arsenal de Toulon; le second était un Français nommé Phelippeaux.

Phelippeaux, élevé à l'école militaire de Paris, était de la même classe que Napoléon, de celle du professeur Monge. Tous deux avaient été examinés le même jour par l'examineur Laplace, et étaient entrés la même année dans le corps de l'artillerie. Phelippeaux avait émigré lors de la Révolution. Rentré en France au moment de la réaction de fructidor, en 1797, il contribua à faire échapper sir Sidney-Smith, alors détenu dans la prison du Temple à Paris. Unis par le double lien de la reconnaissance et des bienfaits, ces deux hommes ne s'étaient plus quittés depuis cette époque. Phelippeaux avait suivi son ami dans l'Orient; il l'avait accompagné dans sa mission extraordinaire à Constantinople, et dans ses croisières sur les côtes d'Égypte et de Syrie. Phelippeaux fut présenté par Sidney-Smith à Djazzar-Pacha, comme l'homme le plus capable de diriger la défense de la place

d'Acre. Le général Bonaparte ne tarda point à s'apercevoir qu'il avait un adversaire redoutable dans la personne de son ancien condisciple. En effet, Phelippeaux, qui avait reçu de l'Angleterre, par les soins de Sidney-Smith, le brevet de colonel d'artillerie, fut agréé de suite par Djezzar et s'occupa aussitôt du soin de réparer la place d'Acre, fortifiée, à la manière du *xii<sup>e</sup>* siècle, avec de mauvaises courtines flanquées de tours carrées. De grands ouvrages supplémentaires furent entrepris; et l'ingénieur-artilleur Phelippeaux établit une nouvelle ligne de fortifications presque complète derrière la vieille enceinte de la ville. Le commodore avait fait fournir, par *le Thésée* et *le Tigre*, l'artillerie, les munitions, et tout ce qui était nécessaire pour augmenter et compléter les moyens de défense.

Cependant les travaux entrepris par Phelippeaux, et les secours fournis par les Anglais eussent été probablement insuffisants pour mettre Djezzar dans le cas de repousser victorieusement une attaque régulière, si la fortune n'avait pas réservé aux ennemis des Français une circonstance heureuse qui, en augmentant les moyens dont pouvait disposer le défenseur d'Acre, allait diminuer ceux sur lesquels comptait le général Bonaparte. Au moment même où celui-ci s'occupait de l'investissement d'Acre, la flottille qui portait l'artillerie de siège et les munitions tomba au pouvoir des Anglais. Les bâtiments de cette flottille doubleraient le mont Carmel, lorsqu'ils furent aperçus par le vaisseau *le*

*Tigre*, qui croisait vis-à-vis Hayfâ. Poursuivis, et atteints par le canon, sept de ces bâtiments furent forcés d'amener leur pavillon; une corvette et deux barques réussirent seules à s'échapper. Cette perte était irréparable; elle avait été pressentie par le général Bonaparte; car, le 18 mars, il écrivait au contre-amiral Ganteaume de donner l'ordre à la flottille commandée par le capitaine Stendelet, « si elle n'est pas encore sortie de Damiette, de ne pas sortir (1). » Ce même ordre portait que le contre-amiral ne devait pas non plus opérer sa sortie, et, s'il l'avait opérée, de faire une tournée du côté de Candie, afin de recueillir des nouvelles des bâtiments venant d'Europe, et de venir, quinze ou vingt jours après son départ de Jaffa, à Damiette (2). »

La prise de l'artillerie de siège française et des munitions décida du sort de Saint-Jean-d'Acre. Le colonel Phelippeaux s'empessa de faire servir à la défense de la place les moyens mêmes qui devaient causer sa destruction. Les pièces, les madriers pour les plates-formes, les munitions furent débarqués sur-le-champ et distribués dans divers postes. Les bâtiments qui portaient ces différents objets furent armés et employés à inquiéter les postes fran-

(1) Correspondance, pièce 4038.

(2) La division du contre-amiral Perrée était bien chargée d'une partie de l'artillerie de siège; mais il avait fallu prévoir le cas où cet amiral n'arriverait point en temps utile à Jaffa. En conséquence on avait réuni un autre parc de siège qu'on avait embarqué sur des bâtiments de la flottille que l'adjudant-général Almeras faisait équiper à Damiette. Les bâtiments capturés par les Anglais étaient *la Nègresse*, *la Foudre*, *la Dangereuse*, *la Marie*, *la Vierge de Grâces*, *les Deux-Frères*, et *la Taurovide*. Les officiers, pris à bord de ces bâtiments furent renvoyés par Sidney-Smith, sous la promesse de ne pas porter les armes jusqu'à parfait échange.

çais sur la côte, intercepter les communications et les convois par mer. Heureusement que plusieurs bateaux chargés de bombes et de vivres échappèrent et vinrent mouiller à Hayfâ; les Anglais voulurent les enlever; le chef d'escadron Lambert les repoussa, leur blessa ou tua cent hommes, fit trente prisonniers et s'empara d'une grosse chaloupe portant une caronade de trente-six.

La confiance du général Bonaparte dans le succès de son attaque ne parut pas cependant diminuée par la perte de son artillerie de siège. Le 18 mars, il adressa cette proclamation aux cheiks, ulemas, chérifs, orateurs des mosquées et autres habitants du pachalik d'Akka (Acre) :

Dieu est clément et miséricordieux!

Dieu donne la victoire à qui il veut; il n'en doit compte à personne. Les peuples doivent se soumettre à sa volonté!

En entrant avec mon armée dans le pachalik d'Acre, mon intention est de punir Djezzar-Pacha de ce qu'il a osé me provoquer à la guerre, et de vous délivrer des vexations qu'il exerce envers le peuple. Dieu, qui tôt ou tard punit les tyrans, a décidé que la fin du règne de Djezzar est arrivée,

Vous, bons musulmans, habitants, vous ne devez pas prendre l'épouvante, car je suis l'ami de tous ceux qui ne commettent point de mauvaises actions et qui vivent tranquilles.

Que chaque commune ait donc à m'envoyer des députés à mon camp, afin que je les inscrive et leur donne des sauf-conduits, car je ne peux répondre sans cela du mal qui leur arriverait.

Je suis terrible envers mes ennemis; bon, élément, miséricordieux envers le peuple et ceux qui se déclarent mes amis (1).

BONAPARTE.

(1) Correspondance, pièce 4041.

Le cheik Dâher fut le plus empressé de tous à se rendre au camp et à offrir ses services; depuis deux jours avec trois ou quatre cents cavaliers, il attendait à Chafâ-A'mr le moment où l'armée arriverait devant Acre. Il fut présenté au général Bonaparte qui le revêtit d'une pelisse en signe du commandement de la province de Safed. Ce prince resta deux jours au camp; il reçut la promesse d'être remis en possession de l'héritage de son père. A quelques semaines de là il signa une convention par laquelle il s'engagea à fournir cinq mille hommes à pied et à cheval pour suivre l'armée au delà du Jourdain, à garder Acre et la côte depuis le mont Blanc jusqu'à Césarée, et à payer un tribut qui serait convenu et calculé sur la moitié du revenu qu'il tirerait du pays qu'on lui donnerait. Ce cheik fut toujours fidèle; il entretint des correspondances suivies avec Damas; il donna des nouvelles exactes de ce qui s'y faisait; il nous concilia les Bédouins, qui ne causèrent aucune inquiétude à l'armée en Syrie; il approvisionna le camp de tout ce que pouvait fournir le pays.

Les Motouâly se présentèrent en masse, hommes, femmes, vieillards, enfants, au nombre de neuf cents; parmi eux deux cent soixante étaient armés, dont moitié montés et moitié à pied. Le général en chef revêtit d'une pelisse les trois chefs et leur restitua les domaines de leurs ancêtres. Ces Motouâly étaient autrefois dix mille; Djezzar les avait fait presque tous périr; c'étaient les Musulmans Olydes. Le général Vial avait passé le mont

Saron, était entré à Sour, l'ancienne Tyr; c'était le domaine de ces Olydes. Ils se chargèrent d'éclairer la côte jusqu'au pied des montagnes; ils se recrutèrent et promirent cinq cents chevaux bien armés pour marcher sur Damas.

Les Pères de la Terre Sainte amenèrent la population de Nazareth, hommes et femmes, au nombre de plusieurs milliers; les populations chrétiennes de Chafâ-A'mr, de Safed, etc., firent leur visite en masse. Bonaparte revêtit de pelisses trois de leurs chefs, qui avaient plus de quatre-vingt-dix ans; un d'eux avait cent un ans et lui présenta quatre générations. Le général en chef le fit dîner avec lui. La fidélité de ces Chrétiens ne se démentit ni dans la bonne ni dans la mauvaise fortune de l'armée; ils lui furent utiles pendant toute la durée du siège; il y en avait un grand nombre au camp. Le marché était très fréquenté et très abondant; ils y apportaient des farines, du riz, des légumes, du lait, du fromage, des bestiaux, des fruits, du vin. Ils donnèrent aux malades autant de soins que l'eussent fait les Français eux-mêmes.

Les Musulmans du pachalik d'Acre partageaient la joie et l'espérance des Chrétiens; ils se présentèrent au camp par députation; ils se plaignirent amèrement de la férocité du pacha. On ne rencontrait à tous moments que des hommes mutilés par les ordres de ce tyran : ce grand nombre d'hommes sans nez était un spectacle hideux.

Les Juifs, qui étaient assez nombreux en Syrie, avaient un certain espoir. Le bruit courait parmi eux que le général Bonaparte, après la prise d'Acre, se rendrait à Jérusalem, et qu'il voulait rétablir le temple de Salomon.

Le général Reynier avait investi la place. Il s'était, à cet effet, battu toute la journée et avait, sur le soir, placé des vedettes à portée de pistolet des murailles. Les généraux Caffarelli et Dommartin, les chefs de brigade Sanson et Songis, avaient employé la nuit du 19 au 20 mars et la journée du 20 à reconnaître la place. Le chef de brigade Sanson avait, à deux heures du matin, reconnu le fossé; il n'y trouva pas de contrescarpe; cette reconnaissance était dangereuse, il y fut blessé grièvement; une balle lui traversa la main de part en part. Les officiers du génie et de l'artillerie se flattèrent d'entrer dans Acre aussi facilement qu'ils étaient entrés dans Jaffa. Deux pièces de douze de campagne leur parurent suffisantes pour faire brèche à l'ennemi.

« La surface qu'occupe la ville d'Acre est un trapèze, dont deux côtés sont baignés par la mer, et les deux autres formés par des murailles. Le côté de l'est a trois cents toises; il était flanqué par cinq petites tours; celui du nord a cinq cents toises; il était flanqué par sept petites tours et par le palais du pacha, qui est une espèce de citadelle. Ces deux côtés se rencontrent en formant un angle droit. A ce sommet est une grosse et vieille tour qui domine la ville et toutes les

murailles. Elle est dominée elle-même par la hauteur de la Mosquée, qui en est éloignée de cinq cents toises. L'ancien port était comblé; un petit îlot où se trouvait un phare flanquait l'enceinte de l'est. Les environs des murailles à trois cents toises étaient couverts des ruines de l'ancienne ville et des anciennes fortifications; c'étaient des souterrains, des tours, des pans de murailles. Un aqueduc entraînait dans la ville près de la grosse tour, du côté du nord. Cet aqueduc avait six mille toises de long, traversait la plaine, et portait les eaux du pied des montagnes dans les citernes de la ville. Acre avait été inhabité pendant de longues années, avait été rétabli par Dâher, embelli et augmenté par Djezzar, qui y avait fait construire une belle mosquée et un beau bazar (1). »

Le général du génie Caffarelli proposa d'attaquer le front de l'est : 1<sup>o</sup> parce qu'il était dominé par le mont de la Mosquée, quoique d'un peu loin; 2<sup>o</sup> parce que l'autre front, celui du nord, était battu par le canon du palais du pacha; 3<sup>o</sup> parce que les approches en étaient plus faciles. Si l'on faisait la brèche à une courtine, ou il faudrait se loger entre deux tours, ce qui serait difficile et très meurtrier, ou il faudrait entrer dans la place sans logement, ce qui serait périlleux. Si l'on faisait la brèche à une tour, une fois que l'armée en serait maîtresse on aurait un débouché assuré pour entrer dans la ville. Il proposa de faire brèche à la grosse

(1) D'après les Mémoires de Napoléon.

tour : 1° comme la plus éloignée de la mer ; 2° comme la plus grande, la plus haute, celle qui domine toute l'enceinte et toute la ville ; 3° comme la plus près de l'aqueduc, qui devait servir de place d'armes et de parallèle. Il est vrai que la brèche serait plus difficile à faire à la maçonnerie de cette vieille construction, mais les pièces de douze étaient suffisantes pour l'ouvrir ; que, cette tour une fois prise, la place tomberait d'elle-même ; que le tout n'était pas de prendre Acre, mais de le prendre sans y perdre l'armée ; sept ou huit mille hommes seraient bien vite perdus, si l'on se hasardait contre les Turcs dans des combats de maisons et de rues.

Le siège de Saint-Jean-d'Acre a duré soixante-deux jours, du 19 mars au 21 mai : il a deux époques : la première, du 19 mars au 25 avril (trente-six jours), la deuxième, du 25 avril au 21 mai (vingt-six jours). Pendant la première époque du siège, l'artillerie des assiégeants consistait en deux caronades de trente-deux et de vingt-quatre prises à Hayfâ, quatre mortiers de six pouces, et trente-six bouches à feu de l'équipage de campagne. Douze pièces restaient pour le service des corps d'observation. Les caronades de trente-deux et de vingt-quatre n'avaient pas d'affûts ; les ouvriers du parc en construisirent en peu de jours.

Le 21 mars, les officiers du génie ouvrirent la tranchée à cent cinquante toises de la ville ; elle était appuyée à l'aqueduc, qui formait parallèle

naturelle contre le feu de la place. L'artillerie construisit huit batteries, deux contre l'îlot où était le phare que l'on avait armé, trois contre les trois tours qui battaient les approches de la brèche. Ces cinq batteries furent armées de seize pièces de quatre, quatre pièces de huit; la sixième batterie fut armée de quatre mortiers de six pouces dirigés contre la grosse tour; les septième et huitième reçurent quatre pièces de douze, quatre de huit, deux obusiers pour battre en brèche la face est de la grosse tour.

Les 22, 23 et 24, les sapeurs cheminèrent par des boyaux de tranchée jusqu'à cinq toises du fossé, où ils se déployèrent en construisant une large parallèle qui servit à tous les mouvements du siège.

Le 23 mars, le feu commença; en quarante-huit heures les deux pièces de canon du phare furent réduites au silence, ainsi que les gros canons qui armaient les remparts sur le front qui était attaqué :

Le 24, les batteries de brèche commencèrent à jouer; pendant les premières vingt-quatre heures elles ne produisirent aucun effet sensible; ce qui fut attribué à l'incapacité du calibre de douze, et l'on accusait ouvertement les officiers du génie de s'être attachés à une ancienne maçonnerie, à l'abri même du calibre de vingt-quatre, lorsqu'à quatre heures après midi tout le pan est de la grosse tour s'écroula avec un horrible fracas. Ce fut un cri de joie poussé par l'armée et par trente mille spectateurs, qui, accourus des contrées voisines, couron-

naient les hauteurs. Un officier du génie s'avança pour reconnaître la brèche, mais il fut attaqué par quelques tirailleurs qui étaient le long des murs; vingt-cinq hommes furent commandés pour les chasser, et vingt-cinq sapeurs pour régaler le pied de la brèche. On espérait que, ainsi que cela était arrivé pour Jaffa, Acre serait pris dans la soirée; mais les vingt-cinq sapeurs furent arrêtés par la contrescarpe. Cette contrariété fut la première. Djezzar, qui avait embarqué ses trésors, ses femmes, et s'était embarqué lui-même, passa la nuit à bord. Les habitants s'attendaient à chaque instant à l'assaut et à la prise de la place. Cependant lestours et les murailles restèrent couvertes de soldats qui firent toute la nuit un feu roulant de mousqueterie.

Le 26 au soir, le pacha se rassura, rentra dans son palais, et fit une sortie qui ne lui réussit pas.

Cette fâcheuse contrescarpe paralysa les efforts des assiégeants pendant quatre jours, temps nécessaire pour enfermer les mineurs et préparer la mine, qui fut chargée le 28; elle fit sauter la contrescarpe. L'adjoint aux adjudants généraux Mailly était commandé pour faire le logement de la tour avec cinq ouvriers, dix sapeurs et vingt-cinq grenadiers. L'adjudant commandant Laugier, avec huit cents hommes, était rangé derrière l'aqueduc à quinze toises de la brèche, pour y monter aussitôt qu'il aurait reçu de Mailly le signal qu'elle était praticable. La division Bon, placée en colonnes par bataillons dans les places d'armes, était destinée à soutenir Laugier et à emporter la place;

ces bataillons devaient se porter successivement sur la brèche. Mais, pour réussir, il était nécessaire qu'aucun soldat ne s'arrêtât en route, malgré le feu terrible de la fusillade des murailles.

Mailly se lança dans le trou de la mine ; de là, il se précipita dans le fossé, sans se laisser arrêter par dix pieds de contrescarpe qui n'avaient pas été renversés ; le mineur ne s'était pas assez enfoncé. Arrivé au pied de la tour, il y dressa trois échelles, et y monta dans le premier étage avec ses quarante hommes ; alors il donna le signal à Laugier, qui partit au pas de charge, arriva sur le bord du fossé, croyant la contrescarpe renversée ; sa troupe fut surprise de la trouver presque entière. Laugier et le premier peloton se jetèrent dans le fossé et coururent à la brèche. Le second peloton eut son capitaine tué sur le bord de la contrescarpe ; il s'arrêta, mesura de l'œil la profondeur du fossé, et se jeta à gauche pour trouver un endroit moins profond. Tourmenté par le feu des murs, le bataillon se déploya et se débanda en tirailleurs. Cependant Mailly avait grimpé sur la plate-forme, y avait arraché la pavillon ottoman ; dix braves étaient avec lui ; les autres avaient été tués ou blessés. Laugier fut tué comme il traversait le fossé. Ceux qui l'avaient suivi se portèrent aux échelles de la tour, elles avaient été renversées ; ils rétrogradèrent pour en chercher d'autres qui étaient restées sur le puits de la mine. Ce mouvement est pris pour une fuite ; les hommes du piquet de Mailly qui étaient dans le premier

étage de la tour descendent dans le fossé : il ne reste plus que Mailly, un sapeur et deux grenadiers sur la plate-forme. Mailly descend au premier étage pour appeler du secours ; il est frappé d'une balle qui lui traversa les poumons ; il tomba dans son sang ; les grenadiers descendirent pour le secourir. Cependant le général en chef s'était porté au puits de la mine afin de voir pourquoi la colonne de Laugier hésitait ; il reconnut la difficulté de franchir l'obstacle de la contrescarpe ; rien n'était préparé pour cela. Il envoya l'ordre au général Bon de ne point sortir de la tranchée, car l'assaut était manqué.

Aussitôt que le pacha avait vu le pavillon ottoman arraché du haut de la tour, il s'était porté à la marine et embarqué. Toute la garnison et les habitants, femmes, enfants, vicillards, quittaient la ville, se jetaient dans des barques ou se réfugiaient dans les mosquées. Tout paraissait perdu et la ville prise, lorsque cinq Mameluks, trois noirs du Dârfour, deux Circassiens, qui faisaient partie des braves de l'intérieur de Djezzar et étaient de garde au palais pour empêcher les habitants de piller, s'aperçurent qu'il n'y avait que deux ou trois Français sur la plate-forme de la tour, et que ce nombre n'augmentait pas. Ils se coulèrent le long de la muraille, grimpèrent sur la plate-forme. firent une décharge, et n'y trouvèrent plus qu'un sapeur, qui se sauva. Les Musulmans descendirent de la plate-forme au premier étage, y trouvèrent Mailly et les deux soldats mourants ; ils leur cou-

pèrent la tête, remontèrent sur la plate-forme, arborèrent le pavillon ottoman et promenèrent les têtes dans la ville. Un corps de cinq cents Moghrebins et Arnoutes, placés au coin de la mosquée de Djezzar pour protéger l'embarquement du pacha, rentra dans les tours ; la ville fut sauvée. Cet assaut coûta à l'armée française vingt-cinq hommes tués et quatre-vingt-sept blessés, parmi lesquels la moitié des quarante hommes du piquet de logement.

La croisière anglaise, sous le prétexte d'éviter le mauvais temps et les vents de l'équinoxe, avait pris le large et disparu dès le 26 mars ; en réalité, sir Sidney-Smith ne voulait pas être présent à la prise de la ville, qu'il regardait comme immanquable. Mais, lorsqu'il apprit que l'assaut avait échoué, il revint et parut du 5 au 6 avril dans la rade. Il débarqua le colonel Phelippeaux, Douglas et une centaine d'officiers et canonniers, ses marins les plus braves et les plus habiles. Il fit usage de l'artillerie prise aux Français ; nos pièces de 24, de 16, nos beaux mortiers de 8 pouces, défendaient la ville qu'ils avaient été destinés à battre et à soumettre. Tout contribua à rassurer la garnison, qui chaque jour recevait de Chypre et de Tripoli des secours en hommes, en vivres et en munitions.

Le général Caffarelli, qui dirigeait le siège, ordonna une nouvelle mine. Le 1<sup>er</sup> avril, elle renversa la contrescarpe. L'artillerie mit en batterie les deux caronades de 32 et de 24, qui firent beaucoup d'effet. De son côté, l'assiégé n'avait pas perdu son temps ; la brèche avait été rendue im-

praticable; on l'avait remplie de bombes, d'obus, de grenades chargées de tonneaux de goudron, de fascines, de bois couverts de chemises de soufre, de pointes de fer. Cependant, vingt-cinq hommes ordonnés pour préparer le logement, se logèrent et franchirent tous les obstacles; mais ils furent bientôt au milieu d'un brasier ardent : cinq grenadiers furent brûlés, plusieurs blessés; le reste gagna précipitamment le logement de la contrescarpe. On fut convaincu, alors, de l'impossibilité de prendre la ville avec des pièces de campagne et en si petite quantité. Les Ottomans en triomphèrent avec une sorte de gaieté; ils criaient toutes les nuits aux canonniers français : *Sultan Sélim, pan, pan, pan! Bonaparte, pin, pin, pin.* Il n'y eut plus d'espoir que dans la guerre souterraine. Caffarelli fit cheminer la mine sous le fossé, la dirigeant sous la grosse tour. L'assiégé eut recours aux contre-mines; mais les mineurs français plus habiles, les étouffèrent.

Phelippeaux déclara que le danger était imminent; que d'un moment à l'autre la ville pourrait être enlevée. Il fit résoudre le pacha à une sortie pour éventer le puits de mine et y étouffer le mineur. Le 7 avril, pendant la nuit, trois colonnes, chacune de quinze cents hommes, se disposèrent, la première en avant du palais du pacha, la deuxième à la porte de la mer, la troisième à l'extrémité, le long du rivage de la mer. Au sud, cent cinquante Anglais et trois cents Turcs d'élite, sous les ordres du colonel Douglas et du major Thomas Oldfield,

étaient placés derrière la grosse tour, pour masquer la brèche. A l'aube du jour, les trois colonnes commencèrent l'attaque ; la fusillade devint très vive ; l'ennemi, comme d'usage, gagna d'abord du terrain. La colonne anglaise descendit alors la brèche au pas précipité. Elle n'avait que quinze toises à parcourir pour s'emparer du puits : déjà le major anglais était sur le puits, la mine était perdue, lorsque le bataillon garde de réserve marche la baïonnette en avant, tua, blessa ou prit toute cette colonne, qu'il avait débordée par la gauche et par la droite. A peu près au même moment les réserves de la tranchée s'étaient avancées ; les Turcs furent rejetés avec précipitation dans la place ; plusieurs petites colonnes furent coupées et prises. Cette sortie coûta huit cents hommes aux assiégés, parmi lesquels une soixantaine d'Anglais. « Les blessés de cette nation furent soignés comme les Français, et les prisonniers campèrent au milieu de l'armée, comme s'ils eussent été des Normands ou des Picards ; la rivalité des deux nations avait disparu, à une telle distance de leur patrie et au milieu de peuples si barbares. Les Turcs montrèrent beaucoup de bravoure individuelle, d'impétuosité, de dévouement, mais aucun art, aucun ensemble, aucun ordre, ce qui rendait toutes leurs sorties très funestes pour eux. Le major anglais Oldfield, tué, fut enterré avec les honneurs de la guerre ; le capitaine Wright fut blessé grièvement. Pendant cette première époque, l'armée n'a jamais été dans le cas d'aller au secours de la tranchée.

Le pacha de Damas avait réuni dans cette grande ville trente mille hommes à pied et à cheval. La cavalerie de Djezzar et celle d'Ibrahim-Bey étaient sur la rive gauche du Jourdain et maintenaient la communication de Damas avec Naplouse; les Naplousiens avaient réuni six mille hommes; ils brûlaient de venger l'affront qu'ils avaient reçu au combat de Qâqoun.

La Porte avait ordonné que l'armée de Damas passât le Jourdain aussitôt que l'armée de Rhodes serait débarquée dans Saint-Jean-d'Acre, afin de nous mettre entre deux feux. Mais les dangers que courait la place, la crainte surtout qu'inspirait la guerre souterraine décidèrent Djezzar, en sa qualité de sérasquier, à donner l'ordre au pacha de Damas de passer le Jourdain sans plus tarder, de se joindre aux Naplousiens dans la plaine d'Esdrélon, et de couper les communications du camp d'Acre avec l'Égypte.

Le fils de Dâher donna avis que ses agents de Damas lui annonçaient le départ de l'armée; qu'elle était innombrable. La position de l'armée française devenait délicate; sur treize mille hommes qui étaient entrés en Syrie, mille avaient été tués ou blessés aux combats d'El-A'rych, à Gaza et à Jaffa, et pendant la première période du siège d'Acre; mille étaient malades aux hôpitaux de Nazareth, de Chafâ-A'mr, de Ramley, de Gaza et de Jaffa; deux mille tenaient garnison à Qatych, à El-A'rych, à Gaza et à Jaffa; cinq mille étaient nécessaires au siège pour garder les pares et les positions; il ne

restait que quatre mille hommes disponibles pour observer et battre l'armée de Damas et des Naplousiens, qui était de quarante mille hommes. Le général Berthier, prévoyant de grands événements, fit évacuer les hôpitaux de Nazareth, Chafà-A'mr, Stayfà et les ambulances d'Aere sur Jaffa, ainsi que les gros bagages, les prisonniers et tout ce qui pouvait embarrasser l'armée, qui, selon l'expression des marins, n'était plus que sur une ancre.

L'armée du pacha de Damas arriva sur le Jourdain en deux colonnes; celle de droite, sous le commandement de son fils, forte de huit mille hommes, occupa le pont de Yacoub et envoya une avant-garde pour cerner le fort de Safed; il essaya vainement de l'emporter d'assaut. Ses partis inondèrent toute la Galilée.

Le pacha, avec vingt-cinq mille hommes, campa sur la rive gauche du Jourdain, vis-à-vis d'un gué dont il s'assura. Il envoya son avant-garde prendre position sur les hauteurs de Loubyeh, sur la rive droite du Jourdain. Les Naplousiens campèrent dans la plaine d'Esdrelon.

Le général Murat partit du camp avec sa colonne mobile, qui fut complétée à mille hommes de toutes armes, fit lever le siège de Safed, força le pont de Yacoub, s'empara du camp du fils du pacha, fit beaucoup de prisonniers. Les tentes, les bagages, les chameaux, l'artillerie, tombèrent au pouvoir du vainqueur; le butin fut considérable. Le jeune fils du pacha avait commis la faute d'envoyer trop de monde en partis; il ne put réunir plus de deux

mille hommes au moment où il fut attaqué. Aussitôt que les restes de sa division furent instruits que le pont de Yacoub était enlevé, ils rejoignirent Damas, en tournant les sources du Jourdain. De là Murat se porta sur Tabaryeh, dont il s'empara. Dans cette ville étaient les magasins de l'ennemi; il y trouva du blé, de l'orge, du riz, de l'huile et du fourrage pour nourrir pendant six mois l'armée française.

Junot, d'après les ordres du général en chef, avait occupé Nazareth le 6 avril, et avait poussé sur la route de Damas une reconnaissance de soixante-dix cavaliers druses aux ordres d'Abbar-Dâher. Arrivé dans la plaine qui sépare les montagnes de Naplouse de celles de Nazareth, Dâher aperçut une avant-garde turque composée d'environ cinq cents chevaux. Trop faible pour l'attaquer, il se jeta dans les montagnes, et fit connaître à Junot la rencontre qu'il avait faite et de la position qu'il avait prise. Junot reçut cette nouvelle le 8; il partit aussitôt de Nazareth avec trois cents hommes d'infanterie (cent cinquante grenadiers de la 19<sup>e</sup> de ligne et cent cinquante carabiniers de la 2<sup>e</sup> légère), commandés par le chef de brigade Desnoyers, et cent dragons du 14<sup>e</sup> régiment, commandés par le chef de brigade Duvivier. En route, il fut rejoint par Dâher avec quelques cavaliers druses; à Cana, le cheik du village l'engagea à ne pas avancer plus loin, parce que l'ennemi occupait la plaine au nombre de deux ou trois mille chevaux. Cet avis ne changea pas la résolution de Junot.

Avant de partir de Nazareth, il avait annoncé au général en chef la présence des troupes de Damas, et son dessein de marcher à leur rencontre en attendant l'arrivée des secours qu'il demandait.

Arrivé au débouché de la vallée de Cana à Loubyeh, il vit, en effet, plusieurs milliers de cavaliers arabes, caracolant dans la plaine qui se trouve entre le village de Loubyeh et le mont Thabor ; après avoir reconnu l'ennemi, il plaça son infanterie en bataille sur quatre rangs, la cavalerie à gauche, faisant face au mont Thabor, et se disposa à s'avancer dans cet ordre à travers la plaine, pour tourner la montagne, et pour s'assurer s'il n'existait point derrière le mont Thabor quelque réserve ennemie.

Au moment où il allait commencer son mouvement, il aperçut derrière lui, débouchant du village de Loubyeh, un corps de cavalerie (Mameluks, Turcs et Moghrebins) fort de deux mille hommes au moins, et marchant, contre la coutume des Orientaux, au petit pas et en bon ordre. Jugeant que l'attaque de ce corps pourrait seule être dangereuse, il fit quelques changements à ses premières dispositions. Sa cavalerie passa de la gauche à la droite ; les trois derniers rangs de l'infanterie firent demi-tour ; le terrain que venait de quitter la cavalerie fut occupé par un détachement de grenadiers, placé en potence, de manière à flanquer le nouveau front présenté à l'ennemi.

Junot recommanda à ses soldats un silence absolu, afin que, pendant le combat, tous les commandements fussent bien compris. La circonstance était

critique ; néanmoins, la confiance et l'intrépidité se montraient sur tous les visages. Les ennemis s'approchaient, comptant n'éprouver qu'une faible résistance de la part de cette poignée d'hommes qu'ils supposaient immobiles de terreur ; mais, arrivés jusqu'à portée de pistolet sans essayer aucun feu, ils furent accueillis tout à coup par une décharge meurtrière qui leur tua trois cents hommes : les autres, déconcertés, se retirèrent à quelque distance.

Junot profita de la surprise de ses nombreux adversaires pour faire recharger les armes, resserrer les rangs et reformer sa cavalerie, qui, ne pouvant opposer à l'ennemi un feu aussi redoutable que celui de l'infanterie, avait reçu le choc des cavaliers tures. Revenus de leur étonnement et fiers de leur supériorité, ceux-ci ne tardèrent pas à recommencer l'attaque. En les voyant s'ébranler, Junot rappela à ses grenadiers et à ses carabiniers que leur sang-froid venait de les sauver, et leur recommanda la même fermeté. L'exhortation était inutile ! Les Damasquins furent reçus avec une égale intrépidité et perdirent deux cents hommes. Dans cette seconde charge, un sous-officier du 3<sup>e</sup> de dragons attaqua un cavalier ennemi, qui portait un étendard et qui se défendit vaillamment. Les deux guerriers restèrent pendant plusieurs minutes luttant corps à corps, l'un pour enlever l'étendard, et l'autre pour le conserver. Pendant cette lutte, leurs chevaux s'abattirent, mais les cavaliers ne quittèrent pas leur selle. Enfin, plus lesté et moins gêné dans ses vêtements,

le sous-officier français dégagea sa main droite, passa son sabre au travers du corps du Mameluk, et lui arracha ainsi, à la fois, sa vie et son drapeau. Ensuite, et comme d'un commun accord, les deux partis se retirèrent chacun de leur côté; seulement une centaine des plus hardis de la troupe ennemie ne suivit pas le gros de leurs camarades, et revint escarmoucher, au moment où Junot commençait lui-même, dans l'ordre le plus parfait, son mouvement de retraite. Alors, plusieurs carabiniers de la 2<sup>e</sup> demi-brigade légère s'élançèrent hors des rangs pour combattre corps à corps avec les cavaliers ennemis. Il y eut ainsi sept ou huit engagements partiels, dans lesquels les Turcs et les Mameluks furent toujours vaincus. Pendant ces divers combats, les autres restaient spectateurs. Junot s'était écarté de son infanterie, pour voir de plus près la lutte de ses intrépides carabiniers, avec les cavaliers ennemis. Deux Turcs, reconnaissant le général à son panache et à ses marques distinctives, se précipitèrent ensemble sur lui. Junot, d'un coup de pistolet, renversa le premier, et assénant un coup de sabre sur la tête du second, l'obligea à prendre la fuite.

Le combat avait duré depuis neuf heures du matin jusqu'à deux heures; Junot n'opéra sa retraite qu'après avoir fait construire un brancard pour emporter un carabinier atteint d'un coup de feu à la cuisse. Les chefs de brigade Duvivier et Desnoyers se distinguèrent particulièrement dans cette brillante action.

Les Français eurent douze hommes tués et quarante-huit blessés. Le nombre des morts des ennemis fut de cinq cents.

Un ordre du jour, daté du quartier général devant Acre, le 21 avril, rendait ainsi hommage à la brillante valeur de Junot et de ses intrépides compagnons d'armes : (1)

Le général en chef, voulant donner une marque de satisfaction particulière aux trois cents braves commandés par le général de brigade Junot, qui, au combat de Nazareth, ont repoussé trois mille hommes de cavalerie, pris cinq drapeaux et couvert le champ de bataille de cadavres ennemis, ordonne :

ARTICLE 1<sup>er</sup>. — Il sera proposé une médaille de 500 louis pour prix du meilleur tableau représentant le combat de Nazareth.

ART. 2. — Les Français seront costumés dans le tableau avec l'uniforme de la 2<sup>e</sup> d'infanterie légère et du 14<sup>e</sup> de dragons. Le général de brigade Junot, les chefs de brigade Duvivier, du 14<sup>e</sup> de dragons, et Desnoyers de la 2<sup>e</sup> d'infanterie légère, y seront placés.

ART. 3. — L'état-major fera faire, par les artistes que nous avons en Égypte, des costumes des Mameluks, des Janissaires de Damas, des Diletti, des Alépins, des Moghrebins, des Arabes, et les enverra au ministre de l'intérieur, à Paris, en l'invitant à en faire faire différentes copies, à les envoyer aux principaux peintres de Paris, Milan, Florence, Rome et Naples, et à déterminer l'époque du concours et les juges qui devront décerner le prix.

ART 4. — Le présent ordre du jour sera envoyé à la municipalité de la commune des braves qui se sont trouvés au combat de Nazareth (2).

BONAPARTE.

Dès que le général en chef eut reçu les nou-

(1) Archives du Dépôt de la guerre.

(2) Plus tard, lorsque Napoléon décerna à Junot le titre de duc d'Abrantès il avait eu la pensée de lui décerner le titre de duc de Nazareth, mais me dit l'empereur « on l'aurait appelé *Junot de Nazareth*, comme on disait Jésus de Nazareth. » (*Mémoires de Madame d'Abrantès*).

velles transmises par Junot, il donna l'ordre au général Kleber de partir avec sa division. Kleber se mit en marche le 10 avril, et rejoignit Junot, le 11, à Nazareth. Il marcha sur les hauteurs de Loubyeh, où le pacha de Damas avait renforcé son avant-garde jusqu'à sept mille hommes. Le combat ne fut pas douteux, l'ennemi fut battu ; mais Kleber, craignant d'être coupé d'Acre, reprit le lendemain sa position sur les hauteurs de Nazareth.

Le pacha de Damas fit alors réoccuper les hauteurs de Loubyeh, et, sous leur protection, marcha avec le reste de son armée par sa gauche. Il campa dans la plaine d'Esdrélon, se réunissant à la division de Naplouse. Quand ce mouvement fut fini, son avant-garde, devenue son arrière-garde, suivit son mouvement, abandonna les hauteurs de Loubyeh et ses communications directes avec Damas. Kleber résolut de punir le pacha de cette audacieuse marche de flanc. Il instruisit le général en chef qu'il allait marcher entre le Jourdain et l'ennemi pour le couper de Damas, et qu'il calculait sa marche de manière à surprendre le camp turc à deux heures du matin ; qu'il espérait le même succès que le général Reynier avait obtenu à El-A'rych. Le plan de Kleber était mal combiné, il supposait qu'il allait couper la ligne d'opération de l'ennemi, tandis que celui-ci avait déjà quitté la ligne d'opération du Jourdain pour prendre celle de Naplouse ; son mouvement n'en serait donc pas arrêté ; il continuerait à marcher

sur Acre ; le siège serait à découvert et en danger. L'espoir de surprendre le camp ennemi par une attaque de nuit n'était pas raisonnable. Le général Reynier avait réussi à El-A'rych parce qu'il avait reconnu avec ses officiers pendant deux jours consécutifs les chemins que ses colonnes devaient tenir pendant la nuit, parce que la position du camp d'Abd-Allah était fixe ; mais comment le général Kleber pourrait-il opérer de nuit sur un terrain que ni lui ni ses officiers ne connaissaient ? Lorsqu'il méditait cette attaque, il était à cinq lieues de l'ennemi, et ne savait pas précisément où celui-ci camperait. Il aurait fallu qu'il fût resté au moins vingt-quatre heures en présence, pour bien reconnaître les localités du camp musulman ; cela lui était impossible devant une armée aussi supérieure. Le général Bonaparte prévint qu'il n'arriverait qu'au point du jour sur un terrain qu'il n'aurait pas choisi, qu'il serait enveloppé par toute cette armée et courrait les plus grands dangers, que cette division et l'armée de siège étaient également compromises. Il partit à l'heure même, le 15 avril, à une heure après midi, avec une division d'infanterie, toute la cavalerie qui se trouvait au camp et une batterie de réserve, marcha jusqu'à la nuit et campa sur les hauteurs de Safoureh. A l'aube du jour, le 16, il se mit en marche sur Soulyn, suivant les gorges qui tournent les montagnes. A neuf heures du matin, il découvrit toute la plaine d'Esdreton, et à trois lieues nord-est il distingua avec sa lunette, au pied du mont Tha-

bor, deux petits carrés de troupes environnés de fumée : c'était évidemment la division française, qui était chargée et enveloppée de tous côtés par une très grande armée. La plaine d'Esdreton était couverte de maisons; le blé avait déjà six pieds de haut. Le général Bonaparte forma sa division en trois colonnes, chacune d'un régiment; il les fit marcher à quatre cents toises l'une de l'autre de manière à couper la retraite de Naplouse à l'armée ennemie. Les blés cachaient entièrement le soldat, qui s'approchait des camps de l'ennemi sans que celui-ci en eût aucune connaissance.

Kleber avait exécuté son projet; il était parti dans la direction du Jourdain et était revenu sur les derrières de l'ennemi; le jour avait paru avant qu'il eut pu le joindre. A sept heures du matin, il se trouva en présence; il tomba sur les premiers postes, qu'il égorgea. Mais l'alarme fut bientôt dans le camp; toute cette multitude monta à cheval, et, ayant reconnu le petit nombre des Français, marcha sur eux. Kleber était perdu. En homme de cœur et de tête, il fit tout ce qu'on pouvait attendre de lui; il soutint et repoussa un grand nombre de charges; mais les Turcs avaient gagné tous les chaînons du mont Thabor et tous les monticules qui cernaient les Français. Nos vieux soldats comprenaient tout le danger de leur position, et les plus intrépides commençaient à souhaiter qu'on enclouât l'artillerie et qu'on se fit jour par les hauteurs escarpées de Nazareth. Le général Kleber délibéra sur le parti à prendre;

sa position était cruelle, lorsque tout à coup les soldats s'écrièrent : « Voilà le petit caporal ! » Des officiers vinrent instruire le général Kleber de ce bruit ; il se fâcha, en démontra l'impossibilité et ordonna que le conseil continuât de délibérer. Mais les vieux soldats de Bonaparte, accoutumés à ses manœuvres, réitérèrent leurs cris ; ils croyaient avoir vu luire des baïonnettes. Kleber monta alors sur une hauteur et braqua sa lunette ; les officiers en firent autant, mais ils ne découvrirent rien, les soldats eux-mêmes crurent s'être fait illusion : cette lucur d'espérance s'évanouit. Kleber se décida enfin à abandonner son artillerie et ses blessés, et ordonna que l'on formât la colonne pour forcer le passage. Il est probable que les soldats avaient aperçu le luisant des baïonnettes dans un moment où les colonnes s'étaient trouvées sur un terrain un peu plus élevé et plus découvert. Le général en chef mettait une grande importance à cacher sa marche afin de pouvoir gagner un mamelon qui coupait toute retraite aux Turcs. Mais tout à coup son attention fut fixée par un mouvement de toute l'armée ennemie qui se serrait contre les carrés de Kleber. Plusieurs officiers d'état-major mirent pied à terre, braquèrent leurs lunettes, aperçurent distinctement que l'ennemi se préparait à une charge générale, et que les carrés de Kleber avaient l'air de perdre contenance : c'était la formation de la colonne d'attaque. Les moments étaient précieux. Kleber se trouvait entouré par trente mille hommes, dont plus de la moitié était

à cheval ; le moindre retard pouvait être funeste. Le général en chef ordonna à un carré de monter sur une digue. La tête des hommes et les baïonnettes furent aussitôt aperçues par les amis et les ennemis. En même temps une salve d'artillerie démasqua le mouvement. On aperçut bientôt le mouvement de Kleber, qui se reformait en carrés et les chapeaux au bout des baïonnettes en signe d'allégresse ; ce qui fut suivi d'une décharge d'artillerie de reconnaissance. L'armée ennemie, étonnée, surprise, s'arrêta court.

Les Mameluks d'Ibrahim-Bey, les plus lestes, qui se trouvaient le plus à portée, coururent ventre à terre pour reconnaître ces nouvelles troupes ; ils furent suivis par tous les Naplousiens, les plus alarmés de voir des colonnes fermer le chemin de leur pays. Les trois carrés français s'arrêtèrent un moment et se coordonnèrent. Un détachement de trois cents hommes surprit et pilla le camp, les bagages, et prit les blessés de l'armée turque ; il mit le feu aux tentes, spectacle qui inspira de l'effroi aux ennemis. Quelques corps de cavalerie turque s'approchèrent à portée du fusil des carrés ; mais, accueillis par la mitraille, ils s'éloignèrent. De son côté, Kleber marcha ; la jonction ne tarda pas à s'effectuer. Le désordre, l'épouvante, devinrent extrêmes chez l'ennemi ; cette armée se sauva, partie sur Naplouse, partie sur le Jourdain. On se peindrait difficilement les sentiments d'admiration et de reconnaissance des soldats. Les ennemis avaient perdu beaucoup de monde dans les

différentes charges qu'ils avaient faites pendant la matinée ; ils en perdirent davantage pendant la retraite. Plusieurs milliers se noyèrent dans le Jourdain ; les pluies avaient élevé les eaux et rendu le gué très difficile. Kleber eut deux cent cinquante à trois cents hommes tués ou blessés ; la colonne du général en chef en eut trois ou quatre. La victoire du mont Thabor était véritablement le plus beau fait d'armes des troupes, qui, depuis leur entrée en Égypte, n'avaient point cessé de triompher. Bonaparte écrivit à Kleber :

« Votre bataille est fort bonne ; cela ne laisse pas de beaucoup dégoûter cette canaille, et j'espère que, si vous les revoyez, vous pourrez trouver moyen d'avoir leurs pièces. . . . . »

Le mont Thabor est témoin de vos exploits. Si ces gens-là tiennent un peu, et que vous ayez une affaire un peu chaude, cela vous vaudra les clefs de Damas..... (1). »

Il faut convenir que si la froide intrépidité de Kleber avait commandé le succès, le génie actif de Bonaparte l'avait seul déterminé. L'armée française, harassée des fatigues de la journée, s'arrêta au pied du mont Thabor. Bonaparte monta sur cette montagne qui est en pain de sucre élevé, dominant une partie de la Palestine.

La nuit du 16 au 17 avril, Kleber coucha dans la tente du général en chef ; il en partit à trois heures après minuit pour joindre sa division, qui était campée sur le Jourdain. Il poursuivit toute la journée du 17 les débris de l'armée de Damas ;

(1) Correspondance de Napoléon, pièce 4088.

les soldats firent de riches prises. Kleber campa le soir du 17 au lieu où il se trouva, et attendit les ordres pour la journée du 18.

« Bonaparte médita sur sa position. Il ne restait que quatre mille hommes au camp d'Acre pour assiéger une garnison de huit mille hommes renforcée par deux vaisseaux anglais de quatre-vingts; cette garnison avait à chaque instant des secours, elle pouvait d'un moment à l'autre recevoir l'armée de Rhodes, dont le mouvement devait concourir avec celui de l'armée de Damas; il était donc urgent de faire rentrer toutes les troupes au camp du siège. On aurait pu, à la rigueur, en distraire les deux mille cinq cents hommes de Kleber, cinq cents chevaux et douze pièces de canon; il serait encore resté six mille hommes au camp, ce qui était suffisant; mais était-il raisonnable d'envoyer Kleber avec trois mille hommes dans une grande capitale dont la population est de cent mille habitants, les plus méchants de l'Orient? N'était-il pas à craindre qu'aussitôt qu'ils auraient compté le petit nombre des Français ils ne les entourassent de tous côtés?

« Cependant la prise de Damas pouvait avoir lieu au plus tard le lendemain 18, ou le 19 au matin; cela était bien tentant. Quels avantages ne retirerait pas l'armée de cette conquête! Elle y trouverait des chevaux, des chameaux, des mulets dont elle avait besoin pour réparer ses pertes, des cuirs, des draps, des toiles, des effets d'habillement, de la poudre, des armes, de l'ar-

gent. On pourrait facilement y lever sept ou huit millions de contributions ; et, avantage au-dessus de tout pour une armée conquérante, quel éclat cela ne jetterait-il pas sur les armes françaises ? La bataille du mont Thabor allait rétablir leur réputation un peu obscurcie par la résistance d'Acre ; mais que serait-ce si au Caire, à Tripoli, à Alep, à Acre, on apprenait que le pavillon tricolore flottait sur la sainte, antique et riche Damas ! Cela ne produirait-il pas l'effet moral que l'on attendait de la prise d'Acre ? Les Motouâly, les Arabes, les Druses, les Maronites, tous les peuples de la Syrie se rangeaient sous les drapeaux de la France. Malgré l'avantage de toutes ces considérations, il était impossible de risquer trois mille hommes seuls ; mais, si l'on pouvait les faire soutenir par six mille Naplou-siens, cela serait différent. Le général en chef en parla le 17 au matin avec les députés des Druses et des Maronites qui suivaient l'armée. Ils déclarèrent qu'ils se regardaient comme autorisés, après une aussi grande victoire que celle du mont Thabor, à engager leurs nations, ce qu'ils avaient ordre de ne faire qu'après la prise d'Acre, mais qu'il leur fallait au moins quinze jours pour réunir ce corps de troupes. Dâher ne pouvait offrir sur-le-champ que deux cents hommes ; les Bédouins, qui faisaient sa force, ne voulaient s'engager qu'au préalable Acre ne fût pris et remis dans ses mains. Mais, puisqu'il n'était pas possible, avant la prise d'Acre, de s'emparer de Da-

mas, Kleber ne pouvait-il pas au moins la mettre à contribution, ce qui n'exigeait que quarante-huit heures? Demander une contribution et repasser sur le champ le Jourdain était une expédition peu avantageuse, qui nuirait aux opérations ultérieures; cela pouvait entraîner la perte des dix-huit mille Chrétiens qui habitaient cette ville et devaient un jour être si utiles à l'armée. Le 17 au matin, on fit brûler et piller trois gros villages naplousiens pour les punir; des députés de Naplouse implorèrent le pardon de la ville et donnèrent des otages. Kleber reçut l'ordre de repasser le Jourdain et de rester en observation sur cette rivière.

« Le 18 avril, le général Bonaparte coucha au couvent de Nazareth; l'armée était dans la Terre-Sainte; tous les villages étaient célèbres par les événements de l'Ancien et du Nouveau Testament. Les soldats visitaient avec intérêt le lieu où Holoferne avait eu la tête coupée; le miracle surtout des noces de Cana était fort célébré, car ils n'avaient point de vin. On se peignait le Jourdain comme un fleuve large et rapide, à peu près comme le Rhin ou le Rhône: on fut fort surpris de ne trouver qu'un filet d'eau moindre que l'Aisne ou l'Oise à Compiègne. En entrant dans le couvent de Nazareth, l'armée crut entrer dans une église d'Europe; elle était belle; tous les cierges étaient allumés; le Saint-Sacrement exposé; l'armée assista à un *Te Deum*; il y avait un très bon organiste. Les Récollets étaient Espagnols et Italiens, un seul était Français; ils montrèrent la grotte de

l'Annonciation, où Notre-Dame reçut la visite de l'ange Gabriel. Le couvent est très beau, il y a assez de logements et de lits; on y établit les blessés, les Pères les soignèrent. Les caves étaient fournies de très bon vin (1). »

(1) *Œuvres de Napoléon.*

---

## VIII

Retour du général Bonaparte à Acre (19 avril). — Six mille Druses et six mille Maronites font la promesse de se joindre à l'armée française pour marcher sur Damas. — Arrivée du contre-amiral Perrée devant Jaffa; succès de sa croisière. — Seconde époque du siège de Saint-Jean-d'Acre. — Mort de Phelippeaux. — Acre ravitaillé et secouru par la flotte anglaise. — Le général Lannes reçoit l'ordre de préparer l'assaut. Insuccès des attaques. — Le général Bonaparte songe à cesser le siège de Saint-Jean-d'Acre; sa lettre au Directoire (10 mai) à ce sujet; considérations qu'il fait valoir. — Proclamation à l'armée pour lui annoncer son retour en Égypte (17 mai). — Pertes en tués et blessés pendant le siège. — Dispositions pour la retraite de l'armée (20 mai). — Sollicitude de Bonaparte pour l'évacuation des malades et des blessés; dévouement des médecins de l'armée. — Marche de l'armée sur le Caire. — Entrée triomphale au Caire (14 juin). — Proclamation des Membres du Divan en faveur des Français.

Le 19 avril, le général Bonaparte rentra au camp d'Acre, après avoir été absent seulement cinq jours.

La bataille du mont Thabor eut l'effet que l'on s'en était promis : les Druses, les Maronites, les populations chrétiennes de la Syrie, et, quelques semaines après, des députés des chrétiens d'Arménie, abondèrent au camp français. Par une convention secrète faite avec les Druses et les Maronites, il fut convenu que le général en chef prendrait à sa solde six mille Druses et six mille

Maronites commandés par leurs officiers, qui joindraient l'armée française sur Damas.

Le jour même du retour de Bonaparte à Acre fut marqué aussi par un événement, celui de l'arrivée du contre-amiral Perrée devant Jaffa.

Aussitôt que le contre-amiral Perrée avait eu avis que l'armée était entrée en Syrie, il appareilla d'Alexandrie, dont sir Sidney Smith avait levé le blocus, et vint, avec les frégates *la Junon*, *l'Alceste* et *la Courageuse*, jeter l'ancre le 15 avril en rade de Jaffa. Il reçut les ordres et les instructions pour s'approcher de Saint-Jean-d'Acre, de manière à ne pas être aperçu par le commodore anglais. Il reconnut le mont Carmel et débarqua dans la petite anse de Tantourah six pièces de gros calibre, ainsi que beaucoup de munitions de guerre et de bouche. Cette opération importante se faisait à trois lieues de l'escadre anglaise. De là il prit le large, et établit sa croisière entre Rhodes et Acre, afin d'intercepter les bâtiments qui se rendaient dans cette place. Il donna dans le convoi de l'armée de Rhodes, prit deux bâtiments, sur lesquels étaient quatre cents hommes de l'armée, l'intendant, six pièces de campagne et un trésor de cent cinquante mille francs. Il retourna sur les côtes de Syrie, débarqua ses prisonniers, fit connaître ce qu'il avait appris, et reçut de nouvelles instructions. Il fit plusieurs autres prises dans sa croisière, poursuivit un convoi de petits bateaux chargés de Naplousiens qui voulaient entrer dans Acre, et le dispersa.

Comme il était à la vue de l'escadre anglaise, sir Sidney-Smith le poursuivit, mais sans pouvoir l'atteindre; ses frégates n'étaient pourtant pas très bonnes marcheuses. Cette expédition maritime fit le plus grand honneur à ce brave contre-amiral, qui tint ainsi la mer et mit Saint-Jean-d'Acre pour ainsi dire en état de blocus pendant un mois, à la vue d'une escadre anglaise de deux vaisseaux de quatre-vingts, une frégate et huit ou dix avisos. C'est que le commodore sir Sidney-Smith s'occupait beaucoup du détail des affaires de terre, qu'il n'entendait pas, et où il pouvait peu; il négligeait les affaires de mer, qu'il savait, et où il pouvait tout. Sans l'arrivée de l'escadre anglaise dans la baie de Saint-Jean-d'Acre, cette ville eût été prise avant le 1<sup>er</sup> avril, parce que le 19 mars les douze tartanes portant les équipages de siège seraient entrés à Hayfà, et que ces gros canons eussent en vingt-quatre heures rasé les remparts de Saint-Jean-d'Acre. En prenant ou dispersant ces douze tartanes, le commodore anglais sauva donc Djezzar-Pacha. Les secours et les conseils qu'il donna pour la défense de la place furent de peu d'importance. Il eut beaucoup mieux valu, après y avoir jeté Phelippeaux et une cinquantaine de canonnières anglais, cesser de se mêler des affaires de terre, s'occuper de se maintenir maître de la mer, empêcher toute communication par mer des assiégeants avec Damiette, enfin prendre les trois frégates ou au moins leur donner la chasse. Ce sont les munitions et les canons qu'elles four-

nirent aux assiégeants qui causèrent la ruine d'Acre (1). »

A la seconde époque, le parc, indépendamment de l'artillerie qu'il avait à la première époque, s'était accru de deux pièces de vingt-quatre, quatre de dix-huit et de deux mortiers. Le 25 avril on fit jouer la mine sous la grosse tour. Elle ne produisit pas tout l'effet qu'en avait espéré le mineur; un souterrain attenant aux anciennes constructions, trompa ses calculs; la moitié seulement de la tour fut renversée; l'autre moitié fut ébranlée; elle paraissait avoir été coupée avec un rasoir. Trois cents Turcs, quatre pièces de canon, tous les artifices qui avaient été préparés pour la défense de la brèche furent culbutés dans le fossé. Un lieutenant du génie, dix sapeurs et vingt grenadiers se logèrent dans les étages inférieurs; mais, l'escalier qui conduisait à l'étage supérieur ayant été renversé, l'ennemi n'en put être délogé. On rappela le logement, et en peu d'heures les pièces de vingt-quatre rasèrent cette partie de la tour. L'officier du génie Liédot dirigea le logement qu'il établit sur ces débris. On se trouva ainsi maître du principal point de l'enceinte; la place était ouverte, mais l'ennemi avait construit un retranchement derrière la grosse tour. On établit des batteries sur le logement pour battre ce retranchement et ruiner la défense du palais de Djeddar et de la mosquée. En même temps, on battit en brèche la seconde tour du même front,

(1) *Oeuvres de Napoléon.*

et on enfonça le mineur afin d'en faire sauter la contrescarpe.

L'artillerie des assiégeants avait pris le dessus sur celle des assiégés, dont les murailles étaient presque entièrement détruites. La place ne se défendait plus que par le grand nombre d'hommes qui composaient sa garnison et par l'espérance qu'elle avait de voir arriver l'armée de Rhodes. Les communications par mer lui étaient ouvertes; elle recevait tous les jours des secours, de sorte que, au lieu de s'affaiblir par les pertes journalières qu'elle faisait, la garnison était beaucoup plus forte qu'au commencement du siège. Les assiégés étaient très braves; ils s'avançaient avec une rare intrépidité sur les tranchées, arrachaient les fascines et les gabions des batteries, bravant une mort presque certaine. Sur dix qui s'aventuraient tous les jours à de pareilles expéditions, neuf étaient tués; mais le dixième, qui rentrait dans la place avec le gabion ou la fascine prise, y était reçu en triomphe; ce qui suffisait pour maintenir l'émulation. La lutte corps à corps dans les boyaux ou dans les places d'armes était tellement sérieuse, que les soldats français furent obligés d'aiguïser les trois arêtes de leurs baïonnettes pour empêcher les Turcs de les arracher. Toutes les sorties que la garnison faisait lui étaient très funestes; elle en a fait pendant le siège, plusieurs ont été des combats importants; elle y a perdu plus de neuf mille hommes, dont les deux tiers faits prisonniers. Aussitôt qu'ils étaient sortis de

leurs tranchées, ils se livraient à leur impétuosité naturelle; il était facile aux officiers français, en reculant devant eux, de les entraîner dans des embuscades, ce qui rendait impossible leur retour dans la place.

Sur la fin d'avril, Djezzar, n'espérant plus conserver la ville, médita de l'évacuer. L'armée de Rhodes, qui depuis longtemps annonçait son arrivée, retardait de jour en jour, et cependant on était en danger d'être enlevé d'assaut. Dans cette situation délicate, le colonel Phelippeaux, qui dirigeait la défense, ne vit plus d'autre moyen, pour la prolonger et pour donner le temps à l'armée de Rhodes d'arriver, que de cheminer par des lignes de contre-attaque. Alors, pendant la dernière semaine d'avril, les assiégés construisirent, en avant de la porte de mer et en avant du palais du pacha, deux grands redans en forme de places d'armes, qu'ils armèrent de pièces de vingt-quatre, et de là dirigèrent des boyaux qui prenaient en flanc les attaques des assiégeants, et des revers sur le logement de la grosse tour. Ceux-ci furent obligés d'élever des batteries pour contrebattre les batteries des redans et de se traverser; ils cheminèrent contre les nouvelles lignes de l'ennemi, ce qui les entraîna dans de nouveaux travaux, qui retardèrent la marche de tout le siège. Par ce moyen, l'assiégé gagna les quinze jours dont il avait besoin, ce qui donna le temps aux secours de Rhodes d'arriver. Ce conseil de l'ingénieur Phelippeaux fut le chant du cygne. Il mit tant d'acti-

tivité dans le tracé et la conduite de ses ouvrages, qu'il prit un coup de soleil et mourut le 1<sup>er</sup> mai (1). Le colonel Douglas remplaça Phelippeaux, mais il n'hérita ni de son instruction ni de ses connaissances.

Les travailleurs des deux armées marchaient les uns contre les autres, se côtoyant, n'étant séparés que par un massif de terre de deux ou trois toises. Lorsque les ingénieurs français jugeaient être arrivés sur le flanc de l'ennemi, les mineurs faisaient une amorce, coupaient la tranchée de l'ennemi, et tout ce qui était au delà était égorgé ou pris. Les Turcs apprirent bientôt à faire la même manœuvre. Trois fois on enleva de vive force tous les ouvrages de l'ennemi, on les combla en partie; mais il était impossible de s'y maintenir, parce qu'ils étaient enfilés par des tirailleurs placés dans des tours qui dominaient tout le pays. Il fallut donc persister dans le système de guerre d'opposer tranchée à tranchée.

Le 4 mai, la brèche de la seconde tour était praticable; la courtine entre la grosse et la seconde tour était rasée; la mine pour faire sauter la contrescarpe était terminée.

Le 5 au matin, un assaut général devait avoir lieu. Le succès paraissait certain; mais dans la nuit les ingénieurs assiégés coupèrent la contrescarpe

(1) C'était un homme de quatre pieds dix pouces, mais d'une constitution robuste. Il rendit à Acre des services importants. Toutefois son âme était bouleversée; dans ses derniers moments il fut en proie aux plus cuisants remords; il eut occasion de montrer le fond de son cœur à des Français prisonniers. Il s'indignait contre lui-même de diriger la défense des barbares contre les siens; la patrie ne perd jamais entièrement ses droits! (*Mémoires de Napoléon*).

et cheminèrent contre le puits de mine, par une double sape, avec tant d'activité, qu'à la pointe du jour ils avaient éventé la mine et étouffé le mineur avant que l'officier du génie de jour s'en fut aperçu. Il fallut creuser un nouveau puits de mine. Ce fut un retard de quelques jours dont on ne comprit pas d'abord toute l'importance. L'assaut serait donc donné le 9. Mais dans la journée du 7 on aperçut trente ou quarante bâtiments qui cinglaient vers la plage : c'était l'armée de secours que les assiégés attendaient depuis longtemps avec tant d'impatience.

Le général en chef fit prendre aussitôt les armes et ordonna au général Lannes de monter à l'assaut et d'enlever la place. Le temps était calme, et le peu de vent qui régnait venait de terre; il n'était pas probable que ce convoi pût arriver dans la ville avant vingt-quatre heures. Le général Lannes forma trois colonnes : la première, sous les ordres du général Rambeaud, entra dans la place par la brèche de la courtine; la seconde, sous les ordres de l'adjudant général Escalle, déboucha par la grosse tour; le général Lannes se mit à la tête de la troisième, formant la réserve. Le général Rambeaud force la brèche, poursuit les Turcs dans la ville, s'empare de deux pièces de canon et de deux mortiers de l'ennemi. Mais à la nuit le vent changea, les bâtiments arrivèrent, et, avant le jour, les secours étaient débarqués. Il fallut abandonner la partie de la ville qu'on avait prise et se contenter d'occuper le logement de la grosse

tour. Le général Rambeaud fut tué dans cette attaque.

A la pointe du jour, les troupes de l'armée de Rhodes, fières du petit succès que venait d'obtenir leur nombre, sortirent par les deux places d'armes de la porte de mer et du palais du pacha. Elles se flattaient de s'emparer des batteries des assiégeants et de leur faire lever le siège. Elles eurent effectivement d'abord de grands succès; elles s'emparèrent du logement de la tour, de la moitié des tranchées et des batteries; mais bientôt, manœuvré par les flancs, un corps de trois mille hommes fut coupé de la place; cerné de tous côtés, il mit bas les armes; trois mille autres restèrent tués ou blessés dans les places d'armes et les tranchées; deux mille seulement rentrèrent dans la place.

C'est à la suite de cette attaque, dans laquelle Lannes fut blessé à la tête que Bonaparte le nomma général de division. (Ordre du 10 mai):

Le général en chef, voulant donner au général de brigade Lannes un témoignage de la satisfaction du Gouvernement pour la manière distinguée avec laquelle il a servi tant en Italie qu'en Égypte, campagnes pendant lesquelles il a honoré les armes de la République par des actions d'éclat si souvent répétées, voulant le récompenser des services qu'il a rendus dans l'expédition de Syrie, où il a commandé une division, nomme le général Lannes général de division.

L'issue de ce combat changea de nouveau l'état des choses, la consternation fut parmi les assiégés, et de nouvelles espérances excitèrent l'ardeur des assiégeants, qui montèrent à l'assaut, s'emparèrent de toute la partie de la ville qu'ils avaient déjà

occupée et s'y barricadèrent; le combat dura plusieurs jours de maison en maison.

La perte faite par les assiégeants depuis le commencement du siège était considérable; cette guerre de chicane l'augmentait tous les jours; il n'était pas possible de s'emparer de la ville sans perdre un millier d'hommes; la peste faisait d'effrayants ravages parmi la garnison, il n'y avait aucun moyen d'en préserver l'armée; si elle persistait dans son entreprise et prenait la ville d'assaut, elle perdrait encore un millier d'hommes de la peste. Ces considérations donnèrent fort à penser au général Bonaparte; mais ce qui le décida à lever le siège, ce furent les nouveaux renseignements qu'il reçut dans la journée du 13 sur la situation nouvelle des affaires de la République.

Dès le mois d'avril, le colonel Phelippeaux, dans les pourparlers qui avaient souvent lieu à la tranchée, avait fait connaître qu'une deuxième coalition, plus redoutable que la première, s'était formée contre la France. Le contre-amiral Perrée avait raisonné avec des bâtiments sortant de Naples: ils l'avaient instruit que les Français étaient entrés dans cette ville, qu'ils en avaient chassé le roi et établi une république. Enfin il fut constant, par la déposition des prisonniers de l'armée de Rhodes et des prisonniers anglais, que la guerre était déclarée en Europe et que l'armée française était entrée à Naples. Il était facile de prévoir que le résultat de cette marche dans la basse Italie serait funeste, et que les trente ou quarante mille

Français qui se trouvaient sur le Vésuve feraient faute sur l'Adige. Un nouvel état de choses se présentait aux yeux du général en chef : le Directoire, peu considéré de la nation, était peut-être renversé; si les armées avaient éprouvé des échecs, les opérations de l'armée d'Orient étaient devenues secondaires. Le général en chef ne pensa plus qu'au moyen de repasser en France. La Syrie, la Galilée, la Palestine, n'étaient plus d'aucune importance; il fallait ramener l'armée en Égypte, où elle était invincible; il pourrait alors la quitter et se jeter dans cet océan d'événements qui se présentait à sa pensée (1). »

Le 10 mai, dans une longue lettre qu'il écrit au Directoire, le général Bonaparte commence par rendre compte des opérations et des victoires de l'armée depuis son entrée en Syrie, puis il parle de la levée du siège :

..... Aujourd'hui nous sommes maîtres des principaux points du rempart. L'ennemi a fait une seconde enceinte ayant pour point d'appui le château de Djézzar.

Il nous resterait à cheminer dans la ville; il faudrait ouvrir la tranchée devant chaque maison et perdre plus de monde que je ne le veux faire.

La saison, d'ailleurs, est trop avancée; le but que je m'étais proposé se trouve rempli : l'Égypte m'appelle.

Je fais placer une batterie de vingt-quatre pour raser le palais de Djézzar et les principaux monuments de la ville; je fais jeter un millier de bombes qui, dans un endroit aussi resserré, doivent faire un mal considérable. Ayant réduit Acré en un monceau de pierres, je repasserai le désert, prêt à recevoir l'armée européenne ou turque qui, en messidor ou thermidor, voudrait débarquer en Égypte.

(1) *Œuvres de Napoléon.*

Je vous demande le grade de général de division pour le général Lannes, et le grade de général de brigade pour le citoyen Songis, chef de brigade d'artillerie.

J'ai été parfaitement content de l'armée dans des événements et dans un genre de guerre si nouveau pour des Européens. Elle fait voir que le vrai courage et les talents guerriers ne s'étonnent de rien et ne se rebutent d'aucun genre de privations. Le résultat sera, nous l'espérons, une paix avantageuse, un accroissement de gloire et de prospérité pour la République (1).

BONAPARTE.

Le rappel de la division Kleber au camp, avait été le prélude de la retraite déjà méditée. Kleber avait reçu l'ordre de brûler les magasins établis à Sour, Safed, Tabaryeh et Nazareth.

Le dernier assaut livré à la place par les troupes de ce général avait été plutôt un coup de désespoir qu'une opération combinée; mais, afin d'assurer tous ses moyens de retraite en donnant le change à l'ennemi sur ses intentions, le général Bonaparte fit continuer le feu des batteries de brèche jusqu'au 16 mai, jour où il fit retirer sa grosse artillerie, en la remplaçant par des pièces de campagne.

Le 17 mai, la proclamation suivante annonça la résolution du général en chef :

SOLDATS !

Vous avez traversé le désert qui sépare l'Afrique de l'Asie avec plus de rapidité qu'une armée d'Arabes.

L'armée, qui était en marche pour envahir l'Égypte, est détruite; vous avez pris son général, son équipage de campagne, ses bagages, ses outres, ses chameaux.

(1) Archives du Dépôt de la Guerre et Correspondance, pièce 4124.

Vous vous êtes emparés de toutes les places fortes qui défendent les puits du désert.

Vous avez dispersé, aux champs du mont Thabor, cette nuée d'hommes accourus de toutes les parties de l'Asie, dans l'espoir de piller l'Égypte.

Les trente vaisseaux que vous avez vus arriver devant Acre, il y a douze jours, portaient l'armée qui devait assiéger Alexandrie; mais, obligée d'accourir à Acre, elle y a fini ses destins : une partie de ses drapeaux orneront votre entrée en Égypte.

Enfin, après avoir, avec une poignée d'hommes, nourri la guerre pendant trois mois dans le cœur de la Syrie, pris quarante pièces de campagne, cinquante drapeaux, fait six mille prisonniers, rasé les fortifications de Gaza, Jaffa, Hayfâ, Acre, nous allons rentrer en Égypte : la saison des débarquements m'y rappelle.

Encore quelques jours, et vous aviez l'espoir de prendre le pacha même au milieu de son palais; mais, dans cette saison, la prise du château d'Acre ne vaut pas la perte de quelques jours; les braves que je devrais d'ailleurs y perdre sont aujourd'hui nécessaires pour des opérations plus essentielles.

Soldats, nous avons une carrière de fatigues et de dangers à courir. Après avoir mis l'Orient hors d'état de rien faire contre nous dans cette campagne, il nous faudra peut-être repousser les efforts d'une partie de l'Occident.

Vous y trouverez une nouvelle occasion de gloire: et si, au milieu de tant de combats, chaque jour est marqué par la mort d'un brave, il faut que de nouveaux braves se forment et prennent rang à leur tour parmi ce petit nombre qui donne l'élan dans les dangers et maîtrise la victoire (1).

BONAPARTE.

Le siège d'Acre avait duré soixante-deux jours de tranchée ouverte; l'armée française y a eu cinq cents hommes tués, parmi lesquels beaucoup d'officiers distingués : le général de division Bon, le général de brigade Rambeaud, quatre adju-

(1) Correspondance, pièce 4138.

dants généraux, dix officiers du génie, trente officiers supérieurs et d'état-major, le capitaine Croizier, aide de camp de Bonaparte, les chefs de brigade Boyer, de la 18<sup>e</sup> de ligne et Vernoux, de la 25<sup>e</sup>. Mais la perte la plus sensible fut celle du général Caffarelli. Il était né en Languedoc, en 1756. Le 9 avril, en visitant les tranchées, il eut le coude droit fracassé d'une balle; malgré tous les secours de l'art, il mourut le 25 du même mois. Le général Caffarelli était membre associé de l'Institut de France et membre de celui d'Égypte; l'instruction publique était l'objet favori de ses méditations. L'ordre du jour du lendemain de sa mort disait : « Il emporte au tombeau les regrets universels; l'armée perd un de ses plus braves chefs, l'Égypte un de ses législateurs, la France un de ses meilleurs citoyens, les sciences un homme qui y remplissait un rôle célèbre. »

Bonaparte fut légèrement blessé et eut un cheval tué sous lui. Le 4 mai, se trouvant à la tranchée, il fut enterré dans un trou de bombe; deux de ses guides, Daumesnil et Carbonel, le couvrirent de leurs corps, de manière à le mettre à l'abri de l'éclat de la bombe, qui effectivement éclata peu après et blessa légèrement Carbonel.

Le guide Daumesnil était un des braves de l'armée d'Italie; à la bataille de la Favorite, il avait enlevé deux drapeaux; par sa valeur exemplaire il devint capitaine, chef d'escadron, colonel et général; à la bataille de Wagram il eut une jambe emportée par un boulet. C'est lui qui

fit cette belle réponse en 1814, lorsque commandant du fort de Vincennes, il fut sommé par les alliés de capituler : « Je vous rendrai la place lorsque vous m'aurez, vous, rendu ma jambe. »

Le 10 mai, le capitaine Arrighi fut blessé par une balle qui rassa le chapeau du général en chef et frappa Arrighi au cou (1).

Quinze mille Turcs sont successivement entrés dans Acre, cinq mille existaient encore au moment de la levée du siège ; la perte a donc été de dix mille hommes tués, blessés ou prisonniers.

Quatre jours furent employés pour faire toutes les dispositions de retraite. Durant ce temps toute l'artillerie fit un feu continu ; elle rassa toutes les défenses de la mosquée, du palais de Djezzar et le retranchement intérieur. Pendant ces quatre jours, les blessés, les malades, les prisonniers et les gros bagages filèrent sur Jaffa ; les hôpitaux de Ramleh, de Gaza et d'El-A'rych s'évacuèrent sur le Caire. Dans ces circonstances Bonaparte montra la plus grande sollicitude pour les malades : Il écrivit au contre amiral Perrée :

Le contre-amiral Ganteaume vous fait connaître, Citoyen Amiral, ce que vous avez à faire pour enlever quatre à cinq

(1) Arrighi (Jean-Toussaint), né à Corte en 1778, était allié de la famille Bonaparte. Entré au service militaire à l'âge de quinze ans, il suivit Bonaparte en Egypte et se recommanda toujours par une grande bravoure et une infatigable activité. Chef d'escadron à la bataille de Marengo en 1800, il fut quelques années après promu colonel et l'empereur lui donna avec le titre de duc de Padoue un revenu de trois cents mille francs et le commandement des dragons de la Garde. Général de brigade, pendant la campagne d'Espagne ; fait général de division sur le champ de bataille d'Essling, il ne cessa jamais de faire campagne. — Exilé de France en 1815, il obtint son rappel en 1820, mais se tint éloigné des affaires jusqu'en mai 1849, où il fut nommé représentant de la Corse. Sous Napoléon III, il devint sénateur et gouverneur de l'Hôtel des Invalides. C'est dans l'asile des braves qu'il est mort le 22 mars 1853.

cents blessés que je fais transporter à Tantourah, et qu'il est indispensable que vous transportiez à Alexandrie ou à Damiette : vous vaincrez, par votre intelligence, vos connaissances nautiques et votre zèle, toutes les résistances que vous pourriez rencontrer ; vous et vos équipages acquerrez plus de gloire par cette action que par le combat le plus brillant ; jamais croisière n'aura été plus utile que la vôtre, et jamais frégates n'auront rendu un plus grand service à la République.

D'un autre côté il n'oubliait pas non plus les services si dévoués de ses chefs du service de santé ; il écrit à l'ordonnateur en chef Daure :

Vous ferez connaître, Citoyen Ordonnateur, au médecin en chef Desgenettes et au chirurgien en chef Larrey, que voulant leur donner une marque de satisfaction pour les services qu'ils ont rendus et rendent tous les jours à l'armée, je leur accorde à chacun une gratification de deux mille francs, qu'ils pourront toucher à Paris ou au Caire. Vous me ferez connaître leurs intentions.

Le 20 mai, la division Reynier qui était de tranchée, en sortit à dix heures du soir. L'armée marcha longeant la mer ; le général Kleber forma l'arrière-garde. Une douzaine de pièces de canon de vingt-quatre et de dix-huit ou d'un calibre inférieur, venues de Jaffa, ainsi que les caronades anglaises furent mises hors de service et jetées à la mer. Les assiégés ne s'aperçurent que le 21 au jour que le siège était levé. Leur joie fut d'autant plus grande qu'ils croyaient leur position désespérée ; ils s'attendaient à être enlevés d'assaut. Djezzar, n'ayant aucune cavalerie, ne put faire suivre l'armée française.

Le 21, à huit heures du matin, l'avant-garde de

l'armée prit position à Césarée; le corps de l'armée à Tantourah, l'arrière-garde à Hayfâ.

Le 22 mai, le camp fut tendu à Césarée.

Le 23, l'armée campa à Mynâ-Sabourah, marine des Naplousiens.

- Le 24, elle passa la rivière de la Bouche (Nahr-el-Ougueh, sur un pont de bateaux et coucha à Jaffa, où elle séjourna plusieurs jours afin d'en faire sauter les fortifications et d'achever de faire évacuer les magasins et les hôpitaux.

L'ordre était donné pour se mettre en marche le 27, mais à une heure du matin l'aide de camp Lavallette, ayant fait la visite des magasins et des hôpitaux pour s'assurer de leur entière évacuation, fit le rapport qu'il avait trouvé onze malades encore à l'hôpital. Ayant demandé au chirurgien de service pourquoi ils n'étaient pas évacués, celui-ci lui répondit que ces malades avaient la peste, que le conseil d'évacuation ne les avait pas jugés transportables, que, d'ailleurs, ils n'avaient pas vingt-quatre heures à vivre. Mais ces malheureux s'apercevant qu'on les abandonnait, demandaient qu'on les tuât plutôt que de les exposer à la cruauté des Turcs. L'aide de camp ajoutait que le chirurgien de service demandait à être autorisé à mettre auprès d'eux une potion d'opium pour qu'ils pussent s'en servir au besoin. Le médecin en chef Desgenettes et le chirurgien en chef Larrey furent sur-le-champ mandés; ils confirmèrent l'impossibilité d'évacuer ces pestiférés. On discuta s'il était convenable d'autoriser le chirurgien à mettre de l'opium à

portée de ces malheureux. Desgenettes y répugna : « Je n'ai pouvoir, dit-il, de présenter aux malades que ce qui doit les guérir. » D'autres pensèrent qu'il était convenable de mettre de l'opium à la portée de ces malheureux, qu'on ne pouvait se refuser à faire à autrui ce qu'on voudrait pour soi-même. « Je serai toujours disposé à faire pour mes soldats ce que je ferai pour mon propre fils, dit Bonaparte; cependant, puisqu'ils doivent mourir naturellement dans vingt-quatre heures, je ne partirai que cette nuit, et Murat restera avec cinq cents chevaux jusqu'à demain deux heures après-midi. » Il donna l'ordre au chirurgien qui resta avec l'arrière-garde, si, au moment de son départ ils n'étaient pas morts, de mettre près d'eux de l'opium, en leur en désignant l'usage comme l'unique moyen de se soustraire aux cruautés des Turcs. La croisière anglaise était alors éloignée en pleine mer.

L'évacuation des malades de Jaffa a donné lieu à des accusations odieuses que l'histoire ne saurait trop flétrir; nous voulons parler du prétendu empoisonnement que l'on a dit avoir été ordonné par le général Bonaparte. Ce fut un Anglais, le colonel Robert Thomas Wilson qui, le premier, pour noircir la mémoire du vainqueur de l'Égypte, inventa que cinq cent quatre-vingts soldats, atteints de la peste et reconnus hors d'état d'être transportés, furent empoisonnés au moyen d'une grande quantité d'opium (1).

(1) *Histoire de l'expédition britannique en Égypte*, t. 1, p. 127.

Mais cette ... erreur est détruite par le témoignage de deux hommes si honorables sous tant de rapports.

« Tous les blessés, a dit le vertueux Larrey, furent évacués en Égypte pendant le siège d'Acre ou à l'époque du départ de l'armée. Huit cents passèrent par les déserts, et douze cents par mer, dont la plupart s'embarquèrent à Jaffa. L'une et l'autre traversée furent extrêmement heureuses, car nous n'en perdîmes qu'un petit nombre. C'est au général Bonaparte que ces honorables victimes doivent principalement leur salut, et la postérité ne verra pas sans admiration, parmi les vertus héroïques de ce grand homme, l'acte de la plus sensible humanité qu'il exerça à leur égard. Le manque absolu des moyens de transport réduisait tous les blessés à la cruelle alternative ou d'être abandonnés dans nos ambulances, et même dans les déserts, exposés à y périr de soif ou de faim ou d'être égorgés par les Arabes. Bonaparte ordonna que tous les chevaux qui se trouvaient à l'armée, sans en excepter les siens, fussent employés au transport de ces blessés ; en conséquence chaque demi-brigade ayant été chargée de la conduite de ceux qui lui appartenaient, tous ces braves arrivèrent en Égypte, et j'eus la satisfaction de n'en pas en laisser UN SEUL Syrie (1). »

Quant au docteur Desgenettes, il témoigne que : « le 6 prairial, au matin (25 mai), il y avait à

(1) *Relation chirurgicale de l'armée d'Orient*, par le Dr Larrey, p. 117, 119, 120 et suivantes.

Jaffa cent soixante-dix fiévreux, et, le soir, deux cent cinquante fournis dans le jour par l'évacuation du mont Carmel et quelques traîneurs. Cinquante furent évacués sur Qatyeh. Le 7, sur deux cents malades existant dans l'hôpital, cinquante seulement pouvaient être évacués sur des montures, le reste ne pouvait l'être que sur des voitures ou des brancards. Parmi ces derniers, un grand nombre était sans aucun espoir de guérison, et il était probable qu'il en périrait quinze ou vingt et jusqu'à vingt-cinq par jour. Je fis sentir à l'autorité supérieure l'inutilité et les dangers d'une évacuation des malades réduits à cette extrémité. Le 8, au soir, le mouvement de l'hôpital était de cent cinquante malades, mais, d'après un examen plus attentif, je déterminai vingt à vingt-cinq hommes à rentrer au camp. Je passai presque toute la journée du 9 dans l'hôpital pour hâter l'évacuation des malades qui étaient au nombre de cent. » Personne autre que le médecin et le chirurgien en chef ne pouvait mieux connaître les circonstances de l'évacuation des malades de Jaffa : aussi leur témoignage doit-il faire autorité et détruire jusqu'au moindre soupçon la légende du prétendu empoisonnement des pestiférés.

Desgenettes et Larrey parcouraient les hôpitaux et les ambulances, visitaient chacun des malades, et calmaient leur imagination effrayée. Desgenettes soutenait aux malheureux soldats que les bubons qu'ils prenaient pour des symptômes de peste, appartenaient à une espèce de fièvre maligne dont

il était très facile de guérir avec des soins et des ménagements ; il alla jusqu'à s'inoculer, en présence des malades, des matières de ces bubons, et employa pour se guérir les remèdes qu'il leur ordonnait. Tous les genres d'héroïsme devaient éclater dans cette brave armée, et le dévouement de Desgenettes n'a pas été le moins généreux ni le moins utile. Après avoir rendu au soldat cette tranquillité d'esprit si nécessaire à la guérison, il achevait par ses talents, ses soins assidus, ce qu'il avait si heureusement entrepris, et le plus grand nombre recouvrait la santé.

On ne put non plus donner trop d'éloges au chirurgien en chef Larrey, pour le zèle, l'activité, le dévouement qu'il ne cessa de déployer. On le voyait, lui et ses dignes confrères, sous le feu de l'ennemi, au pied de la brèche, panser les malheureux blessés. Plusieurs reçurent des blessures à ce poste honorable ; l'un d'eux fut même tué par l'ennemi ; mais rien ne pouvait arrêter leur ardeur et leur sublime dévouement.

Le 28 mai, la division Reynier se porta de Jaffa à Ramleh, d'où elle longea le pied des montagnes de Jérusalem. La terre était couverte des plus belles récoltes ; l'armée française y mit le feu. mesure qui fut jugée nécessaire.

Le 29 au matin, elle campa à Gaza. Le désert au mois de juin est bien cruel, il ne ressemble en rien au désert du mois de janvier ; tout était aisé alors, tout était devenu difficile. Le sable était brûlant et les rayons du soleil insupportables.

Le 2 juin, l'armée campa à El-A'rych. Les fortifications étaient en bon état, la garnison approvisionnée pour six mois. L'artillerie y laissa plusieurs pièces pour en accroître l'armement.

Le 4, elle campa à Qatyeh. Le fort, construit en bois de palmier, était suffisant pour résister aux Arabes.

Le 5, le général en chef alla visiter Tyneh et Peluse; il se promena sur le rivage où avait été assassiné le grand Pompée. La chaleur était étouffante; après avoir fait le tour de l'ancienne enceinte de la ville, il se mit à l'ombre d'un pan de murailles, reste d'une ancienne porte triomphale.

Enfin, le 7, l'armée arriva à Sâlheyeh. Il faut avoir souffert de la privation d'ombre et surtout de la soif pendant neuf jours pour croire au bonheur qu'éprouva le soldat de camper dans cette forêt de palmiers, ayant à discrétion de cette excellente eau du Nil. Les appels faits avec soin donnèrent onze mille cent trente-trois hommes présents; il manquait donc deux mille hommes : cinq cents tués sur le champ de bataille, sept cents morts aux hôpitaux, six cents qui étaient en garnison à El-A'rych et à Qatyeh, deux cents qui avaient précédé l'armée; mais sur les onze mille présents, quinze cents étaient blessés, dont quatre-vingt-cinq amputés; cinq amputés étaient morts dans le désert. Sur ces quatorze cents quinze blessés, douze cents avaient rejoint leurs corps au moment de la bataille d'Aboukir.

La perte que fit éprouver la guerre de Syrie fut de quatorze cents hommes morts et de quatre-vingt-cinq amputés; à peu près quinze cents.

De Sâlheyeh, le général Kleber reçut l'ordre de se porter avec sa division sur Damiette pour y prendre ses cantonnements. L'armée continua sa route sur le Caire, où elle fit, le 14 juin, une entrée triomphale.

Les habitants étaient sortis au-devant d'elle et l'attendaient à Qobbet el-Azeb. Les députations des corps des métiers et de ceux des marchands avaient préparé des présents magnifiques, qu'ils offrirent au sultan El-Kebir. Le cheik El-Bekry, le premier de la nombreuse famille issue du Prophète, lui présenta, au nom de la ville, un magnifique cheval arabe couvert d'une housse brodée d'or, de perles, de pierreries, dont la bride est tenue par Roustan, alors l'esclave du cheik, et qui à partir de ce jour resta si fidèlement attaché à Napoléon... jusqu'en 1814. Puis ce fut encore de belles juments superbement harnachées, de beaux dromadaires renommés par leur vitesse, des armes d'un travail précieux, de beaux esclaves noirs ou de belles négresses, de beaux Georgiens ou de belles Georgiennes, et jusqu'à de riches tapis de laine et de soie, des châles de cachemire, des cafetans, du café moka le plus précieux, des pipes de Perse, des cassolettes pleines d'encens et d'aromates. Les Français qui étaient au Caire, avaient de leur côté fait préparer en plein champ un festin pour fêter l'arrivée de leurs camarades;

ils s'embrassèrent et l'on passa plusieurs heures à boire. Tant de bruits avaient couru sur les désastres de l'armée en Syrie, que, quoique la division Kleber manquât, puisqu'elle s'était rendue directement sur Damiette, on fut étonné de voir l'armée si nombreuse et si peu affaiblie. Il y avait là, présents sous les armes, huit mille hommes.

Les Français de retour de Syrie éprouvèrent, à la vue du Caire, la même satisfaction qu'ils auraient éprouvée à la vue de leur patrie.

Après les discours, les compliments d'usage, Bonaparte, monté sur le cheval du cheik, ayant pris la tête du cortège, fit son entrée triomphale par la porte de la Victoire.

« J'étais environné, dit-il dans son récit officiel au Directoire, d'un peuple immense qui avait garni les rues, et de tous les muftis montés sur des mules, parce que le Prophète montait de préférence ces animaux; de tous les corps de janissaires des odjaks, des agas de la police du jour et de la nuit, des descendants d'Abou-Behry, de Fatyme, et des fils de plusieurs saints révéérés par les moins croyants : les chefs des marchands marchaient devant, ainsi que le patriarche copte. »

En arrière, roulait pesamment un char décoré de drapeaux pris sur l'ennemi et défilaient grands nombre de prisonniers. Les troupes auxiliaires grecques fermaient la marche. Bonaparte fut ainsi conduit en son palais, au milieu des salves d'artillerie et des acclamations d'un peuple qui semblait oublier sa gravité silencieuse pour applaudir au

triomphe du *Sultan Kébir*. Les drapeaux conquis furent suspendus dans la principale mosquée du Caire, et l'on promena les prisonniers par les rues avec une affectation calculée.

Tout fut à la joie après cette entrée triomphale. Le lendemain, un bulletin signé des membres du divan du Caire, mais auquel Bonaparte ne fut point étranger fut répandu partout :

Il est arrivé au Caire *le bien gardé*, le chef de l'armée française, le général Bonaparte, qui aime la religion de Mahomet; il est arrivé bien portant et bien sain, remerciant Dieu des faveurs dont il le comble. Il est entré au Caire par la porte de la Victoire; ce jour est un grand jour : on n'en a jamais vu de pareil. Tous les habitants du Caire sont sortis à sa rencontre; ils ont vu et reconnu que c'était bien le même général en chef Bonaparte: en propre personne; ils se sont convaincus que ce qui a été dit sur son compte était faux... Il fut à Gaza et à Jaffa; il a protégé les habitants de Gaza; mais ceux de Jaffa, égarés, n'ayant pas voulu se rendre, il les livra tous dans sa colère, au pillage et à la mort, il a détruit tous les remparts et fait périr tout ce qui s'y trouvait. Il trouva à Jaffa cinq mille hommes des troupes de Djezzar, il les a tous détruits! . . . . .

Le sultan Bonaparte est revenu en Egypte d'abord pour tenir sa parole d'y reparaitre avant quatre mois, car ses promesses sont des engagements sacrés; ensuite pour chasser, comme des nuages qui disparaissent au soleil, ces mauvais sujets, Arabes et Mameluks, qui semaient le trouble et la sédition en plusieurs provinces; toute son ambition étant la destruction des méchants, toute son envie de faire du bien aux bons. Il aime le Caire, l'Égypte, son fleuve, ses productions et ses splendeurs; il veut que notre pays prospère jusqu'au jugement dernier. . . . .

Dès son arrivée au Caire, le sultan Bonaparte a fait connaître aux membres du divan qu'il affectionne les musulmans, qu'il chérit le Prophète, qu'il s'instruit dans le *Coran*, qu'il le lit avec attention tous les jours. Il a ordonné l'entretien de toutes les choses nécessaires au service des mosquées et

le maintien de toutes les fondations; il veille à ce que les droits des odjqs soient conservés; il s'occupe du bonheur du peuple; nous savons qu'il est dans l'intention de bâtir une mosquée qui n'aura point d'égale au monde, et d'embrasser la religion de Mahomet. . . . , . . .

Le général Bonaparte devait donc pouvoir jouir d'une puissance plus grande que jamais, puisque les cheiks de Gàma el-Azhar, les ulemas, les membres du divan prêchaient pour lui dans les mosquées et répandaient dans les provinces des firmans élogieux à l'armée française.

---

## IX

Événements survenus en Égypte pendant que Bonaparte était devant Saint-Jean-d'Acrc. — Révolte de l'émir-hadji. — Soulèvement dans le Bahyreh. — Marche sur Damahour; destruction de l'ange El-Mahdy et de ses partisans (10-20 mai). — Mort du général Dommartin. — Opérations militaires de Desaix dans la haute Égypte; combats de Sonâqy (3 janvier); de Tahtah (8 janvier); bataille de Samhoud (22 janvier). — Mourad-Bey quitte la haute Égypte. — Desaix fait occuper Esné. — Les cataractes du Nil; prise de l'île de Phila; combats de Thèbes, de Qeneh (12 février), d'Abbou-Marrah (17 février), de Saouâmah (5 mars); désastre de la flottille de Desaix (7 mars); combat de Copthos et assaut de Benout (8 mars). — Desaix remonte le Nil (18 mars). — Formation de colonnes mobiles. — Combat de Byr El-Bar (2 avril); combats de Bardis et de Girgeh (5-6 avril); combat de Gehyneh (10 avril); combat de Beny-A'dyn (18 mai); combat d'Abou-Girgeh; combat de Syene (16 mai); prise et occupation de Qoseyr (29 mai). — Administration de la haute Égypte sous Desaix. — Desaix est surnommé le *sultan juste*. — Lettre de Bonaparte à Desaix; il lui fait présent d'un sabre en souvenir de la conquête de la haute Égypte.

Des événements assez importants s'étaient passés en Égypte, pendant l'expédition de Syrie. Le général Dugua n'eut d'abord à réprimer que des incursions d'Arabes et quelques révoltes partielles, parce que la masse des habitants, influencée par les cheiks et les ulemas, resta soumise et fidèle. Le premier événement qui attira l'attention de ce général fut la révolte de l'émir-hadji, ou prince

des pèlerins. Les privilèges et les biens attachés à cette place étaient très considérables. Le général Bonaparte avait autorisé l'émir-hadji à s'établir dans le Charqyeh afin de compléter l'organisation de sa Maison. Il avait déjà trois cents hommes armés; il lui en fallait huit à neuf cents, pour suffire à l'escorte de la caravane des pèlerins de la Mecque. Il fut fidèle à la cause française jusqu'à la bataille du mont Thabor; mais Djezzar, étant parvenu à communiquer avec lui par la côte, lui annonça que les armées de Damas et les Naplousiens cernaient les Français au camp d'Acre; que ceux-ci, affaiblis par le siège, étaient perdus sans ressource; il prêta l'oreille aux propositions de Djezzar et chercha à faire sa paix en rendant quelques services. Le 15 avril, ayant reçu encore de fausses nouvelles, il déclara sa révolte par une proclamation dans tout le Charqyeh. Il annonçait que le sultan Kebir avait été tué devant Acre, et l'armée française prise tout entière. La masse de la province resta sourde à ces insinuations. Cinq ou six villages seulement arborèrent l'étendard de la révolte. Ses forces n'augmentèrent que de quatre cents cavaliers. Le général Lanusse partit du Delta avec une colonne mobile, passa le Nil et marcha contre l'émir-hadji; après diverses petites affaires et différents mouvements, il réussit à le cerner, l'attaqua vivement, mit à mort tout ce qui voulut se défendre, dispersa les Arabes, et brûla, pour faire un exemple, le village qui était le plus coupable. « Chassé, poursuivi, il perdit dans un

jour, dit le général Bonaparte, les biens que je lui avais donnés, les trésors et une partie de sa famille qui était encore au Caire, et la réputation d'homme d'honneur qu'il avait eue jusqu'alors. (1) »

Pendant que ces événements se passaient dans le Charqyeh, d'autres plus importants avaient lieu dans le Bahyreh. Un homme du désert de Derne, jouissant d'une grande réputation de sainteté parmi les Arabes de sa tribu, fit accroire qu'il était l'ange El-Mahdy, que, dans le *Coran*, le Prophète promet d'envoyer au secours des fidèles. Cette opinion s'accrédita : cet homme avait toutes les qualités propres à exciter le fanatisme. Il parvint à faire croire qu'il vivait de sa propre substance et par la grâce spéciale du Prophète. Tous les jours, à l'heure de la prière et devant tous les fidèles, on lui portait une jatte de lait ; il y trempait ses doigts et les passait sur ses lèvres ; c'était, disait-il, sa seule nourriture. Il se forma une garde de cent-vingt hommes de sa tribu, bien armés et bien fanatisés. Il se rendit à la Grande Oasis, il y trouva une caravane de quatre cents pèlerins Mohgrabins de Fez, s'annonça à eux comme l'ange El-Mahdy, et les entraîna dans son parti. Ces Mohgrabins étaient bien armés et possédaient un assez grand nombre de chameaux ; dans la nuit du 24 au 25 avril, le prétendu El-Mahdy, à la tête de cinq à six cents hommes, se dirigea sur Damanhour, où il surprit et égorga soixante hommes de la légion nautique. Il s'em-

(1) Lettre du 18 juin au Directoire.

para de leurs fusils et d'une pièce de quatre. Ce succès accrut le nombre de ses partisans; il parcourut alors les mosquées de Damanhour et des villages circonvoisins, et du haut de la tribune qui sert aux lectures du *Coran*, il annonça sa mission divine. Il se disait incombustible et à l'abri des balles, il assurait que tous ceux qui marcheraient avec lui n'auraient rien à craindre des baïonnettes et des canons des Français. Il était l'ange El-Mahdy! Il persuada et recruta dans le Bahyreh environ quatre mille hommes, parmi lesquels quatre ou cinq cents étaient bien armés. Il arma les autres de grandes piques et de pelles et les exerça à jeter de la poussière contre l'ennemi, en déclarant que cette poussière bénie, rendrait vains tous les efforts des Français.

Le chef de brigade Lefebvre, commandant le petit fort d'El-Rahmânyeh, alarmé des progrès que faisait cet imposteur, laissa cinquante hommes pour garder la place et s'avança sur Damanhour avec quatre cents hommes. L'ange El-Mahdy marcha à sa rencontre. L'affaire s'engagea, et au moment où le feu était le plus vif, des colonnes de fellahs débordèrent les flancs de Lefebvre et se portèrent sur ses derrières, en élevant de grands nuages de poussière. Lefebvre cerné par des forces supérieures, se forma en bataillon carré, et, après avoir soutenu pendant plusieurs heures un combat aussi inégal, il fit sa retraite en bon ordre et rentra dans son fort. Les veuves et les enfants des morts, ceux qui avaient été blessés, éclatèrent

en plaintes et adressèrent de vifs reproches à l'ange El-Mahdy. Les balles des Français ne devaient pas atteindre les fidèles; pourquoi donc tant de morts et tant de blessés? L'ange El-Mahdy étouffa ces murmures en s'appuyant de plusieurs versets du *Coran*; aucun de ceux qui avaient eu en lui une foi vraie n'avait été touché; ceux qui avaient été atteints étaient punis de leur manque de foi. Ainsi se consolida son crédit. Il était à craindre que le Bahyreh tout entier ne se soulevât. Le général Dugua, prit sur-le-champ toutes les mesures convenables pour étouffer dans son principe ce foyer d'insurrection générale. Il envoya au général Lanusse l'ordre d'abandonner son entreprise sur l'émir-hadji, pour se porter sans délai sur la branche occidentale du Nil, en traversant le Delta. Un pareil ordre fut transmis au général Fugière, commandant dans la province de Gharbyeh; et celui-ci était déjà à Rahmànyeh lorsque le général Lanusse, parti le 5 mai de Mit-Kramr, arriva dans le même endroit le 9 au soir. Il réunit alors sous son commandement les troupes de Fugière, de Lefebvre, avec celles qu'il avait amenées lui-même et se mit aussitôt en marche sur Damanhour.

Il arriva le 10 devant cette ville, où il entra après avoir culbuté tout ce qui voulut lui opposer de la résistance. Les soldats français étaient exaspérés au dernier degré; le désir de venger les soixante et un marins, dont les dépouilles étaient encore sous leurs yeux, leur fit massacrer impitoya-

blement tous les fanatiques qui tombèrent en leur pouvoir. Les habitants de Damanhour, qui avaient pris parti pour ces derniers, ne furent pas épargnés. Ils avaient, les premiers, donné à toute la province de Bahyreh l'exemple de l'insurrection : hommes, femmes, enfants, tout fut passé au fil de l'épée, et Damanhour, livré aux flammes, n'offrit plus qu'un amas épouvantable de pierres, de cendres et de cadavres.

Toutefois l'ange El-Mahdy ne se laissa point abattre par ce revers. Il avait pris la fuite au commencement du combat, accompagné de tous les Arabes à cheval, et, profitant de la résistance qu'opposaient encore les Moghrebins et les habitants de Damanhour, il s'était retiré sans être inquiété, dans la partie supérieure du Bahyreh. Après la destruction de Damanhour, où l'on trouva la pièce de huit et deux canons en fer amenés par les Moghrebins, l'infatigable Lanusse s'attacha à la poursuite de l'ange, et l'atteignit le 20 mai, sur les confins de la province. Les rebelles furent encore vaincus; l'auteur de tous ces désastres, l'homme qui se disait l'envoyé du Tout-Puissant sur la terre, et dont le corps était invulnérable, percé d'une balle, resta mort sur le champ de bataille. La chute de cet imposteur, devait, selon toute apparence, faire tomber l'échafaudage de sa mission divine; mais la bande de ce misérable resta persuadée qu'il n'était point anéanti, et qu'il était remonté au ciel, d'où il allait diriger avec plus de certitude les coups des vrais croyants.

Tous les fanatiques qui avaient survécu au massacre restèrent donc en armes, et se répandirent par petites bandes, sur les rives du Nil, et jusqu'aux environs de Damiette. C'est par une bande de ces partisans que le brave général Dommartin, allant sur une djerme armée inspecter la place d'Alexandrie, fut attaqué au mois de juin, il eut en tués ou blessés la moitié de son équipage; il reçut quatre coups de feu et mourut à Rosette le 9 août, des suites de ses blessures. C'était un officier plein de courage. Le général Songis lui succéda dans le commandement de l'artillerie de l'armée.

Au moment du départ pour l'expédition de Syrie, la basse Égypte et le pays du milieu étaient soumis et paraissaient subir avec résignation le joug modéré qui leur était imposé; mais le Sayd ou haute Égypte n'était pas dans une situation aussi tranquille. Tandis que l'armée d'expédition se consumait en glorieux efforts pour achever la conquête de la Syrie, le général Desaix livrait de son côté des combats presque continuels; toutefois l'illustre adversaire de Mourad-Bey avait su maîtriser la fortune et se la rendre favorable.

Quoique battu complètement à la bataille de Sédiman, le fier Mourad n'avait point renoncé au dessein de disputer opiniâtement la possession du Sayd à Desaix; c'est pourquoi celui-ci sentit toujours la nécessité d'avoir constamment une masse réunie pour contenir et rejeter Mourad dans le désert toutes les fois qu'il se présenterait: il fit provisoirement de la ville de Beni-Soueyf sa prin-

cipale place d'armes, et se rendit, à cette époque, auprès du général en chef, au Caire, pour solliciter lui-même les renforts dont il avait besoin pour soumettre toute la haute Égypte. Bonaparte ne crut pas devoir accorder à Desaix la totalité des forces que celui-ci lui demandait; mais le général Davout, qui se trouvait en ce moment au Caire, partit de cette ville avec douze cents chevaux, trois cents hommes d'infanterie, tirés des dépôts de la division, six pièces de canon, et six djermes armées et bastinguées. Ce renfort mettait Desaix à même de pousser ses progrès dans la haute Égypte, de chercher et de combattre avec avantage les Mameluks et les troupes auxiliaires de Mourad.

Le 3 janvier 1799, il rencontra une partie de cette armée près du village de Souâqy. Aussitôt, le général Davout fait former son corps de bataille par échelons et ordonne à son avant-garde, composée des 7<sup>e</sup> de hussards et 22<sup>e</sup> de chasseurs, de fondre sur les ennemis. Ils ne purent soutenir ce choc et prirent la fuite. On les poursuivit longtemps; ils laissèrent huit cents morts sur le champ de bataille.

Davout se porta ensuite au gros village de Tahtah. Il y arriva le 8 janvier. Après quelques dispositions préalables, il força les barricades, jeta une partie des défenseurs dans la rivière et en tua un bon nombre. Attaqué lui-même pendant ce temps par un détachement d'un millier d'Arabes et de Mameluks, il fit volte-face et les mit en déroute. Il employa plusieurs jours à soumettre tous les villages de la contrée, et à rétablir la communica-

tion avec la flottille, qui, le 17 janvier, profitant d'un bon vent du nord, mouilla à Girgeh, à la gauche du camp. Par cette jonction Desaix fut tiré d'inquiétude et mis à même de suivre sa conquête. « Mais ce contre-temps lui avait fait perdre dix-huit jours, et la perte de temps à la guerre est irréparable (1). »

Mourad-Bey apprit la défaite de ses contingents à Tahtah, mais en même temps il reçut la nouvelle de sa réconciliation avec Hassan-Bey et de l'arrivée des chérifs d'Yanbo. Hassan rejoignit Mourad-Bey avec trois mille hommes, dont deux cent cinquante Mameluks. Ce vieillard jouissait d'un grand crédit dans toute la haute Égypte : sa réconciliation eut une grande influence sur l'esprit de toute cette contrée. Deux mille chérifs d'Yanbo, commandés par Hassan, étaient arrivés. Hassan d'Yanbo était une espèce de derviche militaire ; intrépide devant l'ennemi, il était plus dangereux encore par l'enthousiasme dont il savait animer ses soldats et les fidèles, lorsqu'il leur parlait du haut de la chaire des mosquées. Ces chérifs d'Yanbo étaient réputés les plus braves fantassins de toute l'Arabie. Ils étaient armés d'un fusil, d'une paire de pistolets et d'une lance. Ils avaient tous des turbans verts, comme descendants de la tribu du prophète. Ils avaient la soif du sang et du pillage. Mourad-Bey attribuait ses défaites précédentes au manque d'une bonne tête d'infanterie qui pût donner l'exemple ; il crut avoir enfin ce qui devait le faire

(1) Œuvres de Napoléon.

vaincre. Deux mille autres chérifs étaient réunis à Yanbo, où ils attendaient des bâtiments pour passer la mer Rouge. « Mourad-Bey se trouva à la tête de de douze à quatorze mille hommes; il conçut un projet hardi et nouveau. Il voulait se porter sur Girgeh, lorsque Desaix l'aurait abandonné, soutenir les insurgés et s'y fortifier. Placé ainsi sur les derrières de Desaix, celui-ci serait obligé de retourner sur ses pas et d'engager un combat de maisons dont Mourad-Bey espérait un heureux résultat. A cet effet, il se tint dans le désert, sur la rive gauche du canal de la haute Égypte. Desaix, parti le 20 de Girgeh, marcha entre le Nil et le canal. Mais, le 22, à la pointe du jour, les deux armées se rencontrèrent à la hauteur de Samhoud, marchant en sens inverse. Elles étaient séparées par le canal, qui était à sec. L'armée française était forte de cinq mille hommes, infanterie et cavalerie, et de quatorze pièces de canon; sur le Nil elle avait une nombreuse flottille armée. L'armée ennemie était composée de dix-huit cents Mameluks, sept mille Arabes à cheval, deux mille chérifs à pied d'Yanbo, et trois mille Arabes à pied, sans artillerie; total, treize à quatorze mille hommes.

Le 22, à la pointe du jour, le 7<sup>e</sup> régiment de husards, commandé par le chef de brigade Duplessis, qui faisait l'avant-garde, rencontre celle des ennemis sous les murs de Samhoud; aussitôt l'on se charge de part et d'autre. Desaix, arrivé quelques instants après, disposa son infanterie en deux carrés égaux, à droite et à gauche; sa cavalerie, formée

elle-même en carré, occupa l'intervalle du centre, de manière à être protégée et flanquée par leur feu. Cependant l'ennemi s'avancait de toutes parts. Sa nombreuse cavalerie cerna la division : une colonne d'infanterie, composée en partie d'Arabes d'Yanbo, se jeta dans un grand canal, et commença, par la vivacité de son feu, à inquiéter la gauche française. Desaix ordonna à ses aides de camp, Rapp et Savary, de charger les Arabes en flanc, avec un escadron du 7<sup>e</sup> de hussards, pendant que les carabiniers de la 21<sup>e</sup> légère, commandés par le capitaine Clément, s'avanceraient en colonne serrée dans le canal et culbuteraient la colonne ennemie. Cet ordre fut exécuté avec autant de bravoure que de précision. Les Arabes, vigoureusement assaillis, prirent la fuite, laissant sur la place une quinzaine de morts, et emmenant un grand nombre de blessés. La mort d'un carabinier, qui, au moment où il venait d'enlever un des drapeaux aux Arabes, fut tué d'un coup de poignard, fut la seule perte des Français, dans cette action, qui les rendit maîtres de Samanhoud.

Cependant les nombreuses bandes ennemies s'avancèrent en poussant des cris affreux ; la colonne des Arabes d'Yanbo, ralliée sous leur protection, attaqua et voulut reprendre Samanhoud ; les intrépides carabiniers de la 21<sup>e</sup> légère conservèrent leur conquête et firent un feu si vif et si bien nourri, qu'ils forcèrent de nouveau les Arabes à se retirer avec une perte considérable. Dans le même temps les Mameluks se précipitaient sur le carré com-

mandé par le général Friant; tandis que plusieurs colonnes d'infanterie assaillaient celui que commandait le général Belliard; mais le feu terrible de l'artillerie et de la mousqueterie arrêta tous leurs efforts. Après plusieurs charges inutiles; ils se dispersèrent et rétrogradèrent, laissant le terrain couvert de leurs morts. Le général Davout reçut alors l'ordre de charger le corps des Mameluks, où étaient Mourad-Bey et Hassan, qui paraissaient décidés à conserver leur position, mais qui n'attendirent pas cependant le choc de la cavalerie française. La fuite précipitée de Mourad-Bey devint le signal de la retraite générale. L'ennemi fut poursuivi pendant quatre heures l'épée dans les reins. La division ne s'arrêta qu'à Farchoute, où elle trouva un grand nombre d'ennemis expirant de leurs blessures. Dans cette journée, les Français eurent seulement quatre hommes tués; les Mameluks en comptèrent, de leur côté plus de deux cent cinquante, outre un nombre considérable de blessés.

Desaix continua le lendemain à poursuivre Mourad-Bey; mais pour atteindre un ennemi qui se retirait sur son propre terrain, l'artillerie était trop lourde, l'infanterie et la grosse cavalerie trop lentes, la cavalerie légère pouvait elle-même à peine y parvenir. L'armée coucha le 22 à Hoù. Le 23, elle arriva à Denderah et bivouaqua au milieu de ces superbes ruines.

Le 24, après avoir doublé le promontoire de la chaîne Lybique, qui s'avance dans la vallée du Nil, les troupes aperçurent les célèbres ruines de

Thèbes au cent portes; le caractère de grandeur qui les distingue frappa tous les esprits. Le 25 janvier l'armée coucha au détroit des Deux-Montagnes, et le 26 elle arriva à Esné. Les Mameluks fuyaient devant leur vainqueur. Ils avaient brûlé leurs bagages, leurs tentes, et s'étaient partagés en plusieurs corps. Mourad-Bey, Hassan et huit autres beys avec leurs Mameluks se jetèrent dans le pays de Barâbras; Elfy-Bey se réfugia dans la grande oasis. Desaix occupa Esné, y fit contruire des fortifications, y établit une manutention, des magasins et un grand hôpital. Le général Friant, avec sa brigade, resta à Esné pour observer Elfy-Bey et Hassan d'Yanbo. L'armée traversa Edfou, gros bourg situé à dix lieues d'Esné; Desaix était pressé de rejoindre l'ennemi. Il traversa les monticules de schiste qui sont contigus au Nil; le soldat y marchait avec difficulté. On coucha au village de Bibân, vis-à-vis l'île de ce nom. Le 2 février, on bivouaqua vis-à-vis de Syene, sur la rive gauche; le 3 février, on traversa le fleuve devant la ville. Là, le Nil a cinq cents toises de large. Pour la première fois Desaix quitta la rive gauche. Les Mameluks y étaient toujours restés, parce que la vallée est plus large, tandis que manœuvrant sur la rive droite, ils eussent pu être acculés contre la mer Rouge. Le même jour un détachement se porta sur l'île de Philæ, autrefois dernière limite de l'empire romain. On trouva au-dessous des cataractes du Nil une cinquantaine de barques chargées de bagages que les Mameluks y avaient amenées avec beaucoup de

peine et qu'ils avaient été forcés d'abandonner. Une inscription gravée sur le granit, un drapeau tricolore planté sur le plus haut rocher des cataractes et salué par plusieurs décharges de mousqueterie, annoncèrent la prise de possession de toute la haute Égypte et le point extrême où les Français avaient, comme les Romains, porté leurs armes victorieuses. L'intention de Desaix étant d'établir des troupes en cantonnement, depuis Syene jusqu'à Girgeh, afin d'assurer la rentrée des contributions et la tranquillité du pays, il laissa à Syene le général Belliard avec un régiment d'infanterie, et lui-même, avec sa cavalerie divisée en deux corps marchant sur chacune des deux rives du fleuve, il se mit en marche pour revenir à Esné où il arriva le 9 février.

Cependant la famine obligea Hassan-Bey, avec sa Maison, ses femmes, ses trésors, à quitter le pays de Barâbras. Pour laisser plus de place à Mourad-Bey, il descendit la rive droite, se dirigeant sur l'isthme de Coptos, où il avait des intelligences et possédait des villages. Le général Davout, instruit qu'il s'approchait de Thèbes, passa le Nil avec le 22<sup>e</sup> de chasseurs et le 15<sup>e</sup> de dragons, et le surprit le 12 février :

Le général Davout forme sa cavalerie sur deux lignes et marche vivement aux Mameluks, qui d'abord ont l'air de se retirer, puis font volte-face et fournissent une charge extrêmement vigoureuse sous le feu terrible du 15<sup>e</sup> de dragons. Plusieurs Mameluks tombent morts ; le chef d'escadron Fontête est tué d'un coup de sabre ; Osman-Bey a son cheval tué, et est lui-même dangereusement blessé. Alors le 22<sup>e</sup> de chasseurs se précipite sur les ennemis ; nos troupes

sont pêle-mêle avec eux : le carnage devient affreux ; mais malgré la supériorité des armes et du nombre, les Mameluks sont forcés d'abandonner le champ de bataille, y laissant beaucoup des leurs, dont plusieurs kâchefs. Ils se retirent promptement vers leurs chameaux et leur convoi, qui, pendant le combat, avaient continué leur route dans le désert.

Le général Davout couvre d'éloges ces deux régiments de cavalerie, qui ont reçu et fourni la charge avec une bravoure et un courage à toute épreuve. Il parle avec le plus grand intérêt du chef de brigade Lasalle, qui après avoir tué bon nombre d'ennemis, eut son sabre cassé à la monture, et eut le bonheur de se retirer sans être blessé, et du citoyen Montéléger, son aide de camp, qui, ayant été blessé, et ayant eu son cheval tué dans le plus fort du combat, eut la présence d'esprit de se saisir du cheval d'un Mameluk, tué, et de sortir de la mêlée. Nous avons eu vingt-cinq tués et quarante blessés ; la perte des ennemis passe la nôtre de beaucoup (1).

Ne pouvant plus camper dans la vallée, Hassan se porta dans le désert et tendit son camp près des puits d'El-Gytah :

D'un autre côté une grande partie des Arabes d'Yanbo avait repassé le Nil, et était venue se cacher dans les environs de Qeneh ; ils manquaient de moyens nécessaires pour retourner à Qoseyr. Les habitants leur fournissaient peu de vivres ; leur chef crut qu'il fallait se faire des ressources pour gagner le temps de l'arrivée de son deuxième convoi ; il forma donc le projet d'enlever Qeneh.

En effet, le 12 février, à onze heures du soir, tous les postes avancés de la 61<sup>e</sup> demi-brigade sont attaqués en même temps par huit cents Arabes d'Yanbo, qui avaient entraîné avec eux beaucoup de paysans. Aussitôt les troupes sont sous les armes, marchent à l'ennemi et le culbutent partout. Le chef de brigade Couroux, jeune officier plein d'intelligence, d'activité et doué de beaucoup de talents militaires, se portant d'un point à un autre, reçut sur la

(1) Rapport du général Desaix au général Bonaparte.

tête un coup de pique qui l'étendit par terre. Ses grenadiers se précipitent à sa défense, et l'emportent sans connaissance ; ils jurent de le venger. La vive défense de nos troupes avait forcé les ennemis à se retirer ; il était nuit profonde, et l'on voulait attendre le lever de la lune pour les poursuivre. Le chef de bataillon Dorsenne, qui commandait la place, veillait avec grand soin à sa défense, en attendant impatiemment le moment de continuer la destruction des ennemis. A peine les mesures sont-elles prises que l'ennemi revient en foule en poussant des cris épouvantables. Cette fois, ils n'en furent pas quittes comme la première. Ils furent reçus de même par une fusillade extrêmement vive ; mais on ordonna la charge, et ils furent mis dans une déroute complète : on les poursuivit pendant des heures entières. En fuyant, deux à trois cents de ces fanatiques se jetèrent dans un enclos de palmiers : malgré les feux de demi-bataillon que leur fait faire le commandant Dorsenne, ils s'acharnent à s'y défendre ; ils sont tous mis à mort. Le chef de brigade Conroux pense que les Arabes d'Yanbo ont eu plus de trois cents tués dans cette affaire où beaucoup de paysans ont péri. De son côté, il n'a eu que trois blessés, du nombre desquels se trouve le chef de bataillon Dorsenne (1), dont il rend le compte le plus avantageux. Toute sa troupe, les grenadiers de la 88<sup>e</sup> surtout, et les siens, ont donné des preuves de la plus grande bravoure.

Le général Friant arriva à la pointe du jour avec le 7<sup>e</sup> de hussards. Il se mit à la poursuite des chérifs, qui s'étaient ralliés près d'Abou-Marrah ; il les enveloppa par trois colonnes, les chassa du village et acheva de les ruiner. Le chef de la 88<sup>e</sup>, Sully, avec un bataillon, fit une marche de cinq lieues dans le désert, sans eau et sans chameaux ; c'étaient des hommes morts de soif s'ils avaient manqué leur coup. Heureusement qu'un Arabe que l'on avait fait prisonnier en entrant dans le désert les fit parvenir au

(1) Dorsenne, s'était engagé en 1792 dans un des bataillons des volontaires nationaux du Pas-de-Calais et fut blessé au combat de Tourmay. — Il devint colonel du 61<sup>e</sup> régiment de ligne en 1804 : major des grenadiers à pied de la Garde impériale en 1805 et général de brigade pour sa brillante conduite à Austerlitz. Appelé ensuite au commandement des grenadiers à pied de la Garde impériale, il fit les campagnes contre la Prusse ; passa en Espagne en 1808 et fut employé en 1809, dans la guerre, d'Allemagne. Promu général de division en 1811, il alla de nouveau en Espagne, et c'est à son retour en France qu'il mourut, le 24 juillet 1812.

camp des Arabes d'Yanbo par un chemin détourné. Ils y arrivèrent sans être attendus, s'emparèrent de tous les chameaux chargés d'eau, de vivres, de troupeaux nombreux et des bagages des chérifs, qui étaient très pillards. Cette journée où les Arabes d'Yanbo eurent quatre cents morts et beaucoup de blessés, ne nous coûta que quelques blessés (2).

Desaix s'occupait à Esné à achever la pacification des provinces de son commandement, à y organiser la justice et l'administration, lorsqu'il apprit par des courriers qui lui arrivèrent à la fois de divers côtés, que Mourad avait quitté les Barâbras, gagné trois marches, et s'était laissé voir le 25 février entre Esné et Syout; qu'Elfy-Bey avait quitté l'oasis; que les chérifs et Hassan-Bey étaient sortis du désert et descendaient la rive droite du Nil. Il pénétra le projet de ses ennemis. Il ordonna au général Belliard de quitter Syene et de se porter à Esné avec toutes ses troupes, pour faire son arrière-garde et pour contenir le Sayd; il ordonna au général Friant de réunir ses détachements et de se porter à grandes marches sur Syout; à sa flottille de descendre le Nil et de suivre le général Friant. Lui-même partit le 2 mars, voulant gagner Syout avant que Mourad eut pu effectuer sa jonction avec Elfy-Bey. Le général Friant arriva le 5 mars à Souàmah, comme l'avant-garde, chargée de préparer son logement, entra dans ce gros bourg; il fut reçu à coups de fusil; trois à quatre mille paysans l'occupaient; ils étaient en insurrection. L'avant-garde se replia sur les colonnes, qui entrèrent dans la ville par

(2) Rapport du général Desaix.

trois endroits, battant la charge, et jetant plusieurs centaines d'insurgés dans le Nil. Le lendemain le général Friant continua sa route sur Girgeh et Syout. Le général Desaix le rejoignit.

Malgré tout, Mourad-Bey et Elfy-Bey avaient à opérer leur jonction à Syout. Ils y apprirent que le général Bonaparte avaient pris El-A'rych, était entré en Syrie, mais qu'il restait au Caire plus de Français qu'il n'y en avait dans la haute Égypte, qu'ils occupaient la citadelle, et que les habitants étaient portés pour eux; que les cheiks de Gamà el-Azhar avaient déclaré que, si les Mameluks s'approchaient de la ville, ils marcheraient avec les Français, qu'ils voulaient rester tranquilles. D'un autre côté, Desaix était sur leurs talons, éloigné seulement de deux journées; ils allaient se trouver entre Desaix, qui les prenait en queue, et les Français du Caire, qui les recevraient en tête: ils prirent le parti d'attendre l'issue de l'expédition de Syrie. Mourad-Bey se réfugia dans la Grande Oasis, Elfy-Bey dans la petite; beaucoup de Mameluks se dispersèrent dans le pays, se déguisant sous des habillements de fellahs.

Cependant, sur la rive droite, Hassan-Bey et les chérifs, à peine réunis à la hauteur de Qeneh, apprirent que la flottille française était retenue par les vents contraires à El-Bâroud. « Ils marchèrent pour l'attaquer. Elle était composée de douze bâtiments armés de gros canons, chargés des bagages des dépôts, des caisses militaires, des musiques des corps; elle était montée par trois

cents hommes malingres ou éclopés. Hassan partagea son monde sur les deux rives. Il fut joint par dix mille habitants attirés par l'espoir du pillage. Le combat s'engagea. Les ennemis occupaient les îles et les minarets. Ils n'avaient pas de canon; ils attaquent la flottille par une vive fusillade. Une bordée de la djerme *l'Italie* renverse les Arabes les plus rapprochés du rivage; mais cette perte n'arrête point ceux qui les suivent : ils se précipitent dans le fleuve, s'emparent de presque tous les bâtiments de transport dont ils enlèvent les munitions, et s'en servent pour venir à bord de *l'Italie*. Le capitaine de ce bâtiment, l'intrépide Morandy, redouble ses décharges à mitraille et sème la mort parmi les assaillants qui en environnent déjà la djerme. Morandy conçoit un moment l'espoir de se faire jour à travers ces bâtiments qui le pressent; mais presque tous ses matelots sont blessés : il ne peut pas manœuvrer assez promptement, et le vent jette le bâtiment sur un banc de sable où il échoue. Les Arabes abordent alors de tous les côtés. N'ayant plus d'espoir de salut, Morandy mit lui-même le feu à la Sainte-Barbe, et périt avec la consolation de venger sa mort et celle de son équipage par l'anéantissement des ennemis qui encombraient à cet instant son bord. Les autres bâtiments furent pris; les équipages, les soldats, furent égorgés. Tous les bagages, caisses militaires, etc., servirent de trophées aux chérifs. « La perte de l'armée dans cette affaire fut de deux cents matelots français et trois cents malingres qui formaient les gar-

nisons; total cinq cents Français. Ce fut la plus grande perte qu'elle éprouva dans la campagne. Cette catastrophe, dont le souvenir se conserva longtemps, affecta sensiblement les soldats, qui reprochèrent avec raison à leur général de n'avoir pas placé sa flottille sous la protection d'un de ses forts et d'avoir espéré à tort qu'elle pourrait suivre l'armée dans une saison où le Nil est si bas (1). »

« Le général Belliard, instruit que Hassan descendait le Nil, partit d'Esné, passa sur la rive droite et se porta sur Qeneh. Chemin faisant, il apprit par la rumeur du pays qu'une grande bataille avait eu lieu, que les Français avaient été battus, avaient perdu une grande quantité d'hommes et surtout d'immenses trésors et beaucoup de bagages. Le 8 mars, à la hauteur de Coptos, il rencontra l'armée ennemie qui revenait triomphante. Elle était précédée par des têtes de Français portées au haut des piques; elle était grossie par une foule d'habitants, couverts d'habits d'Européens, armés de leurs armes marchant au son des instruments de musique : c'était un épouvantable charivari. Le désordre, l'ivresse de cette multitude était une véritable saturnale; Hassan d'Yanbo proclamait partout d'un ton prophétique que le temps de la destruction des Français était enfin arrivé; que désormais ils n'éprouveraient plus que des défaites; que tous les pas des fidèles seraient des victoires (1). »

Le général Belliard forma aussitôt sa petite troupe en bataillon carré, flanqué seulement d'une

(1) *Œuvres de Napoléon.*

pièce de trois et de quinze hommes du 15<sup>e</sup> de dragons. Les Arabes engagent la fusillade; alors Belliard détache deux compagnies d'éclaireurs, qu'il soutient avec le carré, qui s'avance à leur suite. A la vue des tirailleurs français, Hassan détache lui-même cent de ses plus braves fanatiques, et leur ordonne solennellement d'égorger les infidèles qui se présentent. Les tirailleurs se réunissent et attendent de pied ferme le choc qui les menace : un combat corps à corps s'engage, dont le succès était encore indéci, lorsque les quinze dragons qui flanquaient un des côtés du carré chargent avec impétuosité, séparent les combattants, sabrent un grand nombre d'Arabes, et donnent le temps aux éclaireurs de se reformer et d'attaquer à leur tour. Plus des deux tiers des Arabes agresseurs sont massacrés. L'adjutant-major Laprade, de la 21<sup>e</sup> légère, en tua deux de sa main; trois drapeaux sont enlevés. Pendant cette action, des coups de canon bien dirigés empêchaient le chérif de donner des secours à ses éclaireurs, et firent rebrousser chemin aux deux autres colonnes; mais les Mameluks avaient tourné le carré et faisaient mine de vouloir le charger en queue : on détache vingt-cinq tirailleurs qui les continrent longtemps :

Le général Belliard fait continuer la marche; et, après avoir passé plusieurs fossés et canaux défendus et pris de suite, il arrive près d'Abnoud. Le caon tirait déjà sur nos tirailleurs; Belliard reconnaît la position des ennemis qui avaient placé là quatre pièces de canon de l'autre côté d'un canal extrêmement large et profond. Il fait former les carabiniers en colonnes d'attaque, et ordonne que l'on enlève

ces pièces au moment où le carré passerait le canal et menacerait de tourner l'ennemi.

En effet, on bat la charge, et les carabiniers allaient enlever les pièces, lorsque les Mameluks, qui avaient rapidement fait un mouvement en arrière, se précipitent sur eux à toute bride. Nos carabiniers ne sont point étonnés, font halte et font une décharge de mousqueterie si vive, que les Mameluks sont obligés de se retirer promptement, laissant plusieurs hommes et chevaux sur la place. Les carabiniers se retournent, se jettent à corps perdu sur les pièces, y massacrent une trentaine d'Arabes d'Yanbo, les enlèvent et les dirigent sur les ennemis qui se jettent dans une mosquée, dans une grande barque, dans plusieurs maisons du village, surtout dans une de Mameluks dont ils avaient crénelé les murailles, et où ils avaient tous leurs effets, leurs munitions de guerre et leurs vivres.

Alors le général Belliard forme deux colonnes : l'une destinée à cerner de très près la grande maison, l'autre à entrer dans le village et enlever de vive force la mosquée et toutes les maisons où il y aurait des ennemis. Jugez quel combat, mon général. Des Arabes d'Yanbo qui font feu de toutes parts ; nos soldats qui entrent dans la barque et qui mettent à mort tout ce qui s'y trouve. Le chef de brigade Eppler, excellent officier et d'une bravoure distinguée, commandait dans le village. Il veut entrer dans la mosquée ; il en sort un feu si vif qu'il est obligé de se retirer. Alors on l'embrase et les Arabes d'Yanbo qui la défendent périssent dans les flammes. Vingt autres maisons subissent le même sort ; en un instant le village ne présente plus que des ruines, et les rues sont comblées de mort. Jamais on n'avait vu un pareil carnage. La grande maison restait à prendre. Eppler se charge de cette expédition. Par toutes les issues on arrive à la grande porte ; les sapeurs de la demi-brigade la cassent à coups de hache, pendant que les sapeurs de la ligne faisaient crouler la muraille du flanc gauche, et que des chasseurs mettaient le feu à une petite mosquée attenante à la maison et où les ennemis avaient renfermé leurs munitions de guerre. Les poudres prennent feu ; vingt-cinq Arabes d'Yanbo sautent en l'air, et le mur s'écroule de toutes parts. Aussitôt Eppler réunit ses forces sur ce point ; et, malgré nos forcés ennemis, qui, le fusil dans la

main droite, le sabre dans les dents, et nus comme des vers, veulent en défendre l'entrée, il parvient à se rendre maître de la grande cour. Alors la plupart vont se cacher dans des réduits où ils sont tués quelques heures après.

Le général Belliard me mande que dans cette journée les Arabes d'Yanbo ont eu douze cents morts et beaucoup de blessés. Nous avons repris toutes nos barques, excepté la djerme *l'Italie*, neuf pièces de canon, et deux drapeaux que je vous enverrai à la première occasion. J'oubliais de vous dire que le chérif Hassan a été trouvé parmi les morts. De son côté, le général Belliard a eu une trentaine de morts et autant de blessés. Au nombre des premiers se trouve le citoyen Bulliard, capitaine de carabiniers, officier qu'il regrette beaucoup. Il ne peut peindre la bravoure de ses troupes; officiers, sous-officiers et soldats, tous ont bravé les plus grands dangers (1).

Dans ce combat acharné, les Français se battirent un contre six. Cette journée fit honneur au général Belliard. Il sauva ainsi sa colonne et la haute Égypte, qu'il eût fallu conquérir de nouveau si Hassan eût eu la victoire. Sans communications avec Desaix et manquant de munitions, Belliard se hâta de revenir à Qeneh où il arriva le 12 mars. Il écrivit à Desaix, alors à Syout, dans quelle position critique il allait se trouver, attendu que les Mameluks de Hassan et de Osman-Bey et les Arabes d'Yanbo venaient de redescendre à Byr el-Bâr. Desaix réunit aussitôt les bâtiments armés qui lui restaient, remonta le Nil le 18 mars et le lendemain se mit en marche accompagnant le convoi :

Ici le genre de guerre change. Nous avons battu partout les ennemis, mais ils n'étaient point détruits, et je voulais atteindre ce but. Pour ce faire, j'adoptai les dispo-

(1) Rapport du général Desaix au général Bonaparte.

sitions de colonnes successives, de manière à forcer les ennemis à rester dans les déserts, et au moins à faire de très grandes marches pour arriver dans le pays cultivé. Le 30 mars, j'arrivai à Qench avec la flottille; je ravitaillai les troupes du général Belliard, et le lendemain nous nous mîmes en marche pour aller combattre les ennemis, qui depuis deux jours étaient postés à Kous. A notre approche, ils rentrèrent dans les déserts et se séparèrent. Hassan-Bey et Osman-Bey allèrent à El-Gytah, et le chérif descendit vers Abou-Marrâh, où était déjà Osman-Bey-Cherkaoui; mais six à sept cents habitants d'Yanbo et de Djeddah l'abandonnèrent, et retournèrent à Qoseyr. Alors j'envoyai le général Belliard, avec le 20<sup>e</sup> et le 21<sup>e</sup> dragons, au village de Hagâzy, principal débouché d'El-Gytah, et où il y a une bonne citerne. Par ce moyen les ennemis ne pouvaient sortir des déserts sans faire quatre jours de marche extrêmement pénible. J'ordonnai au général Belliard de rassembler des chameaux pour porter de l'eau et de marcher à El-Gytah, laissant un fort détachement à Hagâzy. Hassan et Osman eurent avis de ces préparatifs et partirent. Le 1<sup>er</sup> avril, à onze heures du soir, ils arrivèrent à une hauteur dans les déserts; j'appris que leur intention était de rejoindre les Arabes d'Yanbo. Je donnai de suite avis de ce mouvement au général Belliard, et lui ordonnai d'envoyer un détachement de sa brigade me relever à Byr el-Bâr, pendant qu'à travers les déserts je me rendrais à Qench, où cependant j'avais laissé trois cents hommes.

Le 2 avril, avant le point du jour je me mis en marche, ma cavalerie dans le désert, et à vue de mon infanterie qui longeait avec mon artillerie.

Après une heure de marche environ, un des hussards qui étaient en éclaireurs annonça les Mameluks. L'adjutant général Rabasse, qui commandait l'avant-garde, prévient le général Davout, et s'avance pour mieux reconnaître l'ennemi et soutenir ses éclaireurs qui déjà étaient chargés. Bientôt il l'est lui-même. Il soutient le choc avec une bravoure et une intelligence admirables, mais le nombre l'aceable, et, quoique culbuté avec son cheval, il se retire sans perte sur le corps de bataille où je venais d'arriver. De suite j'envoyai chercher mon infanterie, et j'ordonnai à la cavalerie de prendre position sur un monticule extrêmement escarpé,

où je voulais qu'elle attendit et reçut la charge. Malgré les soins du général Davout et les miens nous ne pûmes jamais parvenir à l'y placer. Une grande valeur aimait le chef de brigade Duplessis. Il désirait depuis longtemps trouver l'occasion de se signaler. Il ne peut voir arriver de sang-froid les ennemis, et son courage impatient lui fait oublier l'exécution de mes ordres. Il se porte à quinze pas en avant de son régiment, le 7<sup>e</sup> de hussards, et fait sonner la charge. Il se précipite au milieu des ennemis, et y fait des traits de la plus grande valeur, mais il a son cheval tué et l'est bientôt lui-même d'un coup de tromblon. Sa mort jette un peu de désordre, et le général Davout est forcé de faire avancer la ligne des dragons. Ces braves soldats, commandés par le chef d'escadron Bouvaquier, chargent si impétueusement les Mameluks qu'ils les obligent à se retirer, nous abandonnant le champ de bataille. L'infanterie et l'artillerie marchant difficilement dans le sable, arrivèrent que tout était fini. Cette affaire nous a coûté plusieurs officiers, entre autres le chef d'escadron Bouvaquier, qui, avant de mourir, s'est couvert de gloire. Nous avons eu plusieurs tués et quelques blessés; les Mameluks ont eu plus de vingt morts et beaucoup de blessés, dont Osman-Hassan (1). »

Après ce combat, les Mameluks firent un crochet, et retournèrent à El-Gytah, laissant des blessés et des chevaux dans les déserts. Le général Desaix écrivit de nouveau au général Belliard de les y chercher et de les suivre partout s'ils en sortaient. Le même jour, Desaix revint à Qeneh et forma une colonne mobile composée d'un bataillon de la 61<sup>e</sup>, de trois bouches à feu et du 7<sup>e</sup> de hussards qu'il mit à la disposition du général Davout, en lui donnant l'ordre de détruire jusqu'au dernier des Arabes d'Yanbo, que l'on annonçait être dans les environs d'Abou-Marrak. En même temps le chef de brigade Morand, commandant de Girgeh, avait

(1) Rapport du général Desaix.

ordre de se porter au rocher de la rive droite, qui fait face à cette ville, pour les combattre et les arrêter dans le cas de retraite : ils étaient forcés d'y passer. Les Arabes d'Yanbo sentirent que le moment était difficile : ils n'attendirent pas le général Davout, et passèrent le Nil au-dessus de Bardis. Le commandant de Girgeh en eut avis ; il alla le 5 avril les reconnaître, revint à Girgeh prendre deux cent cinquante hommes de sa garnison et marcha à leur rencontre en vue de Bardis, où il prit position. De suite les Arabes d'Yanbo, beaucoup de fellahs, des Mameluks et des Arabes, sortent du village en poussant de grands cris. Repoussés une première fois, ils n'eurent pas plus de succès dans une seconde attaque ; ils laissèrent beaucoup de leurs morts sur la place et s'enfuirent à la faveur de la nuit. Le chef de brigade Morand en profita aussi pour revenir à Girgeh couvrir ses positions.

Le lendemain vit un nouveau combat. Les Arabes d'Yanbo marchèrent sur Girgeh, où ils parvinrent à pénétrer. Pendant qu'ils cherchaient à piller le Bazar, Morand forme deux colonnes qu'il dirige, une dans la ville et l'autre en dehors. Cette disposition réussit à souhait : tout ce qui était entré dans la ville fut tué, le reste s'enfuit vers les déserts. Dans ces deux combats, les Arabes d'Yanbo perdirent deux cents morts. Du côté des troupes de Morand il y eut quelques blessés.

Battus à Girgeh, les Arabes d'Yanbo se portèrent à Tahtah, pour dévaster cette ville et faire soulever

le pays. Aussitôt qu'il en eût avis, le chef de brigade Lasalle, avec son régiment, le 22<sup>e</sup> de chasseurs, un bataillon de la 88<sup>e</sup> et une pièce de canon, partit pour les attaquer. Le 10 avril, à une heure après-midi, il arrive près de Gehyneh où étaient les Arabes d'Yanbo; il fait de suite cerner le village par des divisions de son régiment et marche droit à l'ennemi avec l'infanterie. Les Arabes d'Yanbo font une décharge de mousqueterie, et se jettent dans un enclos à doubles murailles qu'ils venaient de créneler. Malgré le feu du canon et de notre fusillade, ils résistèrent plusieurs heures; enfin ils furent enfoncés. Ceux qui ne furent pas tués sur-le-champ s'enfuirent; mais une grande partie fut taillée en pièces par le régiment de Lasalle; deux cents environ gagnèrent cependant les déserts à la faveur des arbres et des jardins. Parmi les morts, qui s'élevaient à plus de trois cents, se trouvait le chérif, successeur de Hassan.

Les Arabes d'Yanbo semblaient détruits; cependant Davout n'avait pas cessé de les poursuivre depuis le combat soutenu par Lasalle; ce général vint à Syout. Il y était depuis plusieurs jours, lorsqu'il apprit que dans le grand village de Beny-A'dyn, près de Syout, dont les habitants passent pour les plus braves de l'Égypte, se formait un rassemblement de Mameluks, d'Arabes et d'habitants du Darfour, venus de l'intérieur de l'Afrique par les caravanes; on annonçait même que Mourad-Bey devait quitter les oasis pour se mettre à la tête des insurgés; qu'il avait envoyé

des beys, des kâchefs de sa Maison pour organiser, diriger et accréditer ce rassemblement :

Le général Davout n'hésita pas un instant de marcher contre ce village. En conséquence, il renforce sa colonne d'un bataillon de la 88<sup>e</sup> et du 15<sup>e</sup> de dragons ; il remplace provisoirement Pinon dans le commandement de la province de Syout, par le chef de brigade Silly et l'emmène avec lui.

Le 18 mai, le général Davout arrive près de Beny-A'dyn, qui est plein de troupes. Le flanc du village vers le désert est couvert par une grande quantité de cavalerie ; Mameluks, Arabes et paysans. Davout forme son infanterie en deux colonnes ; l'une doit enlever le village, pendant que l'autre le tournera ; cette dernière était précédée par sa cavalerie, sous les ordres de Pinon, chef de brigade du 13<sup>e</sup> de dragons ; mais, en passant près d'une maison, ce malheureux officier reçoit un coup de fusil et tombe mort. Le général Davout donne alors le commandement à l'adjudant général Rabasse. En tournant Beny-A'dyn, on aperçut les Mameluks arrivant par le désert. C'étaient ceux de Mourad-Bey. Une colonne d'infanterie se porta à leur rencontre ; mais à l'approche des soldats français ils rebroussèrent chemin et retournèrent dans les Oasis. Cependant l'attaque du village avait eu lieu. Le village fut investi ; l'infanterie y entra au pas de charge, malgré la vive fusillade qui partait de toutes les maisons, et s'en rendit maîtresse. Deux mille hommes, tant Arabes d'Yanbo que Moghrebins, Darfouriens, Mameluks démontés et habitants de Beny-A'dyn, furent tués. En un instant, ce beau village est réduit en cendres et n'offre que des ruines. Nous n'avons perdu presque personne dans cette affaire (1).

« Le pillage fut considérable, on trouva quatre ou cinq mille femmes, esclaves noires, beaucoup d'outres, des plumes d'autruche, des gommés, des ivoires, beaucoup de chameaux, de grandes caisses de poudre d'or, beaucoup d'or monnayé. La fille du roi de Darfour fut au nombre des prisonniers » (2).

(1) Rapport de Desaix.

(2) Œuvres de Napoléon.

Pendant que Davout détruisait Beny-A'dyn, les Arabes de Geamah et d'El-Bacouchy menaçaient le Minyet; les villages des environs de cette ville s'insurgeaient, et les débris du rassemblement dispersé à Beni-A'dyn y couraient. Le chef de brigade Destrée avait peu de troupes à Minyet, il aurait désiré qu'un secours vint changer sa position. Le général Davout y marcha, mais il arriva trop tard. Destrée avait fait un vigoureux effort, et repoussé l'ennemi. Néanmoins, le bruit se répandit que les Arabes d'Yanbo marchaient sur Beni-Soueyf, dont les environs étaient aussi en révolte. Davout y courut :

Dans la province de Beni-Soueyf, comme dans toute l'Égypte supérieure, il est reçu chez les habitants que lorsqu'il descend des troupes, c'est que les autres ont été détruites. En conséquence, on court aux armes, et si l'on est en force on vous attaque, sinon on se disperse à vos trousses, et l'on vous vole tout ce que l'on peut trouver, ou encore on vous refuse des vivres, et il faut sévir contre les cheiks pour obtenir ce dont la troupe a besoin. Le général Davout se trouva dans ce dernier cas.

Arrivé près du village d'Abou-Girgeh, son Copte se porte en avant pour faire préparer des vivres. Le cheik répond qu'il n'y a point de vivres pour les Français; qu'ils sont tous détruits en haut; et que, si lui ne se dépêche pas de se retirer, il le fera bâtonner d'importance. Le Copte veut lui représenter ses torts; on le reverse de son cheval et le cheik s'en empare. Le Copte, fort heureux de se sauver, vient rendre compte de sa réception au général Davout qui, après avoir fait sommer le village de rentrer dans l'obéissance, et avoir porté des paroles de paix, le fait cerner et mettre tout à feu et à sang : mille habitants furent victimes du fol entêtement de leur cheik. Le général Davout continua ensuite sa route sur Beni-Soueyf, mais déjà les Arabes, dont le petit nombre n'était plus inquiétant, avaient

repassé le fleuve. Davout se disposait à les y poursuivre, quand il reçut du général Dugua l'ordre de se rendre au Caire (1).

« Il ne restait plus dans la haute Égypte que Hassan-Bey qui, depuis qu'il s'était retiré du désert de Qoseyr, était resté tranquillement en possession de Syene. Soit qu'on ne connût pas bien ses forces, soit qu'on supposât qu'il avait déjà passé les cataractes et qu'il n'avait qu'une arrière-garde à Syene, le chef de brigade Éppler, qui commandait à Esné, fit partir le capitaine Renaud, avec deux cents hommes d'infanterie seulement, pour s'emparer de Syene; ces deux cents hommes devaient être perdus. Aussitôt que Hassan fut instruit de leur petit nombre, il sourit à l'espérance d'assouvir sa vengeance dans le sang des infidèles. Avec cent quatre-vingts Mameluks, deux cents Arabes et trois cents fantassins, il marcha à la rencontre de cette poignée de fantassins isolés et sans canon. Le capitaine Renaud, avec une présence d'esprit admirable, sans se laisser étonner par cette foule d'assiégeants, forma son carré, se tourna vers ses soldats : « Camarades, leur dit-il, les soldats d'Italie ne comptent pas le nombre des ennemis; ajustez bien, que chacun tue son homme, et je réponds de tout ! » Effectivement, cent Mameluks sont jetés par terre à la première décharge; tout se sauve. Peu d'heures après, Renaud entre dans Syene; il fait main basse sur les bagages et les blessés. L'heure du vieux Hassan était arrivée.

(1) Rapport de Desaix au général Bonaparte.

Blessé d'un coup de baïonnette, ainsi qu'Osman-Bey, tous deux moururent à quelques jours de là. Le capitaine Renaud n'eut que quatre hommes tués et quinze blessés. Ce combat est le plus beau de toute la guerre d'Égypte. Mourad-Bey, avec quatre cents hommes, trainait sa misérable existence au fond des déserts; Hassan-Bey et les redoutables Mameluks de sa Maison étaient morts; il n'existait plus un seul chérif d'Yanbo (1). »

Il restait à occuper le port de Qoseyr, la grande et la petite oasis. A cause des chaleurs et du passage du désert trop fatiguant pendant le mois de mai, il fallut remettre l'expédition des oasis au mois de novembre. Mais l'occupation de Qoseyr ne comportait aucun délai. Les bâtiments de l'Arabie, de Djeddah, d'Yanbo, y étaient annoncés chargés de marchandises, et devant, en retour, faire leur chargement avec des riz, des blés et autres denrées nécessaires à la péninsule, surtout à la Mecque et à Médine.

Le général Belliard fit toutes les dispositions convenables pour prendre possession de Qoseyr et l'armer :

« Il partit de Qeneh le 25 mai 1799, avec deux bataillons, deux pièces de canon et cent chevaux. Il mit trois heures pour aller à Byr el-Bâr; il s'y arrêta pour compléter sa provision d'eau; il alla coucher à cinq lieues dans le désert. A une heure du matin, la lune se leva; il arriva à la pointe du jour à El-Gytah. El-Gytah a trois puits, revêtus en briques, fort larges, avec de grandes rampes; les animaux y descendent. Il y a un fort, un caravansérail: c'est une des maisons militaires que Ptolémée Soter fit construire sur le

(1) *Œuvres de Napoléon.*

chemin de Bérénice. Le général Belliard se reposa plusieurs heures à El-Gytah, coucha à cinq lieues de là, dans le désert. Le 27, au lever de la lune, il se mit en marche, arriva, après neuf heures de marche, au puits d'El-Haoueh; il campa dans le désert. Enfin, le 28, il arriva au puits de Lambogeh; c'est une oasis, il y a des acacias, une petite rivière, de l'eau saumâtre: là, on est à deux heures de Qoseyr.

La ville de Qoseyr est située sur le bord de la mer Rouge, à environ cent lieues sud de Suez en ligne directe. Elle a quatre ou cinq mille toises. La bonne eau lui arrive de neuf lieues de là. Le château domine toute la ville. Tout est désert autour de cette ville. Elle n'est peuplée qu'au temps de l'arrivée des bâtimens de Djeddah et d'Yanbo; on y voit alors beaucoup d'Arabes d'Yanbo et de marchands égyptiens. Les habitans accueillirent les troupes françaises avec des transports de joie. Les Arabes Abâddeh avaient fait leur paix et servaient l'armée française avec zèle. Après y avoir séjourné deux jours, le général Belliard retourna à Qeneh, laissant un commandant, (l'adjudant général Donzelot et une garnison, des vivres et des canons dans le fort de Qoseyr (1). »

La haute Égypte pouvait être considérée comme conquise; il ne restait plus à Desaix qu'une expédition à faire, celle contre Mourad-Bey, dans la Grande Oasis. Il se proposait d'en charger le général Friant, officier justement renommé pour son zèle, sa bravoure et ses talens militaires. Mourad était dans une position misérable; mais, quoiqu'il eût à peine autour de lui quelques débris des Mameluks et des Arabes, c'était encore une puissance qu'il fallait mettre hors d'état de nuire. Ce vaillant chef avait égalé, sinon surpassé, en adresse, en constance, en activité, en courage, les plus habiles généraux français. Il n'entraît dans

(1) *Œuvres de Napoléon.*

la pensée d'aucun d'eux de le considérer comme un ennemi méprisable. Libre des soins de la guerre, Desaix se consacra tout à l'administration. La haute Égypte fut divisée en deux gouvernements, dont les chefs-lieux furent Syout et Qeneh. Desaix s'établit à Syout et confia celui de Qeneh à Belliard.

Bientôt la haute Égypte offrit l'aspect d'une contrée soumise à un gouvernement paternel. Les deux généraux, non moins habiles administrateurs que braves guerriers, portaient sur tous les objets qui dépendaient de leurs attributions une attention vigilante. Ils parcouraient les villages, pour régler avec les cheiks et les habitants les travaux des canaux et des digues; ils discutaient avec les hommes capables du pays les plans d'amélioration; ils cherchaient à concilier les intérêts du gouvernement et ceux des indigènes. Ceux-ci, paisiblement occupés des travaux de leurs terres, apportaient des rafraîchissements aux soldats, dont la contenance amicale les rassurait. Les indigènes riches ne cachaient pas leur fortune et en usaient sans crainte.

L'influence de la sagesse et de la bienveillance se faisait sentir sur les mœurs. Les villages abolirent d'abord entre eux l'usage du rachat du sang et renoncèrent à tirer vengeance à main armée des injures, des dommages et des crimes, s'en remettant à la justice des Français. Bonaparte avait reçu le surnom de *Grand Sultan*, Desaix celui non moins glorieux du *Sultan Juste*.

Desaix reçut ce témoignage du général en chef :  
Je vous envoie, Citoyen Général, un sabre d'un très beau

travail, sur lequel j'ai fait graver : *Conquête de la haute Égypte*, qui est due à vos bonnes dispositions et à votre constance dans les fatigues. Voyez-y, je vous prie, une preuve de mon estime et de la bonne amitié que je vous ai vouée (1).

BONAPARTE.

Les généraux Belliard et Friant reçurent chacun un sabre dont la poignée était enrichie de diamants.

(1) Correspondance, pièce 4346, datée du quartier général, au Caire, 26 thermidor an VII (13 août 1799).

---

## X

Préparatifs de la Porte. — Apparition des Mameluks dans la basse Égypte; Mourad-Bey s'avance jusqu'aux Pyramides (13 juillet). — Bonaparte se rend aux Pyramides (14 juillet); il apprend le débarquement des Turcs à Aboukir; prise du fort d'Aboukir par les Turcs. — Bonaparte marche sur Alexandrie; positions des deux armées. — Bataille d'Aboukir (25 juillet); victoire de l'armée française; retour du général Bonaparte à Alexandrie; Lannes est blessé devant le fort d'Aboukir; reddition du fort d'Aboukir (2 août). — Ordre du jour à l'armée: lettre au Directoire sur la bataille d'Aboukir; la victoire est due à la cavalerie de Murat. — Effets produits à Paris et en Europe par la victoire d'Aboukir; ses conséquences pour la paix générale.

Depuis son alliance avec la Russie et l'Angleterre, la Porte s'occupait d'une expédition en Égypte; mais le désordre de ses finances, l'esprit d'insubordination des pachas gouverneurs de provinces, la révolte du pacha de Widdin, avaient en partie paralysé ses efforts. Stimulé par l'heureuse issue de la défense de Saint-Jean-d'Acre, et surtout par les victoires remportées en Europe par les armées coalisées, le divan redoubla d'activité. Le grand vizir lui-même se rendit en Syrie pour y rassembler une armée; des officiers anglais furent envoyés à Rhodes, afin de presser un armement qui devait transporter dans la basse Égypte un corps

nombreux, commandé par Seïd Mustafa, pacha de Roumélie, destiné à former l'avant-garde du vizir et à rallier les Arabes et les Mameluks. Ainsi les motifs graves qui avaient décidé le général en chef à quitter le siège de Saint-Jean-d'Acre, ne devaient pas tarder à être justifiés.

Le commodore Sidney-Smith se persuada qu'il était possible d'enlever Alexandrie d'un coup de main, et que cela obligerait cette armée d'invincibles à capituler. Il communiqua sa résolution à Patrona-Bey, vice-amiral ture, et au sérasquier de l'armée de Rhodes, vizir Mustafa, qui avait encore dix-huit mille hommes, restes de son camp de Rhodes et sept mille janissaires d'élite, qui étaient à sa disposition aux Dardanelles. Les généraux tures avaient cependant une certaine hésitation à s'engager dans une opération en plaine, sans cavalerie et sans aucun attelage d'artillerie. Mais les Mameluks et les Bédouins du désert eurent ordre de se réunir : Ibrahim-Bey et Elfy-Bey, avec les Arabes des trois déserts de la Thébaïde, des Ermites et de Suez, dans l'Ouâdy de Tomlât; Mourad-Bey, avec les Arabes des oasis de la Syrie au lac Natroun. Ces deux divisions de cavalerie fournissaient six ou sept mille cavaliers à Mustafa-Pacha; il aurait donc une armée d'au moins trente mille hommes dans la presqu'île d'Aboukir. Effectivement, Elfy-Bey et Osman-Bey, avec trois cents cavaliers de leur Maison, descendirent par la rive droite du Nil, furent joints par trois ou quatre cents Bédouins, et campèrent le 7 juillet, près

des puits de Saba'Byâr; ils se proposaient de soulever la province de Charqyeh; mais le général de brigade Lagrange, avec une brigade de cavalerie et la moitié du régiment des dromadaires, se mit à leur poursuite, cerna le camp dans la nuit du 10 au 11 juillet; Osman-Bey fut tué dans l'attaque; on s'empara de sept cents chameaux, de tous les vivres et l'on fit prisonniers trente des plus braves Mameluks et leurs familles, et leurs bagages. Les deux beys ne se sauvèrent qu'avec peine et purent regagner dans la plus grande détresse le désert de la Nubie. Ibrahim-Bey, qui était déjà à deux jours de Gaza pour attendre ses anciens alliés, fut averti de leur désastre et retourna en Syrie. Dans le même temps, Mourad-Bey se laissa voir sur la lisière du Fayoum, y rallia quelques centaines de Bédouins, et prit position au lac Natroun. Le général Murat lui donna la chasse avec quelques escadrons de cavalerie et de dromadaires, le joignit, l'attaqua, lui prit un kâchef et quinze Mameluks, lui en tua plusieurs et dispersa le reste dans le désert. « Mourad fit une contre-marche, se porta aux Pyramides, monta sur la plus grande, et de là s'entretint par signes pendant toute la journée du 13 avec sa femme, Sidem, qui était montée sur la terrasse de sa maison. Ce prince, chef de cette belle et brave milice, n'était plus suivi que de quelques centaines d'hommes découragés et dénués de tout. Le maître de cette productive vallée n'avait plus rien. Quelques jours après, sa femme, inquiète des bruits qui se répan-

dirent contre elle dans la ville au sujet de criminelles intelligences, se rendit chez le général en chef pour en détruire l'effet. Elle fut reçue favorablement et comprit que chez un peuple civilisé de pareilles dénonciations n'étaient point accueillies. « Si vous aviez voulu voir votre mari, lui dit le général, je lui aurais accordé vingt-quatre heures de suspension d'armes pour donner à lui et à vous cette satisfaction » (1).

Cependant, que voulait donc le bey? Pourquoi tant de marches au milieu de ces arides déserts, dans une saison brûlante? Pourquoi s'approcher du Caire à l'est ou à l'ouest? Cela marquait quelques desseins. Bonaparte crut à propos de quitter le Caire. Il écrit à Berthier (ordre du 14 juillet) :

Le quartier général se portera ce soir aux Pyramides. Les guides à cheval et à pied, l'artillerie des guides, les six compagnies de grenadiers de la 32<sup>e</sup> et de la 18<sup>e</sup>, commandées par le chef de bataillon Nugues et les deux compagnies d'éclaireurs de ces deux demi-brigades, marcheront avec le quartier général.

L'ordonnateur en chef restera au Caire et viendra travailler avec moi toutes les fois que cela sera nécessaire, en passant par Gyzeh, où il y aura toujours des escortes.

Même ordre à l'administrateur des finances.

Le commandant de la place m'enverra tous les jours un adjoint avec un rapport de la place.

Les citoyens Monge, Berthollet et Nouet seront prévenus.

Le payeur restera ici (au Caire) et m'enverra le rapport de la caisse, toutes les fois qu'il n'aura rien à me dire.

BONAPARTE.

C'est dans ce camp au pied des Pyramides que,

(1) *Œuvres de Napoléon.*

le 15 juillet, à deux heures après-midi, Bonaparte reçut du général Marmont la nouvelle que treize vaisseaux de quatre-vingts et de soixante-quatorze, neuf frégates, trente chaloupes canonnières et quatre-vingt-dix bâtiments de transport chargés de troupes turques avaient mouillé, le 12 au soir, dans la rade d'Aboukir.

Le fort qui commande la rade d'Aboukir était en bon état; Marmont qui commandait la place d'Alexandrie, devait pour se conformer aux ordres du général en chef, *raser* le village d'Aboukir et construire au devant du fort un glacis, un chemin couvert et une demi-lune en maçonnerie, mais il avait cru pouvoir s'écarter de ces instructions; au lieu de raser le village, il l'avait conservé pour cantonner quelques troupes; en avant du village, à quatre cents toises du fort, il avait simplement fait établir une redoute, laquelle, ne joignant pas les deux rives de la presqu'île d'Aboukir, pouvait être tournée ou facilement enlevée.

Mustapha-Pacha avait débarqué sans obstacle le 14 juillet; il avait campé sur les monts du Puits et du Cheik, et attaqué la redoute du Vizir. Le commandant du fort (Godard) s'était enfermé dans la redoute avec trois cents hommes, et avait laissé le capitaine du génie Vinache dans le fort avec soixante hommes. La redoute était armée de cinq pièces de canon, et tint ferme toute la journée. Mais à cinq heures du soir les tirailleurs turcs pénétrèrent dans le village et menacèrent de couper la redoute du fort. Elle fut cernée; alors, les

Turcs, le kandjar au poing, montèrent à l'assaut. Ce fut en vain que les soldats français, ralliés et ranimés par leur commandant, firent des prodiges de valeur pour repousser les assaillants; épuisés de fatigue, accablés par le nombre, ils se firent massacrer sur les pièces de la redoute plutôt que de se rendre. Le commandant Godard s'était précipité des premiers au-devant de l'ennemi et avait trouvé la mort. La prise de la redoute laissait sans ressource le petit nombre des Français renfermés dans le fort. Cependant le capitaine Vinache osa soutenir un siège de deux jours contre toute l'armée turque; toutefois, ne pouvant plus compter sur aucun secours, et se voyant hors d'état de résister au double feu des batteries de terre et des chaloupes canonnières, cet officier entra en pourparlers, et obtint une capitulation, par laquelle il restait prisonnier de guerre ainsi que les trente-cinq hommes qui lui restaient de sa garnison. Pendant ce temps, Marmont qui avait entendu la canonnade, sortait d'Alexandrie, à la tête de douze cents hommes; mais, ayant appris qu'il allait se trouver avec cette faible escorte, en présence de toute une armée, il craignit de s'avancer plus loin et rentra précipitamment dans Alexandrie.

Tel était le contenu des dépêches que reçut Bonaparte pendant qu'il était aux Pyramides. Peu satisfait de la conduite de Marmont qui, pour n'avoir pas exécuté ses ordres avait, dit-il, compromis la défense d'Aboukir. Le général en chef ne considéra pas toutefois comme un événement

grave l'occupation de ce fort par l'ennemi. Les dispositions prises par Mustafa le préoccupèrent davantage. Il jugea que « c'était évidemment le reste de l'armée de Rhodes qui exécutait le plan qu'on avait abandonné par l'effet des événements de Syrie; car enfin était-il prudent, avec vingt ou trente mille Turcs, de vouloir combattre l'armée d'Orient? On comprit alors que le mouvement des beys avait pour but de se joindre à cette armée, qui, venant par mer, était privée de cavalerie. Cependant, pour trouver quelque sagesse dans cette combinaison militaire, il fallait supposer qu'une division anglaise s'y était jointe. Bonaparte donna ses ordres comme s'il eut été assuré que les choses étaient ainsi (1). »

Le quartier général se rendit à Gyzeh. et à dix heures du soir Berthier avait expédié tous les ordres pour mettre l'armée en mouvement, depuis Syene jusqu'à Damiette, depuis El-A'rych, jusqu'à Alexandrie. Des commissaires étaient partis pour préparer les vivres sur la route. Desaix reçut l'ordre d'évacuer toute la haute Égypte et de se porter au Caire; Reynier, qui était à Belbeys, de laisser trois cents hommes en observation à Sâlheyeh et de se diriger à marches forcées par le chemin le plus court sur El-Rahmânyeh; Kleber qui était à Damiette, reçut le même ordre; son dépôt et quelques vétérans seraient suffisants pour la garde de Lesbé. La division Lannes, l'ancienne division Bon, et la cavalerie qui se trouvait au

(1) *Œuvres de Napoléon.*

Caire, se mirent en marche à une heure du matin pour se rendre à El-Rahmânyeh. Le général Dugua resta pour commander au Caire avec quelques compagnies de Grecs. Les vétérans et les dépôts formaient les garnisons de la citadelle et de Gyzeh. Toute l'armée serait réunie ainsi dans un seul camp près d'El-Rahmânyeh; cette réunion opérée, elle devait être forte de vingt mille hommes d'infanterie, trois mille chevaux et soixante pièces de canon. Ces troupes étaient les meilleures du monde; tout ce qui était au pouvoir des hommes, elles le feraient.

Le 19 juillet, le quartier général arriva à El-Rahmânyeh, ayant fait trente-six lieues en trois jours. D'El-Rahmânyeh, Bonaparte écrivit aux Cheiks de Gamâ el-Azhar « qu'une flotte ottomane-anglaise avait mouillé à Aboukir, y avait débarqué une armée d'Arnauts et de Russes; qu'il allait l'attaquer, l'envelopper, la faire entièrement prisonnière; que sous peu de jours ils verraient au Caire les drapeaux, les canons, les captifs entrer par la porte des Victoires. Il leur recommanda, ainsi qu'au divan du Caire et à celui de Rosette de veiller à la tranquillité publique » (1). Les cheiks et les membres des divans firent des proclamations pour éclairer les populations, les mettre en garde contre les menées des malveillants. Ils disaient que les Français n'évacuaient pas l'Égypte, mais se concentraient pour attaquer et faire prisonnière une armée de Russes, d'Arnauts et d'Anglais, qui était débarquée à Aboukir; ils ordonnèrent des prières

(1) Correspondance de Napoléon, pièces 4.296, 4.297, 4.298.

pour celui que le Prophète protégeait et qui combattait pour garantir le pays des ravages de la guerre. Les Égyptiens restèrent tranquilles.

Depuis le 17, les Turcs n'avaient fait aucun mouvement, mais ils occupaient la presqu'île, travaillaient à des retranchements, et avaient débarqué leur artillerie. Mustafa attendait l'arrivée de sa cavalerie, de ses attelages et de sa division de Janissaires des Dardanelles. Il avait réuni deux cents chevaux d'officiers, dont il se servait pour se garder et faire quelques patrouilles. Quand Bonaparte reconnut les positions, il vit que les Turcs avaient coupé les pontons établis pour la communication avec Rosette, entre le lac Ma'dyeh et la rade d'Aboukir; leur nombre qui croissait de jour en jour, pouvait être évalué à environ dix-huit mille hommes; quelques Arabes s'étaient déjà réunis à eux, mais ils paraissaient attendre de plus grands renforts, et la réunion concertée avec Mourad-Bey, pour former l'investissement d'Alexandrie. Le général Bonaparte, afin d'être à portée de suivre les mouvements de Mustafa, porta, le 23 juillet, son quartier général au village de Birket-Gheytàs, à la hauteur du lac Ma'dyeh. De là il était à portée de tomber sur la place gauche de l'armée turque, si elle marchait sur Alexandrie; sur son flanc droit si elle marchait sur le Nil. Le 24, il y avait huit mille hommes à Birket-Gheytàs, le camp fut levé et porté au Puits, au milieu de la presqu'île entre Alexandrie et Aboukir. Le quartier général fut établi à Alexandrie où les travaux de défense étaient

dans un état aussi satisfaisant que possible; l'activité et les bonnes directions que leur avait données le chef de brigade Cretin lui attirèrent les éloges du général en chef.

Mustafa n'avait aucune communication avec l'intérieur de l'Égypte; la cavalerie de la garnison d'Alexandrie avait occupé toutes les issues de l'isthme et les tenait fermées : on pouvait, dans cette situation espérer de le surprendre dans son camp. Mais un capitaine du génie, avec une compagnie de sapeurs et un convoi d'outils, étant parti fort tard d'Alexandrie, s'égara, manqua le camp français, qui était caché derrière des falaises, et se jeta dans les feux de l'armée turque; dix sapeurs furent faits prisonniers. Les Turcs apprirent alors avec étonnement que l'armée française était à une lieue d'eux; ils passèrent toute la nuit sous les armes et firent leurs préparatifs pour repousser une attaque qui leur paraissait imminente.

Le 25 janvier, avant le jour, l'armée française se mit en marche. Le général Murat forma l'avant-garde, composée de la cavalerie, de la brigade Destaing et de quatre pièces de canon, en tout deux mille trois cents hommes; Lannes commandait la droite, de deux mille sept cents hommes avec cinq pièces de canon; Lanusse commandait la réserve, forte de deux mille quatre cents hommes et six pièces de canon; le général Davout, qui arrivait du Caire au moment où l'armée se rangeait en bataille, fut placé en observation avec trois cents chevaux pour surveiller les communications de

l'armée avec Alexandrie et empêcher qu'aucun Bédouin ne s'introduise dans la presqu'île. Patrona-Bey avait fait entrer dans le lac Ma'dyeh douze chaloupes canonnières qu'inquiétaient le flanc droit de l'armée. Le général d'artillerie Songis fit avancer deux pièces de vingt-quatre, trois de douze et trois obusiers. Les canonnières s'éloignèrent après avoir reçu des avaries assez fortes. Le général Menou était arrivé à neuf heures du matin sur la rive du côté de Rosette avec deux pièces de canon et un bataillon d'infanterie. Les bateaux ennemis craignant d'être cernés dans ce lac, l'évacuèrent; l'armée ne fut plus inquiétée dans sa marche. Elle fit halte en présence de l'armée ennemie, qui était rangée de la manière suivante :

La première ligne de huit mille hommes, était divisée en trois corps, celui de droite occupait le monticule du Cheik, celui de gauche le monticule du Puits, le troisième touchait aux maisons du faubourg; la deuxième ligne, forte de six ou sept mille hommes, s'étendait à cheval sur le monticule du Vizir, appuyant sa droite et sa gauche à la mer; son front n'était que de quatre cent cinquante toises; la réserve de quatre ou cinq mille hommes, occupait le village d'Aboukir et le fort; là étaient les bagages, le parc et le camp du Vizir. Plusieurs chaloupes canonnières étaient embossées en pleine mer, appuyant la droite de la ligne ennemie; d'autres l'étaient dans l'intérieur de la rade, appuyant à gauche; trente pièces de campagne étaient réparties entre la première et la seconde ligne.

Le général Songis fit avancer les grosses batteries, engagea la canonnade avec les canonnières de droite et de gauche et les obligea à reculer. Une de celles qui étaient mouillées dans la rade fut coulée bas; presque toutes eurent des avaries plus ou moins graves. Les divisions se déployèrent alors, la cavalerie sur trois lignes au centre, la brigade Destaing à gauche, la division Lannes à droite; Lanusse en deuxième ligne, avec les guides. On voyait sur les deux monticules du Puits et du Cheik des terres récemment remuées. Les janissaires paraissaient faire bonne contenance. Le pacha, avec ses trois queues, était sur le monticule du Vizir. Des officiers anglais caracolaient à portée des lignes françaises; avec leur curiosité ordinaire, ils s'avancèrent à dix pas et engagèrent la conversation avec des officiers de cavalerie français, au grand scandale et au grand étonnement des Turcs. A une lieue et demie en mer, on apercevait une forêt de mâts; c'était la flotte de guerre et les transports, ainsi que plusieurs canots remplis d'officiers de marine turcs et anglais, parmi lesquels on distinguait le canot de Sidney-Smith. Celui-ci était à terre, il faisait les fonctions d'adjutant du pacha; il était son conseil, quoiqu'il n'eut aucune connaissance en tactique ni aucune expérience de la guerre de terre. Le sérasquier de l'armée était le vizir Mustafa, pacha à trois queues, pacha titulaire de la Roumélie.

Les armées restèrent en présence pendant deux heures dans ce silence avant-coureur de la tempête.

La grosse batterie recommença le feu contre les canonniers; plusieurs furent coulées bas; les autres coupèrent leurs cables et s'éloignèrent. La canonnade s'engagea enfin entre les batteries turques placées sur les deux monticules et les batteries de campagne des divisions Lannes et Destaing. Le général Murat fit avancer deux colonnes de cavalerie de quatre escadrons ayant chacune trois pièces d'artillerie légère; celle de droite se porta entre le monticule du Puits et le monticule du Vizir. L'infanterie turque faisait bonne contenance; l'engagement des tirailleurs était très-vif; mais lorsque les obus et les boulets des pièces d'artillerie légère qui étaient attachées aux colonnes de cavalerie commencèrent à frapper les ennemis par derrière, ils craignirent pour leur retraite et perdirent contenance. Les généraux Lannes et Destaing saisirent l'à-propos, gravirent les deux hauteurs au pas de charge; les Turcs dégringolèrent en descendant dans la plaine, où la cavalerie les attendait; ne pouvant opérer leur retraite, ils furent acculés à la mer. Poursuivis par la mitraille et la fusillade, chargés par la cavalerie, ces fuyards bravèrent les flots. Ils cherchèrent à gagner leurs bâtimens à la nage; mais les neuf dixièmes furent engloutis. Le centre de la première ligne turque marcha alors en avant pour secourir les ailes : ce mouvement était imprudent. Murat commanda par escadron à droite et à gauche et l'enveloppa. L'infanterie de Lanusse, découverte par ce mouvement de notre cavalerie, marche au pas de charge en

colonne par bataillon, à distance de déploiement. Le désordre se mit dans ce centre, pressé entre la cavalerie et l'infanterie. Ne pouvant plus opérer leur retraite, les Turcs n'eurent d'autre ressource que de se jeter à la mer, s'échappant par la droite et par la gauche. Ils ont le même sort que les premiers : ils disparaissent engloutis. On n'aperçut bientôt plus sur les flots que plusieurs milliers de turbans et de châles que la mer jeta sur le rivage ; c'était tout ce qui restait de ces braves janissaires, car ils méritaient ce nom de braves. Mais que peut l'infanterie, sans ordres, sans discipline, sans tactique ? » (1) La bataille était commencée depuis une heure, et huit mille hommes avaient disparu : cinq mille quatre cents étaient noyés, quatorze cents étaient morts ou blessés sur les champs de bataille, douze cents s'étaient rendus prisonniers ; dix-huit pièces de canon, trente caissons, cinquante drapeaux étaient entre les mains du vainqueur.

On reconnut alors la seconde ligne de l'armée ennemie ; elle occupait une position formidable. La droite et la gauche étaient appuyées à la mer, flanquées par des chaloupes canonnières et couvertes par dix-sept bouches à feu de campagne. Le centre occupait la redoute du mont du Vizir. Il parut impossible de l'attaquer, même après le succès qu'on venait d'obtenir. Le général en chef pensa à prendre position sur les deux monts que l'on avait occupés, mais il reconnut qu'au pied de la falaise

(1) *Œuvres de Napoléon.*

du Puits la plage s'avancait en forme de cap dans la rade; une batterie placée à l'entrée de ce cap prendrait à revers toute la gauche de l'ennemi. En effet, elle l'obligea à se pelotonner entre la redoute et le village, par un changement de front, la gauche en arrière. Ce mouvement faisait un vide de deux cents toises sur la gauche de la ligne, où l'on pourrait percer; cela s'exécuta. Conduit par le chef de brigade du génie Cretin, qui ambitionnait la gloire de rentrer le premier dans sa redoute, Murat pénétra par cette trouée avec six cents chevaux. « Est-ce que la cavalerie a juré de tout faire aujourd'hui? dit le général en chef à Murat. »

Au même moment, Lanusse et Destaing soutenaient une vive canonnade contre le centre et la droite de l'ennemi. La 18<sup>e</sup> demi-brigade, lancée mal à propos, lâcha pied au moment d'emporter la redoute, et laissa cinquante blessés sur le glacis. Les Turcs, selon l'usage, sortirent en foule pour couper la tête de ces malheureux et mériter l'aigrette d'argent. La 69<sup>e</sup> demi-brigade, irritée de ce spectacle cruel, se lança au pas de charge sur la redoute et y pénétra. La cavalerie, passant entre le village et le mont du Vizir, prit en flanc toute cette seconde ligne et l'accula à la mer. Lannes se dirigea droit sur le village et s'y logea; il se porta de là sur le camp du pacha, où était la réserve. Toute cette extrémité de la presqu'île ne fut plus qu'un champ de carnage, de désordre et de confusion. Le pacha combattait encore vaillamment à la tête de deux cents janissaires, tristes et derniers

débris de sa formidable armée. Voyant Murat accourir vers lui, il s'avança lui-même rapidement à sa rencontre, et à l'instant où ce général le sommait de se rendre prisonnier, lui tira un coup de pistolet dont la balle l'atteignit au-dessous de la mâchoire inférieure, mais ne le blessa que légèrement. Murat, d'un coup de sabre lui abattit deux doigts de la main droite, et le faisant saisir par deux cavaliers, l'envoya au quartier général. Les janissaires qui formaient sa garde furent faits prisonniers; les autres, épouvantés, fuient devant la mort, et cherchent leur salut dans les flots, préférant ces abîmes à la clémence du vainqueur. Sir Sidney-Smith fut sur le point d'être fait prisonnier, et eut de la peine à gagner sa chaloupe. Les trois queues du pacha, cent drapeaux, trente-deux pièces d'artillerie de campagne, cent vingt caissons, toutes les tentes, les bagages, quatre cents chevaux, restèrent sur le champ de bataille.

Cette victoire causa d'autant plus de joie à l'armée française, qu'elle effaçait l'humiliation que le désastre du combat naval du 1<sup>er</sup> août de l'année précédente avait attachée au nom d'Aboukir. La division Kleber ne put arriver que trois heures après la défaite de l'armée turque. En rejoignant Bonaparte sur le champ de bataille, Kleber, transporté d'enthousiasme, se jeta dans ses bras en s'écriant : « Permettez, général, que je vous embrasse ! Vous êtes grand comme le monde. »

Trois ou quatre mille fuyards s'étaient réfugiés vers le fort : ils se logèrent dans le village qui

est en avant et s'y crénelèrent. Tout ce qu'on fit pour les déloger fut inutile.

Le vizir Mustafa avait été conduit au camp, près de l'embarcadère et traité avec toutes les marques de la plus grande courtoisie. Le lendemain matin, le général Bonaparte lui rendit une visite, à la suite de laquelle le pacha expédia une tartane à Constantinople. Il conseilla à son fils et à son kiàja, qui s'étaient renfermés dans le fort, de se rendre par capitulation, en obtenant la permission de se retirer avec la garnison sur l'escadre; mais les Osmanlis s'y refusèrent d'une voix unanime. Ils jurèrent de défendre ce poste jusqu'à la dernière extrémité; il fallut ouvrir la tranchée.

Le général en chef revint à Alexandrie, laissant au général Lannes le soin de réduire le fort d'Aboukir. Le chef de bataillon Bertrand eut la direction du génie et le chef de brigade Faultrier le commandement de l'artillerie. On laissa les assiégés tranquilles deux ou trois jours, temps nécessaire pour se préparer à ouvrir la tranchée. L'ennemi serait alors contenu dans l'enceinte de son fort sans qu'il en coûtât un seul homme aux assiégeants. Le 28, l'ennemi fit une sortie et s'empara de quelques maisons du village; il devint plus audacieux et sortit, menaçant la redoute du mont du cheik. Lannes marcha à lui, le repoussa, mais fut blessé d'un coup de fusil à la jambe, qui l'obligea de quitter le siège. Le général Menou le remplaça dans le commandement.

La tranchée était ouverte depuis plusieurs jours,

les batteries étaient construites, on allait les démasquer, lorsque les assiégés, faisant une nouvelle sortie, s'emparèrent d'une place d'armes. Le général Davout qui était de tranchée, donna à la tête de la réserve, reprit le village, et jeta les assiégés dans le fort. La 22<sup>e</sup> d'infanterie légère et le chef de brigade Magny qui fut légèrement blessé, montrèrent la plus grande bravoure. Trois batteries de gros canon, deux de mortiers commencèrent alors à jouer. Dans la nuit du 30, le mineur s'enfonça pour faire sauter la contrescarpe. Mais le 2 août, à la pointe du jour, sans capitulation, les assiégés sortirent en foule demandant quartier; le fils du pacha, son kyâya, deux cents officiers et deux mille hommes furent fait prisonniers. Ces malheureux manquaient d'eau; le fort était encombré de dix-huit cents cadavres et de plus de trois cents blessés. Menou reçut aussitôt l'ordre suivant :

Vous choisirez deux cent cinquante prisonniers turcs que vous emploierez sur-le-champ à faire enterrer les morts et à soigner les blessés turcs, pour lesquels le général en chef envoie un parlementaire au commandant anglais pour lui proposer de les reprendre. Ces deux cent cinquante prisonniers seront également employés à abattre les maisons du village d'Aboukir, qui est une des premières opérations dont on doit s'occuper. Vous aurez soin de faire porter aux blessés turcs qui restent au fort de l'eau, et de leur faire donner tous les secours qui dépendront de vous.

Jamais victoire n'avait été peut-être aussi complète et aussi décisive, jamais armée n'avait été détruite avec autant de rapidité, de bonheur et de gloire. Cette victoire, le général en chef l'annonce à toute l'armée par cet ordre du jour :

Le nom d'Aboukir était funeste à tout Français; la journée du 7 thermidor l'a rendu glorieux. La victoire que l'armée vient de remporter accélère son retour en Europe.

Nous avons conquis Mayence et la limite du Rhin, en envahissant une partie de l'Allemagne. Nous venons de reconquérir aujourd'hui nos établissements aux Indes et ceux de nos alliés. Par une seule opération, nous avons remis dans les mains du Gouvernement le pouvoir d'obliger l'Angleterre, malgré ses triomphes maritimes, à une paix glorieuse pour la République.

Nous avons beaucoup souffert; nous avons eu à combattre des ennemis de toute espèce; nous en aurons encore à vaincre; mais enfin le résultat sera digne de nous et nous méritera la reconnaissance de la patrie (1).

BONAPARTE.

La nouvelle de la victoire d'Aboukir fut accueillie par tous les Français, en Égypte, avec ces transports de joie et cet enthousiasme qu'il est bien plus facile de sentir que d'exprimer. Le débarquement des Turcs avait inspiré une crainte si grande, qu'il était naturel que leur destruction excitât une satisfaction universelle. Les Français et les Égyptiens chrétiens s'embrassèrent et se félicitèrent mutuellement; l'allégresse était unanime et sincère. Toutes les passions, tous les intérêts durent se taire devant l'éclat de ce triomphe mémorable qui venait de venger si glorieusement l'affront reçu par la marine française, un an auparavant sur cette même place d'Aboukir.

Mais notre triomphe venait d'être acheté par des pertes cruelles et bien sensibles pour une armée qui ne pouvait point se recruter :

Nous avons eu, dit le général en chef dans son rapport

(1) Archives du Dépôt de la guerre et Correspondance, pièce 4329.

au Directoire, cent hommes tués, cinq cents blessés ; parmi les premiers, l'adjudant général Letureq (1), le chef de brigade Duvivier (2), le chef de brigade Cretin (3), mon aide de camp Guibert (4) ; les deux premiers étaient deux excellents officiers de cavalerie, d'une bravoure à toute épreuve, que le sort de la guerre avait longtemps respectés ; le troisième était l'officier du génie que j'ai connu qui possédait le mieux cette science difficile et dans laquelle les moindres bévues ont tant d'influence sur le résultat des campagnes et les destinées d'un État ; j'avais beaucoup d'amitié pour le quatrième. Les généraux Lannes, Murat, Fugière (5), le chef de brigade Morangier ont été blessés.

Le gain de cette bataille, qui aura tant d'influence sur la gloire de la République, est dû principalement au général Murat. Je vous demande pour ce général le grade de général de division ; sa brigade de cavalerie a fait l'impossible.

Le chef de brigade Bessières, à la tête des guides, a soutenu la réputation de son corps. L'adjudant général de cavalerie Roize a manœuvré avec le plus grand sang-froid. Le général Junot a eu son habit criblé de balles.

(1) Le général Fugière fut d'abord blessé à la tête, puis un boulet lui emporta le bras gauche. On fut obligé de l'amputer jusqu'à l'omoplate. La plaie était épouvantable ; tout le monde pensait, et Fugière croyait lui-même qu'il ne survivrait pas à une opération si éritique. Le général Bonaparte vint le voir, et paraissait très affecté de sa funeste destinée. Le blessé lui dit ces paroles bien remarquables : « Ah ! mon Général, peut-être un jour, envierez-vous mon sort ; je meurs au champ d'honneur. » Fugière ne succomba pas de son horrible blessure, il ne mourut qu'en 1812, étant commandant de la succursale de l'Hôtel des Invalides, à Avignon.

(2) Letureq fut tué en conduisant un bataillon de la 75<sup>e</sup> demi-brigade à l'assaut de la redoute.

(3) Le chef de brigade Duvivier, commandant le 14<sup>e</sup> de dragons, fut tué d'un coup de kaudjar par un officier du pacha.

(4) Le chef de brigade Cretin n'avait d'abord été que blessé ; il mourut le 27 juillet à Alexandrie, où il fut enterré sur le sommet de la montagne d'*Observation*, et qui prit depuis le nom de ce digne officier, (Ordre du général Bonaparte du 28 juillet).

(5) L'aide de camp Guibert eut la poitrine percée d'un coup de biseaïen. Comme on l'encourageait, ce brave jeune homme répondit : « Le courage ne manque pas, mais je souffre trop. » Guibert était le neveu de l'officier général de ce nom, auteur d'un savant traité de tactique. Destiné d'abord à suivre la carrière diplomatique, Guibert fut présenté par le savant Monge à Bonaparte ; celui-ci fit entrer le jeune diplomate dans ses guides, où il servit depuis Malte jusqu'en Égypte comme simple soldat. Nommé bientôt sous-lieutenant, et employé comme officier de correspondance, Guibert fut jugé digne d'être appelé à servir au nombre des aides de camp du général Bonaparte au commencement de l'expédition de Syrie.

J'ai fait présent au général Berthier, de la part du Directoire, d'un poignard d'un beau travail, pour marque de satisfaction des services qu'il n'a cessé de rendre pendant la campagne.

Les officiers du génie Bertrand et Liédot, et le commandant de l'artillerie Faultrier, se sont comportés avec la plus grande distinction.

Le chef de bataillon de la 69<sup>e</sup> et le capitaine des grenadiers Baille, de cette demi-brigade, se sont couverts de gloire.

L'intrépide Murat, déjà félicité sur le champ de bataille et cité avec éloge dans le rapport au Directoire, eut encore l'honneur de cet ordre du jour :

Le général en chef, voulant donner une marque de sa satisfaction à la brigade de cavalerie du général Murat, qui s'est couverte de gloire à la bataille d'Aboukir, ordonne au commandant d'artillerie de remettre à cette brigade les deux pièces de campagne anglaises qui avaient été envoyées par la Cour de Londres en présent à Constantinople et qui ont été prises à cette bataille.

Sur chaque canon il sera gravé le nom des trois régiments qui composaient cette brigade, le 7<sup>e</sup> de hussards, les 3<sup>e</sup> et 14<sup>e</sup> de dragons, ainsi que le nom du général Murat et celui de l'adjudant général Roize ; il sera écrit sur la volée : *Bataille d'Aboukir*.

Un autre ordre du jour prescrivit que le fort placé sur la montagne de l'Observation à Alexandrie, serait appelé *fort Cretin* ; que le fort Triangulaire serait appelé *fort Dupivier* et que le fort des Bains portera le nom de *fort Leturcq* (1) : nobles récompenses accordées au courage et au dévouement, et bien propres à exciter l'émulation des braves qui avaient survécu à ces dignes compagnons de gloire !

(1) Correspondance, pièces 4326 et 4327.

Le chef de brigade Faultrier fut promu général de brigade et le chef de bataillon Bertrand (1), devint chef de brigade. Trois mille livres de gratifications furent accordées aux chirurgiens qui donnèrent leurs soins aux blessés sur le champ de bataille (2).

L'Europe ne tarda point à être informé de ce grand événement qui répandit en France les mêmes sentiments de joie en rappelant plus vivement encore l'attention publique sur le général vainqueur. Le 23 septembre, deux mois après la bataille, le Directoire écrivit à Bonaparte une longue lettre de félicitations, dans laquelle on trouve ce passage :

« Le Directoire ne cesse d'apprécier l'admirable conduite de l'armée que vous commandez, et vous renouvelle à vous-même, Citoyen Général, avec une satisfaction sans bornes, l'expression de son inaltérable confiance dans vos rares talents qui ont si bien servi la gloire de la République, et qui concourent nécessairement à accélérer les jours si désirés de la paix. »

A cette lettre flatteuse, était jointe l'expédition

(1) C'est le comte Henri-Gratien Bertrand, devenu aide de camp de Napoléon et grand maréchal du Palais après la mort de Duroc. Depuis, il ne quitta plus l'Empereur; il le suivit à l'île d'Elbe, puis revint en France, avec lui, combattait à Waterloo, et s'embarquait ensuite à bord du *Bellérophon*, pour se rendre à Sainte-Hélène, afin de donner à Napoléon, jusqu'à sa dernière heure, les soins les plus propres à adoucir son infortune. Après avoir eu le bonheur d'accomplir ce pieux devoir, il eut la douce satisfaction de faire partie de l'expédition chargée, en 1840, d'aller recueillir à Sainte-Hélène, les cendres de l'illustre captif, de les ramener en France, de les accompagner pendant leur marche triomphale, de les déposer sous le dôme des Invalides, où il repose lui-même depuis 1844.

C'est le général Bertrand qui écrivit sous la dictée de Napoléon, à Sainte-Hélène, la partie des Œuvres comprenant les *Campagnes d'Égypte et de Syrie*.

(2) Pièce 4360. Ordre du jour signé de Bonaparte.

d'un décret rendu par le Corps Législatif, et qui déclarait que l'armée d'Orient ne cessait point de bien mériter de la patrie.

La Porte fut avec raison très mécontente et le témoigna au commodore sir Sidney-Smith, qu'elle accusa de cette fatale entreprise. Djezzar lui reprochait également de l'avoir entraîné dans plusieurs opérations imprudentes, qui lui avaient occasionné de grandes pertes. Les janissaires de Chypre et les équipages accusèrent le vice-amiral Patrona-Bey de complaisance et de soumission aux conseils des infidèles ; ils le mirent à mort. « Qu'espérait sir Sidney-Smith en conseillant cette fausse opération ? Conquérir l'Égypte avec dix-huit mille hommes d'infanterie indisciplinés, sans cavalerie, sans atteleages d'artillerie ? Décider l'armée française à négocier son retour en Europe ? Mais il ne devait pas ignorer que Bonaparte était le maître. Cette conduite doit donc être attribuée à l'ignorance absolue où était cet officier des affaires de terre. Il commit une plus grande faute quelques mois après en jetant, à sa ruine, sur la plage de Damiette, une belle division de janissaires des Dardanelles (1). »

(1) *Œuvres de Napoléon.*

## CHAPITRE XI

Communications avec les Turcs et les Anglais; Bonaparte apprend dans quelle fâcheuse situation se trouve la France; ses inquiétudes; sa résolution de retourner à Paris; préparatifs de départ ordonnés à Ganteaume. — Bonaparte quitte Alexandrie et revient au Caire; soins qu'il donne pour les besoins de l'armée, l'organisation des provinces et l'administration des finances. — Situation de l'armée et de l'Égypte au moment de son projet de départ. — Lettre au Grand Vizir (17 août); tentative de négociation; politique de la France; danger des alliances russe et anglaise. — Lettre au Divan du Caire (17 août): Bonaparte annonce son départ pour la basse Égypte; confiance à maintenir parmi le peuple. — Ganteaume annonce à Bonaparte que tout est prêt pour le départ. — Bonaparte quitte le Caire et arrive à Alexandrie le 24 août. — Entrevue de Bonaparte avec Menou. — Lettre à Junot; regrets de ne pouvoir l'emmener en France; assurance affectueuse d'amitié. — Instructions et conseils à Kleber en lui laissant le commandement en chef de l'armée d'Orient. — Adieux à l'armée. — Bonaparte monte à bord de *la Muiron* (22 octobre) et quitte l'Égypte; il s'arrête à Ajaccio et à Fréjus (9 octobre). — En route pour Paris. — D'Aix (10 octobre) il écrit au Directoire; son retour motivé. — Arrivée à Paris (15 octobre). — Jugement sur le départ de Bonaparte.

Si le général en chef de l'armée d'Orient n'adressait à ses légions que des paroles sincères, lorsqu'il leur parlait de combattre avec elles des ennemis nouveaux sur cette terre où leur valeur

avait opéré déjà tant de prodiges, il devait bientôt oublier cet engagement pris avec la victoire sur le champ de bataille d'Aboukir, pour former et exécuter d'autres projets.

Avant de rentrer dans les murs d'Alexandrie, après la bataille qui fut livrée le 25 juillet, Bonaparte envoya deux parlementaires, l'officier de marine Deseorches et l'aide de camp Merlin, au commodore Sidney-Smith, pour traiter de l'échange des prisonniers. Ceux-ci furent bien accueillis sur le navire anglais, et Sidney-Smith, affectant de leur témoigner la plus exquise courtoisie, leur confia des journaux anglais et *la Gazette française de Francfort*, des mois d'avril, mai et juin. Bonaparte, qui était depuis dix mois sans nouvelles de France, parcourut ces journaux avec un empressement facile à concevoir; il y vit tous les maux qui affligeaient la République. La seconde coalition était victorieuse. Les armées de Russie et d'Autriche avaient battu le général Jourdan sur le Danube, Scherer sur l'Adige, Moreau sur l'Adda. La République Cisalpine était détruite, Mantoue assiégé. Les Cosaques étaient arrivés sur les frontières des Alpes. Masséna se soutenait avec peine dans les rochers de la Suisse. En France, la Vendée était en pleine insurrection. L'armée navale n'avait pas été plus heureuse; elle n'avait pas essuyé de défaite, il est vrai, mais elle était sortie de Brest, forte de vingt-deux vaisseaux que soutenaient dix-huit frégates, elle était arrivée au détroit, et était paisiblement rentrée à Toulon sans oser attaquer

les Anglais, qui n'avaient pourtant que dix-huit bâtimens à lui opposer. L'escadre espagnole était également passée de Cadix à Carthagène, où elle avait rallié vingt-sept vaisseaux de guerre, dont quatre à trois ponts; mais les flottes anglaises n'avaient pas tardé à les suivre et à mettre le blocus devant les ports qui les renfermaient. Malte était bloquée, Corfou avait été pris par la famine, la garnison reconduite en France, où la loi sur les otages, l'emprunt forcé et les violences des conseils, avaient de nouveau soulevé toutes les passions.

Il n'échappa pas à Bonaparte que le désastre des armées françaises était le résultat des mauvais plans de campagne adoptés à Paris. Si les armées du Danube, d'Helvétie et du bas Rhin, n'eussent formé qu'une seule masse; si l'armée de Naples et celle d'Italie eussent été réunies en mars sur l'Adige, la République n'eut essuyé aucun revers. « Bonaparte résolut de rentrer en France, il comprit qu'à son aspect tout changerait; les trois journées du 18 fructidor, du 22 floréal et du 30 prairial avaient détruit la Constitution de 1795; il comprit qu'il lui serait facile de se mettre à la tête de la République; il était résolu, à son arrivée à Paris, de lui donner une nouvelle face et de satisfaire l'opinion nationale, qui, dès 1798, l'avait appelé à la tête du gouvernement. La loi du 22 floréal 1798 avait dissipé chez lui tout prestige républicain (1). »

Tant que cette seconde coalition existerait et que la France aurait à soutenir la guerre sur ses fron-

(1) *Œuvres de Napoléon à Sainte-Hélène.*

tières, elle ne pourrait envoyer aucun secours à l'armée d'Orient, et la Porte ne voudrait entendre à aucune transaction ; il serait donc impossible de rien entreprendre en Asie ; il faudrait se borner à conserver l'Égypte, à en perfectionner l'administration, à en accroître les moyens de défense. L'Égypte n'était d'ailleurs menacée d'aucun côté. Les naturels du pays étaient soumis, le plus grand nombre était affectionné. Les Mameluks n'étaient plus rien. Les deux armées que la Porte avait réunies en Syrie et à Rhodes, au commencement de la campagne, étaient détruites. La première avait perdu six mille hommes aux diverses affaires d'El-A'rych, huit mille à Jaffa, six mille à Saint-Jean-d'Acre ; trente mille avaient été dispersés au mont Thabor, quarante bouches à feu composant son équipage de campagne avaient été prises à Jaffa, ainsi que ses magasins et ses équipages d'outres. La seconde armée avait perdu douze mille hommes à Saint-Jean-d'Acre, savoir : quatre mille hommes composant les deux premiers secours détachés de cette armée, huit mille hommes qui étaient arrivés le 7 mai. Dix-huit mille hommes venaient de périr sur le champ de bataille d'Aboukir, trente-deux bouches à feu formant son équipage de campagne y avaient été prises, ainsi que le vizir Mustafa, pacha de Roumélie, commandant en chef. La Porte n'avait plus aucun corps de troupes réuni, si ce n'est sept à huit mille janissaires formant l'arrière-garde de l'armée de Rhodes, qui n'avaient pas eu le temps d'arriver à Aboukir et qui se trouvaient aux Darda-

nelles. Le Grand Vizir avait quitté Constantinople, passé le Bosphore et était campé à Scutari avec quatre mille hommes, qui formaient sa Maison. Il lui fallait bien du temps pour rassembler une armée. Il n'était pas au pouvoir des janissaires de la Porte de lutter contre l'armée française. Une force européenne pouvait, sans doute, arriver par mer, débarquer à Aboukir ou à Damiette; mais, depuis que la seconde coalition avait renouvelé la guerre, l'Égypte était devenue un objet secondaire. C'était dans Milan, dans Amsterdam ou dans Bruxelles, peut-être dans les plaines de Flandre ou de Champagne, que l'Angleterre voulait désormais reconquérir l'Égypte.

Bonaparte confia sa résolution de passer en Europe à Berthier, à Bourricenne et au contre-amiral Ganteaume. Il ordonna à Ganteaume de préparer les deux frégates *la Muiron* et *la Carrère*, et deux petits chebecs *la Revanche* et *la Fortune*, avec un approvisionnement de trois mois d'eau et quatre mois de vivres pour quatre cents passagers. Les deux frégates étaient de construction vénitienne, ayant un peu plus de capacité que les frégates de quarante-quatre françaises; mais, comme elles tiraient moins d'eau, elles tenaient moins bien le vent; elles pouvaient soutenir un combat, mais, chassées par des forces supérieures, elles ne pouvaient leur échapper. Les deux petits chebecs étaient doublés en cuivre; ils étaient bons marcheurs; ils devaient servir pendant que les frégates attireraient l'attention des bâtiments ennemis, si

l'on était poursuivi. Bonaparte recommanda à Ganteaume le secret sur le but de l'armement de cette petite division, et d'agir avec assez de prudence pour que la croisière anglaise n'ait aucune connaissance de cet armement. Quant au général Bonaparte il cacha et dissimula son départ avec le plus grand soin.

Pendant que ces préparatifs se faisaient dans l'arsenal d'Alexandrie, le général Bonaparte arriva au Caire le 11 août. Le vizir Mustafa y avait fait son entrée quelques jours avant. La vue des trophées de la bataille d'Aboukir excita la satisfaction de la population du Caire. Bonaparte s'occupait encore avec la plus grande activité à pourvoir à tous les besoins de l'armée.

L'armée française avait perdu, depuis le 1<sup>er</sup> janvier 1799, en Syrie : sept cents hommes morts aux hôpitaux, spécialement par la peste ; cinq cents tués sur les champs de bataille de Syrie ; deux cents morts aux hôpitaux d'Égypte, mais blessés en Syrie ; six cent cinquante tués dans la haute et la basse Égypte, sur les divers champs de bataille, ou morts par suite de leurs blessures (les pertes essuyées à Aboukir y sont comprises) ; quatre cents hommes étaient morts de maladie dans les hôpitaux : l'armée avait donc perdu deux mille six cent cinquante-neuf hommes. L'on a vu qu'elle était de vingt-neuf mille sept cents hommes au 1<sup>er</sup> janvier 1799 ; il lui restait donc vingt-sept mille cinquante hommes au 1<sup>er</sup> septembre 1799, dont quatre cents étaient des vétérans, mais bous pour le service des places. La

cavalerie comptait trois mille chevaux en état d'entrer en campagne ; l'artillerie avait un matériel très considérable, capable de suffire aux pertes de plusieurs campagnes. Les arsenaux d'Alexandrie et de Gyzeh étaient en activité ; les hôpitaux et les lazarets étaient aussi bien établis qu'ils l'étaient en France. L'armée pouvait réunir sur le champ de bataille vingt-quatre mille hommes, outre deux mille auxiliaires ; trois mille cinq cents hommes étaient ou vétérans, ou malades, ou non combattants, ou hommes de dépôt. Les équipages des flottes d'Alexandrie et du Nil n'étaient pas compris dans ces effectifs. Le général en chef avait arrêté la démarcation des provinces, fixé les attributions des commandants, déterminé les communications, les rapports qu'ils devaient avoir entre eux, des marchés étaient passés pour renouveler l'habillement des troupes. Le contrôleur général Poussielgue avait ordre de presser la rentrée du miry, d'innover peu, d'entretenir les bonnes dispositions des cheiks ; le général Dugua, au Caire, tout en commandant avec douceur, devait être sans pitié pour la révolte.

La fête du Prophète fut encore célébrée avec une grande solennité.

Restait la dangereuse influence des firmans de la Porte Ottomane. Le vizir était encore au delà du Taurus, réunissant quelques milliers de malheureux sans aucune habitude de la guerre ; mais son nom pouvait suffire encore pour soulever les tribus, agiter les fellahs. Bonaparte voulut hasarder une

nouvelle ouverture auprès du généralissime ennemi, persuadé que, si elle ne le désarmait pas, elle pourrait du moins rendre les hostilités moins actives. Il fit venir un effendi fait prisonnier à Aboukir, l'éblouit par l'appareil des forces qu'il étala à ses yeux, et lui rendit la liberté en le chargeant de cette lettre :

Au Grand Vizir,

Au Grand Vizir, grand parmi les grands éclairés, seul dépositaire de la confiance du plus grand des sultans.

J'ai l'honneur d'écrire à Votre Excellence, par l'effendi qui a été fait prisonnier à Aboukir et que je lui renvoie, pour lui faire connaître la véritable situation de l'Égypte et entamer entre la Sublime Porte et la République Française des négociations qui puissent mettre fin à la guerre qui se trouve exister pour le malheur de l'un et de l'autre État.

Par quelle fatalité la Porte et la France, amies de tous les temps et dès lors par habitude, amies par l'éloignement de leurs frontières, la France ennemie de la Russie et de l'Empereur, la Porte ennemie de la Russie et de l'Empereur, sont-elles cependant en guerre ?

Comment Votre Excellence ne sentirait-elle pas qu'il n'y a pas un Français de tué qui ne soit un appui de moins pour la Porte ?

Comment Votre Excellence, si éclairée dans la connaissance de la politique et des intérêts des divers États, pourrait-elle ignorer que la Russie et l'Empereur d'Allemagne se sont plusieurs fois entendus pour le partage de la Turquie, et que ce n'a été que l'intervention de la France qui l'a empêché ?

Votre Excellence n'ignore pas que le vrai ennemi de l'islamisme est la Russie. L'empereur Paul I<sup>er</sup> s'est fait Grand-Maître de Malte, c'est-à-dire a fait vœu de faire la guerre aux Musulmans. N'est-ce pas lui qui est le chef de la religion grecque, c'est-à-dire des plus nombreux ennemis qu'ait l'islamisme ?

La France, au contraire, a détruit les chevaliers de Malte, rompu les chaînes des Turcs qui étaient détenus en esclavage,

et croit, comme l'ordonne l'islamisme, qu'il n'y a qu'un seul Dieu.

Ainsi donc la Sublime Porte a déclaré la guerre à ses véritables amis et s'est alliée à ses véritables ennemis!

Ainsi donc la Sublime Porte, qui a été l'amie de la France tant que cette puissance a été chrétienne, lui a fait la guerre dès l'instant que la France, par sa religion, s'est rapprochée de la croyance musulmane!

La Russie et l'Angleterre ont trompé la Sublime Porte; elles ont intercepté nos courriers par lesquels nous lui faisons part de l'expédition d'Égypte, et l'ont représenté comme le commencement de l'empire musulman: comme si je n'avais pas toujours déclaré que l'intention de la République Française était de détruire les Mameluks, et non de faire la guerre à la Sublime Porte, était de nuire aux Anglais, et non à son grand et fidèle allié l'empereur Sélim.

La conduite que j'ai tenue avec tous les gens de la Porte qui étaient en Égypte, envers les bâtiments du Grand Seigneur, envers les bâtiments de commerce portant le pavillon ottoman, n'est-elle pas un sûr garant des intentions pacifiques de la République Française?

La Sublime Porte a déclaré la guerre, dans le mois de janvier, à la République Française avec une précipitation inouïe, sans attendre l'arrivée de l'ambassadeur Descorches, qui déjà était parti de Paris pour se rendre à Constantinople, sans me demander aucune explication, ni répondre à aucune des avances que j'ai faites.

J'ai cependant espéré, quoique sa déclaration de guerre me fût parfaitement connue, pouvoir la faire revenir, et j'ai, à cet effet, envoyé le citoyen Beauchamp, consul de la République, sur la caravelle. Pour toute réponse, on l'a emprisonné; pour toute réponse on a créé des armées, on les a réunies à Gaza et on leur a ordonné d'envahir l'Égypte. Je me suis trouvé alors obligé de passer le désert, préférant faire la guerre en Syrie à ce que l'on me la fit en Égypte.

Mon armée est forte, parfaitement disciplinée et approvisionnée de tout ce qui peut la rendre victorieuse des armées, fussent-elles aussi nombreuses que les sables de la mer. Des citadelles et des places hérissées de canons se sont élevées sur les côtes et sur les frontières du désert; je ne crains donc rien, et je suis ici invincible; mais je dois à

l'humanité, à la vraie politique, au plus ancien comme au plus vrai des alliés, l'empereur Sélim, la démarche que je fais.

Ce que la Sublime Porte n'atteindra jamais par la force des armes, elle peut l'obtenir par une négociation. Je battrai toutes les armées lorsqu'elles projeteront l'envahissement de l'Égypte, mais je répondrai d'une manière conciliante à toutes les ouvertures de négociations qui me seraient faites. La République Française, dès l'instant que la Sublime Porte ne fera plus cause commune avec nos ennemis, la Russie et l'Empereur, fera tout ce qui sera en elle pour rétablir la bonne intelligence et lever tout ce qui pourrait être un sujet de désunion entre les deux États.

Cessez donc des armemens dispendieux et inutiles. Vos ennemis ne sont pas en Égypte; ils sont sur le Bosphore, ils sont à Corfou, ils sont aujourd'hui, par votre extrême imprudence, au milieu de l'Archipel.

Redoublez et armez vos vaisseaux; reformez vos équipages d'artillerie; tenez-vous prêts à déployer bientôt l'étendard du Prophète, non contre la France, mais contre les Russes et les Allemands, qui rient de la guerre insensée que nous nous faisons, et qui, lorsqu'ils vous auront affaiblis, lèveront la tête et déclareront bien haut les prétentions qu'ils ont déjà. Vous voulez l'Égypte, dit-on; mais l'intention de la France n'a jamais été de vous l'ôter.

Chargez vos ministres à Paris de vos pleins pouvoirs, ou envoyez quelqu'un chargé de vos intentions et de vos pleins pouvoirs en Égypte. On peut en deux heures d'entretien, tout arranger, c'est le seul moyen de rasseoir l'empire musulman, en lui donnant la force contre ses véritables ennemis, et de déjouer leur projet perfide, qui, malheureusement, leur a déjà si fort réussi.

Dites un mot, nous fermerons la mer Noire à la Russie et nous cesserons d'être le jouet de cette puissance ennemie, que nous avons tant de sujets de haïr, et je ferai tout ce qui pourra vous convenir.

Ce n'est pas contre les Musulmans que les armées françaises aimeraient à déployer et leur tactique et leur courage; mais c'est, au contraire, réunies à des Musulmans qu'elles doivent un jour, comme cela a été de tout temps, chasser leur ennemi commun.

Je crois en avoir assez dit par cette lettre à Votre Excel-

lence. Elle peut faire venir auprès d'elle le citoyen Beauchamp, que l'on m'assure être détenu dans la mer Noire. Elle peut prendre tout autre moyen pour me faire connaître ses intentions.

Quant à moi, je tiendrai pour le plus beau jour de ma vie celui où je pourrai contribuer à faire terminer une guerre à la fois impolitique et sans objet.

Je prie Votre Excellence de croire à l'estime et à la considération distinguée que j'ai pour elle (1).

BONAPARTE,

Le même jour 17 août, il écrivit au Divan du Caire :

Je pars demain pour me rendre à Menouf, d'où je ferai différentes tournées dans le Delta, afin de voir par moi-même les injustices qui pourraient être commises, et prendre connaissance et des hommes et du pays. Je vous recommande de maintenir la confiance parmi le peuple. Dites-lui souvent que j'aime les Musulmans et que mon intention est de faire leur bonheur. Faites-leur connaître que j'ai pour conduire les hommes les plus grands moyens, la persuasion et la force ; qu'avec l'une, je cherche à me faire des amis ; qu'avec l'autre, je détruis mes ennemis,

Je désire que vous me donniez le plus souvent possible de vos nouvelles, et que vous m'informiez de la situation des choses.

BONAPARTE.

Le 13 août, Ganteaume avait fait savoir à Bonaparte que les quatre bâtiments seraient prêts à prendre la mer le 20 ; toutefois qu'il ne fallait pas penser à pouvoir le faire, avec quelque probabilité de succès, avant le mois de novembre ; alors les vents souffleraient du sud et les longues nuits seraient favorables. Mais le 19 août, à cinq heures du matin, arriva au Caire un dromadaire porteur de

(1) Archives du Dépôt de la guerre. Correspondance, pièce 4365 (17 août 1799).

dépêches de l'amiral ; il avisait que, par un bonheur inattendu, la croisière anglaise avait disparu, ne laissant qu'un petit brick en observation devant le port ; qu'en conséquence sa division serait mouillée le 24 à midi hors des passes ; qu'il fallait être rendu sur le bord de la mer le 24 avant midi, afin qu'il put appareiller et profiter des vents de terre pour s'éloigner de la côte. Cette nouvelle était fort inattendue ; elle contrariait le général en chef, qui eût voulu un délai de quinze jours ; car il avait encore bien des choses à régler ; mais il n'y avait pas à hésiter. Dans la journée du 19 août, le général Berthier expédia aux généraux Desaix, Kleber, Menou, Murat, Marmont, Bessières, aux membres de l'Institut Monge, Berthollet, Denon, Perceval et à la compagnie des guides, l'ordre de se rendre en toute diligence à Alexandrie. Le quartier général s'embarqua le soir sur le Nil, séjourna à Menouf, où commandait le général Lanusse, arriva le 20 à El-Rahmânyeh et y débarqua. Le 22, on arrivait à Alexandrie et le 24, à quatre heures de l'après-midi, on était au bivouac sur le camp des Romains, près d'Alexandrie, au bord de la mer. Desaix et Kleber manquaient au rendez-vous ; le premier commandait dans la haute Égypte, le second était à Damiette et n'arriva que le lendemain.

Cependant le contre-amiral Ganteaume pressait l'embarquement. Il vit avec peine qu'on tardait jusqu'au soir ; il était stimulé par la vue du brick anglais qui, à trois heures de l'après-midi, s'était approché assez près pour reconnaître la frégate au

mouillage et s'être aperçu qu'elle était en appareillage. Ce brick avait immédiatement einglé sur Chypre, probablement pour en instruire la croisière anglaise. Peu après une brise du sud-est s'éleva; c'était un prodige au mois d'août, époque à laquelle les vents du nord-ouest, habituels en cette saison, existaient encore. L'amiral jugea que cette brise pouvait pousser la division à trente ou quarante lieues hors des limites de la croisière d'Alexandrie. »

Bonaparte s'entretint quelques instants avec le général Menou et lui laissa des instructions pour le général Kleber et l'ordre pour le général Desaix de se rendre en France en profitant des mauvais temps d'hiver. Il eut bien désiré l'emmener avec lui. Le général Menou était extrêmement peiné; sa confiance dans le général était exclusive, mais il savait combien il était important que Bonaparte arrivât en Europe. C'est à cette occasion que, se promenant sur l'estran, mouillé par le flot de la mer, vis-à-vis de sa tente, le général en chef lui dit : « J'arriverai à Paris, je chasserai ce tas d'avocats qui se moquent de nous et qui sont incapables de gouverner la République, je me mettrai à la tête du gouvernement, je rallierai tous les partis, je rétablirai la République italienne, et je consoliderai cette magnifique colonie (1). »

« Le général Desaix était l'officier le plus capable de commander l'armée d'Orient, mais il était plus utile en France. Kleber tenait le second rang ;

(1) *Œuvres de Napoléon.*

Reynier, le troisième. Bonaparte pensa un moment à les emmener tous trois en France, en laissant le commandement de l'armée au général Lanusse; mais, considérant les dangers attachés à la traversée, il sentit la convenance de laisser à l'armée d'Orient un général capable : il fit choix du général Kleber. »

Voilà les instructions fort étendues laissées pour Kleber, elles portent la date du 22 août. (1)

Vous trouverez ci-joint, Citoyen Général, un ordre pour prendre le commandement en chef de l'armée. La crainte que la croisière anglaise ne reparaisse d'un moment à l'autre me fait précipiter mon voyage de deux ou trois jours. J'emène avec moi les généraux Berthier, Andréossy, Murat, Lannes et Marmont, et les citoyens Monge et Berthollet.

Vous trouverez ci-joints les papiers anglais et de Francfort jusqu'au 10 juin. Vous y verrez que nous avons perdu l'Italie; que Mantoue, Turin et Tortone sont bloqués. J'ai lieu d'espérer que la première de ces places tiendra jusqu'à la fin de novembre. J'ai l'espérance, si la fortune me sourit, d'arriver en Europe avant le commencement d'octobre.

Vous trouverez ci-joint un chiffre pour correspondre avec le gouvernement, et un autre chiffre pour correspondre avec moi.

Je vous prie de faire partir, dans le courant d'octobre, Junot, ainsi que mes domestiques, et tous les effets que j'ai laissés au Caire. Cependant je ne trouverais pas mauvais que vous engageassiez à votre service ceux de mes domestiques qui vous conviendraient.

L'intention du gouvernement est que le général Desaix parte pour l'Europe dans le courant de novembre, à moins d'événements majeurs.

La commission des arts passera en France sur un parlementaire que vous demanderez à cet effet, conformément au cartel d'échange. dans le courant de novembre, immédiatement après qu'ils auront achevé leur mission; ils sont,

(1) Archives du Dépôt de la guerre et Correspondance de Napoléon, pièce 4374.

dans ce moment-ci, occupés à ce qui reste à faire, à visiter la haute Égypte. Cependant, ceux des membres que vous jugerez pouvoir vous être utiles, vous les mettriez en réquisition sans difficulté.

L'effendi fait prisonnier à Aboukir, est parti pour se rendre à Damiette. Je vous ai écrit de l'envoyer en Chypre; il est porteur, pour le Grand Vizir, de la lettre dont vous trouverez ci-joint la copie.

L'arrivée de notre escadre de Brest à Toulon, et de l'escadre espagnole à Carthagène, ne laisse plus aucune espèce de doute sur la possibilité de faire passer en Égypte les fusils, les sabres, les pistolets, les fers coulés dont vous avez besoin, et dont j'ai l'état le plus exact, avec une quantité de recrues suffisantes pour réparer les pertes des deux campagnes. Le Gouvernement vous fera connaître alors lui-même ses intentions; et moi-même, comme homme public et comme particulier, je prendrai des mesures pour vous faire avoir fréquemment des nouvelles.

Si, par des événements incalculables, toutes les tentatives étaient infructueuses, et qu'au mois de mai vous n'eussiez reçu aucun secours ni nouvelles de France, et si, cette année, malgré toutes les précautions, la peste était en Égypte et vous tuait plus de quinze cents soldats, perte considérable, puisqu'elle serait en sus de celles que les événements de guerre vous occasioneraient journellement, je pense que, dans ce cas, vous ne devez point vous hasarder à soutenir la campagne prochaine, et que vous êtes autorisé à conclure la paix avec la Porte Ottomane, quand bien même l'évacuation de l'Égypte devrait en être la condition principale. Il faudrait simplement éloigner l'exécution de cette condition si cela était possible, jusqu'à la paix générale.

Vous savez apprécier aussi bien que personne, Citoyen Général, combien la possession de l'Égypte est importante à la France. Cet empire turc, qui menace ruine de tous côtés, s'écroule aujourd'hui, et l'évacuation de l'Égypte par la France serait un malheur d'autant plus grand, que nous verrions, de nos jours, cette belle province en d'autres mains européennes.

Les nouvelles des succès ou des revers qu'aurait la République en Europe doivent aussi entrer puissamment dans vos calculs.

Si la Porte répondait, avant que vous eussiez reçu de mes nouvelles de France, aux ouvertures de paix que je lui ai faites, vous devez déclarer que vous avez tous les pouvoirs que j'avais, entamer les négociations, persister toujours dans l'assertion que j'ai avancée, que l'intention de la France n'a jamais été d'enlever l'Égypte à la Porte; demander que la Porte sorte de la coalition et nous accorde le commerce de la mer Noire, et enfin six mois de suspension d'hostilités, afin que, pendant ce temps-là, l'échange des ratifications puisse avoir lieu.

Supposant que les circonstances soient telles que vous croyiez devoir conclure ce traité avec la Porte, vous ferez sentir que vous ne pouvez pas le mettre à exécution qu'il ne soit ratifié; et, suivant l'usage de toutes les nations, l'intervalle entre la signature d'un traité et sa ratification, doit toujours être une suspension d'hostilités.

Vous connaissez, Citoyen Général, quelle est ma manière de voir sur la politique intérieure d'Égypte : quelque chose que vous fassiez, les chrétiens seront toujours nos amis. Il faut toujours les empêcher d'être trop insolents, afin que les Turcs n'aient pas contre nous le même fanatisme que contre les chrétiens, ce qui nous les rendrait irréconciliables. Il faut endormir le fanatisme, en attendant qu'on puisse le déraciner. En captivant l'opinion des grands cheiks du Caire, on a l'opinion de toute l'Égypte et de tous les chefs que ce peuple peut avoir. Il n'y en a aucun moins dangereux pour nous que des cheiks, qui sont peureux, ne savent pas se battre, et qui, comme tous les prêtres, inspirent le fanatisme sans être fanatiques.

Quant aux fortifications, Alexandrie, El-A'rych, voilà les deux clefs de l'Égypte. J'avais le projet de faire établir cet hiver des redoutes de palmiers : deux depuis Sâlheyeh à Qatyeh, deux de Qatyeh à El-A'rych ; l'une de ses dernières se serait trouvée à l'endroit où le général Menou a trouvé de l'eau potable.

Le général de brigade Sanson, commandant le génie, et le général de brigade Songis, commandant l'artillerie de l'armée, vous mettront chacun au fait de ce qui regarde son armée.

Le citoyen Poussielgue a été exclusivement chargé des finances. Je l'ai reconnu travailleur et homme de mérite. Il

commence à avoir quelques renseignements sur le chaos de l'administration de l'Égypte. J'avais le projet, si aucun nouvel événement ne survenait, de tâcher d'établir cet hiver un nouveau système d'imposition, ce qui aurait permis de nous passer à peu près des Coptes ; cependant, avant de l'entreprendre, je vous conseille d'y réfléchir longtemps. Il vaut mieux entreprendre cette opération un peu trop tard qu'un peu trop tôt.

Des vaisseaux de guerre français paraîtront indubitablement cet hiver à Alexandrie, ou à Bourlos ou à Damiette. Faites construire une tour à Bourlos. Tâchez de réunir cinq ou six cents Mameluks que, lorsque les vaisseaux français seront arrivés, vous ferez arrêter dans un jour au Caire ou dans les autres provinces, et embarquer pour la France. Au défaut des Mameluks, des otages d'Arabes, des Cheiks-el-Beled qui, pour une raison quelconque, se trouveraient arrêtés, pourraient y suppléer. Ces individus, arrivés en France, y seraient retenus un ou deux ans, verraient la grandeur de la nation, prendraient de nos mœurs et de notre langue, et, de retour en Égypte, nous formeraient autant de partisans.

J'avais déjà demandé à plusieurs fois une troupe de comédiens : je prendrai un soin particulier de vous en envoyer. Cet article est très important pour l'armée et pour commencer à changer les mœurs du pays.

La place importante que vous allez occuper en chef va vous mettre à même enfin de déployer les talents que la nature vous a donnés. L'intérêt de ce qui se passe ici est vil, et les résultats en seront immenses sur le commerce, et la civilisation : ce sera l'époque d'où dateront de grandes révolutions.

Accoutumé à voir la récompense des peines et des travaux de la vie dans l'opinion de la postérité, j'abandonne avec le plus grand regret l'Égypte. L'intérêt de la patrie, sa gloire, l'obéissance, les événements extraordinaires qui viennent de s'y passer, me décident seuls à passer au milieu des escadres ennemies pour me rendre en Europe. Je serai d'esprit et de cœur avec vous. Vos succès me seront aussi chers que ceux où je me trouverais moi-même, et je regarderai comme mal employés tous les jours de ma vie où je ne ferai pas quelque chose pour l'armée dont je vous laisse

le commandement, et pour consolider le magnifique établissement dont les fondements viennent d'être jetés.

L'armée que je vous confie est toute composée de mes enfants; j'ai en, dans tous les temps, même au milieu de leurs plus grandes peines, des marques de leur attachement. Entretenez-les dans ces sentiments : vous le devez par l'estime toute particulière que j'ai pour vous, et pour l'attachement vrai que je leur porte.

BONAPARTE.

A ces instructions était jointe la proclamation suivante adressée à l'armée et datée du 22 août : (1)

A L'ARMÉE.

Les nouvelles d'Europe m'ont décidé à partir pour la France.

Je laisse le commandement de l'armée au général Kleber.

L'armée aura bientôt de mes nouvelles ; je ne puis en dire davantage. Il me coûte de quitter les soldats auxquels je suis le plus attaché ; mais ce ne sera que momentanément, et le général que je leur laisse a la confiance du Gouvernement et la mienne.

BONAPARTE.

Pour son fidèle Junot, Bonaparte laissa cette lettre (22 août) :

Lorsque tu recevras cette lettre, je serai bien loin de l'Égypte. J'ai regretté de ne pouvoir t'emmener avec moi ; tu t'es trouvé trop éloigné du lieu de l'embarquement. Je donne ordre à Kleber de te faire partir dans le courant d'octobre. Enfin, dans quelque lieu et dans quelque circonstance que nous nous trouvions, crois à la continuation de la tendre amitié que je t'ai vouée.

Salut et amitié.

BONAPARTE.

Enfin l'embarquement eut lieu à sept heures du soir ; les généraux Murat, Marmont, les membres

(1) Archives du Dépôt de la guerre et Correspondance, pièce 4380.

de l'Institut Perceval et Denon, et la moitié des guides, s'embarquèrent sur *la Carrère* (capitaine Dumanoir) (1). Le général en chef, le général Berthier, Monge, Berthollet, Bourrienne et l'autre moitié des guides s'embarquèrent sur *la Muiron* (2). Cette petite division appareilla à neuf heures du soir, et à six heures du matin elle se trouva à trente lieues ouest d'Alexandrie, au delà du cap Deris, mais peu après le lever du soleil, la brise cessa entièrement, le vent habituel du nord-ouest reprit toute sa force; il dura quinze ou vingt jours. Quelquefois en vingt-quatre heures on avait fait deux ou trois lieues en bonne route, et souvent on avait perdu; les bâtimens avaient dérivé, emportés par les courants qui, sur cette mer, se font sentir de l'ouest à l'est. Le vent de l'équinoxe arriva enfin. En trois ou quatre jours la division doubla le cap Bon, filant treize nœuds; après avoir doublé la côte d'Afrique, elle longea la côte de Sardaigne, puis elle prit le canal pour atterrir près du détroit de Bonifacio, d'où elle suivit la côte de Corse, jusqu'aux Sanguinaires, cap du golfe d'Ajaccio. Dans le doute si cette île était encore à la France, le chebec *la Fortune* donna dans le golfe, communiqua avec des pêcheurs, et fit le signal d'entrer. La division jeta l'ancre le 30 septembre, à deux heures après midi.

Le 1<sup>er</sup> octobre, le citoyen Barberi, payeur du tré-

(1) Carrère était le nom d'un général d'artillerie tué à Neumarkt, en Carinthie, dans la campagne de 1797.

(2) Cette frégate était ainsi appelée en l'honneur de Muiron tué à Arcole en couvrant de son corps le général Bonaparte dont il était un des aides de camp.

sor, vint à bord (1); le général Bonaparte lui demanda des journaux, des nouvelles, et lui témoigna le désir qu'il avait d'être admis en libre pratique dans sa ville natale, quelle que fût la rigueur des règlements. Il n'obtint pas cette faveur, mais Barberi, père, président de la commission sanitaire ayant invité ses collègues à rendre visite au général, le patron du canot qui les conduisait feignit un accident de manœuvre, aborda *la Muiron*, et mit ainsi les membres de la commission en contact avec l'équipage de ce navire. Forcés dès lors ou de subir eux-mêmes la quarantaine ou d'admettre avec eux dans le port Bonaparte et les siens, ils vérifièrent l'état des bâtiments et prirent ce dernier parti. A peine Bonaparte fut-il à terre, que toute la population de la ville accourut au-devant de lui. Reçu avec les honneurs militaires par les soldats de la garnison, il s'étonna de les voir dans un pitoyable état : on lui apprit alors qu'ils n'avaient pas touché leur solde depuis dix-neuf mois, et que le gouvernement, ne s'occupant d'aucun service public, avait même cessé de correspondre avec les payeurs du trésor. Bonaparte n'avait que quarante mille francs ; il s'empressa de les compter à M. Barberi, ne gardant que la somme nécessaire pour payer ses frais de poste jusqu'à Paris.

Pendant sept jours, les vents contraires retinrent Bonaparte dans le port d'Ajaccio. Il mit à profit les instants, se fit raconter en détail la suite des

(1) Barberi, payeur du Trésor, et son père, président de la commission sanitaire, étaient des amis dévoués de la famille Bonaparte.

événements qui, durant son absence, avaient changé la face des affaires, entendit, accueillit favorablement toutes les plaintes portées contre le Directoire, et promit avec discrétion de réparer le mal. Le 7 octobre, il assistait à un bal qui lui était donné par la ville d'Ajaccio, quand un officier, envoyé par le contre-amiral Ganteaume, vint l'avertir que les vents devenaient favorables et qu'il fallait se presser de quitter le port. Aussitôt il se rendit à bord et donna l'ordre de mettre à la voile.

Le soir du 8, on était à huit lieues de Toulon, faisant bonne route, mais dans une brume épaisse. On reconnut qu'on était au milieu d'une escadre et très près des bâtiments, d'après les coups de canon qu'elle tirait. On avait appris en Corse que l'escadre de Bruix était retournée dans l'Océan; on était donc au milieu d'une escadre ennemie. A six heures, il y eut un moment d'éclaircie qui ne dura qu'une minute, mais qui fut suffisant pour faire découvrir que l'on n'était qu'à une portée de canon de plusieurs vaisseaux de soixante-quatorze; le parti à prendre était embarrassant. Ganteaume, d'un caractère extrêmement vif, ordonna de virer de bord pour gagner la Corse. « Que faites-vous? lui dit le général en chef. Vous prenez chasse, vous allez vous faire reconnaître; manœuvrez au contraire sur l'ennemi ». Cela réussit; on ne conçut aucun soupçon. Ganteaume avait sagement pris à Ajaccio deux felouques, espèces de spéronares, bonnes marcheuses, armées de matelots du pays très bons nageurs. Il voulait que les passagers se

jetassent dans ces felouques et gagnassent Port-Cros, où ils arriveraient nécessairement dans la nuit ; lui et les frégates retourneraient en Corse. Ce ne fut pas le sentiment du général Bonaparte, qui ordonna de naviguer sur Antibes. Peu d'heures après on s'aperçut qu'on avait pris un bon parti. Les coups de canon de signaux s'éloignèrent ; l'escadre ennemie paraissait se diriger sur la Corse. Le 9, à la pointe du jour, la division jeta l'ancre vis-à-vis Saint-Raphaël, dans le golfe de Fréjus. L'enthousiasme fut universel lorsqu'on apprit que le général Bonaparte était à bord des frégates. Là, comme en Corse, malgré les observations et les instances les plus pressantes sur le danger qui pouvait résulter de la non-observance de la quarantaine, les deux frégates furent en un instant remplies de monde. « Venez, général, lui disait la population de Fréjus, nous aimons encore mieux la peste que les Autrichiens. » Alors la Santé laissa faire. On était donc en France après quarante-cinq jours de navigation, on avait surmonté beaucoup de périls. On remarqua que, dans le cours de la navigation, le général Bonaparte se confia entièrement à l'amiral et ne manifesta aucune inquiétude. Il n'eut aucune volonté. Il ne donna que deux ordres, qui deux fois le sauvèrent.

Tandis que l'escadron des guides, qui était venu d'Égypte avec le général en chef, va finir sa quarantaine à Toulon, celui-ci monte dans une chaise de poste et se dirige sur Paris où il arrive le 13 octobre.

Pendant un arrêt à Aix, il annonça en ces termes son arrivée au Directoire :

Aix, 18 vendémiaire an VII (10 octobre 1799).

Citoyens Directeurs, depuis mon départ de France, je n'ai reçu qu'une seule fois de vos dépêches : elles me sont arrivées le 5 germinal (25 mars 1799) devant Acre ; elles étaient datées du 14 brumaire (4 novembre 1798) et 5 nivôse (23 décembre 1798) ; elles me donnaient la nouvelle de nos succès contre Naples, ce qui me faisait conjecturer une guerre prochaine sur le continent ; et dès lors j'ai pressenti que je ne devais pas rester longtemps éloigné de France. Mais, si j'avais détruit dans ma campagne de Syrie les armées qui menaçaient d'envahir l'Égypte en traversant le désert, il me restait à voir l'issue de l'expédition maritime qui se préparait avec beaucoup d'activité dans la mer Noire. Le débarquement ne pouvait s'opérer qu'à Alexandrie ou à Damiette, et me tins prêt à me porter sur Alexandrie. Vous avez vu dans mes dernières dépêches l'issue de la bataille d'Aboukir. L'Égypte à l'abri de toute invasion, est entièrement à nous. Je me procurai, à l'issue de plusieurs conférences diplomatiques, les gazettes d'Angleterre, jusqu'au 6 juin, par lesquelles je fus instruit des défaites de Jourdan, en Allemagne, et de Scherer, en Italie. Je partis sur-le-champ, à l'heure même, avec les frégates *la Muiron* et *la Carrère*, quoique mauvaises marcheuses. Je n'ai pas pensé devoir calculer les dangers ; je devais me trouver où ma présence pouvait être le plus utile. Animé de ces sentiments, je me serais enveloppé dans mon manteau et serais parti sur une barque, si je n'eusse pas eu de frégates.

J'ai laissé l'Égypte bien organisée et sous les ordres du général Kleber. Elle était déjà toute sous l'eau, et le Nil était plus beau qu'il ne l'avait été depuis cinquante ans.

J'ai traversé plusieurs croisières anglaises : j'ai des obligations à l'activité et aux bonnes manœuvres du contre-amiral Ganteaume d'avoir débarqué à Fréjus sans aucune espèce d'accident. Je serais à Paris presque en même temps que ce courrier ; mais l'air sec et froid qu'il fait ici me saisit et me fatigue extrêmement : ce qui m'occasionne un retard de trente ou quarante heures.

BONAPARTE.

Le départ du général en chef de l'armée d'Orient a été l'objet de vives attaques. « On a écrit que c'était un honteux abandon, ne l'imputant qu'à la crainte d'être obligé de mettre bas les armes. Il y a plus que de l'injustice dans un pareil reproche; il y a de la mauvaise foi. Dans des temps ordinaires, et sous un gouvernement stable, nul doute qu'un départ arbitraire ne lui eût attiré une disgrâce. Mais dans la situation actuelle, il en était tout autrement; l'intérêt de la chose publique semblait étroitement lié au sien, et la crainte ne dut entrer pour rien dans sa résolution; car si l'avenir offrait quelque danger, c'était encore dans le lointain (1). »

En partant de France, le général en chef Bonaparte avait été revêtu d'une autorité illimitée. Il avait reçu carte blanche du Gouvernement, soit pour les affaires de Malte, soit pour celles d'Égypte et de Syrie, soit pour celles de Constantinople et des Indes. Il avait la faculté de nommer à tous les emplois, même de choisir son successeur et d'opérer son retour en France, quand et comme il le voudrait. Il avait des pouvoirs, revêtus de toutes les formes et scellés du grand sceau, pour traiter avec la Porte, la Russie, les diverses puissances des Indes et des régences d'Afrique. Sa personne était donc désormais aussi inutile en Orient qu'elle était nécessaire en Occident.

Voici une lettre écrite par le roi Joseph le 26 mai 1826 qui confirme ce que nous venons de dire :

(1) Jomini.

Je n'ai point trouvé d'instructions écrites du Directoire. Par ses lettres au général Bonaparte, on voit qu'il avait été autorisé avant son départ, à ordonner, en son nom, aux ministres, toutes les dispositions nécessaires à son expédition. Le général Bonaparte m'avait dit qu'il était autorisé à faire tout ce qui lui semblerait bien, le Directoire ne voulant d'autre garantie que celle qu'il trouvait dans la gloire du vainqueur d'Italie. Le général Bonaparte était autorisé à rester ou à quitter la conquête, selon les nouvelles qu'il recevrait d'Europe et la situation des pays occupés par son armée; c'est ce que le général Bonaparte m'a dit plusieurs fois avant son départ et que je lui ai entendu dire à des membres du Directoire, lesquels m'ayant un jour proposé l'ambassade de Prusse, lui dirent en ma présence : que peut-être ferais-je mieux d'y renoncer étant mieux placé au conseil des Cinq Cents pour correspondre avec lui, sur tout ce qui pourrait déterminer ses résolutions par la suite. Je me décidai à rester à Paris, et je puis assurer que mon frère me dit plusieurs fois : « Je suis libre de rester en Orient ou de revenir en Europe. Si l'on peut se passer de moi ici, je resterai en Orient; si l'on a encore la guerre en Europe, si l'opinion me rappelle, je reviendrai; si la République peut véritablement s'affermir, tant mieux; si nos vieilles habitudes monarchiques, en contradiction avec nos lois actuelles, mettent aux prises l'opinion et le Gouvernement républicain et qu'il faille une main unique et forte pour soutenir nos institutions nouvelles, jusqu'à ce qu'elles soient soutenues par les mœurs et par elles-mêmes; si l'opinion m'appelle, je reviendrai. Si l'on peut aller sans moi, tant mieux. Un assez vaste champ de gloire est ouvert devant moi en Égypte : d'un côté, Constantinople, de l'autre, l'Inde. »

Je promis de correspondre avec lui et j'ai tenu parole. Lorsque le Directoire, répondant aux plaintes portées sur son administration par les deux Conseils, dont les membres étaient réunis en comité général dans la bibliothèque, fit la faute d'accuser le général Bonaparte de la perte de l'Italie, je ne pus me contenir, et renonçant à la réserve que je m'étais imposée, je répliquai au citoyen Garat, qui portait la parole, d'une manière qui me sembla applaudie par tous les députés. Ne comptant plus sur la bonne volonté du Directoire pour aller au secours du général Bonaparte, je dépêchai

un Grec, nommé Bourbaki en mandant à mon frère la vérité. Il vint lui-même solliciter les secours qu'on ne lui envoyait pas. Talleyrand avait dû être envoyé à Constantinople, par le Directoire, et il n'était pas parti de Paris. Dans ses dépêches au Directoire, le général Bonaparte parle plusieurs fois de son retour éventuel, et l'on ne voit jamais que le Directoire s'y oppose.

Non, le Directoire ne s'opposait pas au retour de Bonaparte, bien au contraire, par la dépêche suivante, datée du 7 prairial an VII (26 mai 1799), il lui donne positivement l'ordre formel de revenir en France :

Au général Bonaparte, commandant en chef de l'armée d'Orient.

Les efforts extraordinaires, Citoyen Général, que l'Autriche et la Russie viennent de déployer, la tournure sérieuse et presque alarmante que la guerre a prise, exigent que la République concentre ses forces. Le Directoire vient, en conséquence d'ordonner à l'amiral Bruix d'employer tous les moyens qui sont en son pouvoir pour se rendre maître de la Méditerranée et pour se porter en Égypte, à l'effet d'en ramener l'armée que vous commandez. Il est chargé de se concerter avec vous sur les moyens à prendre pour l'embarquement et le transport. Vous jugerez, Citoyen Général, si vous pouvez avec sécurité, laisser en Égypte une partie de vos forces, et le Directoire vous autorise, dans ce cas, à en confier le commandement à qui vous jugerez convenable.

Le Directoire vous verrait avec plaisir ramené à la tête des armées républicaines, que vous avez jusqu'à présent si glorieusement commandées.

TREILHARD, LA RÉVEILLÈRE-LÉPEAUX, BARRAS.

---

dangers que présente une navigation entreprise dans une saison peu favorable, sur une mer étroite et couverte d'ennemis, n'ont pu l'arrêter; il s'agissait de votre bien-être. Soldats, un puissant secours va nous arriver, ou bien une paix glorieuse, une paix digne de vous et de vos travaux, va vous ramener dans votre patrie. En recevant le fardeau dont Bonaparte était chargé, j'en ai senti l'importance et tout ce qu'il avait de pénible. Mais, appréciant d'un autre côté votre valeur, tant de fois couronnée par les plus brillants succès, appréciant votre constante patience à braver tous les maux, à supporter toutes les privations, appréciant enfin tout ce qu'avec de tels soldats on peut faire ou entreprendre, je n'ai plus consulté que l'avantage d'être à votre tête, que l'honneur de vous commander, et mes forces se sont accrues. »

Les soldats furent tristes pendant plusieurs jours; leur confiance était exclusive dans le général qui depuis quatre ans les avait tirés avec gloire de tant de pas difficiles; mais, après ces premiers sentiments donnés à leur affection, ils s'entretinrent des désastres de la République, des défaites des armées d'Allemagne et d'Italie, des changements que l'arrivée de leur général allait produire dans de pareilles circonstances: Il ramènera la victoire sous les drapeaux français, il reconquerra l'Italie! Le Kalmouk qui foule aux pieds la République Cisalpine ira prendre rang auprès des Beaulieu, des Wurmser, des Alvinzi: des partis qui divisent la République se rallieront autour d'un homme si

éminemment investi de la confiance nationale. Tenant le timon de l'État, il créera de nombreuses armées, mettra en mer de grandes escadres, dissoudra cette seconde coalition comme la première; ce qui lui permettra de secourir son armée de prédilection. Mais parviendra-t-il, avec des bâtiments mauvais marcheurs, à traverser ces mers étroites, couvertes de tant de vaisseaux anglais et russes?

On attendit des nouvelles d'Alexandrie avec inquiétude. Les premières annoncèrent que la rafale du sud-est avait duré trente-six heures. Peu après on apprit que le commodore anglais, accouru de Chypre, avait été déconcerté de ne plus apercevoir les frégates dans le port.

Les soldats connaissaient peu Kleber, mais sa belle tenue militaire, la blessure qu'il avait reçue à la prise d'Alexandrie, sa contenance à la bataille du mont Thabor, l'opinion qu'en avaient les officiers qui avaient servi à l'armée de Sambre-et-Meuse, tout était propre à leur inspirer de la confiance.

« Kleber n'avait jamais commandé en chef une armée. Il donnait la préférence sur toutes les autres, aux manières, à la discipline, au mécanisme de l'armée allemande; il n'avait pas une juste idée de ce qu'on peut faire avec des Français. Les deux frères Damas, dont l'un était son aide de camp, l'autre son chef d'état-major exerçaient une grande influence sur lui. Kleber avait servi huit ans comme officier dans un régiment d'infanterie en Autriche, il avait fait contre les Turcs la campagne dans laquelle l'empereur Joseph II fut battu; cela

lui avait laissé des impressions fort exagérées sur la puissance de la Porte. Il croyait qu'elle pouvait disposer de deux cent mille janissaires, braves et capables de tout faire » (1).

« En arrivant, l'armée s'était prévenue contre l'Égypte, mais ses opinions avaient été changées par l'influence du général Bonaparte, et elle s'était insensiblement livrée à d'autres sentiments. Mais lorsque Kleber et son état-major se prononcèrent contre le pays, ils réveillèrent des sentiments mal éteints; cependant l'armée resta fidèle à la gloire et au devoir. Menou, Reynier, Lanusse, Lagrange, Songis, tous les officiers du génie, de l'artillerie, la plupart des chefs de brigade de la cavalerie, les cinq sixièmes de ceux de l'infanterie, manifestèrent ouvertement ces opinions. L'état-major, une centaine d'officiers ou de commissaires des guerres, quelques employés de l'administration, voulaient, au contraire, à tout prix retourner en France; ils faisaient répandre avec profusion les discussions du Conseil des Cinq Cents, du mois de juin, dans lesquelles des orateurs de l'opposition blâmaient l'expédition d'Égypte, et en faisaient un sujet d'accusation contre le Directoire. Ces officiers affectaient de s'alarmer sur l'état de la République.

« L'évacuation de l'Égypte, disaient-ils, aura deux résultats : elle rendra à l'armée française une poignée de braves, parmi lesquels se trouvent un grand nombre d'officiers de la première distinction, et à la République une alliée, la Sublime-Porte,

(1) *Œuvres de Napoléon.*

qui lui est nécessaire pour contre-balancer la Russie et l'Autriche. D'ailleurs il est impossible de se maintenir désormais dans ce pays, puisqu'on ne peut plus espérer de secours, quand même les mers seraient ouvertes. La France a besoin de toutes ses troupes pour défendre son territoire. Nous avons à lutter contre le climat, la peste, les Mameluks, les Bédouins et les armées ottomanes, russes et anglaises. Comment résister à tant d'ennemis? Il faudra donc finir par succomber! Déjà le Grand Vizir s'approche de la Syrie avec quatre-vingt mille hommes; une armée russe de dix mille hommes est arrivée aux Dardanelles; dix mille Anglais ont passé le détroit de Gibraltar; comment faire face à ces trois armées? Nous succomberons donc, et, si nous attendons les évènements, nous ne pourrons plus prétendre à un arrangement honorable. Puisqu'il est impossible de sauver l'Égypte, il faut au moins négocier à temps pour sauver l'armée. »

On leur répondait : « Les discussions du Conseil des Cinq Cents ne signifient rien. Il est tout simple que les Français, à la vue des dangers qu'ils courent, regrettent que tant de braves soient éloignés; mais vingt-cinq mille hommes ne peuvent pas être un poids décisif dans une pareille lutte. On sent surtout le besoin d'une tête pour diriger tant de bras, et cette tête est partie. L'Égypte nous tiendra lieu de toutes nos colonies à sucre. Elle nous assurera tôt ou tard la souveraineté de l'Hindoustan. Mourad-Bey n'est plus qu'un partisan, il

lui avait laissé des impressions fort exagérées sur la puissance de la Porte. Il croyait qu'elle pouvait disposer de deux cent mille janissaires, braves et capables de tout faire » (1).

« En arrivant, l'armée s'était prévenue contre l'Égypte, mais ses opinions avaient été changées par l'influence du général Bonaparte, et elle s'était insensiblement livrée à d'autres sentiments. Mais lorsque Kleber et son état-major se prononcèrent contre le pays, ils réveillèrent des sentiments mal éteints; cependant l'armée resta fidèle à la gloire et au devoir. Menou, Reynier, Lanusse, Lagrange, Songis, tous les officiers du génie, de l'artillerie, la plupart des chefs de brigade de la cavalerie, les cinq sixièmes de ceux de l'infanterie, manifestèrent ouvertement ces opinions. L'état-major, une centaine d'officiers ou de commissaires des guerres, quelques employés de l'administration, voulaient, au contraire, à tout prix retourner en France; ils faisaient répandre avec profusion les discussions du Conseil des Cinq Cents, du mois de juin, dans lesquelles des orateurs de l'opposition blâmaient l'expédition d'Égypte, et en faisaient un sujet d'accusation contre le Directoire. Ces officiers affectaient de s'alarmer sur l'état de la République.

« L'évacuation de l'Égypte, disaient-ils, aura deux résultats : elle rendra à l'armée française une poignée de braves, parmi lesquels se trouvent un grand nombre d'officiers de la première distinction, et à la République une alliée, la Sublime-Porte,

(1) *Œuvres de Napoléon.*

qui lui est nécessaire pour contre-balancer la Russie et l'Autriche. D'ailleurs il est impossible de se maintenir désormais dans ce pays, puisqu'on ne peut plus espérer de secours, quand même les mers seraient ouvertes. La France a besoin de toutes ses troupes pour défendre son territoire. Nous avons à lutter contre le climat, la peste, les Mameluks, les Bédouins et les armées ottomanes, russes et anglaises. Comment résister à tant d'ennemis? Il faudra donc finir par succomber! Déjà le Grand Vizir s'approche de la Syrie avec quatre-vingt mille hommes; une armée russe de dix mille hommes est arrivée aux Dardanelles; dix mille Anglais ont passé le détroit de Gibraltar; comment faire face à ces trois armées? Nous succomberons donc, et, si nous attendons les événements, nous ne pourrons plus prétendre à un arrangement honorable. Puisqu'il est impossible de sauver l'Égypte, il faut au moins négocier à temps pour sauver l'armée. »

On leur répondait : « Les discussions du Conseil des Cinq Cents ne signifient rien. Il est tout simple que les Français, à la vue des dangers qu'ils courent, regrettent que tant de braves soient éloignés; mais vingt-cinq mille hommes ne peuvent pas être un poids décisif dans une pareille lutte. On sent surtout le besoin d'une tête pour diriger tant de bras, et cette tête est partie. L'Égypte nous tiendra lieu de toutes nos colonies à sucre. Elle nous assurera tôt ou tard la souveraineté de l'Hindoustan. Mourad-Bey n'est plus qu'un partisan, il

sera même facile de le gagner ; il craint les Ottomans et le fatal cordon. Les Bédouins ne sont plus d'aucune importance ; les Dromadaires ayant acquis la connaissance du désert, les soumettront entièrement. Il est faux qu'une armée russe soit arrivée aux Dardanelles ; jamais la Porte ne consentira à ce qu'une armée grecque campe sous les murs du sérail ; le croissant et la croix grecque ne peuvent marcher réunis dans un même camp. D'ailleurs les Russes n'ont-ils pas leurs forces engagées en Italie et en Allemagne ? Est-il dans la politique du Czar de détruire l'armée d'Orient ? L'assertion qu'une armée anglaise a passé le détroit est également hasardée ; l'armée anglaise est occupée en Irlande, elle est nécessaire en Europe pour influencer sur le sort de la Hollande et de la Belgique. Le Cabinet de Saint-James sait bien que, si la coalition triomphe, la République sera obligée d'abandonner l'Égypte par le traité de paix. Le Grand Vizir est encore éloigné de plusieurs centaines de lieues ; les correspondances d'Acre, de Damas, de Jérusalem, n'en parlent point. Quand il sera arrivé en Syrie, il aura à combattre Djezzar. Mais enfin, s'il parvenait à réunir une armée, elle serait, comme celle du mont Thabor, incapable de résister au choc d'une division européenne. Nous n'avons pas d'ennemis devant nous ; il est possible, sans doute, qu'il en vienne, mais est-ce une raison pour capituler, non seulement sans nous être battus, mais même sans avoir donné la peine aux armées ennemies d'arriver ? Lorsque les Anglais auront

débarqué sur les côtes de la Méditerranée, lorsque le Grand Vizir aura passé le désert, nous serons toujours à temps de capituler; mais on serait bien criminel de faire, quand on n'est pas attaqué, ce que l'on sera à même de faire lorsque l'on aura été battu, ou au moins quand on sera en présence de l'ennemi. Est-ce à des soldats à prévoir des dangers de si loin? »

« Comme il arrive d'ordinaire, chacun resta dans son opinion. Mais au milieu de ces discussions la contenance et le moral du soldat s'affaiblirent. La division s'introduisit parmi les officiers; le général en chef perdit de sa considération; il éloignait de lui les plus braves parce qu'ils ne partageaient pas ses opinions et en manifestaient ouvertement de contraires..... » (1).

Le nouveau général, après avoir fait reconnaître son autorité par les Cheiks et par le peuple de l'Égypte, porta ses regards sur les diverses branches de la vaste administration qui lui était confiée. Bonaparte, dans son instruction écrite, lui avait bien tracé les règles de sa conduite militaire et politique, mais sans lui laisser aucune notion sur l'intérieur du pays; et Kleber resta anéanti lorsqu'on lui présenta les finances comme en déficit de plus de six millions. Cette découverte n'était pas de nature à détruire l'animosité secrète qu'il conservait contre son ancien général en chef, depuis les discussions qui avaient eu lieu lorsqu'il commandait à Alexandrie.

(1) *Œuvres de Napoléon.*

Il était sous l'empire de ces impressions défavorables, lorsqu'il fit son premier rapport au Directoire, le 26 septembre 1799, un mois après le départ de Bonaparte. Dans ce rapport, où comme on peut le croire, il ne peignait pas sa situation sous des couleurs bien brillantes, il annonçait au gouvernement qu'il allait suivre les négociations entamées par son prédécesseur, et il donnait pour motifs assez plausibles de sa résolution, l'armée réduite d'un tiers et diminuant encore tous les jours dans une proportion alarmante; le désordre des finances, le manque absolu de ressources; la réunion en Syrie d'une nouvelle armée d'Osmanlis, et le désir vivement exprimé par les troupes françaises de revoir leur patrie.

Ce rapport était vrai dans quelques points; mais dans beaucoup d'autres, il était exagéré. Kleber avait eu grand soin de ne présenter au Directoire que les considérations nécessaires pour lui faire obtenir de prompts secours, dans le cas où l'on n'approuverait pas ses projets de négociation, ce qui ne l'empêcha pas d'expédier en Syrie un parlementaire chargé, pour le Grand Vizir, d'un duplicata de la lettre de Bonaparte, avec l'expression de son désir d'entrer en arrangement.

Le rapport de Kleber est devenu célèbre, surtout parce qu'il a servi de base aux accusations des ennemis de Napoléon. L'Empereur l'a jugé d'ailleurs historiquement assez important pour le réfuter par des observations dictées à Sainte-Hélène.

Il est à remarquer que par suite de la révolu-

tion du 18 Brumaire, le rapport de Kleber adressé au Directoire arriva en France au premier Consul, mais un duplicata fut intercepté par les Anglais. Ce duplicata eut du moins le résultat de les tromper sur la situation de l'armée d'Orient, qu'il présentait sous une face trop défavorable, et loin d'avoir accéléré la perte de l'Égypte, comme quelques historiens militaires l'ont écrit, il fit mettre plus de lenteur dans les préparatifs de l'expédition préparée par l'Angleterre.

## LETTRE DE KLEBER.

Citoyens Directeurs,

A. Le général en chef Bonaparte est parti pour France, le 6 fructidor au matin, sans en avoir prévenu personne : il m'avait donné rendez-vous à Rosette, le 7 ; je n'y ai trouvé que ses dépêches. Dans l'incertitude si le général a eu le bonheur de passer, je crois devoir vous envoyer copie, et de la lettre par laquelle il me donne le commandement de l'armée, et de celle qu'il adresse au Grand Vizir à Constantinople, quoiqu'il sût parfaitement que ce pacha était déjà arrivé à Damas.

B. Mon premier soin a été de prendre une connaissance exacte de la situation actuelle de l'armée.

Vous savez, citoyens Directeurs, et vous êtes à même de vous faire représenter l'état de sa force lors de son arrivée en Égypte ; elle est réduite de moitié, et nous occupons tous les points capitaux du triangle des cataractes à El-A'rych, d'El-A'rych à Alexandrie, et d'Alexandrie aux cataractes.

## OBSERVATIONS DE NAPOLÉON.

A. Le Grand Vizir était à la fin d'août à Erivan, dans la Haute-Arménie, il n'avait avec lui que 5,000 hommes. Le 22 août, on ignorait en Égypte que ce premier ministre eût quitté Constantinople ; l'aurait-on su, qu'on y aurait attaché fort peu d'importance ; au 26 septembre, lorsque cette lettre était écrite, le Grand Vizir n'était ni à Damas, ni à Alep, il était au-delà du Taurus.

B. L'armée française était forte de 30,000 hommes au moment de son débarquement en Égypte, en 1798 ; puisque le général Kleber déclare qu'elle était réduite de moitié au 27 septembre 1799 : elle était donc de 15,000 hommes ; ceci est une fausseté évidente, puisque les états de situation de tous les chefs des corps envoyés au ministre de la guerre, datés du 1<sup>er</sup> septembre, portaient la force de l'armée à 28,500 hommes, sans compter les gens du pays ; les états de l'ordonnateur Daure fai-

saient monter la consommation à 35,000 hommes, y compris les abus, les auxiliaires, les rations doubles, les femmes et les enfants; les états du payeur Estève, envoyés à la trésorerie, faisaient monter l'armée à 28,500 hommes : comment, dira-t-on, la conquête de la haute et basse Égypte, de la Syrie, les maladies, la peste, n'avaient fait périr que 1,500 hommes ! Non, il en a péri 4,500 : mais, après son débarquement, l'armée fut augmentée de 3,000 hommes, provenant des débris de l'escadre de l'amiral Bruëys.

Voulez-vous une autre preuve tout aussi forte ? c'est qu'aux mois d'octobre et de novembre 1801, deux ans après, il a débarqué en France 27,500 hommes venant d'Égypte, sur lesquels 24,000 appartenaient à l'armée : les autres étaient des marins, des Mameluks ou des gens du pays : or, l'armée n'avait reçu aucun renfort, si ce n'est un millier d'hommes partis par les trois frégates, *la Justice*, *l'Égyptienne* et *la Régénérée*, et une douzaine de corvettes ou avisos qui y arrivèrent dans cet intervalle.

En 1800 et 1801, l'armée a perdu 4,800 hommes, soit de maladie, soit à la campagne contre le Grand Vizir, en 1800; soit à celle contre les Anglais, en 1801 : 2,300 hommes ont, en outre, été faits prisonniers dans les forts d'Aboukir, Jullien, Ramanyeh, dans le désert avec le colonel Cavalier sur le convoi de Djermes, au Marabout; mais ces troupes, ayant été renvoyées en France, sont comprises dans le nombre de 27,500 qui ont opéré leur retour.

Il résulte donc de cette seconde preuve, qu'au mois de septembre 1799, l'armée était de 28,500 hommes, éclopés, vétérans, hôpitaux, etc., tout compris.

C. Les fusils ne manquaient pas plus que les hommes, il résulte des états des chefs de corps de septembre 1799, qu'ils avaient 7,000 fusils et 11,000 sabres au dépôt; et des états de l'artillerie, qu'il y en avait 5,000 neufs, et 300 en pièces de rechange au parc; cela fait donc 15,000 fusils.

Les pièces de canon ne manquaient pas davantage : il y avait, comme le constatent les états de l'artillerie, 1,426 bouches à feu, dont 180 de campagne, 225,000 projectiles, 1,400 milliers de poudre; 3 millions de

C. Cependant il ne s'agit plus aujourd'hui comme autrefois de lutter contre quelques hordes de Mameluks découragés; mais de combattre et de résister aux efforts réunis de trois grandes puissances : la Porte, les Anglais et les Russes.

Le dénuement d'armes, de poudre de guerre, de fer coulé et de plomb, présente un tableau aussi alarmant que la grande et subite diminution d'hommes dont je

viens de parler : les essais de fonderie faits n'ont point réussi ; la manufacture de poudre établie à Roudah n'a pas encore donné, et ne donnera probablement pas le résultat qu'on se flattait d'en obtenir ; enfin la réparation des armes à feu est lente, et il faudrait pour activer ces établissements des fonds et des moyens que nous n'avons pas.

*D.* Les troupes sont nues, et cette absence de vêtements est d'autant plus fâcheuse, qu'il est reconnu que, dans ce pays, elle est une des causes les plus actives des dyssenteries et des ophthalmies, qui sont les maladies constamment régnantes ; la première surtout a agi cette année puissamment sur des corps affaiblis et épuisés par les fatigues. Les officiers de santé remarquent et rapportent constamment que, quoique l'armée soit si considérablement diminuée, il y a cette année un nombre beaucoup plus grand de malades qu'il n'y en avait l'année dernière à la même époque.

*E.* Le général Bonaparte avait effectivement, avant son départ, donné des ordres pour habiller l'armée en drap ; mais pour cet objet, comme pour beaucoup d'autres, il s'en est tenu là, et la pénurie des finances, qui est un nouvel obstacle à combattre, l'eût mis dans la nécessité sans doute d'ajourner l'exécution de cet utile projet : il faut parler de cette pénurie.

Le général Bonaparte a épuisé toutes les ressources extraordinaires dans les premiers mois de notre arrivée : il a levé alors autant de contributions de guerre que le pays pouvait en supporter : revenir aujourd'hui à ces moyens, alors que nous sommes au dehors entourés d'ennemis, serait préparer un soulèvement

cartouches d'infanterie, 27,000 cartouches à canon confectionnées, et ce qui prouve l'exactitude dans ces états, c'est que deux ans après, les Anglais trouvèrent 1,375 bouches à feu, 190,000 projectiles et 900 milliers de poudre.

*D.* Les draps ne manquaient pas plus que les munitions, puisque les états de situation des magasins des corps portaient qu'il existait des draps au dépôt, que l'habillement était en confection ; et qu'effectivement, au mois d'octobre, l'armée était habillée de neuf : d'ailleurs, comment manquer d'habillement dans un pays qui habille 3,000,000 d'hommes, les populations de l'Afrique, de l'Arabie, qui fabriquent des cotonnades, des toiles, des draps de laine en si grande quantité ?

*E.* Depuis longtemps la solde était au courant, il y avait 15,000 francs d'arriéré ; mais cela datait de longue main : les contributions dues étaient de 16,000,000 comme le prouvent les états du payeur Estève, datées du 1<sup>er</sup> septembre.

à la première occasion favorable. Cependant Bonaparte à son départ n'a pas laissé un sou en caisse, ni aucun objet équivalent : il a laissé, au contraire, un arriéré de près de 12,000,000 ; c'est plus que le revenu d'une année dans la circonstance actuelle. La solde arriérée pour toute l'armée se monte seulement à 4,000,000.

*F.* L'inondation rend impossible en ce moment, le recouvrement de ce qui est dû sur l'année qui vient d'expirer, et qui suffirait à peine pour la dépense d'un mois ; ce ne sera donc qu'au mois de frimaire qu'on pourra recommencer la perception ; et, alors, il n'en faut pas douter, on ne pourra pas s'y livrer parce qu'il faudra combattre.

Enfin, le Ni! étant cette année très mauvais, plusieurs provinces, faute d'inondations, offriront des non-valeurs auxquelles on ne pourra se dispenser d'avoir égard.

Tout ce que j'avance ici, citoyens Directeurs, je puis le prouver et par des procès-verbaux et par des états certifiés des différents services.

Quoique l'Égypte soit tranquille en apparence, elle n'est rien moins que soumise ; le peuple est inquiet, et ne voit en nous, quelque chose que l'on puisse faire, que des ennemis de sa propriété : son cœur est sans cesse ouvert à l'espoir d'un changement favorable.

*G.* Les Mameluks sont dispersés, mais ils ne sont pas détruits. Mourad-Bey est toujours dans la Haute-Égypte avec assez de monde pour occuper sans cesse une partie de nos forces : si on l'abandonnait un moment, sa troupe se grossirait bien vite, et il viendrait nous inquiéter, sans doute, jusque dans la capitale, qui, malgré la plus grande sur-

*F.* La conduite de ce peuple, pendant la guerre de Syrie, ne laissa aucun doute sur ses bonnes dispositions ; mais il ne faut lui laisser aucune inquiétude sur sa religion et se concilier les ulémas.

*G.* Mourad-Bey, réfugié dans l'Oasis, ne possédait plus un seul point dans la vallée ; il n'y possédait plus un magasin ni une barque ; il n'avait plus un canon, il n'était suivi que de ses plus fidèles esclaves. Ibrahim-Bey était à Gaza avec 450 Mameluks ; comment pouvait-il en avoir 2,000, puisqu'il n'en a jamais eu que 950, et qu'il avait fait des pertes dans tous les combats de la Syrie ?

Il n'y avait pas, à la fin de septembre, un seul homme de l'armée

veillance, n'a cessé jusqu'à ce jour de lui procurer des secours en argent et en armes.

Ibrahim est à Gaza, avec environ 2,000 Mameluks, et je suis informé que 30,000 hommes de l'armée du Grand Vizir et de Djezzar-Pacha, y sont déjà arrivés.

II. Le Grand Vizir est parti de Damas, il y a environ vingt jours ; il est actuellement campé auprès d'Acree.

I. Telle est, Citoyens Directeurs, la situation dans laquelle le général Bonaparte m'a laissé l'énorme fardeau de l'armée d'Orient ; il voyait la crise fatale s'approcher. Vos ordres, sans doute, ne lui ont pas permis de la surmonter. Que cette crise existe ; ses lettres, ses instructions, sa négociation entamée, en font foi : elle est de notoriété publique, et nos ennemis semblent aussi peu l'ignorer que les Français qui sont en Égypte.

« Si cette année, me dit le général Bonaparte, malgré toutes les précautions, la peste était en Égypte, et que vous perdiez plus de 1,500 soldats, » perte considérable, puisqu'elle serait en sus de celle que les événements de la guerre occasionneraient journellement : je dis que, dans ce cas, vous ne devez pas vous hasarder à soutenir la campagne prochaine : et vous êtes autorisé à conclure la paix avec la Porte Ottomane, quand même l'évacuation de l'Égypte en serait la condition principale. »

Je vous fais remarquer ce passage, Citoyens Directeurs, parce qu'il est caractéristique sous plus d'un rapport, et qu'il indique surtout la situation critique dans laquelle je me trouve.

du Grand Vizir en Syrie ; au contraire, Djezzar-Pacha avait retiré ses propres troupes de Gaza pour les concentrer sur Acree. Il n'y avait à Gaza que les 400 Mameluks d'Ibrahim-Bey.

II. Le Grand Vizir n'était point en Syrie, le 26 septembre : il n'était pas même à Alep : il était au-delà du mont Taurus.

I. Cette crise fatale était dans l'imagination du général, et surtout des intrigants qui voulaient l'exciter à quitter le pays.

Napoléon avait commencé les négociations avec Constantinople, dès le surlendemain de son arrivée à Alexandrie ; il les a continuées en Syrie : il avait plusieurs buts, d'abord d'empêcher la Porte de déclarer la guerre ; puis de la désarmer, ou au moins rendre les hostilités moins actives ; enfin de connaître ce qui se passait par les allées et venues des agents turcs et français qui se tenaient au courant des événements d'Europe.

Où était la crise fatale ? l'armée russe, qui, soi-disant, était aux Dardanelles, était un premier fantôme ; l'armée anglaise, qui déjà avait passé le détroit, en était un second ; enfin, le Grand Vizir, à la fin de septembre, était encore bien éloigné de l'Égypte, quand il aurait passé le mont Taurus et le Jourdain, il avait à lutter contre la jalousie de Djezzar ; il n'avait avec lui que 5,000 hommes ; il devait former son armée en Asie, et peut-être y réunir 40 à 50,000 hommes qui n'avaient jamais fait la guerre, et qui étaient aussi peu redoutables que l'armée du mont Thabor : c'était donc, en réalité, un troisième fantôme.

Les troupes de Mustafa-Pacha étaient les meilleures troupes ottomanes : elles occupaient à Aboukir une position redoutable : cependant elles n'avaient opposé aucune résistance. Le Grand Vizir n'aurait jamais osé passer le désert devant l'armée française, ou, s'il l'avait osé, il aurait été très facile de le battre.

L'Égypte ne courait donc de danger que par le mauvais esprit qui s'était mis dans l'état-major.

Que peuvent être quinze cents hommes de plus ou de moins dans l'immensité du terrain que j'ai à défendre, et aussi journellement à combattre ?

La peste qui avait affligé l'armée, en 1799, lui avait fait perdre 700 hommes. Si celle qui l'affligerait en 1800 lui en faisait perdre 1.500, elle serait donc double en malignité. Dans ce cas, le général, partant, voulait prévenir les seuls dangers que pouvait courir l'armée, et diminuer la responsabilité de son successeur, l'autorisant à traiter, s'il ne recevait pas de nouvelles du gouvernement avant le mois de mai 1800, à condition que l'armée française resterait en Égypte jusqu'à la paix générale.

Mais enfin, le cas n'était point arrivé : on n'était pas encore au mois de mai, puisqu'on n'était qu'au mois de septembre ; on avait donc tout l'hiver à passer, pendant lequel il était probable que l'on recevrait des nouvelles de France ; enfin la peste n'affligea pas l'armée en 1800 et 1801.

*J.* Le général dit ailleurs : « Alexandrie et El-A'rych, voilà « les deux clefs de l'Égypte ».

El-A'rych est un méchant fort, à quatre journées, dans le désert. La grande difficulté de l'approvisionnement ne permet pas d'y jeter une garnison de plus de deux cent cinquante hommes : six cents Mameluks pourront, quand ils le voudront, interrompre sa communication avec Qa-tych ; et, comme lors du départ de Bonaparte, cette garnison n'avait pas pour quinze jours de vivres en avance, il ne faudrait pas plus de temps pour l'obliger à se rendre sans coup férir.

Les Arabes seuls étaient dans le cas de faire des convois soutenus dans les brûlants déserts ; mais, d'un côté, ils ont été tant de fois trompés, que, loin de nous offrir leurs services, ils s'éloignent et se cachent ; d'un autre côté, l'arrivée du Grand Vizir, qui enflamme leur fanatisme et leur prodigue des dons, contribue tout autant à nous en faire abandonner.

*K.* Alexandrie n'est point une place, c'est un vaste camp retranché ; il était, à la vérité,

*J.* Le fort d'El-A'rych, qui peut contenir 5 ou 6,000 hommes de garnison, est construit en bonne maçonnerie ; il domine les puits et la forêt de palmiers de l'Oasis de ce nom. C'est une vedette située près de la Syrie ; la seule porte par où toute armée qui veut attaquer l'Égypte par terre doit passer. Les localités offrent beaucoup de difficultés aux assiégeants. C'est donc à juste titre qu'il peut être appelé une des clefs du désert.

*K.* Il y avait dans Alexandrie 450 bouches à feu de tous calibres. Les 24 pièces que l'on avait perdues

assez bien défendu par une nombreuse artillerie de siège; mais depuis que nous avons perdu cette artillerie dans la désastreuse campagne de Syrie, depuis que le général Bonaparte a retiré toutes les pièces de marine pour armer au complet les deux frégates avec lesquelles il est parti, ce camp ne peut plus offrir qu'une faible résistance.

*L.* Le général Bonaparte, enfin, s'était fait illusion sur l'effet que devait produire le succès qu'il a obtenu aux portes d'Aboukir : il a, en effet, détruit la presque totalité des Turcs qui avaient débarqué : mais qu'est-ce qu'une perte pareille pour une grande nation à laquelle on a ravi la plus belle partie de son empire, et à qui la religion, l'honneur et l'intérêt prescrivent également de se venger, et de reconquérir ce que l'on avait pu lui enlever ? Aussi cette victoire n'a-t-elle pas retardé d'un instant, ni les préparatifs, ni la marche du Grand Vizir.

*M.* Dans cet état de choses que puis-je ? Que dois-je faire ? Je pense, Citoyens Directeurs, que c'est de continuer les négociations entamées par Bonaparte ; quand elles ne donneraient d'autres résultats que celui de gagner du temps, j'aurai déjà lieu d'être satisfait. Vous trouverez ci-jointe la lettre que j'écris en conséquence au Grand Vizir, en lui envoyant duplicata de celle de Bonaparte ; si ce ministre répond à ces avances, je lui proposerai la restitution de l'Égypte, aux conditions suivantes :

Le Grand Seigneur y établira un pacha comme par le passé ; on lui abandonnerait le myri que la Porte a toujours perçu de droit et jamais de fait.

Le commerce sera ouvert réciproquement entre l'Égypte et la Syrie.

en Syrie appartenait à l'équipage de siège, et n'avaient jamais été destinées à faire partie de l'armement de cette place. Les Anglais y ont trouvé, en 1801, plus de 400 pièces de canon, indépendamment des pièces qui armaient les frégates et autres bâtiments.

*L.* L'armée de Mustafa, Pacha de Roumélie, qui débarqua à Aboukir, était de 18,000 hommes; c'était l'élite des troupes de la Porte qui avaient fait la guerre contre la Russie. Ces troupes étaient incomparablement meilleures que celles du mont Thabor et toutes les troupes asiatiques, dont devait se composer l'armée du Grand Vizir.

Le Grand Vizir n'a reçu la nouvelle de la défaite d'Aboukir qu'à Erivan, dans l'Arménie, près la mer Caspienne.

*M.* Ceci est bien projeté, mais a été mal exécuté; il y a loin de là à la capitulation d'El-Arych.

Tout traité avec la Porte, s'il avait ces deux résultats, de lui faire tomber les armes des mains et de conserver l'armée en Égypte, était bon.

Les Français demeureraient dans le pays, occuperaient les places et les forts, et percevraient tous les autres droits avec ceux des douanes, jusqu'à ce que le gouvernement eût fait la paix avec l'Angleterre.

Si ces conditions préliminaires et sommaires étaient acceptées, je croirais avoir fait plus pour la patrie qu'en obtenant la plus éclatante victoire; mais je doute que l'on veuille prêter l'oreille à ces dispositions: si l'orgueil des Turcs ne s'y opposait pas, j'aurais à combattre l'influence des Anglais; dans tous les cas, je me guiderai d'après les circonstances.

N. Je connais toute l'importance de la possession de l'Égypte: je disais en Europe qu'elle était pour la France le point d'appui par lequel elle pouvait remuer le système du commerce des quatre parties du monde; mais, pour cela, il faut un puissant levier: ce levier, c'est la marine. La nôtre a existé, depuis lors tout est changé, et la paix avec la Porte peut seule, ce me semble, nous offrir une voie honorable pour nous tirer d'une entreprise qui ne peut plus atteindre l'objet qu'on avait pu s'en proposer.

Je n'entrerai point, Citoyens Directeurs, dans le détail de toutes les combinaisons diplomatiques que la situation actuelle de l'Europe peut offrir: ils ne sont point de mon ressort.

Dans la détresse où je me trouve, et trop éloigné du centre des mouvements, je ne puis guère m'occuper que du salut et de l'honneur de l'armée que je commande. Heureux si dans mes sollicitudes je réussis à remplir vos vœux! Plus rapproché de vous, je mettraï toute ma gloire à vous obéir.

Je joins ici, Citoyens Direc-

N. La destruction de onze vaisseaux de guerre, dont trois étaient hors de service, ne changeait rien à la situation de la République, qui était en 1800 tout aussi inférieure sur mer qu'en 1798: si l'on eût été maître de la mer, on eût marché droit à la fois sur Londres, sur Dublin et sur Calcuta: c'était pour le devenir que la République voulait posséder l'Égypte. Cependant la République avait assez de vaisseaux pour pouvoir envoyer des renforts en Égypte, lorsque ce serait nécessaire. Au moment où le général écrivait cette lettre, l'amiral Bruëys, avec quarante-six vaisseaux de haut-bord, était maître de la Méditerranée: il eût secouru l'armée d'Orient, si les troupes n'eussent été nécessaires en Italie, en Suisse et sur le Rhin.

teurs, un état exact de ce qui nous manque en matériel pour l'artillerie, et un tableau sommaire de la dette contractée et laissée par Bonaparte.

Salut et respect,

KLEBER.

*O. Post-Scriptum.* Au moment, Citoyens Directeurs, où je vous expédie cette lettre, quatorze ou quinze voiles turques sont mouillées devant Damiette, attendant la flotte du capitain-pacha, mouillée à Jaffa, et portant, dit-on, quinze à vingt mille hommes de débarquement; quinze mille sont toujours réunis à Gaza, et le Grand Vizir s'achemine de Damas: il nous a renvoyé ces jours derniers un soldat de la 25<sup>e</sup> demi-brigade, fait prisonnier au fort d'El-A'ryeh, après lui avoir fait voir tout le camp; il lui a intimé de dire à ses compagnons ce qu'il avait vu, et à leur général de trembler. Ceci paraît annoncer ou la confiance que le Grand Vizir met dans ses forces, ou un désir de rapprochement: quant à moi, il me serait de toute impossibilité de réunir plus de cinq mille hommes en état d'entrer en campagne. Nonobstant ce, je tenterai la fortune, si je ne puis parvenir à gagner du temps par des négociations. Djezzar a retiré ses troupes de Gaza, et les a fait revenir à Acre.

KLEBER.

*O.* Cette apostille peint l'état d'agitation du général Kleber: il avait servi huit ans, comme officier, dans un régiment autrichien; il avait fait les campagnes de Joseph II, qui s'était laissé battre par les Ottomans: il avait conservé une opinion fort exagérée de ceux-ci. Sidney-Smith, qui avait déjà fait perdre à la Porte l'armée de Mustafa, Pacha de Roumélie, qu'il avait débarquée à Aboukir, vint mouiller à Damiette, avec soixante transports, sur lesquels étaient embarqués 7,000 janissaires, de très bonnes troupes: c'était l'arrière-garde de l'armée de Mustafa-Pacha; au 1<sup>er</sup> novembre, il la débarqua sur les plages de Damiette. L'intrepide général Verdier marcha à eux, avec 1,000 hommes, les prit, les tua, ou les jeta dans la mer; six pièces de canon furent ses trophées.

Le capitain-pacha n'était pas à Jaffa, le Grand Vizir n'était point entré en Syrie; il n'y avait donc pas 30,000 hommes à Gaza. Les armées russes et anglaises ne songeaient point à attaquer l'Égypte.

Cette lettre est donc pleine de fausses assertions. On croyait que Napoléon n'arriverait point en France; on s'était décidé à évacuer le pays: on voulait justifier cette évacuation, car cette lettre arriva à Paris, le 12 janvier: le général Berthier la mit sous les yeux du premier Consul; elle était accompagnée des rapports et des comptes de l'ordonnateur Daure, du payeur Estève, et de vingt-huit rapports de colonels et de chefs de corps d'artillerie, infanterie, cavalerie, dromadaires, etc. Tous ces états que fit dépouiller le ministre de la guerre, présentaient des rapports qui contredisaient le général en chef. Mais heureusement pour l'Égypte, qu'un duplicata de cette lettre tomba entre les mains de l'amiral Keith, qui l'envoya aussitôt à Londres. Le ministre anglais écrivit sur-le-champ pour qu'on ne reconnût aucune capitulation, qui

aurait pour but de ramener l'armée d'Égypte en France, et que, si déjà elle était en mer, il fallait la prendre et la conduire dans la Tamise.

Par un second bonheur, le colonel Latour-Maubourg, parti de France à la fin de janvier, avec la nouvelle de l'arrivée de Napoléon en France, celle du 18 brumaire, la Constitution de l'an VIII, et la lettre du ministre de la guerre, du 12 janvier, en réponse à celle de Kleber, ci-dessus, arriva au Caire, le 4 mars, dix jours avant le terme fixé pour la remise de cette capitale au Grand Vizir. Kleber comprit qu'il fallait vaincre ou mourir, et n'eut qu'à marcher.

Ce ramassis de canailles qui se disait l'armée du Grand Vizir, fut rejeté au-delà du désert, sans faire aucune résistance. L'armée française n'eut pas cent hommes tués ou blessés, en tua 15,000, leur prit leurs tentes, leurs bagages et leur équipement de campagne.

Kleber changea alors entièrement; il s'appliqua sérieusement à améliorer le sort de l'armée et du pays; mais, le 14 juin 1800, il périt sous le poignard d'un misérable fanatique.

S'il eût vécu lorsque, la campagne suivante, l'armée anglaise débarqua à Aboukir, cette armée eût été perdue: peu d'Anglais se fussent rembarqués, et l'Égypte eût été conservée à la France.

Cependant Kleber, se conformant à l'axiome qui dit que, si l'on veut la paix, il faut se tenir prêt à la guerre, combina ses principales forces disponibles, de façon à pouvoir promptement les réunir à Sâlheyeh et Belbeys, dans le cas où l'armée ennemie tenterait le passage du désert; en outre, mille huit cents hommes occupaient le Delta, où ils maintenaient l'ordre et la tranquillité; un pareil nombre, commandé par le général Lanusse, défendait Alexandrie et le fort d'Aboukir; le reste des côtes jusqu'à Damiette était occupé par le général Verdier, avec environ mille hommes;

douze cents hommes gardaient le Caire, enfin la division Desaix, forte de deux mille cinq cents hommes, répartie sur les points fortifiés de Qoseyr Qench, Beni-Soueyf, etc., protégeait la haute Égypte et la libre navigation du Nil.

Si l'on pouvait avoir quelque attaque à redouter du côté de la Méditerranée et de la Syrie, rien ne devait alarmer dans la haute Égypte. Mourad-Bey avait bien récemment tenté de déboucher au-dessous de Syout et pénétré jusqu'à El-Korâyim. Mais le chef de brigade Morand s'était mis à sa poursuite, et l'avait, après un premier combat, forcé à une prompte retraite. Malgré la rapidité de sa fuite, Mourad n'avait pas pu échapper à une seconde atteinte de son vainqueur, qui, suivant ses traces, et franchissant à la tête de sa colonne cinquante lieues de désert en quatre jours se montra tout à coup à la hauteur de Samanhoud. — Surpris dans son camp, le Bey vit tailler ses Mameluks en pièces, enlever ses chameaux, piller ses équipages, ce qui le réduisit pour longtemps à l'impossibilité de rien entreprendre.

Ce double échec ne lassa pas néanmoins le courage de l'ancien chef des Beys Mameluks. Avec une partie de ses gens qu'il parvint à rallier, il gagna par le désert la province de Fayoum, dans laquelle il conservait de nombreux partisans. Mais tous ses mouvements étaient observés par Desaix; à peine le général français eut-il reçu l'avis que le chef arabe venait d'apparaître sur les bords du canal Joseph, qu'il s'avança contre lui avec toutes les

troupes dont il pouvait disposer. Une des colonnes françaises, commandée par l'adjutant général Boyer, suivant la rive gauche du canal, rejoignit les Mameluks, le 9 octobre, auprès du village de Sédiman. Pour arriver plus vite, l'infanterie était montée sur des dromadaires; Mourad, croyant n'avoir affaire qu'à de la cavalerie, s'avança soudain pour la charger. Le feu nourri d'un carré, qui renversa les plus braves Mameluks, lui fit connaître son erreur. Il était trop avancé pour reculer, mais tous ses efforts pour enfoncer le carré furent inutiles; les Mameluks, découragés, se débandèrent et prirent la fuite. Mourad, resté un des derniers, eut lui-même beaucoup de peine à échapper à la poursuite des Français.

Telle fut l'issue du dernier combat que la division de la haute Égypte eut à soutenir contre les Mameluks. Kleber, jugeant que leurs forces épuisées ne leur permettaient plus de réunir un corps considérable, ordonna au général Desaix de venir au Caire, et de laisser à l'adjutant général Boyer le commandement des colonnes mobiles, qui continuèrent à parcourir la contrée dans toutes les directions.

Une entreprise tentée à la même époque par les Anglais contre Qoseyr n'avait pas une issue plus favorable. Deux frégates s'embossèrent sous le fort français, et, après une canonnade qui dura quatre heures sans interruption, mirent leurs chaloupes à la mer. Pendant ce temps, les soldats français étaient restés à l'abri, tranquillement établis dans

le village; les embarcations les ayant aperçus, virèrent de bord et regagnèrent les frégates. Le feu n'en continua pas moins toute la nuit. Les Anglais changèrent le lendemain leurs dispositions; tandis que leur artillerie battait le fort en brèche, ils jetèrent à la côte un fort détachement qui, protégé par le feu des frégates, marcha résolument sur les positions françaises. Mais reçu par une vive décharge de mousqueterie et chargé à la baïonnette, il ne put résister au choc, et retourna promptement vers ses chaloupes, laissant aux Français le soin de relever ses morts et ses blessés. Malgré cet échec, le commandant anglais conservait encore quelque espoir. Il fit augmenter le feu des frégates, couvrit le fort de boulets et d'obus, et quand il crut la garnison ébranlée, il opéra un nouveau débarquement sur la plage, située au sud des ouvrage français. Cette second tentative n'eut pas un sort plus heureux que la première. Les troupes ennemies, accueillies de front et de flanc par la vive fusillade des postes que le général Donzelot avait embusqués dans les tombeaux et dans les ravins qui longent le désert, furent culbutées et forcées de regagner leurs embarcations.

Ce résultat ne découragea pas encore les Anglais. Les deux frégates firent pendant toute la nuit un feu terrible et soutenu contre Qoseyr; au point du jour, leurs embarcations s'avancèrent vers le rivage. Les Français les laissèrent tranquillement approcher, et au moment où le débarquement allait s'effectuer, se ruèrent sur les chaloupes avec

la plus vive impétuosité; en un instant, toute l'escadrille fut dispersée et obligée de se réfugier sous le canon des frégates. Les Anglais, convaincus enfin que tous leurs efforts seraient inutiles, s'éloignèrent de Qoseyr, et la haute Égypte n'eut plus à craindre d'ennemi.

Cependant les préparatifs de la Turquie étaient terminés. Le Grand Vizir avait pris le commandement de l'armée ottomane qui, forte de trente mille janissaires et topidjis, et de vingt-cinq à trente mille hommes de milices des pachaliefs d'Asie, se porta vers la fin d'octobre sur Gaza; cette armée comptait un grand nombre d'officiers de terre anglais. En même temps, une division de huit mille janissaires, commandés par Sayd-Ali-Bey, s'embarqua pour aller attaquer les côtes de Damiette, afin de détourner l'attention des Français de la frontière de Syrie et de faciliter à l'armée du Vizir le passage du désert.

Cinquante-trois bâtiments de toutes grandeurs, dirigés par le commodore Sidney-Smith, arrivèrent, le 29 octobre, à l'embouchure du Nil, et commencèrent par s'emparer de la tour du Bogaz qui en défend le passage, et où ils établirent un poste et une pièce de canon. Mais, par un singulier esprit de temporisation qui est, du reste, assez commun aux Turcs, le débarquement fut fixé seulement au troisième jour, c'est-à-dire au 1<sup>er</sup> novembre. Ce retard donna au général Verdier le temps de prévenir Kleber, et de rallier les troupes peu nombreuses qui se trouvaient aux environs de Damiette.

Aussitôt que le général en chef reçut la nouvelle de ce débarquement, il ordonna au général Desaix qui, déjà était arrivé au Caire, de s'avancer sur Damiette avec deux bataillons et cent cinquante dragons.

Après leur débarquement, les janissaires se retranchèrent sur le rivage, Ils occupaient cette partie de la côte qui s'étend entre la rive droite du Nil, la mer et le lac Menzaleh, mais ils ne gardèrent pas longtemps cette position. Le général Verdier, qui était campé entre le fort Lesbé et la côte, ne les eut pas plus tôt vus s'établir sur le rivage, que, sans consulter la disproportion de ses forces, il courut à eux, les attaqua avec impétuosité, tua plus de deux mille hommes, fit huit cents prisonniers, enleva trente-deux drapeaux, une pièce de vingt-quatre et cinq pièces de campagne avec tous leurs approvisionnements. Cette victoire fut d'autant plus brillante, que le général n'avait pas avec lui plus de mille hommes, formés de détachements de la 2<sup>e</sup> demi-brigade légère, de la 32<sup>e</sup> de ligne et du 18<sup>e</sup> régiment de dragons. Les Français firent plusieurs prisonniers de marque, parmi lesquels se trouvaient le lieutenant du chef des janissaires, et le capitaine d'un vaisseau de ligne turc. Ils ne perdirent qu'une trentaine d'hommes et eurent seulement quatre-vingt blessés.

La défaite des janissaires avait disposé le Grand Vizir à un accommodement, l'espoir d'entrer en possession de l'Égypte, sans courir la chance des

armes, le fit consentir aux négociations. En conséquence, le commodore sir Sidney-Smith écrivit à Kleber pour le prévenir, en réponse aux ouvertures faites par Bonaparte au Grand Vizir, que d'après le traité du 5 janvier 1799, la Turquie ne pouvant conclure un arrangement sans le concours de l'Angleterre et de la Russie. il lui offrait son intervention.

Loin de repousser cette proposition, le général en chef français l'accepta avec empressement. Il répondit à Sidney-Smith, que dès que le Vizir aurait choisi ses plénipotentiaires, il enverrait de son côté, à bord du *Tigre*, le général Desaix, et l'administrateur Poussielgue, revêtus de ses pleins pouvoirs. Les deux partis annonçant des dispositions si pacifiques, on devait supposer que les résultats ne s'en feraient pas attendre. Mais l'éloignement du quartier général ture et les vents contraires qui rejetèrent l'escadre anglaise dans la haute mer, retardèrent tellement les communications, que le mois de novembre et presque tout le mois de décembre se passèrent en pourparlers préliminaires. Ce ne fut que le 22 décembre que les plénipotentiaires français se rendirent à bord du *Tigre*.

Les agents du Vizir n'y étaient pas encore arrivés, ce qui n'empêcha pas les conférences de s'ouvrir aussitôt avec le commodore, qui se qualifiait de ministre plénipotentiaire de Sa Majesté britannique, près la Sublime-Porte. On convint d'abord d'un armistice qui devait se prolonger tout le

temps des négociations. Malheureusement cet armistice ne fut pas communiqué assez tôt à l'armée ottomane, ce qui amena de fâcheux événements.

Encouragé par la victoire de Damiette, Kleber, dans ses instructions à Desaix et à Poussielgue, élevait des prétentions qui rendaient les négociations plus difficiles. Il consentait bien à évacuer l'Égypte et à la rendre au Grand Seigneur, mais il exigeait la dissolution de la triple alliance, la restitution aux troupes françaises des îles vénitiennes, dont les escadres turco-russes s'étaient emparées, et la faculté de descendre avec son armée sur le point où il le jugerait le plus convenable pour les intérêts de la République.

Sidney-Smith fit observer aux envoyés français que ces conditions étaient inadmissibles, et ne pouvaient être consenties que par les ambassadeurs spéciaux des puissances intéressées, lorsqu'il serait question de conclure la paix définitive; que, pour le moment, il ne s'agissait que d'une convention militaire purement locale, et que tout ce qu'il était autorisé à stipuler, consistait dans le départ de l'armée française avec armes et bagages. Il termina en proposant aux commissaires de se rendre avec lui au quartier général du Vizir, afin d'accélérer la marche des négociations : ceux-ci y consentirent.

Malgré les négociations entamées, les généraux des deux camps opposés n'avaient pas ralenti leurs préparatifs d'attaque et de défense. Les troupes de Kleber étaient échelonnées à Belbey, Sâlheçh,

et Qatyeh; de son côté, le Vizir avait dirigé des forces considérables sur El-A'rych pour faire le siège de ce fort, qui était déjà réduit à la dernière extrémité lors de la signature de l'armistice.

On a vu quels retards éprouva la nouvelle de la suspension d'armes avant de parvenir à l'armée ennemie; le siège continuait donc avec vigueur. Il est cependant probable que le courage et l'expérience du chef de bataillon Cazals commandant à El-A'rych auraient fait échouer tous les efforts des assaillants, sans l'étonnante conduite d'une partie de la garnison, qui murmurait hautement de l'abandon prétendu où on la laissait. Le 30 décembre, le commandant avait ordonné une sortie pour détruire les ouvrages avancés de l'ennemi. Au moment d'exécuter cet ordre, les troupes refusèrent d'obéir. Cazals se vit alors obligé de consentir à une capitulation; mais, tandis qu'avec des officiers anglais et tures, il en débattait les articles, des misérables, indignes du nom de soldats, abattaient le drapeau tricolore, et d'autres, à l'aide de cordes, aidaient les Tures à franchir les remparts. Cette perfidie fut à l'instant même punie par une perfidie non moins horrible. Les soldats ennemis, entrés dans le fort, tournèrent leurs armes contre ceux-là même qui le leur avaient livré, et en firent une horrible boucherie : cent cinquante hommes seulement échappèrent à ce massacre, grâce aux efforts des officiers anglais qui négociaient avec le chef de brigade Cazals; mais on comprend que dès lors il ne fut plus question de capitulation.

La nouvelle du désastre d'El-A'rych, remplit Kleber de douleur et d'indignation. Ce général se disposait à tirer une vengeance éclatante de ce qu'il regardait comme une trahison, quand les explications du Grand Vizir et du commodore Sidney-Smith lui prouvèrent que l'ignorance où les Turcs étaient de l'armistice avait seule amené ce sanglant résultat. Kleber consentit donc à continuer les négociations; il se relâcha même de ses premières prétentions. Ce qui venait de se passer à El-A'rych, et d'autres scènes d'indiscipline du même genre, notamment à Alexandrie, où la contenance ferme du général Lanusse avait pu seule arrêter le désordre, lui prouvaient chaque jour de plus en plus le violent désir que l'armée avait de revoir la France. Ne recevant d'ailleurs aucun secours d'Europe, et jugeant, d'après les nouvelles indirectes qui lui parvenaient, que les débris de l'armée d'Orient étaient fortement nécessaires pour la défense du sol français, il prit le parti de convoquer (vers le 15 janvier 1800) un conseil de guerre au camp de Sâlheyeh, afin de recueillir les avis des généraux sous ses ordres sur le meilleur parti à prendre dans les circonstances pénibles où se trouvait l'armée.

A ce conseil furent appelés les généraux de division Reynier et Friant, leurs généraux de brigade, les chefs de l'artillerie et du génie, ainsi que l'ordonnateur en chef Daure; et, après l'exposé de la situation des affaires, il y fut unanimement décidé qu'il serait plus avantageux d'évacuer l'Égypte par un traité que de tenter le sort des armes.

En conséquence de cette décision, Kleber se hâta d'envoyer à ses commissaires Desaix et Poussielgue de nouvelles instructions. Il les autorisait à passer outre, dans le cas où le Vizir, trop fortement lié par le traité de triple alliance du 5 janvier 1799, ne consentirait pas à reprendre la neutralité envers la République; il leur donnait pouvoir de stipuler de l'évacuation pure et simple, en évitant seulement de donner à cette reddition la forme d'une capitulation, et en s'appliquant au contraire à lui imprimer le caractère d'un traité. Kleber terminait ses instructions par les conclusions suivantes :

« 1<sup>o</sup> Nous sortirons de l'Égypte aussitôt que le nombre de bâtimens nécessaires à notre transport et approvisionnés de subsistances aura été fourni.

« 2<sup>o</sup> Les bâtimens français et autres, restés dans le port d'Alexandrie, seront armés en guerre et employés de préférence à l'embarquement des troupes.

« 3<sup>o</sup> Nous aurons, ainsi qu'il est déjà convenu, tous les honneurs de la guerre, et nous emporterons armes et bagages, sans qu'aucun bâtiment puisse être visité, sous quelque prétexte que ce soit.

« 4<sup>o</sup> Jusqu'au moment de la réunion des bâtimens tures dans les ports de l'Égypte, les armées resteront dans leurs positions actuelles; la haute Égypte seulement sera de suite et successivement évacuée jusqu'au Caire; toute l'armée partira en même temps des ports de l'Égypte pour faire route ensemble, ce qui ne pourra être qu'après l'équinoxe du printemps.

« 5<sup>o</sup> Les détails relatifs à la marine seront arrêtés entre le Reis-Effendi et l'ordonnateur de la marine, Le Roy, qui se rendra, à cet effet, au lieu indiqué.

« 6<sup>o</sup> L'armée française percevra les revenus de l'Égypte jusqu'au moment de son évacuation, et il sera consenti jusqu'à cette époque une trêve bien entendue et garantie réciproquement par des otages. »

Tous les obstacles qui s'opposaient à la négociation se trouvant aplanis, la conclusion ne se fit pas attendre, et, le 24 janvier, les plénipotentiaires respectifs signèrent à El-A'rych une convention définitive pour l'évacuation de l'Égypte. Cette convention, qui fut ratifiée quatre jours après par le général en chef, portait que l'armée serait transportée en France avec armes et bagages, tant sur ses propres bâtiments que sur ceux que les Turcs lui fourniraient ; que toutes les places de l'Égypte, à l'exception d'Alexandrie, Rosette et Aboukir, où les Français devaient effectuer leur embarquement, seraient rendues aux Ottomans dans les délais fixés : le plus reculé, pour la ville du Caire, était de quarante-cinq jours à dater de la ratification. On avait stipulé la mise en liberté de tous les prisonniers des deux nations, et le Vizir s'engageait à payer à l'armée française trois mille bourses (environ trois millions de francs) dans les trois mois que devait durer l'évacuation. Par deux articles du traité, le libre retour de l'armée en France était assuré, au moyen de saufs-conduits délivrés tant au nom de la Porte que de la Grande-Bretagne.

Kleber, en prenant le commandement de l'armée d'Égypte, avait, comme nous l'avons vu, adressé au Directoire un rapport sur la situation de l'armée. Le bâtiment qui portait ses dépêches fut pris par les Anglais dans les eaux de Toulon, et le rapport (ainsi que les autres papiers) envoyé à Londres. La lecture de cette pièce trompa le Cabinet anglais sur la véritable position de l'armée d'Égypte ; il la crut réduite aux dernières extrémités, et il envoya aussitôt à l'amiral Keith, qui commandait dans la Méditerranée, l'ordre de n'entendre à aucun arrangement à moins que les Français ne se rendissent prisonniers de guerre.

Sidney-Smith, selon toutes les probabilités, n'avait pas consenti aux négociations sans en instruire son gouvernement, et sans lui faire part des bases posées par le général français. Ainsi il y a tout lieu de croire que le Cabinet de Saint-James n'approuva les négociations que dans l'espoir de prendre les Français au dépourvu c'est-à-dire, lorsqu'ils auraient déjà livré aux Turcs les places de l'Égypte, et que l'armée d'Orient n'aurait plus aucun moyen d'échapper à la captivité.

Ce qui donne un grand poids à cette opinion, c'est que, quoique la convention d'El-A'rych ait été arrêtée en présence du commodore anglais, elle ne fut pas signée par lui, bien qu'elle contint, entre autres clauses, celle des passe-ports, qui concernait spécialement l'Angleterre, Kleber ne fit pas assez attention à ce manque d'une formalité indispensable, et, trop loyal pour être défiant,

aussitôt après la ratification du Grand Vizir, il donna tous ses soins à l'exact accomplissement du traité.

Après avoir envoyé en France le général Desaix, chargé de porter au gouvernement la nouvelle du retour de l'armée, il était revenu au Caire pour presser l'évacuation. Plusieurs généraux, pressés de revoir la France, s'étaient embarqués avec Desaix. Qatyeh, Sâlheyeh, Belbeys, Damiette et Lesbé étaient déjà rentrés sous la domination des Turcs, le Caire allait leur être cédé, les troupes françaises descendaient de la haute Égypte, et ne possédaient plus dans le Delta que quelques postes peu importants, lorsque le commodore Sidney-Smith fit remettre à Kleber une lettre de l'amiral Keith, qui lui annonçait que l'Angleterre ne ratifiait pas les conventions d'El-A'rych.

Cette lettre, datée de Minorque, 8 janvier 1800, et adressée au général en chef de l'armée française en Égypte, était ainsi conçue :

« MONSIEUR,

« Ayant reçu des ordres positifs de Sa Majesté de ne consentir à aucune capitulation avec l'armée française que vous commandez en Égypte ou en Syrie, excepté dans le cas où elle mettrait bas les armes, se rendrait prisonnière de guerre, et abandonnerait tous les vaisseaux et toutes les munitions des port et ville d'Alexandrie aux puissances alliées, et dans le cas où une capitulation aurait lieu, de ne permettre à aucune troupe de retourner en France, qu'elle ne soit échangée, je pense nécessaire de vous informer que tous les vaisseaux ayant des troupes françaises à bord, et faisant voile de ce pays avec des passe-ports signés par d'autres que par ceux qui ont le droit d'en accorder, seront

forcés par les officiers des vaisseaux que je commande de rentrer à Alexandrie ; et que ceux qui seront rencontrés retournant en Europe, d'après des passeports accordés en conséquence d'une capitulation particulière avec une des puissances alliées, seront regardés comme prises, et tous les individus à bord considérés comme prisonniers de guerre. »

« KEITH, »

La position de l'armée française était on ne peut plus critique ; l'armée turque ne campait qu'à une demi-marche du Caire, les forts étaient dégarnis et les munitions de guerre en route pour Alexandrie. Cependant Kleber ne perdit pas courage. Afin de gagner du temps, il entama des conférences avec le Grand Vizir, et profita des quelques jours que durèrent les pourparlers pour faire revenir les convois et remettre le Caire en état de défense. Bientôt le Grand Vizir, prenant les négociations entamées par Kleber pour un signe de faiblesse, insista pour qu'aux termes de la convention, le Caire lui fût livré. Sur le refus du général français, il annonça l'intention d'employer la force. Mais Kleber avait atteint son but et était déjà en mesure de résister. — Ces événements se passaient au moment même où la nouvelle que Bonaparte avait été nommé Consul de la République venait d'être apportée en Égypte par le chef de brigade Latour Maubourg. Celui-ci arriva au Caire le 4 mars ; il apportait en même temps cette proclamation datée du 2 décembre 1799 :

Soldats, les Consuls de la République s'occupent souvent de l'armée d'Orient.

La France connaît toute l'influence de vos conquêtes pour

la restauration de son commerce et la civilisation du monde.

L'Europe entière vous regarde.

Je suis souvent en pensée avec vous. Dans quelque situation que les hasards de la guerre vous mettent, soyez toujours les soldats de Rivoli et d'Aboukir : vous serez invincibles.

Portez à Kleber cette confiance sans bornes que vous aviez en moi ; il la mérite.

Soldats, songez au jour où victorieux, vous rentrerez sur le territoire sacré, ce sera un jour de gloire et de joie, pour la nation entière.

BONAPARTE.

L'armée avait retrouvé son ancienne ardeur. Kleber pensait d'ailleurs que sa conduite et les résultats qu'elle avait amenés lui seraient imputés à crime par son ancien général, qu'il devait supposer déjà mal disposé pour lui, à cause du rapport adressé au Directoire ; il sentait qu'il ne lui restait plus d'excuse que dans une victoire. Le salut de l'armée qui lui était confiée lui en faisait une loi.

Son parti fut aussitôt pris : il disposa ses troupes en avant du Caire, et leur fit connaître le motif de ces nouvelles dispositions par la mise à l'ordre de la lettre de l'amiral Keith, à laquelle il ajouta ces seuls mots :

« Soldats ! on ne répond à de telles insolences que par la victoire : préparez-vous à combattre. »

La lettre de l'amiral anglais, les courtes et simples paroles du général français produisirent sur l'armée un effet impossible à décrire ; tous, soldats et généraux y répondirent par un cri de : « Vengeance ! » Cette unanime indignation était un présage certain de victoire.

La ligne de bataille de l'armée française était formée par quatre carrés : ceux de droite aux ordres du général Reynier : l'artillerie légère occupait les intervalles d'un carré à l'autre, et la cavalerie en colonnes, dans l'intervalle du centre, était commandée par le général Leclerc. Les pièces d'artillerie marchaient sur ses flancs et étaient soutenues par deux divisions du régiment des dromadaires.

Derrière la gauche, en seconde ligne, était un petit carré de deux bataillons. L'artillerie de réserve, placée au centre, était couverte par quelques compagnies de grenadiers et par les sapeurs, armés de fusils; d'autres pièces marchaient sur les deux côtés du rectangle, soutenues et flanquées par des tirailleurs. Enfin des compagnies de grenadiers doubleraient les angles de chaque carré, et pouvaient être employés pour l'attaque des postes. — La première brigade de la division Friant était commandée par le général Belliard, et composée de la 21<sup>e</sup> légère et de la 88<sup>e</sup> de ligne; les 61<sup>e</sup> et 75<sup>e</sup> de ligne formaient la 2<sup>e</sup> brigade, aux ordres du général Donzelot. — Le général Robin commandait la 1<sup>re</sup> brigade de la division Reynier, composée de la 22<sup>e</sup> légère et de la 9<sup>e</sup> de ligne. Le général Lagrange avait sous ses ordres la 13<sup>e</sup> et la 85<sup>e</sup> de ligne, formant la 2<sup>e</sup> brigade de cette division. Le général Songis commandait l'artillerie et le général Sanson le génie.

La force totale de toutes ces troupes ne s'élevait qu'à dix mille hommes.

Du côté des Turcs, Nassif-Pacha, commandant l'avant-garde, avait deux autres pachas sous ses ordres. Le village de Mataryeh, qu'il occupait avec six mille janissaires d'élite et un corps d'artillerie, avait été retranché et armé de seize pièces d'artillerie. Ses avant-postes se prolongeaient sur la droite jusqu'au Nil, et sur la gauche, jusqu'à la mosquée de Sibil-Yalem. Le camp du Grand Vizir, Jussuf-Pacha, était situé entre El-Khànqah et le village de Abouzabal. Son armée rassemblée dans cette plaine y occupait un espace considérable; on ne peut décrire son ordre de bataille, les Turcs n'en observaient aucun. — La majeure partie des rapports contemporains évaluent les forces de cette armée à quatre-vingt mille hommes; quelques-uns, cependant, prétendent qu'elles ne dépassaient pas soixante mille combattants.

Ce fut le 20 mars, vers trois heures du matin, que l'armée française se mit en marche de la plaine de la Koubbé, où elle était rangée en bataille. L'aile droite arriva au point du jour près de la mosquée de Sibil-Yalem, où les Turcs avaient une grande garde de six cents chevaux, que quelques coups de canon firent se replier. Les deux carrés de gauche arrivèrent devant le village de Mataryeh; ils s'y arrêtèrent hors de portée de canon et donnèrent à la division de droite le temps de venir se placer entre Héliopolis et le village d'El-Marq, afin de s'opposer à la retraite de l'avant-garde turque, et d'empêcher l'arrivée des renforts que le Vizir pourrait y envoyer.

Pendant l'exécution de ce mouvement, on distingua un corps de cavalerie et d'infanterie turque réuni à une forte troupe de Mameluks, qui se dirigeait vers le Caire après avoir fait un long détour dans les terres cultivées. Les guides reçurent l'ordre de les charger; ceux-ci acceptèrent la charge, et renforcés successivement par de nouvelles troupes, enveloppèrent les Français. Le résultat de cette mêlée eût été funeste pour l'armée de Kleber, si le 22<sup>e</sup> régiment de chasseurs et le 14<sup>e</sup> de dragons ne fussent accourus. Malgré ce renfort, le combat fut long et opiniâtre; mais enfin les Mameluks mis en fuite s'enfoncèrent dans les terres, en continuant toujours de se diriger sur la capitale de l'Égypte.

La division du général Reynier commença l'attaque de Mataryeh. Des compagnies de grenadiers reçurent l'ordre d'emporter les retranchements et l'exécutèrent avec impétuosité. Pendant que les grenadiers s'avançaient au pas de charge sous le feu de l'artillerie ennemie, les janissaires sortirent de leurs retranchements et s'élançèrent à l'arme blanche sur la colonne de gauche. Mais accueillis de front par une vive fusillade, tandis que la colonne de droite les prenait en flanc, tous, jusqu'au dernier furent tués. Leurs corps mutilés comblaient les fossés dont ils s'étaient couverts; les troupes françaises s'élançèrent sur leurs cadavres, franchirent tous les obstacles et emportèrent le camp. Drapeaux, artillerie, munitions, effets de campement, tout tomba dans les mains du vain-

queur. L'infanterie turque s'était jetée en vain dans les maisons, cherchant à s'y défendre, on l'y poursuivit, on l'y força, et tous ceux qui firent quelque résistance furent égorgés ou brûlés avec les maisons où ils s'étaient retirés.

L'ennemi avait abandonné ses tentes et ses bagages, mais les Français, sentant la nécessité de ne pas laisser au Grand Vizir le temps de se reconnaître et de réparer l'échec éprouvé par son lieutenant, abandonnèrent le butin aux Arabes, qui entouraient les deux armées, prêts à accabler et à piller les vaincus quels qu'ils fussent, et continuèrent leur mouvement,

Nassif-Pacha, désirant parlementer, avait demandé un officier de marque. Kleber lui avait envoyé le chef de brigade Baudot, son aide de camp, pour recevoir les ouvertures qu'il avait à faire, mais dès que les troupes ottomanes aperçurent cet officier, elles se précipitèrent sur lui avec rage. Blessé à la tête et à la main, Baudot allait être mis en pièces, lorsque deux Mameluks du Pacha, qui l'accompagnaient, parvinrent à l'arracher à ce danger. Ils le conduisirent auprès du Grand Vizir qui le fit arrêter.

Pendant ce temps, le général Reynier avait rassemblé sa division auprès de l'obélisque d'Héliopolis. — Tout à coup l'horizon disparut derrière des nuages de poussière : c'était l'armée du Grand Vizir qui s'avancait, conduite par Jussuf-Pacha en personne, et qui prenait position sur les hauteurs qui séparent les villages de Syriacous et d'El-Mareq.

Le Vizir alla s'établir derrière le bois de palmiers qui entoure le dernier de ces villages.

L'armée française se porta à sa rencontre, Friant sur la gauche, Reynier sur la droite, et reprit peu à peu son premier ordre de bataille. Les tirailleurs ennemis furent repoussés et chassés du bois qui les protégeait; le groupe de cavalerie qui entourait le quartier général du Vizir fut criblé d'obus et de mitraille; les Ottomans ripostèrent, le feu s'échauffa, la canonnade devint terrible; mais les boulets de l'ennemi se perdaient au-dessus des carrés français, et ses pièces, accablées par des projectiles lancés avec justesse et précision, ne tardèrent pas à être démontées. Les Ottomans réunirent leurs drapeaux épars sur toute la ligne; c'était le signal d'une charge générale; les Français se disposèrent à la soutenir. Le général Friant, laissant les Turcs s'approcher, démasqua ses pièces, et couvrit les assaillants de mitraille. Cette décharge les ébranla; et, après quelques instants d'hésitation, ils prirent la fuite. L'infanterie n'avait voulu tirer qu'à bout portant, elle ne brûla pas une amorce.

Le terrain, qui, sillonné de profondes gerçures, avait ralenti l'impétuosité de la cavalerie turque, empêcha les escadrons français de poursuivre les fuyards.

Le Grand Vizir restait dans sa position derrière le bois de palmiers voisin d'El-Mareq. Le général Friant l'y attaqua sans s'arrêter, et le contraignit de fuir vers le village d'El-Khânqah où les troupes françaises le suivirent, et arrivèrent avant le cou-

cher du soleil. A leur approche, les Turcs se replièrent en désordre sur la route de Sâlheyeh.

Mourad-Bey, qui, avec ses Mameluks était campé non loin du camp du Grand Vizir, ne prit aucune part à la bataille. Dès qu'il vit l'action engagée, il se jeta dans le désert et disparut.

Un immense butin couvrait la plaine, théâtre du combat. Le camp du Vizir renfermait, outre des effets de campement et les équipages, des objets précieux, de magnifiques tapis, de riches armures. Les tentes étaient encore dressées, et l'armée, accablée par la marche et le combat de la journée, espérait s'y reposer de ses fatigues. Mais elle ne devait pas encore y jouir du repos dont elle avait besoin.

Les troupes battues le matin à Héliopolis et à El-Mareq avaient pris le chemin du Caire. Le bruit du canon annonça à Kleber l'attaque de cette ville. Il envoya aussitôt la brigade Lagrange, pour porter secours aux généraux Verdier et Zajonchek, qu'il avait laissés dans les forts avec environ deux mille hommes, et après avoir fait reposer ses troupes, il les porta dans la nuit même sur Belbeys, que la garnison turque abandonna au bout de vingt-quatre heures.

De Belbeys, Kleber envoya encore sur le Caire le général Friant, avec des brigades de sa division. Lui-même, avec son armée réduite par ces divers détachements, marcha, le 23, sur Sâlheyeh, où le Vizir avait rallié les débris de l'armée turque. Celui-ci, pensant que le général français ne demanderait pas

mieux que de renouer les négociations, lui envoya un parlementaire que Kleber refusa d'entendre. L'armée continua sa marche, et Reynier, après avoir culbuté à Koraïm un corps de cavalerie qui s'opposait à son passage, vint prendre position dans la soirée à deux lieues de Sâlheyeh.

Mais les préparatifs d'attaque faits par le général en chef furent inutiles. Le Vizir ne jugea pas à propos de livrer une nouvelle bataille aux vainqueurs d'Héliopolis, et se retira pas le désert en Syrie.

Kleber chargea le général Lanusse, qui commandait à Alexandrie, de soumettre le Delta, de concert avec les troupes descendues de la haute Égypte, plaça Reynier à Sâlheyeh pour observer la frontière de Syrie, et revint le 27 mars devant le Caire.

Depuis le départ du général en chef, le Caire avait été le théâtre de graves événements. Le 20 mars, avant même que la bataille d'Héliopolis fut engagée, l'insurrection éclatait à Boulaq. Excités par quelques agents des Turcs, les habitants s'armèrent de fusils, de sabres, qu'ils gardaient cachés depuis longtemps, et se portèrent contre le fort Camin dont la garnison n'était forte que de dix hommes. Le commandant fit tirer sur eux à mitraille; ils prirent la fuite, mais revinrent à la charge. Le poste du quartier général fut obligé d'accourir au secours. « Trois cents Égyptiens, dit Berthier, sont couchés dans la poussière; ils se retirent, se barricadent, et font feu sur les troupes françaises de quelque part qu'elles se présentent

pour entrer dans la ville. Le peuple du Caire a été moins impétueux. Dès que les premiers coups se firent entendre, il se porta hors de l'enceinte, et attendit pour se décider quelle serait l'issue de la bataille. Il vit arriver successivement des corps de Mameluks et d'Osmanlis qui nous étaient échappés, et assuraient que notre défaite était inévitable. Bientôt après, Nassif-Pacha se présenta à la Porte des Victoires. Il était accompagné d'Osman-Effendi, Kiâya-Bey, l'un des personnages les plus considérables de l'Empire, d'Ibrahim-Bey, de Mehemet-Bey-El-Elfy, d'Hassan-Bey-Jeddauod, en un mot, de tous les chefs de l'ancien gouvernement, excepté Mourad. Ils annonçaient que nous avions été taillés en pièces, qu'ils venaient prendre possession de la capitale au nom du sultan Selim, et y célébrer le triomphe de ses armes sur les Infidèles. Ils étaient accompagnés d'environ dix mille cavaliers turcs, de deux mille Mameluks, et de huit à dix mille habitants des villages qui s'étaient armés. Personne ne douta plus de la victoire, chacun s'efforça de faire éclater sa joie. Les uns étaient charmés de voir triompher le Prophète, les autres avaient à faire oublier les liaisons qu'ils avaient eues avec les Infidèles,

« Nassif-Pacha profite de cet élan de la multitude, et se rend de suite au quartier des Francs. Il en fait ouvrir les portes, et pendant que deux négociants tombent à ses pieds en lui montrant la sauvegarde du Vizir, la foule se jette dans l'enceinte. Elle force les maisons, pénètre dans les

magasins, les comptoirs, pille, massacre, incendie. En quelques instants tout est détruit, égorgé; et ce quartier, tout à l'heure si florissant, n'est plus qu'un monceau de cendres.

« Le pacha profite de l'exaltation publique, et pousse la multitude sur nos soldats. Il en inonde la place, les avenues qui conduisent au quartier général, et s'avance à la tête de ses troupes pour la soutenir. L'adjutant général Duranteau n'avait pas deux cents hommes à opposer à ces flots d'ennemis; néanmoins il tente une sortie et les repousse. Déconcerté par cette résistance inattendue, Nassif fait occuper les maisons et appelle le peuple aux armes. On arbore des drapeaux blancs; on prêche, on remue toutes les passions. Dans un instant la population entière est sur pied; on attaque les Coptes, on massacre les Grecs, les Syriens; partout le sang ruisselle. On se porte à la police, on saisit Mustafa-Aga et on l'empale. La populace regarde le supplice de ce magistrat comme le gage de l'impunité; elle applaudit et se livre avec fureur à la sédition et au pillage.

« Sept soldats français se trouvaient auprès de Mustafa lorsqu'il fut arrêté. Les séditeux se promettaient de les tailler en pièces, et réussirent à en mettre trois hors de combat; mais percés eux-mêmes à coups de baïonnettes, ils n'osèrent faire tête à ces braves, qui, attaquant, se défendant, emportant leurs blessés, arrivèrent enfin à la citadelle, après s'être débattus pendant une lieue, au milieu des flots qui les pressaient...

L'insurrection durait depuis deux jours, et les forces réunies des Mameluks, des Osmanlis et des séditieux, n'avaient pu triompher de la résistance de deux cents Français. Nassif-Pacha préparait une nouvelle attaque, lorsqu'il aperçut la colonne du général Lagrange qui arrivait d'El-Khànqah. Il retire aussitôt ses troupes, rassemble quatre mille chevaux et court à sa rencontre. Le général forme ses carrés, et ouvre la fusillade. Les assaillants se dispersent, il continue son mouvement, et entre au quartier général. Il apportait un secours aussi nécessaire qu'inattendu, et la première nouvelle de la victoire.

Le quartier général devint un poste inexpugnable; la citadelle et le fort Dupuy continuèrent à tirer sur la ville, dont le bombardement avait commencé dès les premiers instants de la révolte. Bientôt les généraux Friant et Donzelot se réunirent à Lagrange, et aussitôt les Français reprirent l'offensive.

Les Turcs se défendirent en désespérés; ils avaient élevé dans les rues de la ville des barricades de douze pieds de hauteur et à double rang de créneaux; ils ne paraissaient pas disposés à céder, lorsque arriva le général en chef. Kleber, naturellement porté aux voies conciliatrices, sachant son armée affaiblie, possédant d'ailleurs peu de munitions, sentit qu'il fallait agir de ruse. Aussi, tout en faisant de grands préparatifs, annonçant qu'il voulait agir de rigueur, il s'occupa de se créer des intelligences dans la ville, où il sema la défiance

entre les habitants et les Osmanlis. — Bientôt une capitulation fut proposée par les chefs des troupes turques. Il en accepta les principaux articles; mais à cette nouvelle, le peuple, craignant de justes représailles, refusa de les exécuter; et lorsque les Français se présentèrent conformément au traité, ils furent reçus en ennemis.

Pendant que le Caire persistait ainsi dans l'insurrection, Kleber signait un traité d'alliance avec Mourad-Bey. Ce valeureux chef de Mameluks, reconnaissant enfin la supériorité des armes françaises, avait, un peu avant la bataille d'Héliopolis, fait quelques démarches de rapprochement, que l'issue de la bataille lui fit renouveler; sur l'invitation de Kleber, il était venu camper près de Gyzeh. Dès ce moment, il garda la plus exacte neutralité. Son alliance valut à l'armée l'avantage de n'être pas disséminée. Mourad se chargeant d'expulser les Turcs de la haute Égypte, dont il reçut le commandement, et où il fut pour les Français un tributaire de bonne foi et un allié fidèle.

Pendant le retard nécessaire à la concentration des corps, et la nécessité de faire venir des munitions de Rosette, avaient laissé aux insurgés le temps d'augmenter leurs moyens de défense. Ils avaient réussi à fabriquer de la poudre et même à fondre des canons (1). La ville était devenue un

(1) Un des principaux chefs de la population égyptienne qui favorisèrent les tentatives de pacification de Kleber, fut le cheik El-Modhy, que Bonaparte avait nommé secrétaire du Grand-Diván.

« Pendant les hostilités (raconte dans une notice fort intéressante M. Marcel, ancien directeur de l'imprimerie de l'armée d'Orient), et tandis que les divers quartiers du Caire étaient alternativement pris par les rebelles et repris par nous, le cheik El-Mohdy restait assidû-

camp véritable, et tous ses habitants avaient juré de s'ensevelir sous ses décombres plutôt que de se rendre. Pour arrêter les progrès de cette exaltation, qui pouvait gagner le reste de l'Égypte, Kleber donna l'ordre au général Friant d'enlever Boulaq de vive force.

Le 15 avril, cette ville, qui forme le port du Caire, fut cernée de toutes parts, et, après plusieurs heures d'un bombardement terrible, le général Friant la somma de se rendre. — Les habitants

ment au quartier général, prouvant par là sa fidélité pour les Français et son éloignement du parti des révoltés.

« Eh bien, Cheik, lui dit un jour Kleber, que viens-je d'apprendre ?  
 « On dit que les gens de la ville veulent fabriquer des canons; vous  
 « m'avez dit quelquefois que le *Koran* renfermait toutes les connais-  
 « sances utiles aux hommes; est-il aussi question d'artillerie? — Oui,  
 « général, répondit le Cheik; Dieu y dit à son envoyé : Nous avons mis  
 « entre tes mains nos tonnerres vengeurs, et tu foudroieras les rebelles  
 « mais tu pardonneras aux égarés. »

« L'allusion était délicate, et le général en chef sentit qu'elle contenait pour lui, non-seulement une flatterie ingénieuse, mais encore une invitation à la clémence : ce plaidoyer indirect ne manqua pas son effet.

« Les Orientaux ont beaucoup plus de finesse que nous ne leur en supposons ordinairement; ils savent surtout parfaitement apprécier les hommes, et distinguer les nuances de leurs caractères et de leurs talents. Ces appréciations sont souvent exprimées par la manière dont ils altèrent les noms étrangers pour leur donner une signification dans leur langue; car on sait que tous les noms orientaux ont un sens; et la première question qu'ils nous faisaient, après nous avoir demandé notre nom, était celle-ci : « Que signifie ce nom? »

« Ce genre d'appréciation a été un jour appliqué par le cheik El-Mohdy aux trois généraux en chef qui se sont succédé en Égypte.

« Déjà les habitants du Caire avaient exprimé par deux épithètes la différence qu'ils trouvaient entre le génie de Bonaparte et la belle prestance militaire de Kleber, dont le mérite guerrier ne leur avait pas encore été attesté par la victoire d'Héliopolis. Ils disaient : *Kleber taouyl*, *Bonapartéh kebyr*; Kleber est long (grand de taille), Bonaparte est grand.

« L'appréciation faite par le cheik El-Mohdy est plus ingénieuse.

« Le général Menou venait de remplacer Kleber; en vain le nouveau général en chef avait embrassé l'islamisme, et signait en réunissant assez bizarrement ses noms musulmans et chrétiens *Abdallah-Gak* (le serviteur de Dieu, Jacques), il était loin d'obtenir même de ses nouveaux coreligionnaires, le degré d'estime et de considération qu'avaient mérité ses deux prédécesseurs. — On causait de trois généraux devant le cheik, qui, les jugeant tous les trois par un triple jeu de mots : « Le premier, dit-il, est *Bonnâ-Pakhl* (édifice du bonheur); le second fut *Kalahber* (la forteresse du pays); le troisième, *Men-Hou*? (quel est-il ?) »

refusèrent; alors les Français se précipitant par les brèches pratiquées par l'artillerie, pénétrèrent dans l'intérieur; puis, le fer d'une main et la torche de l'autre, mirent le feu aux maisons et massacrèrent tout ce qui se trouva sur leur passage. En un instant la ville fut réduite en cendres et les assiégés passés au fil de l'épée.

Le sort de Boulaq avait dû produire sur les insurgés une vive impression. Kleber voulut en profiter pour soumettre le Caire. Les Turcs s'étaient principalement retranchés dans les maisons voisines de la place Ezbekyeh. Dans les unes, ils avaient disposé de l'artillerie, établi des postes dans les autres, et crénelé avec soin le palais Setty-Fatmé où s'appuyait leur gauche. C'était là que s'organisaient les sorties, là que se formaient les colonnes qui venaient chaque jour assaillir le quartier général de Kleber. Ce fut par là que les Français résolurent de commencer l'attaque. Cette attaque, tentée de front, eût été meurtrière; on eut recours à l'art: on découvrit l'édifice, on le mina, et en peu de temps, hommes et bâtiments, tout disparut. Aussitôt les troupes s'ébranlèrent, l'action s'engagea et devint générale. De chaque côté on lutta avec une égale fureur. Culbutés à droite par le général Donzelot, les Turcs furent rompus au centre par Belliard, qui les cerna, les força à se replier et les poursuivit de rue en rue; mais ce brave général ayant été atteint d'une balle et mis hors de combat, la poursuite se ralentit, et les vaincus purent se reformer. Ils menaçaient même de revenir à la

charge, quand le général Reynier ayant forcé la porte Bal-el-Charqyeh, leur enleva toute espérance. Nassif-Pacha chercha en s'éloignant à sauver sa cavalerie. Il s'engagea dans des détours, poussa à travers les décombres et se croyait hors de danger, lorsqu'il rencontra, au débouché d'une rue, une compagnie de carabiniers qui le reçut à bout portant. Le Pacha essaya de se faire jour, tous ses efforts furent inutiles, et il n'échappa à la mort qu'en abandonnant son cheval pour se jeter dans une maison, d'où il gagna les quartiers que ses troupes occupaient encore.

Les Turcs qui n'étaient pas restés sur place avaient fui; une seule batterie continuait le feu. Les carabiniers marchaient contre cette batterie, lorsqu'ils se trouvèrent en face de Nassif-Pacha : ils reprirent leur mouvement, escaladèrent les murs de la mosquée, en franchirent les terrasses, arrivèrent à la tour où étaient les pièces et les enclouèrent.

Les Turcs avaient perdu tout espoir; la ville était en feu. Dans cette situation désespérée, les Cheiks pressèrent vivement les insurgés de rendre la place. Ceux-ci y consentirent, mais ils prétendaient obtenir des conditions telles, qu'Ibrahim-Bey, qui avec ses Mameluks était venu prendre part à la défense du Caire, n'osa pas les transmettre au général Kleber, et se contenta de lui adresser les deux Beys qui en étaient porteurs. Le général reçut ces officiers en présence de son état-major, écouta jusqu'au bout les propositions dont ils étaient

chargés, et, les conduisant à l'embrasement d'une croisée, leur montra l'incendie du Caire et les ruines de Boulaq; ce fut sa seule réponse. Il prit ensuite à part un des envoyés d'Ibrahim, et lui donna connaissance du traité conclu avec Mourad. Le Bey resta stupéfait. A son étonnement on put juger de l'effet que cette nouvelle produirait dans la place dès qu'elle y serait connue.

Les deux envoyés se retirèrent et revinrent bientôt avec des propositions plus raisonnables. Ils demandèrent ensuite une suspension d'armes que le général refusa. Ils insistèrent et demandèrent au moins qu'on ne fit plus d'attaque aussi vive que la dernière. « Au moment de s'entendre sur l'évacuation du Caire, dirent-ils, ces actions meurtrières sont déplorables et n'ont plus de but. » Kleber lut attentivement le projet de capitulation, le modifia, et les envoyés d'Ibrahim le remportèrent.

Pour stimuler les assiégés et augmenter leur consternation, on marcha aux retranchements dès que la nuit fut venue, on culbuta ceux qui les défendaient et on ne s'arrêta que lorsque tout fut débusqué. L'attaque ne tarda pas à recommencer; mais dès que le jour parut, Osman-Aga accourut avec la capitulation, revêtue de la signature de Nassis-Pacha. Alors les hostilités cessèrent, les otages furent échangés, et les postes français établis sur le canal, depuis la prise d'eau jusqu'à la porte Bal-el-Charqeh.

Les Turcs se disposèrent sur-le-champ à évacuer la ville, et partirent, emmenant avec eux les princi-

paux chefs de l'insurrection. Trois à quatre mille habitants les suivirent, et se dispersèrent dans les villages pour se soustraire à la vengeance des vainqueurs.

Le général français profita du repos que la soumission du Caire lui assurait enfin, pour s'occuper de l'administration du pays et de son armée. Une contribution de douze millions imposée à la capitale, des mesures analogues envers Samanhoud, Damiette, Tantah et Méchalet-El-Kébir, rétablirent un peu les finances de l'armée, payèrent ses dettes et pourvurent à ses besoins.

Le général en chef augmenta le bien-être des soldats et songea à lever sur le sol même qu'il avait conquis, de nouvelles troupes qu'il ne pouvait plus espérer recevoir de la France.

Livré à lui-même, il jugea prudent de faire disparaître le vide causé dans les cadres par les pertes de la dernière campagne. Il y pourvut en exécutant les instructions que Bonaparte lui avait laissées. Un certain nombre de noirs éthiopiens fut acheté et réparti dans les demi-brigades; celle qui occupait la haute Égypte se recrutèrent de leur côté par des enrôlements volontaires. Les chrétiens du Caire avaient tellement souffert pendant l'invasion momentanée de Nassif-Pacha, qu'ils demandèrent eux-mêmes à être organisés militairement, et formèrent un bataillon de cinq cents hommes, qui rivalisa bientôt de tenue et de discipline avec les troupes françaises. La légion grecque fut portée à quinze cents hommes; enfin un corps de Syriens

et de Mameluks déserteurs augmenta la cavalerie de l'armée.

Débarrassé de ces premiers soins, Kleber s'attacha à détruire les abus de l'administration intérieure : la confiance que les Égyptiens avaient dans sa modération, la haute idée qu'ils se formaient de sa puissance, permirent de simplifier le mode de perception. Dès lors, il devint inutile d'envoyer des bataillons occuper militairement un village pour assurer le recouvrement de l'imôt.

La situation de l'Égypte, au mois de mai 1800, était prospère. Le pays était tranquille : quoique réduite à vingt mille hommes, l'armée française se trouvait de fait plus forte qu'après la première conquête, puisque la pacification du pays et l'anéantissement des forces ottomanes la laissaient sans ennemis à combattre. La Porte pouvait, à la vérité, faire de nouveaux armements ; mais tout semblait indiquer que l'habileté du premier Consul parviendrait à la détacher d'une coalition qui ne lui offrait aucun avantage réel. Il ne serait alors resté que la Grande-Bretagne dont on pût redouter les efforts, si toutefois l'affront qu'elle venait de recevoir en Hollande ne l'avait pas dégoûtée d'une seconde expédition continentale. Dans le cas où l'Angleterre se serait décidée à tenter en Égypte le sort des combats, l'armée, sûre de vaincre sous Kleber, eût vu avec plaisir les troupes anglaises venir expier sur les plages d'Aboukir la mauvaise foi de leur gouvernement.

Le général en chef, tranquille au Caire, s'occu-

paît de ces améliorations, lorsqu'il apprit qu'une nouvelle escadre turque, commandée par le capitana-pacha, paraissait en vue d'Alexandrie. Les troupes cantonnées autour du Caire, dans le Delta et dans la province de Damiette, reçurent aussitôt l'ordre de se porter sur Rahmânÿeh, où il arriva lui-même dans les premiers jours de juin. Mais un nouveau courrier du général Lanusse l'engagea à s'arrêter; l'amiral ture, loin de vouloir tenter un débarquement, ne désirait que renouer les conférences. Kleber devenu défiant par la surprise d'El-A'rych, défendit toute espèce de communications avec l'ennemi, et revint au Caire avec les troupes, laissant seulement à Rahmânÿeh six bataillons et deux régiments de cavalerie.

Son dessein n'était cependant pas de renoncer à tout arrangement : il avait acquis depuis peu de temps la preuve des préparatifs des Anglais pour se mettre en possession de Suez, d'Alexandrie et de Damiette, aussitôt après l'évacuation définitive, et il proposait de faire connaître à Sélim III combien les services de ses alliés étaient intéressés. La susceptibilité bien connue du sultan lui faisait supposer que cette démarche, amenant la dissolution totale de la triple alliance déjà rompue par Paul I<sup>er</sup>, lui donnerait la facilité de correspondre avec la France par Constantinople. Dans ce cas, il eût proposé au Grand Seigneur la restitution de l'Égypte à des conditions également avantageuses aux deux nations.

Cependant le Cabinet de Saint-James, mieux

instruit de la position de l'armée d'Orient, par son ambassadeur en Turquie, venait de sanctionner la convention d'El-A'ryeh. Cette résolution fut transmise à Kleber à son retour de Rahmànyeh, par un personnage sans caractère officiel ; et il se disposait à y répondre d'une manière convenable à sa nouvelle situation, lorsque le poignard d'un fanatique vint priver l'armée de son illustre chef.

De retour en Syrie, le Grand Vizir avait publié des manifestes où le général en chef de l'armée française en Égypte était représenté comme un homme sans foi, comme un destructeur de la religion ; il rappelait aux dévots musulmans les jouissances éternelles réservées dans le ciel à ceux qui égorgent un infidèle, et il promettait sa protection et des récompenses terrestres à quiconque frapperait le chef des Français en Égypte.

Cet horrible appel ne fut que trop vite entendu !

A Jérusalem vivait un jeune homme qui se faisait remarquer par la piété la plus ardente : c'était Soleyman-el-Halebi, âgé d'environ vingt-quatre ans, et atteint d'une mélancolie profonde qui entretenait dans son âme l'exaltation religieuse. Il s'offrit à remplir les intentions du Vizir. Outre un poignard, on lui donna trentes pièces d'argent et un dromadaire pour la route. Des lettres de recommandation devaient lui procurer au Caire un asile et des appuis. Cet asile était une mosquée, ces appuis étaient des Cheiks, des imans et des mollahs attachés à la mosquée.

Pendant un mois, Soleyman se prépara à son

horrible action par des jeûnes et par des prières; il se mit ensuite à la piste de la victime qu'il devait frapper, la suivit tous les jours, étudia avec soin les habitudes de Kleber, et se familiarisa avec les localités du quartier général. Enfin toutes ses dispositions furent arrêtées, et il ne lui resta plus qu'à trouver un moment favorable.

Kleber demeurait depuis quelque temps à Gyzeh; il y habitait la maison de plaisance de Mourad-Bey, en attendant qu'on eût réparé celle qu'il occupait habituellement au Caire, et qui avait été fort endommagée lors du dernier siège. Le 14 juin, après avoir passé une revue dans l'île de Roudah, il entra dans la capitale, et vint demander à déjeuner à son chef d'état-major, le général Damas. Après le déjeuner, le général en chef, prit à part l'architecte Protain, et lui proposa d'aller au quartier général, pour se concerter avec lui sur les réparations à y faire. La maison de Kleber touchait à celle de son chef d'état-major. Comme ils traversaient la galerie qui sépare les deux bâtiments, un homme d'une mise assez commune, profitant du moment où l'architecte était à quelque distance, s'approcha du général en chef, se prosterna en signe de respect et parut vouloir lui présenter un placet. Kleber, touché de l'aspect misérable de cet homme, se pencha vers lui; aussitôt cet homme se releva, tira un poignard, et le plongea au cœur de sa victime. Le général tomba en s'écriant : « Je suis assassiné ! » Protain accourut, et saisissant le meurtrier, chercha à le retenir jusqu'à ce qu'on vint à ses cris; mais

Soleyman le frappa de six coups de poignard et le renversa. Il revint ensuite vers Kleber qui était étendu par terre, et lui fit trois nouvelles blessures. La première avait été mortelle!

L'assassin prit la fuite et se cacha dans le jardin, où on ne tarda pas à le découvrir sous le feuillage d'un nopal touffu. Protain, qui avait repris ses sens, déclara le reconnaître, et plusieurs personnes attestèrent l'avoir vu rôder autour des lieux fréquentés par le général. On lui présenta le poignard ensanglanté trouvé près du cadavre; mais il s'obstina à tout nier, et pour lui arracher l'aveu du crime il fallut lui faire appliquer la bastonnade, suivant l'usage de l'Orient.

Une commission militaire fut aussitôt nommée pour juger Soleyman et les ulemas de la mosquée d'El-Azhar, qu'il avait dénoncés comme ses complices. Trois de ces prêtres furent arrêtés. Accablés par les déclarations de l'assassin et par les reproches de lâcheté que leur adressait ce fanatique, ils restèrent dans une profonde stupeur. Quant à Soleyman, il ne cessa de se glorifier de son action et d'en faire hommage à Dieu.

Les trois ulemas furent condamnés à avoir la tête coupée; le tribunal, pour ôter aux autres Musulmans l'envie d'imiter l'action atroce de Soleyman, ordonna que l'assassin aurait d'abord le poing brûlé et qu'il serait ensuite empalé. Son corps, abandonné sur l'échafaud, devait servir de pâture aux oiseaux de proie. L'exécution du jugement fut fixée au jour des obsèques de la victime.

Le jour venu, c'était le 17 juin, les trois ministres furent d'abord décapités. Soleyman resta froid en présence de cette sanglante exécution, et regarda avec une dédaigneuse impassibilité le pieu affilé qui devait servir d'instrument à sa mort. On commença par lui appliquer le poignet sur un brasier ardent : le feu dévora ses chairs sans lui arracher un cri. Il supporta avec le même courage les effroyables douleurs du second supplice. Ses traits se décomposèrent à peine, et lorsque le pal, fixé perpendiculairement, l'eût élevé dans les airs, il promena ses regards sur la multitude et prononça d'une voix sonore la profession de foi des Musulmans : « Il n'y a point d'autre Dieu que Dieu, et « Mahomet est son prophète. »

Soleyman resta vivant sur le pal pendant près de quatre heures ; plusieurs fois il avait demandé à boire ; les exécuteurs tures s'étaient opposés à ce qu'on le satisfît, le moindre breuvage devant sur-le-champ lui donner la mort. Mais après leur départ, un factionnaire français, pris de pitié, présenta de l'eau au patient dans un vase placé au bout de son fusil. A peine Soleyman eut-il bu qu'il expira (1).

Ainsi périt sous le poignard d'un fanatique, à l'âge de quarante-sept ans, le chef d'une grande armée, un illustre guerrier, au milieu de ses soldats qui l'aimaient et qui eussent tous péri pour le sauver. Les regrets des soldats furent sincères ; ils auraient été bien plus amers encore, s'ils eussent

(1) Le squelette de l'assassin de Kleber, apporté en France, par le docteur Larrey, lors de l'évacuation de l'Égypte, fut donné par lui au Museum d'histoire naturelle, où il figure encore aujourd'hui.

pu prévoir ce qui devait arriver en 1801 ! Le zèle farouche de l'assassin avait fait plus que les quatre-vingt mille hommes de l'armée du Grand Vizir ; la disparition de Kleber rendait l'Égypte aux Osmanlis.

---

## L'ÉGYPTE SOUS MENOÛ

Menou succède à Kleber dans le commandement en chef de l'armée d'Orient (14 juin 1800). — Situation de l'Égypte au point de vue militaire et administratif. — Théâtre du Caire; le premier Consul Bonaparte invite le ministre de l'intérieur à envoyer une troupe de comédiens. — Apparition de la flotte anglaise: mesures prises par Menou. — Débarquement des Anglais; forces respectives des deux armées, — Combat du lac Ma'dyeh (13 mars 1801). — Réunion de l'armée française à Alexandrie; position des Anglais; le général en chef de l'armée anglaise Abercromby, mouille dans la rade d'Aboukir. — Bataille du camp des Romains ou de Canope, (21 mars); mort du général Abercromby. — Capitulation du fort Jullien (19 avril). — Combat d'El-Râhmanyeh (9 mai); combat d'El-Khânqah (16 mai). — Blocus du Caire par les Anglais (20 juin), capitulation du Caire (25 juin). — Marche de l'armée anglaise sur Alexandrie; siège d'Alexandrie (10 août). — Capitulation d'Alexandrie (2 septembre).

Après la mort de Kleber, le général Menou prit par intérim le commandement de l'armée. « Il avait soixante ans, un esprit agréable, des connaissances étendues, était grand travailleur, bon administrateur, quoique un peu faiseur, il n'avait jamais commandé d'armée, si ce n'est celle de l'intérieur. Soit défiance de ses forces, soit modestie, il offrit le commandement en chef au général Reynier, qui était le plus ancien après lui; celui-ci, comme de raison le refusa, la loi était précise.

Le général Reynier était né à Lausanne, y avait été élevé pour être ingénieur-géographe, connaissait bien la carte, avait fait les campagnes des armées du Nord et du Rhin, y avait acquis la réputation d'un homme de bon conseil; mais il manquait des qualités les plus nécessaires à un chef; il aimait la sollicitude, était d'un caractère froid, silencieux, se communiquait peu, ne savait ni électriser ni dominer les hommes.

« La nouvelle de la mort de Kleber arriva en Europe au mois d'octobre 1800. Le premier Consul eut un moment l'idée de rappeler Menou et Reynier, et de confier à Lanusse le commandement en chef; c'était le plus ancien après eux. Il avait commencé sa carrière dans les Pyrénées-Orientales, s'était distingué pendant les campagnes d'Italie. Brillant devant l'ennemi, il avait le feu sacré, un caractère décidé, actif, entreprenant, et était dans la force de l'âge. Mais quand et comment arriverait en Égypte cette nomination? Tout calculé, il y avait plus d'inconvénients à changer l'ordre naturel qu'à s'y abandonner. Le premier Consul ne pouvait alors avoir aucune idée de cette complète privation de toute qualité militaire qu'on a depuis reconnue dans Menou.

« Le général Menou s'était montré très contraire à la convention d'El-A'rych; il était vu très favorablement par les naturels du pays, dont il avait embrassé la religion, il s'était marié à une musulmane; son esprit, ses connaissances, sa probité, n'étaient contestés par personne. Sans doute, le

soldat se raillait quelquefois d'Abdallah-Menou, qui priait la face tournée vers l'orient, et dont la femme avait toujours le visage voilé; mais son âge, sa brillante bravoure, l'éclat qui rejaillissait sur lui d'avoir été un des pères de la liberté française (1), son attachement au général Bonaparte, qu'il manifestait avec chaleur; tout cela lui concilia l'opinion de l'armée. Il renvoya en France les malveillants qui nourrissaient encore quelque idée d'évacuation, et, peu de semaines après avoir pris le commandement, il avait détruit tous les partis et rallié l'armée.

Les douze millions de contribution que Kleber avait imposés à la ville du Caire n'était pas perçus; Menou les fit rentrer avec exactitude. Les quatre-vingts bâtimens turcs et leur chargement qui avaient été séquestrés dans le port d'Alexandrie n'étaient pas encore vendus; il en tira cinq millions pour le trésor public. Le Nil, en 1800, monta plus haut que les autres années; la récolte fut aussi plus abondante, et les contributions plus considérables; il en améliora la perception. Estève, administrateur des finances, jeune homme plein de zèle, détruisit beaucoup d'abus et éclaira l'administration tortueuse des Coptes. La douane de

(1) Menou (Jacques-François) était né en 1750, à Bonssay de Loches, dans la Touraine. Sa famille était noble et ancienne. Son père, capitaine des grenadiers de France le fit entrer de bonne heure au service, et il avait le grade de maréchal de camp depuis le 5 décembre 1781. Il avait été membre de l'Assemblée constituante avait voté avec la minorité de la noblesse; proscrit depuis, sous le règne de la Montagne, il se réfugia dans l'armée républicaine de la Vendée, y servit comme général de brigade, et y fut blessé grièvement. Après le 9 thermidor, il fut élevé au commandement en chef de l'armée de l'Intérieur, fut destitué le 12 vendémiaire 1795, traduit devant une commission militaire et acquitté. Il désira faire les campagnes d'Italie, mais ne put y parvenir. Il fut plus heureux en 1798; le général Bonaparte le désigna pour faire partie de l'expédition d'Égypte. Il mourut en 1810 à Venise ou il était gouverneur.

Suez rendit davantage, toutes les branches du revenu furent plus productives; l'administration se ressentit de cette abondance; l'armée fut exactement soldée, bien habillée, bien nourrie; les hôpitaux et les lazarets, fournis de tout ce qui leur était nécessaire; la cavalerie et l'artillerie, bien montées. Cette dernière eut jusqu'à cent pièces de campagne attelées, avec double approvisionnement. Le régiment des Dromadaires fut porté au grand complet et imprima dans le désert une salutaire terreur. Des moulins à vent, des poudrières, des manufactures de drap et d'autres établissements que dirigeait Conté pourvurent aux besoins de l'armée (1).

Les habitants du pays avaient appris quelques mots français, et les Français quelques mots d'arabe; beaucoup le parlaient de manière à se faire entendre. Menou inspira aux cheiks plus de confiance que son prédécesseur: il était innocent de l'outrage qu'ils avaient reçu dans la personne d'El-Sâdât.

Le chef de brigade Damas, aide de camp de Kleber, que celui-ci avait envoyé en France, pour justifier sa conduite auprès du premier Consul et protester de son dévouement, rapporta en Égypte la nouvelle de la victoire de Marengo et de l'état prospère de la République. Une fête funèbre fut célébrée au Caire en l'honneur du brave Desaix, mort sur le champ de bataille de Marengo, le 14 juin 1800, le même jour, à la même heure que

(1) *Œuvres de Napoléon.*

Kleber succombait sous le poignard d'un vil assassin (1).

Des amateurs formèrent une société et élevèrent un théâtre au Caire. Les cheiks et les ulemas furent assidus aux représentations et parurent s'y plaire. Une troupe de comédiens pour les opéras et ballets étaient en route. Bonaparte n'ignorait pas que tout ce qui tend à maintenir la gaieté dans une armée française éloignée de sa patrie était d'une réelle importance. Dès son retour à Paris il écrivait à Laplace, ministre de l'Intérieur : - « Les Consuls de la République, vous invitent à vous occuper de suite des moyens de rassembler une troupe de comédiens pour l'Égypte. Il serait bon qu'il y eût quelques danseuses. Le ministre

(1) « Le général Desaix partit d'Alexandrie sur le bâtiment ragusin appelé *la Madone de grâce de Saint-Antoine de Padoue*. Il avait des passe-ports du Grand Vizir, du commandant anglais devant Alexandrie, qui, pour assurer davantage son passage, avait mis à son bord un officier anglais. Il fut arrêté par l'amiral Keith et conduit à Livourne, contre le droit des gens. C'est en vain qu'il montra ses passe-ports et que l'officier anglais qu'il avait à son bord se récriait contre cette insigne mauvaise foi. Arrivé dans la rade de Livourne, on dégréa le bâtiment, on lui ôta son gr uvernail, l'exposait ainsi à échouer.

Le général Desaix fut mis au Lazaret dans une espèce de prison. L'amiral Keith eut la bassesse de joindre l'insulte à la violation du droit des gens il lui envoya proposer vingt sous par jour à lui et à chacun des soldats français prisonniers en ajoutant, avec une plate ironie, que l'égalité proclamée en France voulait qu'il ne fût pas mieux traité qu'eux.

Il fut, en conséquence, mis dans la même cour que les soldats, et on lui refusa toute espèce de secours, jusqu'aux gazettes et quelques livres militaires. « Je ne vous demande rien, répondit Desaix, que de me délivrer de votre présence. Faites, si vous le voulez, donner de la paille aux blessés qui sont avec moi. J'ai traité avec les Mameluks, les Turcs, les Anatoliens, les Arabes du grand désert, les Ethiopiens, les noirs du Darfour, les Tartares; tous respectaient leur parole lorsqu'ils l'avaient donnée et ils n'insultaient pas des hommes dans le malheur. » L'amiral Keith, fit plus, il eût la lâcheté d'engager le patron du bâtiment sur lequel était le général Desaix de déclarer que ce bâtiment lui appartenait lui promettant 1,000 guinées pour récompense; il voulait fonder sur cette déclaration un libellé contre le général Desaix. Le bon patron génois s'y refusa formellement (*Bulletin de l'armée de Réserve du 18 juin 1800*). Enfin le brave Desaix put arriver à Toulon le 10 mai 1800. Le 14 juin il trouvait une mort glorieuse sur le champ de bataille de Marengo.

de la marine vous fournira des moyens de transport » (1).

Les communications avec la France furent cette année-là très fréquentes. Les malles arrivaient presque tous les mois en Égypte. Le Gouvernement français avait donné des primes considérables aux armateurs qui y portaient des vins et des marchandises d'Europe. Les denrées y étaient à un prix convenable. Le sentiment d'union, d'attachement au Gouvernement et à la République, cet esprit de gloire et de bonheur qui animait alors tout le peuple français se répandirent sur l'armée d'Orient. Au récit des journées de Marengo, de Hohenlinden, du Mincio, elle n'éprouvait qu'une crainte, celle de se trouver en arrière; elle désirait avec ardeur l'arrivée d'une armée anglaise pour acquérir quelque gloire et se maintenir de pair avec les autres armées.

Plusieurs mois s'écoulèrent sans qu'aucune hostilité vint troubler la paix de l'Égypte. Cependant une armée anglaise était arrivée dans la Méditerranée, et dès le mois de décembre, cette armée avait reçu à Rhodes et à Macri tout ce qui était nécessaire pour ouvrir la campagne. La flotte qui la transportait sortit de ce dernier port, dès qu'on eut la nouvelle que le capitain-pacha avait mis à la voile de Constantinople avec un renfort de six mille Albanais et janissaires. Le 1<sup>er</sup> mars 1801, les Anglais arrivèrent devant la rade d'Aboukir. Mais ils furent forcés de retarder leur débarquement,

(1) Correspondance, (pièce 4394), 15 novembre 1799.

les vents du nord et du nord-est rendant la mer trop houleuse.

Le jour même de l'arrivée de la flotte anglaise dans la rade d'Aboukir, la frégate française *la Régénérée* entra dans le port d'Alexandrie. Elle venait de Rochefort, et portait deux cents hommes de la 51<sup>e</sup> demi-brigade, une compagnie d'artillerie et des munitions. Le brick *le Lodi*, qui arriva le même jour de Toulon, avait laissé dans ce port la flotte de Ganteaume, portant un renfort de quatre à cinq mille hommes, destiné à l'Égypte. Cette nouvelle prouva à l'armée d'Orient que le gouvernement pensait sérieusement à la secourir.

L'apparition de la flotte anglaise fut connue au Caire le 4 mars; le général Menou avait jusqu'alors dédaigné les avis qui lui arrivaient de tous les côtés sur cette expédition. Il n'avait même pas voulu que des bâtiments fussent envoyés pour observer les préparatifs des Anglais et surveiller leurs mouvements. Il n'existait sur la côte aucun corps que l'on pût opposer avec succès au débarquement; les places négligées depuis la mort de Kleber n'étaient pas suffisamment approvisionnées.

Tous les rapports donnaient la certitude que le Vizir n'était pas encore prêt à agir, et qu'il ne franchirait le désert que lorsqu'il apprendrait d'une manière positive le succès des Anglais. On savait qu'Aboukir était le seul point de la côte qui pût leur convenir pour opérer une descente et se porter sur Alexandrie. La seule disposition à prendre était

done de réunir toutes les forces de l'armée et de marcher sur Aboukir.

Les généraux s'attendaient à en recevoir l'ordre, lorsqu'à leur grand étonnement, Menou prit des dispositions toutes contraires. Il ordonna au général Reynier de partir sur-le-champ pour Belbeys avec deux demi-brigades et l'artillerie de sa division; au général Morand d'aller promptement à Damiette avec cinq cents hommes de la division Rampon qui, précédemment, avait été appelée au Caire, et au général Bron de partir pour Aboukir avec le 22<sup>e</sup> régiment de chasseurs, fort seulement de deux cent trente chevaux. Le reste de la cavalerie dut attendre des ordres à Boulaq. La division Lanusse ne partit que le 14 mars, pour Rahmânyeh, et encore la 38<sup>e</sup>, la plus forte demi-brigade de cette division, fut-elle appelée au Caire.

C'est en vain que plusieurs généraux de division cherchèrent à faire comprendre au général en chef la nécessité de rassembler promptement l'armée d'Aboukir. Il ne voulut rien écouter, et n'entendant pas parler du débarquement qui, comme nous l'avons dit, avait été retardé par les vents contraires, il resta persuadé que les dispositions qu'il avait prises étaient excellentes.

Le 7 mars, les vents soufflant du nord-ouest, la mer devint plus calme, et les Anglais purent s'occuper de leur débarquement. Ils envoyèrent des chaloupes armées vers la bouche du lac Ma'dyeh, dans le but de s'emparer du lac et d'interrompre la communication directe d'Alexandrie avec Rosette ;

mais les cent hommes, qui descendirent à terre pour cette opération furent culbutés par quarante grenadiers et leur entreprise n'eut pas de résultat.

Dès l'arrivée de la flotte anglaise, le général Friant avait envoyé cent cinquante hommes à Rosette, quatre cent cinquante à Edko et à la Maison-Carrée, et quinze cent cinquante fantassins, cent quatre-vingt cavaliers et dix canons à Aboukir. Il ne conserva pour la garde d'Alexandrie que les marins et les invalides.

Ce faible corps ne suffisait pas pour empêcher le débarquement d'une armée qui avait à sa disposition un grand nombre de chaloupes et tous les moyens de la marine britannique. Aussi les Anglais ne fondaient-ils quelque espérance de succès que sur la faiblesse numérique des troupes qu'ils savaient devoir leur être opposées. Ils désignèrent, pour opérer le premier débarquement, l'élite de leurs troupes, réunirent toutes leurs chaloupes, et y embarquèrent, le 8 mars, six mille hommes sous les ordres des majors généraux Moore et Ludlow.

Les chaloupes, formées sur une ligne séparée en cinq divisions, s'approchèrent lentement de la côte. Les troupes françaises, pour se garantir du feu des chaloupes canonnières ennemies, disposées en avant et sur les flancs de barques de transport, prirent position derrière les mamelons de sable dans l'ordre suivant : la 61<sup>e</sup> demi-brigade, avec une pièce de douze, deux obusiers et ses deux pièces de quatre, près du lac Ma'dyeh, sa droite appuyée à la tête de la digue ; le 18<sup>e</sup> de dragons, à la gauche

de cette demi-brigade; le 20<sup>e</sup> de dragons, et la 75<sup>e</sup> sur le revers occidental de la *Hauteur* dite des *Puits*. Les détachements de la 25<sup>e</sup> et de la 51<sup>e</sup>, formèrent, avec deux pièces de huit et un obusier, une réserve entre ce dernier corps et le fort d'Aboukir. La *Hauteur des Puits* était un mamelon de sable mouvant, à pente rapide, surtout du côté de la mer. Il était le seul offrant, à des troupes qui débarquent, une position militaire avantageuse.

Les chaloupes anglaises restèrent longtemps au milieu de la baie, paraissant menacer tous les points de la côte. Arrivées à portée du canon, elles se serrèrent davantage et vinrent aborder au pied de la *Hauteur des Puits*. Les matelots ramaient debout et avec vigueur, sans s'inquiéter du feu de l'artillerie française, l'infanterie était couchée au fond des chaloupes. Aussitôt débarquée, la droite gravit promptement la *Hauteur* et s'y rangea en bataille. La gauche s'étendit sur le revers de façon à appuyer son flanc à la mer; mais, chargée par la 61<sup>e</sup> demi-brigade, elle ne put résister à ce premier choc; déjà les soldats jetaient leurs armes, quand ils furent secourus par la seconde ligne qui venait de débarquer. La 61<sup>e</sup>, trop faible alors pour culbuter les Anglais et reprendre la *Hauteur*, borna ses efforts à soutenir le combat.

A la gauche de la 61<sup>e</sup>, le 18<sup>e</sup> et le 20<sup>e</sup> de dragons chargèrent les premières troupes formées sur la *Hauteur*. Repoussés à cette première attaque, ils tentèrent une seconde charge sur la gauche des ennemis; mais le feu de la seconde ligne les força à se retirer.

La 75<sup>e</sup>, avertie trop tard du débarquement, trouva les Anglais formés sur *la Hauteur*; son déploiement ne put pas s'effectuer, ses premiers pelotons ayant été en un instant mis hors de combat par les feux de la ligne anglaise. Elle fut forcée d'opérer sa retraite.

Les pièces d'artillerie, placées à la gauche française, ne faisant pas assez d'effet, on chercha à les rapprocher de *la Hauteur*, ainsi que les détachements de la 51<sup>e</sup> et de la 25<sup>e</sup>; mais ce mouvement fut retardé par les sables; les Anglais eurent le temps de se former avant l'arrivée de ces détachements, qui rejoignirent alors la 75<sup>e</sup> demi-brigade retirée à trois cents toises de la ligne ennemie.

La 61<sup>e</sup> reçut l'ordre de se replier; les soldats, mêlés depuis deux heures avec les Anglais et d'autant plus échauffés, que la chance paraissait tourner en leur faveur, eurent quelque peine à quitter le champ de bataille. On envoya dans Aboukir une compagnie pour renforcer la garnison du fort, et les troupes rentrèrent à Alexandrie, afin de protéger, en cas d'attaque, cette place importante.

Les troupes, qui étaient à Edko, reçurent, par des signaux, l'ordre de venir aussi à Alexandrie. Mais cet ordre ayant été mal interprété, on évacua et démantela la Maison-Carré, poste fortifié et dont la conservation importait à la défense de la bouche du lac.

Certains de la retraite des Français, les Anglais bloquèrent le fort d'Aboukir, et poussèrent leur avant-garde jusqu'au défilé de l'Embarcadère.

Le 11, à cinq heures du soir, on apprit au Caire le débarquement des Anglais. Ce fut alors que toute l'armée pu apprécier la faute qu'on avait faite de ne pas marcher au premier avis. Menou avait ainsi perdu le temps le plus favorable, et les sept jours écoulés depuis l'apparition des Anglais jusqu'à leur débarquement. La cavalerie aurait pu, à marche forcée, arriver le 8; dix mille hommes et cinquante pièces de canon auraient pu être réunis le 10, vers Aboukir, et exterminer l'armée ennemie avant qu'elle eût achevé de s'organiser, débarqué son artillerie et retranché son camp. Cette occasion était perdue. On était instruit des préparatifs du Vizir pour traverser le désert, mais on ne pouvait savoir si on aurait le temps d'aller battre les Anglais et de revenir sur la frontière de Syrie avant l'arrivée des Turcs. Les Anglais avaient-ils poursuivi chaudement les troupes qui s'étaient opposées à leur débarquement? leur avaient-ils fait éprouver une perte sensible? avaient-ils profité de ce premier succès pour attaquer aussitôt Alexandrie, et s'emparer de cette ville par un coup de main? Voilà ce qu'on ignorait complètement. Alexandrie n'était pas en état de tenir huit jours contre une attaque régulière; on pouvait craindre de n'arriver qu'après sa chute. D'ailleurs, et quand même les Anglais n'auraient pas attaqué cette place, ils avaient eu tout le temps nécessaire pour se retrancher dans quelque forte position. — D'après toutes ces considérations, on devait sentir la nécessité de rassembler promptement un corps d'armée

nombreux, d'abandonner plusieurs postes et de ne laisser que de faibles garnisons dans ceux que l'on jugerait à propos de conserver.

Le général Lanusse, arrivé le 8 à Rahmânÿeh, y avait entendu le canon d'Aboukir, et était parti aussitôt pour aller au secours du général Friant, avec lequel il effectua sa jonction sur les hauteurs de Nicopolis en avant d'Alexandrie.

Le corps de l'armée anglaise débarqué à terre, le premier jour, se trouva longtemps livré à lui-même. Le débarquement des autres corps ainsi que celui de l'artillerie et des chevaux, retardé par la grosse mer, ne fut terminé que le 11.

Les généraux anglais avaient mis à profit le temps que l'armée avait passé à Malte et en Natolie, pour instruire les troupes, et les préparer aux manœuvres d'un débarquement qui devait être exécuté avec ordre et célérité. On avait appris aux soldats à se former en carré pour soutenir les charges de cavalerie, précaution d'autant plus nécessaire qu'on ne pouvait embarquer que de faibles détachements de cette arme; on s'était appliqué à faire confectionner un grand nombre de fascines et de gabions que la flotte devait transporter au besoin pour le siège d'Alexandrie. — Cette flotte, qui portait le corps d'armée arrivant par la Méditerranée, était commandé par l'amiral Keith; elle se composait de quatre vaisseaux de quatre-vingt canons, de trois de soixante-quatorze, de cinq frégates, de douze corvettes ou bricks, de quarante gros bâtiments armés en flûte, et de plus de quatre-vingts

navires marchands; ce qui formait un total d'environ cent cinquante voiles.

L'armée anglaise, placée sous les ordres du général sir Ralph Abereromby ayant pour lieutenant général sir Hely Hutehinson, était forte de dix-sept mille cinq cents combattants, parmi lesquels on comptait douze cents cavaliers, et quatorze cents artilleurs ou pionniers; les renforts qui lui arrivèrent successivement en avril, en juin et en juillet, portèrent son effectif à plus de vingt-deux mille hommes; elle était divisée en dix brigades, dont huit d'infanterie commandées par les généraux Doyle, Ludlow, Coote, Kraddok, Cavan, Stuart, Moore et Oakes et deux de cavalerie commandées par les généraux Finch et Lawson.

Ces troupes n'étaient pas les seules forces anglaises que les Français devaient avoir à combattre; un corps était parti de l'Inde et remonta la mer Rouge, dans le but aussi de débarquer en Égypte; ce corps, aux ordres du major général Baird, était composé d'un régiment anglais, et de sept régiments cipayes du Bengale, présentant un effectif de six mille baïonnettes.

Le corps du capitain-pacha, dont nous avons parlé, était composé de six mille Albanais ou janissaires.

L'armée du Vizir comptait vingt-trois mille combattants dont plus de dix mille cinq cents cavaliers.

Ainsi, toutes les forces destinées à agir contre les Français ne pouvaient s'évaluer à moins de

cinquante-huit mille hommes, parmi lesquels on en comptait environ douze mille de cavalerie.

L'armée française, dont les forces actives, réunies devant Alexandrie, ne présentaient encore qu'un effectif de neuf mille sept cents hommes, était réduite réellement à seize mille combattants disponibles, bien que la récapitulation de toutes ses forces présentât un total d'environ vingt-sept mille hommes. Voici d'ailleurs cette récapitulation :

Sous Alexandrie, forces actives.....	9.710
Au Caire, à Rosette, à Damiette et dans la haute-Égypte.....	3.320
Artillerie de campagne.....	350
Soldats du train et gardes des parcs.....	750
Officiers.....	1.960
Cavaliers démontés.....	480
Troupes de garnisons, dépôts, marins, artillerie des places.....	6.300
Détachement arrivé par <i>la Régénérée</i> .....	400
Malades aux hôpitaux.....	996
Employés.....	600
Total.....	<u><u>26.866</u></u>

Les troupes réunies à Alexandrie se composaient des brigades Baudot et Delegorgue, aux ordres des généraux de division Damas et Friant, et formant l'aile droite commandée par le général Reynier; des brigades Eppler, Destaing et Sornet, formant le centre, aux ordres du général Rampon; des brigades Silly et Valentin, formant l'aile gauche, aux ordres du général Lanusse; la cavalerie, divisée en trois brigades commandées par les généraux Bron, Broussart et Roize, reconnaissait pour chef supérieur ce dernier général.

Le 12, à huit heures du matin, les Anglais se mirent en marche. Les généraux Friant et Lanusse, considérant que le lac Maréotis n'était pas praticable dans cette saison, et que le reste de l'armée française pourra difficilement se réunir à eux, si les ennemis s'établissaient sur des digues du canal d'Alexandrie et du lac Ma'dyeh, résolurent de s'opposer, avec leurs faibles ressources, au mouvement des Anglais, afin de conserver cette importante communication. La garde d'Alexandrie fut laissée aux marins et aux dépôts, et les deux généraux s'avancèrent jusqu'à la pointe du lac Ma'dyeh, sur les hauteurs voisines du camp des Romains, avec seulement quatre mille cinq cents hommes et vingt-deux pièces d'artillerie.

Les ennemis n'avançaient pas vite : leur infanterie avait de la peine à se traîner dans les sables mouvants. Des chaloupes canonnières, entrées dans le lac, s'avançaient à sa gauche, suivies d'un grand nombre de barques chargées de munitions, de vivres et d'eau douce. Dès que les Anglais virent les Français maîtres des hauteurs qu'ils avaient le dessein d'occuper, ils s'arrêtèrent, et on s'envoya réciproquement quelques volées. Mais ils n'osèrent pas attaquer, et à trois heures de l'après-midi, ils établirent leur camp à moins de deux lieues de leur point de départ.

Le lendemain, 13, à la pointe du jour, ils se remirent en marche. Redoutant l'impétuosité française et surtout la cavalerie, ils étaient formés sur trois lignes. Au centre était un carré, dont les

côtés étaient composés d'infanterie en colonnes serrées.

L'aile gauche s'ébranla la première ; elle suivit le bord du lac Ma'dyeh afin de s'appuyer au canal et de tourner la droite des Français ; le centre se mit en mouvement plus tard et la droite après lui.

Le centre s'avancait lentement sur le revers d'une hauteur, où les Français ne pouvaient l'apercevoir, et l'aile gauche paraissait isolée. Le général Lanusse crut qu'il pourrait la culbuter par une attaque très vive, avant que le reste de l'armée eût le temps de venir à son secours. Après avoir demandé et obtenu l'assentiment du général Friant, il fit avancer la 69<sup>e</sup> sur les hauteurs qui bordent la mer, pour occuper la droite des ennemis, laissa deux bataillons en réserve, et se mit en marche avec le reste de ses troupes et le 22<sup>e</sup> régiment de chasseurs.

Lanusse venait de commencer son mouvement, quand les Anglais parurent sur la hauteur. La première ligne s'avança, ce qui empêcha les Français d'arriver sur le flanc de l'aile gauche avant de l'attaquer. Le 22<sup>e</sup> régiment de chasseurs la chargea avec impétuosité, la traversa et fit poser les armes à deux bataillons ; mais les feux, exécutés avec beaucoup de vivacité et de précision par la seconde ligne, le forcèrent à faire retraite en abandonnant ses prisonniers. Pendant ce temps la 4<sup>e</sup> légère, sous les ordres de l'adjudant général Boyer, attaquait avec avantage le reste de la première ligne et la faisait ployer. La 18<sup>e</sup> se forma en bataille sur sa gauche ; mais la colonne, qui

marchait à la droite du centre des Anglais, se déploya rapidement et elle ne put achever son mouvement pour lui faire face. La 4<sup>e</sup> et le 22<sup>e</sup> de chasseurs, trop faibles pour soutenir seuls le combat, commencèrent alors leur retraite.

Pendant ce temps, le général Friant s'était avancé avec les 25<sup>e</sup> et 75<sup>e</sup>, précédés des tirailleurs qui inquiétaient l'aile gauche des Anglais. La 61<sup>e</sup> avait aussi marché jusqu'à la pointe du lac Ma'dyeh et attaquait cette aile qui avait fait halte et ripostait par des feux très nourris. Mais étant trop inférieure en nombre et le mouvement, projeté par le général Lanusse, n'ayant pas pu être exécuté, elle se retira sur la digue du canal. Le général Friant fit reprendre aux 25<sup>e</sup> et 75<sup>e</sup> leur position sur la hauteur.

Les généraux français comprirent qu'il y aurait témérité de leur part à se commettre plus longtemps avec des forces si supérieures à celles dont ils disposaient, et qu'ils feraient de vains efforts pour empêcher l'ennemi d'occuper cette position. Ils ordonnèrent la retraite : une charge, exécutée avec un ensemble remarquable par le 3<sup>e</sup> de dragons, protégea la retraite de la 4<sup>e</sup> légère, qui était assez gravement compromise, et ralentit la marche des Anglais. La 69<sup>e</sup> forma l'arrière-garde de gauche, en suivant le bord de la mer, attendit, à portée de fusil, la droite des ennemis, et exécuta dans le meilleur ordre une retraite par échelon. La 61<sup>e</sup> fit une pareille retraite sur la droite près du canal. Les troupes françaises prirent position sur les hauteurs de Nicopolis.

L'armée anglaise, après avoir dépassé les hauteurs du camp des Romains, déploya ses colonnes du centre : elle parut longtemps hésiter si elle attaquerait les Français ; mais Abereromby se borna à faire marcher son aile gauche vers le grand mamelon, au delà des étangs, et à détacher vers le canal un bataillon que le feu des pièces françaises, placé sur la hauteur de Nicopolis, et quelques tirailleurs jetés dans le canal, forcèrent promptement à la retraite. — La droite ennemie campa au bord de la mer vers le camp des Romains ; la gauche s'établit près du canal d'Alexandrie, vis-à-vis la pointe du lac Ma'dyeh, et travailla aussitôt sans relâche à fortifier cette position par une ligne de redoutes.

Les Anglais eurent, dans cette affaire, 1.500 hommes hors de combat. Les Français n'en perdirent que 500. Cette différence énorme provient de ce que les Français étaient bien inférieurs en nombre, de ce que leur artillerie avait sur celle des Anglais une grande supériorité, et de la brillante charge du 22<sup>e</sup>, qui mit un grand nombre d'ennemis hors de combat. Le brave Lanusse fut légèrement blessé.

Les deux généraux français sentaient que la position des hauteurs de Nicopolis n'était pas susceptible d'être défendue si l'armée ennemie venait à l'attaquer et qu'il fallait avant tout s'occuper de la sûreté d'Alexandrie. Ils laissèrent à Nicopolis une forte avant-garde pour tromper les ennemis, et leur faire croire que leur intention

était de défendre cette position. Mais pour soutenir la retraite et préparer les moyens de résistance d'Alexandrie, ils firent réparer l'ancienne enceinte des Arabes et y placèrent la 4<sup>e</sup> légère avec deux bataillons de la 18<sup>e</sup>; le 3<sup>e</sup> bataillon de cette demi-brigade fut établi à la redoute commencée sur la hauteur dite *de Cléopâtre*; le 3<sup>e</sup> bataillon de la 35<sup>e</sup> occupa les hauteurs près de la colonne de Pompée. On s'occupait en même temps de perfectionner les fortifications. Comme la cavalerie devenait inutile pour la défense de la place, et que les magasins étaient à peu près dégarnis de fourrages, on ne garda que le 18<sup>e</sup> de dragons. Le reste fut dirigé pendant la nuit sur Rahmânyeh, au-devant de l'armée. Cette cavalerie éprouva beaucoup de difficultés pour traverser le lac Maréotis.

Les généraux qui étaient à Alexandrie firent partir, le 16, un bâtiment pour instruire le gouvernement de ce qui s'était passé, et avertir l'amiral Ganteaume, de la position de la flotte anglaise.

La situation de l'armée française devenait difficile. Maîtres des digues, les Anglais s'opposaient à la réunion des troupes sous Alexandrie, à moins que les Français ne parvinssent à découvrir dans le bassin du lac Maréotis un chemin praticable pour l'artillerie. Les ennemis pouvaient même y faire entrer l'eau de la mer par une coupure à la digue qui sépare ce lac du lac Ma'dyeh. — Le général Rampon, arriva, le 17, à Rahmânyeh. Le lendemain, on découvrit à travers le lac Maréotis

une route praticable pour l'artillerie. Le 20, l'armée fut enfin réunie devant Alexandrie.

Pendant ce temps, Abercromby avait fait le siège d'Aboukir. Ce petit fort, écrasé par une artillerie supérieure et par les bombes, capitula le 19, pour éviter d'être pris d'assaut. Les Anglais avaient achevé de retrancher leur position ; ils y avaient transporté des vaisseaux, une forte artillerie pour armer les redoutes. Quelques escarmouches avaient eu lieu. — Le 18, un escadron de dragons anglais rencontra vers Beydah cinquante hussards français, détachés avec une compagnie de carabiniers pour reconnaître les positions de l'ennemi sur le canal. Les dragons et les hussards se chargèrent simultanément ; mais ces derniers traversèrent l'escadron anglais, et, faisant brusquement volte-face, prirent à dos les ennemis qui, ne pouvant s'arrêter, furent ainsi poussés sur la compagnie des carabiniers qui acheva de les exterminer.

Les troupes une fois réunies, il n'y avait plus à attendre pour attaquer l'ennemi. Une victoire assurait la possession de l'Égypte, elle donnait les moyens d'arrêter la marche du Vizir et celle du corps anglais venu de l'Inde. Il valait mieux risquer une défaite que de rester en présence d'Abercromby à temporiser et à consommer les faibles approvisionnements d'Alexandrie, tandis que l'armée du Vizir, répandue dans l'intérieur du pays, aurait le temps de prendre Damiette. Sâlheyeh et les autres petits forts, d'en massacrer les faibles garnisons et

de soulever les habitants. Il fallait aussi éviter que l'armée anglaise eût le temps de recevoir des renforts et de se fortifier davantage.

Le lac Maréotis n'était pas navigable dans la saison où l'on se trouvait, sans quoi, mieux eût valu retarder l'attaque, afin d'essayer par un mouvement rétrograde, d'engager les Anglais à se diviser pour faire le siège d'Alexandrie, et les attirer ainsi sur un champ de bataille plus vaste, où l'armée républicaine, profitant de sa supériorité en artillerie légère et en cavalerie, aurait, sans aucun doute, remporté la victoire ; mais le lac était trop marécageux pour que l'on pût y penser.

Les ennemis étaient supérieurs en nombre, ils occupaient une position si bonne, que le succès était plus que douteux ; on ne pouvait en attendre que d'un coup de vigueur sur une de leurs ailes. — Le plus embarrassant était de faire prendre de bonnes dispositions à Menou, tout à fait étranger à la guerre et ne voulant écouter aucun avis. — Ce général fit cependant demander un plan d'attaque au général Lanusse, et celui-ci lui envoya un projet combiné de concert avec le général Reynier. Menou adopta ce projet, le fit rédiger en ordre du jour et l'envoya aux généraux à dix heures du soir,

Les Anglais n'occupaient par leur position que 1,300 toises de développement. Leurs deux ailes appuyés, la droite à la mer et la gauche au lac, étaient flanquées par des chaloupes canonnières ;

la gauche était, en outre, fortifiée par des redoutes construites sur la digue du canal d'Alexandrie et couverte par des étangs. D'autres redoutes, placées sur les hauteurs occupées par le centre de l'armée, prenaient à revers toute la gauche; enfin le centre était également flanqué par la position de l'aile droite et par une redoute élevée à côté de l'ancien camp des Romains. Ces ouvrages contenaient une nombreuse artillerie. Des troupes étaient campées derrière, sur deux lignes; la réserve formait une troisième ligne en arrière de la gauche. L'attaque de la droite était seule praticable. On pouvait espérer de la culbuter par une vigoureuse charge, et de la déborder par la marche supérieure de l'infanterie française: il convenait de faire ensuite donner toutes les troupes sur le centre, tandis que l'aile gauche serait occupée par une fausse attaque, et enfin de profiter du moment favorable pour décider le succès avec la cavalerie, et acculer les Anglais au lac Ma'dyeh.

Les forces de l'armée française s'élevaient à huit mille trois cent trente hommes d'infanterie, mille trois cent quatre-vingt de cavalerie et à quarante-six pièces de canon. L'armée anglaise était forte de seize cent mille fantassins et de deux cents cavaliers; elle avait douze pièces de canons attelées et trente en position dans les redoutes, sans compter celles des chaloupes canonnières.

Une heure avant le jour, l'armée française fut réunie aux avant-postes. Le général Lanusse, commandant la gauche, pensait que des grenadiers,

soutenus par la tête des colonnes, emporteraient facilement les redoutes anglaises. Il forma ses deux brigades en colonnes serrées, pour les déployer au-delà de la grande redoute et du camp des Romains, afin d'attaquer la droite de l'armée ennemie. La brigade Silly devait marcher directement sur la redoute, et celle du général Valentin, suivre le bord de la mer et passer entre elle et le camp des Romains. Pour obéir à la disposition générale, le centre aurait dû marcher près de la droite de la brigade du général Silly, la suivre en secondeligne, et après un premier succès, attaquer vivement, soutenu par l'aile droite, la position et les redoutes du centre des Anglais ; mais sa division en deux corps, commandés chacun par un chef différent, et subdivisés en outre par la séparation des grenadiers, l'empêcha de suivre le plan arrêté, en lui ôtant l'unité d'action nécessaire. L'aile droite, aux ordres de Reynier, devait se déployer entre les étangs et le centre, pour attaquer le centre des ennemis aussitôt que la gauche aurait enfoncé leur droite ; elle devait aussi détacher un corps entre les deux lacs pour occuper la gauche des Anglais, et les empêcher d'envoyer sur Alexandrie des troupes qui, vu la supériorité de leur armée, auraient embarrassé les Français. Ce corps devait être renforcé par le général Bron, détaché dans le bassin du lac Maréotis avec deux régiments de cavalerie ; il devait être, en outre, protégé par une fausse attaque des dromadaires sur le canal, du côté de Beydah. On était d'autant

plus fondé à croire que cette fausse attaque occuperait beaucoup les Anglais et y retiendrait leurs troupes, qu'ils n'avaient pas connaissance de la réunion de l'armée à Alexandrie, et pouvaient craindre d'être attaqués de ce côté, ce qui permettait d'agir sur leur droite avec égalité de force. La cavalerie devait marcher en seconde ligne derrière l'infanterie, jusqu'à ce que la gauche eût enfoncé la droite ennemie, et alors profiter du désordre pour faire une charge qui décidât la victoire.

Au point du jour, les dromadaires commencèrent leur fausse attaque; ils surprirent la première redoute, y firent vingt prisonniers, se servirent d'une pièce de canon qu'ils y trouvèrent pour tirer sur les autres redoutes et fixer fortement sur ce point l'attention des Anglais. Le général Lanusse et les autres divisions se mirent alors en mouvement. Un premier redan fut promptement enlevé par une compagnie de carabiniers de la 4<sup>e</sup> légère, qui y prit une pièce. La brigade du général Silly marcha sur la grande redoute. Le général Lanusse s'aperçut alors que le général Valentin avait quitté le bord de la mer, et dirigeait sa brigade dans le rentrant de la redoute et du camp des Romains, où les feux croisés, auxquels elle était en butte la faisaient hésiter; il y courut, la rallia et la ramena à la charge. Il reçut en ce moment une blessure mortelle. Cet événement ralentit l'impulsion, on n'ordonna pas le déploiement de cette brigade, et les soldats, exposés au feu meurtrier de l'ennemi, furent contraints de se disperser derrière les mamelons. La 4<sup>e</sup> légère, qui

formait la tête de la brigade du général Silly, rencontra, vers l'angle de la redoute, la 32<sup>e</sup> qui, dans l'obscurité, s'était dirigée trop à gauche ; ces deux corps se mêlèrent, ce qui occasionna un peu de désordre ; la 4<sup>e</sup> légère ne put franchir les fossés de la redoute, elle glissa sur leur flanc gauche et fut repoussée par la première ligne ennemie. La 18<sup>e</sup>, qui en avait été séparée par la 32<sup>e</sup>, ne put seule forcer la redoute.

Le général Rampon, à la tête de la 32<sup>e</sup>, attaqua ensuite la première ligne des Anglais ; mais il fut repoussé, démonté, et eut ses habits criblés de balles. L'adjudant général Sornet fut blessé mortellement en marchant aussi sur la ligne ennemie, et les grenadiers qu'il commandait ne purent l'entamer. Le général Destaing suivit la route d'Aboukir et traversa l'intervalle de la droite et du centre de la première ligne des Anglais ; la seconde ligne et les redoutes dirigèrent contre lui un feu très vif, et il se retira blessé légèrement. Le chef de bataillon Hausser, qui commandait sous ses ordres la 21<sup>e</sup> légère, avait eu la cuisse emportée. Cette demi-brigade resta donc sans chef au milieu de l'armée anglaise ; un régiment ennemi fut détaché pour lui couper la retraite ; le second bataillon parvint à se dégager ; mais trois compagnies du 3<sup>e</sup> bataillon, composé en grande partie de Coptes enrôlés dans la haute Égypte, et qui étaient dispersés en tirailleurs, furent forcées de se rendre. Trente hommes qui gardaient le drapeau se firent tuer avant de l'abandonner à l'ennemi. Le chef de brigade Eppler, qui

avait marché un peu plus à droite, fut blessé, et ses grenadiers furent repoussés. Le centre, composé de petits corps séparés, s'était trop avancé avant d'avoir sa gauche appuyée par la prise de la grande redoute. Presque toutes les troupes avaient attaqué à la fois, isolément et sans seconde ligne. L'obscurité avait jeté du désordre dans leur marche, les principaux chefs étaient hors de combat. Les soldats, qui se voyaient exposés à un feu très vif sans recevoir d'ordres, se dispersèrent derrière les dunes.

D'après le plan convenu, l'aile droite attendait, à petite portée de canon du centre des Anglais, le succès de la gauche pour commencer son attaque. Le général Reynier n'eut pas plus tôt appris que Lanusse venait d'être blessé, et que la gauche et le centre étaient en pleine déroute, qu'il fit avancer son aile pour les soutenir. Il laissa le général Damas entre les deux étangs avec la 13<sup>e</sup> demi-brigade pour occuper la gauche des Anglais et pousser des tirailleurs vers le canal.

Cette première attaque n'ayant pas réussi, les troupes étant en désordre et le général Lanusse blessé à mort, il était inutile de tenter de nouveaux efforts, puisqu'avant l'action on n'avait d'espoir que dans le succès du premier choc. Les trois cinquièmes de l'armée étaient dispersés. L'aile droite était trop faible pour attaquer seule le centre des Anglais, protégés par les feux de revers de la grande redoute du camp des Romains et de l'aile droite. En se retirant alors l'armée n'aurait éprouvé qu'une perte peu sensible, les ennemis auraient considéré

cette affaire comme une grande reconnaissance, et les Français seraient restés encore assez forts pour tenir la campagne et pour tenter une nouvelle attaque à la première occasion favorable.

Le général Reynier, n'entendant pas parler du général Menou, se décida à faire une seconde tentative sur l'aile droite anglaise. Il espérait, en cas de succès, pouvoir rallier les troupes dispersées et les faire agir de nouveau. — Tandis que la division Friant et la 85<sup>e</sup> marchaient à l'ennemi, et que l'artillerie légère avançait pour éteindre le feu des redoutes, Reynier se porta sur des mamelons voisins de la grande redoute, afin de bien étudier les dispositions des ennemis, et de voir celles qu'il convenait de prendre pour les attaquer avec quelque chance de réussir.

Dès que les Anglais s'aperçurent que leur droite était le but de la principale attaque, ils y envoyèrent leur réserve. Le général Hutchinson, qui commandait la gauche y resta cependant toujours immobile avec six mille hommes, quoiqu'il n'eût devant lui que huit cents hommes d'infanterie, trois cents chevaux et cent dromadaires.

Pendant toutes ces opérations, le général Menou se promenait derrière l'armée. — Lorsque Lanusse avait été blessé, il avait fait dire au général en chef qu'il désirait que le général Damas le remplaçât; Menou n'avait rien répondu et n'avait pris aucune mesure pour réorganiser les troupes; mais ayant rencontré la cavalerie, il lui donna l'ordre de charger. On chercha à lui persuader que le moment

n'était pas opportun, et que c'était la sacrifier sans en espérer aucun avantage : il insista. Le général Roize, qui commandait cette cavalerie, attendit un troisième ordre pour se mettre en mouvement. Il fallut enfin obéir. Malheureusement, en passant dans les intervalles des 61<sup>e</sup> et 73<sup>e</sup> demi-brigades, la cavalerie arrêta leur marche. Le général Reynier, après s'être convaincu qu'on ne pouvait tenter une attaque avec les seules divisions Lanusse et Rampon, revenait chercher la division Friant et la 85<sup>e</sup>, lorsqu'il trouva la cavalerie de Roize déjà sous le feu de l'infanterie anglaise. Il n'était plus temps d'empêcher cette charge déplacée; on aurait perdu presque autant de monde en restant en place qu'en achevant de l'exécuter. Le général Reynier fit accélérer le mouvement de ses troupes, afin qu'elles pussent la protéger; mais la 61<sup>e</sup> arrivait à peine au pied de la redoute, que déjà la cavalerie, après avoir mis un moment le désordre dans la première ligne anglaise, était repoussée.

Le général Silly venait d'avoir la cuisse emportée, plusieurs chefs de corps étaient blessés. Le général Baudot l'était mortellement.

Le général Roize et tous les chefs de son corps avaient vu la faute qu'on leur faisait commettre; mais irrités par la certitude d'être sacrifiés inutilement, ils combattirent avec le plus vif acharnement. La première ligne, commandée par le général Boussart, et formée des 3<sup>e</sup> et 14<sup>e</sup> de dragons chargea la première ligne ennemie derrière la grande redoute; le 14<sup>e</sup>, arrêté par les fossés creusés sur le

front du camp, fut obligé de les tourner; les soldats se jetaient ventre à terre et se réfugiaient dans les tentes, où les chevaux s'embarrassaient. Un grand nombre d'officiers et de dragons ayant été tués, blessés ou démontés par le feu de flanc des redoutes et celui des secondes lignes, on fut obligé de se retirer. Le général Boussart avait été frappé de deux balles. L'infanterie anglaise reprit alors l'offensive et fut renforcée par la réserve; mais dans les efforts qu'il fit pour la rallier, le général en chef Abercromby fut blessé à mort. Le général Roize avait été tué; un grand nombre d'officiers eurent le même sort; d'autres furent blessés et démontés. La cavalerie française se retira en désordre, et lorsqu'elle se fut reformée derrière l'infanterie, elle était diminuée de plus des trois quarts.

La destruction de la cavalerie ôtait tout espoir de succès. Le seul parti à prendre était de se retirer pour éviter de nouvelles pertes et de chercher à réorganiser l'armée. Le général Reynier se rendit à plusieurs reprises auprès du général Menou, pour lui démontrer la nécessité de cette retraite; celui-ci ne sut à quoi s'arrêter; les troupes restaient exposées au feu des lignes et des batteries ennemies sans faire aucun mouvement, et voyait à chaque instant leurs pertes s'accroître. Les munitions de l'artillerie étaient épuisées. Les Anglais firent avancer quelques corps qui prirent en flanc la 4<sup>e</sup> légère, et la débusquèrent des mamelons qu'elle occupait. Les tirailleurs, qui étaient sous la grande

redoute, furent aussi obligés de se retirer. Enfin, après deux heures d'indécision, le général Menou ordonna la retraite, qui se fit dans le plus grand ordre. Les Anglais n'osèrent pas quitter leurs retranchements, et l'armée française reprit, à onze heures du matin, sa position sur les hauteurs de Nicopolis.

Après l'échec éprouvé à Alexandrie, le seul parti à prendre était de ne laisser que les dépôts en garnison au Caire et dans les places les plus importantes des côtes, d'évacuer la haute Égypte, et de marcher avec toutes les forces actives sur un point du Delta d'où l'on pût à volonté tomber sur l'armée du Vizir ou sur l'armée anglaise, lorsque celle-ci quitterait son camp pour opérer dans l'intérieur. Mais le général Menou persista à rester devant Alexandrie. Il se borna à prescrire au général Donzelot de descendre de la haute Égypte sur le Caire, à rappeler quelques postes peu importants, et à enjoindre aux généraux Belliard et Morand de diriger sur Rahmânyeh onze cents hommes tirés des garnisons des places.

Le général Hutchinson avait succédé à Abercromby dans le commandement de l'armée anglaise. Il fut rejoint, le 30 mai, par le capitana-pacha, débarqué à la Maison-Carrée avec six mille Albanais, et songea aussitôt à étendre le cercle des hostilités. Il marcha d'abord sur Rosette, dont il s'empara le 18 avril. La garnison, composée de quatre cents hommes, se retira sur la rive droite du Nil, laissant dans le fort Jullien une garnison de cent cinquante invalides.

Pour renforcer sa position, Hutchinson fit passer les eaux du lac Ma'dyeh dans le bassin du lac Maréotis, en coupant la digue qui les séparait, afin de pouvoir y faire circuler des canonniers. L'inondation engloutit les terres de trente villages et réduisit à la misère plusieurs milliers de Fellahs.

Ces événements auraient dû engager le général Menou à concentrer ses forces sur Rahmânyeh pour s'opposer à Hutchinson qui, après l'occupation de Rosette, n'osa pas marcher en avant, et resta plus de vingt jours campé à El-Hamed. — Le 9 mai, le général anglais reçut d'Europe un renfort de trois mille hommes, et prit la résolution d'avancer sur Rahmânyeh. Toutefois, il ne le fit qu'en hésitant, et laissant dans le camp d'Alexandrie six mille hommes sous les ordres du général Coote. Le général Lagrange, qui s'était replié sur Rahmânyeh, vit qu'il ne pourrait résister aux forces ennemies, et opéra dans la nuit sa retraite sur le Caire, abandonnant sa flottille avec les vivres et les munitions qu'elle portait.

Les mauvaises dispositions prises par le général en chef et les événements qui en avaient été la suite, jetèrent la consternation dans Alexandrie ; toute l'armée fit entendre des murmures. Ces marques d'un mécontentement unanime firent craindre à Menou que les troupes ne lui ôtassent le commandement pour le déferer à Reynier qui, par suite de diverses tracasseries, avait renoncé à commander sa division et s'était retiré à Alexandrie, où il ne prenait plus aucune part aux opéra-

tions. Menou le fit arrêter et le renvoya en France, ainsi que l'ancien chef d'état-major de Kleber, le général Damas.

La peste, qui avait fait de grands ravages dans l'armée ottomane, ayant cessé, le Vizir réunit environ vingt milles combattants qui, divisés en trois colonnes, passèrent le désert successivement, du 8 au 23 avril, et débouchèrent sur Qatych.

A l'approche des deux premières divisions conduites par Taber-Pacha et par Méhéméd-Pacha, les garnisons de Sâlheyeh et de Belbeys se retirèrent sur le Caire. Le 30, le Vizir arriva à Sâlheyeh, et détacha Ibrahim, pacha d'Alep, avec deux mille hommes pour prendre possession de Damiette et de Lesbé, qui avaient été évacuées par les Français. Il vint ensuite camper à Koraïm.

En apprenant son mouvement, Belliard fit aussitôt revenir six mille hommes qui, d'après l'ordre du général Menou, descendaient à Rahmânyeh; il rappela Donzelot, et alla s'établir entre Boulaq et le Caire avec environ deux mille cinq cents hommes. Quelque temps auparavant, il avait invité Mourad-Bey à venir le joindre, mais ce chef était mort de la peste, le 22 avril, à Beny-Soueyf.

Lagrange arriva, le 13 mai, au Caire. Belliard, qui eut alors près de neuf mille hommes à sa disposition, résolut de faire une grande reconnaissance, d'attaquer l'armée turque s'il en trouvait l'occasion, et de la rejeter dans le désert. Ce mouvement eût pu réussir, grâce à la lenteur du général Hutchinson, qui était encore à deux journées

de Rahmânÿeh. Il aurait fallu que le général français opérât avec toutes ses forces; mais Belliard, n'osant pas prendre sur lui l'abandon de la capitale de l'Égypte, y laissa une partie de ses troupes et en partit, le 15 mai, avec cinq mille cinq cents hommes seulement, dont neuf cents de cavalerie; il avait en outre vingt-quatre pièces de campagne.

Il se mettait en mouvement, le 16, à la pointe du jour, lorsqu'on aperçut, près du village d'El-Zouameh, un corps ennemi d'environ neuf mille hommes, tant infanterie que cavalerie, appuyé par cinq cents Anglais qui dirigeaient l'artillerie. — Les troupes françaises s'avancèrent sur les hauteurs qui terminent le désert, à l'est d'El-Menayeh. L'infanterie en carré forma les deux ailes; le centre était occupé par la cavalerie. — Le feu de l'artillerie française eut bientôt éteint celui de l'artillerie ennemie. La cavalerie chargea sur les pièces, en prit deux et mit en fuite l'infanterie turque et la cavalerie anglaise; mais elle ne put pas les poursuivre, parce qu'en s'éloignant de l'infanterie, elle pouvait être écrasée par la cavalerie du Vizir, bien supérieure en nombre, et qui entourait déjà les troupes françaises. Les Turcs tentèrent quelques charges contre les carrés; mais l'expérience des campagnes précédentes leur ayant démontré qu'il était impossible de les rompre, ils n'osèrent s'abandonner à toute leur impétuosité, et le feu de l'artillerie suffit pour les éloigner.

A mesure que les Français avançaient, les enne-

mis cédaient du terrain. Depuis plusieurs heures que ces escarmouches se prolongeaient sans résultat, les soldats, qui souffraient d'une chaleur excessive et surtout de la privation d'eau, commençaient à être accablés par la fatigue et par la soif; ils firent halte à des puits près d'El-Zouameh. — Pendant cet instant de repos, l'armée du Vizir, qui arrivait de Belbeys, se répandit autour d'eux; ils se mirent en mouvement pour attaquer les Turcs, mais ne purent engager un combat décisif. Quelques corps de cavalerie paraissaient dans l'éloignement prendre la route du Caire. On devait craindre qu'ils ne parvinssent à y pénétrer, ou que les démarches du Vizir, qui évitait un engagement, n'eussent pour but de laisser aux Anglais le temps d'y arriver et de s'en rendre maîtres. Belliard jugea qu'il était urgent de se rapprocher de cette capitale; les troupes y rentrèrent, le 17, et furent réparties de manière à en défendre toutes les avenues.

La position des Français était critique : disséminés dans tous les forts et sur tous les points de l'enceinte immense du Caire, de la Citadelle, de Boulaq, du Vieux-Caire et de Gyzeh, ils avaient à défendre une ligne de douze mille six cents toises, de développement. Il fallait à la fois résister aux attaques extérieures, et contenir à l'intérieur une populace nombreuse et fort mal disposée.

Il n'y avait aucun espoir de battre les ennemis sous les murs du Caire. — La retraite sur Damiette, où il eût été possible de trouver des ressources et de prendre une position défensive, n'était plus pra-

ticable, depuis que cette ville et Lesbé étaient, occupées par les Turcs. On ne pouvait pas songer à se rallier aux divisions restées avec le général Menou; les troupes auraient eu beaucoup de peine à y parvenir, même en abandonnant au Caire tous leurs équipages, et elles auraient accéléré la reddition d'Alexandrie, en contribuant à l'épuisement des magasins. Il ne restait d'autre parti, si on abandonnait le Caire, que de se retirer dans la haute Égypte, mais il aurait fallu pouvoir y transporter des munitions, et presque toutes les barques avaient été perdues à Rahmànyeh. Et quelles ressources espérer dans une contrée où la peste la plus affreuse dévorait les habitants?

D'ailleurs les approvisionnements étaient en mauvais état, les caisses vides, les magasins de l'artillerie épuisés; la peste s'était déclarée au Caire, quelque temps avant la campagne; le nombre des malades qui entraient au lazarets s'élevait jusqu'à cent cinquante par jour.

Dans cette triste position, et après avoir pris l'avis d'un conseil de guerre, Belliard proposa, le 21 juin, une suspension d'armes; les conférences durèrent jusqu'au 26, et enfin le 27, il signa un traité d'évacuation, dont voici les principales conditions :

« Évacuation de toute la partie de la haute et moyenne Égypte occupée par les Français au moment du traité; transport des troupes en France avec armes, bagages et munitions, aux frais de l'ennemi et au plus tard dans cinquante jours; subsis-

tances fournies par les Turcs jusqu'à l'embarquement, et par les Anglais jusqu'au débarquement; escorte fournie à l'armée pour garantir sa sûreté et son libre retour en France; échange des prisonniers aussitôt après la ratification. »

Le général Menou jeta les hauts cris à la nouvelle de la capitulation du Caire; il refusa d'abord de la ratifier; mais il finit par céder, et les troupes de Belliard s'embarquèrent, emportant avec elles les restes du général Kleber, que l'armée avait tant de sujet de regretter, et qu'elle ne voulut pas laisser exposés aux outrages d'une population fanatique.

De toute l'Égypte, il ne restait aux Français que la seule place d'Alexandrie; la brillante armée d'Orient était réduite à un seul corps de quatre mille cinq cents hommes campé sur les hauteurs de Nicopolis, et qui ne pouvait résister longtemps à des forces décuplées. Une clause du traité du Caire rendait la capitulation commune à la place d'Alexandrie, si le général Menou le jugeait convenable, mais celui-ci, qui espérait de prochains renforts, refusa de profiter de cette clause. Cependant aucun mouvement n'avait lieu : les Anglais restaient immobiles dans leurs lignes, et Menou passait tout son temps à réparer les fortifications de la ville et à hérissier de retranchements inutiles les hauteurs de Nicopolis.

Dans les premiers jours d'août, après l'embarquement des troupes du général Belliard, Hutchinson, qui venait de recevoir d'Europe un renfort de deux régiments, prit le parti de forcer les positions du

général Menou. Pour investir la place et couper les vivres aux Français, il suffisait de s'emparer de la langue de terre où est situé le fort du Marabout. En conséquence, le général anglais fit préparer sur le lac Maréotis une flottille de quatre cents bâtiments de toute espèce, et y fit embarquer quatre mille hommes aux ordres du général Coote. Le 17 août, Coote se dirigea entre le Marabout et l'île Maryout, pendant que Hutchinson, à la tête de la majeure partie de ses troupes, faisait une fausse attaque sur les retranchements de Nicopolis.

Menou, au lieu de rentrer dans la place, afin d'être en mesure de diriger toutes ses forces contre l'attaque du général Coote, ce qui eût prolongé la défense, n'envoya sur le Marabout que cinq à six cents hommes commandés par le général Eppler, détachement trop faible pour empêcher le débarquement. Coote opéra donc sa descente sans opposition, mit le siège devant le Marabout, qui capitula le 21, et la ligne anglaise, renforcée de deux mille Turcs, aux ordres du capitain-pacha, chassa Eppler du poste qu'il occupait, pendant que le capitaine Cochrane pénétrait dans la vieille rade d'Alexandrie avec sept sloops de guerre, et se plaçait fièrement en bataille devant les frégates françaises.

Alors même, le général Menou ne comprit pas la nécessité de concentrer ses moyens de défense; trois jours après, le général Coote, qui ne s'occupait qu'à bombarder le fort Letureq, s'aperce-

vant de la faiblesse des postes qu'il avait devant lui, tenta dans la nuit un coup de main sur la place. Les avant-postes français furent surpris, et un bataillon de la 18<sup>e</sup> demi-brigade fut presque entièrement détruit. Cependant les Anglais, n'ayant pas poussé avec assez de vigueur leur attaque de gauche qui eût décidé du sort de la ville, ne retirèrent d'autre fruit de cette expédition nocturne, que la possession de quelques monticules près de la mer, où ils établirent de l'artillerie pour battre le fort en brèche.

Les jours suivants, le général Coote dirigea toute son artillerie contre le fort Leturcq, et réduisit bientôt les batteries françaises au silence.

Les vivres de la place touchaient à leur fin ; les hôpitaux, dépourvus des objets les plus nécessaires, étaient encombrés de deux mille malades ou blessés, et l'on pouvait à peine réunir deux mille cinq cents hommes en état de se battre. Dans cette extrémité, les généraux, prévoyant qu'il faudrait toujours en venir à une capitulation et qu'une plus longue défense ne servirait qu'à en rendre les conditions plus dures, se réunirent pour faire sentir au général Menou la nécessité d'entamer des négociations. Ce général écrivit à Hutchinson pour lui demander une suspension d'armes de trois jours, à l'effet de traiter de la reddition de la place.

Le général ennemi accueillit avec empressement cette ouverture, et après quelques débats, la capitulation définitive fut signée, le 31 août. On convint que l'armée française serait transportée en France

avec armes, bagages et dix pièces de canon seulement.

Une clause du traité portait que les collections particulières, les plans, dessins et manuscrits de la Commission des arts, resteraient au pouvoir de l'état-major anglais. Cet article fut à peine connu, que cette Commission députa vers le général Hutchinson trois de ses membres chargés de lui déclarer que, s'il persistait à exiger la remise de leurs dessins, manuscrits et collections, ils les jetteraient à la mer, et dénonceraient à l'Europe l'odieuse violence qui frappait en eux le monde savant. Cette noble démarche eut un plein succès, et les admirables travaux de la Commission d'Égypte furent conservés à la France.

L'ennemi trouva à Alexandrie quatre cent cinquante pièces de canon sur les batteries de terre, quatre-vingts sur les bâtiments, deux cents milliers de poudre, huit cents chameaux, trois cents chevaux, des magasins considérables de riz, de café et d'huile.

Le chef de brigade du génie, Bertrand, refusa d'adhérer à la capitulation; c'est en vain qu'on lui représenta que toute défense était désormais inutile; que l'amiral Ganteaume, qui avait tenu la mer pour tenter d'introduire des secours dans la place, était rentré à Toulon; il répondit « Que les vues d'un gouverneur de place et du conseil de guerre ne devaient pas s'étendre au delà des remparts : avait-on des vivres? était-on menacé d'être enlevé d'assaut? c'étaient ces deux

seules questions qu'il fallait traiter; que les maladies faisaient de grands ravages dans les camps anglais; que les derniers bâtimens qu'on avait reçus d'Europe faisaient connaître qu'on traitait de la paix; qu'en mettant toutes ces considérations de côté, l'honneur des armes voulait que la défense fut prolongée jusqu'au dernier jour; que, déjà, l'acquisition de l'Égypte avait été trop facile aux ennemis; que peut-être on pouvait prolonger la défense encore de deux mois, et que, si au bout de ce temps on était obligé de se rendre prisonniers de guerre, on n'en rentrera pas moins dans la patrie, avec plus de gloire et plus de considération que par une capitulation pareille à celle d'El-A'rych; que les capitulations où les intérêts étaient stipulés avec le plus d'avantage n'étaient pas les plus honorables. »

« Si le général Menou, a dit plus tard Napoléon, eût pu se maintenir dans Alexandrie jusqu'au 15 novembre, il eût été délivré par les préliminaires de Londres, et sa position eût été considérée pour quelque chose dans les conditions définitives de la paix d'Amiens. »

---

